



COLLECTION

Complette

DES

ŒUVRES

DE

Mr. DE ***.

TOME TRENTIÈME.

MÉLANGES

PHILOSOPHIQUES,

LITTÉRAIRES,

HISTORIQUES, &c.

TOME HUITIÈME.

GENÈVE.

M. DCC. LXXVII.

COMMENTAIRE
HISTORIQUE.

JE tâcherai dans ces commentaires ſur un homme de lettres de ne rien dire que d'un peu utile aux lettres ; & ſur-tout de ne rien avancer que ſur des papiers originaux. Nous ne ferons aucun uſage ni des ſatires, ni des panégyriques preſque innombrables, qui ne ſeront pas appuyés ſur des faits authentiques.

Les uns font naître François de Voltaire le 20 Février 1694; les autres le 20 Novembre de la même année. Nous avons des médailles de lui qui portent ces deux dates ; il nous a dit pluſieurs fois qu'à ſa naiſſance on deſeſpéra de ſa vie, & qu'ayant été ondoyé, la cérémonie de ſon baptême fut différée pluſieurs mois,

Quoique je penſe que rien n'eſt plus inſipide que les détails de l'enfance & du collège, cependant je dois dire, d'après ſes propres écrits, & d'après la voix publique, qu'à l'âge d'environ douze ans, ayant fait des vers qui paraiſſaient au-deſſus de cet âge, l'abbé de Chateauneuf, intime ami de la célèbre Ninon de l'Enclos, le mena chez elle, & que cette fille ſi ſingulière lui légua par ſon teſtament une ſomme de deux mille francs pour acheter des livres, laquelle ſomme lui fut exactement payée. Cette petite pièce de vers, qu'il avait faite au collège, eſt probablement celle qu'il compoſa pour un invalide qui avait ſervi dans le régiment Dauphin, ſous monſeigneur fils unique de Louis XIV. Ce vieux ſoldat était allé au collège des jéſuites prier un régent de vouloir bien lui faire un placet en vers pour monſeigneur : le régent lui dit qu'il était alors trop occupé, mais qu'il y avait un jeune écolier qui pouvait faire ce qu'il demandait. Voici les vers que cet enfant compoſa :

Digne fils du plus grand des rois,
Son amour & notre eſpérance,

Vous qui, ſans régner ſur la France,
Régnez ſur le cœur des Français;
Souffrez-vous que ma vieille veine,
Par un effort ambitieux,
Oſe vous donner une étrenne,
Vous qui n'en recevez que de la main des dieux?
On a dit qu'à votre naiſſance
Mars vous donna la vaillance,
Minerve la ſageſſe, Appollon la beauté:
Mais un Dieu bienfaiſant, que j'implore en mes peines,
Voulut auſſi me donner mes étrennes,
En vous donnant la libéralité.

Cette bagatelle d'un jeune écolier valut quelques louis d'or à l'invalide, & fit quelque bruit à Verſailles & à Paris. Il eſt à croire que dès-lors le jeune homme fut déterminé à ſuivre ſon penchant pour la poéſie. Mais je lui ai entendu dire à lui-même, que ce qui l'y engagea plus fortement fut qu'au ſortir du collège, ayant été envoyé aux écoles de droit par ſon père, tréſorier de la chambre des comptes, il fut ſi choqué de la manière dont on y enſeignait la juriſprudence, que cela ſeul le tourna entiérement du côté des belles-lettres.

Tout jeune qu'il était, il fut admis dans la ſociété de l'abbé de Chaulieu, du marquis de la Fare, du duc de Sulli, de l'abbé Courtin. Et il nous a dit pluſieurs fois que ſon père l'avait cru perdu, parce qu'il voyait bonne compagnie, & qu'il faiſait des vers.

Il avait commencé dès l'âge de dix-huit ans la tragédie d'Œdipe, dans laquelle il voulut mettre des chœurs à la manière des anciens (*a*). Les comédiens eurent beaucoup de répugnance à jouer une tragédie traitée par Corneille, & en poſſeſſion du théatre: ils ne la repréſentèrent qu'en 1718; & encore fallut-il de

(*a*) Nous avons une lettre du ſavant Dacier de 1713, dans laquelle il exhorte l'auteur, qui avait déjà fait ſa pièce, à y joindre des chœurs chantans, à l'exemple des Grecs. Mais la choſe était impraticable ſur le théatre français.

la protection. Le jeune homme, qui était fort dissipé & plongé dans les plaisirs de son âge, ne sentit point le péril, & ne s'embarrassait point que sa pièce réussît ou non : il badinait sur le théatre, & s'avisa de porter la queue du grand-prêtre dans une scène où ce même grand-prêtre faisait un effet très-tragique. Madame la maréchale de Villars, qui était dans la première loge, demanda quel était ce jeune homme qui faisait cette plaisanterie, apparemment pour faire tomber la pièce; on lui dit que c'était l'auteur. Elle le fit venir dans sa loge, & depuis ce tems, il fut attaché à monsieur le maréchal & à madame jusqu'à la fin de leur vie, comme on peut le voir par cette épître imprimée :

Je me flattais de l'espérance
D'aller goûter quelque repos
Dans votre maison de plaisance;
Mais Vinache a ma confiance,
Et j'ai donné la préférence,
Sur le plus grand des Héros,
Au plus grand charlatan de France, &c.

Ce fut à Villars qu'il fut présenté à M. le duc de Richelieu, dont il acquit la bienveillance, qui ne s'est point démentie pendant soixante années.

Ce qui est aussi rare, & ce qui à peine a été connu, c'est que monseigneur le prince de Conti, père de celui qui a été si célèbre par les journées dela barricade, de Démont & de Château-Dauphin, fit pour lui des vers dont voici les derniers :

« Ayant puisé ses vers aux eaux de l'Aganippe,
» Pour son premier projet il fait le choix d'Œdipe,
» Et quoique dès long-tems ce sujet fût connu,
» Par un style plus beau cette pièce changée
» Fit croire des enfers Racine revenu,
» Ou que Corneille avait la sienne corrigée. »

Je n'ai pu retrouver la réponse de l'auteur d'Œdipe. Je lui de-

mandai un jour s'il avait dit au prince en plaisantant : Monseigneur, vous serez un grand poëte ; il faut que je vous fasse donner une pension par le roi. On prétend aussi qu'à souper il lui dit : Sommes-nous tous princes, on tous poëtes ? — Il me répondit : *Delicta juventutis meæ ne memineris, Domine.*

Il commença La Henriade à Saint-Ange chez M. de Caumartin, intendant des finances, après avoir fait Œdipe, & avant que cette pièce fût jouée. Je lui ai entendu dire plus d'une fois que quand il entreprit ces deux ouvrages, il ne comptait pas les pouvoir finir, & qu'il ne savait ni les règles de la tragédie, ni celles du poëme épique ; mais qu'il fut saisi de tout ce que M. de Caumartin, très-savant dans l'histoire, lui contait de Henri IV, dont ce respectable vieillard était idolâtre ; & qu'il commença cet ouvrage par pur enthousiasme, sans presque y faire réflexion. Il lut un jour plusieurs chants de ce poëme chez le jeune président de Maison son intime ami. On l'impatienta par des objections ; il jeta son manuscrit dans le feu. Le président Hénaut l'en retira avec peine. « Souvenez-vous (lui dit M. Hénaut) dans » une de ses lettres, que c'est moi qui ai sauvé la Henriade, & » qu'il m'en a coûté une belle paire de manchettes. » Plusieurs copies de ce poëme, qui n'était qu'ébauché, coururent quelques années après dans le public ; il fut imprimé avec beaucoup de lacunes sous le titre de *La Ligue.*

Tous les poëtes de Paris, & plusieurs savans se déchaînèrent contre lui. On lui décocha vingt brochures. On joua la Henriade à la foire : on dit à l'ancien Evêque de Fréjus, précepteur du roi, qu'il était indécent & même criminel de louer l'amiral de Coligni & la reine Elisabeth. La cabale fut si forte qu'on engagea le cardinal de Bissi, alors président de l'assemblée du clergé, à censurer juridiquement l'ouvrage ; mais une si étrange procédure n'eut pas lieu. Le jeune auteur fut également étonné & piqué de ces cabales. Sa vie très-dissipée l'avait empêché de se faire des amis parmi les gens de lettres ; il ne savait point opposer intrigue à intrigue : ce qui est dit-on absolument nécessaire dans Paris, quand on veut réussir en quelque genre que ce puisse être.

Il donna la tragédie de Mariamne en 1722. Mariamne était empoisonnée par Hérode; lorsqu'elle but la coupe, la cabale cria: *La reine boit*; & la pièce tomba. Ces mortifications continuelles le déterminèrent à faire imprimer en Angleterre la Henriade, pour laquelle il ne pouvait obtenir en France ni privilège ni protection. Nous avons vu une lettre de sa main écrite à M. Dumas d'Aiguebère, depuis conseiller au parlement de Toulouse, dans laquelle il parle ainsi de ce voyage:

Je ne dois pas être plus fortuné
Que le héros célébré sur ma vielle:
Il fut proscrit, persécuté, damné,
Par les dévots & leur douce sequelle:
En Angleterre il trouva du secours,
J'en vais chercher.................

Le reste des vers est déchiré: elle finit par ces mots: « Je n'ai » pas le nez tourné à être prophète en mon pays. » Il avait raison. Le roi George I, & sur-tout la princesse de Galles, qui depuis fut reine, lui firent une souscription immense: ce fut le commencement de sa fortune. Car étant revenu en France en 1728, il mit son argent à une loterie établie par M. Desforts, contrôleur général des finances. On recevait des rentes sur l'Hôtel-de-Ville pour billets, & on payait les lots argent comptant; de sorte qu'une société qui aurait pris tous les billets, aurait gagné un million. Il s'associa avec une compagnie nombreuse, & fut heureux. C'est un des associés qui m'a certifié cette anecdote, dont j'ai vu la preuve sur ses registres. M. de V.... lui écrivait: « Pour » faire sa fortune dans ce pays-ci, il n'y a qu'à lire les arrêts du » conseil. Il est rare qu'en fait de finances le ministère ne soit » forcé à faire des arrangemens dont les particuliers profitent. »

Cela ne l'empêcha pas de cultiver les belles lettres qui étaient sa passion dominante. Il donna en 1730 son Brutus, que je regarde comme sa tragédie la plus fortement écrite, sans même en excepter Mahomet. Elle fut très-critiquée. J'étais en 1731 à la première représentation de Zaïre; & quoiqu'on y pleura beaucoup, elle fut sur le point d'être sifflée. On la parodia à la comédie ita-

lienne, à la foire ; on l'appella la pièce des enfans trouvés, Arlequin au Parnasse.

Un académicien l'ayant proposé en ce tems-là pour remplir une place vacante à laquelle notre auteur ne songeait point, M. de Boze déclara que l'auteur de Brutus & de Zaire ne pouvait jamais devenir un sujet académique.

Il était lié alors avec l'illustre marquise du Chatellet, & ils étudiaient ensemble les principes de Newton & les systêmes de Leibnitz. Ils se retirèrent plusieurs années à Cirey en Champagne, M. Kœnig, grand mathématicien y vint passer deux ans entiers. M. de V.... y fit bâtir un galerie, où l'on fit toutes les expériences sur la lumière & sur l'électricité. Ces occupations ne l'empêchèrent pas de donner le 27 Janvier 1736, la tragédie d'Alzire ou des Américains, qui eut un grand succès. Il attribua cette réussite à son absence ; il disait : *Laudantur ubi non sunt, sed cruciantur ubi sunt.*

Celui qui se déchaîna le plus contre Alzire, fut l'ex-jésuite Desfontaines. Cette aventure est assez singulière. Ce Desfontaines avait travaillé au Journal des Savans sous M. l'abbé Bignon, & en avait été exclus en 1723. Il s'était mis à faire des espèces de journaux pour son compte, & était ce que M. de V..... appelle un *folliculaire.* Ses mœurs étaient assez connues. Il avait été pris en flagrant délit avec de petits Savoyards, & mis en prison à bicêtre. On commençait à instruire son procès, & on voulait le faire brûler, parce qu'on disait que Paris avait besoin d'un exemple. M. de V.... employa pour lui la protection de Madame la Marquise de Prie. (*b*) Nous avons encore une des lettres que Desfontaines écrivit à son libérateur : elle a été imprimée parmi les lettres du marquis d'Argens Déguille, pag. 228, tome I. « Je n'oublierai jamais les » obligations que je vous ai : votre bon cœur est encore au- » dessus de votre esprit : ma vie doit être employée à vous mar- » quer ma reconnaissance. Je vous conjure d'obtenir encore que

(*b*) Cette lettre est du 31 Mai. La date de l'année n'y est pas, mais elle est de 1724.

» la lettre de cachet qui m'a tiré de bicêtre, & qui m'exile à » trente lieues de Paris, soit levée, &c. »

Quinze jours après, le même homme imprime un libelle diffamatoire contre celui pour lequel il devait employer sa vie. C'est ce que je découvre par une lettre de M. Tiriot, du 16 Août, tirée du même recueil. Cet abbé Desfontaines est celui-là même qui, pour se justifier, disait à M. le comte d'Argenson : *Il faut que je vive;* & à qui M. le comte d'Argenson répondit : *Je n'en vois pas la nécessité.*

Ce prêtre ne s'adressait plus à des ramonneurs depuis son aventure de bicêtre. Il élevait de jeunes Français dans ses deux métiers de non-conformiste & de folliculaire; il leur montrait à faire des satires. Il composa avec eux des libelles diffamatoires intitulés Voltairomanie & Voltairiana : c'était un ramas de contes absurdes. On en peut juger par une des lettres de M. le duc de Richelieu, signée de sa main, dont nous avons retrouvé l'original. Voici les propres mots. : *Ce livre est bien ridicule & bien plat. Ce que je trouve d'admirable, c'est que l'on y dit que Madame de Richelieu vous avait donné cent louis & un carrosse, avec des circonstances dignes de l'auteur, & non pas de vous; mais cet homme admirable oublie que j'étais veuf en ce tems-là, & que je ne me suis remarié que plus de quinze ans après, &c.* Signé, LE DUC DE RICHELIEU. *8 Février 1739.*

M. de V.... ne se prévalait pas même de tant de témoignages authentiques; & ils seraient perdus pour sa mémoire, si nous ne les avions retrouvés avec peine dans le chaos de ses papiers.

Je tombe encore sur une lettre du marquis d'Argenson, ministre des affaires étrangères. *C'est un vilain homme que cet abbé Desfontaines; son ingratitude est encore pire que ses crimes, qui vous avaient donné lieu de l'obliger. 7 Février 1739.*

Voilà les gens à qui M. de V.... avait à faire, & qu'il appellait *la canaille de la littérature. Ils vivent*, disait-il *de brochures & de crimes.*

Nous voyons qu'en effet un homme de cette trempe nommé l'abbé Makarti, qui se disait des nobles Makarti d'Irlande, & qui se disait aussi homme de lettres, lui emprunta une somme assez considérable, & alla, avec cet argent, se faire mahométan à Constantinople; sur quoi M. de V.... dit : *Makarti n'est allé qu'au Bosphore; mais Desfontaines s'est refugié plus loin, vers le lac de Sodome* (*a*).

Il paraît que les contradictions, les perversités, les calomnies qu'il essuyait à chaque pièce qu'il faisait représenter, ne pouvaient l'arracher à son goût, puisque la même année il donna la comédie de l'Enfant prodigue le 10 Octobre; mais il ne la donna point sous son nom, & il en laissa le profit à deux jeunes élèves qu'il avait formés, Mrs. Linant & Lamarre, qui vinrent à Cirey, où il était avec madame du Chatellet. Il donna Linant pour précepteur au fils de madame du Chatellet, qui a été depuis lieutenant général des armées, & ambassadeur à Vienne & à Londres. La comédie de l'Enfant prodigue eut un grand succès. L'auteur écrivit à mademoiselle Quinault : « Vous savez garder les secrets » d'autrui comme les vôtres. Si l'on m'avait reconnu, la pièce » aurait été sifflée. Les hommes n'aiment pas qu'on réussisse en » deux genres. Je me suis fait assez d'ennemis par Œdipe & la » Henriade. »

Cependant il embrassait, dans ce tems-là même, un genre d'étude tout différent; il composait les Elémens de la philosophie de Newton, philosophie qu'alors on ne connaissait presque point en France. Il ne put obtenir un privilège du chancelier d'Aguesseau, magistrat d'une science universelle; mais qui, ayant été élevé dans le système cartésien, écartait les nouvelles découvertes autant qu'il pouvait. L'attachement de notre auteur pour les principes de Newton & de Loke lui attira une foule de nouveaux ennemis. Il écrivait à M. Fakener, le même auquel il avait dédié Zaïre : « On croit que les Français aiment la nouveauté, mais » c'est en fait de cuisine & de modes; car pour les vérités nouvelles,

(*c*) Nous avons vu une obligation de 500 liv. d'argent prêté chez Perret notaire, premier Juillet 1730; mais nous n'avons pu trouver celle de 2000 liv.

» elles

» elles sont toujours proscrites parmi nous : ce n'est que quand
» elles sont vieilles qu'elles sont bien reçues, &c. »

Nous avons recouvré une lettre qu'il écrivit long-tems après à M. Clairaut sur ces sciences abstraites ; elle paraît mériter d'être conservée. On la trouvera à son rang dans ce recueil.

Pour se délasser des travaux de la physique, il s'amusa à faire le poëme de la Pucelle ? Nous avons des preuves que cette plaisanterie fut presque composée tout entière à Cirey. Madame du Chatellet aimait les vers autant que la géométrie, & s'y connaissait parfaitement. Quoique ce poëme ne fût que comique, on y trouva beaucoup plus d'imagination que dans la Henriade. Mais la Pucelle fut indignement violée par des polissons grossiers, qui la firent imprimer avec des ordures intolérables. Les seules bonnes éditions sont celles de Mrs. Cramer.

Il fallut quitter Cirey pour aller solliciter à Bruxelles un procès que la maison du Chatellet y soutenait depuis long-tems contre la maison de Honsbrouk, procès qui pouvait les ruiner l'une & l'autre. M. de V..... conjointement avec M. Raesfeld, président de Clèves, accommoda enfin cet ancien différent, moyennant cent trente mille francs, argent de France, qui furent payés à M. le marquis du Chatellet.

Le malheureux & célèbre Rousseau était alors à Bruxelles. Madame du Chatellet ne voulut point le voir : elle savait que Rousseau avait fait autrefois une satire contre le baron de Breteuil son père, dans le tems qu'il était son domestique, & nous en avons la preuve dans un papier écrit tout entier de la main de madame du Chatellet.

Les deux poëtes se virent, & bientôt conçurent une assez forte aversion l'un pour l'autre. Rousseau, ayant montré à son antagonistes une ode à la postérité, celui-ci lui dit : *Mon ami, voilà une lettre qui ne sera jamais reçue à son adresse.* Cette raillerie ne fut jamais pardonnée. Il y a une lettre de M. de V. à M. Linant, dans laquelle il dit : « Rousseau me méprise, parce que je néglige

» quelquefois la rime, & moi je le méprise parce qu'il ne fait » que rimer (*a*) ».

Les extrêmes bontés avec lesquelles le roi de Prusse l'avait prévenu, lui firent bien oublier la haine de Rousseau. Ce monarque était poëte aussi, mais il avait tous les talens de sa place & ceux qui n'en étaient pas, Une correspondance suivie était établie depuis long-tems entre lui & notre auteur, lorsqu'il était prince royal héréditaire. On a imprimé quelques unes de leurs lettres dans les recueils qu'on a faits des ouvrages de M. de V....

Ce prince venait, à son avénement à la couronne, de visiter toutes les frontières de ses états. Son desir de voir les troupes françaises, & d'aller *incognitò* à Strasbourg & à Paris, lui fit entreprendre le voyage de Strasbourg, sous le nom de comte du Four; mais ayant été reconnu par un soldat qui avait servi dans les armées de son père, il retourna à Clèves.

Plus d'un curieux a conservé dans son porte-feuille une lettre en prose & en vers, dans le goût de Chapelle, écrite par ce prince sur ce voyage de Strasbourg. L'étude de la langue & de la poésie française, celle de la musique italienne, de la

(*a*) Nous observons qu'une lettre d'un Sr. de Médin à un Sr. de Messe, du 17 Février 1737, prouve assez que le poëte Rousseau ne s'était pas corrigé à Bruxelles. La voici. « Vous allez être étonné du malheur qui m'arrive : il m'est revenu des lettres » protestées : on m'enlève mercredi au soir, & on me met en prison : croiriez-vous » que ce coquin de Rousseau, cet indigne, ce monstre qui depuis six mois n'a bu & » mangé que chez moi, à qui j'ai rendu les plus grands services & en nombre, a été » la cause qu'on m'a pris; que c'est lui qui a irrité contre moi le porteur des lettres; » & qu'enfin ce monstre vomi des enfers, achevant de boire avec moi à ma table, de » me baiser, de m'embrasser, a servi d'espion pour me faire enlever à minuit? Non, » jamais trait n'a été si noir; je ne puis y penser sans horreur. Si vous saviez tout ce » que j'ai fait pour lui! Patience; je compte que notre correspondance n'en sera pas » altérée.

» Quelle différence entre cet hypocrite & M. de Voltaire! ce dernier m'accorde » ses bontés & ses secours. »

Il faut avouer qu'une telle action sert beaucoup à justifier Saurin & la sentence & l'arrêt qui bannirent Rousseau. Mais nous n'entrons pas dans les profondeurs de cette affaire si funeste & si déshonorante.



philosophie & de l'histoire, avaient fait sa consolation dans les chagrins qu'il avait essuyés pendant sa jeunesse. Cette lettre est un monument singulier d'un homme qui a gagné depuis tant de batailles : elle est écrite avec grace & légéreté ; en voici quelques morceaux.

« Je viens de faire un voyage entremêlé d'aventures singulières, » quelquefois fâcheuses, & souvent plaisantes. Vous savez que » j'étais parti pour Bruxelles, afin de revoir une sœur que j'aime » autant que je l'estime. Chemin faisant, Algaroti & moi, nous » consultions la carte géographique pour régler notre retour par » Wesel. Strasbourg ne nous détournait pas beaucoup ; nous » choisîmes cette route par préférence : l'*incognitò* fut résolu ; » enfin tout arrangé & concerté au mieux, nous crûmes aller en » trois jours à Strasbourg.

» Mais le ciel, qui de tout dispose,
» Régla différemment la chose.
» Avec des coursiers efflanqués,
» En droite ligne issus de Rossinante,
» Des paysans en postillons masqués,
» Nos carosses cent fois dans la route accrochés,
» Nous allions gravement d'une allure indolente. »

On dit qu'il écrivait tous les jours de ces lettres agréables au courant de la plume. Mais il venait de composer un ouvrage bien plus sérieux & plus digne d'un grand prince : c'était la réfutation de Machiavel. Il l'avoit envoyé à M. de Voltaire pour le faire imprimer ; il lui donna rendez-vous dans un petit château, appellé Meuse, auprès de Clèves. Celui-ci lui dit : « Sire, si j'avais » été Machiavel, & si j'avais eu quelque accès auprès d'un jeune » roi, la première chose que j'aurais faite, aurait été de lui » conseiller d'écrire contre moi. » Depuis ce tems, les bontés du monarque prussien redoublèrent pour l'homme de lettres français, qui alla lui faire sa cour à Berlin, sur la fin de 1740, avant que le roi se préparât à entrer en Silésie.

Alors le cardinal de Fleury lui prodigua les cajoleries les plus flatteuses, dont il ne paraît pas que notre voyageur fût la dupe.

Voici ſur cette matière une anecdote bien ſingulière, & qui pourrait jeter un grand jour ſur l'hiſtoire de ce ſiècle. Le cardinal écrivit à M. de Voltaire le 14 Novembre 1740 une grande lettre oſtenſible dont j'ai copie : on y trouve ces propres mots :

« La corruption eſt ſi générale, & la bonne foi eſt ſi indécemment » bannie de tous les cœurs dans ce malheureux ſiècle, que ſi on ne ſe » tenait pas bien ferme dans les motifs ſupérieurs qui nous obligent » à ne point nous en départir, on ſerait quelquefois tenté d'y manquer » dans de certaines occaſions. Mais le roi mon maître fait voir du moins » qu'il ne ſe croit point en droit d'avoir de cette eſpèce de repréſailles ; » & dans le moment de la mort de l'empereur il aſſura M. le prince » de Lictenſtein qu'il garderait fidèlement tous ſes engagemens. »

Ce n'eſt point à moi d'examiner comment, après une telle lettre, on put en 1741 entreprendre de dépouiller la fille & l'héritière de l'empereur Charles VI. Ou le cardinal de Fleury changea d'avis, ou cette guerre ſe fit malgré lui. Mon commentaire ne regarde point la politique, à laquelle je ſuis abſolument étranger ; mais en qualité de littérateur, je ne puis diſſimuler ma ſurpriſe de voir un homme de cour & un académicien dire *qu'on ſe tient ferme dans des motifs qui obligent à ne ſe point départir de ces motifs ; qu'on ſerait tenté de manquer à ces motifs, & qu'on eſt en droit d'avoir de ces eſpèces de repréſailles.* Voilà bien des fautes contre la langue en peu de mots.

Quoi qu'il en ſoit, je vois très-clairement que mon auteur n'avait aucune envie de faire fortune par la politique : puiſque, de retour à Bruxelles, il ne s'occupa que de ſes chères belles lettres. Il y fit la tragédie de Mahomet, & alla bientôt après avec madame du Chatellet faire jouer cette pièce à Lille, où il y avait une fort bonne troupe dirigée par le Sr. Lanoue, auteur & comédien. La fameuſe demoiſelle Clairon y jouait, & montrait déjà les plus grands talens. Madame Denis, nièce de l'auteur, femme d'un commiſſaire ordonnateur des guerres, ancien capitaine au régiment de Champagne, tenait un aſſez grand état à Lille, qui était du département de ſon mari. Madame du Chatellet logea chez elle ; je fus témoin de toutes ces fêtes ; Mahomet fut très-bien joué.

Dans un entracte on apporta à l'auteur une lettre du roi de Prusse, qui lui apprenait la victoire de Molwitz; il la lut à l'assemblée; on battit des mains : « *Vous verrez*, dit-il, *que cette pièce » de Molwitz fera réussir la mienne.* »

Elle fut représentée à Paris le 19 Août de la même année. Ce fut là qu'on vit plus que jamais à quel excès se peut porter la jalousie des gens de lettres, sur-tout en fait de théatre. L'abbé Desfontaines, & un nommé Bonneval que M. de V.... avait secouru dans ses besoins, ne pouvant faire tomber la tragédie de Mahomet, la déférèrent, comme une pièce contre la religion chrétienne, au procureur général. La chose alla si loin que le cardinal de Fleury conseilla à l'auteur de la retirer. Ce conseil avait force de loi; mais l'auteur la fit imprimer, & la dédia au pape Benoît XIV. Lambertini, qui avait déjà beaucoup de bontés pour lui. Il avait été recommandé à ce pape par le cardinal Passionei, homme de lettres célèbre avec lequel il était depuis long-tems en correspondance. Nous avons quelques lettres de ce pape à M. de V.... Sa sainteté voulut l'attirer à Rome; & il ne s'est jamais consolé de n'avoir point vu cette Ville, qu'il appellait la capitale de l'Europe.

Mahomet ne fut rejoué que long-tems après par le crédit de madame Denis, malgré Crébillon, alors approbateur des pièces de théâtre sous les ordres du lieutenant de police. On fut obligé de prendre M. d'Alembert pour approbateur. Cette manœuvre de Crébillon parut assez malhonnête à la bonne compagnie. La pièce est restée en possession du théatre dans le tems même où ce spectacle a été le plus négligé. Il avouait qu'il se repentait d'avoir fait Mahomet beaucoup plus méchant que ce grand homme ne le fut. Mais si je n'en avais fait qu'un héros politique, écrit-il à un de ses amis, la pièce était sifflée. Il faut dans une tragédie de grandes passions & de grands crimes. Au reste, dit-il, quelques lignes après, le *genus implacabile vatum* me persécute plus que l'on ne persécuta Mahomet à la Mecque. On parle de la jalousie & des manœuvres qui troublent les cours; il y en a plus chez les gens de lettres.

Après toutes ces tracasseries, Mrs. de Réaumur & de Mairan

lui conseillèrent de renoncer à la poésie, qui n'attirait que de l'envie & des chagrins, de se donner tout entier à la physique, & de demander une place à l'académie de sciences, comme il en avait une à la société royale de Londres, & à l'institut de Boulogne. Mais M. de Fourmont son ami, homme de lettres infiniment aimable, lui ayant écrit une lettre en vers pour l'exhorter à ne pas enfouir son talent, voici ce qu'il lui répondit:

A mon très-cher ami Fourmont,
Demeurant sur le double mont,
Au-dessus de Vincent Voiture,
Vers la taverne où Bachaumont
Buvait & chantait sans mesure,
Où le plaisir & la raison
Ramenaient le tems d'Epicure.

Vous voulez donc que des filets
De l'abstraite philosophie
Je revole au brillant palais
De l'agréable poésie,
Au pays où règnent Thalie
Et le cothurne & les sifflets.

Mon ami, je vous remercie
D'un conseil si doux & si sain.
Vous le voulez; je cède enfin
A ce conseil, à mon destin;
Je vais de folie en folie,
Ainsi qu'on voit une catin
Passer du guerrier au robin,
Au gras prieur d'un abbaye,
Au courtisan, au citadin;

Ou bien, si vous voulez encore,
Ainsi qu'une abeille au matin
Va sucer les pleurs de l'aurore
Ou sur l'absinthe ou sur le thym;

Toujours travaille & toujours cause;
Et vous paîtrit son miel divin
Des gratte-cus & de la rose.

Et aussitôt il travailla à sa Mérope. La tragédie de Mérope, première pièce profane qui réussit sans le secours d'une passion amoureuse, & qui fit à notre auteur plus d'honneur qu'il n'en espérait; fut représentée le 26 Février 1743. Je ne puis mieux faire connaître ce qui se passa de singulier sur cette tragédie qu'en rapportant la lettre qu'il écrivit, le 4 Avril suivant, à son ami M. d'Aiguebère, qui était à Toulouse.

« La Mérope n'est pas encore imprimée : je doute qu'elle » réussisse à la lecture autant qu'à la représentation. Ce n'est point » moi qui ai fait la pièce; c'est Mlle. Duménil. Que dites-vous » d'une actrice qui fait pleurer pendant trois actes de suite? le » public a pris un peu le change : il a mis sur mon compte une » partie du plaisir extrême que lui ont fait les acteurs. La séduction » a été au point que le parterre a demandé à grands cris à me voir. » On m'est venu prendre dans une cache où je m'étais tapi : on » m'a mené de force dans la loge (*a*) de madame la maréchale » de Villars, où était sa belle-fille. Le parterre était fou : il a crié » à la duchesse de Villars de me baiser, & il a tant fait de bruit » qu'elle a été obligée d'en passer par-là, par l'ordre de sa belle- » mère. J'ai été baisé publiquement, comme Alain Chartier par » la princesse Marguerite d'Ecosse; mais il dormait, & j'étais » fort éveillé. Cette faveur populaire, qui probablement passera » bientôt, m'a un peu consolé de la petite persécution de Boyer, » ancien évêque de Mirepoix, toujours plus théatin qu'évêque. » L'académie, le roi & le public m'avaient désigné pour suc- » céder au cardinal de Fleury parmi les quarante. Boyer n'a pas » voulu; & il a trouvé à la fin, après deux mois & demi, un » prélat pour remplir la place d'un prélat, selon les canons de » l'église (*b*). Je n'ai pas l'honneur d'être prêtre; je crois qu'il

(*a*) C'est delà qu'est venue la mode ridicule de crier : L'auteur, l'auteur .... quand une pièce bonne ou mauvaise réussit à la première représentation.

(*b*) Je trouve une lettre du 3 Mars 1743, de M. l'archevêque de Narbonne, qui se désiste en faveur de M. de Voltaire.

» convient à un profane comme moi de renoncer à l'académie.

» Les lettres ne ſont pas extrêmement favoriſées. Le théatin
» m'a dit que l'éloquence expirait ; qu'il avait en vain voulu la
» reſſuſciter par ſes ſermons ; que perſonne ne l'avait *ſecondé* : il
» voulait dire, *écouté*.

» On vient de mettre à la Baſtille l'abbé Langlet, pour avoir
» publié des mémoires déjà très-connus qui ſervent de ſupplé-
» ment à l'hiſtoire de notre célèbre de Thou. L'infatigable &
» malheureux Langlet rendait un ſignalé ſervice aux bons
» citoyens & aux amateurs des recherches hiſtoriques. Il méri-
» tait des récompenſes ; on l'empriſonne cruellement à l'âge de
» ſoixante-huit ans. Cela eſt tyrannique.

» *Inſere nunc, Melibæe, piros ; pone ordine vites.*

» Madame du Chatellet vous fait ſes complimens. Elle marie
» ſa fille à M. le duc de Monténero, Napolitain, au grand nez,
» à la taille courte, à la face maigre & noire, à la poitrine
» enfoncée. Il eſt ici, & va nous enlever une Françaiſe aux
» joues rebondies. *Vale, & me ama.* » V....

Nous le voyons bientôt après faire un nouveau voyage auprès du roi de Pruſſe, qui l'appellait toujours à Berlin, mais pour lequel il ne pouvait quitter long-tems ſes anciens amis. Il rendit dans ce voyage, au roi ſon maître, un ſignalé ſervice, comme nous le voyons par ſa correſpondance avec M. Amelot, miniſtre d'état. Mais ces particularités ne ſont pas l'objet de notre commentaire : nous n'avons en vue que l'homme de lettres.

Le fameux comte de Bonneval, devenu pacha turc, & qu'il avait vu autrefois chez M. le grand-prieur de Vendôme, lui écrivit alors de Conſtantinople, & fut en correſpondance avec lui pendant quelque tems. On n'a retrouvé de ce commerce épiſtolaire qu'un ſeul fragment, que nous tranſcrivons.

« Aucun ſaint, avant moi, n'avait été livré à la diſcrétion du
» prince

» prince Eugène. Je sentais qu'il y avait une espèce de ridicule à » me faire circoncire; mais on m'assura bientôt qu'on m'épar» gnerait cette opération en faveur de mon âge. Le ridicule de » changer de religion ne laissait pas encore de m'arrêter : il est » vrai que j'ai toujours pensé qu'il est fort indifférent à Dieu qu'on » soit musulman, ou chrétien, ou juif, ou guèbre ; j'ai toujours eu » sur ce point l'opinion du duc d'Orléans régent, des ducs de » Vendôme, de mon cher marquis de la Fare, de l'abbé de » Chaulieu & de tous les honnêtes gens avec qui j'ai passé ma » vie. Je savais bien que le prince Eugène pensait comme moi & » qu'il en aurait fait autant à ma place ; enfin il fallait perdre ma » tête, ou la couvrir d'un turban. Je confiai ma perplexité à » Lamira, qui était mon domestique, mon interprête, & que vous » avez vu depuis en France avec Saïd Effendi : il m'amena un » iman qui était plus instruit que les Turcs ne le sont d'ordinaire. » Lamira me présenta à lui comme un cathécumène fort irrésolu. » Voici ce que ce bon prêtre lui dicta en ma présence. Lamira » le traduisit en fançais ; je le conserverai toute ma vie.

» Notre religion est incontestablement la plus ancienne & la » plus pure de l'univers connu : c'est celle d'Abraham sans aucun » mélange ; & c'est ce qui est confirmé dans notre saint livre où » il est dit : *Abraham était fidèle ; il n'était ni juif, ni chrétien, ni* » *idolâtre.* Nous ne croyons qu'un seul Dieu comme lui ; nous » sommes circoncis comme lui ; & nous ne regardons la Mecque » comme une ville sainte, que parce qu'elle l'était du tems même » d'Ismaël fils d'Abraham.

» Dieu a certainement répandu ses bénédictions sur la race » d'Ismaël, puisque sa religion est étendue dans presque toute » l'Asie, & dans presque toute l'Afrique, & que la race d'Isaac » n'y a pas pu seulement conserver un pouce de terrein.

» Il est vrai que notre religion est peut-être un peu mortifiante » pour les sens ; Mahomet a réprimé la licence que se donnaient » tous les princes de l'Asie, d'avoir un nombre indéterminé » d'épouses. Les princes de la secte abominable des juifs avaient » poussé cette licence plus loin que les autres : David avait dix-

» huit femmes : Salomon, ſelon les juifs, en avait juſqu'à ſept cents,
» notre prophète reduiſit le nombre à quatre.

» Il a défendu le vin & les liqueurs fortes, parce qu'elles dérangent l'ame & le corps, qu'elles cauſent des maladies, des
» querelles, & qu'il eſt bien plus aiſé de s'abſtenir tout-à-fait que
» de ſe contenir.

» Ce qui rend ſur-tout notre religion ſainte & admirable, c'eſt
» qu'elle eſt la ſeule où l'aumône ſoit de droit étroit. Les autres
» religions conſeillent d'être charitable, mais pour nous, nous
» l'ordonnons expreſſément ſous peine de damnation éternelle.

» Notre religion eſt auſſi la ſeule qui défende les jeux de haſard
» ſous les mêmes peines ; & c'eſt ce qui prouve bien la profonde
» ſageſſe de Mahomet. Il ſavait que le jeu rend les hommes incapables de travail, & qu'il transforme trop ſouvent la ſociété en
» un aſſemblage de dupes & de frippons, &c.

Il y a ici pluſieurs lignes ſi blaſphématoires que nous n'oſons les copier. On peut les paſſer à un Turc ; mais une main chrétienne ne peut les tranſcrire.

» Si donc ce chrétien ci-préſent veut abjurer ſa ſecte idolâtre,
» & embraſſer celle des victorieux muſulmans, il n'a qu'à prononcer devant moi notre ſainte formule, & faire les prières
» & les ablutions preſcrites.

» Lamira m'ayant lu cet écrit, me dit : M. le comte, ces turcs
» ne ſont pas ſi ſots qu'on le dit à Vienne, à Rome & à Paris. —
» Je lui répondis que je ſentais un mouvement de grace turque
» intérieure, & que ce mouvement conſiſtait dans la ferme eſpérance de donner ſur les oreilles au prince Eugène, quand je
» commanderais quelques bataillons turcs.

» Je prononçai mot à mot, d'après l'iman, la formule *Alla illa*
» *allah Mohammed reſoul allah*. Enſuite on me fit dire la prière qui

» commence par ces mots : *Benamyezdam Bakshaeier dădăr*, au
» nom de Dieu clément & miséricordieux, &c.

» Cette cérémonie se fit en présence de deux musulmans, qui » allèrent sur le champ en rendre compte au pacha de Bosnie. » Pendant qu'ils faisaient leur message, je me fis raser la tête, & » l'iman me la couvrit d'un turban, &c. »

Je pourrais joindre à ce fragment curieux quelques chansons du comte Pacha; mais quoique ces couplets soient fort gais, ils ne sont pas si intéressans que sa prose.

Je n'aurai rien à dire de l'année 1744, sinon que mon auteur fut admis dans presque toutes les académies de l'Europe, &, ce qui est singulier, dans celle de La Crusca. Il avait fait une étude sérieuse de la langue italienne, témoin une lettre de l'éloquent cardinal Passionei qui commence par ces mots :

« J'ai lu & relu, toujours avec un nouveau plaisir, votre lettre » italienne belle & savante. Il est difficile de concevoir comment » un homme qui posséde à fond d'autres langues a pu atteindre à » la perfection de celle-ci. . . . .
» . . . .
» La remarque qui est dans votre lettre sur les erreurs des plus » grands hommes vient fort à propos; car le soleil a ses taches & » ses éclipses; celles-ci sont observées dans le dernier des alma» nachs, &, comme vous le pensez très-bien, les censeurs trop » sévères ont souvent besoin que nous ayions pour eux plus » d'indulgence que pour ceux qu'ils reprennent. Homère, Virgile, » Le Tasse & plusieurs autres perdront peu sur une petite & légère » faute qui est couverte par mille beautés; mais les Zoïles seront » toujours ridicules, & ne sauront pas distinguer les perles du » fumier d'Ennius, &c. »

Ce cardinal écrivait, comme on voit, en français presque aussi bien qu'en italien, & pensait très-judicieusement. Nos Zoïles ne lui échappaient pas.

M. de V.... sur la fin de 1744 eut un brevet d'historiographe

de France, qu'il qualifie de *magnifique bagatelle*. Il était déjà connu par son histoire de Charles XII, dont on a fait tant d'éditions. Cette histoire fut principalement composée en Angleterre à la campagne avec M. Fabrice, chambellan de George premier, électeur de Hanovre, roi d'Angleterre, qui avait résidé sept ans auprès de Charles XII, après la journée de Pultawa.

C'est ainsi que la Henriade avait été commencée à Saint-Ange d'après les conversations avec M. de Caumartin.

Cette histoire fut très-louée pour le style, & très-critiquée pour les faits incroyables. Mais les critiques & les incrédules cessèrent lorsque le roi Stanislas envoya à l'auteur, par M. le comte de Tressan, lieutenant général, une attestation authentique conçue en ces termes : « M. de Voltaire n'a oublié ni déplacé » aucun fait, aucune circonstance; tout est vrai, tout est dans son » ordre. Il a parlé sur la Pologne & sur tous les événemens qui » sont arrivés, comme s'il avait été témoin oculaire. Fait à » Commercy, onze Juillet 1759. »

Dès qu'il eut un de ces titres d'historiographe, il ne voulut pas que ce titre fût vain, & qu'on dît de lui ce qu'un commis du trésor royal disait de Racine & de Boileau : *Nous n'avons encore vu de ces messieurs que leur signature*. Il écrivit la guerre de 1741, qui était alors dans toute sa force, & que vous retrouvez dans le siècle de Louis XIV & de Louis XV (*a*).

Il était alors à Etiole avec cette belle madame d'Etiole qui fut depuis la marquise de Pompadour. La cour ordonna des fêtes pour le commencement de l'année 1745, où l'on devait marier le dauphin avec l'infante d'Espagne. On voulut des ballets avec de la musique chantante, & une espèce de comédie qui servît de liaison aux vers. Il en fut chargé, quoiqu'un tel spectacle ne fût point de son goût. Il prit pour sujet une princesse de Navarre. La pièce est écrite avec légéreté. M. de la Popelinière, fermier général, mais lettré, y mêla quelques ariettes; la musique fut composée par le fameux Rameau.

(*a*) Elle a été imprimée séparement, & ridiculement falsifiée.

Madame d'Etiole obtint alors pour M. de V.... le don gratuit d'une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre. C'était un préſent d'environ ſoixante mille livres, & préſent d'autant plus agréable que peu de tems après il obtint la grace ſingulière de vendre cette place, & d'en conſerver le titre, les privilèges & les fonctions.

Peu de perſonnes connaiſſent le petit impromptu qu'il fit ſur cette grace, qui lui avait été accordée ſans qu'il l'eût ſollicitée deux fois.

Mon Henri quatre & ma Zaïre,
Et mon Américaine Alzire,
Ne m'ont valu jamais un ſeul regard du roi.
J'avais mille ennemis avec très-peu de gloire;
Les honneurs & les biens pleuvent enfin ſur moi
Pour une farce de la foire.

Il avait eu cependant long-tems auparavant une penſion du roi de deux mille livres, & une de quinze cents de la reine; mais il n'en ſollicita jamais le paiement.

L'hiſtoire étant devenue un de ſes devoirs, il commença quelque choſe du *Siècle de Louis XIV*: mais il différa de le continuer: il écrivit la campagne de 1744, & la mémorable bataille de Fontenoy. Il entra dans tous les détails de cette journée intéreſſante. On y trouve juſqu'au nombre des morts de chaque régiment. Le comte d'Argenſon, miniſtre de la guerre, lui avait communiqué les lettres de tous les officiers. Le maréchal de Noailles & le maréchal de Saxe lui avaient confié des mémoires.

Je crois faire un grand plaiſir à ceux qui veulent connaître les événemens & les hommes, de tranſcrire ici la lettre que M. le marquis d'Argenſon, miniſtre des affaires étrangères, & frère aîné du ſecretaire d'état de la guerre, écrivit du champ de bataille à M. de Voltaire.

« Monſieur l'hiſtorien, vous aurez dû apprendre dès mercredi

» au ſoir la nouvelle dont vous nous félicitez tant. Un page partit » du champ de bataille le mardi à deux heures & demie pour » porter les lettres ; j'apprends qu'il arriva le mercredi à cinq heu- » res du ſoir à Verſailles. Ce fut un beau ſpectacle que de voir le » roi & le dauphin écrire ſur un tambour, entourés de vainqueurs » & de vaincus, morts, mourans & priſonniers. Voici des anec- » dotes que j'ai remarquées.

» J'eus l'honneur de rencontrer le roi dimanche tout près du » champ de bataille ; j'arrivai de Paris au quartier de *Chin*. J'appris » que le roi était à la promenade ; je demandai un cheval, je » joignis S. M. près d'un lieu d'où l'on voyait le camp des » ennemis ; j'appris pour la première fois de S. M. de quoi il » s'agiſſait tout à l'heure (à ce qu'on croyait). Jamais je n'ai vu » d'homme ſi gai de cette aventure qu'était le maître. Nous diſcu- » tâmes juſtement ce point hiſtorique que vous traitez en quatre » lignes, quels de nos rois avaient gagné les dernières batailles » royales. Je vous aſſure que le courage ne faiſait point tort au » jugement, ni le jugement à la mémoire. Delà on alla coucher » ſur la paille. Il n'y a point de nuit de bal plus gaie ; jamais » tant de bons mots. On dormit tout le tems qui ne fut pas » coupé par des couriers, des graſſins & des aides-de-camp. » Le roi chanta une chanſon qui a beaucoup de couplets & » qui eſt fort drôle. Pour le dauphin, il était à la bataille comme » à une chaſſe de lièvre, & diſait preſque : quoi ! n'eſt-ce que » cela ? Un boulet de canon donna dans la boue & crotta un » homme près du roi. Nos maîtres rirent de bon cœur du bar- » bouillé. Un palfrenier de mon frère a été bleſſé à la tête d'une » balle de mouſquet ; ce domeſtique était derrière la compagnie.

» Le vrai, le sûr, le non flatteur, c'eſt que c'eſt le roi qui a gagné » lui-même la bataille par ſa volonté, par ſa fermeté. Vous verrez » des relations & des détails ; vous ſaurez qu'il y a eu une heure » terrible où nous vîmes le ſecond tome de Dettingue, nos Fran- » çais humiliés devant cette fermeté anglaiſe, leur feu roulant, » qui reſſemble à l'enfer, que j'avoue qui rend ſtupide les ſpecta- » teurs les plus oiſifs. Alors on déſeſpéra de la république. Quel- » ques uns de nos généraux, qui ont plus de courage, de cœur,

» que d'esprit, donnèrent des conseils fort prudens. On envoya » des ordres jusqu'à Lille ; on doubla la garde du roi ; on fit » emballer, &c. A cela, le roi se moqua de tout, & se porta de » la gauche au centre, demanda le corps de réserve & le brave » Lœvendal ; mais on n'en eut pas besoin. Un faux corps de » réserve donna. C'était la même cavalerie qui avait d'abord » donné inutilement, la maison du roi, les carabiniers, ce qui » restait tranquille des gardes françaises, des Irlandais excellens » sur-tout quand ils marchent contre des Anglais & Hanovriens. » Votre ami M. de Richelieu est un vrai Bayard ; c'est lui qui » a donné le conseil, & qui l'a exécuté, de marcher à l'in- » fanterie comme des chasseurs, ou comme des fourrageurs, pêle- » mêle, la main baissée, le bras raccourci, maîtres, valets, » officiers, cavaliers, infanterie, tout ensemble. Cette vivacité » française dont on parle tant, rien ne lui résiste. Ce fut l'affaire » de dix minutes que de gagner la bataille avec cette botte » secrète. Les gros bataillons anglais tournèrent le dos ; &, pour » vous le faire court, on en a tué quatorze mille (*a*).

» Il est vrai que le canon a eu l'honneur de cette affreuse bou- » cherie. Jamais tant de canons, ni si gros, n'ont tiré d'ans une » bataille générale qu'à celle de Fontenoy. Il y en avait cent, » monsieur. Il semble que ces pauvres ennemis aient voulu à » plaisir laisser arriver tout ce qui devait être le plus mal sain, » canon de Douay, gendarmerie, mousquetaires.

» A cette charge dernière dont je vous parlais, n'oubliez pas » une anecdote. M. le dauphin, par un mouvement naturel, mit » l'épée à la main de la plus jolie grace du monde, & voulait » absolument charger : on le pria de n'en rien faire. Après cela, » pour vous dire le mal comme le bien, j'ai remarqué une habi- » tude trop tôt acquise de voir tranquillement sur le champ de » bataille des morts nus, des ennemis agonisans, des plaies » fumantes. Pour moi, j'avouerai que le cœur me manqua, & » que j'eus besoin d'un flacon. J'observai bien nos jeunes héros ; » je les trouvai trop indifférens sur cet article. Je craignis, pour

(*a*) Il manqua en effet quatorze mille hommes à l'appel ; mais il en revint environ six mille dès le jour même.

» la ſuite de leur longue vie, que le goût vînt à augmenter par
» cette inhumaine curée.

» Le triomphe eſt la plus belle choſe du monde ; les vive le
» roi, les chapeaux en l'air au bout des bayonnettes, les com-
» plimens du maître à ſes guerriers, la viſite des retranchemens,
» des villages & des redoutes ſi intactes, la joie, la gloire, la
» tendreſſe ; mais le planeher de tout cela eſt du ſang humain,
» des lambeaux de chair humaine.

» Sur la fin du triomphe le roi m'honora d'une converſation ſur
» la paix. J'ai dépêché des couriers.

» Le roi s'eſt fort amuſé hier à la tranchée ; on a beaucoup tiré
» ſur lui ; il y eſt reſté trois heures. Je travaillais dans mon cabi-
» net, qui eſt ma tranchée ; car j'avouerai que je ſuis bien reculé
» de mon courant par toutes ces diſſipations. Je tremblais de tous
» les coups que j'entendais tirer. J'ai été avant-hier voir la tranchée
» en mon petit particulier. Cela n'eſt pas fort curieux de jour.
» Aujourd'hui nous aurons un *Te Deum* ſous une tente, avec une
» ſalve générale de l'armée, que le roi ira voir du mont de la
» Trinité. Cela ſera beau.

» J'aſſure de mes reſpects madame du Chatellet. Adieu, mon-
» ſieur. »

C'eſt ce même marquis d'Argenſon que quelques courtiſans un peu frivoles appellaient d'Argenſon la bête. On voit par cette lettre, qu'il était d'un eſprit agréable, & que ſon cœur était humain. Ceux qui le connaiſſaient voyaient en lui un philoſophe plus qu'un politique, mais ſur-tout un excellent citoyen. On en peut juger par ſon livre intitulé *Conſidérations ſur le gouvernement*, imprimé en 1664 chez Marc Michel Rey. Voyez ſur-tout le chapitre *de la vénalité des charges*. Je ne puis me défendre du plaiſir d'en citer quelques paſſages.

« Il eſt étonnant qu'on ait accordé une approbation générale
» au livre intitulé Teſtament politique du cardinal de Richelieu,
» ouvrage

» ouvrage de quelque pédant eccléſiaſtique, & indigne du grand » génie auquel on l'attribue, ne fût-ce que pour le chapitre où » l'on canoniſe la vénalité des charges; miſérable invention qui » a produit tout le mal qui eſt à redreſſer aujourd'hui, & par où les » moyens en ſont devenus ſi pénibles; car il faudrait les revenus » de l'état pour rembourſer ſeulement les principaux officiers, » qui nuiſent le plus. »

Ce paſſage important ſemble avoir annoncé de loin l'abolition (*a*) de cette honteuſe vénalité, opérée en 1771, à l'étonnement de toute la France, qui croyait cette réforme impoſſible. J'y découvre auſſi une uniformité de penſée avec M. de V..... qui a démontré les erreurs abſurdes dont fourmille le libelle ſi ridiculement attribué au cardinal de Richelieu, & qui a lavé la mémoire de cet habile & redoutable miniſtre, de la ſouillure dont on couvrait ſon nom en lui imputant cet impertinent ouvrage.

Tranſcrivons encore une partie du tableau que le marquis d'Argenſon fait des travaux des malheureux agriculteurs.

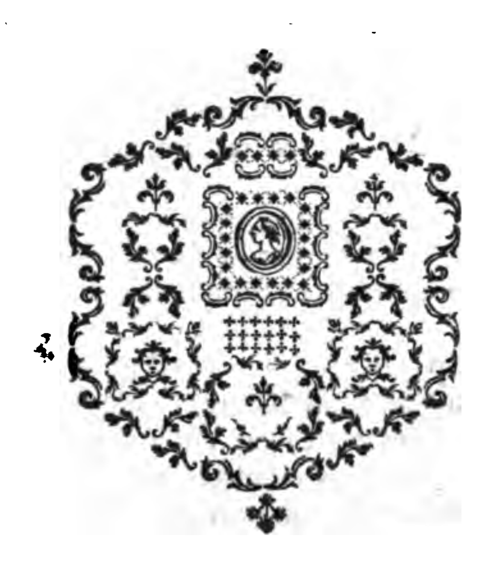
« A commencer par le roi, plus on eſt grand à la cour, moins » on ſe perſuade aujourd'hui la miſère de la campagne. Les » ſeigneurs des grandes terres en entendent bien parler quel» quefois; mais leurs cœurs endurcis n'enviſagent dans ce mal» heur que la diminution de leurs revenus. Ceux qui arrivent des » Provinces, touchés de ce qu'ils ont vu, l'oublient bientôt par » l'abondance des délices de la capitale. *Il nous faut des ames » fermes & des cœurs tendres pour perſévérer dans une pitié dont » l'objet eſt abſent.* »

Ce miniſtre citoyen avait toujours eu dès ſon enfance une tendre amitié pour M. de V.,.. J'ai vu une très-grande quantité de lettres de l'un & de l'autre; il en réſulte que le ſecretaire d'état employa l'homme de lettres dans pluſieurs affaires conſidérables pendant les années 1745, 1746 & 1747. C'eſt probablement

(*a*) Cette abolition en 1771, n'a été que paſſagère.

la raiſon pour laquelle nous n'avons aucune pièce de théatre de notre auteur pendant le cours de ces années.

Nous voyons par ces papiers que l'entrepriſe d'une deſcente en Angleterre en 1746 lui fut confiée. Le duc de Richelieu devait commander l'armée. Le prétendant avait déjà gagné deux batailles, & on attendait une révolution. M. de V.... fut chargé de faire le manifeſte. Le voici tel que nous l'avons trouvé minuté de ſa main.



MANIFESTE

Du roi de France en faveur du prince Charles Edouard.

« LE sérénissime prince Charles Edouard ayant débarqué dans » la Grande-Bretagne sans autre secours que son courage ; & toutes » ses actions lui ayant acquis l'admiration de l'Europe & les cœurs » de tous les véritables Anglais, le roi de France a pensé comme » eux. Il a cru de son devoir de secourir à la fois un prince digne » du trône de ses ancêtres, & une nation généreuse dont la plus » saine partie rappelle enfin le prince Charles Stuard dans sa patrie. » Il n'envoie le duc de Richelieu à la tête de ses troupes que parce » que les Anglais les mieux intentionnés ont demandé cet appui ; » & il ne donne précisément que le nombre des troupes qu'on lui » demande, prêt à les retirer dès que la nation exigera leur éloi- » gnement. S. M. en donnant un secours si juste à son parent, » au fils de tant de rois, à un prince si digne de régner, ne fait » cette démarche auprès de la nation anglaise que dans le dessein » & dans l'assurance de pacifier par-là l'Angleterre & l'Europe, » pleinement convaincu que le sérénissime prince Edouard met » sa confiance dans leur bonne volonté ; qu'il regarde leur liberté, » le maintien de leurs loix, & leur bonheur, comme le but de » toutes ses entreprises ; & qu'enfin les plus grands rois d'Angle- » terre sont ceux qui, élevés comme lui dans l'adversité, ont » mérité l'amour de la nation.

» C'est dans ces sentimens que le roi secourt leur prince, » qui est venu se jeter entre leurs bras, le fils de celui qui naquit » l'héritier légitime de trois royaumes, le guerrier qui, malgré » sa valeur, n'attend que d'eux & de leurs loix la confirmation » de ses droits les plus sacrés ; qui ne peut jamais avoir d'inté- » rêts que les leurs, & dont les vertus enfin ont attendri les ames » les plus prévenues contre sa cause.

» Il espère qu'une telle occasion réunira deux nations qui doi-
» vent réciproquement s'estimer, qui sont liées naturellement
» par les besoins mutuels de leur commerce, & qui doivent
» l'être ici par les intérêts d'un prince qui mérite les vœux de
» toutes les nations.

» Le duc de Richelieu, commandant les troupes de S. M.
» le roi de France, adresse cette déclaration à tous les fidèles
» citoyens des trois royaumes de la Grande-Bretagne, & les
» assure de la protection constante du roi son maître. Il vient
» se joindre à l'héritier de leurs anciens rois, & répandre,
» comme lui, son sang pour leur service. »

On voit, par les expressions de cette pièce, quelle fut dans tous les tems l'estime & l'inclination de l'auteur pour la nation anglaise; & il a toujours persisté dans ces sentimens.

Ce fut l'infortuné comte de Lalli qui avait fait le projet & le plan de cette descente, laquelle ne fut point effectuée. Il était né Irlandais, & il haïssait les Anglais autant que notre auteur les aimait & les estimait. Cette haine était même chez Lalli une passion violente, à ce que nous a dit plusieurs fois M. de V.... Nous ne pouvons ici nous empêcher de témoigner notre profond étonnement que le général Lalli ait été accusé depuis, d'avoir livré Pondichery aux Anglais. L'arrêt qui l'a condamné à la mort est un des jugemens les plus extraordinaires qui aient été rendus dans notre siècle; c'est une suite des malheurs de la France. Cet exemple & celui du maréchal de Marillac font assez voir que quiconque est à la tête des armées ou des affaires est rarement sûr de mourir dans son lit ou au lit d'honneur.

Ce fut en 1746 que M. de V.... entra dans l'académie française. Il fut le premier qui dérogea à l'usage fastidieux de ne remplir un discours de réception que des louanges rebattues du cardinal de Richelieu. Il releva sa harangue par des remarques nouvelles sur la langue française & sur le goût. Ceux qui ont été reçus après lui ont, pour la plupart, suivi & perfectionné cette méthode utile.

Il était en 1748 avec madame du Chatellet à Lunéville auprès du roi Stanislas, lorsqu'il envoya à la comédie Nanine, représentée le 17 Juillet de cette année. Elle réussit peu d'abord, mais elle eut ensuite un succès aussi grand que durable. Je ne puis attribuer cette bizarrerie qu'à la secrète inclination qu'on a d'humilier un homme qui a trop de renommée. Mais avec le tems on se laisse entraîner à son plaisir.

Il arriva la même chose à la première représentation de Sémiramis le 29 Août de la même année 1748; mais à la fin elle fit encore plus d'effet au théatre que Mérope & Mahomet.

Une chose, à mon avis, singulière, c'est qu'il ne donna point sous son nom le panégyrique de Louis XV, imprimé en 1749, & traduit en latin, en italien, en espagnol & en anglais.

La maladie qui avait tant fait craindre pour la vie du roi Louis XV, & la bataille de Fontenoy, qui avait fait craindre encore plus pour lui & pour la France, rendaient l'ouvrage intéressant. L'auteur ne loue que par les faits; & on y trouve un ton de philosophie qui caractérise tout ce qui est sorti de sa main. Ce panégyrique était celui des officiers autant que de Louis XV: cependant il ne le présenta à personne, pas même au roi. Il savait bien qu'il ne vivait pas dans le siècle de Pélisson. Aussi écrivait-il à M. de Formont l'un de ses amis:

Cet éloge a très-peu d'effet;
Nul mortel ne m'en remercie:
Celui qui le moins s'en soucie
Est celui pour qui je l'ai fait.

Cette même année 1749, il était dans le palais de Lunéville auprès du roi Stanislas, avec la marquise du Chatellet; cette dame illustre y mourut. Le roi de Prusse alors appella M. de V... auprès de lui. Je vois qu'il ne se résolut à quitter la France, & à s'attacher à S. M. Prussienne pour le reste de sa vie, que vers la fin du mois d'Août ou Auguste 1750, après avoir combattu pendant plus de six moix contre toute sa famille & contre tous ses

amis, qui le diſſuadaient fortement de cette tranſplantation. Il ne put réſiſter à cette lettre que le roi de Pruſſe lui écrivit de ſon appartement à la chambre de ſon nouvel hôte, dans le palais de Berlin, le vingt-trois Auguſte, lettre qui a tant couru depuis, & qui a été ſouvent imprimée.

« J'ai vu la lettre que votre nièce vous écrit de Paris. L'amitié » qu'elle a pour vous lui attire mon eſtime. Si j'étais madame » Denis, je penſerais de même ; mais étant ce que je ſuis, je » penſe autrement. Je ſerais au déſeſpoir d'être cauſe du malheur » de mon ennemi ; & comment pourrais-je vouloir l'infortune » d'un homme que jeſtime, que j'aime & qui me ſacrifie ſa patrie » & tout ce que l'humanité a de plus cher ? Non, mon cher » Voltaire, ſi je pouvais prévoir que votre tranſplantation pût » tourner le moins du monde à votre déſavantage, je ſerais le » premier à vous en diſſuader. Oui, je préfèrerais votre bonheur » au plaiſir extrême que j'ai de vous avoir. Mais vous êtes philo- » ſophe ; je le ſuis de même : qu'y a-t-il de plus naturel, de plus » ſimple & de plus dans l'ordre, que des philoſophes faits pour vivre » enſemble, réunis par la même étude, par le même goût & par une » façon de penſer ſemblable, ſe donnent cette ſatisfaction ? Je vous » reſpecte comme mon maître en éloquence & en ſavoir ; je vous » aime comme un ami vertueux. Quel eſclavage, quel malheur, quel » changement, quelle inconſtance de fortune y a-t-il à craindre » dans un pays où l'on vous eſtime autant que dans votre patrie, » & chez un ami qui a un cœur reconnaiſſant ? Je n'ai point la » folle préſomption de croire que Berlin vaut Paris. Si les richeſ- » ſes, la grandeur & la magnificence font une ville aimable, » nous le cédons à Paris. Si le bon goût, peut-être plus générale- » ment répandu, ſe trouve dans un endroit du monde, je ſais, & » j'en conviens, que c'eſt à Paris. Mais vous, ne portez-vous pas » ce goût par-tout où vous êtes ? Nous avons des organes qui » nous ſuffiſent pour vous applaudir ; & en fait de ſentimens, nous » ne le cédons à aucun pays du monde. J'ai reſpecté l'amitié qui » vous liait à madame du Chatellet ; mais après elle j'étais un de » vos plus anciens amis. Quoi ! parce que vous vous retirez dans » ma maiſon, il ſera dit que cette maiſon devient une priſon pour » vous ? Quoi ! parce que je ſuis votre ami, je ſerai votre tyran ?

» Je vous avoue que je n'entends pas cette logique-là; que je suis » fermement persuadé que vous serez heureux ici tant que je » vivrai; que vous serez regardé comme le père des lettres & » des gens de goût, & que vous trouverez en moi toutes les » consolations qu'un homme de votre mérite peut attendre de » quelqu'un qui l'estime. Bon soir. »

FRÉDERIC.

Le roi de Prusse, après cette lettre, fit demander au roi de France son agrément, par son ministre. Le roi de France le donna. Notre auteur eut à Berlin la croix du mérite, la clef de chambellan, & vingt mille francs de pension. Cependant il ne quitta jamais sa maison de Paris; & j'ai vu par les comptes de M. Delaleu, notaire de Paris, qu'il y dépensait trente mille francs par an. Il était attaché au roi de Prusse par la plus respectueuse tendresse & par la conformité des goûts. Il a dit cent fois que ce monarque était aussi aimable dans la société que redoutable à la tête d'une armée; qu'il n'avait jamais fait de soupers plus agréables à Paris, que ceux auxquels ce prince voulait bien l'admettre tous les jours. Son enthousiasme pour le roi de Prusse allait jusqu'à la passion. Il couchait au-dessous de son appartement, & ne sortait de sa chambre que pour souper. Le roi composait en haut des ouvrages de philosophie, d'histoire & de poésie; & son favori cultivait en bas les mêmes arts & les mêmes talens. Ils s'envoyaient l'un à l'autre leurs ouvrages. Le monarque prussien fit à Postdâm son histoire du Brandebourg, & l'écrivain français y fit le siècle de Louis XIV, ayant apporté avec lui tous ses matériaux. Ses jours coulaient ainsi dans un repos animé par des occupations si agréables. On représentait à Paris son *Oreste* & *Rome sauvée*. Oreste fut joué sur la fin de 1749, & *Rome sauvée*, en 1760.

Ces deux pièces sont absolument sans intrigue d'amour, ainsi que *Mérope & la mort de César*. Il aurait voulu purger le théatre de tout ce qui n'est pas *passion* & aventure tragique. Il regardait Electre amoureuse comme un monstre orné de rubans sales; & il a manifesté ce sentiment dans plus d'un ouvrage.

Nous avons retrouvé une lettre en vers au roi de Pruſſe, en lui envoyant le manuſcrit d'Oreſte.

Grand juge, & grand faiſeur de vers,
Liſez cette œuvre dramatique,
Ce croquis de ſa ſcène antique,
Que des Grecs le pinceau tragique
Fit admirer à l'univers;
Jugez ſi l'ardeur amoureuſe
D'une Electre de quarante ans
Doit, dans de tels événemens,
Etaler les beaux ſentimens
D'une héroïne doucereuſe,
En maſſacrant ſes chers parens
D'une main peu reſpectueuſe.

Une princeſſe en ſon printems,
Qui ſur-tout n'aurait rien à faire,
Pourrait avoir, par paſſe-tems,
A ſes pieds un ou deux amans,
Et les tromper avec miſtère:
Mais la fille d'Agamemnon
N'eut dans la tête d'autre affaire
Que d'être digne de ſon nom,
Et de venger le roi ſon père.
Et j'eſtime encor que ſon frère
Ne doit point être un Céladon.
Ce héros fort atrabilaire
N'était point né ſur le Lignon.
Apprenez moi, mon Apollon,
Si j'ai tort d'être ſévère,
Et lequel des deux doit vous plaire
De Sophocle ou de Crébillon.
Sophocle peut avoir raiſon,
Et laiſſer des torts à Voltaire.

Il faut avouer que rien n'était plus doux que cette vie, & que rien ne faisait plus d'honneur à la philosophie & aux belles lettres. Le bonheur aurait été plus durable, & n'aurait point fait place enfin à un bonheur encore plus grand, sans une malheureuse dispute de physique mathématique, élevée entre Maupertuis, qui était aussi auprès du roi de Prusse, & Koënig, bibliothécaire de madame la princesse d'Orange à la Haye. Cette querelle était une suite de celle qui divisa long-tems les mathématiciens sur les forces vives & les forces mortes. On ne peut nier qu'il n'entre dans tout cela un peu de charlatanisme, ainsi qu'en théologie & en médecine. La question était au fond très-frivole; puisque, de quelque manière qu'on l'embrouille, il faut toujours revenir aux loix simples du mouvement. Les esprits s'aigrirent; Maupertuis fit condamner Koënig en 1752, par l'académie de Berlin, où il dominait, comme s'étant appuyé d'une lettre de feu Leibnitz, sans pouvoir produire l'original de cette lettre, que pourtant M. Wolf avait vue. Il fit plus; il écrivit à madame la princesse d'Orange pour la prier d'ôter à Koënig la place de son bibliothécaire, & le déféra au roi de Prusse comme un homme qui lui avait manqué de respect. Voltaire, qui avait passé deux années entières avec Koënig à Cirey, & qui était son ami intime, crut devoir prendre hautement le parti de son ami.

La querelle s'envenima; l'étude de la philosophie dégénéra en cabale & en faction. Maupertuis eut soin de répandre à la cour qu'un jour le général Manstein étant dans la chambre de Voltaire, où celui-ci mettait en francais les *Mémoires sur la Russie* composés par cet officier, le roi lui envoya une pièce de vers de sa façon à examiner, & que Voltaire dit à Manstein: *Mon ami, à une autre fois. Voilà le roi qui m'envoie son linge sale à blanchir: je blanchirai le vôtre ensuite.* Un mot suffit quelquefois pour perdre un homme à la cour. Maupertuis lui imputa ce mot, & le perdit.

Précisément dans ce tems-là même, Maupertuis faisait imprimer ses Lettres philosophiques fort singulières, dans lesquelles il proposait de bâtir une ville latine; d'aller faire des découvertes droit au pole par mer; de percer un trou jusqu'au centre de la terre; d'aller au détroit de Magellan disséquer des cervelles de

Patagons, pour connaître la nature de l'ame; d'enduire tous les malades de poix résine pour arrêter le danger de la transpiration, & sur-tout de ne point payer le médecin.

M. de Voltaire releva ces idées philosophiques avec toutes les railleries auxquelles on donnait si beau jeu; & malheureusement ces railleries réjouirent l'Europe littéraire. Maupertuis eut soin de joindre la cause du roi à la sienne. La plaisanterie fut regardée comme un manque de respect à S. M. Notre auteur renvoya respectueusement au roi sa clef de chambellan & la croix de son ordre, avec ces vers:

« Je les reçus avec tendresse;
» Je vous les rends avec douleur;
» Comme un amant jaloux, dans sa mauvaise humeur,
» Rend le portrait de sa maîtresse. »

Le roi lui renvoya sa clef & son ruban. Il s'en alla faire une visite à S. A. la duchesse de Gotha, qui l'a toujours honoré d'une amitié constante jusqu'à sa mort. C'est pour elle qu'il écrivit un an après *les Annales de l'empire*, ouvrage presque entiérement refondu dans *l'Essai sur l'histoire de l'esprit & des mœurs des nations*.

Pendant qu'il était à Gotha, Maupertuis eut tout le tems de dresser ses batteries contre le voyageur, qui s'en apperçut quand il fut à Francfort sur le Mein. Madame Denis sa niéce lui avait donné rendez-vous dans cette ville.

Un bon Allemand, qui n'aimait ni les français ni leurs vers, vint le premier Juin lui redemander les *Œuvres de Poeshie* du roi son maître. Notre voyageur répondit que les *Œuvres de Poeshie* étaient à Leipsic avec ses autres effets. L'Allemand lui signifia qu'il était consigné à Francfort, & qu'on ne lui permettrait d'en partir que quand les Œuvres seraient arrivées. M. de V... lui remit sa clef de chambellan & sa croix, & promit de rendre ce qu'on lui demandait. Moyennant quoi le messager lui signa ce billet:

« Monsieur, sitôt le gros ballot de Leipsic sera ici, où est » l'*Œuvre de Pœshie* du roi mon maître, vous pourrez partir où » vous paraîtra bon. A Francfort, premier Juin 1753. »

Le prisonnier signa au bas du billet : *Bon pour l'Œuvre de Pœshie du roi votre maître.*

Mais quand les vers revinrent, on supposa des lettres de change, qui ne venaient point. Les voyageurs furent arrêtés quinze jours au cabaret du Bouc, pour ces lettres de change prétendues.

Enfin il ne purent sortir qu'en payant une rançon très-considérable. Ces détails ne sont jamais sus des rois. Cette aventure fut bientôt oubliée de part & d'autre, comme de raison. Le roi rendit ses vers à son ancien admirateur, & en renvoya bientôt de nouveaux, & en très-grand nombre. C'était une querelle d'amans : les tracasseries de cour passent, mais le caractère d'une belle passion dominante subsiste long-tems. Le voyageur français en relisant avec attendrissement la lettre éloquente & touchante du roi, que nous avons transcrite, disait : *Après une telle lettre je ne peux qu'avoir eu très-grand tort.*

L'échappé de Berlin avait un petit bien en Alsace sur des terres qui appartiennent à Mgr. le duc de Virtemberg. Il y alla, & s'amusa, comme je l'ai déjà dit, à faire imprimer les *Annales de l'Empire*, dont il fit présent à Jean Fréderic Shoëflin, libraire à Colmar, frère du célèbre Shoëflin professeur en histoire à Strasbourg. Ce libraire était mal dans ses affaires. M. de Voltaire lui prêta dix mille livres : sur quoi je ne puis assez m'étonner de la bassesse avec laquelle tant de barbouilleurs de papier ont imprimé qu'il avait fait une fortune immense par la vente continuelle de ses ouvrages.

Lorsqu'il était à Colmar, M. Vernet, Français refugié, ministre de l'Evangile à Genève, & Mrs. Cramer, anciens citoyens de cette ville fameuse, lui écrivirent pour le prier d'y venir faire imprimer ses ouvrages. Les deux frères, qui étaient à la tête d'une librairie, obtinrent la préférence, & il la leur donna aux mêmes

conditions qu'il l'avait donnée au Sr. Shoëflin, c'est-à-dire gratuitement. Il alla donc à Genève avec sa nièce & M. Coligni son ami, qui lui servait de secretaire, & qui a été depuis celui de Mgr. l'électeur palatin, & son bibliothécaire.

Il acheta une jolie maison de campagne à vie auprès de cette ville, dont les environs sont infiniment agréables, & où l'on jouit du plus bel aspect qui soit en Europe. Il en acheta une autre à Lausanne, & toutes les deux à condition qu'on lui rendrait une certaine somme quand il les quitterait. Ce fut la première fois, depuis Zuingle & Calvin, qu'un catholique romain eut des établissemens dans ces cantons.

Il fit aussi l'acquisition de deux terres à une lieue de Genève, dans le pays de Gex. Sa principale habitation fut à Ferney, dont il fit présent à madame Denis. C'était une seigneurie absolument franche & libre de tous droits envers le roi, & de tout impôt, depuis Henri IV. Il n'y en avait pas deux dans les autres provinces du royaume qui eussent de pareils privilèges. Le roi les lui conserva par brevet. Ce fut à M. le duc de Choiseul, le plus généreux & le plus magnanime des hommes, qu'il eut cette obligation, sans avoir l'honneur d'en être particuliérement connu.

Le petit pays de Gex n'était presque alors qu'un désert sauvage. Quatre-vingts charrues étaient à bas depuis la révocation de l'édit de Nantes; des marais couvraient la moitié du pays, & y répandaient les infections & les maladies. La passion de notre auteur avait toujours été de s'établir dans un canton abandonné, pour le vivifier. Comme nous n'avançons rien que sur des preuves anthentiques, nous nous bornerons à transcrire ici une de ses lettres à un évêque d'Annecy, dans le diocèse duquel Ferney est situé. Nous n'avons pu retrouver la date de la lettre; mais elle doit être de 1759.

« MONSIEUR,

» Le curé d'un petit village nommé N.... voisin de mes » terres, a suscité un procès à mes vassaux de Ferney; & ayant

» ſouvent quitté ſa cure pour aller ſolliciter à Dijon, il a accablé
» aiſément des cultivateurs uniquement occupés du travail qui
» ſoutient leur vie. Il leur a fait pour quinze cents livres de frais,
» & a eu la cruauté de compter parmi ces frais de juſtice les
» voyages qu'il a faits pour les ruiner. Vous ſavez mieux que moi,
» monſieur, combien, dès les premiers tems de l'égliſe, les
» ſaints pères ſe ſont élevés contre les miniſtres ſacrés qui ſacri-
» fiaient aux affaires temporelles le tems deſtiné aux autels. Mais
» ſi on leur avait dit qu'un prêtre fût venu, avec des ſergens,
» rançonner de pauvres familles, les forcer de rendre le ſeul pré
» qui nourrit leurs beſtiaux, & ôter le lait à leurs enfans ; qu'au-
» raient dit les Irenée, les Jérôme & les Auguſtin ? Voilà,
» monſieur, ce qu'un curé eſt venu faire à la porte de mon châ-
» teau. Je lui ai envoyé dire que j'offrais de payer la plus grande
» partie de ce qu'il exige de mes communes ; & il a répondu
» que cela ne le ſatisfaiſait pas.

» Vous gémiſſez ſans doute que des exemples ſi odieux ſoient
» donnés par des paſteurs de la véritable égliſe, tandis qu'il n'y
» a pas un ſeul exemple d'un paſteur proteſtant qui ait eu un
» procès avec ſes paroiſſiens (*a*) pour des intérêts d'argent, &c. »

Cette lettre & la ſuite de cette affaire peuvent fournir des réflexions bien importantes. M. de V..... termina ce procès & ce procédé, en payant de ſes deniers la vexation qui opprimait ſes pauvres vaſſaux : & ce canton miſérable changea bientôt de face.

Il ſe tira plus gaiement d'une querelle plus délicate dans le pays proteſtant, où il avait deux domaines aſſez agréables, l'un à Genève, qu'on appelle encore la Maiſon des Délices ; l'autre à Lauſanne.

On ſait aſſez combien la liberté lui était chère, à quel point il déteſtait toute perſécution, & quelle horreur il montra dans tous

(*a*) Ce qui fait que jamais les curés proteſtans n'ont de procès avec leurs ouailles, c'eſt que ces curés ſont payés par l'état, qui leur donne des gages : ils ne diſputent point la dixième ou la huitième gerbe à des malheureux. C'eſt le parti que l'impératrice Catherine a pris dans ſon empire immenſe ; la vexation des dîmes y eſt inconnue.

les tems pour ces ſcélérats hipocrites qui oſent faire périr, au nom de Dieu, dans les plus affreux ſupplices, ceux qu'ils accuſent de ne pas penſer comme eux. C'eſt ſur-tout ſur ce point qu'il répétait quelquefois :

Je ne décide point entre Genève & Rome.

Une de ſes lettres, dans laquelle il diſait que le Picard Jean Chauvin, dit Calvin, aſſaſſin véritable de Servet, *avait une ame atroce*, ayant été rendue publique par une indiſcrétion trop ordinaire, quelques cafards s'irritèrent ou feignirent de s'irriter de ces paroles. Un Genevois homme d'eſprit, nommé Rival, lui adreſſa les vers ſuivans à cette occaſion.

Servet eut tort, & fut un ſot,
D'oſer dans un ſiècle falot
S'avouer antitrinitaire (*a*).
Et nôtre illuſtre atrabilaire
Eut tort d'employer le fagot
Pour réfuter ſon adverſaire.
Et tort notre antique ſénat
D'avoir prêté ſon miniſtère
A ce dangereux coup d'état.
Quelle barbare inconſéquence !
O malheureux ſiècle ignorant !
Nous oſions abhorrer en France
Les horreurs de l'intolérance,
Tandis qu'un zèle intolérant
Nous faiſait brûler un errant !

Pour notre prêtre épiſtolaire
Qui de ſon pétulant effort,

(*a*) Servet pouvait ſe repoſer ſur les propres paroles de Calvin, qui dit dans un ouvrage : *En cas que quelqu'un ſoit hétérodoxe, & qu'il faſſe ſcrupule de ſe ſervir des mots* trinité *&* perſonne, *nous ne croyons pas que ce ſoit une raiſon pour rejeter cet homme, &c.*

Pour exhaler sa bile amère,
Vient réveiller le chat qui dort,
Et dont l'inepte commentaire
Met au jour ce qu'il eût dû taire,
Je laisse à juger s'il a tort.

Quand à vous, célèbre Voltaire,
Vous eûtes tort; c'est mon avis.
Vous vous plaisez dans ce pays;
Fêtez le saint qu'on y révère.
Vous avez à satiété
Les biens où la raison aspire;
L'opulence, la liberté,
La paix (qu'en cent lieux on desire),
Des droits à l'immortalité
Cent fois plus qu'on ne saurait dire;
On a du goût, on vous admire;
Tronchin veille à votre santé.
Cela vaut bien en vérité
Qu'on immole à sa sûreté
Le plaisir de pincer sans rire.

Notre auteur répondit à ces jolis vers par ceux-ci:

Non, je n'ai point tort d'oser dire
Ce que pensent les gens de bien.
Et le sage qui ne craint rien
A le beau droit de tout écrire.

J'ai quarante ans bravé l'empire
Des lâches tyrans des esprits.
Et dans votre petit pays
J'aurais grand tort de me dédire.

Je sais que souvent le malin
A caché sa queue & sa griffe

Sous la tiare d'un pontife
Et ſous le manteau de Calvin.

Je n'ai point tort quand je deteſte
Ces aſſaſſins religieux
Employant les fers & les feux
Pour ſervir le Père céleſte.

Oui, juſqu'au dernier de mes jours
Mon ame ſera fière & tendre,
J'oſerai gémir ſur la cendre
Et des Servets & des Dubourgs (*a*).

De cette horrible frénéſie
A la fin le tems eſt paſſé;
Le fanatiſme eſt terraſſé;
Mais il reſte l'hypocriſie.

Farceurs à manteaux étriqués,
Mauvaiſe muſique d'égliſe,
Mauvais vers & ſermons croqués,
Ai-je tort ſi je vous mépriſe?

On voit, par cette réponſe, qu'il n'était ni à Appollo ni à Céphas, & qu'il prêchait la tolérance aux égliſes proteſtantes ainſi qu'aux égliſes romaines. Il diſait toujours que c'était le ſeul moyen de rendre la vie tolérable, & qu'il mourrait content s'il pouvait établir ces maximes dans l'Europe. On peut dire qu'il n'a pas été tout-à-fait trompé dans ce deſſein, & qu'il n'a pas peu contribué à rendre le clergé plus doux, plus humain, depuis Genève juſqu'à Madrid, & ſur-tout à éclairer les laïques.

Bien perſuadé que les ſpectacles des jeux d'eſprit amolliſſent la férocité autant que les ſpectacles des gladiateurs l'endurciſſaient autrefois, il fit bâtir à Ferney un joli théatre. Il y joua quelquefois lui-même, malgré ſa mauvaiſe ſanté; & madame

(*a*) Dubourg, conſeiller clerc en parlement, traité à Paris comme Servet à Genève.

Denis,

Denis, sa nièce, qui possédait supérieurement le talent de la déclamation, comme celui de la musique, y joua plusieurs rôles. Mlle. Clairon & le célèbre Lekain y vinrent représenter quelques pièces. On accourait de vingt lieues à la ronde pour les entendre. Il y eut plus d'une fois des soupers de cent couverts, & des bals. Mais malgré le tumulte d'une vie qui paraissait si dissipée, & malgré son âge, il travaillait sans relâche. Il donna, dès l'an 1755, au théatre de Paris, l'Orphelin de la Chine, représenté le 20 Août, & Tancrède, le 3 Septembre 1760. Mlle. Clairon & le Sr. Lekain déployèrent tous leurs talens dans ces deux pièces.

Le Café, ou l'Ecossaise, comédie en prose, n'était point destinée à être jouée; mais elle le fut aussi la même année avec un grand succès. Il s'était amusé à composer cette pièce pour corriger le folliculaire Fréron, qu'il mortifia beaucoup, mais qu'il ne corrigea pas. Cette comédie, traduite en anglais par M. Colman, eut le même succès à Londres qu'à Paris. Ces ouvrages ne lui coûtaient point de tems. L'Ecossaisse avait été faite en huit jours, & Tancrède en un mois.

Ce fut au milieu de ces occupations & de ces amusemens que M. Titon du Tillet, ancien maître d'hôtel, ordinaire de la reine, âgé de 85 ans, lui recommanda la petite-fille du grand Corneille, qui, étant absolument sans fortune, était abandonnée de tout le monde. C'est ce même Titon du Tillet qui, aimant passionnément les beaux arts, sans les cultiver, fit élever, avec de grandes dépenses, un Parnasse en bronze, où l'on voit les figures de quelques poëtes & de quelques musiciens français. Ce monument est dans la bibliothèque du roi de France. Il avait élevé mademoiselle Corneille chez lui; mais voyant dépérir son bien, il ne pouvait plus rien faire pour elle. Il imagina que M. de Voltaire pourrait se charger d'une demoiselle d'un nom si respectable. M. du Mollard, membre de plusieurs académies, connu par une dissertation savante & judicieuse sur les tragédies d'Electre, ancienne & moderne, & M. Lebrun, secretaire de monseigneur le prince de Conti, se joignirent à lui, & écrivirent à M. de V..... Il les remercia de l'honneur qu'ils lui faisaient de

jeter les yeux ſur lui, en leur mandant que *c'était en effet à un vieux ſoldat de ſervir la petite-fille de ſon général.* La jeune perſonne vint donc en 1760 aux *Délices*, maiſon de campagne auprès de Genève, & delà au château de Ferney. Madame Denis voulut bien achever ſon éducation; & au bout de trois ans M. de Voltaire la maria à M. Dupuis, du pays de Gex, capitaine de Dragons, & depuis officier de l'état-major. Outre la dot qu'il leur donna, & le plaiſir qu'il eut de les garder chez lui, il propoſa de commenter les œuvres de Pierre Corneille au profit de ſa deſcendante, & de les faire imprimer par *ſouſcription.* Le roi de France voulut bien ſouſcrire pour huit mille francs. D'autres ſouverains l'imitèrent. M. le duc de Choiſeul, dont la généroſité était ſi connue, madame la ducheſſe de Grammont, madame de Pompadour, ſouſcrivirent pour des ſommes conſidérables. M. de la Borde, banquier du roi, non ſeulement prit pluſieurs exemplaires, mais il en fit débiter un ſi grand nombre, qu'il fut le premier mobile de la fortune de mademoiſelle Corneille, par ſon zèle & par ſa magnificence; de ſorte qu'en très-peu de tems elle eut cinquante mille francs pour préſent de noces.

Il y eut dans cette ſouſcription ſi prompte une choſe fort remarquable de la part de madame de Geofrin, femme célèbre par ſon mérite & par ſon eſprit. Elle avait été exécutrice du teſtament du fameux Bernard de Fontenelle, neveu de Pierre Corneille; & malheureuſement il avait oublié cette parente, qui lui fut préſentée trop peu de tems avant ſa mort, mais qui fut rebutée avec ſon père & ſa mère. On les regardait comme des inconnus qui uſurpaient le nom de Corneille. Des amis de cette famille, touchés de ſon ſort, mais fort indiſcrets & fort mal inſtruits, intentèrent un procès téméraire à madame de Geofrin, trouvèrent un avocat qui, abuſant de la liberté du barreau, publia contre cette dame un *factum* injurieux. Madame de Geofrin, très-injuſtement attaquée, gagna le procès tout d'une voix. Malgré ce mauvais procédé qu'elle eut la nobleſſe d'oublier, elle fut la première à ſouſcrire pour une ſomme conſidérable.

L'académie en corps, M. le duc de Choiſeul, Mme. la ducheſſe de Grammont, Mme. de Pompadour & pluſieurs ſeigneurs, don-

nèrent pouvoir à M. de Voltaire de ſigner pour eux au contrat de mariage. C'eſt une des plus belles époques de la littérature.

Dans le tems qu'il préparait ce mariage, qui a été très-heureux, il goûtait une autre ſatisfaction, celle de faire rendre à ſix gentilshommes preſque tous mineurs, leur bien paternel, que les jéſuites venaient d'acheter à vil prix. Il faut reprendre la choſe de plus haut. L'affaire eſt d'autant plus intéreſſante que ſon commencement avait précédé la fameuſe banqueroute du jéſuite Lavalette & conſorts, & qu'elle fut en quelque façon le premier ſignal de l'abolition des jéſuites en France.

Mrs. Deprez de Craſſi, d'une ancienne nobleſſe du pays de Gex, ſur la frontière de la Suiſſe, étaient ſix frères, tous au ſervice du roi. L'un d'eux, capitaine au régiment des Deux Ponts, en cauſant avec M. de Voltaire ſon voiſin, lui conta le triſte état de la fortune de ſa famille. Une terre de quelque valeur, & qui aurait pu être une reſſource, était engagée depuis longtems à des Genevois.

Les jéſuites avaient acquis tout auprès de ce domaine, des poſſeſſions qui compoſaient environ deux mille écus de rente dans un lieu nommé Ornex. Ils voulurent joindre à leur domaine celui de meſſieurs de Craſſi. Le ſupérieur de la maiſon des jéſuites, dont le véritable nom était *Feſſe*, qu'il avait changé en celui de *Feſſi*, s'arrangea avec les créanciers genevois pour acheter cette terre; il obtint une permiſſion du conſeil, & il était ſur le point de la faire entériner à Dijon. On lui dit qu'il y avait des mineurs, & que, malgré la permiſſion du conſeil, ils pourraient rentrer dans leurs biens. Il répondit & même il écrivit que les jéſuites ne riſquaient rien, & que jamais meſſieurs de Craſſi ne feraient en état de payer la ſomme néceſſaire pour rentrer dans le bien de leurs aïeux.

A peine M. de Voltaire fut-il inſtruit de cette étrange manière dont le père Feſſe voulait ſervir la compagnie de Jeſus, qu'il alla ſur le champ dépoſer au greffe du bailliage de Gex la ſomme

moyennant laquelle la famille Craffi devait payer les anciens créanciers & reprendre ses droits. Les jésuites furent obligés de se désister ; & par un arrêt du parlement de Dijon, la famille fut mise en possession, & y est encore.

Le bon de l'affaire, c'est que peu de tems après, lorsqu'on délivra la France des révérends pères jésuites, ces mêmes gentilshommes dont les bons pères avaient voulu ravir le bien, achetèrent celui des jésuites, qui était contigu. M. de Voltaire, qui avait toujours combattu les athées & les jésuites, écrivit qu'il fallait reconnaître une Providence.

Ce n'était assurément ni par la haine pour le père Fesse, ni par aucune envie de mortifier les jésuites, qu'il avait entrepris cette affaire ; puisqu'après la dissolution de la société il recueillit un jésuite chez lui, & que plusieurs autres lui ont écrit pour le supplier de les recevoir aussi dans sa maison. Mais il s'est trouvé parmi les ex-jésuites quelques esprits qui n'ont pas été si équitables & si accommodans. Deux d'entr'eux, nommés Patouillet & Nonotte, ont gagné quelqu'argent par des libelles contre lui ; & ils n'ont pas manqué, selon l'usage, d'appeller la religion catholique à leur secours. Un Nonotte sur-tout s'est signalé par une demi-douzaine de volumes, dans lesquels il a prodigué moins de science que de zèle, & moins de zèle que d'injures. M. Damillavile, l'un des meilleurs coopérateurs de l'Encyclopédie, a daigné le confondre, comme autrefois Pasquier s'abaissa jusqu'à réprimer l'insolence absurde du jésuite Garasse.

Mais voici la plus étrange & la plus fatale aventure qui soit arrivée depuis long-tems, & en même tems la plus glorieuse au roi, à son conseil & à messieurs les maîtres des requêtes. Qui aurait cru que ce serait des glaces du mont Jura & des frontières de la Suisse, que partiraient les premières lumières & les premiers secours qui ont vengé l'innocence des célèbres Calas ? Un enfant de quinze ans, Donat Calas, le dernier des fils de l'infortuné Calas, était apprentif chez un marchand de Nîmes, lorsqu'il apprit par quel horrible supplice sept juges de Toulouse,

malheureusement prévenus, avaient fait périr son vertueux père.

La clameur populaire contre cette famille était si violente en Languedoc, que tout le monde s'attendait à voir rouer tous les enfans de Calas, & brûler la mère. Telles avaient été même les conclusions du procureur général; tant on prétend que cette famille innocente s'était mal défendue, accablée de son malheur, & incapable de rappeller ses esprits à la lueur des bûchers, & à l'aspect des roues & des tortures.

On fit craindre au jeune Donat Calas d'être traité comme le reste de sa famille; on lui conseilla de s'enfuir en Suisse: il vint trouver M. de Voltaire, qui ne put d'abord que le plaindre & le secourir, sans oser porter un jugement sur son père, sa mère & ses frères.

Bientôt après un de ses frères, n'ayant été condamné qu'au bannissement, vint aussi se jeter entre les bras de M. de Voltaire. J'ai été témoin qu'il prit pendant plus d'un mois toutes les précautions imaginables pour s'assurer de l'innocence de la famille. Dès qu'il fut parvenu à s'en convaincre, il se crut obligé en conscience d'employer ses amis, sa bourse, sa plume, son crédit, pour réparer la méprise funeste des sept juges de Toulouse, & pour faire revoir le procès au conseil du Roi. L'affaire dura trois années. On sait quelle gloire messieurs de Crosne & de Bacquancourt acquirent en rapportant cette cause mémorable. Cinquante maîtres des requêtes déclarèrent d'une voix unanime toute la famille Calas innocente, & la recommandèrent à l'équité bienfaisante du roi. M. le duc de Choiseul, qui n'a jamais perdu une occasion de signaler la magnanimité de son caractère, non seulement secourut de son argent cette famille malheureuse, mais obtint de sa majesté trente-six mille francs pour elle.

Ce fut le 9 Mars 1765, que fut rendu cet arrêt authentique qui justifia les Calas, & qui changea leur destinée; ce neuvième

de Mars était précisément le même jour où ce vertueux père de famille avait été supplicié. Tout Paris courut en foule les voir sortir de prison, & battit des mains en versant des larmes. La famille entière a toujours été depuis ce tems attachée tendrement à M. de Voltaire, qui s'est fait un grand honneur de demeurer leur ami.

On remarqua en ce tems qu'il n'y eut dans toute la France que le nommé Fréron, auteur de je ne sais quelle brochure périodique intitulée *Lettres à la Comtesse*, & ensuite *Année littéraire*, qui osa jeter des doutes, dans ses ridicules feuilles, sur l'innocence de ceux que le roi, tout son conseil & tout le public avaient justifiés si pleinement.

Plusieurs gens de bien engagèrent alors M. de Voltaire à écrire son Traité de la tolérance, qui fut regardé comme un de ses meilleurs ouvrages en prose, & qui est devenu le catéchisme de quiconque a du bon sens & de l'équité.

Dans ce tems-là même l'impératrice Catherine Seconde, dont le nom sera immortel, donnait des loix à son Empire, qui contient la cinquième partie du globe : & la première de ces loix est l'établissement d'une tolérance universelle.

C'était la destinée de notre solitaire des frontières helvétiques, de venger l'innocence accusée & condamnée en France. La position de sa retraite entre la France, la Suisse, Genève & la Savoie, lui attirait plus d'un infortuné. Toute la famille Sirven condamnée à la mort dans un bourg auprès de Castres, par les juges les plus ignorans & les plus cruels, se refugia auprès de ses terres. Il fut occupé huit années entières à leur faire rendre justice, & ne se rebuta jamais. Il en vint enfin à bout.

Nous croyons très-utile de remarquer ici qu'un magistrat de village nommé Trinquet, procureur du roi dans la jurisdiction qui condamna la famille Sirven à la mort, donna ainsi ses conclusions : *Je requiers pour le roi que N. Sirven, & N. sa femme,*

dûment atteints & convaincus d'avoir étranglé & noyé leur fille, soient bannis de la paroisse.

Rien ne fait mieux voir l'effet que peut avoir dans un royaume la vénalité des charges de judicature.

Son bonheur, qui voulait, à ce qu'il dit, qu'il fût l'avocat des causes perdues, voulut encore qu'il arrachât des flammes une citoyenne de Saint-Omer, nommée Montbailly, condamnée à être brûlée vive par le tribunal d'Arras. On n'attendait que l'accouchement de cette femme pour la transporter au lieu de son supplice. Son mari avait déjà expiré sur la roue. Qui étaient ces deux victimes? deux exemples de l'amour conjugal & de l'amour maternel, deux ames les plus vertueuses dans la pauvreté. Ces innocentes & respectables créatures, avaient été accusées de parricide, & jugées sur des allégations qui auraient paru ridicules aux condamnateurs mêmes des Calas. M. de Voltaire fut assez heureux pour obtenir de M. le chancelier de Maupeou, qu'il fît revoir le procès. La dame Montbailly fut déclarée innocente; la mémoire de son mari réhabilitée; misérable réhabilitation sans vengeance & sans dédommagemens! Quelle a donc été la jurisprudence criminelle parmi nous! quelle suite infernale d'horribles assassinats, depuis la boucherie des templiers jusqu'à la mort du chevalier de la Barre! on croit lire l'histoire des sauvages; on frémit un moment, & on va à l'opéra.

La ville de Genève était plongée alors dans des troubles qui augmentèrent toujours depuis 1763. Cette importunité détermina M. de Voltaire à laisser à Mrs. Tronchin sa maison des Délices, & à ne plus quitter le château de Ferney, qu'il avait fait bâtir de fond en comble, & orner de jardins d'une agréable simplicité.

La discorde fut enfin si vive à Genève, qu'un des partis fit feu sur l'autre le 15 Février 1770. Il y eut du monde tué: plusieurs familles d'artistes cherchèrent un asyle chez lui, & le trou-

vèrent. Il en logea quelques unes dans son château, & en peu d'années il fit bâtir cinquante maisons de pierres de taille pour les autres. De sorte que le village de Ferney, qui n'était, lorsqu'il acquit cette terre, qu'un misérable hameau où croupissaient quarante-neuf malheureux paysans, dévorés par la pauvreté, par les écrouelles, & par les commis des fermes, devint bientôt un lieu de plaisance peuplé de douze cents personnes, toutes à leur aise, & travaillant avec succès pour elles & pour l'état. M. le duc de Choiseul protégea de tout son pouvoir cette colonie naissante, qui établit un très-grand commerce.

Une chose qui mérite, je crois, de l'attention, c'est que cette colonie se trouvant composée de catholiques & de protestans, il aurait été impossible de deviner qu'il y eût dans Ferney deux religions différentes. J'ai vu les femmes des colons genevois & suisses, préparer de leurs mains trois reposoirs pour la procession de la fête du St. Sacrement. Elle assistèrent à cette procession avec un profond respect, & M. Hugonet, nouveau curé de Ferney, homme aussi tolérant que généreux, les en remercia publiquement dans son prône. Quand une catholique était malade, les protestantes allaient la garder, & en recevaient à leur tour la même assistance.

C'était le fruit des principes d'humanité que M. de Voltaire a répandus dans tous ses ouvrages, & sur-tout dans le livre de la tolérance dont nous avons parlé. Il avait toujours dit que les hommes sont frères ; & il le prouva par les faits. Les Guyon, les Nonotte, les Patouillet, les Paulian & autres zélés, le lui ont bien reproché. C'est qu'ils n'étaient pas ses frères.

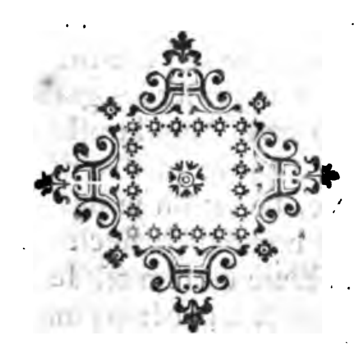
Voyez-vous, disait-il, aux voyageurs qui venaient le voir, cette inscription au-dessus de l'église que j'ai fait bâtir : DEO EREXI. C'est au Dieu père commun de tous les hommes. En effet c'était peut-être parmi nous la seule église dédiée à Dieu seul.

Parmi ces étrangers, qui vinrent en foule à Ferney, on

compta

compta plus d'un prince souverain. Il fut honoré d'une correspondance très-suivie avec plusieurs d'entr'eux, dont les lettres sont entre mes mains. La moins interrompue, fut celle de sa majesté le roi de Prusse & de madame Willelmine Margrave de Bareith, sa sœur.

Le tems qui s'écoula entre la bataille de Kolin (le 18 Juin 1757), que le roi de Prusse perdit, & la journée de Rosbac du 5 Novembre, où il fut vainqueur, est le tems le plus intéressant de cette correspondance, rare entre une maison royale de héros & un simple homme de lettres. En voici une grande preuve dans cette lettre mémorable.



LETTRE

De son altesse royale madame la princesse de Bareith, du 12 7bre. 1757.

« VOTRE lettre m'a sensiblement touchée ; celle que vous » m'avez adressée pour le roi a fait le même effet sur lui. J'es» père que vous serez satisfait de sa réponse pour ce qui vous » concerne. Mais vous le serez aussi peu que moi de ses résolu» tions. Je m'étais flattée que vos réflexions feraient quelque » impression sur son esprit. Vous verrez le contraire dans le » billet ci-joint. Il ne me reste qu'à suivre sa destinée, si elle est » malheureuse. Je ne me suis jamais piquée d'être philosophe. » J'ai fait mes efforts pour le devenir. Le peu de progrès que » j'ai fait m'a appris à mépriser les grandeurs & les richesses ; » mais je n'ai rien trouvé dans la philosophie qui puisse guérir » les plaies du cœur, que le moyen de s'affanchir de ces maux » en cessant de vivre. L'état où je suis est pire que la mort. Je » vois le plus grand homme du siècle, mon frère, mon ami, » réduit à la plus affreuse extrêmité. Je vois ma famille entière » exposée aux dangers & aux périls ; ma patrie déchirée par des » impitoyables ennemis ; le pays où je suis, peut-être menacé » de pareils malheurs. Plût au ciel que je fusse chargée toute » seule des maux que je viens de vous décrire ! je les souffrirais, » & avec fermeté.

» Pardonnez-moi ce détail. Vous m'engagez, par la part que » vous prenez à ce qui me regarde, de vous ouvrir mon cœur. » Hélas ! l'espoir en est presque banni. La fortune, lorsqu'elle » change, est aussi constante dans ses persécutions que dans ses » faveurs. L'histoire est pleine de ces exemples ; mais je n'y en » ai point trouvé de pareil à celui que nous voyons, ni une » guerre aussi inhumaine & cruelle parmi des peuples policés. » Vous gémiriez si vous saviez la triste situation de l'Allemagne

» & de la Prusse. Les cruautés que les Russes commettent dans » cette dernière font frémir la nature. Que vous êtes heureux » dans votre hermitage, où vous vous reposez sur vos lauriers, » & où vous pouvez philosopher de sang froid sur l'égarement » des hommes. Je vous y souhaite tout le bonheur imaginable. » Si la fortune nous favorise encore, comptez sur toute ma » reconnaissance, & je n'oublierai jamais les marques d'atta- » chement que vous m'avez données; ma sensibilité vous en est » garant, je ne suis jamais amie à demi, & je le serai toujours » véritablement de frère Voltaire.

WILHELMINE. »

Bien des complimens à Mad. Denis; continuez, je vous prie d'écrire au roi.

On voit par cette lettre aussi attendrissante que bien écrite, quelle était la belle ame de la Margrave de Bareith, & combien elle méritait les éloges que lui donna M. de Voltaire en pleurant sa mort dans une ode imprimée parmi ses autres ouvrages. Mais on voit sur-tout quels désastres épouvantables attirent sur les peuples des guerres légérement entreprises par les rois; on voit à quoi ils s'exposent eux-mêmes, & à quel point ils sont malheureux de faire le malheur des nations.

Le solitaire de Ferney donna dès ce moment & dans la suite de cette guerre funeste, toutes les marques possibles de son attachement à madame la Margrave, de son zèle pour le roi, son frère, & de son amour pour la paix. Il engagea le cardinal de Tencin, retiré alors à Lyon, à entrer en correspondance avec madame de Bareith, pour ménager cette paix si desirable. Les lettres de cette princesse & celle du cardinal passaient par Genève dans un pays neutre, & par les mains de M. de Voltaire.

Ce sera une époque singulière que la résolution prise par le roi de Prusse, après tous ses malheurs, qui furent les suites de la bataille de Kolin, d'aller affronter vers la Saxe, auprès de Mersbourg, les armées françaises & autrichiennes combinées,

fort supérieures en nombre, tandis que le maréchal de Richelieu n'était pas loin avec une armée victorieuse. Ce monarque avait eu assez de présence d'esprit, & fut assez maître de ses idées au milieu de ses infortunes pour faire son testament en vers. Il n'y cachait point ses malheurs, mais il en parlait en philosophe; & regardait la mort d'un œil ferme & tranquille. Nous avons cette pièce, qui est un monument sans exemple, écrite tout entière de sa main.

Nous avons un monument encore plus héroïque de ce prince philosophe : c'est une lettre à M. de Voltaire du 9 Août, vingt-cinq jours avant sa victoire de Rosbac :

« Je suis homme; il suffit : & né pour la souffrance,
» Aux rigueurs du destin j'oppose ma constance.

» Mais avec ces sentimens, je suis bien loin de condamner
» Caton & Othon. Le dernier n'a eu de beau moment en sa vie
» que celui de sa mort.

» Voltaire dans son hermitage
» Peut s'adonner en paix à la vertu du sage,
» Dont Platon nous traça la loi :
» Pour moi, menacé du naufrage,
» Je dois en affronter l'orage,
» Penser, vivre & mourir en roi. »

Rien n'est plus beau que ces derniers vers; rien n'est plus grand. Corneille dans son bon tems ne les eût pas mieux faits. Et quand, après de tels vers, on gagne une bataille, le sublime ne peut aller plus loin.

Le cardinal de Tencin continua toujours, mais en vain, ses négociations secrètes pour la paix, comme on le voit par ses lettres. Ce fut enfin le duc de Choiseul qui entama ce grand ouvrage si nécessaire, & le duc de Prâlin qui l'accomplit : service signalé qu'ils rendirent à la France appauvrie & désolée.

Elle était dans un état si déplorable, que pendant douze années de paix qui suivirent cette guerre funeste, de tous les ministres des finances qui se succédèrent rapidement, il n'y en eut pas un qui, avec la meilleure volonté, & les travaux les plus assidus, put parvenir à pallier seulement les plaies de l'état. La disette d'argent était au point qu'un contrôleur général fut obligé, dans une nécessité pressante, de saisir chez M. Magon, banquier du roi, tout l'argent que des citoyens y avaient mis en dépôt. On prit à notre solitaire deux cent mille francs. C'était une perte énorme; il s'en consola à la manière française, par un madrigal qu'il fit sur le champ, en apprenant cette nouvelle.

Au tems de la grandeur romaine
Horace disait à Mécène:
Quand cesserez vous de donner?
Chez le Welche on n'est pas si tendre.
Je dois dire, mais sans douleur,
A monseigneur le contrôleur:
Quand cesserez vous de me prendre?

On ne cessa point. Monsieur le duc de Choiseul, qui faisait construire alors un port magnifique à Versoy sur le lac Léman, qu'on appelle le lac de Genève, y ayant fait bâtir une petite frégate, cette frégate fut saisie par des Savoyards, créanciers des entrepreneurs, dans un port de Savoie près du fameux Ripaille; M. de Voltaire racheta incontinent ce bâtiment royal de ses propres deniers, & ne put en être remboursé par le gouvernement: car M. le duc de Choiseul perdit en ce tems-là même tous ses emplois, & se retira, à sa terre de Chanteloup, regretté non seulement de tous ses amis, mais de toute la France, qui admirait son caractère bienfaisant, la noblesse de son ame, & qui rendait justice à son esprit supérieur.

Notre solitaire lui était tendrement attaché par les liens de la reconnaissance. Il n'y a sorte de grace que M. le duc de Choiseul n'eût accordée à sa recommandation. Il avait fait un neveu de M. de Voltaire, nommé M. de la Houlière, brigadier des armées du roi. Pensions, gratifications, brevets, croix de

Saint-Louis avaient été données dès qu'elles avaient été demandées.

Rien ne fut plus douloureux pour un homme qui lui avait tant de grandes obligations, & qui venait d'établir une colonie d'artistes & de manufacturiers sous ses auspices. Déjà sa colonie travaillait avec succès pour l'Espagne, pour l'Allemagne, pour la Hollande, l'Italie. Il la crut ruinée; mais elle se soutint. La seule impératrice de Russie acheta bientôt après dans le fort de sa guerre contre les Turcs, pour cinquante mille francs de montres de Ferney. On ne cesse de s'étonner quand on voit dans le même tems cette souveraine acheter pour un million de tableaux, tant en Hollande qu'en France, & pour quelques millions de pierreries.

Elle avait fait un présent de cinquante mille livres à M. Diderot, avec une grace & une circonspection qui relevaient bien le prix de son présent. Elle avait offert à M. d'Alembert de le mettre à la tête de l'éducation de son fils avec soixante mille livres de rente. Mais ni la santé ni la philosophie de M. d'Alembert ne lui avaient permis d'accepter à Pétersbourg un emploi égal à celui de M. le duc de la Vauguion à Versailles. Elle envoya M. le prince de Koslousky, présenter de sa part à M. de Voltaire les plus magnifiques pelisses, & une boëte tournée de sa main même, ornée de son portrait & de vingt diamans. On croirait que c'est l'histoire d'Aboulcassem dans les Mille & une nuits.

M. de Voltaire lui mandait qu'il fallait qu'elle eût pris tout le trésor de Moustapha dans une de ses victoires, & elle lui répondit *qu'avec de l'ordre on était toujours riche, & qu'elle ne manquerait dans cette grande guerre ni d'argent, ni de soldats.* Elle a tenu parole.

Cependant, le fameux sculpteur M. Pigal travaillait dans Paris à la statue du solitaite caché dans Ferney. Ce fut une étrangère qui proposa un jour en 1770 à quelques véritables gens de lettres, de lui faire cette galanterie pour le venger de tous les

plats libelles & des calomnies ridicules que le fanatiſme & la baſſe littérature ne ceſſaient d'accumuler contre lui. Madame Neker, femme du réſident de Genève, conçut ce projet la première. C'était une dame d'un eſprit très-cultivé & d'un caractère ſupérieur, s'il ſe peut, à ſon eſprit. Cette idée fut ſaiſie avidement par tous ceux qui venaient chez elle, à condition qu'il n'y aurait que des gens de lettres qui ſouſcriraient pour cette entrepriſe.

Le roi de Pruſſe, en qualité d'homme de Lettres, & ayant aſſurément plus que perſonne droit à ce titre & à celui de génie, écrivit au célèbre M. d'Alembert, & voulut être des premiers à ſouſcrire. Sa lettre du 28 Juillet 1770 eſt conſignée dans les archives de l'académie.

« Le plus beau monument de Voltaire eſt celui qu'il érige » lui-même, ſes ouvrages. Ils ſubſiſteront plus long-tems que la » Baſilique de Saint-Pierre, le Louvre, & tous ces bâtimens » que la vanité conſacre à l'éternité. On ne parlera plus français, » que Voltaire ſera encore traduit dans la langue qui lui aura » ſuccédé. Cependant, rempli du plaiſir que m'ont fait ſes pro- » ductions ſi variées, & chacune ſi parfaite en leur genre, je ne » pourrais ſans ingratitude me refuſer à la propoſition que vous » me faites de contribuer au monument que lui élève la recon- » naiſſance publique. Vous n'avez qu'à m'informer de ce qu'on » exige de ma part; je ne refuſerai rien pour cette ſtatue, plus » glorieuſe pour les gens de lettres qui la lui conſacrent, que » pour Voltaire même. On dira que dans ce dix-huitième ſiècle, » où tant de gens de lettres ſe déchirent par envie, il s'en eſt » trouvé d'aſſez nobles, d'aſſez généreux, pour rendre juſtice à » un homme doué de génie & de talens ſupérieurs à tous les » ſiècles; que nous avons mérité de poſſéder Voltaire; & la » poſtérité la plus reculée nous enviera encore cet avantage. » Diſtinguer les hommes célèbres, rendre juſtice au mérite, » c'eſt encourager les talens & les vertus. C'eſt la ſeule récom- » penſe des belles ames; elle eſt bien due à tous ceux qui culti- » vent ſupérieurement les lettres. Elles procurent les plaiſirs de » l'eſprit, plus durables que ceux du corps; elles adouciſſent les » mœurs les plus féroces; elles répandent leurs charmes ſur tout

» le cours de la vie ; elles rendent notre existence supportable
» & la mort moins affreuse. Continuez donc, messieurs, de
» protéger & de célèbrer ceux qui s'y appliquent, & qui ont
» le bonheur en France d'y réussir. Ce sera ce que vous pourrez
» faire de plus glorieux pour votre nation.

FRÉDERIC. »

Le roi de Prusse fit plus. Il fit exécuter une statue de son ancien serviteur dans sa belle manufacture de porcelaine, & la lui envoya avec ce mot gravé sur la base : *Immortali*. M. de Voltaire écrivit au-dessous :

Vous êtes généreux, Vos bontés souveraines
Me font de trop nobles présens.
Vous me donnez sur mes vieux ans
Une terre dans vos domaines.

M. Pigal se chargea d'exécuter la statue en France, avec le zèle d'un artiste qui en immortalisait un autre. Cette aventure alors unique deviendra bientôt commune. On érigera des statues, ou du moins des bustes, aux artistes comme la mode est venue de crier *l'auteur*, *l'auteur*, dans le parterre. Mais celui à qui l'on faisait cet honneur prévoyait bien que ses ennemis n'en seraient que plus acharnés. Voici ce qu'il en écrivit à M. Pigal d'un style peut-être un peu trop burlesque :

Monsieur Pigal, vôtre statue.
Me fait mille fois trop d'honneur.
Jean Jacque a dit avec candeur
Que c'est à lui quelle était due (*a*).
Quand votre ciseau s'évertue
A sculpter votre serviteur,
Vous agacez l'esprit railleur

(*a*) Jean Jacques Rousseau de Genève, dans une lettre à M. l'archevêque de Paris, qu'il intitule, *Jean Jacques à Christophe*, dit modestement qu'il est devenu homme de lettres par son mépris pour cet état. Et après avoir prié Christophe de lire son roman de la Suissesse Héloïse, qui, étant fille, accouche d'un faux germe, il conclut, page 127, que tous les gouvernemens bien policés lui doivent élever des statues.

De

De certain peuple rimailleur
Qui depuis si long-tems me hue.
L'ami Fréron, le barbouilleur
D'écrits qu'on jette dans la rue,
Sourdement de sa main crochue
Mutilera votre labeur.
  Attendez que le destructeur
Qui nous consume & qui nous tue,
Le tems, aidé de mon pasteur,
Ait d'un bras exterminateur
Enterré ma tête chenue.
Que feriez vous d'un pauvre auteur
Dont la taille & le cou de grue,
Et la mine très-peu joufflue
Feront rire le connaisseur.
Sculptez-nous quelque beauté nue
De qui la chair blanche & dodue
Séduise l'oeil du spectateur,
Et qui dans nos sens insinue
Ces doux desirs & cette ardeur
Dont Pigmalion le sculpteur,
Votre digne prédécesseur,
Brûla, si la fable en est crue,
Son marbre eut un esprit, un cœur;
Il eut mieux, dit un grave auteur,
Car soudain, fille devenue
Cette fille resta pourvue
Des doux appas que sa pudeur
Ne dérobait point à la vue.
Même elle fut plus dissolue
Que son père & son créateur.
C'est un exemple très-flatteur;
Il faut bien qu'on le perpétue.

Il avait bien raison de dire que cet honneur inespéré qu'on lui faisait, dechaînerait contre lui les écrivains du Pont-Neuf &

du fanatifme. Il écrivit à M. Tiriot : *Tous ces meffieurs méritent bien mieux des ftatues que moi ; & j'avoue qu'il en eft quelques-uns très-dignes d'être en effigie dans la place publique.*

Les Nonotte, les Fréron, les Sabotier & conforts jeterent les hauts cris. Celui qui le perfécutait avec le plus de cruauté & d'abfurdité, était un montagnard étranger plus propre à ramonner des cheminées qu'à diriger des confciences. Cet homme, qui était très-familier écrivit cordialement au roi de France, de couronne à couronne ; il le pria de lui faire le plaifir de chaffer un vieillard de foixante & quinze ans & très-malade, de la propre maifon qu'il avait fait bâtir ; des champs qu'il avait fait défricher, & de l'arracher à cent familles qui ne fubfiftaient que par lui. Le roi trouva la propofition très-mal-honnête & peu chrétienne, & le fit dire au capelan.

Le folitaire de Ferney étant malade & n'ayant rien à faire, ne voulut fe venger de cette petite manœuvre que par le plaifir de fe faire donner l'extrême-onction par exploit, felon l'ufage qui fe pratiquait alors. Il fe comporta comme ceux qu'on appellait janféniftes à Paris ; il fit fignifier par un huiffier à fon curé nommé Gros (bon ivrogne qui s'eft tué depuis à force de boire), que ledit curé eût à le venir oindre dans fa chambre au 1er. Avril fans faute : le curé vint & lui remontra qu'il fallait d'abord commencer par la communion, & qu'enfuite il lui donnerait tant de faintes huiles qu'il voudrait. Le malade accepta la propofition ; il fe fit apporter la communion dans fa chambre le 1er. Avril ; & là, en préfence de témoins, il déclara pardevant notaire, *qu'il pardonnait à fon calomniateur, qui avait tenté de le perdre, & qui n'avait pu y réuffir.* Le procès verbal en fut dreffé.

Il dit après cette cérémonie : J'ai eu la fatisfaction de mourir comme Gufman dans Alzire, & je m'en porte mieux. Les plaifans de Paris croiront que c'eft un poiffon d'Avril.

L'ennemi, un peu étonné de cette aventure, ne fe piqua pas de l'imiter ; il ne pardonna point, & n'y fut autre chofe que faire fuppofer une déclaration du malade, toute différente de celle

qui était authentique, faite pardevant notaire, signée du testateur & des témoins, dûment légalisée & contrôlée. Deux faussaires rédigèrent donc quinze jours après une contre-profession de foi en patois savoyard; mais on n'osa pas supposer le seing de celui auquel on avait eu la bêtise de l'attribuer; voici la lettre que M. de V.... écrivit sur ce sujet.

« Je ne sais point mauvais gré à ceux qui m'ont fait parler » saintement dans un style si barbare & si impertinent. Ils ont » pu mal exprimer mes sentimens véritables; ils ont pu redire » dans leur jargon ce que j'ai publié si souvent en français; ils » n'en ont pas moins exprimé la substance de mes opinions. Je » suis d'accord avec eux; je m'unis à leur foi; mon zèle éclairé » seconde leur zèle ignorant; je me recommande à leurs prières » savoyardes. Je supplie seulement les pieux faussaires qui ont » fait rédiger l'acte du 15 Avril, de vouloir bien considérer » qu'il ne faut jamais faire d'actes faux en faveur de la vérité. » Plus la religion catholique est vraie (comme tout le monde le » sait), moins on doit mentir pour elle. Ces petites libertés trop » communes autoriseraient d'autres impostures plus funestes; » bientôt on se croirait permis de fabriquer de faux testamens, » de fausses donations, de fausses accusations, pour la gloire de » Dieu. De plus horribles falsifications ont été employées » autrefois.

» Quelques uns de ces prétendus témoins ont avoué qu'ils » avaient été subornés, mais qu'ils avaient cru bien faire. Ils » ont signé qu'ils n'avaient menti qu'à bonne intention.

» Tout cela s'est opéré charitablement, sans doute à l'exemple » des rétractations imputées à Mrs. de Montesquieu, de la » Chalotais, de Montclar & de tant d'autres. Ces fraudes pieuses » sont à la mode depuis environ seize cents ans. Mais quand » cette bonne œuvre va jusqu'au crime de faux, on risque beau- » coup dans ce monde en attendant le royaume des cieux. »

Notre solitaire continua donc gaiement à faire un peu de bien quand il le pouvait, en se moquant de ceux qui faisaient

triftement du mal, & en fortifiant fouvent par des plaifanteries les vérités les plus férieufes.

Il avoua qu'il avait pouffé trop loin cette raillerie contre quelques uns de fes ennemis. J'ai tort, dit-il dans une de fes lettres; mais ces meffieurs m'ayant attaqué pendant quarante ans, la patience m'a échappé dix ans de fuite.

La révolution faite dans tous les parlemens du royaume en 1771, devait l'embarraffer. Il avait deux neveux, dont l'un entrait au parlement de Paris, tandis que l'autre en fortait; tous deux d'un mérite diftingué, & d'une probité incorruptible, mais engagés l'un & l'autre dans des partis oppofés. Il ne ceffa de les aimer également tous deux, & d'avoir pour eux les mêmes attentions. Mais il fe déclara hautement pour l'aboliffement de la vénalité, contre laquelle nous avons déjà cité les paroles énergiques du marquis d'Argenfon. Le projet de rendre la juftice gratuitement comme St. Louis, lui paraiffait admirable. Il écrivit fur-tout en faveur des malheureux plaideurs qui étaient depuis quatre fiècles obligés de courir à cent cinquante lieues de leurs chaumières pour achever de fe ruiner dans la capitale, foit en perdant leur procès, foit même en le gagnant. Il avait toujours manifefté ces fentimens dans plufieurs de fes écrits, & il fut fidèle a fes principes fans faire fa cour à perfonne.

Il avait alors foixante & dix-huit ans; & cependant en une année il refit la *Sophonisbe* de Mairet tout entière, & compofa la tragédie des *Loix de Minos*. Il ne regardait pas ces ouvrages faits à la hâte pour le théatre de fon château, comme de bonnes pièces. Les connaiffeurs ne dirent pas beaucoup de mal des Loix de Minos. Mais il faut avouer que les ouvrages dramatiques qui n'ont pas paru fur la fcène, & ceux qui n'en font pas reftés long-tems en poffeffion, ne fervent qu'à groffir inutilement la foule des brochures dont l'Europe eft furchargée; de même que les tableaux & les eftampes qui n'entrent point dans les cabinets des amateurs, reftent comme s'ils n'étaient pas.

L'an 1774, il eut une occafion fingulière d'employer le

même empreſſement qu'il avait eu le bonheur de ſignaler dans le funeſtes aventures des Calas & des Sirven.

Il apprit qu'il y avait à Weſel dans les troupes du roi de Pruſſe un jeune gentilhomme français, d'un mérite modeſte; & d'une ſageſſe rare. Ce jeune homme n'était que ſimple volontaire. C'était le même qui avait été condamné dans Abbeville au ſupplice des parricides, avec le chevalier de la Barre, pour ne s'être pas mis à genoux, pendant la pluie, devant une proceſſion de capucins, laquelle avait paſſé à cinquante ou ſoixante pas d'eux.

On avait ajouté à cette charge, celle d'avoir chanté une chanſon grivoiſe de corps-de-garde, faite depuis environ cent ans, & d'avoir récité l'ode à Priape de Piron. Cette ode de Piron était une débauche d'eſprit & de jeuneſſe, dont l'emportement fut jugé ſi pardonnable par le roi de France Louis XV, qu'ayant ſu que l'auteur était très-pauvre; il le gratifia d'une penſion ſur ſa caſſette. Ainſi celui qui avait fait la pièce fut récompenſé par un bon roi, & ceux qui l'avaient récitée furent condamnés par des barbares de village au plus épouvantable ſupplice.

Trois juges d'Abbeville avaient conduit la procédure; leur ſentence portait que le chevalier de la Barre, & ſon jeune ami dont je parle, ſeraient appliqués à la torture ordinaire & extraordinaire; qu'on leur couperait le poing, qu'on leur arracherait la langue avec des tenailles, & qu'on les jetterait vivans dans les flammes.

Des trois juges qui rendirent cette ſentence, deux étaient abſolument incompétens; l'un parce qu'il était l'ennemi déclaré des parens de ces jeunes gens; l'autre parce que s'étant fait autrefois recevoir avocat, il avait depuis acheté & exercé un emploi de procureur dans Abbeville; que ſon principal métier était celui de marchand de bœufs & de cochons; qu'il y avait contre lui des ſentences des conſuls de la ville d'Abbeville, & que depuis il fut déclaré par la cour des Aides, incapable d'exercer aucune charge municipale dans le royaume.

Le troisième juge, intimidé par les deux autres, eut la faiblesse de signer, & en eut ensuite des remords aussi cuisans qu'inutiles.

Le chevalier de la Barre fut exécuté, à l'étonnement de toute l'Europe, qui en frissonne encore d'horreur. Son ami fut condamné par contumace, ayant toujours été dans le pays étranger avant le commencement du procès.

Ce jugement si exécrable & en même tems si absurde, qui a fait un tort éternel à la nation française, était bien plus condamnable que celui qui fit rouer l'innocent Calas. Car les juges de Calas ne firent d'autre faute que celle de se tromper; & le crime des juges d'Abbeville fut d'être barbares en ne se trompant pas. Ils condamnèrent deux enfans innocens à une mort aussi cruelle que celle de Ravaillac & de Damiens, pour une légéreté qui ne méritait pas huit jours de prison. L'on peut dire que depuis la Saint-Barthelemi il ne s'était rien passé de plus affreux. Il est triste de rapporter cet exemple d'une férocité brutale, qu'on ne trouverait pas chez les peuples les plus sauvages; mais la vérité nous y oblige. On doit sur-tout remarquer que c'est dans les tems du plus grand luxe, sous l'empire de la mollesse & de la dissolution la plus effrénée, que ces horreurs ont été commises par piété.

M. de Voltaire ayant donc su qu'un de ces jeunes gens, victime du plus détestable fanatisme qui ait jamais souillé la terre, était dans un régiment du roi de Prusse, en donna avis à ce monarque, qui sur le champ eut la générosité de le faire officier. Le roi de Prusse s'informa plus particuliérement de la conduite du jeune gentilhomme; il sut qu'il avait appris sans maître l'art du génie & du dessein; il sut combien il était sage, réservé, vertueux; combien sa conduite condamnait ses prétendus juges d'Abbeville. Il daigna l'appeller auprès de sa personne, lui donna une compagnie, le créa son ingénieur, l'honora d'une pension, & répara ainsi par la bienfaisance le crime de la barbarie & de la sottise. Il écrivit à M. de Voltaire dans les termes les plus touchans, tout ce qu'il daignait faire pour ce militaire aussi estimable qu'infortuné. Nous avons été tous té-

moins de cette aventure si horriblement déshonorante pour la France, & si glorieuse pour un roi philosophe. Ce grand exemple instruira les hommes, mais les corrigera-t-il?

Immédiatement après, notre vieillard réchauffa les glaces de son âge pour profiter des vues patriotiques d'un nouveau ministre, qui, le premier en France, débuta par être le père du peuple. La patrie que M. de Voltaire s'était choisie dans le pays de Gex, est une langue de terre de cinq à six lieues sur deux, entre le mont Jura, le lac de Genève, les Alpes & la Suisse. Ce pays était infesté par environ quatre-vingts sbires des aides & gabelles, qui abusaient de la dignité de leur bandoulière pour vexer horriblement le peuple à l'insu de leurs maîtres. Le pays était dans la plus effroyable misère. Il fut assez heureux pour obtenir du bienfaisant ministre un traité par lequel cette solitude (je n'ose pas dire province) fut délivrée de toute vexation; elle devint libre & heureuse. Je devrais mourir après cela, dit-il, car je ne puis monter plus haut.

Il ne mourut pourtant pas cette fois-là; mais son noble émule, son illustre adversaire Catherin Fréron mourut. Une chose assez plaisante à mon gré, c'est que M. de Voltaire reçut de Paris une invitation de se trouver à l'enterrement de ce pauvre diable. Une femme, qui était apparemment de la famille, lui écrivit une lettre anonyme que j'ai entre les mains; elle lui proposait très-sérieusement de marier la fille de Fréron, puisqu'il avait marié la descendante de Corneille. Elle l'en conjurait avec beaucoup d'instance; & elle lui indiquait le curé de la Madelaine à Paris, auquel il devait s'adresser pour cette affaire. M. de Voltaire me dit: Si Fréron avait fait le Cid, Cinna & Polyeucte, je marierais sa fille sans difficulté.

Il ne recevait pas toujours des lettres anonymes. Un M. Clément lui en adressait plusieurs au bas desquelles il mettait son nom. Ce Clément, maître de quartier dans un collège de Dijon, & qui se donnait pour maître dans l'art de raisonner, & dans l'art d'écrire, était venu à Paris vivre d'un métier qu'on peut faire sans apprentissage. Il se fit folliculaire. M. l'abbé de Voisenon

écrivit: *Zoïle genuit Mævium, Mævius genuit Giot Desfontaines, Giot autem genuit Fréron, Fréron autem genuit Clément;* & voilà comme on dégénère dans les grandes maiſons. Ce M. Clément avait attaqué le marquis de Saint-Lambert, M. de Lille & pluſieurs autres membres de l'académie, avec une véhemence que n'ont pas les plaideurs les plus acharnés quand il s'agit de toute leur fortune. De quoi s'agiſſait-il ? De quelques vers. Cela reſſemble au docteur de Molière, qui écume de colère de ce qu'on a dit forme de chapeau, & non pas figure de chapeau. Voici ce que M. de Voltaire en écrivit à M. l'abbé de Voiſenon,

. . . .
« Il eſt bien vrai que l'on m'annonce
» Les lettres de maître Clément.
» Il a beau m'écrire ſouvent,
» Il n'obtiendra point de réponſe.
» Je ne ſerai pas aſſez ſot
» Pour m'embarquer dans ces querelles,
» Si ç'eut été Clément Marot
» Il aurait eu de mes nouvelles.

» Mais pour M. Clément tout court, qui, dans un volume » beaucoup plus gros que la Henriade, me prouve que la Henriade ne vaut pas grand choſe, hélas! il y a ſoixante ans que je » le ſavais comme lui. J'avais débuté à vingt-un ans par le ſecond » chant de la Henriade. J'étais alors tel qu'eſt aujourd'hui M. Clément; je ne ſavais de quoi il était queſtion. Au lieu de faire un » gros livre contre moi, que ne fait-il une Henriade meilleure ? » cela eſt ſi aiſé! »

Il y a des ſortes d'eſprits qui, ayant contracté l'habitude d'écrire, ne peuvent y renoncer dans la plus extrême vieilleſſe. Tels furent Huet & Fontenelle. Notre auteur, quoique accablé d'années & de maladies, travailla toujours gaiement. L'épître à Boileau, l'épître à Horace, la Tactique, le dialogue de Pégaſe & du vieillard, Jean qui pleure & qui rit, & pluſieurs petites pièces dans ce goût, furent écrites à quatre-vingt-deux ans. Et il

fit

fit plus des trois quarts des *Questions sur l'Encyclopédie*, avec deux ou trois hommes de lettres. On faisait plusieurs éditions à la fois de chaque volume, à mesure qu'il en paraissait un. Ils sont tous imprimés assez incorrectement.

Il y a sur l'article *Messie* un fait assez étrange, & qui montre que les yeux de l'envie ne sont pas toujours clairvoyans. Cet article *Messie*, déjà imprimé dans la grande Encyclopédie de Paris, est de M. Poliers de Bottens, premier pasteur de l'église de Lausanne, homme aussi respectable par sa vertu que par son érudition. L'article est sage, profond, instructif. Nous en possédons l'original écrit de la propre main de l'auteur. On crut qu'il était de M. de Voltaire, & on y trouva cent erreurs. Dès qu'on sut qu'il était d'un prêtre, l'ouvrage fut très-chrétien.

Parmi ceux qui tombèrent dans ce piège, il faut daigner compter l'ex-jésuite Nonotte. C'est ce même homme qui s'avisa de nier qu'il y eût dans le Dauphiné une petite ville de Livron, assiégée par l'ordre de Henri Trois; qui ne savait pas que des rois de la première race avaient eu plusieurs femmes à la fois; qui ignorait qu'Eucherius était le premier auteur de la fable de la légion thébaine. C'est lui qui écrivit deux volumes contre l'*Histoire de l'esprit & des mœurs des nations*, & qui se méprit à chaque page de ces deux volumes. Son livre se vendit, parce qu'il attaquait un homme connu.

Le fanatisme de ce Nonotte était si parfait, que dans je ne sais quel *Dictionnaire philosophique religieux*, *ou antiphilosophique*, il assure, à l'article *Miracle*, qu'une hostie percée à coup de canif, dans la ville de Dijon, répandit vingt palettes de sang; & qu'une autre hostie, ayant été jetée au feu dans Dole, s'en alla voltigeant sur l'autel. Frère Nonotte, pour démontrer la vérité de ces deux faits, cite deux vers latins d'un président Boisvin, franc-comtois.

Impie, quid dubitas hominemque Deumque fateri?
Se probat esse hominem sanguine, & igne Deum.

Ce qui ſignifie, en réduiſant ces deux vers impertinens à un ſens clair :

« Impie, pourquoi héſites-tu à confeſſer un Homme-Dieu ?
» Il prouve qu'il eſt homme par le ſang, & Dieu par les
» flammes. »

On ne peut mieux prouver : & c'eſt ſur cette preuve que Nonotte s'extaſie en diſant : *Telle eſt la manière dont on doit procéder pour régler ſa croyance ſur les miracles.*

Mais ce bon Nonotte, en réglant ſa croyance ſur des injures de théologien, & ſur des raiſonnemens de petites maiſons, ne ſavait pas qu'il y a plus de ſoixante villes en Europe où le peuple prétend qu'autrefois les Juifs donnèrent des coups de couteau à des hoſties, qui répandirent du ſang : il ne ſait pas qu'on fait encore aujourd'hui commémoration à Bruxelles d'une pareille aventure ; & j'y ai entendu, il y a quarante ans, cette belle chanſon :

« Gaudiſſons nous, bons chrétiens, au ſupplice
» Du vilain Juif appellé Jonathan,
» Qui ſur l'autel a, par grande malice,
» Aſſaſſiné le très-ſaint Sacrement. »

Il ne connaît pas le miracle de la rue aux Oues à Paris, où le peuple brûle tous les ans la figure d'un Suiſſe ou d'un Franc-Comtois qui aſſaſſina la Ste. Vierge & l'enfant Jeſus au bout de la rue, & le miracle des carmes nommés Billètes, & cent autres miracles dans ce goût, célébrés par la lie du peuple, & mis en évidence par la lie des écrivains, qui veulent qu'on croie à ces fadaiſes comme au miracle des noces de Canaa, & à celui des cinq pains.

Tous ces pères de l'égliſe, les uns en ſortant de bicêtre, les autres en ſortant du cabaret, quelques uns en lui demandant l'aumône, lui envoyaient continuellement des libelles & des lettres anonymes : il les jetait au feu ſans les lire. C'eſt en réfléchiſſant

ſur l'infame & déplorable métier de ces malheureux ſoi-diſant gens de lettres, qu'il avait compoſé la petite pièce de vers intitulée Le pauvre Diable, dans laquelle il fait voir évidemment qu'il vaut mille fois mieux être laquais ou portier dans une bonne maiſon, que de traîner dans les rues, dans un café & dans un galetas, une vie indigente qu'on ſoutient à peine en vendant à des libraires des libelles où l'on juge les rois, où l'on outrage les femmes, où l'on gouverne les états, & où l'on dit à ſon prochain des injures ſans eſprit.

Dans les derniers tems il avait une profonde indifférence pour ſes propres ouvrages, dont il fit toujours peu de cas, & dont il ne parlait jamais. On les réimprimait continuellement, ſans même l'en inſtruire. Une édition de la Henriade, ou des tragédies, ou de l'hiſtoire, ou de ſes pièces fugitives, était-elle ſur le point d'être épuiſée? une autre édition lui ſuccédait ſur le champ. Il écrivait ſouvent aux libraires : *N'imprimez pas tant de volumes de moi; on ne va point à la poſtérité avec un ſi gros bagage.* On ne l'écoutait pas; on le réimprimait à la hâte; on ne le conſultait point; & ce qui eſt preſque incroyable & très-vrai, c'eſt qu'on fit à Genève une magnifique édition in-quarto, dont il ne vit jamais une ſeule feuille, & dans laquelle on inſéra pluſieurs ouvrages qui ne ſont pas de lui, & dont les auteurs ſont connus. C'eſt à propos de toutes ces éditions qu'il diſait & qu'il ecrivait à ſes amis : *Je me regarde comme un homme mort dont on vend les meubles* (*a*).

Le premier magiſtrat & le premier paſteur évangélique de Lauſanne ayant établi une imprimerie dans cette ville, on y fit ſous le nom de Londres une édition appellée complette. Les éditeurs y ont inſéré plus de cent petites pièces en proſe & en

(*a*) Cette édition in-4°. pèche par le déſordre qui défigure pluſieurs tomes, par le ridicule de faire ſuivre une pièce compoſée en 1770 par une faite en 1720; par la profuſion de cent petits ouvrages de ſociété qui ne ſont pas de l'auteur & qui ſont indignes du public; enfin par beaucoup de fautes typographiques. Cependant elle peut être recherchée pour la beauté du papier, du caractère & des eſtampes.

vers, qui ne peuvent être ni de lui, ni d'un homme de goût, ni d'un homme du monde, telles que celle-ci, qui ſe trouve dans les opuſcules de l'abbé de Grécour :

Belle maman, ſoyez l'arbitre
Si la fièvre n'eſt pas un titre
Suffiſant pour me diſculper.
Je ſuis au lit comme un bélitre;
Et c'eſt à force de lamper;
Mais j'eſpère d'en réchapper
Puiſqu'en recevant cette épitre
L'amour me dreſſe mon pupitre.

Telle eſt une apothéoſe de mademoiſelle Le Couvreur, faite par un précepteur nommé Bonneval :

Quel contraſte frappe mes yeux?
Melpomène ici déſolée
Elève, avec l'aveu des dieux,
Un magnifique mauſolée.

Telle eſt cette pièce miſérable :

Adieu, ma pauvre tabatière,
Adieu, doux fruit de mes écus.

Telle eſt cette autre intitulée *Le loup moraliſte*.

Telle eſt je ne ſais quelle ode, qui ſemble être d'un cocher de Vertamon devenu capucin, intitulée *Le vrai Dieu*.

Ces bêtiſes étaient ſoigneuſement recueillies dans l'édition complette, d'après les livres nouveaux de madame Oudot, les

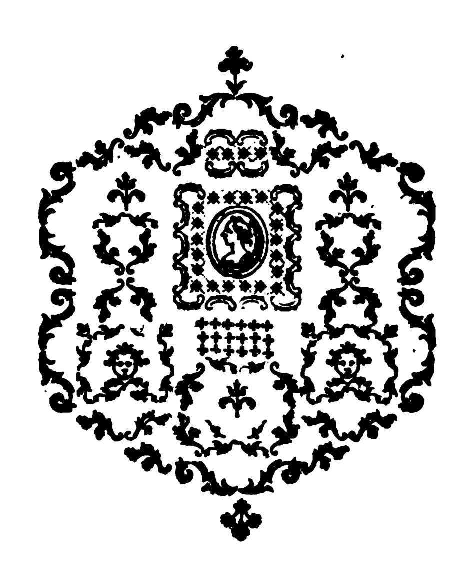
Almanachs des Muſes, le Porte-feuille retrouvé & les autres ouvrages de génie qui bordent à Paris le Pont-Neuf & le quai des Théatins. Elles ſe trouvent en très-grand nombre dans le vingt-troiſième tome de cette édition de Lauſanne. Tout ce fatras eſt fait pour les halles. Les éditeurs ont eu encore la bonté d'imprimer à la tête de ces platitudes dégoûtantes : *Le tout revu & corrigé par l'auteur même*, qui aſſurément n'en avait rien vu. Ce n'eſt pas ainſi que Robert Étienne imprimait. L'antique diſette de livres était bien préférable à cette multitude accablante d'écrits qui inondent aujourd'hui Paris & Londres, & aux ſonnets qui pleuvent dans l'Italie.

Quand on falſifia quelques unes de ſes lettres, qu'on imprima en Hollande, ſous le titre de lettres ſecrètes, il parodia cette ancienne épigramme :

« Voilà donc mes lettres ſecrètes,
» Si ſecrètes, que pour lecteur
» Elles n'ont que leur imprimeur,
» Et ces meſſieurs qui les ont faites. »

Nous voulons bien ne pas dire quel eſt le galand homme qui fit imprimer en 1766 à Amſterdam, ſous le titre de Genève, les *Lettres de M. de Voltaire à ſes amis du Parnaſſe, avec des notes hiſtoriques & critiques*. Cet éditeur compte parmi ſes amis du Parnaſſe la reine de Suède, l'électeur palatin, le roi de Pologne, le roi de Pruſſe. Voilà de bons amis intimes & un beau Parnaſſe. L'éditeur, non content de cette extrême impertinence, y ajouta, pour vendre ſon livre, la fripponnerie dont La Beaumelle avait donné le premier exemple. Il falſifia quelques lettres qui avaient en effet couru, & entr'autres, une lettre ſur la langue françaiſe & l'italienne, écrite en 1761 à M. Tovazi Deodati, dans laquelle ce fauſſaire déchire avec la plus plate groſſiéreté les plus grands ſeigneurs de France. Heureuſement il prêtait ſon ſtyle à l'auteur ſous le nom duquel il écrivait pour le perdre. Il fait dire à M. de Voltaire *que les dames de Verſailles*

ſont d'agréables commères, & *que Jean Jacques Rouſſeau eſt leur toutou.* C'eſt ainſi qu'en France nous avons eu de puiſſans génies à deux ſous la feuille qui ont fait les Lettres de Ninon, de Maintenon, du cardinal Albéroni, de la reine Chriſtine, de Mandrin, &c. Le plus naturel de ces beaux eſprits était celui qui diſait : Je m'occupe à préſent à faire des penſées de La Rochefoucault.



GENESE.

DU commencement les Dieux fit (1) le ciel & la terre : or, la terre était *tohu bohu* (2) ; & le vent de Dieu courait sur les eaux.

Et Dieu dit : que la lumière se fasse, & la lumière fut faite (3). Il vit que la lumière était bonne. Et il divisa la lumière des ténèbres. Il fit un soir & un matin, qui fit un jour.

(1) Le texte hébreu, c'est-à-dire, phénicien, syriaque, porte expressément les Dieux fit, & non pas : Dieu créa, *Deus creavit*, comme le porte la Vulgate. C'est une phrase commune aux langues orientales, & souvent les Grecs ont employé ce trope, cette figure de mots.

(2) *Tohu bohu* signifie à la lettre, sans dessus dessous. C'est proprement le *chautereb* de Sanconiaton le Phénicien, dont les Grecs prirent leur chaos & leur *érebe*. Sanconiaton écrivit incontestablement avant le tems où l'on place Moïse.

On ne voit pas de chaos expressément marqué chez les Persans : les Egyptiens semblent ne l'avoir pas connu ; les Indiens encore moins : il n'y a rien dans les écrits chinois venus jusqu'à nous qui ait le moindre rapport à ce chaos, à son débrouillement, à la formation du monde. De tous les peuples policés, les Chinois paraissent les seuls qui aient reçu le monde tel qu'il est, sans vouloir deviner comment il fut fait ; n'ayant point de révélation comme nous, ils se turent sur la création : ce furent les Phéniciens qui parlèrent les premiers du chaos. Voyez Sanconiaton, cité par Eusèbe, évêque de Césarée, comme un auteur authentique.

(3) L'auteur sacré place ici la formation de la lumière quatre jours avant la formation du soleil ; mais toute l'antiquité a cru que le soleil ne produit pas la lumière, qu'il ne sert qu'à la pousser, & qu'elle est répandue dans l'espace. Descartes même fut long-tems dans cette erreur. C'est Romer le Danois qui le premier a démontré que la lumière émane du soleil, & en combien de minutes. Les critiques osent dire que si Dieu avait d'abord répandu la lumière dans les airs pour être poussée par le soleil

Dieu dit encore : que le ferme, le firmament, ſoit au milieu des eaux, & qu'il ſépare les eaux des eaux.... (4).... Et Dieu fit deux grands luminaires, le plus grand pour préſider au jour, & le petit pour préſider à la nuit, & diviſer la lumière des ténèbres & du jour.

& pour éclairer le monde ; elle ne pouvait être pouſſée, ni éclairer, ni être ſéparée des ténèbres, ni faire un jour du ſoir au matin, avant que le ſoleil exiſtât : cette théorie eſt contraire (diſent-ils) à toute phyſique & à toute raiſon : mais ils doivent ſonger que l'auteur ſacré n'a pas prétendu faire un traité de philoſophie & un cours de phyſique expérimentale. Il ſe conforma aux opinions de ſon tems, & ſe proportionna en tout aux eſprits groſſiers des Juifs pour leſquels il écrivait : ſans quoi il n'aurait été entendu de perſonne. Il eſt vrai que la Genèſe eſt encore difficile à entendre ; auſſi les Juifs en défendirent la lecture avant l'âge de vingt-cinq ans ; & cette défenſe fut aiſément exécutée dans un pays où les livres furent toujours extrêmement rares.

Ce dogme, que Dieu commença par la création de la lumière, eſt entiérement conforme à l'opinion de l'ancien Zoroaſtre & des premiers Perſans : ils diviſèrent la lumière des ténèbres ; juſque-là les Hébreux & les Perſans furent d'accord ; mais Zoroaſtre alla bien plus loin. La lumière & les ténèbres furent ennemis, & Harimane, Dieu de la nuit, fut toujours révolté contre Oromaze, le Dieu du jour : c'était une allégorie ſenſible, & d'une philoſophie profonde. *Voyez Hide, chapitre IX.*

Il a paru en 1774 un ouvrage ſur les ſix jours de notre création, par le docteur Chriſander, profeſſeur en théologie. Il aſſure que Dieu créa le ſecond jour la matière électrique, & enſuite la lumière ; *qu'alors la vénérable Trinité, qui n'avait point reçu de dehors l'idée exemplaire de la lumière, vit que la lumière était bonne & avait ſa perfection.* Tout le commentaire de M. Chriſander eſt dans ce goût : il faut en féliciter notre ſiècle.

(4) *Racach* ſignifie le ſolide, le ferme, le firmament. Tous les anciens croyaient que les cieux étaient ſolides, & on les imagina de criſtal, puiſque la lumière paſſait à travers. Chaque aſtre étaient attaché & dans ſon ciel épais & tranſparent : mais comment un vaſte amas d'eau pouvait-il ſe trouver ſur ces firmamens ? ces océans céleſtes auraient abſorbé toute la lumière qui vient du ſoleil & des étoiles, & qui eſt réfléchie des planètes. La choſe était impoſſible ; n'importe ; on était aſſez ignorant pour penſer que la pluie venait de ces cieux ſupérieurs, de cette plaque, de ce firmament. C'eſt le ſentiment d'Origène, de St. Auguſtin, de St. Cyrille, de St. Ambroiſe, & d'un nombre conſidérable de docteurs.

Et

Et du soir au matin se fit le quatrième jour.

Dieu dit aussi : que les eaux produisent des reptiles d'une ame vivante, & des volatiles sur la terre sous le ferme du ciel........

Et Dieu fit les bêtes de la terre selon leurs espèces, & Dieu vit que cela était bon. Et il dit : faisons l'homme à notre image, & ressemblance (5). Et qu'il préside aux poissons de la mer, & aux volatiles du ciel, & aux bêtes, & à la terre universelle, & aux reptiles qui se meuvent sur terre.

Et il fit l'homme à son image ; & il le fit mâle & femelle. Et du soir au matin se fit le sixième jour (6).

Et il acheva entiérement l'ouvrage le septième jour ; & il se reposa le septième jour, ayant achevé tous ses ouvrages.

Pour avoir de la pluie, il fallait que l'eau tombât du firmament. On imagina des fenêtres, des cataractes qui s'ouvraient & se fermaient : c'est ainsi que dans l'Amérique septentrionale les pluies étaient formées par les querelles d'un petit garçon céleste & d'une petite fille céleste, qui se disputaient une cruche remplie d'eau ; le petit garçon cassait la cruche, & il pleuvait.

(5) C'était encore une idée universellement répandue dans notre Occident, que l'homme était formé à l'image des dieux *Finxit in effigiem moderantûm cuncta Deorum*. L'antiquité profane était anthropomorphite. Ce n'était pas l'homme qu'elle imaginait semblable aux dieux : elle se figurait des dieux semblables aux hommes. C'est pourquoi tant de philosophes disaient que si les chats s'étaient forgé des dieux, ils les auraient fait courir après des souris. La Genèse, en ce point comme en plusieurs autres, se conforme toujours à l'opinion vulgaire, pour être à la portée des simples.

(6) Voilà l'homme & la femme créés ; & cependant quand tout l'ouvrage de la création est complet, le Seigneur fait encore l'homme ; & il lui prend une côte pour en faire une femme. Ce n'est point, sans doute, une contradiction : ce n'est qu'une manière plus étendue d'expliquer ce qu'il avait d'abord annoncé.

Et il bénit le ſeptième jour, parce qu'il avait ceſſé tout ouvrage ce jour-là, & l'avait créé pour le faire (7).

Ce ſont là les générations du ciel & de la terre; & le Seigneur n'avait point fait encore pleuvoir ſur la terre; & il n'y avait point d'hommes pour cultiver la terre.

Mais une fontaine ſortait de la terre, & arroſait la ſurface univerſelle de la terre (8).

Et le Seigneur Dieu forma donc un homme du limon de la terre.

Et il lui ſouffla ſur la face, (en hébreu) dans les narines, un ſouffle de vie (9).

---

(7) *Il l'avait créé pour le faire* : c'eſt une expreſſion hébraïque qu'il eſt difficile de rendre littéralement. Elle reſſemble à ces phraſes fort communes : en s'en allant, ils s'en allèrent; en pleurant, ils pleurèrent.

Une remarque plus importante eſt que le premier Zoroaſtre fit créer l'univers en ſix tems, qu'on appella les ſix gahambars; ces ſix tems, qui n'étaient pas égaux, composèrent une année de trois cent ſoixante & cinq jours. Il y manquait ſix heures ou environ; mais c'était beaucoup que dans des tems ſi reculés, Zoroaſtre ne ſe fût trompé que de ſix heures; nous ne croyons pas que le premier Zoroaſtre eût neuf mille ans d'antiquité, comme on l'a dit; mais il eſt inconteſtable que la religion des Perſans exiſtait depuis très-long-tems.

(8) Ce ne peut être ſur tout le globe que cette fontaine verſait ſes eaux. Il faut apparemment entendre par *toute la terre* l'endroit où était le Seigneur. Il n'y avait point encore de pluie; mais il y avait des eaux inférieures; & il faut que ces eaux inférieures euſſent produit cette fontaine.

(9) *Dieu lui ſouffla un ſouffle*, prouve qu'on croyait que la vie conſiſte dans la reſpiration. Elle en fait effectivement une partie eſſentielle. Ce paſſage fait voir, ainſi que tous les autres, que Dieu agiſſait comme nous, mais dans une plénitude infinie de puiſſance : il parlait, il donnait ſes ordres, il arrangeait, il ſoufflait, il plantait, il pêtriſſait, il ſe promenait, il faiſait tout de ſes mains.

Or le Seigneur Dieu avait planté du commencement un jardin dans Eden (10).

Le Seigneur Dieu avait aussi produit du limon, tout arbre beau à voir, & bon à manger.

Et l'arbre de vie au milieu du jardin, & l'arbre de la science du bon & du mauvais (11).

---

(10) Ce jardin, ce verger d'Eden, était nécessaire pour nourrir l'homme & la femme. D'ailleurs dans les pays chauds où l'auteur écrivait, le plus grand bonheur était un jardin avec des ombrages. Long-tems avant l'irruption des Bédoins juifs en Palestine, les jardins de la Saana auprès d'Aden ou Eden, dans l'Arabie, étaient très-fameux; les jardins des Hespérides en Afrique l'étaient encore davantage. La province du Bengale, à cause de ses beaux arbres & de sa fertilité, s'appelle toujours le jardin par excellence; & aujourd'hui même encore le grand Mogol dans ses édits, nomme toujours le Bengale *le paradis terrestre.*

On trouve aussi un jardin, un paradis terrestre dans l'ancienne religion des Persans; ce paradis terrestre s'appellait *shang dizoucho*: il est appellé iran vigi dans le Sadder, qu'on peut regarder comme un abrégé de la doctrine de cette ancienne partie du monde.

Les brachmanes avaient un pareil jardin de tems immémorial. Le révérend père dom Calmet, bénédictin de la congrégation de St. Vanne & de St. Idulphe, dit en propres mots: *Nous ne doutons point que le lieu où fut planté le paradis terrestre ne subsiste encore.*

(11) Cet arbre de vie, & cet arbre de la science, ont toujours embarrassé les commentateurs. L'arbre de vie a-t-il quelque rapport avec le breuvage de l'immortalité, qui de tems immémorial eut tant de vogue dans tout l'Orient? Il est aisé d'imaginer un fruit qui fortifie & qui donne de la santé; c'est ce qu'on a dit du coco, des dattes, de l'anana, du ginseng, des oranges; mais un arbre qui donne la science du bien & du mal, est une chose extraordinaire. On a dit du vin qu'il donnait de l'esprit: *Facundi calices quem non fecêre disertum?* mais jamais le vin n'a fait un savant: il est difficile de se faire une idée nette de cet arbre de la science: on est forcé de le regarder comme une allégorie. Le champ de l'allégorie est si vaste, que chacun y bâtit à son gré: il faut donc s'en tenir au texte sacré, sans chercher à l'approfondir.

De ce lieu d'Eden un fleuve ſortait pour arroſer le jardin.

Et delà ſe diviſait en quatre fleuves; l'un a nom Phyſon. C'eſt celui qui tourne dans tout le pays d'Evilath, qui produit l'or (12). Et l'or de cette terre eſt excellent; & on y trouve le bdellium & l'onyx.

Le ſecond fleuve eſt Géon, qui coule tout autour de l'Ethiopie (13).

Le troiſième eſt le Tygre, qui va contre les Aſſyriens.

Le quatrième eſt l'Euphrate.

Le Seigneur Dieu prit donc l'homme & le mit dans le jardin pour le travailler & le garder.

Et il lui ordonna, diſant: Mange de tout bois du paradis;

---

(12) Les commentateurs conviennent aſſez que Phyſon eſt le Phaſe: c'eſt un fleuve de la Mingrelie qui a ſa ſource dans une des branches les plus inacceſſibles du Caucaſe. Il y avait ſûrement beaucoup d'or dans ce pays, puiſque l'auteur ſacré le dit. C'eſt aujourd'hui un canton ſauvage, habité par des barbares, qui ne vivent que de ce qu'ils volent. A l'égard du bdellium, les uns diſent que c'eſt du baume, les autres que ce ſont des perles.

(13) Pour le Géon, s'il coule en Ethiopie, ce ne peut être que le Nil: & il y a environ dix-huit cents lieues des ſources du Nil à celles du Phaſe. Adam & Eve auraient eu bien de la peine à cultiver un ſi grand jardin. Les ſources du Tygre & de l'Euphrate ne ſont qu'à ſoixante lieues l'une de l'autre, mais dans les parties du globe les plus eſcarpées & les plus impratiquables; tant les choſes ſont changées.

Ce Tygre qui va chez les Aſſyriens prouve que l'auteur vivait du tems du royaume d'Aſſyrie; mais l'établiſſement de ce royaume eſt un autre chaos. Remarquons ſeulement ici que le fameux rabbin Benjamin de Tudèle, qui voyagea dans le douzième ſiècle en Afrique & en Aſie, donne le nom de Phiſon au grand fleuve d'Ethiopie; nous parlerons de ce Benjamin quand nous en ſerons à la diſperſion des dix tribus.

mais ne mange point du bois de la ſcience du bon & du mauvais (13 *bis*).

Car le même jour que tu en auras mangé tu mourras de mort très-certainement (14).

Et le Seigneur Dieu dit : Il n'eſt pas bon que l'homme ſoit ſeul. Faiſons-lui une aide qui ſoit ſemblable à lui.

Donc le Seigneur Dieu ayant formé de terre tous les ani-

(13 *bis*) L'empereur Julien, notre ennemi, dans ſon trop éloquent diſcours réfuté par St. Cyrille, dit que le Seigneur Dieu devait au contraire ordonner à l'homme ſa créature de manger beaucoup de cet arbre de la ſcience du bien & du mal ; que non ſeulement Dieu lui avait donné une tête penſante qu'il fallait néceſſairement inſtruire, mais qu'il était encore plus indiſpenſable de lui faire connaître le bien & le mal, pour qu'il remplît ſes devoirs ; que la défenſe était tyrannique & abſurde ; que c'était cent fois pis que ſi on lui avait fait un eſtomac pour l'empêcher de manger. Cet empereur abuſe des apparences, qui ſont ici en ſa faveur, pour accabler notre religion de mépris & d'horreur : mais notre ſainte religion n'étant pas la juive, elle s'eſt ſoutenue par les miracles contre les raiſons de la philoſophie : d'ailleurs la mythologie était auſſi abſurde que la Geneſe le parut à l'empereur Julien, & ſa religion n'avait pas comme la nôtre une ſuite continue de miracles & de prophéties, qui ont ſoutenu mutuellement ce divin édifice.

(14) Ce n'était ſans doute qu'une peine comminatoire ; puiſqu'Adam & Eve mangèrent de ce fruit, & vécurent encore neuf cent trente années. St. Auguſtin, dans ſon premier livre, des mérites des pécheurs, dit qu'Adam ſerait mort dès ce jour-là s'il n'avait pas fait pénitence.

Le premier Zoroaſtre avait auſſi placé un homme & ſa femme dans le paradis terreſtre. Le premier homme était Micha, & la premiere femme Mishana. Chez Sanconiaton, ce ſont d'autres noms. Chez les brachmanes, c'eſt Adimo & Procriti. Chez les Grecs, c'eſt Prométhée & Pandore ; mais des ſiècles entiers de philoſophes ne reconnurent pas plus un premier homme qu'un premier arbre. Chaque nation fit ſon ſyſtême, & toutes avaient beſoin de la révélation de Dieu même pour connaître ces choſes ſur leſquelles on diſpute encore, & qu'il n'eſt pas donné à l'homme de connaître.

maux & tous les volatiles du ciel, il les amena à Adam, pour voir comment il les nommerait.

Car le nom qu'Adam donna à chaque animal est son vrai nom (15).

Mais il ne trouva point parmi eux d'aide qui fût semblable à lui.

Le Seigneur Dieu envoya donc un profond sommeil à Adam; & lorsqu'il fut endormi, le Seigneur Dieu lui arracha une de ses côtes, & mit de la chair à la place (16).

Et le Seigneur Dieu construisit en femme la côte qu'il avait ôtée à Adam; & il la présenta à Adam.

---

(15) Cela suppose qu'il y avait déjà un langage très-abondant, & qu'Adam connaissant tout-d'un-coup les propriétés de chaque animal, exprima toutes les propriétés de chaque espèce par un seul mot, de sorte que chaque nom était une définition. Ainsi le mot qui répond à cheval, devait annoncer un quadrupède avec ses crins, sa queue, son encolure, sa vîtesse, sa force. Le mot qui répond à éléphant, exprimait sa taille, sa trompe, son intelligence, &c. Il est triste qu'une si belle langue soit entiérement perdue. Plusieurs savans s'occupent à la retrouver. Ils y auront de la peine.

On a demandé si Adam nomma aussi les poissons. Plusieurs pères croient qu'il ne nomma que ceux des quatre fleuves du jardin; mais tous les poissons du monde pouvaient venir par ces quatre fleuves: les baleines pouvaient arriver de l'Océan par l'embouchure de l'Euphrate.

(16) St. Augustin (*de Genesi*) croit que Dieu ne rendit point à Adam sa côte; & qu'ainsi Adam eut toujours une côte de moins: c'était apparemment une des fausses côtes; car le manque d'une des côtes principales eût été trop dangereux: il serait difficile de comprendre comment on arracha une côte à Adam sans qu'il le sentît, si cela ne nous était pas révélé. Il est aisé de voir que cette femme formée de la côte d'un homme, est un symbole de l'union qui doit régner dans le mariage: cela n'empêche pas que Dieu ne formât réellement Eve de la côte d'Adam, à la lettre; un fait allégorique n'en est pas moins un fait.

Or Adam & ſa femme étaient tout nus & n'en rougiſſaient pas (17).

Or le ſerpent était le plus ruſé de tous les animaux de la terre, que le Seigneur Dieu avait faits (18).

Et il dit à la femme : Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger du bois du jardin ?

La femme lui répondit : Nous mangeons de tout fruit, de tout arbre du jardin ; mais de l'arbre qui eſt au milieu du jardin, Dieu nous a défendu d'en manger, de peur qu'en le touchant nous ne mourions.

Le ſerpent dit à la femme : Vous ne mourrez point : car dès que vous aurez mangé de cet arbre, vos yeux s'ouvriront, & vous ſerez comme les dieux (19), ſachant le bon & le mauvais.

---

(17) Pluſieurs peuplades ſont encore ſans aucun vêtement. Il eſt très-probable que le froid fit inventer les habits. Les femmes ſur-tout ſe firent des ceintures pour recevoir le ſang de leurs règles. Quand tout le monde eſt nu, perſonne n'a honte de l'être. On ne rougit que par vanité : on craint de montrer une difformité que les autres n'ont pas.

(18) Le ſerpent paſſait en effet, du tems de l'auteur ſacré, pour un animal très-intelligent & très-fin. Il était le ſymbole de l'immortalité chez les Egyptiens. Pluſieurs peuplades l'adoraient en Afrique. L'empereur Julien demande quelle langue il parlait. Les chevaux d'Achille parlaient grec ; & le ſerpent d'Eve devait parler la langue primitive. La converſation de la femme & du ſerpent n'eſt point racontée comme une choſe ſurnaturelle & incroyable, comme un miracle, ou comme une allégorie. Nous verrons bientôt une âneſſe qui parle ; & nous ne devons point être ſurpris que les ſerpens, qui avaient plus d'eſprit que les ânes, parlaſſent encore mieux. On voit les animaux parler dans pluſieurs hiſtoires orientales. Le poiſſon Oannès ſortait deux fois par jour de l'Euphrate pour prêcher le peuple. On a recherché ſi le ſerpent d'Eve était une couleuvre, ou une vipère, ou un aſpic, ou une autre eſpèce ; mais on n'a aucune lumière ſur cette queſtion.

(19) Il eſt difficile de ſavoir ce que le ſerpent entendait par les dieux ;

La femme donc vit que le fruit de ce bois était bon à manger, & beau aux yeux, d'un aspect délectable, prit de ce fruit, en mangea, & en donna à son mari, qui en mangea.

Et les yeux de tous deux s'ouvrirent; & connaissant qu'ils étaient nus, ils cousurent des feuilles de figuier & s'en firent des ceintures.

Le Seigneur Dieu se promenait dans le jardin (20) au vent qui souffle après midi: & Adam & sa femme se cachèrent de la face du Seigneur Dieu, au milieu des bois du jardin.

Et le Seigneur Dieu appella Adam, & lui dit: Adam, où es-tu (21)?

---

de savans commentateurs ont dit que c'était les anges: on leur a répondu qu'un serpent ne pouvait connaître les anges; mais par la même raison il ne pouvait connaître les dieux. Quelques uns ont cru que la malignité du serpent voulait par-là introduire déjà la pluralité des dieux dans le monde; mais il vaut mieux s'en tenir à la simplicité du texte que de se perdre dans des systêmes.

(20) Le Seigneur se promène; le Seigneur parle; le Seigneur souffle; le Seigneur agit toujours comme s'il était corporel. L'antiquité n'eut point d'autre idée de la Divinité. Platon passe pour le premier qui ait fait Dieu d'une substance déliée, qui n'était pas tout-à-fait corps. Les critiques demandent sous quelle forme Dieu se montrait à Adam, à Eve, à Caïn, à tous les patriarches, à tous les prophètes, à tous ceux auxquels il parla de sa propre bouche. Les pères répondent qu'il avait une forme humaine, & qu'il ne pouvait se faire connaître autrement, ayant fait l'homme à son image; c'était l'opinion des anciens Grecs, adoptée par les anciens Romains.

(21) Il est palpable que tout ce récit est dans le style d'une histoire véritable, & non dans le goût d'une invention allégorique. On croit voir un maître puissant à qui son serviteur a désobéi: il appelle le serviteur, qui se cache & ensuite s'excuse. Rien n'est plus simple & plus circonstancié; tout est historique. Quand l'Esprit-Saint daigne se servir d'un apologue, il a soin de nous en avertir. Joatham, dans le livre des juges, assemble le peuple sur la montagne de Garisim, & lui conte la fable des arbres qui voulurent se choisir un roi, comme Ménénius raconta au peuple romain la fable de l'estomac

H

Il répondit : j'ai entendu ta voix dans le paradis ; & j'ai craint, parce que j'étais nu, & je me ſuis caché.

Et Dieu lui dit : qui t'a appris que tu étais nu ? Il faut que tu aies mangé ce que je t'avais ordonné de ne pas manger.

Et Adam dit : la femme que tu m'as donnée m'a donné du fruit du bois, & j'en ai mangé.

Et Dieu dit à la femme : pourquoi as-tu fait cela ? Elle répondit : le ſerpent m'a trompé ; & j'ai mangé.

Et le Seigneur Dieu dit au ſerpent : parce que tu as fait cela, tu ſeras maudit entre tous les animaux & bêtes de la terre ; tu marcheras ſur ton ventre (22) dorénavant, & tu te nourriras de terre toute ta vie.

Et je mettrai des inimitiés en tes enfans & les enfans de la femme : tu chercheras à les mordre au talon, & ils chercheront à t'écraſer la tête.

Il dit auſſi à la femme : je multiplierai tes miſères & tes

& des membres. Mais, dans la Genèſe, il n'y a pas un mot qui faſſe ſentir que l'auteur débite un apologue. C'eſt une hiſtoire ſuivie, détaillée, circonſtanciée d'un bout à l'autre.

On trouve dans le Zenda-Veſta l'hiſtoire d'une couleuvre tombée du ciel en terre pour y faire du mal. Dans la mythologie le ſerpent Ophionée fit la guerre aux dieux. Un autre ſerpent régna avant Saturne. Jupiter ſe fit ſerpent pour jouir de Proſerpine ſa propre fille ; toutes allégories difficiles à entendre, ſuppoſé qu'elles ſoient allégories.

(22) Une preuve indubitable que la Genèſe eſt donnée pour une hiſtoire réelle, c'eſt que l'auteur rend ici raiſon pourquoi le ſerpent rampe. Cela ſuppoſe qu'il avait auparavant des jambes & des pieds avec leſquels il marchait On rend auſſi raiſon de l'averſion qu'ont preſque tous les hommes pour les ſerpens. Il eſt vrai que les ſerpens ne mangent point de terre ; mais on le croyait, & cela ſuffit.

enfantemens. Tu feras des enfans en douleur, & tu feras fous la domination de ton mari (23).

Et il dit à Adam : parce que tu as écouté la voix de ta femme, & que tu as mangé du bois que je t'avais défendu de manger, la terre fera maudite en ton travail ; & tu mangeras en tes travaux tous les jours de ta vie. Et la terre portera épines & chardons ; & tu mangeras l'herbe de la terre, & tu mangeras ton pain à la fueur de ton vifage (24), jufqu'à ce que tu retournes en terre, d'où tu as été pris ; & parce que tu es poudre, tu retourneras en poudre.

Alors Adam nomma fa femme *Héva*, parce qu'elle était mère de tous les vivans.

Et le Seigneur Dieu fit pour Adam & pour fa femme des chemifettes de peau (25) ; il les en habilla, & il dit : Eh bien !

---

(23) L'auteur rend auffi raifon des douleurs de l'enfantement, & de l'empire de l'homme fur la femme. Il eft vrai que ces punitions ne font pas générales, & qu'il y a beaucoup de femmes qui accouchent fans douleur, & beaucoup qui ont un pouvoir abfolu fur leurs maris. Mais c'eft affez que l'énoncé de l'auteur facré fe trouve communément véritable.

(24) L'auteur écrivait en Paleftine, où l'on mangeait du pain : & en effet les laboureurs ne le mangent qu'à la fueur de leur vifage ; mais tous les riches le mangent plus à leur aife. L'auteur fe ferait exprimé autrement, s'il avait vécu dans les vaftes pays où le pain était inconnu, comme dans les Indes, dans l'Amérique, dans l'Afrique méridionale, & dans les autres pays où l'on vivait de châtaignes & d'autres fruits. Le pain eft encore inconnu dans plus de quinze cents lieues de côtes de la mer glaciale : mais l'auteur, écrivant pour des Juifs, ne pouvait parler que de leurs ufages.

On fait une autre objection : c'eft qu'il n'y avait point de pain du tems d'Adam ; que par conféquent fi Dieu lui parla, s'il l'habilla lui & fa femme, s'il les chaffa du jardin d'Eden, il ne put les condamner à manger à la fueur de leur front un pain qu'ils ne mangèrent pas. Mais on verra que l'auteur facré parle prefque toujours par anticipation.

(25) Nous avons vu que tout eft hiftorique dans la Genèfe. Il eft pofitif

voilà donc comme Adam est devenu l'un de nous, sachant le bon & le mauvais ! Maintenant, pour qu'ils ne mettent plus la main sur l'arbre de vie, & qu'ils n'en mangent, & qu'ils ne vivent éternellement, il le chassa du jardin d'Eden, pour aller labourer la terre, dont il avait été pêtri.

Et après qu'il l'eut mis dehors, il mit un *chérub*, un bœuf (26) au devant du jardin, & une épée flamboyante pour garder l'arbre de vie.

Et Adam connut sa femme Heve, qui conçut & en enfanta Caïn, & ensuite elle enfanta son frère Abel.

Or Abel fut pasteur de brebis, & Caïn fut agriculteur.

Un jour il arriva que Caïn offrit à Dieu des fruits de la terre. Abel offrit aussi des premiers nés de son troupeau, & de leur graisse. Et Dieu fut content d'Abel & de ses présens, mais il ne fut point content de Caïn & de ses présens (27).

---

que Dieu daigna faire de ses mains un petit habillement pour Adam & Eve, comme il est positif qu'il leur parla, qu'il se promena dans le jardin. L'ironie amère dont il se sert en leur parlant cette fois, est de la même vérité. Il eût été trop hardi à l'écrivain sacré de mettre dans la bouche de Dieu ces paroles insultantes, si Dieu ne les avait pas effectivement prononcées. Ce serait une profanation. Aussi nos commentateurs déclarent que tout se passa mot à mot comme il est dit dans la sainte Ecriture.

(26) Chérub signifie un bœuf; charab, labourer. Les Juifs ayant imité plusieurs usages des Egyptiens, sculptèrent grossiérement des bœufs, dont ils firent des espèces de sphinx, des animaux composés, tels qu'il en mirent dans le Saint des Saints. Ces figures avaient deux faces, une d'homme, une de bœuf, & des ailes, des jambes d'homme & des pieds de bœuf. Aujourd'hui les peintres nous représentent les chérubins avec des têtes d'enfant sans corps, & ces têtes ornées de deux petites ailes; & c'est ainsi qu'on le voit dans plusieurs de nos églises.

(27) Tous les anciens prêtres prétendirent que les dieux préféraient des offrandes de viandes à des offrandes de fruits. On commença par des fruits; mais bientôt on en vint aux moutons, aux bœufs, &, ce qui est exécrable,

Et Caïn se mit fort en colère, & son visage fut abattu; & le Seigneur lui dit: Pourquoi es-tu en colère & que ton visage est abattu? Et Caïn dit à son frère Abel: sortons dehors; & Caïn attaqua son frère Abel, & le tua (28). Et Dieu dit à Caïn: où est ton frère Abel? Et Caïn lui répondit: je n'en sais rien. Est-ce que je suis le gardien de mon frère? ....

Et Dieu dit à Caïn: quiconque tuera Caïn sera puni sept fois; & le Seigneur mit un signe à Caïn, pour que ceux qui le trouveraient ne le tuassent pas (29).

à la chair humaine. L'auteur sacré n'entre point ici dans ce détail. Il ne dit pas même que Dieu mangeait les agneaux présentés par Abel; mais vous verrez bientôt dans l'histoire d'Abraham, que les dieux mangèrent chez lui.

(28) Il n'y a rien d'allégorique encore une fois dans tout ce récit. Dieu rejette positivement ce que l'aîné Caïn lui donne, & agrée les viandes du cadet; l'aîné s'en fache, & tue son frère à quelques pas de Dieu même. Dieu emploie la même ironie dont il s'était servi avec Adam & Eve; & Caïn répond insolemment comme un méchant valet qui n'a nulle crainte de son maître.

(29) Il est étonnant, disent les critiques, que Dieu pardonne sur le champ à Caïn l'assassinat de son frère, & qu'il le prenne sous sa protection.

Il est étonnant qu'il lui donne une sauve-garde contre tous ceux qui pourraient le tuer, lorsqu'il n'y avait que trois personnes sur la terre, lui, son père, & sa mère.

Il est étonnant qu'il protège un assassin, un fratricide, lorsqu'il vient de punir à jamais & de condamner aux tourmens de l'enfer tout le genre humain, parce qu'Adam & Eve ont mangé du bois de la science du bien & du mal.

Mais il faut considérer qu'il n'est jamais question dans le Pentateuque de cette damnation du genre humain, ni de l'enfer, ni de l'immortalité de l'ame, ni d'aucun de ces dogmes sublimes qui ne furent développés que si long-tems après. On tira ces notions en interprétant les écritures, & en les allégorisant. L'écrivain sacré ne donne d'autre punition à Adam que de manger son pain à la sueur de son corps, quoiqu'il n'y eût pas encore de pain. Le châtiment d'Eve est d'accoucher avec douleur; & tous les deux doivent mourir au bout de plusieurs siècles: ce qui suppose qu'ils étaient nés pour être immortels.

Et Caïn coucha avec sa femme, & il bâtit une ville (30); & il appella sa ville du nom de son fils Enoch.

Enoch engendra Irad, & Irad engendra Maziahel, & Maziahel engendra Mathusael, & Mathusael engendra Lamech.

Lamech prit deux femmes, Ada & Sella. Ada enfanta Jadel, qui fut père des pasteurs qui demeurent dans des tentes. Le nom de son frère fut Jubal, père de ceux qui jouent de la harpe & de l'orgue.....

Or Lamech dit à ses deux femmes Ada & Sella : femmes de Lamech, écoutez ma voix. J'ai tué un homme par ma blessure, & un jeune homme par ma meurtrissure. On tirera vengeance sept fois pour Caïn, & pour moi Lamech soixante & dix-sept fois sept fois (31)....

Or voici la génération d'Adam. Du jour que Dieu fit l'homme à sa ressemblance, il les créa mâle & femelle. Il les unit & les appella du nom d'Adam, au jour qu'ils furent faits. Or Adam vécut cent trente ans, & il engendra un fils à son

---

(30) Caïn bâtit une ville aussitôt après avoir tué son frère. On demande quels ouvriers il avait pour bâtir sa ville, quels citoyens pour la peupler, quels arts & quels instrumens pour construire des maisons?

Il est clair que l'écrivain sacré suppose beaucoup d'événemens intermédiaires, & n'écrit point selon notre méthode, qui n'a été employée que très-tard.

(31) On n'a jamais su ce que Lamech entendait par ces paroles. L'auteur ne dit ni quel homme il avait tué, ni par qui il fut blessé, ni pourquoi on vengera sa mort soixante & dix-sept fois sept fois. Il semble que les copistes aient passé plusieurs articles qui liaient ces premiers événemens de l'histoire du genre humain. Mais le peu qui nous reste des théogonies phéniciennes, persannes, syriennes, indiennes, égyptiennes, n'est pas mieux lié. Le St. Esprit, comme nous l'avons dit, se conformait aux usages du tems. On ne sait pas précisément en quel tems le Pentateuque fut écrit. Il y a sur cette époque plus de quatre-vingts opinions différentes.

image (32) & ressemblance ; & il le nomma Seth. Et après la naissance de Seth, Adam vécut encore huit cents ans, & il engendra encore des fils & des filles ; & tout le tems que vecut Adam fut de neuf cent trente ans (33), & il mourut (34).

Et Jared (*le septième descendant d'Adam dans la ligne masculine*) à l'âge de soixante-cinq ans, devint père de Mathusalem ; il marcha avec Dieu ; il vécut trois cents ans après la naissance de Mathusalem. Et les jours d'Enoch furent de trois cents soixante-cinq ans. Il se promena avec Dieu, & il ne parut plus depuis ; parce que Dieu l'enleva (35).

---

(32) L'auteur sacré revient à ce qu'il a déja dit. Peut-être les copistes ont fait ici quelque transposition, comme plusieurs pères l'ont soupçonné ; mais le point le plus important, c'est que Dieu ayant fait Adam à son image & ressemblance, Adam engendre Seth à son image & ressemblance aussi. C'est la preuve la plus forte que les Juifs croyaient Dieu corporel, ainsi que les peuples voisins, dont ils apprirent à lire & à écrire. Il serait difficile de donner un autre sens à ces paroles : Adam ressemble à Dieu, Seth ressemble à Adam ; donc Seth ressemble à Dieu.

(33) On a cru qu'Adam fut enterré à Hébron, parce qu'il est dit dans l'histoire de Josué *qu'Adam, le plus grands des géants, y est enterré*. La plupart des premiers descendans d'Adam vécurent comme lui plus de neuf siècles. C'était l'opinion des peuples de l'Orient & des Egyptiens, que la vie des premiers hommes avait été vingt fois, trente fois plus longue que la nôtre ; parce que la nature étant plus jeune, avait alors plus de force ; mais il n'y a que la révélation qui puisse nous l'apprendre. Au reste aucune autre nation que la juive ne connut Adam ; & les Arabes ne connurent ensuite Adam que par les Juifs.

(34) Voilà deux Enoch ; le premier, fils de Caïn ; & le second, fils d'Adam par Seth & Jared.

(35) Les pères & les commentateurs affirment qu'en effet Enoch, fils de Jared, est encore en vie. Il disent qu'Enoch & Elie, qui sont transportés hors du monde, reviendront avant le jugement dernier, pour prêcher contre l'Antechrist pendant douze cent soixante jours ; mais qu'Elie ne prêchera qu'aux Juifs, & qu'Enoch prêchera à tous les autres hommes.

Plusieurs savans ont prétendu qu'Enoch était l'Anach des Phrygiens,

Et les hommes, ayant commencé à multiplier sur la terre, & ayant eu des filles, les fils de Dieu voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour eux toutes celles qui leur avaient plu (36). Et Dieu dit : Mon esprit ne demeurera plus avec l'homme, parce qu'il est chair ; & sa vie ne sera plus que de six-vingts ans (37).

Or en ce tems il y avait des géants sur la terre (38) : car les

---

lequel vécut trois cents ans. D'autres ont dit qu'Enoch était le soleil; d'autres, que c'était Saturne, & qu'Adam signifiait en Asie le premier jour de la semaine, & Enoch le septième jour.

Les Juifs, dans la suite, débitèrent qu'Enoch avait écrit un livre de la chûte des anges ; & St. Jude en parle dans son épître. On sait assez que ce livre est supposé ; que la chûte des anges est une ancienne fable des Indiens, & qu'elle ne fut connue des Juifs que du tems d'Auguste & de Tibère ; qu'ils supposèrent alors le livre d'Enoch, septième homme après Adam.

(36) C'était l'opinion de toute l'antiquité, que les planètes étaient habitées par ces êtres puissans appellés dieux, & que ces dieux venaient faire souvent des enfans aux filles des hommes. Toute la terre fut remplie de ces imaginations. Les fables de Bacchus, de Persée, de Phaéton, d'Hercule, d'Esculape, de Minos, d'Amphitrion, l'attestent assez. Origène, St. Justin, Athénagore, Tertullien, St. Cyprien, St. Ambroise, assurent que les anges, amoureux de nos filles, enfantèrent, non des géants, mais des démons.

(37) Cependant il est dit que Noé vécut neuf cents ans; mais il faut l'excepter de la sentence portée contre le genre humain, parce qu'il était un homme juste. Il faut encore avouer que plusieurs autres vécurent long-tems après jusqu'à quatre & cinq cents ans; & que depuis le tems de la tour de Babel jusqu'à celui d'Abraham, la vie commune était de quatre à cinq cents années. Il n'est pas aisé de concilier toutes ces choses; mais il faut lire l'Ecriture avec un esprit de soumission.

(38) Les filles eurent donc ces géants de leur commerce avec les anges. On ne nous dit point de quelle taille étaient ces géants. On nous rapporte que Sertorius trouva le corps du géant Anthée, qui était long de quatre-vingt-dix pieds. Le révérend père dom Calmet nous instruit qu'on trouva de son tems le corps du géant Teucoboçus; mais sa taille n'approchait pas de celle du géant Anthée : celle du géant Og était aussi très-médiocre en comparaison; son lit n'était que de treize pieds & demi.

fils de Dieu, ayant eu commerce avec les filles des hommes, elles enfantèrent ces géants fameux dans le siecle........

Dieu se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre, & pénétré de douleur dans son cœur, il dit : J'exterminerai de la face de la terre l'homme que j'ai formé, depuis l'homme jusqu'aux animaux, depuis les reptiles jusqu'aux oiseaux : car je me repens de les avoir faits (39).

Mais Noé trouva grace devant le Seigneur..... Il dit à Noé : La fin de toute chair est venue devant moi ; la terre est remplie des iniquités de leur face, & je les perdrai avec la terre. Fais-toi une arche...... Et voici comme tu la feras : elle aura trois cents coudées de long, cinquante de large & trente de haut, &c. (40)......

---

(39) Les critiques ont trouvé mauvais que Dieu se repentît, mais le texte appuie si énergiquement sur ce repentir de Dieu, & sur la douleur dont son cœur fut saisi, qu'il paraît trop hardi de ne pas prendre ces expressions à la lettre. Dieu dit expressément qu'il exterminera de la face de la terre les hommes, les animaux, les reptiles, les oiseaux. Cependant il n'est point dit que les animaux eussent péché.

(40) Berose le Chaldéen rapporte que l'arche, bâtie par le roi Xissutre, avait trois mille six cent vingt-cinq pied de long, & quatorze cent cinquante de largeur ; & qu'il bâtit cette arche par l'ordre des dieux, qui l'avertirent d'une inondation prochaine du Pont-Euxin. Cette arche se reposa sur le mont Ararat, comme celle de Noé. Et plusieurs particularités de la conduite de ce roi sont semblables à celles dont la sainte Ecriture nous parle. Le roi Xissutre avait plus de monde dans son arche que Noé, lequel n'avait avec lui que sa femme, ses trois fils & ses trois belles-filles. M. Le Pelletier, marchand de Rouen, a supputé, dans un petit livre imprimé avec les pensées de Pascal, que l'arche pouvait contenir tous les animaux de la terre ; mais il ne les a pas comptés, & il a oublié de dire de quoi on nourrissait la prodigieuse quantité d'animaux carnassiers, & de nous apprendre comment huit personnes purent suffire pendant un an à donner à manger & à boire à tous ces animaux, & à vuider leurs excrémens.

Au reste, il y a eu plusieurs inondations sur le globe : celle du tems de Xissutre, celle du tems de Noé, qui ne fut connue que des Juifs ; celle d'Ogygès & de Deucalion, célèbres chez les Grecs ; celle de l'isle Atlantide, dont les Egyptiens firent mention dans leurs annales.

Et

Et je ferai venir ſur la terre les eaux du déluge ; & je tuerai toute chair qui a ſouffle de vie ſous le ciel : je ferai alliance avec toi ; & tu entreras dans l'arche, toi, ta femme & les enfans de tes fils......

Les fontaines du grand abyme furent rompues ; les cataractes des cieux s'ouvrirent, & la pluie tomba ſur la terre pendant quarante jours & quarante nuits (41)....... Et les eaux prévalurent ſi fort ſur la terre, que toutes les hautes montagnes de l'univers ſous le ciel en furent couvertes ; & l'eau fut plus haute que les montagnes de quinze coudées........ Tous les hommes moururent, & tout ce qui a ſouffle de vie ſur la terre mourut (42).........

Et les eaux couvrirent la terre pendant cent cinquante jours ; & alors les fontaines de l'abyme & les cataractes du ciel furent fermées, & les pluies du ciel furent arrêtées...... Les quarante jours étant paſſés, Noé, ouvrant la fenêtre qu'il avait faite à l'arche, renvoya le corbeau, qui ſortait & ne revenait point,

(41) Les critiques incrédules, qui nient tout, nient auſſi ce déluge, ſous prétexte qu'il n'y a point en effet de fontaines du grand abyme, & de cataractes des cieux, &c. &c. Mais on le croyait alors, & les Juifs avaient emprunté ces idées groſſières des Syriens des Chaldéens & des Egyptiens. Des acceſſoires peuvent être faux, quoique le fond ſoit véritable. Ce n'eſt pas avec les yeux de la raiſon qu'il faut lire ce livre, mais avec ceux de la foi.

(42) L'eau ne pouvait à la fois s'élever de quinze coudées au-deſſus des plus hautes montagnes, qu'en cas qu'il ſe fût formé plus de douze océans l'un ſur l'autre, & que le dernier eût été vingt-quatre fois plus grand que celui qui entoure aujourd'hui les deux hémiſphères. Auſſi tous les ſages commentateurs regardent ce miracle comme le plus grand qui ait jamais été fait, puiſqu'il fallut créer du néant tous ces océans nouveaux, & les anéantir enſuite. Cette création de tant d'océans n'était pas néceſſaire pour le déluge du Pont-Euxin du tems du roi Xiſſutre, ni pour celui de Deucalion, ni pour la ſubmerſion de l'iſle Atlantide. Ainſi le miracle du déluge de Noé eſt bien plus grand que celui des autres déluges.

jusqu'à ce que les eaux se séchassent. Il envoya aussi la colombe (43), &c......

Et Dieu dit à Noé & à ses enfans : croissez, multipliez & remplissez la terre. Que tous les animaux de la terre tremblent devant vous, aussi bien que tous les oiseaux du ciel, & tout ce qui a mouvement sur terre. Je vous ai donné tous les poissons; & tout ce qui a mouvement & vie sera votre nourriture, aussi bien que les légumes verds; je vous les ai donnés tous, excepté que vous ne mangerez point leur chair avec leur sang & leur ame. Car je redemanderai le sang de vos ames à la main des bêtes qui vous auront mangés (44); & je redemanderai l'ame de l'homme de la main de l'homme & de son frère. Quiconque répandra le sang humain, on répandra le sien; car l'homme est fait à l'image de Dieu.......... Je ferai mon pacte avec vous, & avec votre postérité après vous, avec toute ame vivante, tant oiseaux que

---

(43) La même chose est racontée dans le Chaldéen Bérose, de l'arche du roi Xissutre. Les incrédules prétendent que cette histoire est prise de ce Bérose, qui pourtant n'écrivit que du tems d'Alexandre; mais ils disent que les livres juifs étaient alors inconnus de toutes les nations. Ils disent qu'un aussi petit peuple que les Juifs, & aussi ignorant, qui n'avait jamais fréquenté la mer, devait imiter ses voisins, plutôt qu'être imité par eux; que ses livres furent écrits très-tard; que probablement Bérose avait trouvé l'histoire de l'inondation du Pont-Euxin dans les anciens livres chaldéens, & que les Juifs avaient puisé à la même source. Tout cela n'est qu'une supposition, une conjecture qui doit disparaître devant l'authenticité des livres saints.

(44) L'expression qui donne ici une main aux bêtes carnassières, au lieu de griffe, est remarquable : & l'opinion générale que les bêtes avaient de la raison comme nous, n'est pas contestée. Dieu fait ici un pacte avec les bêtes comme avec les hommes. Les tigres, les lions, les ours, & la maison de Jacob, n'ont guère observé ce pacte. Un auteur allemand a écrit que c'était un pacte de famille. C'est pourquoi, dans le Lévitique, on punit également les bêtes & les hommes qui ont commis ensemble le péché de la chair. Aucune bête ne pouvait travailler le jour du sabbat. L'écclésiaste dit *que les hommes sont semblables aux bêtes, qu'ils n'ont rien de plus que les bêtes.* Jonas dans Ninive fait jeûner les hommes & les bêtes, &c....... On voit même que les bêtes parlaient souvent comme les hommes dans toute l'antiquité.

bêtes de somme, bestiaux, & tout ce qui est sorti de l'arche, & toutes les bêtes de l'univers. Mon pacte avec vous sera de telle sorte que je ne tuerai plus de chair, & qu'il n'y aura plus jamais de déluge...... (45). Je mettrai mon arc dans les nuées ; & ce sera le signe de mon pacte entre moi & la terre...... Et mon arc sera dans les nuées ; & quand je le verrai, je me souviendrai de mon pacte entre moi Dieu & toute ame de chair vivante qui est sur la terre......

Et comme Noé était laboureur, il planta une vigne ; & ayant bu du vin, il s'enivra, & s'étendit tout nu dans sa tente (46)............

---

(45) Le texte sacré ne dit pas: mon arc qui est dans les nuées sera désormais le signe de mon pacte; mais, je mettrai mon arc dans les nuées; ce qui suppose qu'auparavant il n'y avait point eu d'arc-en-ciel. C'est ce qui a fait supposer qu'avant le déluge universel il n'y avait point eu encore de pluie, puisque l'arc-en-ciel n'est formé que par les réfractions & les réflexions des rayons du soleil dans les gouttes de pluie. Encore une fois il est clair que la Bible ne nous a pas été donnée pour nous enseigner la géométrie & la physique.

(46) Noé ne passa pour être l'inventeur de la vigne que chez les Juifs ; car c'était chez toutes les autres nations Bak ou Bacchus, qui avait le premier enseigné l'art de faire du vin. Il est surprenant que Noé, le restaurateur du genre humain, ait été ignoré de toute la terre ; mais il est encore plus étrange qu'Adam, le père de tous les hommes, ait été aussi ignoré de tous les hommes que Noé.

Des commentateurs prétendent que Cham n'avait que dix ans lorsqu'il trouva son père ivre, & qu'il vit ses parties viriles. Mais le texte dit positivement qu'il avait un fils marié, lequel fils est Canaan. Il semble que l'auteur veuille justifier par-là les malédictions portées contre le peuple de Canaan, & l'irruption des Arabes juifs qui mirent depuis le Canaan à feu & à sang, & qui exterminèrent dans plus d'un lieu les hommes & les bêtes. L'auteur juif insiste souvent sur cette malédiction portée contre les Cananéens, pour s'en faire un droit sur ce pays, à ce que prétend Spinosa. Mais Spinosa est trop suspect : les Juifs d'Amsterdam l'avaient excommunié & assassiné ; il lui est pardonnable de ne les avoir point aimés.

Un autre Juif, bien plus ancien & non moins savant, ne reconnaît point Noé pour l'inventeur du vin. C'est Philon. Voici comme il parle dans le

Cham, père de Canaan, ayant vu les parties viriles de ſon père Noé, en alla avertir ſes frères hors de la tente. Sem & Japhet apportèrent un manteau, & en marchant à rebours couvrirent les parties viriles de leur père. Noé, s'étant éveillé, maudit Canaan fils de Cham : il dit : que Canaan ſoit maudit ! qu'il ſoit l'eſclave des eſclaves de ſes frères ! . . . .

Voici le dénombrement des fils de Noé, qui ſont Sem, Cham & Japhet (47). Ils partagèrent entr'eux les iſles des nations, chacun ſelon ſa langue & ſelon ſon peuple (48). . . . .

Les fils de Cham ſont Chus, Meſraïm, Phuth & Canaan. . . . . Or Chus fut père de Nembrod, qui fut un géant ſur la terre ; & c'était un puiſſant chaſſeur devant Dieu. Il commença de

---

récit de ſa députation à l'empereur Caïus Caligula : « *Bacchus le premier » planta la vigne, & en tira une liqueur ſi utile & ſi agréable au corps & à » l'eſprit, qu'elle leur fait oublier leurs peines, les réjouit & les fortifie.* »

Comment ſe peut-il que Philon, ſi attaché à ſa ſecte, ne reconnût pas Noé pour l'inventeur du vin ?

(47) Sem, Cham & Japhet ſont repréſentés comme ayant régné ſur l'Europe, l'Aſie & l'Afrique. Car Euſèbe dit que Noé, par ſon teſtament, donna toute la terre à ſes trois fils ; toute l'Aſie à Sem, l'Afrique à Cham, & l'Europe à Japhet. Or ce n'était pas certainement maudire Cham que de lui donner la troiſième partie du monde. Il paraît impoſſible de concilier la malédiction avec une ſi prodigieuſe bénédiction. Il eſt encore difficile de comprendre comment les trois enfans de Noé quittèrent leur père, qui s'enivra probablement en Arménie, pour aller régner dans des parties du monde où il n'y avait perſonne. Avant qu'on règne ſur un peuple, il faut que ce peuple exiſte : c'eſt une anticipation. Nous paſſons ici tous les petits-fils de Noé, inconnus long-tems au reſte du monde, ainſi que leur père. Toutes ces vérités ſeront développées dans la ſuite.

(48) *Chacun ſelon ſa langue*, ſemble montrer que les deſcendans de Noé parlaient déjà chacun une langue différente ; & cela ſemble contredire l'hiſtoire qui va ſuivre, des nouvelles langues formées tout d'un coup à Babylone. Ce ſont toujours des obſcurités à chaque page. Ces nuages ne peuvent être diſſipés que par une ſoumiſſion parfaite à la Bible & à l'égliſe.

régner en Babylone, en Arak, en Achad & en Chalane..... Assur sortit de ce pays-là, & il bâtit Ninive, & les places de la ville, & Chalé.........

Canaan engendra Sydon & les Héthéens, & les Jébuséens & les Amorrhéens & les Hévéens, & les Araséens, & les Samariens, & les Amathéens..... Ce sont là les fils de Cham selon leur parenté, leurs langues, leurs générations, leurs terres & leurs peuples (49).....

Sem, frère aîné de Japhet, fut père de tous les enfans d'Héber...... Or Arphaxad engendra Salé, qui fut père d'Héber. Héber eut deux fils, dont l'un eut nom Phaleg, parce que la terre fut divisée de son tems; & son frère eut nom Jectan.

Or la terre n'avait qu'une lèvre; & tout langage était semblable (50). Les hommes, en partant de l'Orient, trouvèrent les campagnes de Sennaar, & y habitèrent (51). Et ils se dirent, chacun à son voisin: venez, faisons des briques, cuisons-les par le feu. Et ils prirent des briques au lieu de pierres, &

---

(49) Toutes ces nations, dont on fait le dénombrement., ne composent qu'un petit peuple dans la Palestine. C'est en partie ce pays dont les Juifs s'emparèrent. Il est vrai qu'on ne voit pas comment les descendans de Cham allèrent s'entasser dans cette petite région, au lieu d'occuper les rivages fertiles de l'Afrique, & sur-tout de l'Egypte. Mais il ne faut point demander compte des œuvres de Dieu.

(50) Comment la terre pouvait-elle n'avoir qu'une lèvre? comment tous les hommes parlaient-ils une même langue, après que l'auteur a dit que chaque peuple avait sa langue différente; & comment tant de peuples purent-ils exister, après le déluge, du vivant même de Noé? L'esprit humain ne peut trouver de solution à ces difficultés. Le seul parti qui reste aux savans est de supposer qu'il y a eu des fautes de copistes; & la seule ressource des simples est de se soumettre avec vénération.

(51) On demande encore comment l'auteur peut dire que tous les hommes partirent de l'Orient, après avoir dit qu'ils peuplèrent l'Occident, le Midi, & le Nord.

du bitume au lieu de ciment. Et ils dirent : venez, faisons-nous une cité, & une tour dont le comble touche au ciel, & célébrons notre nom avant que nous soyions divisés dans toutes les terres.

Or le Seigneur descendit pour voir la ville (52) & la tour que les enfans d'Adam bâtissaient. Et il dit : voilà un peuple qui est tout d'une lèvre ; ils ont commencé cet ouvrage, & ils ne cesseront point jusqu'à ce qu'ils l'aient exécuté. Venez donc, descendons, & confondons leur langage, afin que personne n'entende ce que lui dira son voisin. Et Dieu les sépara ainsi dans toutes les terres, & ils cessèrent de bâtir la cité (53).

---

(52) Le texte fait effectivement descendre Dieu pour voir cet ouvrage. Les dieux, dans tous les systêmes, descendaient sur la terre pour s'informer de tout ce qui s'y passait, comme des seigneurs qui visitent leur domaine. Ce n'était point une manière de parler, c'était à la lettre ; & cette idée était si commune, qu'il n'est pas surprenant que l'auteur sacré s'y soit conformé toujours.

(53) St. Jérôme, dans son commentaire sur Isaïe, dit que la tour de Babel avait déjà quatre mille pas de hauteur ; ce qui ferait vingt-mille pieds si c'était des pas géométriques. Elle était donc dix fois plus élevée que les pyramides d'Egypte. Plusieurs auteurs juifs lui donnent encore une plus grande élévation. La Genèse place cette prodigieuse entreprise cent dix-sept ans après le déluge. Si la population du genre humain avait suivi l'ordre qu'elle suit aujourd'hui, il n'y aurait eu ni assez d'hommes ni assez de tems pour inventer tous les arts nécessaires dont un ouvrage si immense exigeait l'usage. Il faut donc regarder cette aventure comme un prodige, ainsi que celle du déluge universel.

Un prodige non moins grand est la formation subite de tant de langues qui se formèrent en un instant. Les commentateurs ont recherché quelles langues mères naquirent tout d'un coup de cette dispersion des peuples ; mais ils n'ont jamais fait attention à aucune des langues anciennes qu'on parle depuis l'Indus jusqu'au Japon. Il serait curieux de compter le nombre des différens langages qui se parlent aujourd'hui dans tout l'univers. Il y en a plus de trois cents dans ce que nous connaissons de l'Amérique, & plus de trois mille dans ce que nous connaissons de notre continent. Chaque province chinoise a son idiôme ; le peuple de Pekin entend très-difficilement

Or Tharé (descendant de Sem) à l'âge de soixante & dix ans engendra Abram & Nachor & Aran. Et Tharé, ayant vécu deux cent cinq ans, mourut à Aran. Et Dieu dit à Abram : sors de ta terre, de ta parenté, de la maison de ton père, & viens dans la terre que je te montrerai ; & je te ferai une grande nation ; & je magnifierai ton nom, & tu seras béni, & je bénirai ceux qui te béniront ; je maudirai ceux qui te maudiront, & toutes les familles de la terre universelle seront bénies en toi. Ainsi Abram s'en alla comme Dieu le lui commandait, & il s'en alla avec Loth. Il avait soixante & quinze ans quand il sortit d'Aran (54).

Et il prit Sara sa femme, & Loth son neveu, & toute la substance qu'il possédait, & les ames qu'il avait faites en Aran ; & ils sortirent pour aller dans la terre de Canaan (55)........... Abram s'avança jusqu'à Sichem & à la vallée illustre. Or le Cananéen était alors dans cette terre (56)....... Et le Seigneur

---

le peuple de Canton ; & l'Indien des côtes du Malabar n'entend point l'Indien de Bénarès. Au reste, toute la terre ignora le prodige de la tour de Babel ; il ne fut connu que des écrivains hébreux.

(54) Il semble d'abord évident par le texte que Tharé, ayant engendré Abraham à soixante & dix ans, & étant mort à deux cent cinq, Abraham avait cent trente-cinq ans, & non pas soixante & quinze, quand il quitta la Mésopotamie. St. Etienne suit ce calcul dans son dicours aux Juifs. Cette difficulté a paru inexplicable à St. Jérôme & à St. Augustin. Nous nous garderons bien de croire entendre ce que ces grands saints n'ont point entendu.

(55) Il y a d'Aran à Canaan deux cents lieues environ : il fallait un ordre exprès de Dieu pour quitter le pays le plus fertile & le plus beau de la terre, & pour entreprendre un si long voyage vers un pays moins bon, habité par quelques barbares, dont Abraham ne pouvoit entendre la langue.

(56) Ces mots, *or le Cananéen était alors dans cette terre*, ont été le sujet d'une grande dispute entre les savans. Il semble en effet que les Cananéens avaient été chassés de cette terre lorsque l'auteur sacré écrivait. Cependant ils y étaient du tems de Moïse ; & Josué ne saccagea qu'une trentaine de bourgs des Cananéens : les Juifs furent depuis tantôt esclaves,

apparut à Abram, & lui dit: je donnerai à ta postérité cette terre. Abram dressa un autel au Seigneur, qui lui était apparu........ Or la famine étant dans le pays, Abram descendit en Egypte; car la famine prévalait sur la terre (57). Et comme il était près de l'Egypte, il dit à Saraï sa femme: je sais que tu es belle femme; & quand les Egyptiens te verront, ils me tueront, & ils te garderont: dis donc que tu es ma sœur, afin qu'il m'arrive du bien à cause de toi, & que mon ame vive à cause de ta grace.... Abram étant ainsi entré en Egypte, les Egyptiens virent que cette femme était trop belle; & les princes l'annoncèrent au Pharaon; & la vantèrent à lui; & elle fut enlevée dans le palais du Pharaon (58), & on fit du bien à Abram à cause d'elle. Et il en eut des brebis, des bœufs, & des ânes, & des serviteurs, & des servantes, & des ânesses, & des chameaux (59). Mais le Seigneur affligea le Pharaon de plaies très-grandes, & sa maison, à cause de Saraï femme d'Abram. Et

---

tantôt maîtres d'une partie du pays, jusqu'à David. C'est ce qui a fait conjecturer que la Genèse n'a pu être écrite du tems de Moïse, mais après David. Nous dirons en leur lieu les autres raisons de cette opinion. Mais nous avertissons qu'il faut s'en rapporter à l'église, dont les décisions, comme on sait, sont infaillibles, tandis que les opinions des doctes ne sont que probables.

(57) La Palestine en effet est un pays montagneux qui n'a jamais porté beaucoup de bled. Elle ressemble à la Corse, qui a des olives, des pâturages, & peu de froment.

(58) Puisqu'il y avait un roi d'Egypte, ce pays était donc déjà très-peuplé. Pharaon était le nom générique du roi. On, signifiait en Egyptien le soleil; & Phara, le maître, ou l'élève. Presque tous les rois orientaux se sont intitulés frères ou cousins du soleil & de la lune. Bochart dit que Pharaon signifiait un crocodile; mais il y a loin d'un crocodile au soleil.

(59) Cette conduite d'Abraham a été sévérement censurée; mais St. Augustin l'a défendue dans son livre contre le mensonge. Plusieurs critiques se sont étonnés que Sara, femme du fils d'un potier, âgée de soixante & cinq ans, ayant fait le voyage d'Egypte à pied, ou tout au plus sur son âne, ait paru si belle à toute la cour du roi d'Egypte, & ait été mise dans le serrail de ce monarque.

Pharaon

Pharaon appella Abram & lui dit : pourquoi m'as-tu fait cela ? pourquoi ne m'as-tu pas dit que c'était ta femme ? & puisque c'est ta femme, prends-la & va t'en : Et le Pharaon ordonna à ses gens, & ils l'emmenèrent, lui & sa femme, & tout ce qu'il avait.

Abram monta donc de l'Egypte, & sa femme, & tout ce qu'il avait, & Loth avec lui, vers la contrée du midi (60). Il était très-riche en or & en argent (61) ; & il revint par le chemin qu'il était venu du midi à Béthel......... Abram demeura dans le pays de Canaan, & Loth dans les villes qui étaient auprès du Jourdain, & habita dans Sodome.......... En ce tems, Hamraphel, roi de Sennaar, & Arioc, roi de Pont, & Codorlahomer, roi des Elamites, & Thadal, roi des nations (62), firent la guerre contre Bara, roi de Sodome, &

Ces choses n'arriveraient pas aujourd'hui ; mais elles étaient fréquentes alors ; puisque nous verrons Sara enlevée par un autre roi long-tems après, pour sa beauté, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.



(60) Puisqu'il revenait d'Egypte dans le Canaan, il est clair qu'il remontait juste vers le nord, & non pas vers le midi. Ces petites méprises, qui sont probablement des copistes, ne dérobent rien à la véracité de l'auteur sacré.

(61) C'était donc l'or & l'argent que lui avait donné le Pharaon d'Egypte ; car il n'y avait pas d'apparence que le fils d'un potier eût apporté beaucoup d'or en Canaan.

(62) Puisqu'il y avait un grand roi d'Egypte, il pouvait y avoir aussi de grands rois de Sennaar, de Pont, de Perse, & des autres rois des nations. Il paraît étrange que de si puissans monarques se soient ligués de si loin contre des chefs de cinq petites bourgades qui habitaient un pays aride, sauvage & désert.

L'auteur sacré dit ici que ces grands rois se donnèrent rendez-vous dans la vallée des bois, qui est aujourd'hui le lac Asphaltide, ou la mer Salée. Vous verrez qu'ensuite il ne dit point que cette vallée des bois ait été changée en mer Salée, & qu'il insinue même le contraire.

contre Berſa, roi de Gomore, & contre Sennaab, roi d'Adama, & contre Sémébber, roi de Séboïm, & contre le roi de Bala, autrement Ségor; .... & ils prirent toute la ſubſtance des Sodomites & de Gomore, & tout ce qu'il y avait à manger, & s'en allèrent. Ils prirent auſſi toute la ſubſtance de Loth, fils du frère d'Abram, qui habitait à Sodome......... Abram, ayant entendu que ſon frère Loth était pris, dénombra trois cents dix-huit de ſes valets (63), & pourſuivit les rois vainqueurs juſqu'à Dan; & les ramena juſqu'à Oba, qui eſt à la gauche de Damas; & il ramena toute la ſubſtance, & Loth ſon frère, & les femmes, & tout le peuple.........

Or Saraï, femme d'Abram, n'avait point engendré d'enfans; mais ayant ſa ſervante égyptienne, nommée Agar, elle dit à ſon mari: Dieu m'a fermée, afin que je n'enfantaſſe pas; couche avec ma ſervante; peut-être que j'en aurai des enfans; & Abram

(63) On fait ici pluſieurs difficultés. On demande comment Abram, qui n'avait pas un pouce de terre dans ce pays, avait pourtant un aſſez grand nombre de domeſtiques pour en choiſir trois cent dix-huit; & comment avec cette poignée de valets il défit les armées de cinq rois ſi puiſſans, & les pourſuivit juſqu'à Dan, qui n'était pas encore bâti. Quelques interprètes ont ſubſtitué Damas à Dan; mais il y a un chemin de cent milles du pays de Sodome à Damas; & le texte dit enſuite qu'il les pourſuivit juſqu'auprès de Damas.

Cette guerre d'Abraham contre tant de rois, ſemble avoir quelque rapport avec les anciennes traditions perſannes, dont on trouve des veſtiges dans le ſavant Hide. Les Perſans prétendaient qu'Abraham avait été leur prophète & leur roi, & qu'il avait eu une guerre contre Nembrod. Il eſt conſtant, comme nous l'obſervons ailleurs, qu'ils appellèrent leur religion Millat Abraham, ou Ibrahim; Kiss Abraham, ou Ibraïm. On a prétendu qu'il était le Brama des Indiens; qu'enſuite les Perſans l'adoptèrent, & qu'enfin les Juifs, qui vinrent & qui écrivirent très-long-tems après, s'approprièrent Abraham. Il réſulte que ce nom avait été fameux dans l'Orient de tems immémorial.

Nous nous en tenons ici à l'hiſtoire hébraïque. Peut-être un jour ceux qui voyagent dans l'Inde, & qui apprennent la langue ſacrée des anciens brachmanes, nous en apprendront-ils davantage.

acquiesça à cette prière (64). Mais Agar, voyant qu'elle avait conçu, méprisa sa maîtresse. Saraï dit à Abram : tu agis iniquement contre moi : j'ai mis ma servante dans ton sein ; & voyant qu'elle a conçu, elle me méprise. Que Dieu juge entre moi & toi. A quoi Abram répondit la servante : est en tes mains ; fais-en ce que tu voudras. Saraï la battit, & Agar s'enfuit. L'Ange du Seigneur l'ayant trouvée dans le désert, près de la fontaine d'eau qui est dans la solitude dans le chemin de Sur au désert, lui dit : Agar servante de Saraï, d'où viens-tu ? où vas-tu ? Laquelle répondit : je m'enfuis de la face de Saraï ma maîtresse. L'ange du Seigneur lui dit : retourne à ta maîtresse, humilie-toi sous sa main. Je multiplierai ta race, en la multipliant, & on ne pourra la compter à cause de sa multitude. Tu as conçu & tu enfanteras un fils, tu l'appelleras Ismaël, parce que Dieu a écouté ton affliction ; il sera comme un âne sauvage ; ses mains seront contre tous, & les mains de tous contre lui (65). Or Agar appella le Dieu qui lui parlait, *Dieu qui m'a vue :* car certainement, dit-elle, j'ai vu le derrière de celui qui m'a vue (66).

---

(64) Cette adoption était fort commune en Orient. Un père ou une mère mettait l'enfant d'un autre sur ses genoux, & cela suffisait pour le légitimer. La polygamie d'ailleurs était en usage dans la sainte Ecriture. Lamech avait eu deux femmes. Mais on dispute pour savoir si Agar était une seconde femme, ou simplement une concubine. L'opinion la plus commune est qu'Agar ne fut que concubine. Car si elle avait été la seconde femme d'Abraham, son enfant n'aurait pas pu appartenir à Sara ; il serait demeuré à la véritable mère. De plus Abram n'aurait pas chassé Agar son épouse, & son fils aîné Ismaël, en leur donnant, pour tout viatique, un pain & un pot d'eau. Il est cruel sans doute de renvoyer ainsi sa servante & l'enfant qu'on lui a fait ; mais il eût été plus abominable de chasser ainsi sa femme, dont l'Ecriture ne dit point qu'il eût à se plaindre.

(65) On a remarqué que cet ange du Seigneur, qui ramène Agar à Abram étant grosse d'Ismaël, ne la ramène plus quand elle est chassée avec son fils.

(66) C'était une opinion fort ancienne qu'on ne pouvait voir le visage d'un dieu, sans mourir. Vous verrez même dans l'Exode que Dieu ne se laissa voir que par derrière à Moïse par la fente d'un rocher, quoiqu'il soit dit que Moïse voyait Dieu face à face.

Abram ayant commencé sa quatre-vingt-dix-neuvième année, Dieu lui apparut, & lui dit : Je suis le Dieu Sadaï (67); marche devant moi, & sois sans tache : je ferai un pacte avec toi, & je te multiplierai prodigieusement. Tu ne t'appelleras plus Abram, mais Abraham (68)......... Voici mon pacte qui sera observé entre moi & tes descendans. On coupera la chair de ton prépuce, afin que ce soit un signe de mon pacte. L'enfant de huit jours sera circoncis parmi vous, tant le valet né dans la maison que celui qui est acheté, & tout ce qui n'est point de votre race. Et mon pacte sera dans votre chair à tout jamais. Tout mâle dont la chair ne sera point circoncise, sera exterminé, parce qu'il aura violé mon pacte (69)..........

---

(67) *Sadaï* était le nom que quelques peuples de Syrie donnaient à Dieu. Ils l'appellaient tantôt Sadaï, tantôt Adonaï, tantôt Jehovah, ou El, ou Eloa, ou Melch, ou Bel, selon les différentes dialectes. On prétend que *Sadaï* signifiait l'exterminateur : d'autres disent que c'était le dieu des champs; & d'autres, le dieu des mamelles. Il faut consulter Calmet; car il fait tout cela.

(68) On connaît peu la différence d'Abram à Abraham. On a prétendu qu'Abram signifiait père illustre, & Abraham père de plusieurs. Les Persans crurent toujours qu'il y avait eu un Abram surnommé *Zerdust*, qui leur avait enseigné la religion; & les Grecs l'appellèrent Zoroastre. Des savans ont cru qu'Abram n'était autre que le Brama des Indiens; & que la religion des Indiens, qui subsiste encore, était la plus ancienne de toutes. Mais il est difficile de pénétrer dans ces ténèbres, & le meilleur parti est d'en croire le texte & l'église.

(69) Cela contredit tous les écrivains de l'antiquité, qui s'accordent à dire que les Egyptiens & les Ethiopiens inventèrent la circoncision; mais il n'y eut en Egypte que les prêtres & les initiés qui se firent couper le prépuce, comme un signe d'association qui les distinguait du genre humain. Les Arabes prirent cette coutume. On prétend qu'en Ethiopie on circoncisait aussi les filles. Dieu ordonne ici de faire mourir quiconque n'aura pas eu le prépuce coupé. Cependant la circoncision ne fut point observée par les Juifs en Egypte pendant deux cent cinq ans. Et les six cent trente mille combattans que le texte dit avoir suivi Moïse, ne furent point circoncis dans le désert.

Dieu dit aussi à Abraham : tu n'appelleras plus ta femme Saraï, mais Sara (70). Je la bénirai ; elle te donnera un fils que je bénirai : il sera sur les nations ; & les rois des peuples sortiront de lui. Abraham tomba sur sa face, & se mit à rire, disant dans son cœur : pense-t-il qu'un homme de cent ans sera un fils, & qu'une femme de quatre-vingt-dix ans accouchera (71) ? Et il dit à Dieu, plût à Dieu qu'Ismaël vécût devant toi ! Et Dieu répondit à Abraham : ta femme t'engendrera un fils que tu appelleras Isaac. Je ferai un pacte avec lui & avec sa race à jamais. Et à l'égard d'Ismaël, je t'ai exaucé ; je le bénirai, je le multiplierai beaucoup : il engendrera douze chefs, & j'en ferai une grande nation........... Alors Abraham prit son fils & tous ses esclaves qu'il avait achetés, & généralement tous les mâles de sa maison ; & il leur coupa la chair du prépuce, comme le Dieu Sadaï l'avait ordonné. Abraham se coupa la chair de son prépuce lui-même, à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans. Ismaël avait treize ans accomplis quand il fut circoncis (72). Abraham & Ismaël furent circoncis le même jour, & tous les hommes de sa maison, tant les natifs que les achetés, tout fut circoncis.

Or Dieu vint trouver Abraham dans la vallée de Mambré, assis devant sa tente dans la chaleur du jour. Et Abraham, ayant

---

(70) On ne sait pas précisément quelle différence essentielle est entre Saraï & Sara. Les commentateurs ont dit que Saraï signifiait madame, & Sara la dame.

(71) Si Tharé en effet avait engendré Abraham à soixante & dix ans, & si Abraham fût parti d'Aran à l'âge de cent trente-cinq, & si on ajoutait les huit ans qui s'écoulèrent de son arrivée en Canaan jusqu'à cette entrevue de Dieu & de lui, il avait alors cent quarante-trois ans ; & c'est une raison de plus pour rire. Cependant vous le verrez se marier dans trente ans, après la mort de Sara sa femme.

(72) Les mahométans, qui se croient descendus d'Ismaël, coupent encore le prépuce à leurs enfans, quand ils ont treize ans ; mais les Juifs le coupent au bout de huit jours.

levé les yeux, vit trois hommes à côté de lui ; & les ayant vus, il courut au plus vîte, & les salua jusqu'à terre. Et il leur dit : Messeigneurs, si j'ai trouvé grace devant tes yeux (73). Ne passe pas au-delà de l'habitation de ton serviteur ; mais j'apporterai un peu d'eau pour laver vos pieds ; reposez-vous sous l'arbre. Je vous donnerai une bouchée de pain : confortez vous ; après cela vous passerez ; car c'est pour manger que vous êtes venus vers votre serviteur. Et ils lui répondirent : fais comme tu l'as dit. Abraham entra vîte dans la tente de Sara, & lui dit : dépêche-toi, pêtris quatre-vingt-sept pintes de farine (74), & fais des pains cuits sous la cendre. Pour lui, il courut au troupeau, où il prit un veau très-tendre & très-bon ; & il le donna à un valet pour le faire cuire. Il prit aussi du kaïmac, & du lait, & le veau cuit ; & il se tint debout sous l'arbre vis-à-vis d'eux. Après qu'ils eurent mangé, ils lui dirent : où est Sara ta femme ? Et il répondit : elle est dans sa tente. L'un d'eux lui dit : je reviendrai dans un an, en revenant, si je suis en vie (75) ; &

---

(73) Voici un nouvel exemple du singulier joint avec le pluriel. Il y a ici trois hommes ; & ces trois hommes sont trois dieux, & Abraham ne parle qu'à un seul ; & ensuite il parle à tous trois. Quelques uns ont cru que cela signifiait la sainte trinité. Cette explication a été combattue, parce que le mot de trinité ne se trouve dans aucun endroit de l'Ecriture. Il ne nous appartient pas d'approfondir cette question.

(74) Trois sata de farine font un épha ; & si l'épha contient vingt-neuf pintes, trois sata de farine font quatre-vingt-sept pintes. C'était prodigieusement de pain. L'usage était chez les Orientaux de servir d'un seul plat en grande quantité. Le kema ou kaïmac qu'Abraham fit lui-même, était une espèce de fromage à la crême, dont la mode a continué chez les mahométans : ils ont un conte intitulé le kaïmac & le serpent, dont ils font grand cas, & qui a été traduit par Senecé, valet de chambre d'Anne d'Autriche, mère de Louis XIV. Il est dit dans l'histoire des Arabes qu'on servit du kaïmac au repas de noces de Mahomet avec Cadishé.

(75) *Si je suis en vie*, est une façon de parler ordinaire. Ni un ange ni un dieu ne pouvait douter qu'il ne dût être en vie dans un an. Et comme ces voyageurs ne se donnaient point pour des dieux, ils pouvaient emprunter le langage des hommes ; mais, puisqu'ils prédirent l'avenir, ils se donnaient au moins pour prophètes.

ta femme Sara aura un fils. Sara, ayant entendu cela derrière la porte de la tente, se mit à rire; car ils étaient tous deux bien vieux; & Sara n'avait plus ses règles. Elle rit donc en se cachant, & dit: après que je suis devenue vieille, & que mon seigneur est si vieux, j'aurais encore du plaisir! Mais Dieu dit à Abraham: pourquoi Sara s'est-elle mise à rire en disant: puis-je enfanter, étant si vieille? Est-ce qu'il y a quelque chose de difficile à Dieu? Je reviendrai à toi dans un an, comme je te l'ai dit, si je suis en vie (76); & Sara aura un fils. Sara, toute tremblante, dit: je n'ai point ri. Dieu lui dit: si fait, tu as ri (77).

Les trois voyageurs, s'étant levés delà, dirigèrent leurs yeux vers Sodome, & Abraham marchait en les menant. Et le Seigneur dit: pourrai-je cacher à Abraham ce que je vais faire, puisqu'il sera père d'une nation grande & robuste, & que toutes les nations de la terre seront bénies en lui (78)? car je sais qu'il ordonnera

---

(76) C'est Dieu même qui parle, & qui dit: Je reviendrai si je suis en vie. C'est qu'il ne se donne encore à Abraham que pour un homme.

Dom Calmet trouve une ressemblance visible entre l'aventure d'Abraham & celle du bon homme Irius à qui Jupiter, Neptune & Mercure accordèrent un enfant en jetant leur semence sur un cuir de bœuf, dont l'enfant naquit. Il est bien clair, dit Calmet, que le nom d'Irius est le même que celui d'Abraham.

(77) Cette conversation de Dieu & d'Abraham, & tous ces détails, sont de la plus grande naïveté. L'auteur rend compte de tout ce qui s'est fait & de tout ce qui s'est dit, comme s'il y avait été présent. Il a donc été inspiré sur tous les points par Dieu même; sans quoi il ne serait qu'un conteur de fables. Ceux qui ont dit que toute cette histoire n'était qu'allégorique, ont été bien hardis. Ils ont prétendu que Dieu & les deux anges qui vinrent chez Abraham, ne mangèrent point, mais firent semblant de manger. Or si cela était, on pourrait en dire autant de toute la sainte Ecriture: rien ne serait arrivé de ce qu'on raconte: tout n'aurait été qu'en apparence: l'Ecriture serait un rêve perpétuel; ce qu'il n'est pas permis d'avancer.

(78) Il n'est pas vrai à la lettre que toutes les nations de la terre descendent d'Abraham; puisqu'il y avait déjà, dès long-tems, de grands peuples établis, & que lui-même avait battu cinq grands rois avec trois cent dix-

à lui & à toute sa famille de marcher dans la voie du Seigneur, & de faire jugement & justice. Dieu dit donc : la clameur des Sodomites & de Gomore s'est multipliée, & le péché s'est appesanti. Je descendrai donc pour voir, & je verrai si la clameur, qui est venue à moi, est égalée par leurs œuvres, pour savoir si cela est, ou si cela n'est pas. Et ils partirent delà, & ils s'en allèrent à Sodome. Mais Abraham resta encore avec Dieu, & s'approchant de lui, il lui dit : est-ce que tu perdras le juste avec l'impie ? S'il y avait cinquante justes dans la cité, périront-ils aussi ? & ne pardonneras-tu pas à la ville à cause de ces cinquante justes ?...... Dieu lui dit : si je trouve dans Sodome cinquante justes, je pardonnerai pour l'amour d'eux........... Et Abraham repliqua : s'il manque cinq de cinquante justes, détruiras-tu la ville pour ces cinq-là ? Et Dieu répondit : je ne la détruirai point, si j'en trouve quarante-cinq. Et Abraham continua : peut-être ne s'en trouvera-t-il que quarante. Dieu répondit : je ne la détruirai point, pour l'amour de ces quarante......... Abraham dit : & trente ?.... Dieu répondit : Je ne la détruirai point, si j'en trouve trente...... Et vingt ?....... Et dix ?....... Je ne la détruirai point, s'il y en a dix.......... Et Dieu se retira après cet entretien, & Abraham se retira chez lui.

huit valets. On ne peut pas entendre non plus, par toutes les nations, les gens de Canaan, puisqu'on suppose qu'ils furent tous massacrés. Il est difficile d'entendre, par toutes les nations, les mahométans & les chrétiens, qui sont les ennemis mortels des Juifs. On peut dire que le christianisme a été prêché dans la plupart des nations ; que le christianisme vient du judaïsme ; & que le judaïsme vient d'Abraham. Mais tous les peuples qui n'ont point reçu le christianisme, les Japonois ; les Chinois, les Tartares, les Indiens, les Turcs, ne peuvent être regardés comme bénis. Ce sont de petites difficultés qui se rencontrent souvent, & par-dessus lesquelles il faut passer pour aller à l'essentiel. Cet essentiel est la piété, la foi, la soumission entière au chef de l'église & aux conciles œcuméniques. Sans cette soumission, qui pourrait comprendre par son seul entendement comment Dieu s'entretenait si familiérement avec Abraham, sur le point d'abymer & de brûler cinq villes entières ? quelle langue Dieu parlait ? comment il fit rire Sara ? comment il mangea ? Chaque mot peut faire naître un doute dans l'ame la plus fidelle. Ne lisons donc point l'Écriture dans la vaine espérance de l'entendre parfaitement, mais dans la ferme résolution de la vénérer, en n'y entendant pas plus que les commentateurs.

Sur le ſoir, les deux anges vinrent à Sodome. Et Loth, aſſis aux portes de la ville, les ayant vus, ſe leva, les ſalua proſterné en terre, & leur dit : Meſſieurs, paſſez dans la maiſon de votre ſerviteur, demeurez-y, lavez vos pieds, & demain vous paſſerez votre chemin. Et ils lui dirent : non; mais nous reſterons dans la rue. Loth les preſſa inſtamment, & les obligea de venir chez lui. Il leur fit à ſouper, cuiſit des azymes, & ils mangèrent.

Mais avant qu'ils allaſſent coucher, les gens de la ville, les hommes de Sodome, environnèrent la maiſon, depuis le plus jeune juſqu'au plus vieux, depuis un bout juſqu'à l'autre; & ils appellèrent Loth, & lui dirent : où ſont ces gens qui ſont entrés chez toi cette nuit? Amène-les-nous, afin que nous en uſions. Loth, étant ſorti vers eux, & fermant la porte derrière lui, leur dit : je vous prie, mes frères, ne faites point ce mal; j'ai deux filles qui n'ont point connu d'homme, je vous les amènerai; abuſez d'elles tout comme il vous plaira, mais ne faites point de mal à ces deux hommes; car ils ſont venus à l'ombre de mon toit. Mais ils lui dirent, retire-toi delà (79) : cet étranger

(79) Nous avouons que le texte confond ici plus qu'ailleurs l'eſprit humain. Si ces deux anges, ces deux dieux, étaient incorporels, ils avaient donc pris un corps d'une grande beauté pour inſpirer des deſirs abominables à tout un peuple. Quoi! les vieillards & les enfans, tous les habitans, ſans exception, viennent en foule pour commettre le péché infame avec ces deux anges? Il n'eſt pas dans la nature humaine de commettre tous enſemble publiquement une telle infamie, pour laquelle on cherche toujours la retraite & le ſilence. Les Sodomites demandent ces deux anges comme on demande du pain en tumulte dans un tems de famine. Il n'y a rien dans la mythologie qui approche de cette horreur inconcevable. Ceux qui ont dit que les trois dieux, dont deux étaient allés à Sodome, & un était reſté avec Abraham, étaient Dieu le Père, le Fils & le Saint-Eſprit, rendent encore le crime des Sodomites plus exécrable, & cette hiſtoire plus incompréhenſible.

La propoſition de Loth aux Sodomites, de coucher tous avec ſes deux filles pucelles, au lieu de coucher avec ces deux anges, ou ces deux dieux, n'eſt pas moins révoltante. Tout cela renferme la plus déteſtable impureté dont il ſoit fait mention dans aucun livre.

eſt-il venu chez nous pour nous juger ? Va, nous t'en ferons encore plus qu'à eux ; & ils firent violence à Loth, & ſe préparèrent à rompre les portes. Les deux voyageurs firent rentrer Loth chez lui, & fermèrent la porte. Ils frappèrent d'aveuglement tous les Sodomites, depuis le plus petit juſqu'au plus grand; de ſorte qu'ils ne pouvaient plus trouver la porte..........

Les anges dirent à Loth : as-tu ici quelqu'un de tes gens, ſoit gendre, ſoit fils ou fille ; fais ſortir de la ville tout ce qui t'appartient ; car nous allons détruire ce lieu ; parce que leur cri s'eſt élevé devant le Seigneur, qui nous a envoyés pour les détruire. Loth étant donc ſorti, parla à ſes gendres, qui devaient épouſer ſes filles ; il leur dit : levez-vous & ſortez de ce lieu, parce que le Seigneur va détruire cette ville. Et ils crurent qu'il ſe moquait d'eux (80).

Les interprètes trouvent quelque rapport entre cette aventure & celle de Philémon & Baucis ; mais celle-ci eſt bien moins indécente, & beaucoup plus inſtructive. C'eſt un bourg que les dieux puniſſent d'avoir mépriſé l'hoſpitalité ; c'eſt un avertiſſement d'être charitables ; il n'y a nulle impureté. Quelques uns diſent que l'auteur ſacré a voulu renchérir ſur l'hiſtoire de Philémon & Baucis, pour inſpirer plus d'horreur d'un crime fort commun dans les pays chauds. Cependant les Arabes voleurs, qui ſont encore dans ce déſert ſauvage de Sodome, ſtipulent toujours que les caravanes qui paſſent par ce déſert leur donneront des filles nubiles, & ne demandent jamais de garçons.

Cette hiſtoire de ces deux anges n'eſt point traitée ici en allégorie, en apologue ; tout eſt au pied de la lettre, & on ne voit pas quelle allégorie on en pourrait tirer pour l'explication du nouveau Teſtament, dont l'ancien eſt une figure, ſelon tous les pères de l'égliſe.

(80) L'auteur ne dit point ce que devinrent les deux gendres de Loth, qui demeuraient dans ſa maiſon avec ſes filles, & qui ne les avaient pas encore épouſées. Il faut qu'ils aient été enveloppés dans la deſtruction générale. Cependant l'auteur ne dit point que ces deux gendres de Loth fuſſent coupables du même excès d'impureté abominable pour lequel les Sodomites furent brûlés avec la ville. Il ne paraît pas par le texte qu'ils fuſſent de la troupe qui voulut violer les deux anges, puiſqu'ils étaient dans la maiſon.

La propoſition du père Loth d'abandonner ſes deux filles à la lubricité des Sodomites, ſemble preſque auſſi inſoutenable que la furieuſe paſſion de tout ce peuple pour ces deux anges.

Dès le point du jour les deux anges pressèrent Loth de sortir, en lui disant: prends ta femme & tes filles, de peur que tu ne périsses pour le crime de la ville. Comme Loth tardait, ils le prirent par la main, & ils prirent la main de sa femme & de ses filles, parce que le Seigneur les épargnait............ & l'ayant tiré de sa maison, ils le mirent hors de la ville, & lui dirent, sauve ta vie; ne regarde point derrière toi; sauve toi sur la montagne, de peur que tu ne périsses......

Le Seigneur donc fit tomber sur Sodome & sur Gomore, une pluie de souffre & de feu qui tombait du ciel; & il détruisit ces villes & tout le pays d'alentour, & tous les habitans & toutes les plantes.......... La femme de Loth, ayant regardé derrière elle, fut changée en statue de sel (81)..........

Abraham s'étant levé de grand matin vint au lieu où il avait été auparavant avec le Seigneur; & jetant les yeux sur Sodome,

---

(81) Cette métamorphose d'Edith, femme de Loth, en statue de sel, a été encore une grande pierre d'achoppement. L'historien Josephe assure, dans ses antiquités, qu'il a vu cette statue, & qu'on la montrait encore de son tems. L'auteur du livre de la sagesse dit qu'elle subsiste comme un monument d'incrédulité. Benjamin de Tudèle, dans son fameux voyage, dit qu'on la voit à deux *parasanges* de Sodome. St. Irenée dit qu'elle a ses règles tous les mois. Aujourd'hui les voyageurs ne trouvent rien de tout cela. Quand les Romains prirent Jérusalem, ils ne furent point curieux de voir la statue de sel. Ni Pompée, ni Titus, ni Adrien, n'avaient jamais entendu parler de Loth, de sa femme Edith & de ses deux filles, ni d'Abraham, ni d'aucun homme de cette famille. Le tems n'était pas encore venu où elle devait être connue des nations.

Les commentateurs disent que la fable d'Euridice est prise de l'histoire d'Edith, femme de Loth. D'autres croient que la fable de Niobé changée en statue, fut pillée de ce morceau de la Genèse. Les savans assurent qu'il est impossible que les Grecs aient jamais rien pris des Hébreux, dont ils ignoraient la langue, les livres, & jusqu'à l'existence; & que les Grecs ne purent savoir qu'il y avait une Judée que du tems d'Alexandre. L'historien Flavien Josephe l'avoue dans sa réponse à Appion. Les Grecs, les Romains, les rois de Syrie & les ptolémées d'Egypte, furent que les Juifs étaient des barbares & des usuriers, avant de savoir qu'ils eussent des livres.

ſur Gomore & ſur tout le pays d'alentour, il ne vit plus rien que des étincelles, & de la fumée qui s'élevait de la terre, comme la fumée d'un four (82)........

Loth monta de Ségor, & demeura ſur la montagne dans une caverne avec ſes deux filles (83). L'aînée dit à la cadette : notre

---

(82) Le texte ne dit point que la ville de Sodome & les autres furent changées en un lac; au contraire, il dit qu'Abraham ne vit que *des étincelles, de la cendre & de la fumée comme celle d'un four, dans toute cette terre.* Il faut donc que Sodome, Gomore, & les trois autres villes qui formaient la *pentapole*, fuſſent bâties au bout du lac. Ce lac en effet devait exiſter & former le dégorgement du Jourdain. La plus grande difficulté eſt de concevoir comment il y avait cinq villes ſi riches & ſi débauchées dans ce déſert affreux, qui manque abſolument d'eau potable, & où l'on ne trouve jamais que quelques hordes vagabondes d'Arabes voleurs, qui viennent dans le tems des caravanes. On eſt toujours ſurpris qu'Abraham & ſa famille aient quitté le beau pays de la Chaldée pour venir dans ces déſerts de ſable & de bitume, où il eſt impoſſible aux hommes & aux animaux de vivre. Nous ne prétendons point éclaircir toutes ces obſcurités; nous nous en tenons reſpectueuſement au texe.

(83) Ségor était une ville du voiſinage. Quelques commentateurs la placent à quarante-cinq milles de Sodome; & Loth quitta Ségor pour aller dans une caverne avec ſes deux filles. Le texte ne dit point d'ailleurs ce qu'il fit lorſqu'il vit ſa femme changée en ſtatue de ſel. Il ne dit point non plus le nom de ſes filles. L'idée d'enivrer leur père pour coucher avec lui dans la caverne eſt ſingulière. Le texte ne dit point où elles trouvèrent du vin; mais il dit que Loth jouit de ſes filles ſans s'appercevoir de rien, ſoit quand elles couchèrent avec lui, ſoit quand elles s'en allèrent. Il eſt très-difficile de jouir d'une femme ſans le ſentir, ſur-tout ſi elle eſt pucelle. C'eſt un fait que nous ne haſardons pas d'expliquer.

Il eſt vrai que cette hiſtoire a quelque rapport avec celle de Myrrha & de Cyniras. Les deux filles de Loth eurent de leur père les Moabites & les Ammonites. Myrrha avait eu dans l'Arabie Adonis de ſon père Cyniras. Au reſte on ne voit pas pourquoi les filles de Loth craignaient que le monde ne finît, puiſqu'Abraham avait déjà engendré Iſmaël de ſa ſervante, que toutes les nations étaient diſperſées, & que la ville de Ségor, dont ces filles ſortaient, & la ville de Tſohar, étaient tout auprès. Il y a là tant d'obſcurités que le ſeul parti eſt toujours de ſe ſoumettre, ſans oſer rien approfondir.

père eſt vieux, & il n'eſt reſté aucun homme ſur la terre qui puiſſe entrer à nous, ſelon la coutume de toute la terre; venez, enivrons notre père avec du vin; couchons avec lui, afin de pouvoir ſuſciter de la ſemence de notre père. Et cette aînée alla coucher avec ſon père, qui ne ſentit rien, ni quand il ſe coucha, ni quand il ſe releva. Et le jour ſuivant, cette aînée dit à la cadette: voilà que j'ai couché hier avec mon père; donnons-lui à boire cette nuit, & tu coucheras avec lui, afin que nous gardions de la ſemence de notre père. Elles lui donnèrent donc encore du vin à boire; & la petite fille coucha avec lui, qui n'en ſentit rien, ni quand elle concourut avec lui, ni quand elle ſe leva. Ainſi les deux filles de Loth furent groſſes de leur père. L'aînée enfanta Moab, qui fut père des Moabites juſqu'à aujourd'hui; & la cadette fut mère d'Ammon, qui veut dire fils de mon peuple. C'eſt le père des Ammonites juſqu'à aujourd'hui.

Delà Abraham alla dans les terres auſtrales, & il habita entre Cadès & Sur; & il voyagea en Gérar; & il dit que ſa femme Sara était ſa ſœur; c'eſt pourquoi Abimeleck, roi de Gérar, enleva Sara. Mais le Seigneur vint par un ſonge pendant la nuit vers Abimeleck & lui dit: tu mourras à cauſe de cette femme; car elle a un mari (84). Mais Abimeleck ne l'avait point touchée;

(84) Voici qui eſt auſſi extraordinaire que tout le reſte, quoique d'un autre genre. Premiérement on voit un roi dans Gérar, déſert horrible, où, depuis ce tems, il n'y a eu aucune habitation. Secondement Sara eſt encore enlevée pour ſa beauté, ainſi qu'en Egypte, quoique l'Écriture lui donne alors quatre-vingt-dix ans. Troiſiémement elle était groſſe dans ce tems-là même de ſon fils Iſaac. Quatriémement Abraham ſe ſert de la même adreſſe qu'en Egypte, & il dit que ſa femme eſt ſa ſœur. Cinquiémement il dit qu'en effet il avait épouſé ſa ſœur, fille de ſon père, & non de ſa mère. Sixiémement les commentateurs diſent qu'elle était ſa nièce. Septiémement Dieu avertit en ſonge le roi de Gérar que Sara eſt la femme d'Abraham. Huitiémement ce roi, ou ce chef d'Arabes Bédouins, donne à Abraham, ainſi que le roi d'Egypte, des brebis, des bœufs, des ſerviteurs & des ſervantes, & mille pièces d'argent. Neuviémement le Dieu des Hébreux apparaît à Abimeleck, roi ou chef des Arabes de Gérar, auſſi bien qu'à Abraham & à Loth. Cependant Abimeleck, roi de Gérar, n'était point de la religion d'Abraham: Dieu

& il dit : Seigneur, ferais-tu mourir des gens innocens & ignorans ? Ne m'a-t-il pas dit lui-même : *elle est ma sœur ?* Ne m'a-t-elle pas dit : *il est mon frère ?* J'ai fait cela dans la simplicité de mon cœur, & dans la pureté de mes mains.......... Dieu lui répondit : je sais que tu l'as fait avec un cœur simple ; c'est pourquoi je t'ai empêché de la toucher. Rends donc la femme à son mari ; parce que c'est un prophète, & qui priera pour toi ; & tu vivras. Mais si tu ne veux pas la rendre, sache que tu mourras, toi & tout ce qui est à toi. Aussitôt Abimeleck se lève au milieu de la nuit ; il appella tous ses gens, qui furent saisis de crainte. Il appella aussi Abraham, & lui dit : qu'as-tu fait ? Quel mal t'avions-nous fait pour attirer sur moi & sur mon royaume le châtiment d'un si grand crime ? Tu n'as pas dû faire ainsi envers nous. Abraham répondit : j'ai pensé en moi-même qu'il n'y avait peut-être point de crainte de Dieu dans ce pays-ci, & qu'on me tuerait pour avoir ma femme. D'ailleurs ma femme est aussi ma sœur, fille de mon père, mais non pas fille de ma mère.......... Mais depuis que les dieux me font voyager loin de la maison de mon père, j'ai toujours dit à ma femme : fais-moi le plaisir de dire par-tout où nous irons que je suis ton frère..........

Abimeleck donna donc des brebis, & des bœufs, & des garçons & des servantes à Abraham, & il lui dit : va-t-en, & habite où tu voudras. Et il dit à Sara : voici mille pièces d'argent pour ton frère, pour t'acheter un voile. Et par-tout où tu iras, souviens-toi que tu y as été prise (85).

---

n'avait fait un pacte qu'avec Abraham & sa semence. Dixiémement, Loth, que Dieu sauva miraculeusement de l'incendie miraculeuse de Sodome, n'était pas non plus de la semence d'Abraham. Il est, par son double inceste, père de deux nations idolâtres. Ce sont autant de nouvelles difficultés pour les doctes, & autant d'objets de docilité & de soumission pour nous.

(85) Si la conduite d'Abraham paraît extraordinaire, si sa crainte d'être tué à cause de la beauté d'une femme nonagénaire paraît la chose du monde la plus chimérique, la conduite du chef des Arabes de Gérar paraît bien généreuse, & son discours très-sage. Mais pourquoi Abraham dit-il, les dieux & non pas Dieu, Eloïm & non pas Eloï, les commentateurs disent que c'est parce que trois Eloïm lui étaient apparus, & non pas un seul Eloï ou Eloa.

Or Dieu avait fermé toutes les vulves (86) à cause de Sara femme d'Abraham; & à la prière d'Abraham, Dieu guérit Abimeleck, & sa femme, & ses servantes, & elles enfantèrent.

Or Dieu visita Sara, comme il l'avait promis; & elle enfanta un fils dans sa vieillesse, dans le tems que Dieu avait prédit. Et Abraham nomma ce fils Isaac.......... Et il le circoncit le huitième jour, comme Dieu l'avait ordonné; & il avait alors cent ans (87).

L'enfant prit sa croissance, & il fut sevré. Mais Sara voyant le fils d'Agar l'Egyptienne jouer avec son fils Isaac, elle dit à Abraham: chassez-moi cette servante avec son fils; car le fils de cette servante n'héritera point avec mon fils Isaac............... Et Abraham, ayant consulté Dieu, se leva du matin, & prenant du pain & une outre d'eau, les mit sur l'épaule d'Agar, & la renvoya ainsi, elle & son fils (88); & Agar s'en alla errante

(86) Il faut que ce roi du désert ait retenu Sara long-tems, pour que toutes ces femmes se soient apperçues qu'elles avaient la matrice fermée, & qu'elles ne pouvaient enfanter. La maladie dont elles furent affligées n'est pas spécifiée. On ne sait si Dieu se contenta de les rendre stériles, ce dont on ne peut-être assuré qu'au bout de quelques années; ou si Dieu les rendit inhabiles à recevoir les embrassemens d'Abimeleck. Cette expression *fermer la vulve* peut signifier l'un & l'autre. Mais dans les deux cas il paraît qu'Abimeleck voulut leur rendre, ou leur rendit le devoir conjugal, & qu'il n'était point tenté de donner la préférence à une femme de quatre-vingt-dix ans. Tout cela est, encore une fois, un grand sujet de surprise, & un grand objet de la soumission de notre entendement.

(87) Nous avons déjà dit qu'en supputant le tems où Abraham naquit, il devait avoir cent soixante ans, au moins, au rapport de St. Etienne, & selon la lettre du texte. Mais, selon le cours de la nature humaine, il est aussi rare de faire des enfans à cent ans qu'à cent soixante. Aussi la naissance d'Isaac est un miracle évident; puisque Sara n'avait plus ses règles, lorsqu'elle devint grosse.

(88) Si Abraham était un seigneur si puissant, s'il avait été vainqueur de cinq rois avec trois cents dix-huit hommes de l'élite de ses domestiques, si sa

dans le désert de Bertzabé. Et l'eau ayant manqué dans son outre, elle laissa son fils couché sous un arbre. Elle s'éloigna de lui d'un trait d'arc, & s'assit en le regardant & en pleurant, & en disant : je ne verrai point mourir mon enfant.... Dieu écouta la voix de l'enfant. L'ange de Dieu appella Agar du haut du ciel, & lui dit : Agar, que fais-tu là ? Ne crains rien ; car Dieu a entendu la voix de l'enfant : lève-toi, prends le petit par la main ; car j'en ferai une grande nation. Et Dieu ouvrit les yeux d'Agar, laquelle, ayant vu un puits d'eau, remplit sa cruche & donna à boire à l'enfant. Et Dieu fut avec lui ; il devint grand, demeura dans le désert ; il fut un grand archer, & il habita le désert de Pharan, & sa mère lui donna une femme d'Egypte....

Après cela, Dieu tenta Abraham, & lui dit : Abraham ! Abraham ! Et il répondit : me voilà. Et Dieu lui dit : prends ton fils unique Isaac, que tu aimes ; mène-le dans la terre *de la vision*, & tu m'offriras ton fils en sacrifice sur une montagne que je te montrerai (89)........ Abraham donc, se levant la nuit, sangla

---

femme lui avait valu tant d'argent de la part du roi d'Egypte & du roi de Gérar, il paraît bien dur & bien inhumain de renvoyer sa concubine & son premier-né dans le désert avec un morceau de pain & une cruche d'eau, sous prétexte que ce premier-né jouait avec le fils de Sara. Il exposa l'un & l'autre à mourir dans le désert. Il fallut que Dieu lui-même montrât un puits à Agar, pour l'empêcher de mourir. Mais comment tirer l'eau de ce puits ? Lorsque les Arabes vagabonds trouvaient quelque source saumâtre sous terre dans cette solitude sablonneuse, ils avaient grand soin de la couvrir & de la marquer avec un bâton. Quel emploi pour le Créateur du monde (dit M. Boulenger) de descendre du haut de son trône éternel pour aller montrer un puits à une pauvre servante à qui on a fait un enfant dans un pays barbare que des Juifs nomment Canaan !

Nous pourrions dire à ces détracteurs que Dieu voulut par-là nous enseigner le devoir de la charité. Mais la réponse la plus courte est qu'il ne nous appartient ni de critiquer ni d'expliquer la sainte Ecriture, & qu'il faut tout croire sans rien examiner.

(89) On ne sait point ce que c'est que la terre *de la vision*. L'hébreu dit : *dans la terre de Moria*. Or Moria est la montagne sur laquelle on bâtit

son

son âne, & emmena avec lui deux jeunes gens & Isaac son fils. Et ayant coupé du bois pour le sacrifice, il alla au lieu où Dieu lui avait commandé d'aller. Et le troisième jour il vit de loin le lieu, & il dit aux jeunes gens : attendez ici avec l'âne. Nous ne

---

depuis le temple de Jérusalem. C'est ce qui a fait croire depuis à quelques savans téméraires que la Genèse ne put être écrite dans le désert par Moïse, qui, n'étant point entré dans le Canaan, ne pouvait connaître la montagne Moria. On a recherché si dans le tems où l'on place Abraham les hommes étaient déjà dans l'usage de sacrifier des enfans à leurs dieux. Sanconiaton nous apprend qu'Iléus avait déjà immolé son fils Jéhud long-tems auparavant. Mais depuis, l'histoire est remplie du récit de ces horribles sacrifices. On remarque qu'Abraham avait intercédé pour les habitans de Sodome, qui lui étaient étrangers, & qu'il n'intercéda pas pour son propre fils. On accuse aussi Abraham d'un nouveau mensonge, quand il dit à ses deux valets : nous ne ferons qu'aller, mon fils & moi, & nous reviendrons. Puisqu'il allait sur la montagne pour égorger son fils, il ne pouvoit, dit-on, avoir l'intention de revenir avec lui. Et on a osé avancer que ce mensonge était d'un barbare, si les autres avaient été d'un avare & d'un lâche qui prostituait sa femme pour de l'argent. Mais nous devons regarder ces accusations contre Abraham comme des blasphêmes.

D'autres critiques audacieux ont témoigné leur surprise qu'Abraham, âgé de cent soixante ans, ou au moins de cent, ait coupé lui-même le bois au bas de la montagne Moria, pour brûler son fils après l'avoir égorgé. Il faut, pour brûler un corps, une grande charrette pour le moins de bois sec : un peu de bois verd ne pourrait suffire. Il est dit qu'il mit lui-même le bois sur le dos de son fils Isaac. Cet enfant n'avait pas encore treize ans. Il a paru à ces critiques aussi difficile que cet enfant portât tout le bois nécessaire, qu'il aurait été difficile à Abraham de le couper. Le réchaud que portait Abraham, pour allumer le feu, ne pouvait contenir que quelques charbons qui devaient être éteints avant d'arriver au lieu du sacrifice. Enfin on a poussé la critique jusqu'à dire que la montagne Moria n'est qu'un rocher pelé, sur lequel il n'y a jamais eu un seul arbre ; que toute la campagne des environs de Jérusalem a toujours été remplie de cailloux, & qu'il fallut dans tous les tems y faire venir le bois de très-loin. Toutes ces objections n'empêchent pas que Dieu n'ait éprouvé la foi d'Abraham, & que ce patriarche n'ait mérité la bénédiction de Dieu par son obéissance.

Voyez ci-dessous le sacrifice de la fille de Jephté, & voyez ensuite les reproches qu'Isaïe fait aux Juifs d'immoler leurs enfans à leurs dieux, & de

ferons qu'aller jusque-là, mon fils & moi; & après avoir adoré, nous reviendrons........... Il prit le bois du sacrifice; il le mit sur le dos de son fils; & pour lui, il portait en ses mains du feu & un sabre. Comme ils marchaient ensemble, Isaac dit à son père : mon père! Abraham lui répondit : que veux-tu, mon fils? Voilà, dit Isaac, le feu & le bois; où est la victime du sacrifice? Abraham dit : Dieu pourvoira la victime du sacrifice, mon fils. Ils s'avancèrent donc ensemble, & ils arrivèrent à l'endroit que Dieu avait montré à Abraham; il y éleva un autel, arrangea le bois par-dessus, lia Isaac, son fils, & le mit sur le bois; il étendit sa main & prit son glaive : & voilà que l'ange de Dieu cria du haut du ciel, disant : Abraham! Abraham! qui répondit : me voici. L'ange lui dit : n'étends pas ta main sur l'enfant, & ne lui fais rien. Maintenant j'ai connu que tu crains Dieu; & tu n'as pas pardonné à ton fils unique à cause de moi. Abraham leva les yeux, & il apperçut derriere lui un bélier embarrassé par ses cornes dans un buisson; & le prenant, il l'offrit en sacrifice pour son fils........ Or l'ange du Seigneur appella Abraham du ciel pour la seconde fois : J'ai juré par moi-même, dit le Seigneur, que parce que tu as fait cette chose, & que tu n'as point épargné ton propre fils à cause de moi, je te bénirai, je multiplierai ta semence comme les étoiles du ciel, & comme le sable qui est sur le bord de la mer; ta semence posèdera les portes de tes ennemis; & toutes les nations de la terre seront bénies dans ta semence; parce que tu as obéi à ma voix (90).

---

leur écraser saintement la tête sur des pierres dans des torrens. (Isaïe, ou Esaïa chap. 47.) Alors on sera convaincu que les Juifs furent de tout tems de sacrés parricides. Pourquoi? c'est qu'ils abandonnaient souvent Dieu, & que Dieu les abandonnait à leur sens réprouvé.

(90) C'est encore ici une nouvelle promesse de bénir toutes les nations de la terre comme descendantes d'Abraham, quoiqu'elles n'en descendissent point. On peut entendre par toutes les nations de la terre la postérité de Jacob, qui fut assez nombreuse. Tous les incrédules regardent ces histoires sacrées comme des contes arabes inventés d'abord pour bercer les petits enfans, & n'ayant aucun rapport à l'essentiel de la loi juive. Ils disent que ces contes ayant été peu à peu insérés dans le catalogue des livres juifs, devinrent sacrés pour ce peuple, & ensuite pour les chétiens, qui lui succédèrent.

Or Sara, ayant vécu cent vingt-sept ans, mourut dans la ville d'Arbée, qui est Hébron dans la terre de Canaan (91). Et Abraham vint pour crier & pour la pleurer. Et s'étant levé, après avoir fait le devoir des funérailles, il dit aux enfans de Heth : je suis chez vous, afin que j'enterre ma morte. Et les fils de Heth lui répondirent en disant : tu es prince de Dieu chez nous; enterre ta morte dans nos plus beaux sépulcres; personne ne t'en empêchera. Abraham s'étant levé & ayant adoré le peuple, il leur dit : s'il plaît à vos ames que j'enterre ma morte, parlez pour moi à Ephrom, fils de Séhor; qu'il me donne sa caverne double à l'extrêmité de son champ; qu'il me la cède devant vous, & que je sois en possession du sépulcre......... Et Ephrom dit : la terre, que tu demandes, vaut quatre cents sicles d'argent : c'est le prix entre toi & moi : ensevelis ta morte (92).

---

(91) Si Sara mourut à cent vingt-sept ans, & si elle mourut immédiatement après qu'Abraham avait voulu égorger son fils unique Isaac, ce fils avait donc trente-sept ans, & non pas treize, quand son père voulut l'immoler au Seigneur : car sa mère avait accouché de lui à quatre-vingt-dix ans. Or la foi & l'obéissance d'Isaac avaient été encore plus grandes que celles d'Abraham; puisqu'il s'était laissé lier & étendre sur le bûcher par un vieillard de cent ans pour le moins. Toutes ces choses sont au-dessus de la nature humaine telle qu'elle est aujourd'hui. St. Paul, dans l'épître aux Galates, dit que Sara est la figure de l'Eglise. Le révérend père Dom Calmet assure qu'Isaac est la figure de Jesus-Christ, & qu'on ne peut pas s'y méprendre.

(92) On voit à la vérité qu'Abraham, tout grand prince qu'il était, ne possédait pas un pouce de terre en propre; & on ne conçoit pas comment, avec tant de troupes & tant de richesses, il n'avait pu acquérir le moindre terrein. Il faut qu'il achète une caverne pour enterrer sa femme. On lui vend un champ & une caverne pour quatre cents sicles. Le sicle a été évalué à trois livres quatre sous de notre monnoie. Ainsi quatre cents sicles vaudraient douze cent quatre-vingts livres. Cela paraît énormement cher dans un pays aussi stérile & aussi pauvre que celui d'Hébron, qui fait partie du désert dont le lac Asphaltide est entouré, & où il ne paraît pas qu'il y eût le moindre commerce. Il est dit qu'il paya ces quatre cents sicles en bonne monnoie courante. Mais non seulement il n'y avait point de monnoie dans le Canaan, mais jamais les Juifs n'ont frappé de monnoie à leur coin. Il faut donc entendre que ces quatre cents sicles avaient la valeur de la

Abraham, ayant entendu cela, pesa l'argent qu'Ephrom lui demandait, & lui paya quatre cents sicles de monnoie courante publique..... Or Abraham était vieux de beaucoup de jours. Il dit au plus vieux serviteur de sa maison, qui présidait sur les autres serviteurs : mets ta main sous ma cuisse, afin que je t'adjure au nom du ciel & de la terre que tu né prendras aucune fille des Cananéens pour faire epouser à mon fils ; mais que tu iras dans la terre de ma famille, & que tu y prendras une fille pour mon fils Isaac (93).......... Ce serviteur mit donc la main sous la cuisse d'Abraham son maître, & jura sur son discours. Il prit dix chameaux des troupeaux de son maître ; il partit chargé des biens de son maître, & alla en Mésopotamie, à la ville de Nachor........... Etant arrivé le soir, au tems où les filles vont chercher de l'eau (94), il vit Rébecca, fille de Bathuel, fils

monnoie qui courait du tems que l'auteur sacré étrivait. Mais c'est encore une difficulté, puisqu'on ne connaissait point la monnoie au tems de Moïse.

(93) Ce serviteur, nommé Eliézer, mit donc la main sous la cuisse d'Abraham. Plusieurs savans prétendent que ce n'était pas sous la cuisse, mais sous les parties viriles, très-révérées par les Orientaux, sur-tout dans les anciens tems, non seulement à cause de la circoncision, qui avait consacré ces parties à Dieu, mais parce qu'elles sont la source de la propagation du genre humain, & le gage de la bénédiction du Seigneur. Par cuisse il faut toujours entendre ces parties. Un chef sorti de la cuisse de Juda, signifie évidemment un chef sorti de la sémence ou de la partie virile de Juda. Abraham fit donc jurer son serviteur qu'il ne prendrait point une Cananéenne pour femme à Isaac son fils. L'auteur sacré manque peu l'occasion d'insinuer que les habitans du pays son maudits, & de préparer à l'invasion que les Juifs firent de cette terre sous Josué & sous David.

(94) Il nous paraît toujours étrange que les anciens fassent travailler les filles des princes comme des servantes ; que, dans Homère, les filles du roi de Corfou aillent en charrette faire la lessive. Mais il faut considérer que ces prétendus rois chantés par Homère, n'étaient que des possesseurs de quelques villages ; & qu'un homme qui n'aurait pour tout bien que l'isle d'Itaque, ferait une mince figure à Paris & à Londres. Rébecca vient avec une cruche sur son épaule, & donne à boire aux chameaux. Eliézer lui présente deux pendans de nez ou deux pendans d'oreilles d'or de deux sicles. Ce n'était

de Melca & de Nachor, frère d'Abraham, qui vint avec une cruche d'eau sur l'épaule. C'était une fille très-agréable, une vierge très-belle qui n'avait point connu d'hommes; & elle s'en retournait à la maison avec sa cruche. Le serviteur d'Abraham alla à elle, & lui dit: donne-moi à boire de l'eau de ta cruche; & elle lui dit: bois, mon bon seigneur. Elle mit sa cruche sur son bras; & après qu'il eut bu, elle ajouta: je m'en vais tirer aussi de l'eau du puits pour tes chameaux, afin qu'ils boivent tous........... Et après que les chameaux eurent bu, le serviteur tira deux pendans d'or pour le nez, qui pesaient deux sicles, & autant de bracelets, qui pesaient dix sicles........... Le serviteur d'Abraham dit au maître de la maison: je bénis le Dieu d'Abraham, mon maître, qui m'a conduit par le droit chemin,

---

qu'un présent de six livres huit sous; & les présens qu'on fait aujourd'hui à nos villageoises sont beaucoup plus considérables. Les bracelets valaient trente-deux livres; ce qui paraît plus honnête. Il est inutile de remarquer si les pendans étaient pour les oreilles ou pour le nez. Il est certain que dans les pays chauds, où l'on ne se mouche presque jamais, les femmes avaient des pendans de nez. Elles se faisaient percer le nez comme nos femmes se font percer les oreilles. Cette coutume est encore établie en Afrique & dans l'Inde.

Aben Esra avoue qu'il y a très-loin du Canaan en Mésopotamie; & il s'étonne qu'Abraham ayant fait une si prodigieuse fortune en Canaan, étant devenu si puissant, ayant vaincu cinq grands rois avec ses seuls valets, n'ait pas fait venir dans ses états ses parens & amis de Mésopotamie, & ne leur ait pas donné de grandes charges dans sa maison.

Mr. Freret est encore plus étonné que ce grand prince Abraham ait été si pauvre, qu'il ne fût jamais possesseur d'une toise de terrein en Canaan, jusqu'à ce qu'il eût acheté un petit coin pour enterrer sa femme. S'il était riche en troupeaux, dit M. Freret, que n'allait-il s'établir, lui & son fils, dans la Mésopotamie, où les pâturages sont si bons? S'il fuyait les Chaldéens comme idolâtres, les Cananéens étaient idolâtres aussi, & Rébecca était idolâtre.

M. Freret ne songe pas que Dieu avait promis le Canaan & la Mésopotamie aux Juifs, & qu'il fallait s'établir vers le lac de Sodome, avant de conquérir les bords de l'Euphrate.

afin que je prisse la fille du frère à mon maître pour femme à son fils............

Puis Eliézer, serviteur d'Abraham, dit : renvoyez-moi, & que j'aille à mon maître.......... Les frères & la mère de Rébecca répondirent : que cette fille demeure au moins dix jours avec nous, & elle partira............ Et ils dirent : appellons la fille, & interrogeons sa bouche (95). Etant appellée, elle vint; ils lui demandèrent : veux-tu partir avec cet homme ? Elle répondit : je partirai. Ils l'envoyèrent donc avec sa nourrice & le serviteur d'Abraham & ses compagnons, lui souhaitant prospérité, & lui disant : tu es notre sœur : puisse-tu croître en mille & mille, & que ta semence possède les portes de tes ennemis (96) !

Ainsi donc Rébecca & ses compagnes, montées sur des chameaux, suivirent cet homme, qui s'en retourna en grande diligence vers son maître......... Isaac fit entrer Rébecca dans la tente de Sara, sa mère (97); il la prit en femme, & il l'aima tant, que la douleur de la mort de sa mère en fut tempérée.

Or Abraham prit une autre femme, nommée Kétura, qui lui enfanta Zamran, Jexan, Madan, Madian & Suhé (98).

---

(95) on a observé que Rébecca voulut partir sur le champ, sans demander la bénédiction de ses père & mère, sans faire le moindre compliment à sa famille. On a cru qu'elle avait une grande impatience d'être mariée. Mais l'auteur sacré n'était pas obligé d'entrer dans tous ces détails.

(96) Nouvelle insinuation que les Cananéens deviendraient les ennemis des Juifs, après avoir reçu leur père avec tant d'hospitalité.

(97) Il veut dire la tente qui avait appartenu à Sara : car il y avait trois ans que Sara était morte. Calmet dit qu'Abraham envoya chercher une fille pour son fils chez les idolâtres, parce que Jesus-Christ n'a point prêché lui-même aux gentils, mais qu'il a envoyé ses apôtres.

(98) On croit que Kétura était Cananéenne. Cela serait étrange, après avoir dit tant de fois qu'il ne fallait point se marier à des Cananéennes. Il est encore plus étrange qu'il se soit remarié à deux cents ans, ou au moins

Or les jours d'Abraham furent de cent ſoixante & quinze années; & il mourut de faibleſſe dans une bonne vieilleſſe, plein de jours, & il fut réuni à ſon peuple.......... Iſaac & Iſmaël ſes fils l'enſevelirent dans la caverne double qui eſt dans le champ d'Ephron, fils de Séhor l'Héthéen, vis-à-vis Mambré......... Iſaac, âgé de quarante ans, ayant donc épouſé Rébecca, fille de Bathuël le Syrien de Méſopotamie, & ſœur de Laban, Iſaac pria le Seigneur pour ſa femme, parce qu'elle était ſtérile; & le Seigneur l'exauça en faiſant concevoir Rébecca. Mais les deux enfans dont elle était groſſe ſe battaient dans ſon ventre l'un contre l'autre (99). Et elle dit: ſi cela eſt ainſi, pourquoi ai-je conçu? Et elle alla conſulter le Seigneur, qui lui dit: deux nations ſont dans ton ventre, & deux peuples ſortiront de ta matrice; ils ſe diviſeront; un peuple ſurmontera l'autre, & le plus grand ſera aſſujetti au plus petit.......... Le tems d'enfanter étant venu, voilà qu'on trouva deux jumeaux dans ſa matrice. Le premier qui ſortit était roux & hériſſé de poil (100),

---

à cent quarante ans, d'autant plus que Sara elle-même l'avait trouvé trop vieux à cent ans pour engendrer. Cependant il fait encore ſix enfans à Kétura. Ces ſix enfans régnèrent, dit-on, dans l'Arabie déſerte. Ce n'aurait pas été un fort beau royaume; mais il ſe trouverait par-là que les enfans de Kétura auraient été pourvus, dans le tems que les enfans de Sara, auxquels Dieu avait promis toute la terre, ne poſſédaient rien du tout. Ils ne ſe rendirent maîtres de la terre de Jéricho que quatre cents ſoixante & dix ans après, ſelon la computation hébraïque.

(99) Il eſt difficile que deux enfans ſe battent dans une matrice, & ſurtout dans le commencement de la groſſeſſe. Une femme peut ſentir des douleurs; mais elle ne peut ſentir que ſes deux fils ſe battent. On ne dit point comment & où Rébecca alla conſulter le Seigneur ſur ce prodige, ni comment Dieu lui répondit: *deux peuples ſont dans ton ventre, & l'un vaincra l'autre.* Il n'y avait point encore d'endroit privilégié où l'on conſultât le Seigneur: il apparaiſſait, quand il voulait; & c'eſt probablement dans une de ces apparitions fréquentes que Rébecca le conſulta.

(100) Il eſt rare qu'un enfant naiſſe tout velu. Eſaü en eſt le ſeul exemple. Il n'eſt pas moins rare qu'un enfant, en naiſſant, en tienne un autre par le pied. Ce ſont des choſes qui n'arrivent plus aujourd'hui, mais qui pouvaient arriver alors.

comme un manteau; son nom est Esaü; l'autre, sortant aussitôt, tenait son frère par le pied avec la main; & on l'appella Jacob. Isaac avait soixante ans quand ces deux petits naquirent. Lorsqu'ils furent adultes, Esaü fut homme habile à la chasse & laboureur; Jacob, homme simple, habitait dans les tentes.

Isaac aimait Esaü, parce qu'il mangeait du gibier de sa chasse; mais Rébecca aimait Jacob.......... Un jour Jacob fit cuire une fricassée; & Esaü, étant arrivé fatigué des champs, lui dit: donne-moi, je t'en prie, de cette fricassée rousse, parce que je suis très-fatigué. C'est pour cela qu'on l'appella depuis Esaü le roux. Jacob lui dit: vends-moi donc ton droit d'aînesse (101). Esaü répondit: je me meurs de faim; de quoi mon droit d'aînesse me servira-t-il (102)? Jure-le-moi donc, dit Jacob. Esaü le jura, & lui vendit sa primogéniture; & ayant pris la fricassée de pain & de lentilles, il mangea & but, & s'en alla, se souciant peu d'avoir vendu sa primogéniture.

Or une grande famine étant arrivée sur la terre, après la famine arrivée du tems d'Abraham, Isaac s'en alla vers Abi-

(101) Il n'y avait pas encore de droit d'aînesse, puisqu'il n'y avait point de loi positive. Ce n'est que très-long-tems après, dans le Deutéronome, qu'on trouve que l'aîné doit avoir une double portion, c'est-à-dire, le double de ce qu'il aurait dû prendre, si on avait partagé également. On s'est encore servi de ce passage pour tâcher de prouver que la Genèse n'avait pu être écrite que lorsque les Juifs eurent un code de loix. Mais en quelque tems qu'elle ait été écrite, elle est toujours infiniment respectable.

(102) La plupart des pères ont condamné Esaü, & ont justifié Jacob, quoiqu'il paraisse par le texte qu'Esaü périssait de faim, & que Jacob abusait de l'état où il le voyait. Le nom de Jacob signifiait supplantateur. Il semble en effet qu'il méritait ce nom, puisqu'il supplanta toujours son frère. Il ne se contente pas de lui vendre ses lentilles si chérement; il le force de jurer qu'il renonce à ses droits prétendus: il le ruine pour un dîner de lapins; & ce n'est pas le seul tort qu'il lui fera. Il n'y a point de tribunal sur la terre où Jacob n'eût été condamné.

méleck,

meleck, roi des Philistins, dans la ville de Gérar (103). Et Dieu lui apparut, & lui dit : ne descends point en Egypte, mais repose-toi dans la terre que je te dirai, & voyage dans cette terre; je serai avec toi ; je te bénirai : car je donnerai à toi & à ta semence tous ces pays; j'accomplirai le serment que j'ai fait à Abraham ton père (104). Je multiplierai ta semence comme les étoiles du ciel ; je donnerai à ta postérité toutes les terres ; & toutes les nations de la terre seront bénies en ta semence ; & cela parce qu'Abraham a obéi à ma voix, & qu'il a observé mes préceptes, mes ordonnances, mes cérémonies & mes loix (105)............ Isaac demeura donc à Gérar. Les habitans de ce lieu l'interrogeant sur sa femme, il leur répondit : c'est ma sœur (106) : car il craignait d'avouer qu'elle était sa femme, pensant qu'ils le tueraient à cause de la beauté de sa femme. Et comme ils avaient demeuré plusieurs jours en ce lieu, Abimeleck, roi des Philistins, ayant vu par la fenêtre Isaac qui caressait sa femme, il le fit venir, & lui dit : il est clair qu'elle est ta femme ;

---

(103) On a cru que la ville de Gérar ne signifie que le passage de Gérar, le désert de Gérar, & qu'il n'y a jamais eu de ville dans cette solitude, excepté Pétra, qui est beaucoup plus loin. Observez qu'il y a toujours famine dans ce malheureux pays. Dieu ne donne point de pain à Isaac, mais il lui donne des visions.

(104) Remarquez que l'auteur sacré ne pert pas une seule occasion de promettre à la horde hébraïque, errante dans ces déserts, l'empire du monde entier.

(105) Nous ne voyons point que Dieu ait donné de loi particulière à Abraham, aucun précepte général, excepté celui de la circoncision.

(106) Voilà le même mensonge qu'on reproche à Abraham ; & c'est pour la troisième fois. C'est dans le même pays ; c'est le même Abimeleck, à ce qu'il paraît ; car il a le même capitaine de ses armées que du tems d'Abraham. Il enlève Rébecca, comme il avait enlevé Sara sa belle-mère. Mais si cela est, il y aura eu quatre-vingts ans, selon le comput hébraïque, que cet Abimelec avait enlevé Sara, quoique ce comput soit encore très-fautif. Supposons qu'il eût alors trente ans : il y avait donc quatre-vingts ans entre le mensonge d'Abraham & le mensonge d'Isaac ; & Abimeleck avait alors cent dix ans.

pourquoi as-tu menti en disant qu'elle est ta sœur? Isaac répondit : j'ai eu peur qu'on ne me tuât à cause d'elle. Abimeleck lui dit : pourquoi nous as-tu trompés? Il s'en est peu fallu que quelqu'un n'ait couché avec ta femme (107), & tu nous aurais attiré un grand péché. Et il fit une ordonnance à tout le peuple, disant : quiconque touchera la femme de cet homme, mourra de mort.

Or Isaac sema dans cette terre ; & dans la même année il recueillit le centuple (108). Et le Seigneur le bénit, & il s'enrichit, profitant de plus en plus, & devint très-grand. Et il eut beaucoup de brebis, & de grands troupeaux, & de serviteurs, & de servantes. Les Philistins, lui portant beaucoup d'envie, ils bouchèrent avec de la terre tous les puits que son père Abraham avait creusés. Abimeleck lui-même dit à Isaac : retire-toi de nous ; car tu es devenu plus puissant que nous. Et Isaac, s'en allant, vint au torrent de Gérar, & y habita, & y fit de nouveau creuser les puits que les gens de son père y avaient creusés. Et ayant creusé dans le torrent, ils y trouvèrent de l'eau vive (109). Mais il y eut encore une querelle entre les pasteurs

---

(107) Il semble toujours, par le texte, que les gens de Gérar reconnaissaient le même Dieu qu'Isaac & Abraham. Nous marchons à chaque ligne sur des difficultés insurmontables à notre faible entendement.

(108) On ne voit pas comment Isaac put semer dans une terre qui n'était pas à lui. On voit encore moins comment il put semer dans un désert de sable, tel que celui de Gérar. On ne comprend pas davantage comment il put avoir une récolte de cent pour un. Les plus fertiles terres de l'Egypte, de la Mésopotamie, de la Sicile, de la Chine, ont rarement produit vingt-cinq pour un : & quiconque aurait de telles récoltes posséderait des richesses immenses. Les contes qu'on nous fait du terrein de Babylone, qui produisait trois cents pour un, sont absurdes. Il arrive souvent que dans un jardin un grain de bled, tombé par hasard, en produit une centaine & davantage ; mais jamais cela n'est arrivé dans un champ entier.

(109) Il n'y a point de torrent dans ce pays, si ce n'est quelques filets d'eau saumâtre qui s'échappent quelquefois des puits qu'on a creusés, lorsque le lac Asphaltide, étant enflé, & se filtrant dans la terre, en fait sortir ces

de Gérar & les pasteurs d'Isaac, disant : cette eau est à nous (110). C'est pourquoi Isaac appella ce puits le puits de la calomnie............ Et les serviteurs d'Isaac vinrent lui dire qu'ils avaient trouvé un puits ; c'est pourquoi Isaac nomma ce puits l'abondance.........

Et Esaü, âgé de quarante ans, épousa Judith, fille de Beri, Héthéen (111) ; & Basamath, fille d'Elon du même lieu, qui toutes deux offensèrent Isaac & Rébecca.

Isaac devenu vieux, ses yeux s'obscurcirent, il ne pouvait plus voir. Il appella donc Esaü son fils aîné, & lui dit : mon fils ! Esaü répondit : me voilà. Son père lui dit : tu vois que je suis vieux, & que j'ignore le jour de ma mort. Prends ton carquois & ton arc ; va-t-en aux champs ; apporte-moi ce que tu auras pris ; fais-m'en un ragoût, comme tu sais que je les aime ; apporte-le-moi, afin que j'en mange, & que mon ame te bénisse avant que je meure. Rébecca, ayant entendu cela, & qu'Esaü était aux champs selon l'ordre de son père, dit à Jacob son fils : j'ai entendu Isaac, ton père, qui disait à ton frère Esaü : apporte-moi de ta chasse, fais-en un ragoût afin que j'en mange, & que je te bénisse devant le Seigneur avant de mourir. Suis donc mes conseils ; va-t-en au troupeau ; apporte-moi deux des meilleurs chevreaux, afin que j'en fasse à ton père un plat que je sais qu'il aime. Et quand tu les auras ap-

---

eaux, dont à peine les hommes & les animaux peuvent boire. Les caravanes qui passent par ce désert sont obligées de porter de l'eau dans des outres. Quand ils ont trouvé par hasard un puits, ils le cachent très-soigneusement. Et il y a eu plusieurs voyageurs que la soif a fait mourir dans ce pays inhabitable.

(110) Ces disputes continuelles pour un puits confirment ce que nous venons de dire sur la disette d'eau & sur la stérilité du pays.

(111) Malgré les défenses positives du Seigneur d'épouser des filles cananéennes, voilà pourtant Esaü qui en épouse deux à la fois, & Dieu ne lui en fait nulle réprimande.

portés & qu'il en aura mangé, qu'il te bénisse avant qu'il meure. Jacob lui répondit : tu sais que mon frère est tout velu (112), & que j'ai la peau douce. Si mon père vient à me tâter, je crains qu'il ne pense que j'ai voulu le tromper, & que je n'attire sur moi sa malédiction au lieu de sa bénédiction. Rébecca lui dit : que cette malédiction soit sur moi, mon fils ! entends seulement ma voix, & apporte ce que j'ai dit. Il y alla, il l'apporta à sa mère, qui prépara le ragoût que son père aimait (113). Elle habilla Jacob des bons habits d'Esaü, qu'elle avait à la maison ; elle lui couvrit les mains & le cou avec les peaux des chevreaux, puis lui donna la fricassée & les pains qu'elle avait cuits. Jacob, les ayant apportés à Isaac, lui dit : mon père ! Isaac répondit : qui es-tu, mon fils ? Jacob répondit : je suis Esaü ; j'ai fait ce que tu m'as commandé : lève-toi, assieds-toi, mange de ma chasse, afin que ton ame me bénisse. Isaac dit à son fils : comment as-tu pu sitôt trouver du gibier ? Jacob répondit : la volonté de Dieu a été que je trouvasse sur le champ du gibier. Isaac dit : approche-toi, que je te touche, & que je m'assure si tu es mon fils ou non. Jacob s'approcha de son père ; & Isaac, l'ayant tâté, dit : la voix est la voix de Jacob, mais les mains sont les mains d'Esaü ; & il ne le connut point, parce que ses mains, étant

---

(112) Cette supercherie de Rébecca & de Jacob est regardée comme très-criminelle ; mais le succès n'en est pas concevable. Il paraît impossible qu'Isaac, ayant reconnu la voix de Jacob, ait été trompé par la peau de chevreau dont Rébecca avait couvert les mains de ce fils puîné. Quelque poilu que fût Esaü, sa peau ne pouvait ressembler à celle d'un chevreau. L'odeur de la peau d'un animal fraîchement tué devait se faire sentir. Isaac devait trouver que les mains de son fils n'avaient point d'ongles. La voix de Jacob devait l'instruire assez de la tromperie ; il devait tâter le reste du corps. Il n'y a personne qui puisse se laisser prendre à un artifice si grossier.

(113) Rebecca paraît encore plus méchante que Jacob ; c'est elle qui prépare toute la fraude : mais elle accomplissait les décrets de la Providence sans le savoir. On punirait dans nos tribunaux Jacob & Rébecca, comme ayant commis un crime de faux. Mais la sainte Ecriture n'est pas faite comme nos loix humaines. Jacob exécutait les arrêts divins, même par ses fautes.

velues, parurent semblables à celles de son fils aîné. Il le bénit donc, & lui dit : es-tu mon fils Esaü ? Jacob répondit : je le suis. Isaac dit : apporte-moi donc de ta chasse, mon fils, afin que mon ame te bénisse. Jacob lui présenta donc à manger ; il lui présenta aussi du vin, qu'il but, & lui dit : approche-toi de moi, & baise-moi, mon fils ; & il s'approcha, & baisa Isaac, qui, ayant senti l'odeur de ses habits, lui dit, en le bénissant : voilà l'odeur de mon fils, comme l'odeur d'un champ tout plein béni du Seigneur.

Et il dit (114) : Que Dieu te donne de la rosée du ciel, & de la graisse de la terre, abondance de bled & de vin ! Que les peuples te servent ! Que les tribus t'adorent ! Sois le seigneur de tes frères ! Que les enfans de ta mère soient courbés devant toi.............. A peine Isaac avait fini son discours, que Jacob étant sorti, Esaü arriva, apportant à son père la fricassée de sa chasse, en lui disant : lève-toi, mon père, afin que tu manges de la chasse de ton fils, & que ton ame me bénisse. Isaac lui dit : qui es-tu ? Esaü répondit : je suis ton premier-né Esaü. Isaac fut tout épouvanté & tout stupéfié ; & admirant la chose plus qu'on ne peut croire, il dit : qui est donc celui qui m'a apporté de la chasse ? j'ai mangé de tout avant que tu vinsses ; je l'ai béni, & il sera béni. Esaü, ayant entendu ce discours, se mit à braire d'une grande clameur ; & consterné, il dit : bénis-moi aussi, mon père. Isaac dit : ton frère est venu frauduleusement, & a attrapé ta bénédiction. Esaü repartit : c'est justement qu'on l'appelle Jacob ; car il m'a supplanté deux fois ; il m'a pris mon droit d'aînesse, & à présent il me dérobe ta bénédiction. N'y

(114) On demande encore comment Dieu put attacher ses bénédictions à celles d'Isaac, extorquées par une fraude si punissable & si aisée à découvrir. C'est rendre Dieu esclave d'une vaine cérémonie, qui n'a, par elle-même, aucune force. La bénédiction d'un père n'est autre chose qu'un souhait pour le bonheur de son fils. Tout cela, encore une fois, étonne l'esprit humain, qui n'a, comme nous l'avons dit souvent, d'autre parti à prendre que de soumettre sa raison à la foi. Car puisque la sainte église, en abhorrant les Juifs & le judaïsme, adopte pourtant toute leur histoire, il faut croire aveuglément toute cette histoire.

a-t-il point aussi de bénédiction pour moi (115)? Isaac répondit: je l'ai établi ton maître, & je lui ai soumis tous ses frères; il aura du bled & du vin: que puis-je, après cela, faire pour toi? Esaü dit: père, n'as-tu qu'une bénédiction? bénis-moi, je t'en prie. Et il pleurait en jetant de grands cris.

Isaac ému lui dit: eh bien! dans la graisse de la terre & dans la rosée du ciel sera ta bénédiction. Tu vivras de ton épée; & tu serviras ton frère; & le tems viendra que tu secoueras le joug de ton cou.......

Jacob, étant arrivé en un certain endroit, & voulant s'y reposer après le soleil couché, prit une pierre, la mit sous sa tête, & il dormit en ce lieu. Il vit en songe une échelle appuyée d'un bout sur la terre, & l'autre bout touchait au ciel. Les anges

---

(115) Esaü a toujours raison: cependant son père lui dit qu'il servira Jacob. Esaü ne fut point assujetti à Jacob. Une partie de ceux qu'on croit les descendans d'Esaü furent vaincus à la vérité par la race des Asmonéens; mais ils prirent toujours leur revanche. Ils aidèrent Nabuchodonosor à ruiner Jérusalem. Ils se joignirent aux Romains. Hérode Iduméen fut créé par les Romains roi des Juifs, & long-tems après ils s'associèrent aux Arabes de Mahomet. Ils aidèrent Omar, & ensuite Saladin, à prendre Jérusalem; ils en sont encore les maîtres en partie; & ils ont bâti une belle mosquée sur les mêmes fondemens qu'Hérode avait établis pour élever son superbe temple. Ils partagent avec les Turcs toute la seigneurie de ce pays depuis Joppé jusqu'à Damas. Ainsi, presque dans tous les tems, c'est la race d'Esaü qui a été véritablement bénie; & celle de Jacob a été tellement infortunée, que les deux tribus & demie qui lui restèrent sont aujourd'hui aussi errantes, aussi dispersées, & beaucoup plus méprisées que les anciens Parsis, & que ne l'ont été les restes des prêtres isiaques.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Ici le commentateur s'est arrêté; & celui qui lui a succédé, voyant que cet ouvrage serait trop volumineux, si on continuait à traduire & à commenter ainsi presque tout l'ancien & le nouveau Testament, s'est restreint à ne donner que les principaux endroits qui semblent exiger des notes, en liant seulement par des transitions le précis de la Bible, & en conservant le texte, sans jamais l'altérer.

de Dieu montaient & descendaient par cette échelle ; & Dieu était appuyé sur le haut de l'échelle, lui disant : je suis le Seigneur de ton père Abraham, & Dieu d'Isaac : je te donnerai la terre où tu dors, à toi & à ta semence ; & ta semence sera comme la poussière de la terre (116) : je te donnerai l'Occident, l'Orient, le Nord & le Midi : toutes les nations seront bénies en toi & en ta semence : je serai ton conducteur par-tout où tu iras.

Jacob s'étant éveillé, dit : vraiment le Seigneur est en ce lieu, & je n'en savais rien ; & tout épouvanté il dit : Que ce lieu est terrible ! C'est la maison de Dieu, & la porte du ciel. Jacob, se levant donc le matin, prit la pierre qu'il avait mise sous sa tête ; il l'érigea en monument, répandant de l'huile sur elle ; il appella Béthel la ville qui se nommait auparavant Luz (117) ;

---

(116) les savans critiques en histoires anciennes remarquent que toutes les nations avaient des oracles, des prophéties, & même des talismans, qui leur assuraient l'empire de la terre entière. Chacune appellait l'univers le peu qu'elle connaissait autour d'elle. Et depuis l'Euphrate jusqu'à la mer Méditerranée, & même dans la Grèce, tout peuple qui avait bâti une ville l'appellait la ville de Dieu, la ville sainte, qui devait subjuguer toutes les autres. Cette superstition s'étendit ensuite jusque chez les Romains. Rome eut son bouclier sacré qui tomba du ciel, comme Troie eut son Palladium. Les Hébreux, n'ayant alors ni ville, ni même aucune possession en propre, & étant des Arabes vagabonds, qui paissaient quelques troupeaux dans des déserts, virent Dieu au haut d'une échelle ; & ces visions de Dieu, qui leur parlait au plus haut de cette échelle, leur tinrent lieu des oracles & des monumens dont les autres peuples se vantèrent. Dieu daigna toujours se proportionner, comme nous l'avons déjà dit, à la simplicité grossière & barbare de la horde juive, qui cherchait à imiter, comme elle pouvait, les nations voisines.

(117) Il n'y avait alors ni ville de Luz ni ville de Béthel dans ce désert. Bethel signifie en chaldéen habitation de Dieu, comme Babel, Balbec, & tant d'autres villes de Syrie. C'est ce qui a fait croire à plusieurs critiques que la Genèse fut écrite long-tems après l'établissement des Arabes hébreux dans la Palestine. Beth étant un mot qui signifie habitation, il y a un nombre prodigieux de villes dont le nom commence par *Beth*.

& il fit un vœu au Seigneur, disant : Dieu demeure avec moi ; s'il me conduit dans mes voyages, s'il me donne du pain pour manger & des habits pour me couvrir ; & si je reviens sain & sauf chez mon père, le Seigneur alors sera mon Dieu (118) ; & cette pierre, que j'ai érigée en monument, s'appellera la maison de Dieu ; & je te donnerai la dîme de ce que tu m'auras donné (119).

Jacob, étant donc parti de ce lieu, il vit un puits dans un champ, près duquel étaient couchés trois troupeaux de brebis. Rachel arriva avec les troupeaux de son père : car elle gardait ses moutons. Il abreuva son troupeau, & baisa Rachel, & lui dit qu'il était le frère de son père & le fils de Rébecca. Or Laban avait deux filles ; l'aînée était Lia, & la cadette était Rachel ; mais Lia avait les yeux chassieux, & Rachel était belle & bien faite. Jacob l'aima, & dit à Laban : je te servirai sept ans pour Rachel, la plus jeune de tes filles. Laban lui dit : il vaut mieux que je te la donne qu'à un autre ; demeure avec moi.

A l'égard de la pierre servant de monument, c'est encore un usage de la plus haute antiquité. On appellait ces monumens grossiers béthilles, soit pour marquer des bornes, soit pour indiquer des routes. Elles étaient réputées consacrées, les unes aux soleil, les autres à la lune ou aux planètes. Les statues ne furent substituées à ces pierres que long-tems après. Sanconiaton parle des béthilles, qui étaient déjà sacrées de son tems.

(118) Ce vœu de Jacob a paru fort singulier aux critiques : *Je t'adorerai, si tu me donnes du pain & un habit, &c*, semble dire : Je ne t'adorerai pas, si tu ne me donnes rien. Les profanes ont comparé ce discours de Jacob aux usages de ces peuples qui jetaient leurs idoles dans la rivière, lorsqu'elles ne leur avaient pas accordé de la pluie. Les mêmes critiques ont dit que ces paroles de Jacob étaient tout-à-fait dans son caractère, & qu'il faisait toujours bien ses marchés.

(119) Les mêmes critiques ont observé, qu'il est parlé déjà deux fois de dîmes offertes au Seigneur ; la première, quand Abraham donne la dîme à Melchisedec, prêtre, roi de Salem ; & la seconde, quand Jacob promet la dîme de tout ce qu'il gagnera : ce qui a fait conjecturer mal-à-propos que cette histoire avait été composée par quelqu'un qui recevait la dîme.

moi. Jacob servit donc Laban sept ans pour Rachel; & il dit à Laban : donne-moi ma femme; mon tems est accompli; je veux entrer à ma femme (120).

Laban invita grand nombre de ses amis au festin, & fit les noces. Mais le soir il lui amena Lia au lieu de Rachel (121); & Jacob ne s'en apperçut que le lendemain matin. Il dit à son beau-père : pourquoi as-tu fait cela ? Ne t'ai-je pas servi pour Rachel ? Pourquoi m'as-tu trompé ? Laban répondit : ce n'est pas notre coutume dans ce lieu de marier les jeunes filles avant les aînées. Acheve ta première semaine le mariage avec Lia, & je te donnerai Rachel pour un nouveau travail de sept ans.

Jacob accepta la proposition; & au bout de la semaine il épousa Rachel. Et Jacob, ayant fait les nôces avec Rachel, qu'il aimait, servit encore Laban pendant sept autres années (122).

Mais Dieu, voyant que Jacob méprisait Lia, ouvrit sa matrice, tandis que Rachel demeurait stérile. Lia fit quatre enfans de suite, Ruben, Siméon, Lévi & Juda.

---

(120) Ce marché fait par Jacob avec Laban fait voir évidemment que Jacob n'avait rien, & que Laban avait très-peu de chose. L'un se fait valet pendant sept ans pour avoir une fille; & l'autre ne donne à sa fille aucune dot. Un pareil mariage ne semble pas présager l'empire de la terre entière que Dieu avait promis tant de fois à Abraham, à Isaac & à Jacob.

(121) Jacob, qui avait trompé son père, trouve ici un beau-père qui le trompe à son tour. Mais on ne conçoit pas plus comment Jacob ne s'apperçut pas de la fripponerie de Laban, en couchant avec Lia, qu'on ne conçoit comment Isaac ne s'était pas apperçu de la fripponerie de Jacob. On n'attraperait personne aujourd'hui avec de pareilles fraudes; mais ces tems-là n'étaient pas les nôtres.

(122) Voilà donc Jacob, le père de la nation juive, qui se fait valet pendant quatorze ans pour avoir une femme. Les origines de toutes les nations sont petites & barbares, mais il n'en est aucune qui ressemble à celle-ci.

Rachel dit à son mari : fais-moi des enfans, ou je mourrai. Jacob en colère répondit : me prends-tu donc pour un Dieu ? Est-ce moi qui t'ôte le fruit de ton ventre ? Rachel lui dit : j'ai Bala ma servante ; entre dans elle (123) ; qu'elle enfante sur mes genoux, & que j'aie des fils d'elle. Et Jacob, ayant pris Bala, elle accoucha de Dan. Bala fit encore un autre enfant ; & Rachel dit : le Seigneur m'a fait combattre contre ma sœur ; c'est pourquoi le nom de cet enfant sera Nephtali.

Lia, voyant qu'elle ne faisait plus d'enfans, donna Zelpha sa servante à son mari ; & Zelpha, ayant accouché, Lia dit : cela est heureux ; & appella l'enfant Gad. Zelpha accoucha encore, & Lia dit : ceci est encore plus heureux ; c'est pourquoi on appellera l'enfant Azer.

Or Ruben, étant allé dans les champs pendant la moisson du froment, il trouva des mandragores (124). Rachel eut envie

---

(123) Non seulement Jacob épouse à la fois deux sœurs, dans un tems où l'on suppose que la terre était très-peuplée ; mais il joint à cet inceste l'incontinence de coucher avec la servante de Rachel, & ensuite avec la servante de Lia. On a prétendu que tout cela était permis par les coutumes des Juifs ; mais il n'y a point de loi positive qui le dise ; nous n'en avons que des exemples. On épousait les deux sœurs ; on épousait sa propre sœur ; on couchait avec ses servantes. Telles étaient les mœurs juives ; nos loix sont différentes.

(124) Dans des tems très-postérieurs, les racines de mandagore ont passé pour être prolifiques. C'est une erreur de l'ancienne médecine ; c'est ainsi qu'on a cru que le satyrion & les mouches cantharides excitaient à la copulation : mais de pareilles rêveries ne furent débitées que dans les grandes villes, où la débauche payait le charlatanisme. C'est encore une des raisons qui ont fait penser aux critiques que les événemens de la Genèse n'avaient pu arriver, & qu'ils n'avaient pu être écrits, dans le tems où l'on fait vivre Moïse. Mais cette critique nous paraît la plus faible de toutes. Nous pensons que des gardeurs de moutons & de chèvres, tels qu'on nous peint les patriarches, pouvaient avoir imaginé la prétendue propriété des mandragores tout aussi bien que les charlatans des grandes villes. Ces plantes chevelues pouvaient être aisément taillées en figures d'hommes & de femmes, avec les parties de la copulation ; & peut-être est-ce la première origine des priapes.

d'en manger, & dit à Lia : donne-moi de tes mandragores. Lia répondit : n'est-ce pas assez que tu m'aies pris mon mari, sans vouloir encore manger mes mandragores que mon fils m'a apportées ? Rachel lui dit : eh bien, je te cède mon mari ; qu'il dorme avec toi cette nuit, & donne-moi de tes mandragores (125.

Lia alla donc au-devant de Jacob, qui revenait des champs, & lui dit : tu entreras dans moi cette nuit, parce que je t'ai acheté pour prix de mes mandragores. Et Jacob coucha avec elle cette nuit-là. Dieu écouta la prière de Lia ; elle fit un cinquième fils, & elle dit : Dieu m'a donné ma récompense, parce que j'ai donné ma servante à mon mari (126).

Jacob après cela dit à son beau-père : tu sais comme je t'ai servi ; tu étais pauvre avant que je vinsse à toi ; maintenant tu es devenu riche ; il est juste que je pense aussi à mes affaires. Je serai encore ton valet, paissant tes troupeaux. Mettons à part toutes les brebis tachetées & marquées de diverses couleurs ; & désormais toutes les brebis & les chèvres, qui naîtront bi-

---

(125) Tous ces marchés sont assez singuliers. Esaü cède son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, & Rachel cède son mari à sa sœur pour une racine qui ressemble imparfaitement au membre viril. Quelques personnes ont été scandalisées de toutes ces histoires ; elles les ont prises pour des fables grossières, inventées par des Arabes grossiers, aux dépens de la raison, de la bienséance & de la vraisemblance. Elles n'ont pas songé combien ces tems-là étaient différens des nôtres ; elles ont voulu juger des mœurs de l'Arabie par les mœurs de Londres & de Paris : ce qui n'est ni honnête ni vraisemblable de notre tems, a pu être l'un & l'autre dans les tems qu'on nomme héroïques. Nous voyons des choses non moins extraordinaires dans toute la mythologie grecque & dans les fables arabes. Nous l'avons déjà dit, & nous devons le répéter : ce qui fut bon alors, ne l'est plus.

(126) On croirait en effet que les mandragores opérèrent dans Rachel ; puisqu'elle conçut un fils après en avoir mangé, & qu'elle en remercia le Seigneur. Cette propriété des mandragores a été supposée chez toutes les nations & dans tous les tems. On sait que Machiavel a fait une comédie établie sur ce préjugé vulgaire.

garrées feront à moi ; & celles qui naîtraient d'une feule couleur me convaincraient de t'avoir fripponné. Laban dit : j'y confens. Or Jacob prit des branches de peuplier, d'amandier & de plane, toutes vertes, les dépouilla d'une partie de leur écorce, enforte qu'elles étaient vertes & blanches. Lors donc que les brebis & les chèvres étaient couvertes au printemps par les mâles, Jacob mettait ces branches bigarrées fur les abreuvoirs, afin que les femelles conçuffent des petits bigarrés. Par ce moyen Jacob devint très-riche : il eut beaucoup de troupeaux, de valets & de fervantes, de chameaux & d'ânes (127).

Or Jacob, ayant entendu les enfans de Laban qui difaient : Jacob a volé tout ce qui était à notre père ; & le Seigneur ayant dit fur-tout à Jacob : fauve-toi dans les pays de tes pères & vers ta parenté, & je ferai avec toi ; il appella Rachel & Lia, les fit monter fur des chameaux, & partit. Et prenant tous fes meubles avec fes troupeaux, il alla vers Ifaac fon père au pays de Canaan. Ayant paffé l'Euphrate, Laban le pourfuivit pendant fept jours, & l'atteignit enfin vers la montagne de Galaad.

---

(127) « Quoi qu'en dife le texte, cette nouvelle fraude de Jacob ne » devait pas l'enrichir. Il y a eu des hommes affez fimples pour effayer cette » méthode : ils n'y ont pas plus réuffi que ceux qui ont voulu faire naître » des abeilles du cuir d'un taureau, & une verminière du fang de bœuf. » Toutes ces recettes font auffi ridicules que la multiplication du bled qu'on » trouve dans la *Maifon Ruftique* & dans le *Petit Albert*. S'il fuffifait de » mettre des couleurs devant les yeux des femelles pour avoir des petits de » même couleur, toutes les vaches produiraient des veaux verds ; & tous les » agneaux dont les mères paiffent l'herbe verte, feraient verds auffi. » Toutes les femmes qui auraient vu des rofiers, auraient des familles couleur » de rofe. Cette particularité de l'hiftoire de Jacob prouve feulement que ce » préjugé impertinent eft très-ancien. Rien n'eft fi ancien que l'erreur en » tout genre. Calmet croit rendre cette recette recevable, en alléguant » l'exemple de quelques merles blancs. Nous lui donnerons un merle blanc, » quand il nous fera voir des moutons verds ».

Cette remarque eft de M. Freret. Nous la donnons telle que nous l'avons trouvée. Elle eft bonne en phyfique, & mauvaife en théologie.

Mais Dieu apparut en songe à Laban, & lui dit : garde-toi bien de rien dire contre Jacob (128).

Or Laban étant allé tondre ses brebis, Rachel, avant de s'enfuir, avait pris ce tems pour voler les *Théraphim*, les idoles de son père. Et Laban, ayant enfin atteint Jacob, lui dit : je pourrais te punir ; mais le Dieu de ton père m'a dit hier : prends garde de molester Jacob. Eh bien ! veux-tu t'en aller voir ton père Isaac ? soit ; mais pourquoi m'as-tu volé mes dieux ? Jacob lui répondit : je craignais que tu ne m'enlevasses tes filles par violence ; mais, pour tes dieux, je consens qu'on fasse mourir celui qui les aura volés (129).

---

(128) Il y a bien des choses dignes d'observation. D'abord Dieu défend à Abraham, à Isaac & à Jacob d'épouser des filles idolâtres ; & tous trois, par l'ordre de Dieu même, épousent des filles idolâtres : car ils épousent leurs parentes idolâtres, petites-filles de Tharé, potier de terre, faiseur d'idoles. Laban est idolâtre. Rachel & Lia sont idolâtres. Ensuite Laban & Jacob son gendre ne sont occupés, pendant vingt ans, qu'à se tromper l'un l'autre. Jacob s'enfuit avec ses femmes & ses concubines, comme un voleur ; & il traîne, de l'Euphrate, avec lui douze enfans, qui sont les douze patriarches, qu'il a eus des deux sœurs & de leurs deux servantes. Dieu prend son parti, & avertit Laban l'idolâtre de ne point molester Jacob. C'est, dit-on, une figure de l'église chrétienne. Nous respectons cette figure, & nous ne sommes ni assez savans pour la comprendre, ni assez téméraires pour entrer dans les jugemens de Dieu.

(129) On ne voit dans toute cette histoire que des larcins. L'idolâtre Rachel, quoiqu'elle soit la figure de l'église, vole les *Théraphim*, les idoles de son père. Etait-ce pour les adorer ? Pour avoir une sauve-garde contre les recherches, elle feint d'avoir ses ordinaires, pour ne se point lever devant Laban ; comme si une femme qui passait sa vie à garder les troupeaux, ne pouvait se lever dans le tems de ses règles.

On demande ce que c'était que ces Théraphim. C'étaient sans doute de ces petites idoles, telles qu'en faisait Tharé le potier ; c'étaient des Pénates. Les hommes de tous les tems & de tous les pays ont été assez fous pour avoir chez eux de petites figures, des anneaux, des amulettes, des images, des caractères auxquels ils attachaient une vertu secrète. Le pieux Enée, en fuyant de Troye au milieu des flammes, ne manque pas d'emporter avec lui ses Théraphim, ses Pénates, ses petits dieux. Quand Genseric, Totila & le

Laban entra donc dans les tentes de Jacob, de Lia & des ſervantes, & ne trouva rien. Et étant entré dans les tentes de Rachel, elle cacha promptement les idoles ſous le bât d'un chameau, s'aſſit deſſus, & dit à ſon père : ne te fâche pas, mon père, ſi je ne puis me lever : car j'ai mes ordinaires. Alors Jacob & Laban ſe querellèrent & ſe racommodèrent, puis firent un pacte enſemble. Ils élevèrent un monceau de pierre pour ſervir de témoignage, & l'appellèrent le monceau du témoin, chacun dans ſa langue.

Comme il était ſeul en chemin pendant la nuit, voici qu'un fantôme lutta contre lui du ſoir juſqu'au matin ; & ce fantôme, ne pouvant le terraſſer, lui frappa le nerf de la cuiſſe, qui ſe ſécha auſſitôt ; & le fantôme, l'ayant ainſi frappé, lui dit : laiſſe-moi aller ; car l'aurore monte. — Je ne te lâcherai point, répondit Jacob, que tu ne m'aies béni. Le ſpectre dit : quel eſt ton nom ? Il lui répondit : on m'appelle Jacob. Le ſpectre dit alors : on ne t'appellera plus Jacob : car ſi tu as pu te battre contre Dieu, combien ſeras-tu plus fort contre les hommes (130) !

---

connétable de Bourbon, prirent Rome, les vieilles femmes emportaient ou cachaient les images en qui elles avaient le plus de dévotion.

Il reſte à ſavoir comment l'auteur ſacré qui, pluſieurs ſiècles après, écrivit cette hiſtoire, a pu ſavoir toutes ces particularités, tous ces diſcours, & l'anecdote des ordinaires de Rachel. C'eſt ſur quoi le profeſſeur de médecine Aſtruc a écrit un livre intitulé : *Conjectures ſur l'ancien Teſtament* ; mais ce livre n'a pas tenu ce qu'il promettait.

(130) Ici vous voyez la paix faite entre le beau-père & le gendre, qui s'accuſaient mutuellement de vol. Enſuite Jacob lutte toute la nuit contre un ſpectre, un fantôme, un homme ; & cet homme, ce ſpectre, c'eſt Dieu même. Dieu, en ſe battant contre lui, le frappe au nerf de la cuiſſe. Mais il y a ſix ſortes de nerfs qui ſe perdent dans le nerf crural antérieur & dans le poſtérieur. Il y a, outre ces nerfs, le grand nerf ſciatique qui ſe partage en deux. C'eſt ce nerf qui cauſe la goutte ſciatique, & qui peut rendre boiteux. L'auteur ne pouvait entrer dans ces détails ; l'anatomie n'était pas connue. C'eſt un uſage immémorial chez les Juifs d'ôter un nerf de la cuiſſe des gros animaux dont ils mangent, quoique la loi ne l'ordonne pas.

Jacob, étant donc revenu de Mésopotamie, vint à Salem, & acheta, des enfans d'Hémor, père du jeune prince Sichem, une partie d'un champ pour cent agneaux, ou pour cent *dragmonim*.

Alors Dina, fille de Lia, sortit pour voir les femmes du pays de Sichem; & le prince Sichem, fils d'Hémor roi du pays, l'aima, l'enleva & coucha avec elle, & lui fit de grandes caresses, & son ame demeura jointe avec elle. Et courant chez son père Hémor, il lui dit : mon père! je t'en conjure, donne-moi cette fille pour femme (131).

Une autre observation, c'est que la croyance que tous les spectres s'enfuient au point du jour est immémoriale. L'origine de cette idée vient uniquement des rêves qu'on fait quelquefois pendant la nuit, & qui cessent quand on s'éveille le matin.

Quant au nom de Jacob changé en celui d'Israël, il est à remarquer que ce nom est celui d'un ange chaldéen. Philon, Juif très-savant, nous dit que ce nom chaldéen signifie *voyant Dieu*, & non pas *fort contre Dieu*. Ce nom de fort contre Dieu semblerait ne convenir qu'à un mauvais ange.

Il est supprenant que Jacob, frappé à la cuisse, & cette cuisse étant desséchée, ait encore assez de force pour lutter contre Dieu, & pour lui dire : je ne te lâcherai point que tu ne m'aies béni. Tout cela est inexplicable par nos faibles connaissances.

(131) Maimonide fut le premier qui remarqua les contradictions résultantes de cette aventure de Dina. Il crut que cette fille avoit été mariée au même Job, à cet Arabe iduméen dont nous avons le livre, qui est le plus ancien monument de nos antiquités. Depuis ce tems, Aben-Esra, & ensuite Alphonse évêque d'Avila, dans son commentaire sur la Genèse, le cardinal Cayétan, presque tous les nouveaux commentateurs, & sur-tout Astruc, ont prouvé, par la manière dont les livres saints sont disposés, qu'en suivant l'ordre chronologique, Dina ne pouvait tout au plus être âgée que de six ans quand le prince Sichem fut si éperdument amoureux d'elle; que Siméon ne pouvait avoir qu'onze ans, & son frère Lévi dix, quand ils tuèrent, eux seuls, tous les Sichémites; que par conséquent cette histoire est impossible, si on laisse la Genèse dans l'ordre où elle est. Une réforme paraîtrait donc nécessaire pour laver le peuple de Dieu de l'opprobre éternel dont cette horrible action l'a souillé. Il n'y a personne qui ne souhaite que deux

Hémor alla en parler à Jacob ; & il en parla aussi aux enfans de Jacob. Il leur dit : allions-nous ensemble par des mariages ; donnez-nous vos filles, & prenez les nôtres ; demeurez avec nous. Cette terre est à vous : cultivez-la, possédez-la, faites-y commerce. Sichem parla de même ; il dit : demandez la dot que vous voudrez, les présens que vous voudrez ; vous aurez tout, pourvu que j'aie Dina.

Les fils de Jacob répondirent frauduleusement à Sichem & à son père : il est illicite & abominable parmi nous de donner notre sœur aux incirconcis : rendez-vous semblables à nous ; coupez vos prépuces ; & alors nous vous donnerons nos filles, & nous prendrons les vôtres, & nous ne ferons qu'un peuple. La proposition fut agréable à Sichem, à Hémor & au peuple. Tous les mâles se firent couper le prépuce ; & au troisième jour de l'opération, Siméon & Lévi, frères de Dina, entrèrent dans la ville, massacrèrent tous les mâles, tuèrent sur-tout le roi Hémor & le prince Sichem ; après quoi tous les autres fils de Jacob vinrent dépouiller les morts, saccagèrent la ville, prirent les moutons, les bœufs & les ânes, ruinèrent la campagne, & emmenèrent les femmes & les enfans captifs.

---

patriarches n'aient pas assassiné tout un peuple, & que les autres patriarches n'aient pas fait un désert d'une ville qui les avait reçus avec tant de bonté. Le crime est si exécrable que Jacob même le condamne expressément. Les savans nient absolument toute cette aventure de Dina & de Sichem. Mais aussi comment nier ce que le Saint-Esprit a dicté ? Pourra-t-on adopter une partie de l'ancien Testament, & rejeter l'autre ? Si l'atrocité horrible des Hébreux révolte le lecteur dans l'histoire de Dina ; nous lui verrons commettre d'autres horreurs, qui rendent celle-ci vraisemblable. Dieu, qui conduisit ce peuple, ne le rendit pas impeccable. On sait assez combien il était grossier & barbare. Quel que fût l'âge de Dina & des patriarches enfans de Jacob, le Saint-Esprit déclare qu'ils mirent à feu & à sang toute une ville où ils avaient été reçus comme frères ; qu'ils massacrèrent tout, qu'ils pillèrent tout, qu'ils emportèrent tout, & que jamais assassins ne furent ni plus perfides, ni plus voleurs, ni plus sanguinaires, ni plus sacrilèges. Il faut absolument ou croire cette histoire, ou refuser de croire le reste de la Bible.

Sur ces entrefaites, Dieu dit à Jacob (132) : leve-toi, vas à Béthel, habites-y, dreſſe un autel au Dieu qui t'apparut quand tu fuyais ton frère Eſaü. Jacob, ayant raſſemblé tous ſes gens, leur dit : jetez loin de vous tous les dieux étrangers qui ſont parmi vous ; purifiez-vous & changez d'habits. Ils lui donnèrent donc tous les dieux qu'ils avaient, & les ornemens qui étaient aux oreilles de ces dieux ; & Jacob les enfouit au pied d'un térébinthe, derrière la ville de Sichem. Quand ils furent partis, Dieu jeta la terreur dans toutes les villes des environs, & perſonne n'oſa les pourſuivre dans leur retraite.

Dieu apparut une ſeconde fois à Jacob depuis ſon retour de Méſopotamie, & Dieu lui dit : ton nom ne ſera plus Jacob ; mais ton nom ſera Iſraël ; & il lui dit : je ſuis le Dieu très-puiſſant ; je te ferai croître & multiplier ; tu ſeras père de pluſieurs nations ; & des rois ſortiront de tes reins.

Jacob partit enſuite de Béthel, & vint au printemps au pays

---

(132) Pluſieurs critiques ont remarqué avec étonnement & avec douleur que le Dieu de Jacob ne marque ici aucun reſſentiment du maſſacre des Sichémites, lui qui menaça de punir ſept fois celui qui tuerait Caïn, & ſoixante & dix-ſept fois ſept fois ceux qui tueraient Lamech.

On ne dit point quels étaient ces dieux étrangers que ſes domeſtiques avaient amenés de Méſopotamie : on croit qu'ils étaient les mêmes que les Théraphim de Rachel.

Dieu bénit encore Jacob, & lui promet que des rois ſortiront de ſes reins. Des critiques ont ſuppoſé que Dieu ſeul étant le roi des Hébreux, Moïſe, qui était le lieutenant de Dieu, ne pouvait regarder comme une bénédiction la promeſſe de faire ſortir des rois des reins de Jacob, attendu que, lorſque dans la ſuite les Juifs eurent des rois, le prophète Samuël regarda ce changement comme une malédiction, & dit expreſſément au peuple que c'était trahir Dieu & renoncer à lui que de reconnaître un roi. Delà ces cenſeurs concluent témérairement qu'il eſt impoſſible que Moïſe ait écrit le Pentateuque. Nous ne nous arrêterons point à de telles critiques. Seulement nous remarquerons encore que les Iduméens, fils d'Eſaü, furent toujours plus puiſſans, plus nombreux, plus riches, que les deſcendans de Jacob, qui furent ſi ſouvent eſclaves.

qui mène à Ephrata, Rachel étant prête d'accoucher. Ses couches furent si douloureuses qu'elles la mirent à la mort. Son ame étant prête de sortir, elle donna à son fils le nom de Benoni, le fils de ma douleur. Mais Jacob l'appella Benjamin, le fils de ma droite. Rachel mourut, & fut enterrée sur le chemin qui mène à Ephrata, c'est-à-dire à Bethléem. Jacob mit une pierre sur le lieu de sa sépulture, qu'on voit encore aujourd'hui.

Or, étant parti de ce lieu, il transporta ses tentes dans un endroit appellé la Tour des troupeaux ; & ce fut là que Ruben, fils aîné de Jacob, coucha avec Bala (133), femme ou concubine de son père.

Or Jacob avait douze fils. Les fils de Lia sont Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar & Zabulon. Les fils de Rachel sont Dan & Nephtali. Les fils de la servante Zelpha sont

---

(133) Ce que dit le texte de la ville d'Ephrata & du bourg de Bethléem, donne encore occasion aux critiques de dire que Moïse n'a pu écrire le Pentateuque. Leur raison est que la ville d'Ephrata ne reçut ce nom que de Caleb du tems de Josué, & que ni Bethléem, ni Jérusalem n'existaient encore. Bethléem, reçut ce nom de la femme de Caleb, qui se nommait Ephrata. Cette nouvelle critique est forte ; nous y répondrons ce que nous avons déjà répondu aux autres.

Nous avouons qu'il est étrange que Ruben, le premier des patriarches, prenne précisément le tems de la mort de Rachel pour coucher avec la concubine ou la femme de son père, sans que la sainte Ecriture marque son horreur pour ce nouveau crime. Les voies du Seigneur ne sont pas les nôtres. La servante Bala, souillée de cet inceste, est la première des prostituées dont il soit parlé dans l'Ecriture : elle est femme de ce même Jacob dont Jesus-Christ lui-même a daigné naître, pour montrer sans doute qu'il lavait tous les péchés. Jacob ne témoigne ici aucune colère de cette abomination. Il attendit l'article de sa mort pour reprocher à Ruben sa turpitude, & le massacre des Sichémites à Siméon & à Lévi. On lui fait dire à Ruben, en mourant : mon fils premier-né, tu étais ma force, mais la cause de ma douleur : tu t'es répandu comme l'eau : tu ne croîtras point, parce que tu as monté sur le lit de ton père, & que tu as maculé sa couche. Et il ajouta : les deux frères Siméon & Lévi ont été des vases belliqueux d'iniquités : que leur fureur soit maudite ! &c........

Gad & Azer. Voilà les fils qui sont nés à Jacob en Mésopotamie.

Or voici les générations d'Esaü, qui sont nées d'Esaü, qui est le même qu'Edom. Esaü épousa des filles cananéennes, Ada, Olibrama, Bésémath; & il en eut plusieurs fils, qui furent princes, & qui firent paître des ânes.

(Ici l'auteur sacré, après avoir nommé tous ces princes Arabes, ajoute : ce sont là les rois qui régnèrent dans le pays d'Edom, avant que les enfans d'Israël eussent un roi (134).

Or Jacob habita dans la terre de Canaan, où son père avait voyagé; & voici les affaires de la famille de Jacob. Joseph, âgé de seize ans, menait paître le troupeau avec ses frères, & il accusa ses frères auprès de son père d'un très-grand crime. Or Israël aimait son fils Joseph plus que tous ses enfans, parce qu'il l'avait engendré étant vieux; & même il lui avait donné une tunique bigarrée : c'est pourquoi ses frères le haïssaient.

Il arriva aussi qu'il leur raconta un songe qui le fit haïr encore davantage. Il leur dit : écoutez mon songe. J'ai songé que nous

---

(134) Ce passage de l'auteur sacré a enhardi plus qu'aucun autre les critiques à soutenir que Moïse ne pouvait être l'auteur de ce livre : ils ont dit qu'il était de la plus grande évidence que ces mots, *avant que les enfans d'Israël eussent un roi*, n'ont pu être écrits que sous les rois d'Israël. C'est le sentiment du savant Le Clerc, de plusieurs Théologiens de Hollande, d'Angleterre, & même du grand Newton. Nous ne pouvons nous empêcher d'avouer que si la Bible était un livre ordinaire, écrit par les hommes avec cette scrupuleuse exactitude qu'on exige aujourd'hui, ce passage aurait été tourné autrement. Il est certain que si un auteur moderne avait écrit : *Voici les rois qui ont régné en Espagne, avant que l'Allemagne eût sept électeurs*, tout le monde conviendrait que l'auteur écrivait du tems des électeurs. Le Saint-Esprit ne se règle pas sur de pareilles critiques; il s'élève au-dessus des tems & des loix de l'histoire; il parle par anticipation; il mêle le présent & le passé avec le futur. En un mot, ce livre ne ressemble à aucun autre livre; & les faits qui y sont contenus ne ressemblent à aucun des autres événemens qui se sont passés sur la terre.

étions occupés ensemble à lier des gerbes; que ma gerbe s'élevait, & que vos gerbes adoraient ma gerbe. J'ai songé encore un autre songe. C'est que le soleil & la lune & onze étoiles m'adoraient........... Et ses frères se disaient: tuons notre songeur, & nous dirons qu'une bête l'a mangé; & nous verrons de quoi lui auront servi ses songes............ Et s'étant assis ensuite pour manger leur pain, ils virent des Ismaélites qui venaient de Galaad avec des chameaux chargés d'aromates; ils vendirent à ces marchands leur frère Joseph, qu'ils avaient jeté tout nu dans un puits sec, après l'avoir dépouillé de sa belle robe bigarrée; & ils le vendirent vingt pièces d'argent (135). Alors ils prirent la tunique de Joseph, & l'ayant arrosée du sang d'un

(135) Le peuple de Dieu n'était alors composé que de quatorze hommes, Isaac, Jacob & douze enfans, dans le tems qu'on voyait par-tout de grandes nations. Les pères ont remarqué que c'est la figure du petit nombre des élus. Mais, parmi ces élus, Jacob trompe son père & son frère, & il vole son beau-père. Il couche avec ses servantes. Ruben couche avec sa belle-mère. Deux enfans de Jacob égorgent tous les mâles de Sichem. Les autres enfans pillent la ville. Ces mêmes enfans veulent assassiner leur frère Joseph, & ils le vendent pour esclave à des marchands. Cette famille semble bien abominable aux critiques. Mais le R. P. Dom Calmet prouve que Joseph, vendu par ses frères pour vingt pièces d'argent, annonce évidemment Jesus-Christ vendu trente pièces par Judas-Iscariot. Encore une fois, les voies de Dieu ne sont pas nos voies.

A l'égard des songes, qui attirèrent à Joseph la haine de ses frères, ils ont toujours été regardés comme envoyés du ciel; & dans toutes les nations il se trouva des charlatans qui les expliquaient. Cette explication des songes est expressément défendue dans le Lévitique, chapitre 19; & il est dit dans le chapitre 13 du Deutéronome, que le songeur de songes doit être mis à mort dans certains cas. Mais pour Joseph, on verra qu'il ne réussit en Egypte, & qu'il ne fut le soutien de sa famille, qu'à cause de ses songes.

Quant aux marchands ismaélites, on voit qu'ils faisaient déjà un grand commerce d'aromates & d'esclaves; ce qui marque une extrême population. Les douze enfans d'Ismaël avaient déjà produit un peuple immense; & les douze enfans de son neveu Jacob paraissent être encore dans la misère, réduits à garder les moutons, malgré les richesses que le sac de la ville de Sichem devait leur avoir procurées.

chevreau, ils l'envoyèrent à leur père, & lui firent dire : nous avons trouvé cela ; vois si c'est la robe de ton fils ou non. Et Jacob, ayant déchiré ses vêtemens, il se revêtit d'un cilice, pleurant long-tems son fils ; & il dit : je descendrai avec mon fils dans l'enfer ; & il continua de pleurer.

Les Ismaélites, ou Madianites, vendirent Joseph en Egypte à Putiphar, eunuque de Pharaon, & maître de la milice (136).

---

(136) Les enfans de Jacob mettent le comble à leur crime en désolant leur père par la vue de cette tunique ensanglantée. Jacob s'écrie, dans sa douleur : j'en mourrai ; je descendrai en enfer avec mon fils. Le mot *shéol*, qui signifie la fosse, le souterrein, la sépulture, a été traduit dans la Vulgate par le mot d'enfer, *infernúm*, qui veut dire proprement le tombeau, & non pas le lieu appellé par les Egyptiens & par les Grecs, tartare, ténare *ades*, séjour du Styx & de l'Achéron, lieu où vont les ames après leur mort, royaume de Pluton & de Proserpine, caverne des damnés, champs élisées, &c..... Il est indubitable que les Juifs n'avaient aucune idée d'un pareil enfer, & qu'il n'y a pas un seul mot dans tout le Pentateuque qui ait le moindre rapport ou avec l'enfer des anciens, ou avec le nôtre, ou avec l'immortalité de l'ame, ou avec les peines & les récompenses après la mort. Ceux qui ont voulu tirer de ce mot *shéol*, traduit par le mot *infernum*, une induction que notre enfer était connu de l'auteur du Pentateuque, ont eu une intention très-louable & que nous révérons ; mais c'est au fond une ignorance très-grossière, & nous ne devons chercher que la vérité.

Le cilice dont se revet Jacob après avoir déchiré ses vêtemens, a fourni de nouvelles armes aux critiques, qui veulent que le Pentateuque n'ait été écrit que dans des siècles très-postérieurs. Le cilice était une étoffe de Cilicie ; & la Cilicie n'était pas connue des Hébreux avant Esdras. Il y avait deux sortes d'étoffes nommées cilices, l'une très-fine & très-belle, tissue de poil d'antelop, ou de chèvre sauvage, appellée *mo* dans l'Asie mineure, d'où nous vient la véritable moire, à laquelle nous avons substitué une étoffe de soie calandrée. L'autre cilice était une étoffe plus grossière, faite avec du poil de chèvre commune, & qui servit aux paysans & aux moines. Les critiques disent qu'aucune de ces étoffes n'étant connue des premiers Juifs, c'est une nouvelle preuve évidente que le Pentateuque n'est ni de Moïse, ni d'aucun auteur de ces tems-là. Nous répondons toujours que l'auteur sacré parle par anticipation, & qu'aucune critique, quelque vraisemblable qu'elle puisse être, ne doit ébranler notre foi.

En ce tems-là Juda alla en Canaan ; & ayant vu la fille d'un Cananéen nommé Sua, il la prit pour sa femme, & entra dans elle, & en eut un fils nommé Her, & un autre fils nommé Onan, & un troisième appellé Séla (137).

Il leur paraît encore improbable que les rois d'Egypte eussent déjà des eunuques. Ce raffinement affreux de volupté & de jalousie est, à la vérité, fort ancien ; mais il suppose de grands royaumes très-peuplés & très-riches. Il est difficile de concilier cette grande population de l'Egypte du tems de Jacob, avec le petit nombre du peuple de Dieu, qui ne consistait qu'en quatorze mâles. On a déjà répondu à cette question par le petit nombre des élus.

(137) Le Seigneur a beau défendre à ses patriarches de prendre des filles cananéennes ; ils en prennent souvent. Juda, après la mort de son fils aîné Her, donne la veuve à son second fils Onan, afin qu'Onan lui fasse des enfans qui hériteront du mort. Cette coutume n'était point encore établie dans la race d'Abraham & d'Isaac ; & l'auteur sacré parle par anticipation, comme nous l'avons déjà remarqué plusieurs fois.

Les commentateurs prétendent que cette Thamar fut bien maltraitée par ses deux maris ; que Her, le premier, le traitait en Sodomite, & que le second ne voulait jamais consommer l'acte du mariage dans le vase convenable, mais répandait sa semence à terre. Le texte ne dit pas positivement que Her traitait sa femme à la manière des Sodomites ; mais il se sert de la même expression qui est employée pour désigner le crime de Sodome. A l'égard du péché d'Onan, il est expressément énoncé.

C'est une chose bien singulière que Thamar, ayant été si maltraitée par les deux enfans de Juda, veuille ensuite coucher avec le père, sous prétexte qu'il ne lui a point donné son troisiéme fils Séla, qui n'était pas encore en âge. Elle prend un voile pour se déguiser en fille de joie. Mais au contraire le voile était & fut toujours le vêtement des honnêtes femmes. Il est vrai que dans les grandes villes, où la débauche est fort connue, les filles de joie vont attendre les passans dans de petites rues, comme à Londres, à Paris, à Rome, à Venise. Mais il n'est pas vraisemblable que le rendez-vous des filles de joie, dans le misérable pays de Canaan, fût à la campagne dans un chemin fourchu.

Il est bien étrange qu'un patriarche couche en plein jour avec une fille de joie sur le grand chemin, & s'expose à être pris sur le fait par tous les passans.

Or Juda donna pour femme à son fils Her, une fille nommée Thamar.

Or son premier-né Her étant méchant devant le Seigneur, Dieu le tua. Juda dit donc à Onan son second fils : prends pour femme la veuve de ton frère ; entre dans elle, & suscite la semence de ton frère. Mais Onan, sachant que les enfans qu'il ferait ne seraient point à lui, mais seraient réputés être les enfans de feu son frère, en entrant dans sa femme, répandait sa semence par terre. C'est pourquoi le Seigneur le tua aussi.

C'est pourquoi Juda dit à Thamar sa bru : va-t-en ; reste veuve dans la maison de ton père, jusqu'à ce que mon troisième fils Séla soit en âge. Elle s'en alla donc, & habita chez son père.

Or Juda, étant allé voir tondre ses brebis, Thamar prit un voile, & s'assit sur un chemin fourchu ; & Juda, l'ayant apperçue, crut que c'était une fille de joie, car elle avait caché

Le comble de l'impossibilité est que Juda, étranger dans le Canaan, & n'ayant pas la moindre possession, ordonne qu'on brûle sa belle-fille dès qu'il sait qu'elle est grosse, & que sur le champ on prépare un bûcher pour la brûler, comme s'il était le juge & le maître du pays.

Cette histoire a quelque rapport à celle de Thyeste, qui, rencontrant sa fille Pélopée, coucha avec elle sans la connaître. Les critiques disent que les Juifs écrivirent fort tard, qu'ils copièrent beaucoup d'histoires grecques qui avaient cours dans toute l'Asie mineure. Josephe & Philon avouent que les livres juifs n'étaient connus de personne, & que les livres grecs étaient connus de tout le monde.

Quoi qu'il en soit, ce ce qu'il y a de plus singulier dans l'aventure de Thamar, c'est que notre Seigneur Jesus-Christ naquit, dans la suite des tems, de son inceste avec le patriarche Juda. *Ce n'est pas sans de bonnes raisons* (dit le révérend père dom Calmet) *que le Saint-Esprit a permis que l'histoire de Thamar, de Rahab, de Ruth, de Betzabée, se trouve mêlée dans la généalogie de Jesus-Christ.*

ſon viſage ; & s'approchant d'elle, il lui dit : il faut que je couche avec toi ; car il ne ſavait pas que c'était ſa Bru. Et elle lui dit : que me donneras-tu pour coucher avec moi ? Je t'enverrai, dit-il, un chevreau de mon troupeau. Elle repliqua : je ferai ce que tu voudras ; mais donne-moi des gages. Que demandes-tu pour gages ? dit Juda ? Thamar repliqua : donne-moi ton anneau, ton bracelet & ton bâton. Il n'y eut que ce coït entre Juda & Thamar ; elle fut engroſſée ſur le champ. Et ayant quitté ſon habit, elle reprit ſon habit de veuve.

Juda envoya par ſon valet le chevreau promis, pour reprendre ſes gages. Le valet, ne trouvant point la femme, demanda aux habitans du lieu : où eſt cette fille de joie qui était aſſiſe ſur ce chemin fourchu ? Ils répondirent tous : il n'y a point eu de fille de joie en ce lieu. Juda dit : eh bien ! qu'elle garde mes gages ; elle ne pourra pas au moins m'accuſer de n'avoir pas voulu la payer.

Or trois mois après on vint dire à Juda : ta Bru a forniqué ; car ſon ventre commence à s'enfler. Juda dit : qu'on l'aille chercher au plus vîte, & qu'on la brûle. Comme on la conduiſait au ſupplice, elle renvoya à Juda ſon anneau, ſon bracelet & ſon bâton, diſant : celui à qui cela appartient m'a engroſſée. Juda, ayant reconnu ſes gages, dit : elle eſt plus juſte que moi.

Cependant Joſeph fut conduit en Egypte ; & Putiphar l'Egyptien, eunuque de Pharaon & prince de l'armée, l'acheta des Iſmaélites. Et après pluſieurs jours, la femme de Putiphar, ayant regardé Joſeph, lui dit : couche avec moi. Lequel ne conſentant point à cette action mauvaiſe, lui dit : voilà que mon maître m'a confié tout ſon bien ; enſorte qu'il ne ſait pas ce qu'il a dans ſa maiſon ; il m'a rendu le maître de tout, excepté de toi, qui es ſa femme. Cette femme ſollicitait tous les jours ce jeune homme ; & il refuſait de commettre l'adultère. Il arriva un certain jour que Joſeph, étant dans la maiſon, & faiſant quelque choſe ſans témoin, elle le prit par ſon manteau, & lui dit : couche avec moi. Joſeph, lui laiſſant ſon manteau, s'enfuit dehors. La femme, voyant ce manteau dans ſes mains & qu'elle était mé-

prisée, montra ce manteau à son mari, comme une preuve de sa fidélité, & lui dit: cet esclave hébreu, que tu as amené, est entré à moi pour se moquer de moi; & m'ayant entendu crier, il m'a laissé son manteau que je tenais, & s'en est enfui (138).

Après cela, il arriva que deux autres eunuques du roi d'Egypte, son échanson & son panetier (139), furent mis dans la prison du prince de l'armée, dans laquelle prison Joseph était enchaîné. Et ils eurent chacun un songe dans la même nuit. Ils dirent à Joseph: nous avons eu chacun un songe, & il n'y a personne pour l'expliquer. Et Joseph leur dit (140):

---

(138) Cette histoire a beaucoup de rapport à celle de Bellérophon & de Prœtus, à celle de Thésée & d'Hippolyte, & à beaucoup d'autres histoires grecques & asiatiques. Mais ce qui ne ressemble à aucune fable des mythologies profanes, c'est que Putiphar était eunuque & marié. Il est vrai que dans l'Orient il y a quelques eunuques, & même des eunuques noirs, entiérement coupés, qui ont des concubines dans leur harem; parce que ces malheureux, à qui on a coupé toutes les parties viriles, ont encore des yeux & des mains. Ils achètent des filles, comme on achète des animaux agréables pour mettre dans une ménagerie. Mais il fallait que la magnificence des rois d'Egypte fût parvenue à un excès bien rare, pour que les eunuques eussent des serrails, ainsi qu'ils en ont aujourd'hui à Constantinople & à Agra.

(139) Il se peut que dans des tems très-postérieurs le mot eunuque fût devenu un titre d'honneur; & que les peuples, accoutumés à voir ces hommes, dépouillés des marques de l'homme, parvenus aux plus grandes places pour avoir gardé des femmes, se soient accoutumés enfin à donner le nom d'eunuques aux principaux officiers des rois orientaux: on aura dit l'eunuque du roi, au lieu de dire le grand écuyer, le grand échanson du roi, mais cela ne peut être arrivé dans des tems voisins du déluge. Il faut donc croire que Putiphar & ces deux officiers, qualifiés eunuques, l'étaient véritablement.

(140) L'explication des songes doit être encore plus ancienne que l'usage de châtrer les hommes que les rois admettaient dans l'intérieur de leurs palais. C'est une faiblesse naturelle d'être inquiet d'un songe pénible; & quiconque manifeste sa faiblesse, trouve bientôt un charlatan qui en abuse. Un songe ne signifie rien; & si, par hasard, il signifiait quelque chose, il n'y aurait que

n'eſt ce pas Dieu qui interprète les ſonges? Raconte-moi ce que tu as vu. Le grand échanſon du roi lui répondit : j'ai vu une vigne ; il y avait trois branches qui ont produit des boutons, des fleurs & des raiſins mûrs ; je tenais dans ma main la coupe du roi ; j'ai preſſé dans ſa coupe le jus des raiſins, & j'en ai donné à boire au roi. Joſeph lui dit : voici l'interprétation de ce ſonge. Les trois branches ſont trois jours, après leſquels Pharaon te rendra ton emploi, & tu lui ſerviras à boire comme à l'ordinaire. Je te prie ſeulement de te ſouvenir de moi, afin que le Pharaon me faſſe ſortir de cette priſon ; car j'ai été enlevé, par fraude, de la terre des Hébreux, & j'ai été mis dans une citerne.

Le grand panetier dit à Joſeph : j'ai eu auſſi un ſonge. J'avais trois paniers de farine ſur ma tête ; & les oiſeaux ſont venus la manger. Joſeph lui répondit : les trois corbeilles ſignifient trois jours, après quoi le Pharaon te fera pendre, & les oiſeaux te mangeront.

Trois jours après arriva le jour de la naiſſance de Pharaon : il fit un grand feſtin à ſes officiers, & ſe reſſouvint à table de ſon grand échanſon & de ſon grand panetier. Il rétablit l'un pour lui donner à boire, & fit pendre l'autre, afin de vérifier l'explication de Joſeph. Mais le grand échanſon, étant rétabli, oublia l'interprète de ſon rêve.

Dieu qui le sût & qui pût le révéler. Il eſt défendu dans le Lévitique d'expliquer les ſonges ; mais le Lévitique n'était pas fait du tems de Joſeph. On doit croire que Dieu même l'inſtruiſit ; puiſqu'il dit que Dieu eſt l'interprète des ſonges.

Ce qui peut embarraſſer, c'eſt qu'il ſemble ici que le Pharaon & ſes officiers, & Joſeph, reconnaiſſent le même Dieu. Car, lorſque Joſeph leur dit que Dieu envoie les ſonges & les explique, ils ne repliquent rien ; ils en conviennent. Cependant l'Egypte & les enfans de Jacob n'avaient pas la même religion : mais on peut reconnaître le même Dieu, & différer dans les dogmes. Les catholiques romains & les catholiques grecs, les luthériens & les calviniſtes, les Turs & les Perſans, ont le même Dieu, & ne ſont point d'accord enſemble.

Deux ans après, Pharaon eut un songe. Il crut être sur le bord d'un fleuve, dont sortaient sept vaches belles & grasses, & ensuite sept maigres & vilaines ; & ces vilaines dévorèrent les belles. Il se rendormit, & vit sept épis très-beaux à une même tige, & sept autres épis desséchés qui mangèrent les autres épis. Saisi de terreur, il envoya dès le matin chercher tous les sages & tous les devins ; nul ne put lui expliquer son rêve. Alors le grand échanson se souvint de Joseph ; il fut tiré de prison par ordre du roi, & présenté à lui, après qu'on l'eût rasé & habillé.

Joseph répondit : les deux songes du roi signifient la même chose. Les sept belles vaches & les sept beaux épis signifient sept ans d'abondance. Les sept vaches maigres & les sept épis desséchés signifient sept années de stérilité. Il faut donc que le roi choisisse un homme sage & habile qui gouverne toute la terre d'Egypte, & qui établisse des préposés qui gardent chaque année la cinquième partie des fruits. Le conseil plut à Pharaon & à ses ministres. Le roi leur dit : où pouvons-nous trouver un homme aussi rempli que lui de l'esprit de Dieu ? Et il dit à Joseph : puisque Dieu t'a montré tout ce que tu m'as dit, où pourrai-je trouver un homme plus sage que toi & semblable à toi (141) ? Il lui donna son anneau, le vêtit d'une robe de fin lin, lui mit au cou un collier d'or, le fit monter sur un char ; & un héraut criait : Que tout le monde fléchisse le genou devant le gouverneur de l'Egypte. Il changea aussi son nom ;

---

(141) Le Pharaon déclare ici deux fois que l'esclave hébreu est inspiré de Dieu : il ne dit pas, de son Dieu particulier ; il dit, de Dieu, en général. Il semble donc ici que, malgré toutes les superstitions qui dominaient, malgré la magie & les sorcelleries auxquelles on croyait, le Dieu universel était reconnu à Memphis comme dans la famille d'Abraham, du moins au tems de Joseph. Mais comment savoir ce que croyaient des Egyptiens ? Ils ne le savaient pas eux-mêmes.

On fait une autre question moins importante. On demande comment sept épis de bleds parurent en manger sept autres. Nous n'entreprenons point d'expliquer ce repas.

il l'appella Zaphna-paneah, & lui fit épouser Azeneth, fille de Putiphar, qui était aussi prêtre d'Héliopolis.

Avant que la famine commençât, Joseph eut deux fils de sa femme Azeneth, fille de Putiphar. Et il nomma l'aîné Manassé, & l'autre Ephraïm (142)...

Or Jacob, ayant appris qu'on vendait du bled en Egypte, dit à ses enfans : allez acheter en Egypte du bled............ Ils vinrent donc se présenter devant Joseph. Joseph, les ayant reconnus, ses frères ne le reconnurent pas, quoiqu'il les eût bien reconnus; & il leur dit: vous êtes des espions. Ils repliquèrent : nous sommes douze frères & vos serviteurs, tous enfans d'un même père, & l'autre n'est plus au monde. Allez, allez leur dit Joseph; vous êtes des espions. Envoyez quelqu'un de vous chercher votre petit frère; & vous resterez en prison jusqu'à ce que je sache si vous avez dit vrai ou faux. Il les fit donc mettre en prison pour trois jours, & le troisième jour il les fit sortir & leur dit : qu'un seul de vos frères demeure dans les liens en prison; vous autres, allez-vous-en, & emportez le froment que vous avez acheté; mais amenez-moi le plus jeune de vos frères, afin que je voie si vous m'avez trompé, & que vous ne mouriez point. Et ayant fait prendre Siméon, il le fit lier en leur présence. Il ordonna à ses gens d'emplir leurs sacs de bled, & de remettre dans leurs sacs leur argent, & de leur donner encore des vivres pour leur voyage. Les frères de Joseph partirent donc avec leurs ânes chargés de froment. Et

(142) Ceci est singulier. Joseph, petit-fils d'Abraham, épouse Azeneth, fille de la femme d'un eunuque qui l'avait mis dans les fers ! Quel était le père d'Azeneth ? Ce n'était pas l'eunuque Putiphar. L'Alcoran, au sura Joseph, conte d'après d'anciens auteurs juifs, que cette Azeneth était un enfant au berceau lorsque la femme de Putiphar accusa Joseph de l'avoir voulu violer. Un domestique de la maison dit qu'il fallait s'en rapporter à cet enfant, qui ne pouvait encore parler : l'enfant parla. Ecoutez, dit-elle à Putiphar; si ma mère a déchiré le manteau de Joseph par-devant, c'est une preuve que Joseph voulait la prendre à force; mais si ma mère a pris & déchiré le manteau par derrière; c'est une preuve qu'elle courait après lui.

étant arrivés à l'hôtellerie (143), l'un d'eux ouvrit son sac pour donner à manger à son âne ; & il dit à ses frères : on m'a rendu mon argent, le voici dans mon sac ; & ils furent saisis d'étonnement (144)...... Etant arrivés chez leur père, en la terre de Canaan, il lui contèrent tout ce qui leur était arrivé. Jacob leur dit : s'il est nécessaire que j'envoie mon fils Benjamin, faites ce que vous voudrez. Prenez les meilleurs fruits de ce pays-ci dans vos vases, un peu de résine, de miel, de storax, du térébinthe & de la menthe ; portez aussi avec vous le double de l'argent que vous avez porté à votre voyage, de peur qu'il n'y ait eu de la méprise.........

Ils retournèrent donc en Egypte avec l'argent. Ils se présentèrent devant Joseph, qui, les ayant vus & Benjamin avec eux, dit à son maître d'hôtel : faites-les entrer ; tuez des victimes ; préparez un dîner : car ils dîneront avec moi à

(143) Les critiques assurent qu'il n'y avait point encore d'hôtelleries dans ce tems-là. Ils ajoutent cette objection à tant d'autres pour faire voir que Moïse n'a pu être l'auteur de la Genèse. Il est vrai que nous ne connaissons point d'hôtelleries chez les Grecs, & qu'il n'y en eut point chez les premiers Romains. On conjecture que l'usage des hôtelleries était aussi inconnu chez les Egyptiens que dans la Palestine. Mais on n'en a pas de preuves certaines. Il n'est pas impossible que des marchands arabes eussent établi quelques hangars, quelques cabanes, comme depuis on a établi des caravanserails. Il est même vraisemblable que des rois d'Egypte, qui avaient bâti des pyramides, n'avaient pas négligé de construire quelques édifices en faveur du négoce.

(144) On dit que si les patriarches chargèrent leurs ânes, il est à croire qu'ils marchèrent à pieds depuis le Canaan jusqu'à Memphis : ce qui fait un chemin d'environ cent lieues. On infère delà qu'ils étaient fort pauvres, ne possédant aucun domaine considérable, & ne vivant que comme des Arabes du désert, voyageant sans cesse, & plantant leurs tentes où ils pouvaient. Cependant le pillage de Sichem devait les avoir enrichis. La seule difficulté est de savoir comment Jacob & ses onze enfans avaient pu être soufferts dans un pays où ils avaient commis une action si horrible, & où toutes les hordes cananéennes devaient se réunir pour les exterminer. Au reste, si la famine forçait les enfans d'Israël d'aller à Memphis, tous les Cananéens qui manquaient de bled devaient y aller aussi.

midi (145)............. Joseph ayant levé les yeux & ayant remarqué son frère utérin, il leur demanda : est-ce là votre petit frère dont vous m'avez parlé ? Et il lui dit : Dieu te favorise, mon fils ! Et il sortit promptement, parce que ses entrailles étaient émues sur son frère, & que ses larmes coulaient.

On servit à part Joseph, & les Egyptiens qui mangeaient avec lui, & les frères de Joseph aussi à part : car il est défendu aux Egyptiens de manger avec des Hébreux : ces repas seraient regardés comme profanes. Les fils de Jacob s'assirent donc en présence de Joseph, selon l'ordre de leur naissance, & ils furent fort surpris qu'on donnât une part à Benjamin cinq fois plus grande que celles des autres.........

Or Joseph donna ordre à son maître d'hôtel d'emplir les sacs des Hébreux de bled, & de mettre leur argent dans leurs sacs, & de placer à l'entrée du sac de Benjamin non seulement son argent, mais encore la coupe même du premier ministre. On les laissa partir le lendemain matin avec leurs ânes ; puis on courut après eux ; on fit ouvrir leurs sacs, & on trouva la coupe & l'argent au haut du sac de Benjamin. Le maître d'hôtel leur dit : ah ! quel mal avez-vous rendu pour le bien qu'on vous a fait !

---

(145) Les Egyptiens avaient en horreur tous les étrangers, & se croyaient souillés s'ils mangeaient avec eux. Les Juifs prirent d'eux cette coutume inhospitalière & barbare. L'église grecque a imité en cela les Juifs, au point qu'avant Pierre le Grand il n'y avait pas un Russe parmi le peuple qui eût voulu manger avec un luthérien, ou avec un homme de la communion romaine. Aussi nous voyons que Joseph, en qualité d'Egyptien, fit manger ses frères à une autre table que la sienne ; il leur parlait même par interprète. La différence du culte, en ne reconnaissant qu'un même Dieu paraît ici évidemment. On immole des victimes dans la maison même du premier ministre, & on les sert sur table. Cependant il n'est jamais question ni d'Isis, ni d'Osiris, ni d'aucun animal consacré. Il est bien étrange que l'auteur hébreu de l'histoire hébraïque, ayant été élevé dans les sciences des Egyptiens, semble ignorer entiérement leur culte. C'est encore une des raisons qui ont fait croire à plusieurs savans que Mosé, ou Moïse, ne peut être l'auteur du Pentateuque.

Vous avez volé la tasse dans laquelle monseigneur boit, sa tasse divinatoire, dans laquelle il prend ses augures (146).

Joseph ne pouvait plus se retenir devant le monde; ainsi il ordonna que tous les assistans sortissent dehors, afin que personne ne fût témoin de la reconnaissance qui allait se faire. Et élevant la voix, avec des gémissemens que les Egyptiens & toute la maison de Pharaon entendirent, il dit à ses frères : Je suis Joseph. Mon père vit-il encore? Ses frères ne pouvaient repondre, tant ils furent saisis de frayeur. Mais il leur dit avec douceur : approchez-vous de moi; & lors ils s'approchèrent. Oui, dit-il, je suis votre frère Joseph que vous avez vendu en Egypte. Ne craignez rien; ne vous troublez point pour m'avoir vendu dans ces contrées. C'est pour votre salut que Dieu m'a fait venir avant vous en Egypte. Ce n'est point par vos desseins que j'ai été conduit ici, mais par la volonté de Dieu, qui m'a rendu le père, le sauveur du Pharaon, & qui m'a fait prince de toute la terre d'Egypte. Hâtez-vous d'aller trouver mon père; dites lui ces

---

(146) Quoi qu'en dise Grotius, il est clair que le texte donne ici Joseph pour un magicien : il devinait l'avenir en regardant dans sa tasse. C'est une très-ancienne superstition, très-commune chez les Chaldéens & chez les Egyptiens : elle s'est même conservée jusqu'à nos jours. Nous avons vu plusieurs charlatans & plusieurs femmes employer ce ridicule sortilège. Boyer Bandot, dans la régence du duc d'Orléans, mit cette sottise à la mode : cela s'appellait lire dans le verre. On prenait un petit garçon ou une petite fille, qui, pour quelque argent, voyait dans ce verre, plein d'eau, tout ce qu'on voulait voir. Il n'y a pas là grande finesse. Les tours les plus grossiers suffisent pour tromper les hommes, qui aiment toujours à être trompés. Les tours & les impostures des convulsionnaires n'ont pas été plus adroits; & cependant on sait quelle prodigieuse vogue ils ont eue long-tems. Il faut que la charlatanerie soit bien naturelle, puisqu'on a trouvé en Amérique, & jusque chez les Nègres de l'Afrique, ces mêmes extravagances, dont notre ancien continent a toujours été rempli.

Il est très-vraisemblable que si Joseph fut vendu par ses frères en Egypte, étant encore enfant, il prit toutes les coutumes & toutes les superstitions de l'Egypte, ainsi qu'il en apprit la langue.

paroles : Dieu m'a rendu le maître de toute l'Egypte ; venez & ne tardez point (147).

Vous demeurerez dans la terre de Geſſen, ou Goſſen : car il reſte encore cinq années de famine. Je vous nourrirai, de peur que vous ne mouriez de faim, vous & toute votre famille. Vos yeux & les yeux de mon frère Benjamin ſont témoins que ma bouche vous parle votre langue. Et il baiſa Benjamin & tous ſes frères, qui pleurèrent, & qui enfin osèrent lui parler. Le bruit s'en répandit par-tout dans la cour du roi. Lés frères de Joſeph y vinrent. Le Pharaon s'en réjouit ; il dit à Joſeph d'ordonner qu'ils chargeaſſent leurs ânes, & qu'ils amenaſſent leur père & tous leurs parens : je leur donnerai, dit-il, tous les biens de l'Egypte (148), & ils mangeront la moëlle de la terre.

---

(147) Ce morceau d'hiſtoire a toujours paſſé pour un des plus beaux de l'antiquité. Nous n'avons rien dans Homère de ſi touchant. C'eſt la première de toutes les reconnaiſſances, dans quelque langue que ce puiſſe être. Il n'y a guere de théatre en Europe où cette hiſtoire n'ait été repréſentée. La moins mauvaiſe de toutes les tragédies qu'on ait faites ſur ce ſujet intéreſſant, eſt, dit-on, celle de l'abbé Geneſt, jouée ſur le théatre de Paris en 1711. Il y en a eu une autre depuis par un Jéſuite nommé Arthus, imprimée en 1749 ; elle eſt intitulée : *La Reconnaiſſance de Joſeph, ou Benjamin, tragédie chrétienne, en trois actes, en vers, qui peut ſe repréſenter dans tous les collèges, communautés & maiſons bourgeoiſes.* Il eſt ſingulier que l'auteur ait appellé tragédie chrétienne, une pièce dont le ſujet eſt d'un ſiècle ſi antérieur à Jeſus-Chriſt.

Preſque tous les romans que nous avons eus, ſoit anciens, ſoit modernes, & une infinité d'ouvrages dramatiques, ont été fondés ſur des reconnaiſſances. Rien n'eſt plus naïf que celle de Joſeph & de ſes frères. Les critiques y reprennent quelques répétitions : ils trouvent mauvais que les onze patriarches, étant venus deux fois de ſuite de la part de Jacob, Joſeph leur demande ſi ſon père vit encore. Cette cenſure peut paraître outrée, comme le ſont preſque toutes les cenſures. La piété filiale peut faire dire à Joſeph plus d'une fois : mon père eſt-il encore en vie ? ne reverrai-je pas mon père ?

(148) Il eſt étonnant que le Pharaon diſe : je donnerai à ces étrangers tous les biens de l'Egypte. M. Boulanger ſoupçonne que toute cette hiſtoire de

Dites

Dites qu'ils prennent des voitures d'Egypte pour amener leurs femmes & les petits enfans; car toutes les richesses de l'Egypte seront à eux.

Israël, étant parti avec tout ce qui était à lui, vint au puits du jurement. Et ayant immolé des victimes au Dieu de son père Isaac, il entendit Dieu dans une vision pendant la nuit, lequel lui dit : Jacob, Jacob! Et il répondit : me voilà. Dieu ajouta : Je suis le très-fort, le Dieu de ton père; ne crains point, descends en Egypte : car je te ferai père d'un grand peuple; j'y descendrai avec toi, & je t'en ramènerai (149).

Tous ceux qui vinrent en Egypte avec Jacob, & qui sortirent de sa cuisse, étaient au nombre de soixante & six, sans compter les femmes de ses enfans.

Jacob étant arrivé, Joseph monta sur son chariot, vint au devant de son père, & pleura en l'embrassant. Et il dit à ses frères & à toute la famille de son père : lorsque le Pharaon

---

Joseph ne fut insérée dans le canon juif que du tems de Ptolémée Evergète. En effet, ce fut sous ce roi Ptolémée qu'il y eut un Joseph fermier-général. Boulanger imagine que le roi de Syrie, Antiochus le Grand, ayant fait brûler tous les livres en Judée, & les Samaritains ayant abjuré la secte juive, on ne traduisit un exemplaire de l'ancien Testament en grec que long-tems après, & non pas sous Ptolémée Philadelphe; qu'on inséra l'histoire du patriarche Joseph dans l'exemplaire hébreu & dans la traduction; qu'alors les Samaritains, redevenus demi-juifs, l'insérèrent dans leur Pentateuque. Cette conjecture téméraire paraît destituée de tout fondement.

(149) Les mêmes critiques dont nous avons parlé prétendent qu'il y a ici une contradiction, & que Dieu n'a pas pu dire à Jacob : Je te ramènerai; puisque Jacob & tous ses enfans moururent en Egypte. On répond à cela que Dieu le ramena après sa mort. C'était une tradition chez les Juifs que Moïse, en partant de l'Egypte, avait trouvé le tombeau de Joseph, & l'avait porté sur ses épaules. Cette tradition se trouve encore dans le livre hébreu intitulé *De la vie & de la mort de Moïse*, traduit en latin par le savant Jaumin.

vous fera venir & qu'il vous demandera quel est votre métier, vous lui repondrez : nous sommes des pasteurs ; vos serviteurs sont nourris dans cette profession dès leur enfance ; nos pères y ont été nourris ; & vous direz tout cela, afin que vous puissiez habiter dans la terre de Gessen. Car les Egyptiens ont en horreur tous les pasteurs de brebis (150).

Le roi dit donc à Joseph : votre père & vos frères sont venus à toi ; toute la terre d'Egypte est devant tes yeux ? Fais-les habiter dans le meilleur endroit, & donne leur la terre de Gessen : & si tu connais des hommes entendus, donne leur l'in-

---

(150) Les critiques ne cessent de dire qu'il n'y a pas de raison à conseiller à des étrangers de s'avouer pour pasteurs, parce que dans le pays on déteste les pasteurs ; & qu'il fallait au contraire leur dire : gardez-vous bien de laisser soupçonner que vous soyiez d'un métier qu'on a ici en éxécration. Si une colonie de Juifs venait se présenter pour s'établir en Espagne, on lui dirait sans doute : gardez-vous bien d'avouer que vous êtes Juifs, & sur-tout que vous avez de l'argent ; car l'inquisition vous ferait brûler pour avoir votre argent.

On demande ensuite pourquoi les Egyptiens détestaient une classe aussi utile que celle des pasteurs. C'est qu'en effet on prétend que les Arabes Bédouins, dont les Juifs étaient évidemment une colonie, & qui viennent encore tous les ans faire paître leurs moutons en Egypte, avaient autrefois conquis une partie de ce pays. Ce sont eux qu'on nomme *les rois pasteurs*, & que Manéthon dit avoir régné cinq cents ans dans le Delta. On a cru même que cette irruption des voleurs de l'Arabie pétrée & de l'Arabie déserte, dont les Juifs étaient descendus, avait été faite plus de cent ans avant la naissance d'Abraham. Cette chronologie ne cadreroit pas avec celle de la Bible, & ce serait une nouvelle difficulté à éclaircir. Il faudrait que ces pasteurs eussent régné en Egypte avant le tems où nous plaçons le déluge universel. La Genèse compte la naissance d'Abraham de l'année deux mille du monde, selon la Vulgate. Jacob arrive en Egypte l'an deux mille deux cents quatre-vingts, ou environ. Si les Arabes s'emparèrent de l'Egypte cent ans avant la naissance d'Abraham, ils avaient donc régné environ 380 ans. Or ils furent les maîtres de l'Egypte cinq cents ans ; donc ils régnèrent encore cent vingt ans depuis l'arrivée de Jacob. Donc, loin de détester les pasteurs, les maîtres de l'Egypte devaient au contraire les chérir. Puisqu'ils étaient pasteurs eux-mêmes. Il n'est guère possible de débrouiller ce chaos de l'ancienne chronologie.

tendance de mes troupeaux (151). Après cela Joseph introduisit son père devant le roi, qui lui demanda : quel âge as-tu ? Et il lui répondit : ma vie a été de cent trente ans, & je n'ai pas eu un jour de bon (152).

Joseph donna donc à son père & à ses frères la possession du meilleur endroit, appellé Ramessès, & il leur fournit à tous des vivres : car le pain manquait dans tout le monde. Et la faim désolait principalement l'Egypte & le Canaan.

Joseph, ayant tiré tout l'argent du pays pour du bled, mit cet argent dans le trésor du roi. Et les acheteurs n'ayant plus d'argent, tous les Egyptiens vinrent à Joseph : donnez-nous du pain ; faut-il que nous mourions de faim, parce que nous n'avons point d'argent ? Et il leur répondit : amenez-moi tout votre bétail, & je vous donnerai du bled en échange. Les Egyptiens amenèrent donc leur bétail (153), & il leur donna

(151) Ce roi, qui offre l'intendance de ses troupeaux, semble marquer qu'il était de la race des rois pasteurs : c'est ce qui augmente encore les difficultés que nous avons à résoudre ; car si ce roi a des troupeaux, & si tout son peuple en a aussi, comme il est dit après, il n'est pas possible qu'on détestât ceux qui en avaient soin.

(152) Cette réponse, qu'on met dans la bouche de Jacob, est d'une triste vérité ; elle est commune à tous les hommes. La Vulgate dit : mes années ont été courtes & mauvaises. Presque tout le monde en peut dire autant ; & il n'y a peut-être point de passage, dans aucun auteur, plus capable de nous faire rentrer en nous-mêmes avec amertume. Si on veut bien y faire réflexion, on verra que tous les Pharaon du monde, & tous les Jacob, & tous les Joseph, & tous ceux qui ont des bleds & des troupeaux, & sur-tout ceux qui n'en ont pas, ont des années très-malheureuses, dans lesquelles on goûte à peine quelques momens de consolation & de vrai plaisir.

(153) Ceci fait bien voir la vérité de ce que nous venons de dire, que les hommes mènent une vie dure & malheureuse dans les plus beaux pays de la terre. Mais aussi les Egyptiens paraissent peu avisés de se défaire de leurs troupeaux pour avoir du bled. Ils pouvaient se nourrir de leurs troupeaux & & des légumes qu'ils auraient semés ; & en vendant leurs troupeaux, ils

de quoi manger pour leurs chevaux, leurs brebis, leurs bœufs & leurs ânes.

Les Egyptiens étant venus l'année ſuivante, ils dirent : nous ne cacherons point à monſeigneur que, n'ayant ni argent, ni bétail, il ne nous reſte que nos corps & la terre. Faudra-t-il que nous mourions à tes yeux? Prends nos perſonnes & nos terres; fais-nous eſclaves du roi, & donne-nous des ſemailles : car le cultivateur étant mort, la terre ſe réduit en ſolitude. Joſeph acheta donc toutes les terres & tous les habitans de l'Egypte, d'une extrêmité du royaume à l'autre, excepté les ſeules terres des prêtres, qui leur avaient été données par le roi. Ils étaient en outre nourris des greniers publics : c'eſt pourquoi ils ne furent pas obligés de vendre leurs terres. Alors Joſeph dit aux peuples : vous voyez que le Pharaon eſt le maître de toutes vos terres & de toutes vos perſonnes. Maintenant voici des ſemailles ; enſemencez les champs, afin que vous puiſſiez avoir du bled & des légumes. La cinquième partie appartiendra au roi : *je vous permets* les quatre autres pour ſemer & pour manger, à vous & à vos enfans. Et ils lui répondirent : notre ſalut eſt en tes mains ;

---

n'avaient plus de quoi jamais labourer la terre. Joſeph ſemble un très-mauvais miniſtre, à ce que diſent les critiques, ou plutôt un tyran ridicule & extravagant, de mettre toute l'Egypte dans l'impoſſibilité de ſemer du bled. Ce qui eſt plus ſurprenant, c'eſt que l'auteur ne dit pas un mot de l'inondation périodique du Nil; & il ne donne aucune raiſon pour laquelle Joſeph empêcha qu'on ne ſemât & qu'on ne labourât la terre.

C'eſt ce qui a porté les lords Herbert & Bolingbrocke, les ſavans Freret & Boulanger, à ſuppoſer témérairement que toute l'hiſtoire de Joſeph ne peut être qu'un roman : il n'eſt pas poſſible, diſent-ils, que le Nil ne ſe ſoit pas débordé pendant ſept années de ſuite. Tout ce pays aurait changé de face pour jamais; il aurait fallu que les cataractes du Nil euſſent été bouchées, & alors toute l'Ethiopie n'aurait été qu'un vaſte marais. Ou, ſi les pluies qui tombent réguliérement chaque année dans la zone torride avaient ceſſé pendant ſept années, l'intérieur de l'Afrique ſerait devenu inhabitable. Nous répondons que les pluies ceſſèrent tout auſſi aiſément qu'Elie ordonna depuis qu'il n'y aurait pendant ſept ans ni pluie ni roſée ; & que l'un n'eſt pas plus difficile que l'autre.

que le roi nous regarde seulement avec bonté, & nous le servirons gaiement (154).

Joseph, après la mort de Jacob, ordonna aux médecins ses valets de l'embaumer (155) avec leurs aromates; & ils employèrent quarante jours à cet ouvrage. Et toute l'Egypte pleura Jacob pendant soixante & dix jours. Et Joseph alla enterrer son père dans le Canaan, avec tous les chefs de la maison du Pharaon, toute sa maison & tous ses frères, accompagnés de chariots

---

(154) C'est ici que les critiques s'élèvent avec plus de hardiesse. Quoi! (disent-ils) ce bon ministre Joseph rend toute une nation esclave? Il vend au roi toutes les personnes & toutes les terres du royaume? C'est une action aussi infame & aussi punissable que celle de ses frères qui égorgèrent tous les Sichémites. Il n'y a point d'exemple dans l'histoire du monde, d'une pareille conduite d'un ministre d'état. Un ministre qui proposerait une telle loi en Angleterre, porterait bientôt sa tête sur un échafaud. Heureusement une histoire si atroce n'est qu'une fiction. Il y a trop d'absurdité à s'emparer de tous les bestiaux, lorsque la terre ne produisait point d'herbe pour les nourrir. Et si elle avait produit de l'herbe, elle aurait pu produire aussi du bled. Car, de deux choses l'une: le terrein de l'Egypte étant de sable, les inondations régulières du Nil peuvent seule faire produire de l'herbe; ou bien, ces inondations manquant pendant sept années, tous les bestiaux doivent avoir péri. De plus, on n'était alors qu'à la quatrième année de la stérilité prétendue. A quoi aurait servi de donner au peuple des semailles pour ne rien produire pendant trois autres années? Ces sept années de stérilité (ajoutent-ils) sont donc la fable la plus incroyable que l'imagination orientale ait jamais inventée. Il semble que l'auteur ait tiré ce conte de quelques prêtres d'Egypte. Ils sont les seuls que Joseph ménage: leurs terres sont libres, quand la nation est esclave, & ils sont encore nourris aux dépens de cette malheureuse nation. Il faut que les commentateurs d'une telle fable soient aussi absurdes & aussi lâches que son auteur.

C'est ainsi que s'explique mot à mot un de ces téméraires. Un seul mot peut les confondre. L'auteur était inspiré; & l'église entière, après un mûr examen, a reçu ce livre comme sacré.

(155) On voit par-là que les embaumemens, si fameux dans l'Egypte, étaient en usage depuis très-long-tems. La plupart des drogues qui servaient à embaumer les morts ne croissent point en Egypte: il fallait les acheter des Ara-

& de cavaliers en grand nombre. Et ils portèrent Jacob dans la terre de Canaan ; & ils l'ensevelirent dans la caverne qu'Abraham avait achetée d'Ephron l'Ethéen, vis-à-vis de Mambré.

---

bes, qui les allaient chercher aux Indes à dos de chameau, & qui revenaient, par l'isthme de Suez, les vendre en Egypte pour du bled. Hérodote & Diodore rapportent qu'il y avait trois sortes d'embaumemens, & que la plus chère coûtait un *talent* d'Egypte, évalué, il y a plus de cent ans, à deux mille six cents quatre-vingt-huit livres de France, & qui par conséquent en vaudrait aujourd'hui, à peu près, le double. On ne rendait pas cet honneur au pauvre peuple. Avec quoi l'aurait-il payé, sur-tout dans ce tems de famine? Les rois & les grands voulaient triompher de la mort même: ils voulaient que leurs corps durassent éternellement. Il est vraisemblable que les pyramides furent inventées dès que la manière d'embaumer fut connue. Les rois, les grands, les principaux prêtres, firent d'abord de petites pyramides pour tenir les corps séchement dans un pays couvert d'eau & de boue pendant quatre mois de l'année. La superstition y eut encore autant de part que l'orgueil. Les Egyptiens croyaient qu'ils avaient une ame, & que cette ame reviendrait animer leur corps au bout de trois mille ans, comme nous l'avons déjà dit. Il fallait donc précieusement conserver les corps des grands seigneurs, afin que leurs ames les retrouvassent; car, pour les ames du peuple, on ne s'en embarrassa jamais; on le fit seulement travailler aux sépulcres de ses maîtres. C'est donc pour perpétuer les corps des grands qu'on bâtit ces hautes pyramides qui subsistent encore, & dans lesquelles on a trouvé de nos jours plusieurs momies.

Il est de la plus grande vraisemblance que plusieurs pyramides existaient lorsqu'on embauma Jacob; & il est étonnant que l'auteur n'en parle pas, & qu'il n'en soit jamais fait la moindre mention dans l'Ecriture. Le seul Flavien Josephe, leur historien, dit que Pharaon faisait travailler les Hébreux à bâtir les pyramides.

(156) Non seulement on déposait les corps dans les pyramides; mais on les gardait long-tems dans les maisons, enfermés dans des coffres ou cercueils de bois de cèdre; ensuite on les portait dans une pyramide, soit petite, soit grande. Les petites ont été détruites par les tems; les grandes ont résisté. L'auteur *de mirabilibus sacræ Scripturæ* dit qu'on dressa une figure de veau sur le coffre où l'on mit Joseph, & qu'on rendit des honneurs divins à cette figure. Des commentateurs ont voulu qu'il fût *Sérapis*; & ils se sont fondés sur ce que Sérapis passait pour avoir délivré l'Egypte

Joseph, revenu dans l'Egypte avec toute la maison de son père, il vit Ephraïm, & les enfans d'Ephraïm, & ceux de Manassé son autre fils, jusqu'à la troisième génération; & il mourut, âgé de cent dix ans; & on l'embauma, & on mit son corps dans un coffre en Egypte (156).

---

de la famine. On a été chercher dans Plutarque le nom d'*Osiris*, qui s'appellait *Arsaphe* : on a cru trouver dans le mot Arsaphe l'étymologie du mot Joseph : cependant ce Joseph ne s'appelle point Joseph chez les Orientaux, mais Jouffouph. Un auteur moderne a prétendu que Joseph est la même chose que Salomon, ou, selon les Orientaux, Soleiman; & que Joseph est encore le même que Lokman ou qu'Esope. Ce n'est pas la peine d'examiner sérieusement des imaginations si bizarres. Nous nous en tenons au texte divin.

AVERTISSEMENT.

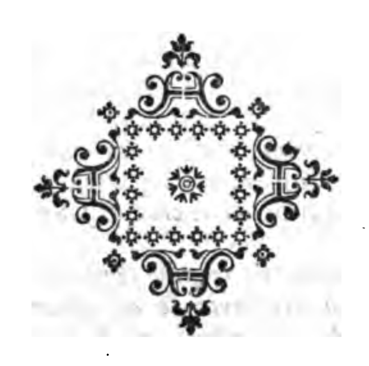
Il est triste pour les curieux que l'auteur des livres juifs ne nous ait pas dit un seul mot des anciens monumens de l'Egypte, des mœurs, des loix, de la religion, des usages d'un peuple si antique & autrefois si renommé. Tout postérieur qu'il est au vaste Empire des Indes & à celui de la Chine, il fut si anciennement policé avant tous les autres peuples de notre occident, qu'il attirera toujours nos regards, fût-il dans un abaissement encore plus avilissant que celui où il croupit sous la domination turque.

On doit d'abord l'admirer de ce qu'il existait. Quels travaux ne fallut-il pas pour forcer le Nil à lui servir de défenseur & de nourricier, après avoir été désolé par ce fleuve pendant tant de siècles? Il fallut ensuite transporter sur des canaux des masses énormes de marbre de toutes espèces, pour bâtir ces superbes villes qui firent l'étonnement de toutes les nations. Leur religion était sublime avant qu'elle dégénérât en ridicule. Ils n'adoraient qu'un Dieu maître de toute la nature.

Le savant Prideaux avoue qu'ils ne faisaient aucun sacrifice sanglant; ils ressemblaient en cela aux brachmanes, regardés dans l'antiquité comme les plus sages & les plus heureux des hommes.

Les anciennes loix de l'Egypte ont mérité d'être célébrées par l'éloquent Bossuet; & nous leur rendons un continuel hommage par notre impuissance d'atteindre à leur sagesse. Les siècles où l'auteur sacré nous annonce que quelques Juifs arrivèrent en Egypte, & où une foule innombrable de ces

émigrans s'enfuit au travers de la mer, étaient les tems où les arts furent le plus cultivés dans ce beau climat, & où les prodiges de l'architecture, de la sculpture & de la peinture, quoique grossières, auraient dû fixer l'attention de tout écrivain profane. Mais l'auteur, uniquement occupé du peuple israélite, néglige tout le reste. Il n'a devant les yeux que les déserts consacrés dans lesquels il va conduire ces émigrans, & où ils vont mourir. Nous restons dans une ignorance entière de toutes les choses dont il aurait pu nous instruire. Nous sommes avec lui en Egypte, & nous ne la connaissons pas. Contentons-nous de bien connaître les Juifs; mais déplorons la perte de sept cent mille volumes amassés dans les siècles suivans par les rois d'Egypte. Ils auraient instruit l'univers. Il ne nous reste que l'incertitude & les regrets.



L'EXODE.

Tous ceux qui étaient sortis de Jacob étaient au nombre de soixante & dix personnes quand Joseph demeurait en Egypte (1). Après sa mort & celle de ses frères, & celle de toute cette race, les enfans d'Israël s'accrurent, se multiplièrent comme des plantes, se fortifièrent & remplirent cette terre.

Or il s'éleva un nouveau roi dans l'Egypte qui ignorait Joseph (2); & il dit à son peuple : voilà le peuple des enfans d'Israël qui est plus fort que nous; venez, opprimons-les sagement, de peur qu'ils ne se multiplient, &, si nous avons une guerre, qu'ils ne se joignent à nos ennemis, & qu'après nous avoir vaincus, ils ne sortent de l'Egypte (3).

Il établit donc sur eux des intendans de leurs travaux, &

(1) Il n'est pas aisé de nombrer ces soixante & dix personnes sorties de Jacob. Cependant St. Etienne, dans son discours, en compte soixante & quinze.

(2) Il y a une grande dispute entre les savans pour savoir quel était ce nouveau roi. Manéthon dit qu'il vint de l'Orient des hommes inconnus qui détrônèrent la race des Pharaons du tems d'un nommé Timaüs; que ce roi s'appellait Salathis; qu'il s'établit à Memphis, c'est-à-dire, à Moph, nommé Memphis par les Grecs; & que les rois de la race de Salathis régnèrent deux cent cinquante ans : mais ensuite il dit qu'ils possédèrent l'Egypte cinq cent onze ans. Après quoi ils furent chassés. L'historien Flavien Josephe dit tout le contraire, & prétend que cette nation venue d'Orient était celle des Israélites. Lorsque les événemens sont obscurs dans une histoire, que faire ? Il faut les regarder comme obscurs.

(3) Ce roi tient là un singulier discours. Il semble qu'au lieu de craindre que les Israélites vainqueurs ne s'en allassent, il devait craindre qu'ils ne restassent, & qu'ils ne régnassent à sa place : on ne s'enfuit guère d'un beau pays dont on s'est rendu le maître.



il leur fit bâtir les villes de Phiton & de Rameſsès (4). Le roi parla auſſi aux accoucheuſes des Hébreux, dont l'une était appellée Séphora, & l'autre Phua; & il leur commanda ainſi : quand vous accoucherez les femmes des Hébreux, tuez l'enfant, ſi c'eſt un mâle; ſi c'eſt une fille, qu'on la conſerve. Ces ſages-femmes craignirent Dieu, & n'obéirent point au roi; mais elles conſervèrent les mâles. Le roi, les ayant appellées, leur dit : qu'avez-vous fait? vous avez conſervé les garçons! Elles répondirent : les Iſraélites ne ſont pas comme les Egyptiennes; elles ont la ſcience d'accoucher, & elles enfantent avant que nous ſoyions venues (5). Alors le Pharaon commanda à ſon peuple, diſant : que tout ce qui naîtra maſculin ſoit jeté dans le fleuve (6); conſervez le féminin.

Après cela un homme de la famille de Lévi ſe maria; ſa femme conçut & enfanta un fils; & voyant que cet enfant était beau, elle le tint caché pendant trois mois; mais voyant qu'elle ne pouvait pas le cacher plus long-tems, elle prit une corbeille de joncs, l'enduiſit de bitume & de poix-réſine, & l'expoſa au milieu des roſeaux ſur le bord du fleuve; & elle dit à la ſœur de cet enfant de ſe tenir loin, & de voir ce qui arriverait. La fille du roi étant venue pour ſe baigner dans le fleuve, ſes ſuivantes marchant ſur la rive, elle apperçut la corbeille, & elle apperçut l'enfant, qui pouſſait des vagiſ-

(4) Apparemment que la ville de Rameſsès tira ſon nom de l'endroit où il eſt dit que Joſeph avait établi ſes frères.

(5) On peut remarquer que les femmes iſraélites furent exceptées en Egypte de la malédiction prononcée dans la Geneſe contre toutes les femmes condamnées à enfanter avec douleur. On a dit que deux accoucheuſes ne ſuffiſaient pas pour aider toutes les femmes en mal d'enfant, & pour tuer tous les mâles. On ſuppoſe que ces deux ſages-femmes en avaient d'autres ſous elles.

(6) Si la terre de Geſſen était dans le nome arabique, entre le mont Caſius & le déſert d'Ethan, comme on l'a prétendu, il ne laiſſe pas d'y avoir loin delà au Nil; il fallait faire pluſieurs lieues pour aller noyer les enfans.

ſemens. Elle en eut pitié; elle dit : c'eſt ſans doute un des enfans des Hébreux. Sa ſœur, qui était là, dit à la princeſſe : voulez-vous que j'aille chercher une femme des Hébreux pour le nourrir ? Elle répondit : allez-y. Et la fille fit venir ſa mère, qui nourrit ſon fils, & qui le rendit à la princeſſe quand il fut en âge (7).

---

(7) Les critiques ont dit que la fille d'un roi ne pouvait ſe baigner dans le Nil, non-ſeulement par bienſéance, mais par la crainte des crocodiles. De plus, il eſt dit que la cour était à Memphis au-delà du Nil. Et de Memphis à la terre de Geſſen il y a plus de cinquante lieues de deux mille cinq cents pas. Mais il ſe peut que la princeſſe fût venue dans ces quartiers avec ſon père.

L'auteur de l'ancienne Vie de Moïſe en trente ſix articles, laquelle paraît écrite du tems des rois, dit que, ſoixante ans après la mort de Joſeph, le Pharaon vit en ſonge un vieillard tenant en main une balance. Tous les habitans de l'Egypte étaient dans la balance, & dans l'autre il n'y avait qu'un enfant dont le poids égalait celui de tous les habitans de l'Egypte. Le roi appella tous ſes mages. L'un d'eux lui dit que ſans doute cet enfant était un Hébreu qui ſerait fatal à ſon royaume. Il y avait alors en Egypte un lévite nommé Amran, qui avait épouſé ſa ſœur utérine appellée Jocabed. Il en eut d'abord une fille nommée Marie; enſuite Jocabed lui donna Aaron, ainſi appellé parce que le roi avait ordonné de noyer tous les enfans hébreux. Trois ans après il eut un fils très-beau, qu'il cacha dans ſa maiſon pendant trois mois.

L'auteur raconte enſuite l'aventure de la princeſſe qui adopta l'enfant & qui l'appella *Moſé*, ſauvé des eaux; mais ſon père l'appella *Chabar*, ſa mère l'appella *Jécothiel*, ſa tante *Jared*. Aaron le nomma *Abizanah*, & enſuite les Iſraélites lui donnèrent le nom de *Nathanaël*. Moſé n'avait que trois ans lorſque le roi ſe maria & qu'il donna un grand feſtin; ſa femme était à ſa droite, & ſa fille était, avec le petit Moſé, à ſa gauche; cet enfant, en ſe jouant, prit la couronne du roi, & ſe la mit ſur la tête. Le mage Balaam, eunuque du roi, lui dit : Seigneur, ſouviens-toi de ton rêve; certainement l'eſprit de Dieu eſt dans cet enfant. Si tu ne veux que l'Egypte ſoit détruite, il faut le faire mourir. Cet avis plut beaucoup au roi.

On était prêt de tuer le petit Moſé, lorſque Dieu envoya l'ange Gabriel, qui prit la figure d'un des princes de la cour de Pharaon, & dit au roi : je ne crois pas qu'on doive faire mourir un enfant qui n'a pas encore de jugement, mais il faut l'éprouver; préſentons-lui à choiſir d'une perle ou d'un charbon

Mosé étant devenu grand, alla voir les Hébreux, ses frères; & ayant rencontré un Egyptien qui outrageait un Hébreu, il tua l'Egyptien & l'enterra dans le sable. Le lendemain, craignant d'être découvert & que le roi ne le fît mourir, il s'en fut dans le pays de Madian, & s'assit auprès d'un puits (8).

---

ardent; s'il choisit le charbon, ce sera une preuve qu'il est sans raison, & qu'il n'a pas eu mauvaise intention en prenant la couronne royale; mais s'il prend la perle, ce sera une preuve qu'il a du jugement; & alors on pourra le tuer. Aussitôt on met devant Mosé un charbon ardent, & une perle, Mosé allait prendre la perle; mais l'ange lui arrêta la main subtilement, & lui fit prendre le charbon, qu'il porta lui-même à sa langue. L'enfant se brûla la langue & la main; & c'est ce qui le rendit bègue pour le reste de sa vie.

L'historien Flavien Josephe avait lu sans doute l'auteur juif que nous citons; car il dit dans son livre second, chapitre cinq, qu'un des mages égyptiens, un des grands prophètes du Pharaon, lui dit qu'il y avait un enfant parmi les Hébreux, dont la vertu serait un prodige; qu'il relèverait sa nation, & qu'il humilierait l'Egypte entière. Ensuite Flavien Josephe raconte comment le petit Mosé à l'age de trois ans prit le diadême du roi & marcha dessus, & comment un prophète du Pharaon conseilla au roi de le faire mourir.

Toutes ces différentes leçons ont fait dire aux savans qu'il en a été de l'histoire sacrée de Moïse, comme de l'histoire profane d'Hercule, à quelques égards, & que chaque auteur qui en a parlé y a mis beaucoup du sien, en ajoutant à la sainte Ecriture des aventures dont elle ne parle pas.

(8) L'auteur hébreu cité ci-dessus dit, au contraire, que Mosé alla en Ethiopie, étant alors âgé de treize ans, mais grand, bien fait, & vigoureux; qu'il combattit pour le roi d'Ethiopie contre les Arabes, & qu'après la mort du roi d'Ethiopie Nécano, la veuve de ce monarque épousa Mosé, qui fut élu roi. Ce jeune homme, dit l'auteur, honteux de coucher avec la reine, dont il avait été le domestique & le soldat, n'osa jamais prendre la liberté de lui rendre le devoir conjugal, sachant d'ailleurs que Dieu avait défendu aux Israélites d'épouser des étrangères. Il eut toujours la précaution de mettre un épée dans le lit entre lui & la reine, afin de n'en point approcher. Ce manège dura quarante ans. Et enfin la reine, ennuyée d'un mari qui mettait toujours une grande épée entre lui & elle, résolut de renvoyer Mosé, & de faire couronner le fils qu'elle avait eu du roi Nécano. Les grands du royaume assemblés renvoyèrent Mosé avec quelques présens; & il se retira alors chez Jéthro dans le pays de Madian. Flavien Josephe raconte cette histoire tout autre-

Or il y avait à Madian un prêtre qui avait sept filles, qui vinrent au puits pour prendre de l'eau & abreuver les troupeaux de leur père. Il survint des pasteurs qui chassèrent ces filles. Mosé prit leur défense & abreuva leurs brebis (9)...... Leur père donna du pain & une de ses filles, nommée Séphora, en mariage à Mosé. Séphora enfanta Gerson, & ensuite enfanta Eliéser...

Long-tems après, le roi d'Egypte mourut. Or Mosé paissait les brebis de Jéthro son beau-père près de Madian. Et ayant conduit son troupeau dans le désert, il vint jusqu'à la montagne de Dieu nommée Oreb (10). Dieu lui apparut en forme de

---

ment; mais il assure que Mosé fit la guerre en Ethiopie, & qu'il épousa la fille du roi.

Remarquons seulement ici que l'auteur juif cité ci-dessus rapporte beaucoup de miracles faits en Ethiopie par Mosé, & par les deux fils du mage Balaam, nommés Jannès & Mambrès, dont il est parlé dans l'Ecriture. Remarquons encore que ce Jannès & ce Mambrès étaient les enfans d'un eunuque; ce qui était le plus grand des miracles. Nous en verrons bientôt d'aussi incompréhensibles & de plus respectables. N'oublions pas d'observer que Flavien Josephe fait arriver Mosé dans le Madian sur le rivage de la mer Rouge. Mais il est difficile de prouver qu'il y ait eu un pays nommé Madian sur cette mer. La sainte Ecriture ne parle que du Madian situé à l'orient du lac Asphaltide, ou lac de Sodome, qui est en effet l'un des déserts de l'Arabie pétrée. Ce fut là que Mosé, roi d'Ethiopie, arriva seul à pied après une marche de trois cents lieues, s'il était parti d'Ethiopie.

(9) Tous les héros de l'antiquité marchent à pied quand ils n'ont pas de chevaux ailés, & prennent toujours la défense des filles, qu'on leur donne souvent en mariage. On croirait que les auteurs de ces romans auraient copié les vérités hébraïques, s'ils avaient pu les connaître. Nous avons déjà remarqué une grande conformité entre l'histoire sacré du peuple de Dieu, & les fables profanes.

(10) On sait qu'Oreb n'est pas le mont Sinaï, mais qu'il en est fort proche; qu'il n'y a point d'eau au mont Sinaï, mais qu'au mont Oreb il y a trois fontaines: nous nous en rapportons aux voyageurs qui ont été dans ces pays affreux. Il est triste qu'ils se contredisent presque tous. Flavien Josephe ne parle point de cette apparition de Dieu dans le buisson ardent. Il supprime ou il exténue souvent les miracles que les livres saints rapportent; & nous croyons aux livres saints plus qu'à lui.

flamme au milieu d'un buiſſon ; & Moſé voyant que le buiſſon était enflammé & ne brûlait pas.... Dieu l'appelle du milieu du buiſſon, & lui dit : Moſé, Moſé ! & il répondit, me voilà. N'approche pas, dit Dieu ; ôte tes ſouliers (11), car cette terre eſt ſainte.

Je ſuis deſcendu pour délivrer les Iſraélites de la main des Egyptiens, & je les amènerai dans une terre bonne & ſpacieuſe où coulent le lait & le miel, dans le pays des Cananéens, des Héthéens, des Amorréens, des Phéréſéens, des Hevéens, & des Jébuſéens (12).

---

(11) On n'entrait point dans les temples avec des ſouliers en Aſie & en Egypte ; c'eſt une coutume qui s'eſt conſervée dans tout l'Orient. Quelques critiques infèrent encore delà que ce livre fut écrit après que les Juifs eurent bâti un temple; car, diſent-ils, qu'importait à Dieu que Moſé marchât chauſſé ou nus pieds dans l'horrible déſert d'Oreb ? Ils ne conſidèrent pas que c'eſt delà, peut-être, qu'eſt venu l'uſage, dans les pays chauds, d'entrer dans les temples ſans ſouliers.

(12) Nous ne demandons pas ici, comme les impies, pourquoi Dieu ne donne pas la ſuperbe & fertile Egypte à ſon peuple chéri, mais ce petit pays aſſez mauvais, où il eſt dit qu'il coule des fleuves de lait & de miel, & qui, tout petit qu'il eſt, n'a jamais été poſſédé ni entiérement ni paiſiblement par les Juifs ; où même ils furent eſclaves à pluſieurs repriſes l'eſpace de cent quatre ans, ſelon leurs propres livres. Nous n'avons pas la criminelle inſolence d'interroger Dieu ſur ſes deſſeins. Nous produirons ſeulement ici la lettre de St. Jérôme à Dardanus, écrite l'an 414 de notre ère ; c'eſt la lettre 85. Voici la traduction fidelle faite par les bénédictins de Saint-Maur.

« Je prie ceux qui prétendent que le peuple juif, après ſa ſortie de l'Egypte, » prit proſſeſſion de ce pays, de nous faire voir ce que ce peuple en a poſſédé. » Tout ſon domaine ne s'étendait que depuis Dan juſqu'à Berſabé (cin- » quante-trois lieues de long). J'ai honte de dire quelle eſt la largeur de la » terre promiſe. On ne compte que quinze lieues depuis Joppé juſqu'à » Bethléem, après quoi on ne trouve plus qu'un affreux déſert habité par » des nations barbares...... Vous me direz peut-être, ô Juifs, que par la » terre promiſe on doit entendre celle dont Moïſe fait la deſcription dans le » livre des Nombres ; mais vous ne l'avez jamais poſſédée...... & on me » promet, à moi, dans l'Evangile, la poſſeſſion du royaume du ciel, dont il » n'eſt fait aucune mention dans votre ancien Teſtament...... Vous êtes » devenus eſclaves de tous les peuples que vous avez eu pour voiſins. »

Viens donc, & je t'enverrai à Pharaon... Mosé repondit: j'irai vers les enfans d'Israël, & je leur dirai : le Dieu de vos pères m'envoie vers vous ; mais s'ils me demandent quel est son nom, que leur dirai-je? Dieu dit à Mosé, je m'appelle Eheich. Tu diras aux enfans d'Israël : Eheich m'envoie à vous (13).

Nous pouvons ajouter à la lettre de St. Jérôme, que nous avons vu plus de vingt voyageurs qui ont été à Jérusalem, & qui nous ont tous assuré que ce pays est encore plus mauvais qu'il ne l'était du tems de St. Jérôme, parce qu'il n'y a plus personne qui le cultive, & qui porte de la terre sur les montagnes arides dont il est hérissé, pour y planter de la vigne, comme autrefois.

Nous avons peine à concevoir comment un docteur anglican nommé Shaw, qui n'a fait que passer à Jérusalem, peut être d'un avis contraire à St. Jérôme, qui demeura vingt ans à Bethléem, & qui était d'ailleurs le plus savant des pères de l'église. Il ose opposer les fictions de Piétro della Vallé, au témoignage irréfragable de St. Jérôme. Si ce Shaw avait bien vu, il ne chercherait pas à s'appuyer des mensonges d'un voyageur tel que Piétro della Vallé.

Tout ce que nous pouvons dire sur la Judée, c'est que les Juifs, à force de soins & des plus pénibles travaux, parvinrent à recueillir du vin, de l'orge, du seigle, des olives, & des herbes odoriférantes qui se plaisent dans les pays chauds & arides. Mais dès que cette terre a été rendue à elle-même, elle a repris sa première stérilité ; il s'en faut beaucoup qu'elle vaille aujourd'hui la Corse, à laquelle elle ressemble parfaitement.

(13) Les critiques reprennent Mosé d'avoir demandé à Dieu son nom. Ils disent que puisqu'il le reconnaissait pour le Dieu du ciel & de la terre, il ne devait pas supposer qu'il eût un nom appellatif, comme on en a donné aux hommes & aux villes. Que Dieu ne s'appelle ni Jean ni Jacques ; & que les Israélites ne l'auraient pas plus reconnu à ce nom de Eheich qu'à tout autre nom. Ce mot de Eheich est ensuite changé en celui de Jehovah, qui signifie, dit-on, destructeur, & que quelques uns croient signifier créateur. Les Egyptiens le prononçaient Jaou ; & quand ils entraient dans le temple du soleil, ils portaient un philactère sur lequel Jaou était écrit. Origène, dans son premier livre contre Celse, dit qu'on se servait de ce mot pour exorciser les esprits malins. St. Clément d'Alexandrie, dans son cinquième livre des stromates, assure qu'il n'y avait qu'à prononcer ce mot à l'oreille d'un homme pour le faire tomber roide mort, & que Moïse l'ayant prononcé à l'oreille de Nechefre, roi d'Egypte, ce monarque en mourut subitement.

Dieu dit encore à Mosé : tu diras aux enfans d'Israël : le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob m'a envoyé à vous. Ce sera là mon nom à jamais de génération en génération. Ils écouteront ta voix, & tu iras avec les anciens d'Israël devant le roi d'Egypte, & tu lui diras : le Dieu des Hébreux nous a appellés, & il faut que nous allions à trois journées dans le désert pour sacrifier au Seigneur notre Dieu (14) ; mais je sais que le roi d'Egypte ne permettra point qu'on y aille, si on ne le contraint par une main forte...... Chaque femme demandera à sa voisine ou à son hôtesse des vases d'argent & d'or, & de beaux habits, dont elles revêtiront leurs fils & leurs filles ; & ainsi elles dépouilleront l'Egypte (15). Mosé répondit à Dieu : ils ne me

---

Ce mot Jaou signifiait Dieu chez les anciens Arabes; & c'est encore le mot sacré dans les prières des mahométans. Sanconiaton, le plus ancien des auteurs dans cette partie du monde, écrit Jévo. Origène & Jérôme veulent qu'on prononce Jao. Les Samaritains, qui s'éloignaient en tout des autres Juifs, prononçaient Javé. C'est delà que vient le nom de Jovit, Jovispiter, Jupiter, chez les anciens Toscans & chez les Latins. Les Grecs firent de Jéhova leur Zeus, qui était le premier des dieux, le grand Dieu. C'est ainsi qu'ils prononcèrent Theos, les Latins Deus, & nous Dieu ; c'est ainsi que les Allemands prononcent Gott, les peuples de la Scandinavie Gud, les Anglais God. Origène est fermement persuadé qu'on ne peut faire aucune opération magique qu'avec le nom de Jéhova. Il affirme que si on se sert de tout autre nom, il sera impossible de produire aucun enchantement.

(14) Plusieurs commentateurs disputent ici, sur la prescience, sur la liberté, & sur le futur contingent. Dieu sait positivement que Pharaon n'écoutera point Mosé; & cependant le Pharaon sera libre de l'écouter. On a fait un très-grand nombre de volumes sur cette question, qu'on a toujours creusée, & dont on n'a pas encore apperçu le fond. Il suffit de savoir que Dieu est tout-puissant, & que l'homme est libre pour mériter ou démériter. Qu'on soit libre, ou qu'on ne le soit pas, les hommes agiront toujours comme s'ils l'étaient.

(15) Les critiques disent qu'il y a dans cette conduite un vol manifeste. Le curé Meslier, & Woolston après lui, reprochent aux Juifs que tous leurs ancêtres sont des voleurs : qu'Abraham vola le roi d'Egypte & le roi de Gérar en leur faisant accroire que Sara n'était que sa sœur, & en extorquant d'eux des présens : qu'Isaac vola le même roi de Gérar par la même fraude : que Jacob

croiront

croiront pas ; ils me diront que tu ne m'es point apparu ; & Dieu lui dit : que tiens-tu là à la main ? Il répondit : c'eſt ma verge. Dieu dit : jette ta verre en terre ; il jeta ſa verge, & elle fut changée ſur le champ en couleuvre (16). Moſé s'enfuit de peur. Dieu dit encore à Moſé : mets ta main dans ton ſein ; il la mit dans ſon ſein, & il l'en retira toute couverte d'une lèpre blanche comme la neige. Et Dieu dit : ſi les Egyptiens ne croient pas à ces deux ſignes, & s'ils n'écoutent pas ta voix, prends de l'eau du Nil, & elle ſe convertira en ſang.

Mais, dit Moſé à Dieu, j'ai un empêchement de langue ; tu ſais que je ſuis bègue ; & tout ce que tu me dis me rend plus bègue encore. Envoie, je te prie, un autre que moi. Dieu ſe mit alors en colère, & lui dit : eh bien, j'enverrai Aaron ton frère, qui n'a point d'empêchement à la langue ; je ſerai dans ſa bouche & dans la tienne ; il parlera pour toi au peuple ; il

---

vola à ſon frère Eſaü ſon droit d'aîneſſe : que Laban vola Jacob ſon gendre, lequel vola ſon beau-père : que Rachel vola à Laban ſon père juſqu'à ſes dieux : que tous ſes enfans volèrent les Sichémites après les avoir égorgés ; que leurs deſcendans volèrent les Egyptiens, & qu'enſuite ils allèrent voler les Cananéens. On ferme la bouche à ces détracteurs, par ces ſeuls mots : Dieu eſt le maître de nos biens & de nos vies. C'eſt en vain qu'ils répondent, que tous les voleurs de la terre en pourraient dire autant : Dieu n'a pas inſpiré les voleurs ; mais il a inſpiré les Juifs.

On connait d'ailleurs aſſez l'hiſtoire apocryphe du procès que les Egyptiens firent aux Juifs pardevant Alexandre, lorſqu'il paſſa par Gaza. Les Juifs redemandaient le paiement des corvées qu'il avaient faites pour bâtir les pyramides, & qu'on ne leur avait point payées. Leurs adverſaires redemandaient aux Juifs tout ce qu'ils avaient volé en s'enfuyant d'Egypte. Alexandre jugea que l'un irait pour l'autte, & les renvoya hors de cour & de procès, dépens compenſés.

(16) Tous les magiciens, ou ceux qui paſsèrent pour tels, eurent une verge. Les magiciens de Pharaon avaient la leur. Tous les joueurs de gobelets ont leurs verges. C'eſt par-tout le ſigne caractériſtique des ſorciers. On voit que le menſonge imite toujours la vérité.

ſera ta bouche, & tu l'inſtruiras de tout ce qui regarde Dieu. Reprends ta verge.

Moſé s'en alla donc chez ſon beau-père Jéthro. Il lui dit : je m'en vais en Egypte. Jéthro lui dit : allez en paix. Dieu parla encore à Moſé, & lui dit : va-t-en donc en Egypte, car tous ceux qui voulaient te faire mourir ſont morts (17).

Moſé, ayant donc pris ſa femme & ſes enfans, les met ſur ſon âne, & marche en Egypte avec ſa verge. Dieu lui dit en chemin : ne manque pas de faire devant le Pharaon tous les prodiges que je t'ai ordonné de faire. Car j'endurcirai ſon cœur, & il ne laiſſera point aller mon peuple. Or Moſé étant en chemin, Dieu le rencontra dans un cabaret, & voulut le tuer : mais Séphora lui ſauva la vie en coupant le prépuce de ſon fils avec une pierre aiguë (18).

---

(17) Il y a ici quelques petites difficultés. Moſé, au lieu d'obéir à Dieu, & d'aller en Egypte, s'en va dans le Madian chez ſon beau-père. Et Dieu, qui lui avait commandé de faire trembler le roi d'Egypte en ſon nom, va lui dire en Madian que ce roi eſt mort, & qu'il peut aller en Egypte en ſûreté. C'était donc à un nouveau roi que Moïſe devait porter les ordres de Dieu. Mais le texte ne nous apprend ni le nom du roi dernier mort, ni celui de ſon ſucceſſeur. Quelques commentateurs ont dit que ce ſucceſſeur était Aménophis; mais ils n'en donnent aucune preuve; & c'eſt ce qui leur arrive aſſez ſouvent.

Il eſt vrai que Moſé aurait riſqué ſa vie en allant en Egypte; il était coupable du meurtre d'un Egyptien; c'était un crime capital dans un Iſraélite. Il aurait pu être exécuté, ſi Dieu ne l'avait pas pris ſous ſa protection, dont il ſemblait pourtant ſe défier, malgré les miracles de la verge changée en couleuvre, & de la main lépreuſe.

(18) Nos critiques ne ceſſent de s'étonner que l'ambaſſadeur de Dieu, qui va faire le deſtin d'un grand empire, marche à pied, ſans valet; & mette toute ſa famille ſur une bourrique. Ils ſont révoltés que Dieu diſe : j'endurcirai le cœur de Pharaon. Cela leur paraît d'un génie malfaiſant, plutôt que d'un Dieu. Le lord Bolingbroke s'en explique aigrement dans ſes œuvres poſthumes. Dieu, qui rencontre Moſé dans un cabaret, & qui veut le tuer parce qu'il n'a pas circoncis ſon fils, excite toute la mau-

Mosé & Aaron allèrent se présenter au Pharaon, & dirent: voici ce que dit le Seigneur, le Dieu d'Israël: laisse aller mon peuple, afin qu'il me sacrifie dans le désert. Le Pharaon répondit: qui est donc ce Seigneur, pour que j'entende sa voix (19)? Je ne laisserai point partir Israël...... Or Mosé avait quatre-vingts ans, & Aaron quatre-vingt trois, lorsqu'ils parlèrent au Pharaon..... Mosé & Aaron allèrent donc trouver le Pharaon, & ils firent comme Dieu avait ordonné. Aaron jeta sa verge, & elle fut changée en serpent. Pharaon ayant fait venir les sages & les magiciens, ils firent la même chose par leurs enchantemens.

---

vaise humeur de Bolingbroke; d'autant plus que nul Juif ne fut circoncis en Egypte, & qu'il n'est dit nulle part que Mosé eût le prépuce coupé. Ce lord avait un grand génie; on lui reproche d'avoir usé à l'excès de la liberté de son pays.

(19) Il est évident ici que l'Egypte ne reconnaissait plus le Dieu des Hébreux. On croit qu'en ce cas Pharaon n'est point coupable de dire: qui est donc ce Dieu? Il ne devient criminel que lorsque les miracles de Mosé & d'Aaron, supérieurs aux miracles de ses mages, ne purent le toucher. Cependant, quand on songe que ces mages d'Egypte changent leurs verges en serpent, & toutes les eaux en sang, tout aussi bien que les ambassadeurs du vrai Dieu, quand ils font naître des grenouilles ainsi qu'eux, on est tenté de pardonner à l'embarras où se trouva le roi. Ce ne fut que quand les deux Hébreux firent naître des poux, que les mages commencèrent à ne pouvoir plus les imiter. On pourrait donc dire que le roi crut, avec quelque apparence, que tout cela n'était qu'un combat entre des magiciens, & que les enchanteurs hébreux en savaient plus que ceux de l'Egypte. Dieu pouvait, nous dit-on, ou donner l'Egypte à son peuple, ou le conduire dans le désert, sans tant de peine, & sans tant de miracles. On est surpris que le Dieu de la nature entière s'abaisse à disputer de prodiges avec des sorciers. De sages théologiens ont répondu que c'est précisément parce que Dieu est le maître de la nature, qu'il accordait aux magiciens égyptiens le pouvoir de disposer de la nature, & qu'il bornait ce pouvoir à trois ou quatre miracles. Cette réponse ne satisfait pas les incrédules, parce que rien de tout ce qui est dans ce livre sacré ne les contente. Ils trouvent sur-tout que Pharaon n'était point coupable, puisque Dieu prenait le soin lui-même d'endurcir son cœur. Enfin, ils nient toute cette histoire d'un bout à l'autre. *Contrà negantem principia non est disputandum.* Nous prions Dieu de ne point endurcir leur cœur.

Et le Seigneur dit à Mosé : je ne frapperai plus le Pharaon & l'Egypte que d'une plaie. Dis donc à tout le peuple que les hommes & les femmes demandent à leurs voisins & à leurs voisines tous leurs vases d'or & d'argent...... & je mettrai à mort dans le pays tous les premiers-nés, depuis le fils aîné de Pharaon jusqu'à celui de l'esclave : mais parmi les enfans d'Israël on n'entendra pas même un chien aboyer ; afin qu'on voie par quel miracle Dieu sépare Israël de l'Egypte (20).

Dieu dit aussi à Mosé & à Aaron : parle à tout le peuple d'Israël ; que chacun prépare, le dix du mois, un agneau par famille, ou un chevreau. On les gardera jusqu'au quatorze, & on les mangera le soir avec du pain sans levain & des laitues sauvages.... Je passerai par l'Egypte, & je frapperai de mort tous les premiers-nés des hommes & des bêtes, & je ferai justice de tous les dieux de l'Egypte ; car je suis le Seigneur.

Vous mangerez pendant sept jours du pain azyme. Quiconque mangera du pain levé pendant ces sept jours périra de mort. Vous tremperez une poignée d'hysope dans le sang de l'agneau, & vous mettrez de ce sang sur les poteaux & le linteau de votre porte ; car le Seigneur passera en frappant les

(20) Les critiques sont encore plus hardis sur cette partie de l'histoire sacrée que sur toutes les autres. Ils ne peuvent souffrir d'abord que Dieu recommande si souvent & si expressément de commencer par voler tous les vases d'or & d'argent du pays ; & ensuite, que Dieu, selon la lettre du texte, égorge de sa propre main tous les premier-nés des hommes & des animaux, depuis le fils aîné du roi jusqu'au premier-né du plus vil des animaux. A quoi bon, disent-ils, tuer aussi les bêtes ? Et pourquoi, sur-tout, les enfans à la mamelle, qui étaient les premiers-nés des jeunes femmes ? pourquoi cette exécrable boucherie exécutée par la main du Dieu du ciel & de la terre ? Le seul fruit qu'il en retire est d'aller conduire & faire mourir son peuple dans un désert.

Nous avouons que la faible raison humaine pourrait s'effrayer de cette histoire, s'il fallait s'en tenir à la lettre ; mais tous les pères conviennent que c'est une figure de l'église de Jesus-Christ ; & la pâque, dont nous allons parler, en est une preuve subsistante.

Egyptiens. Et lorſqu'il verra ce ſang ſur les deux poteaux de vos portes, il paſſera outre, & ne permettra pas à l'exterminateur d'entrer dans vos maiſons (21).

Et ſur le milieu de la nuit le Seigneur égorgea tous les premiers-nés de l'Egypte, depuis le prince fils aîné du Pharaon, aſſis ſur ſon trône, juſqu'au premier-né de l'eſclave, & juſqu'au premier-né des animaux.... Pharaon s'étant donc levé la nuit, il y eut une clameur de déſolation dans l'Egypte; car il n'y avait pas maiſon ou il n'y eût quelqu'un d'égorgé.

Pharaon envoya vîte chercher Moſé & Aaron pendant la nuit, & leur dit: Partez au plutôt, vous & les enfans d'Iſraël (22). Alors les enfans d'Iſraël firent comme Moſé leur avait enſeigné. Ils empruntèrent des Egyptiens des vaſes d'or & d'argent & des

---

(21) Il eſt défendu de manger du pain levé pendant la ſemaine de pâques ſous peine de mort. Cette loi ſemble abrogée chez nous. L'égliſe même ne commande plus qu'on mange l'agneau paſcal; de même qu'elle n'ordonne plus qu'on mette du ſang à ſa porte. Ce ſang était une marque pour avertir Dieu de ne point entrer dans la maiſon, & de n'y tuer perſonne.

Il eſt difficile de calculer le nombre des enfans que Dieu maſſacra cette nuit. Les Hébreux qui s'enfuirent du pays de Geſſen étaient au nombre de ſix cent mille combattans; ce qui ſuppoſe ſix cent mille familles. Le pays de Geſſen eſt la quarantième partie de l'Egypte, depuis Meroé juſqu'à Péluſe. On peut donc ſuppoſer que le reſte de l'Egypte contenait vingt-quatre millions de familles, par la règle de trois: ainſi Dieu tua de ſa main ce nombre épouvantable de premiers-nés, & beaucoup plus d'animaux. Cela peut n'être regardé que comme une figure.

(22) Alors donc le Pharaon ſe laiſſe fléchir, & permet aux Iſraélites d'aller ſacrifier à leur Dieu dans le déſert. Remarquons que les Egyptiens alors n'avaient pas le même dieu que les Iſraélites, puiſqu'il eſt dit que Dieu fit juſtice de tous les dieux de l'Egypte. On diſpute ſur la nature de ces dieux: étaient-ils des animaux, ou de mauvais génies, ou de ſimples ſtatues? La plus commune opinion eſt que les Egyptiens conſacraient déjà des bêtes dans leurs temples, & même des légumes. Sanconiaton, qui vivait long-tems avant Moïſe (comme Cumberland le prouve) le dit expreſſément, & leur en fait un grand reproche.

habits ; & étant partis de Ramessès ils vinrent au nombre de six cent mille hommes de pied ; une troupe innombrable se joignit encore à eux, & ils avaient prodigieusement de brebis & de bêtes à cornes.

Le tems de la demeure des enfans d'Israël dans l'Egypte fut de quatre cent trente ans.

Or Pharaon ayant ainsi laissé aller les Israélites, Dieu ne voulut pas les conduire dans le Canaan par la terre des Palestins ou Philistins, qui est toute voisine (23) ; mais il leur fit faire un long circuit dans le désert qui est sur la mer Rouge ; & ils sortirent ainsi en armes de l'Egypte.... Or le Seigneur marchait devant eux, & leur montrait le chemin pendant le jour par une colonne de nuée, & la nuit par une colonne de feu (24).

Or Dieu parla à Mosé, disant : dites aux enfans d'Israël qu'ils aillent camper vis-à-vis de Baal-Séphon, sur le rivage de la mer ; car Pharaon va dire : ils sont enfermés dans le désert ; & j'endurcirai son cœur (25)......

---

(23) Il paraît fort extraordinaire que Dieu, ayant promis si souvent la terre de Canaan aux Israélites, ne les y mène pas tout droit, mais les conduise, par un chemin opposé, dans un désert où il n'y a ni eau ni vivres. Calmet dit que c'est de peur que les Cananéens ne les battissent. Cette raison de Calmet est fort mauvaise ; car il était aussi facile à Dieu d'égorger tous les premiers-nés cananéens que les premiers-nés égyptiens. Il vaut bien mieux dire que les desseins de Dieu sont impénétrables.

(24) Les incrédules ont dit que cette colonne de nuée était inutile pendant le jour, & ne pouvait servir qu'à empêcher les Juifs de voir leur chemin. C'est une objection très-frivole. Dieu même était leur guide, & ils ne savaient pas où ils allaient.

(25) Tous les géographes ont placé Baal-Séphon, ou Bel-Séphon, au-dessus de Memphis sur le bord occidental de la mer Rouge, plus de cinquante lieues au-dessus de Gessen, d'où les Juifs étaient partis. Dieu les ramenait donc tout au milieu de l'Egypte, au lieu de les conduire à ce Canaan tant promis ; mais c'était pour faire un plus grand miracle ; car il dit expressément : Je veux manifester ma gloire en perdant Pharaon & toute son armée : car je suis le Seigneur.

Pharaon fit donc atteler son char, & prit avec lui tout son peuple, avec six cents chars de guerre choisis (26), & tous les chefs de l'armée; car le Seigneur avait endurci le cœur du Pharaon, roi d'Egypte.... Et le Seigneur dit à Mosé : Pourquoi cries-tu à moi : dis aux enfans d'Israël qu'ils marchent (27); & Mosé ayant étendu sa main sur la mer, le Seigneur enleva la mer par un vent brûlant toute la nuit; & la mer fut à sec, & l'eau fut divisée, & les Israélites entrèrent au milieu de la mer

(26) S'il y avait environ vingt-quatre millions de familles en Egypte, l'armée de Pharaon dut être de vingt-quatre millions de combattans, en comptant un soldat par famille; mais Dieu avait déjà tué le premier-né de chaque famille : il faut donc supposer que tous les puînés étaient en âge de porter les armes, pour former tout le peuple en corps d'armée.

A l'égard des chevaux, il est dit que toutes les bêtes de somme avaient péri par la sixième plaie; que tous les premiers-nés étaient morts par la dernière; mais il pouvait rester des chevaux encore.

(27) Les incrédules, & même plusieurs commentateurs, ont voulu expliquer ce miracle. L'historien Flavien Josephe le réduit à rien, en disant qu'il en arriva presque autant au grand Alexandre quand il cotoya la mer de Pamphilie; & dans la crainte que les Romains ne prissent le miracle du passage de la mer Rouge pour un mensonge, & ne s'en moquassent, il dit qu'il laisse à chacun la liberté d'en croire ce qu'il voudra. Il faut bien qu'un historien laisse à son lecteur la liberté de le croire & de ne pas le croire, de l'approuver ou d'en rire. On la prendrait bien sans lui. L'auteur sacré est bien loin d'employer les ménagemens & les subterfuges du Juif Flavien Josephe, d'ailleurs très-respectable. Il vous donne le passage de six cent mille Juifs à travers les eaux de la mer suspendues, & tant de millions d'Egyptiens engloutis, comme un des plus signalés prodiges que Dieu ait faits en faveur de son peuple.

On a dit qu'un autre prodige est, qu'aucun auteur égyptien n'ait jamais parlé de ce miracle épouvantable, ni des autres plaies d'Egypte; qu'aucune nation du monde n'ait jamais entendu parler ni de cet événement, ni de tout ce qui l'a précédé; que personne ne connut jamais ni Aaron, ni Séphora, ni Joseph fils de Jacob, ni Abraham, ni Seth, ni Adam. Ils affirment que tout cela ne commença à être un peu connu que long-tems après la traduction attribuée aux septante, comme nous l'avons déjà remarqué. Les desseins de Dieu n'ont pu être accomplis que dans les tems marqués par sa providence.

féchée; car l'eau était comme un mur à leur droite & à leur gauche.... En ce jour les Ifraélites virent les corps morts des Egyptiens, & l'exécution grande que la main du Seigneur avait faite. Alors Mofé & les enfans d'Ifraël chantèrent un cantique au Seigneur.... Marie la prophéteffe, fœur d'Aaron, prit un tambour à la main; toutes les autres femmes dansèrent avec elle (28).

Mofé étant parti de la mer Rouge, les Ifraélites allèrent dans le défert de Sur, & ayant marché dans cette folitude, ils ne trouvèrent point d'eau, & ils arrivèrent à Mara où l'eau était extrêmement amère. Mofé cria au Seigneur, qui lui montra un bois, lequel ayant été jeté dans l'eau, elle devint douce.

Le quinzième jour du fecond mois depuis la fortie d'Egypte, le peuple vint au défert de Sin, entre Elim & Sinaï; & ils murmurèrent dans ce défert contre Mofé & Aaron; ils dirent: plût à Dieu que nous fuffions morts dans l'Egypte par la main du Seigneur! nous étions affis fur des marmites de viandes, & nous mangions du pain tant que nous voulions (29).

---

(28) Les critiques font des difficultés fur ce cantique: ils difent qu'il n'eft guère probable qu'environ trois millions de perfonnes, en comptant les vieillards, les femmes & les enfans, à peine échappés d'un fi grand péril, aient pu auffitôt chanter un cantique, & que Mofé l'ait compofé dans l'inftant même. Ils demandent en quelle langue était ce cantique. Ils difent qu'il ne pouvait être qu'en égyptien. C'eft une objection bien frivole. Il y avait une remarque plus fingulière à faire: c'eft que l'ancien livre apocryphe de la vie de Mofé dit que le Pharaon échappa, & alla régner à Ninive. On a raifon de traiter cette imagination de ridicule.

Si vous en croyez dom Calmet, Manéthon dit que le Pharaon échappa de ce péril; mais Manéthon, dont on ne connaît quelque peu de paffages que par la réponfe de Flavien Jofephe, ne dit point du tout que l'armée du Pharaon fut fubmergée dans la mer entr'ouverte; il dit qu'un roi d'Egypte nommé Aménophis (qui n'a jamais exifté) alla au-devant d'une armée de brigands arabes établis en Paleftine; qu'il n'ofa en venir au mains, & qu'il fe retira en Ethiopie.

(29) Les incrédules ne ceffent de nous reprocher infolemment que nous leur contons des fables abfurdes. Ils ne peuvent pas comprendre que Dieu

Alors

Alors Dieu dit à Mosé : je vais leur faire pleuvoir des pains du ciel.... Et Mosé dit à Aaron : dites à l'assemblée des enfans d'Israël qu'ils se présentent devant le Seigneur. Et ils virent la gloire du Seigneur qui parut dans une nuée. Et Dieu dit à Mosé : dis-leur que ce soir ils mangeront de la chair, & demain matin ils seront rassasiés, & vous saurez tous que je suis le Seigneur votre Dieu. Et le soir donc tout le champ fut couvert de cailles; & le matin tous les environs furent chargés d'une rosée qui ressemblait à la bruine qui tombe sur la terre. Et les enfans d'Israël, ayant vu cela, se disaient l'un à l'autre : Manhu; & Mosé leur dit : c'est le pain que Dieu vous a donné à manger (30). Cependant Amalec vint attaquer Israël au camp de

---

n'ait pas donné à son peuple cet excellent pays de l'Egypte, où il n'y avait plus que des femmes & des enfans. « Pourquoi, disent-ils, Mosé, à l'âge » de plus de quatre-vingts ans, peut-il conduire dans les plus affreux des » déserts trois millions d'hommes, au lieu de les mener du moins dans le » pays de Canaan, en passant par l'Idumée ? Les déserts de Sur, de Mara, » d'Elim, de Sin, de Raphidim, d'Oreb, de Sinaï, de Pharan, de Cadès-» Barné, d'Oboth, de Cadenoth, dans lesquels ils errèrent quarante années, » ne pourraient pas nourrir trente voyageurs pendant quatre jours, s'ils ne » portaient de l'eau & des provisions. Il y a quelques fontaines, à la vérité, » au mont Oreb; mais tout le reste est sec & impratiquable; plusieurs » Arabes y tombent quelquefois morts de soif & de faim. Le premier devoir » d'un législateur, tel qu'on nous représente Mosé, est de pourvoir à la » subsistance de son peuple. »

Nous avouons à ces incrédules, que, selon les règles de la prudence humaine, un général d'armée aurait tort de conduire sa troupe par des déserts. Mais il ne s'agit point ici de raison, de prudence, de vraisemblance, de possibilité physique. Tout est au-dessus dans ce livre, tout est divin, tout est miracle; & puisque les Juifs étaient le peuple de Dieu, il ne devait rien leur arriver de ce qui est commun aux autres hommes. Ce qui paraîtrait absurde dans une histoire ordinaire, est admirable dans celle-ci.

(30) Diodore de Sicile, liv. 1, ch. 12, raconte qu'un roi d'Egypte nommé Actisan fit autrefois couper le nez à une troupe de voleurs qui avaient infesté de leurs brigandages toute l'Egypte dans le tems des guerres civiles : qu'il les relégua vers Rinocolure, à l'entrée de tous ces déserts. Rinocolure en grec signifie *nez coupé* (& apparemment ce mot fut depuis la traduc-

Raphidîm. Et Mosé dit à Josué : choisissez des combattans, & sortez du camp pour combattre Amalec ; demain je me tiendrai sur le haut de la montagne, avec la verge de Dieu dans ma main. Josué fit comme Mosé l'avait dit ; & il combattit contre Amalec. Or Mosé, Aaron, & Ur, s'en allèrent au haut de la colline ; & quand Mosé levait ses mains en haut, Israël était vainqueur ; mais quand il laissait tomber un peu ses mains, Amalec l'emportait.... Or Aaron & Ur lui soutinrent les mains des deux côtés ; Josué donc mit en fuite Amalec, & tua toute son armée. Et Dieu dit à Mosé : écrivez cela dans un livre, & dites la chose aux oreilles de Josué ; car j'abolirai la mémoire d'Amalec sous le ciel (31).

---

tion du mot égyptien). Diodore dit qu'ils habitèrent le désert de Sin, & qu'ils firent des filets pour prendre des cailles dans le tems qu'elles passent vers ces climats.

Les incrédules, abusant également du texte de Diodore & de celui de l'Ecriture sainte, croient appercevoir dans ce récit la véritable histoire des Juifs. Ils disent que les Juifs sont des voleurs, de leur propre aveu ; qu'il est très-naturel qu'un roi d'Egypte, soit Actisan, soit un autre, les ayant relégués dans un désert après leur avoir fait couper le nez, leur race ait conçu une haine implacable contre les Egyptiens, & qu'elle ait continué le métier de brigand, qu'elle tenait de ses pères.

Pour la manne, ils n'y trouvent rien d'extraordinaire, si ce n'est qu'elle est un purgatif : ils disent que ce purgatif peut être moins fort que la manne de la Calabre, & qu'on peut s'y accoutumer à la longue ; qu'on trouve encore de la manne dans ces déserts, mais que c'est une nourriture qui ne peut sustenter personne ; & enfin ils nient le miracle de la manne comme tous les autres. Ils prétendent qu'il était aussi aisé à Dieu de les bien nourrir que de les mal nourrir ; que si les hommes, les femmes & les enfans, marchèrent trois jours entiers dans les sables brûlans du désert de Sin sans boire, les femmes & les enfans durent expirer par la soif ; que non seulement Dieu se serait contredit lui-même en les conduisant ainsi, lorsqu'il se déclarait leur protecteur & leur père, mais qu'il était leur cruel homicide ; qu'il est impossible d'admettre dans Dieu tant de déraison & tant de cruauté. Quelques raisons qu'on leur dise, ils persistent dans leurs blasphêmes, & nous ne pouvons que les plaindre.

(31) Amalec était petit-fils d'Esaü, & il occupa une partie de l'Idumée.

Au troisième mois depuis la sortie d'Egypte, les enfans d'Israël vinrent dans le désert de Sinaï; & Mosé monta vers Dieu, & Dieu l'appella du haut de la montagne, & Dieu lui dit : va-t-en dire aux enfans d'Israël : si vous écoutez ma voix & si vous observez mon pacte, vous serez mon peuple particulier par-dessus les autres peuples.... Je viendrai donc à toi dans une nuée épaisse, afin que ce peuple m'entende parlant à toi, & qu'il te croie à jamais. Va donc vers ce peuple, & qu'aujourd'hui & demain il lave ses vêtemens. Et lorsqu'ils seront prêts pour le troisième jour, Dieu descendra, en présence de

---

Ses descendans devinrent la principale horde de l'Arabie déserte; & l'on prétend que ce fut la horde dont descendait Hérode, qu'Antoine fit roi de Judée. Ces Amalécites furent très-long-tems sans avoir de villes; mais leur vie errante endurcissait leurs corps, & les rendait redoutables. Les critiques disent que ce n'était pas la peine de faire mourir dans des déserts le peuple juif, de peur qu'il ne fût attaqué par les Cananéens, puisqu'il fut attaqué par des Arabes; & que cette bataille contre Amalec fut très-inutile, puisqu'aucun des Israélites qui combattirent n'entra dans la terre promise, excepté deux personnes. Ils trouvent d'ailleurs que Mosé, Aaron & Ur, se conduisirent en lâches, en se cachant sur une montagne pendant que leur peuple exposait sa vie. Ils ne songent pas que Mosé était un vieillard de quatre-vingts ans, & qu'Aaron en avait quatre-vingt-trois; que d'ailleurs Mosé tenait sa verge à la main, & qu'en levant les mains au Seigneur, il rendait plus de services que tous les combattans ensemble.

Le chevalier Folard, qui a fait graver toutes les batailles dont le dictionnaire de dom Calmet est orné, a dessiné la bataille d'Amalec, & a placé Mosé, Aaron, & Ur, sur le sommet du mont Oreb. On voit dans la campagne des troupes disposées à peu près comme elles le sont aujourd'hui, des étendarts semblables aux nôtres, & des chariots dont les roues sont armées de faulx; ce qui n'est guère praticable dans ce désert.

Le texte nous apprend que Dieu ordonna à Mosé d'écrire cette bataille dans un livre; il n'en faut point chercher d'autre que l'Exode même. C'est toujours beaucoup qu'il nous soit resté deux livres aussi anciens que la Genèse & l'Exode. En quelque tems qu'ils aient été écrits, ce sont des monumens très-précieux; les critiques ne peuvent empêcher qu'on y retrouve une peinture des moeurs antiques & barbares. Il est à croire que si nous avions quelques monumens des anciens Toscans, des Latins, des Gaulois, des Germains, nous les lirions avec la curiosité la plus avide.

tout le peuple, sur le mont de Sinaï. Et tu diras au peuple : gardez-vous de monter sur la montagne, & de toucher même au pied de la montagne ; quiconque touchera la montagne mourra de mort.... Le troisième jour étant arrivé, voilà qu'on entendit des tonnerres, que les éclairs brillèrent, que la trompette fit un bruit épouvantable ; & le peuple fut épouvanté ; & Mosé parlait à Dieu, & Dieu lui répondait ; & Mosé, étant descendu vers le peuple, lui raconta tout ; & Dieu parla de cette manière (32) :

---

(32) Nos critiques remarquent d'abord que la bataille d'Amalec ne fut d'aucune utilité aux Juifs, & qu'il semble que cette bataille, dont ils doutent, ne soit rapportée dans l'Exode que pour inspirer de la haine contre les Amalécites, qui furent leurs ennemis du tems des rois. Ils fondent leurs sentimens sur ce que Dieu même, en parlant à Mosé, ne lui dit pas un mot de ce prétendu combat, & qu'il ne lui parle que de ce qu'il a fait aux Egyptiens. On lui fait proposer, disent-ils, les conditions de son pacte avec les Hébreux, de la même manière que les hommes font entr'eux des alliances. On fait descendre Dieu au son des trompettes, comme si Dieu avait des trompettes. On fait parler Dieu comme on ferait parler un crieur d'arrêts. Et il faut supposer que Dieu parlait égyptien ; puisque les Hébreux ne parlaient pas d'autre langue, & qu'il est dit dans le pseaume quatre-vingt, que les Juifs furent étonnés de ne point entendre la langue qu'on parlait au-delà de de la mer Rouge. Toland assure qu'il est visible que tous ces livres ne furent écrits que long-tems après par quelque prêtre oisif, comme il y en a tant eu, dit-il, parmi nous aux douzième, treizième, & quatorzième siècles ; & qu'il ne faut pas ajouter plus de foi au Pentateuque qu'aux livres des Sibylles, qui furent regardés comme sacrés pendant des siècles.

Tous ces blasphêmes font horreur à toute ame persuadée & timorée. Il n'est pas plus surprenant que Dieu ait parlé sur le mont Sinaï au son des trompettes, qu'il ne l'est d'ouvrir la mer Rouge pour faire enfuir son peuple, & pour submerger toute l'armée égyptienne. Si on nie un prodige, on est forcé de les nier tous. Or il n'est pas possible, selon les commentateurs les plus accrédités, que tous ces livres ne soient qu'un tissu de mensonges grossiers. Il est vrai que les premières histoires théologiques des brachmanes, des prêtres de Zoroastre, de ceux d'Isis, de ceux de Vesta, ne sont que des recueils de fables absurdes ; mais il ne faut pas juger des livres hébreux comme des autres. On a beau dire que si le Pentateuque fut écrit dans le désert il ne pouvait l'être qu'en égyptien, & que les Hébreux n'étant point encore entrés dans le pays des Cananéens, ils ne purent savoir la langue de ces peuples,

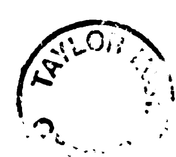
Tu ne feras aucun ouvrage de sculpture, ni aucune image de tout ce qui est dans le ciel en haut, ni dans la terre en bas, ni dans les cieux sous la terre....

Je suis ton Dieu fort; je suis le Dieu jaloux, punissant les iniquités des pères jusqu'à la troisième & quatrième génération de tous ceux qui me haïssent, faisant miséricorde en mille générations à ceux qui m'aiment....

Tu ne monteras point à mon autel par des degrés, afin de ne point découvrir ta nudité....

Si quelqu'un frappe son esclave ou sa servante, & s'ils meurent entre ses mains, il sera coupable d'un crime; mais si son esclave survit un jour ou deux, il ne sera sujet à aucune peine, parce que l'esclave est le prix de son argent.....

Oeil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied.....



Si un taureau frappe de ses cornes un homme ou une

qui fut depuis la langue hébraïque. En quelque langue que Mosé ou Moïse ait écrit dans le désert, il est aisé de supposer que le Pentateuque fut traduit après dans la langue de la Palestine, qui était un idiome du syriaque, puisqu'il fut traduit ensuite en chaldéen, en grec, en latin, & long-tems après en ancien gothique. Les objections des incrédules sont récentes; & ce livre aurait 2290 ans d'antiquité, quand même il n'aurait été compilé que du tems d'Esdras, comme les critiques le prétendent. Il serait presqu'aussi ancien que la république romaine établie après les Tarquins. Les incrédules répondent, qu'un livre, pour être ancien, n'en est pas plus vrai; qu'au contraire presque tous les anciens livres étant écrits par des prêtres, & étant extrêmement rares, chaque auteur se livrait à son imagination, & que la saine critique était entiérement inconnue. Cette manière de penser renverserait tous les fondemens de l'ancienne histoire dans tous les pays du monde; on ne saurait plus sur quoi compter. Il faudrait douter de l'histoire de Cyrus, de Crésus, de Pisistrate, de Romulus, de tout ce qui s'est passé dans la Grèce avant les olympiades; & ce septicisme universel ne serait qu'un chaos indébrouillable de toute l'antiquité.

femme, on lapidera le taureau, & on ne mangera point sa chair....

Vous punirez de mort les magiciens, celui qui aura fait le coït avec une bête, celui qui sacrifie aux dieux.....

Tu ne diras point de mal des dieux, & tu ne maudiras point les princes de ton peuple........

Tu ne differeras point à payer les dîmes (33).....

---

(33) Nous n'avons spécifié ici, de toutes les premières loix juives, que celles contre lesquelles nos adversaires s'élèvent avec le plus de témérité. Si on les en croit, la défense de faire aucune image n'a jamais été observée. Mosé lui-même fit sculpter des chérubs, des bœufs ou des veaux, qu'il plaça sur l'arche ambulatoire. Il fit faire un serpent d'airain. Salomon mit des veaux de bronze dans le temple qu'il fit bâtir.

Les incrédules ne peuvent souffrir que Dieu s'annonce comme puissant & jaloux. Ils disent que rien ne rabaisse l'Etre tout-puissant, comme de lui faire dire toujours qu'il est puissant; & que c'est bien pis de lui faire dire qu'il est jaloux; que ce livre ne parle jamais de Dieu que comme d'une divinité totale qui veut l'emporter sur les autres divinités; & qu'on le représente comme les dieux des Grecs, jaloux les uns des autres.

La punition dont on menace la troisième & quatrième génération innocente d'un aïeul coupable, leur semble une injustice atroce; & ils prétendent que cette vengeance exercée sur les enfans est une des preuves que les Juifs n'ont jamais connu l'immortalité de l'ame & les peines après la mort que vers le tems des pharisiens. C'est l'opinion du docteur Warburton, & de plusieurs théologiens qui ont abusé de leur science. Arnaud dit positivement la même chose, quoiqu'il n'en tire pas les mêmes conséquences que l'absurde Warburton.

La peine de mort contre les magiciens prouve que les Juifs croyaient à la magie: & comment n'y auraient-ils pas cru, s'ils avaient vu les miracles des magiciens de Pharaon, & si Joseph avait fait des opérations magiques avec sa tasse?

On tire, de la punition du coït avec les bêtes, une preuve que les Juifs étaient fort enclins à cette abomination.

J'enverrai la terreur de mon nom au-devant de vous ; j'exterminerai tous les peuples chez lesquels vous irez. J'enverrai d'abord des frêlons & des guêpes, qui mettront en fuite le Hévéen, le Cananéen, l'Héthéen (34). Les limites de votre

---

On croit trouver de la contradiction entre l'ordre de mettre à mort ceux qui auront sacrifié aux dieux, & la défense de parler mal des dieux.

On prétend que l'ordre de payer exactement les décimes, avant qu'il y eût des lévites & des décimes, est une preuve que cela fut écrit dans des tems postérieurs par quelques prêtres intéressés à la dîme.

la vengeance exercée sur la quatrième génération semblerait abolie dans le Deutéronome : *Les pères ne mourront point pour leurs enfans, ni les enfans pour leurs pères.* La première loi est une menace de Dieu ; & la seconde est une loi positive qui suppose qu'on ne doit point faire pendre le fils pour le père. Mais cette loi n'empêche pas que Dieu ne soit toujours supposé punir jusqu'à la quatrième génération.

La défense de dire du mal des dieux, peut s'entendre des juges & des prêtres, qui sont souvent appellés dieux dans l'Ecriture.

(34) Dieu ne cesse de promettre aux Juifs qu'il combattra pour eux, & que tout fuira devant eux. Il ajoute qu'il enverra des frêlons & des guêpes pour leur préparer la victoire. Ce n'est point une figure dont se sert l'auteur sacré ; car Josué, avant de mourir, dit expressément que Dieu a envoyé devant eux des frêlons & des guêpes. Le livre de la Sagesse le dit aussi, longtems après. L'histoire ancienne parle en effet de plusieurs peuples d'Asie qui furent obligés de quitter leur pays, où ces animaux s'étaient excessivement multipliés. On a dit même que les peuples de la Chalcide avaient été chassés par des mouches. On en a dit autant des peuples de la Mysie. Il y a eu deux provinces de Chalcide en Syrie. On ne sait dans laquelle le fléau des mouches put chasser les habitans. Il y a eu aussi plusieurs Mysie dans l'Asie mineure & dans le Péloponnèse. Il n'est pas croyable que les peuples d'aucune de ces provinces se soient laissé chasser par des mouches. Mais ce qui est fable dans la mythologie, peut devenir une vérité historique dans les livres saints, parce que Dieu faisait pour son peuple ce qu'il ne faisait pas pour des peuples profanes, qui lui étaient étrangers.

Dieu promet ici aux Juifs qu'il les rendra maîtres de tout le pays depuis la mer Méditerranée jusqu'à l'Euphrate ; or il y a vingt degrés en longitude, dans la latitude du trentième degré, depuis la Méditerranée, par la terre de

terre feront depuis la mer Rouge jufqu'à la mer de la Paleftine, & jufqu'au fleuve de l'Euphrate : je livrerai entre vos mains tous les habitans de la terre, & je les chafferai de devant votre face..... Quand tu feras le dénombrement des enfans d'Ifraël, ils donneront tout le prix de leur ame au Seigneur; & il n'y aura point de plaie parmi eux quand ils auront été dénombrés; & tous ceux qui auront été dénombrés donneront la moitié d'un ficle felon la valeur du ficle du temple (35). Le ficle vaut vingt oboles; & la moitié du ficle fera offerte au Seigneur.

Prenez des aromates, pour le poids de cinq cents ficles de myrrhe, deux cent cinquante ficles de cinnamome, pour deux cent cinquante ficles de cannes, cinq cents ficles de caffe; vous en ferez une huile fainte felon l'art du parfumeur; quiconque en touchera, fera fanctifié, & quiconque en fera de pareille, & en donnera à un étranger, fera exterminé (36).

Canaan, jufqu'à l'Euphrate. Et quand on ne compterait que vingt lieues par degrés, cela devait compofer un empire de quatre cents lieues de long. Il eft démontré, difent les critiques, que les Juifs ont été bien loin de poffféder un fi vafte pays. Cela eft vrai : mais auffi, Dieu tantôt promet, & tantôt menace; & il fe relâche de fes menaces, & il retranche de fes promeffes, felon fa miféricorde ou fa juftice. Ainfi il ne faut pas prendre toujours à la lettre tout ce qui eft annoncé dans l'Ecriture, mais confidérer que les prédictions font conditionnelles. Les critiques ne feront pas contens de cette explication, qui eft pourtant la feule qu'on puiffe donner.

(35) On demande comment le ficle, dans le défert, peut être évalué par le ficle du temple, qui ne fut bâti que cinq cents ans après, felon la fupputation hébraïque. On croit qu'il y a ici un prodigieux anachronifme, & que c'eft une nouvelle preuve que tous ces livres ne furent écrits qu'après que le temple fut bâti. On répond que par le mot du temple il faut entendre le tabernacle de l'arche de l'alliance : & fi les critiques repliquent que l'arche d'alliance n'avait pas encore été conftruite, il eft aifé de dire qu'on parle ici par anticipation; & alors on ne trouvera aucune contradiction dans le texte.

(36) On fait des difficultés fur cette prodigieufe quantité de parfums, & fur leur nature. Le cinnamome n'eft pas connu. On prétend que c'eft de

Dieu

Dieu dit auſſi à Moſé : prends tous ces aromates, ajoutes-y du ſtacté, de l'onyx, du galbanum, de l'encens.... Tout homme qui en fera de ſemblables, pour en ſentir l'odeur, ſera exterminé....

---

la cannelle : mais pluſieurs auteurs diſent que la cannelle eſt la canne : d'autres diſent que c'eſt la caſſe, caſia, qui eſt la cannelle véritable. La plupart de ces drogues viennent des Indes. On eſt en peine de ſavoir comment les Juifs, dans leurs déſerts purent avoir tant de marchandiſes précieuſes. La réponſe eſt, qu'ils les avaient emportées d'Egypte. La peine de mort pour quiconque ferait une compoſition de ces parfums, ſeulement pour avoir le plaiſir innocent de les ſentir, ſemble une loi injuſte & barbare ; mais c'eſt ſans doute, parce que ces drogues, étant deſtinées uniquement pour le tabernacle qu'on devait faire, ne devaient point être profanées.

« Les deux tables de pierre, écrites ou gravées par le doigt de Dieu même, » ont donné lieu à d'étranges blaſphêmes. Dieu, a-t-on dit, eſt toujours » repréſenté dans ce livre comme un homme qui parle aux hommes, qui » va, qui vient, qui ſe venge, qui eſt jaloux, qui donne des loix, & enfin » qui les écrit ; rien ne paraît plus groſſier & plus fabuleux : ces deux » tables de pierre ſont une imitation des deux marbres ſur leſquels » l'ancien Bacchus avait écrit ſes loix ; comme le paſſage de la mer Rouge » eſt une imitation viſible de la fable de Bacchus, qui paſſa la mer Rouge » à pied ſec, pour aller aux Indes, avec toute ſon armée. Les fables arabes » ſont prodigieuſement antérieures à celle de Moſé. Bacchus avait été élevé » dans ces déſerts avant que Moſé les parcourût. Il fit tous les miracles que » les Juifs s'attribuent ; & deux rayons lui ſortaient de la tête, comme à Moſé, » en témoignage de ſon commerce continuel avec les dieux : ils portèrent » tous deux ce nom de Moſé, qui ſignifie échappé de l'eau. Les Juifs, » qui n'ont jamais rien inventé, ont tout copié très-tard. » C'eſt ce que les critiques objectent.

Il eſt vrai qu'on retrouve dans la fable de Bacchus beaucoup de traits qui ſont dans l'hiſtoire juive depuis Noé juſqu'à Joſué ; mais il vaut mieux croire que les Arabes & les Grecs ont été les copiſtes, que de penſer que les Hébreux ne furent que des plagiaires. La fable de Bacchus ne fut pas d'abord donnée pour une hiſtoire ſacrée ; elle ne fut le fondement des loix ni en Arabie ni en Grèce ; au lieu que la loi de l'Exode eſt encore celle des Juifs. Nous avouons que Bacchus fut adoré & eut des prêtres ; mais nous préférons un miniſtre du Dieu de vérité à ceux qui ſont devenus les dieux du menſonge.

Et le Seigneur ayant achevé tous ces discours sur le mont Sinaï, donna à Mosé deux tables de pierre contenant son témoignagne, écrit avec le doigt de Dieu.

Or le peuple, voyant que Mosé tardait à descendre de la montagne, s'assembla autour d'Aaron, & dit : leve-toi, fais-nous des dieux qui marchent devant nous; car nous ignorons ce qui est arrivé à cet homme qui nous a fait sortir de l'Égypte. Et Aaron leur dit : prenez vos boucles d'oreilles, & celles de vos fils & de vos filles; & le peuple ayant apporté ses boucles d'oreilles, il en fit un veau d'or en fonte; & ils dirent : voilà tes dieux, ô Israël.... Et Aaron dressa un autel devant le veau; & dès le matin on lui offrit des holocaustes. Alors le Seigneur parla à Mosé, & lui dit : va, & descends (37). Et lorsque Mosé fut arrivé près du camp, il vit le veau & les danses; & de colère il jeta les tables & les brisa; & prenant le veau qu'ils avaient fait, il le mit au feu, & le réduisit en poudre, & répandit cette poudre dans l'eau, & en donna à boire aux fils d'Israël. Puis Mosé se mit à la porte du camp, & dit : si quelqu'un est

(37) Le texte hébreu porte : il fit un veau au burin, & il le jeta en fonte; mais c'est une transposition; on jette d'abord en fonte, & ensuite on répare au burin, ou, pour parler plus proprement, au ciseau. Il est très-vrai qu'il est impossible de jeter un veau d'or en fonte, & de le réparer, en une nuit. Il faut au moins trois mois d'un travail assidu pour achever un tel ouvrage; & il n'y a pas d'apparence que les Juifs, dans un désert, eussent des fondeurs d'or, qui ne se trouvent que dans de grandes villes : il n'est pas concevable que trois millions de Juifs, qui venaient de voir & d'entendre Dieu lui-même au milieu des trompettes & des tonnerres, voulussent sitôt, & en sa présence même, quitter son service pour celui d'un veau. Nous ne dirons pas, comme les incrédules, que c'est une fable absurde, imaginée après plusieurs siècles par quelque lévite, pour donner du relief à ses confrères, qui punirent si violemment le crime des autres Israélites. A Dieu ne plaise que nous adoptions jamais de tels blasphêmes, quelque difficulté que nous trouvions à expliquer un événement si hors de la nature! Nous ne pouvons soupçonner un lévite d'avoir ajouté quelque chose au texte sacré. Nous regardons seulement cette histoire prodigieuse comme les autres choses encore plus prodigieuses que Dieu fit pour exercer sa justice & sa miséricorde sur son peuple juif, le seul peuple avec lequel il habitait continuellement, délaissant pour lui tous les autres peuples.

au Seigneur, qu'il se joigne à moi; & les enfans de Lévi s'assemblèrent autour de lui, & il leur dit : voici ce que dit le Seigneur : allez, & revenez d'une porte à l'autre par le milieu du camp, & que chacun tue son frère, son ami & son prochain (38).

Le Seigneur frappa donc le peuple pour le crime du veau

---

(38) Cet article n'est pas le moins difficile de la sainte Ecriture. Il faut convenir d'abord que l'on ne peut réduire l'or en poudre en le jetant au feu; c'est une opération impossible à tout l'art humain : tous les systêmes, toutes les suppositions de plusieurs ignorans qui ont parlé au hasard des choses dont ils n'ont pas la moindre connaissance, sont bien loin de résoudre ce problême. L'or potable, dont ils parlent, c'est de l'or qu'on a dissous dans de l'eau régale; & c'est le plus violent des poisons, à moins qu'on n'en ait affaibli la force; encore ne dissout-on l'or que très-imparfaitement; & la liqueur dans laquelle il est mêlé est toujours très-corrosive : on pourrait aussi dissoudre de l'or avec du souffre; mais cela ferait une liqueur détestable, qu'il serait impossible d'avaler. Si donc on demande par quel art Mosé fit cette opération, on doit répondre que c'est par un nouveau miracle que Dieu daigna faire, comme il en fit tant d'autres. Tout ce que dit là-dessus dom Calmet, est d'un homme qui ne sait aucun principe de chymie.

Mosé fait ici une autre action, qui n'est pas absolument impossible; il se met à la tête de la tribu de Lévi, & tue vingt-trois mille hommes de sa nation, qui tous sont supposés être bien armés, puisqu'ils venaient de combattre les Amalécites. Jamais un peuple entier ne s'est laissé égorger ainsi sans se défendre : il n'est point dit que les lévites fussent exempts de la faute de tout le peuple; il n'est point dit qu'ils eussent un ordre exprès de Dieu de massacrer leurs frères; & un ordre exprès de Dieu semble nécessaire pour justifier cette boucherie incroyable. Le texte porte que les lévites passèrent d'une porte du camp à l'autre : il n'est guère possible que trois millions de personnes aient été dans un camp, & que ce camp eût des portes, dans un désert où il n'y eut jamais d'arbre; mais c'est une faible remarque en comparaison de la barbarie avec laquelle Mosé dit aux lévites : vous avez consacré aujourdhui vos mains au seigneur; chacun de vous a tué son fils ou son frère, afin que Dieu vous bénisse. Il eût été plus beau sans doute à Mosé de se dévouer pour son peuple, comme on le dit des Codrus & des Curtius. Adorons humblement les voies du Seigneur; mais gardons-nous de louer la fureur abominable de ces lévites, qui ne doit jamais être imitée pour quelque cause que ce puisse être.

qu'avait fait Aaron (39); & le Seigneur parla donc à Mosé, & lui dit : va, pars de ce lieu, & entre dans le pays que j'ai juré de donner à Abraham, à Isaac, & à Jacob; & j'enverrai un ange pour chasser les Cananéens, les Amorrhéens, les Héthéens,

---

(39) Le texte dit expressément que Dieu frappa le peuple pour le péché d'Aaron, & non seulement Aaron est épargné, mais il est fait ensuite grand-prêtre : ce n'est point là l'idée que nous avons de la justice ordinaire. Ce sont des profondeurs que nous devons adorer. Plusieurs théologiens ont observé que les deux premiers pontifes de l'ancienne loi & de la nouvelle ont tous deux commencé par une apostasie. Leur repentir leur a tenu lieu d'innocence; mais il n'est point dit expressément qu'Aaron eût demandé pardon à Dieu de son crime; au lieu qu'il est dit que St. Pierre expia le sien par ses larmes, quoiqu'il fût infiniment moins coupable qu'Aaron.

Quelques uns ont remarqué, non sans malignité, que Dieu dit d'abord qu'il enverra un ange pour chasser les Cananéens, & qu'ensuite il dit qu'il ira lui-même; mais il n'y a point là de contradiction; au contraire, c'est peut-être un redoublement de bienfaits pour consoler le peuple de la perte des vingt-trois mille hommes qu'on vient d'égorger.

Il n'est pas si aisé d'expliquer ce que l'auteur entend quand Mosé demande à Dieu de lui faire voir sa gloire. Il semble qu'il l'a vue assez pleinement, & d'assez près, quand il a conversé avec Dieu pendant quarante jours sur la montagne, qu'il a vu Dieu face à face, & que Dieu lui a parlé comme un ami à un ami. Dieu lui répond : vous ne pourrez voir ma face, *car nul homme ne me verra sans mourir*. C'était en effet l'opinion de toute l'antiquité, comme nous l'avons vu, qu'on mourait quand on avait vu les dieux. S'il est permis de joindre ici le profane au sacré, on peut remarquer que Sémélé mourut pour avoir voulu voir Zeus, que nous nommons Jupiter, dans toute sa gloire. Il faut supposer que quand Mosé parla à Dieu face à face comme un ami à un ami, il y avait entr'eux une nuée pareille à celle qui conduisait les Hébreux dans le désert; autrement ce serait une contradiction inexpliquable; car ici Dieu ne lui permet point de voir sa face sans voile; il lui permet seulement de voir son derrière. Ces choses sont si éloignées des opinions, des usages, des mœurs qui règnent aujourd'hui sur la terre, qu'il faut, en lisant cet ouvrage divin, se regarder comme dans un autre monde. Nous sommes bien loin d'oser comparer les poëmes d'Homère à l'Ecriture sainte, quoiqu'Eustache l'ait fait avec succès; mais nous osons dire que dans Homère il n'y a pas deux actions qui aient la moindre ressemblance avec ce que nous voyons de nos jours; & c'est cela même qui rend les poëmes d'Homère très-précieux. L'ancien testament l'est plus encore.

les Hévéens, les Phéréséens, & les Jébuséens.... Or le Seigneur parlait à Mosé face à face, comme un homme parle à son ami.... Puis le Seigneur lui dit : je marcherai devant toi, & je te procurerai du repos.... Mosé repartit : fais-moi voir ta gloire. Dieu répondit : je te montrerai tous les biens ; & en passant devant toi, je te ferai voir ma gloire ; je crierai moi-même en prononçant mon nom ; je ferai miséricorde à qui je voudrai. Et il dit de plus : tu ne pourras voir ma face, car nul homme ne me verra sans mourir ; mais il y a une façon de me voir ; tu te mettras sur le rocher, & quand ma gloire passera, je te mettrai dans une fente du rocher, & je te cacherai de ma main ; tu verras mon derrière ; mais tu ne pourras pas voir mon visage.

Lorsque Mosé sortait du Tabernacle, les Israélites voyaient que sa face était cornue (40). Mais il couvrait son visage quand

---

(40) Les interprètes entendent par cornue, des rayons. C'est ici que plusieurs commentateurs, & sur-tout Vossius, Bochart, & Huet comparent ce qu'on dit de Bacchus, avec ce qui est vrai de Mosé. Nous avons déjà observé qu'il sortait des rayons du front de Bacchus : ils trouvent entre ces deux héros de l'antiquité une ressemblance entière. Calmet pousse le parallèle encore plus loin qu'eux. Il dit que Mosé, Bacchus, & Chosé, divinité arabe, ne sont qu'une même personne. Il est constant que Bacchus était une divinité arabe : il descendait, dit-on, de Chus, & on l'appellait Bacchus ou Jacchus, ce qui signifiait le dieu Chus. *Voyez notre remarque* 36.

Pour construire l'arche d'alliance, qui était de bois de Céthim, de trois pieds & demi de long, de deux pieds de large, & de deux pieds & demi de haut, le texte dit qu'on donna vingt-neuf talens & sept cent trente sicles, d'or, & cent talens d'argent. Or le talent d'or est évalué aujourd'hui à cent quarante mille livres, & le talent d'argent à six mille livres de France. Cela composait la somme exorbitante de quatre millions six cent soixante & huit mille sept cent soixante livres, sans compter les pierres précieuses ; mais aussi il faut considérer qu'il est dit qu'on entoura cette arche d'ornemens d'or ; que le chandelier était d'or, que tous les vases étaient d'or ; qu'il y avait un autel de parfums couvert d'or ; & que les bâtons qui portaient cet autel & cette arche, étaient aussi couverts d'or, & que

il avait à leur parler.... Tout l'or que l'on employa pour les ouvrages du sanctuaire, & tout ce qui fut offert par le peuple, fut de vingt-neuf talens sept cent trente sicles, selon l'évaluation du sanctuaire. Et il fut offert, par tous ceux qui étaient au-dessus de vingt ans, la somme de cent talens d'argent.... On fit aussi les vêtemens dont Aaron devait se revêtir, d'hyacinthe, de pourpre, d'écarlate & de lin; & on lui fit un éphod d'or, d'hyacinthe, de pourpre, d'écarlate & de lin; & on coupa des feuilles d'or, qu'on réduisit en fil d'or mince; & on tailla deux pierres d'onyx enchassées dans de l'or, sur lesquelles on grava les noms des enfans d'Israël. Le rational fut orné de quatre rangs de pierres précieuses enchassées dans de l'or, sardoine, topaze, émeraude, escarboucle, saphir, jaspe, ligure, agathe, améthyste, chrysolythe, onyx, & béril.

Le Seigneur parla encore à Mosé, & lui dit: prends Aaron avec ses enfans, & assemble tout le peuple. Et Mosé posa la tiare sur la tête d'Aaron, & lui mit sur le front la lame d'or sacrée... Et Mosé, ayant égorgé un bélier, en mit le sang sur le bout de l'oreille d'Aaron & de ses fils & des autres prêtres, & sur les pouces de leur main droite, & sur les pouces

---

l'ouvrage surpassait encore la matière. Les lecteurs sont surpris de voir dans un désert où l'on manquait de pain & d'habits, une magnificence que l'on ne trouverait pas chez les plus grands rois: c'est encore un prétexte aux incrédules de supposer que la description de ce superbe tabernacle fut prise en partie du temple de Salomon, & qu'encore même le sanctuaire de ce temple ne fut jamais si superbe, & que les Juifs ont toujours tout exagéré. Cependant, si l'on accorde que les Juifs avaient volé tous les vases d'or & d'argent de la basse Egypte, & qu'ils avaient chez eux d'excellens ouvriers formés à l'école des maîtres égyptiens, alors l'impossibilité physique disparaîtra. Et d'ailleurs, tout est miraculeux, comme nous l'avons dit, chez le peuple de Dieu. C'est là le grand point; & si les Philistins dans la suite ne prirent pas toutes ces richesses quand ils battirent le peuple de Dieu, & qu'ils prirent leur coffre sacré, c'est encore un grand miracle; car les Philistins étaient aussi brigands que les Juifs; & de plus, le coffre sacré juif appartenait à leurs vainqueurs.

de leur pied droit, & répandit le reste du sang autour de l'autel (41).

Dieu parla encore à Mosé, & dit : va déclarer aux enfans d'Israël, que voici, de tous les animaux de la terre, ceux qu'ils pourront manger... Le lièvre est impur (42), quoiqu'il rumine, parce qu'il n'a pas le pied fendu. Le cochon est aussi impur, parce qu'ayant le pied fendu, il ne rumine point. Vous ne

---

(41) Il ne faut pas s'étonner que Mosé ou Moïse installe son frère & le consacre, & qu'il sanctifie toutes ces cérémonies communes à toutes les nations. Car il n'y avait guère alors que l'Inde & la Chine inconnue qui ne sacrifiassent pas des animaux à la Divinité. Toutes les cérémonies des autres peuples se ressemblaient pour le fond : les prêtres se couvraient de sang ; ils faisaient l'office de bouchers, & ils prenaient pour eux la meilleure partie des bêtes immolées. Calmet dit, sur cet article, que la consécration du grand-prêtre des Romains se faisait avec des cérémonies encore plus extraordinaires. Ce pontife, *couvert d'un habit tout de soie, était conduit dans un souterrein, où il recevait tout le sang d'un taureau par des trous faits à des planches, &c.* Et il cite sur cela des vers de Prudence. Calmet prend ici la cérémonie du Taurobole pour la consécration du *pontifex maximus*. Jamais aucun prêtre chez les Romains ne porta un habit de soie : la soie ne commença à être un peu connue que sur la fin de l'empire d'Auguste.

(42) Les Egyptiens furent, dit-on, les premiers qui firent cette distinction des animaux purs & des impurs, soit par principe de santé, soit par économie, soit par superstition. Le cochon était impur chez eux, non pas parce qu'il ne rumine point, mais parce qu'il est souvent attaqué d'une espèce de lèpre, & que l'on crut qu'il était la première cause de la peste à laquelle l'Egypte est si sujette.

Le lièvre fut regardé comme impur chez les Juifs ; ils se trompèrent en croyant qu'il rumine, & en prenant le mouvement de ses lèvres pour l'action de ruminer.

La loi déclare abominable ce qui marche sur quatre pattes, & qui vole : il faut entendre que s'il y avait de tels animaux, ils seraient déclarés impurs ; car nous ne connaissons point de telles bêtes. Il n'y en a jamais eu que

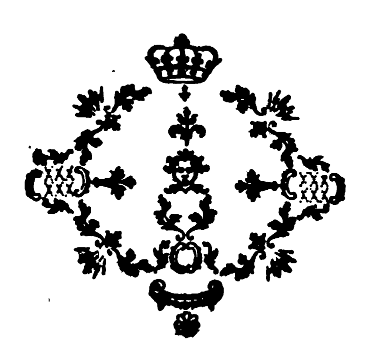
mangerez ni aigle, ni griffon, ni vautour, ni chat-huant, ni milan, ni cormoran, ni onocrotab; ce qui vole & marche sur quatre pieds vous sera en abomination.... Vous ne mangerez point de sauterelles.

---

dans l'invention des peintres & des sculpteurs qui ont représenté des hiéroglyphes.

On ne sait pas pourquoi la sauterelle est déclarée impure, puisque St. Jean-Baptiste s'en nourrissait dans le désert.

Le texte parle encore de beaucoup d'animaux qu'on ne connaît point, comme du griffon, de l'ixion, qui sont des animaux fabuleux.



COMMENTAIRE,

LEVITIQUE.

DIEU parla encore à Mosé & à Aaron, disant : tout homme dont la peau & la chair aura changé de couleur, avec des pustules comme luisantes, sera amené devant Aaron le prêtre, ou à quelqu'un de ses enfans, lequel, quand il aura vu la lèpre sur la peau, & les poils devenus blancs, & les marques de la lèpre plus enfoncées que le reste de la chair, il jugera que c'est la lèpre (1).

Dieu parla encore à Mosé & à Aaron, disant : quand vous serez en Canaan, s'il se trouve un bâtiment infecté de lèpre, le maître de la maison en avertira le prêtre..... Si la lèpre persévère, & si la maison est impure, elle sera détruite aussitôt, &

(1) Il y a plus de trente maladies de la peau ; & le nom de lèpre est un nom général : depuis la simple grattelle jusqu'au cancer, toutes ces maladies prennent des noms différens. Les critiques ont trouvé étrange qu'on envoyât les lépreux aux prêtres, au lieu de les envoyer aux médecins ; ce qui fait voir, disent ils, qu'il n'y avait point de médecins dans un pays aride, & dans un climat mal-sain qui produit tant de maladies. Les Juifs sur-tout devaient être infectés de diverses sortes de lèpres dans des déserts de sables, où l'on ne trouvait que quelques puits d'une eau bitumineuse & nitreuse, qui augmentait encore ces maladies dégoûtantes. Dom Calmet, dans sa dissertation sur la lèpre, prétend que ces maladies sont causées par *de petits vers qui se glissent entre cuir & chair*. Calmet n'était pas médecin ; les œufs de vers, dont la terre est pleine, se mettent quelquefois dans les ulcères de la chair, mais ils n'en sont pas la cause. Nous avons vu plusieurs charlatans qui ont fait accroire que toutes les maladies étaient causées par des vers, & que chaque espèce d'animaux, étant dévorée par une autre espèce, on pouvait faire manger les vers de l'apoplexie & de l'épilepsie par des vers anti-apoplectiques & anti-épileptiques. Que de charlatans de toute espèce ! Et que n'a-t-on pas inventé pour tromper les hommes, & pour se rendre maître de leurs corps & de leurs ames ?

on en jettera les pierres, les bois & toute la poussière, hors de la ville, dans un endroit immonde (2).

---

(2) Il faut pardonner à un peuple aussi grossier & aussi ignorant que le peuple juif, cette imagination de la lèpre des maisons. Il n'y a point de muraille qui ne change de couleur, & dans laquelle il ne se loge quelques petits insectes. On voit même dans nos villes plusieurs de ces murs noircis & remplis de ces animaux presque imperceptibles, comme le sont presque tous nos fromages au bout d'un certain tems ; car les œufs de tous ces petits animaux innombrables sont portés par le vent, éclosent ensuite dans toutes les viandes, dans les fruits, dans l'écorce des arbres, dans les feuilles, dans les sables, dans les pierres, dans les cailloux. Rien ne serait plus ridicule que de couper ses arbres, & d'abattre ses maisons, parce que ces petits animaux microscopiques, qui vivent très-peu de tems, s'y sont cachés. Ce n'est point d'ailleurs dans les pays chauds que les murailles se couvrent quelquefois d'une moisissure à laquelle des insectes innombrables s'attachent ; c'est dans nos pays humides qu'une mousse imperceptible croît sur les vieilles murailles, & sert de logement & d'aliment à ces insectes, lesquels d'ailleurs ne sont nullement dangereux.

L'idée de dom Calmet, que l'espèce de lèpre la plus maligne était la vérole, & que Job en était attaqué, est encore plus insoutenable : la vérole était incontestablement une maladie particulière aux isles de l'Amérique, si long-tems inconnues. Le professeur Astruc l'a démontré.

C'est une chose plaisante de voir Calmet donner la torture à quelques anciens auteurs, pour leur faire dire ce qu'ils n'ont point dit ; il va jusqu'à vouloir trouver la vérole dans ces vers de Juvenal :

. . . . Sed podice lævi
Cæduntur tumidæ, medico ridente, maricæ,

Il ne voit pas que ces vers ne signifient autre chose qu'une opération faite par un médecin à un infame débauché, dont l'anus avait contracté des équimoses par les efforts d'un autre libertin qui avait blessé ce misérable en commettant le péché contre nature ; ce qui n'a pas plus de rapport à la vérole qu'un cor au pied. Il tord un passage de la 37e. ode d'Horace ;

Contaminato cum grege turpium morbo virorum.

Horace peint ici Cléopatre accompagnée de ses eunuques, & ne prétend point du tout que cette reine & ses eunuques eussent la vérole. César & Antoine, aussi débauchés qu'elle, n'en furent jamais soupçonnés.

Si quelqu'un des enfans d'Israël veut prendre à la chasse quelque oiseau dont il est permis de manger, qu'il en répande tout le sang, car l'ame de toute chair est dans le sang : c'est pourquoi vous ne mangerez le sang d'aucun animal, parce que l'ame de toute chair est dans le sang ; & quiconque en mangera, sera puni de mort (3).

---

(3) Les critiques disent qu'il est impossible d'obéir à cette loi. En effet, quelque soin qu'on prenne de saigner un animal, il reste nécessairement une grande partie de son sang dans les petits vaisseaux, laquelle n'a plus la force de passer par les valvules, & qui, ne circulant plus, reste dans toutes les petites veines.

Une remarque plus importante est que l'ame est toujours prise dans le Pentateuque pour la vie ; tout animal qui perd tout ce qu'il peut perdre de son sang est mort. D'ailleurs l'ame de tous les animaux, & même celle de l'homme, étant toujours mise à la place de la vie, cela semble justifier le systême audacieux de l'évêque Warburton, que l'immortalité de l'ame était absolument inconnue aux premiers Juifs. Si ce systême était vrai, ce serait une nouvelle preuve de la grossiéreté de ce peuple. Car toutes les nations puissantes dont il était entouré, Egyptiens, Syriens, Chaldéens, Persans, Grecs, poussaient la croyance de l'immortalité de l'ame jusqu'à la superstition. Ils admettaient tous des récompenses & des peines après la mort, comme nous l'avons dit. C'est le plus beau & le plus utile dogme de tous les législateurs. Il est difficile de rendre raison pourquoi les loix portées dans l'Exode, dans le Lévitique, dans le Deutéronome, ne parlent jamais de ce dogme terrible, qui seul peut mettre un frein aux crimes secrets. C'est sur-tout cette ignorance de l'immortalité de l'ame, qui a fait croire à quelques critiques que les Juifs n'avaient jamais rien su de la théologie égyptienne, & qu'ils n'en avaient vu que quelques cérémonies dans la basse Egypte orientale, vers le mont Casius & vers le lac Sirbon ; que ces Juifs n'étaient originairement que des voleurs arabes, qui, ayant été chassés, allèrent s'emparer, avec le tems, d'une partie de la Palestine, & composèrent ensuite leur histoire comme toute histoire ancienne a été composée, c'est-à-dire, très-tard, & avec des fictions tantôt ridicules, tantôt atroces. Nous insistons sur cette idée, parce qu'elle est malheureusement très-répandue, & que de très-savans hommes, abusant de leur science & de leur esprit, ont rendu cette idée trop vraisemblable à ceux qui ne sont pas éclairés par la grace. Cette opinion de tant de savans, sur le malheureux peuple juif, est trop dangereuse à la religion chrétienne pour que nous ne la réfutions pas. Ils disent que le christianisme & le mahométisme, étant fondés sur le judaïsme, sont des enfans superstitieux d'un père plus superstitieux encore ; que Dieu

Les enfans d'Israël ne sacrifieront plus d'hosties aux velus avec lesquels ils ont forniqué (4).

---

le créateur & le père de tous les hommes, n'a pu se communiquer familiérement à une horde d'Arabes voleurs, & abandonner si long-tems le reste du genre humain; ils croient que c'est offenser Dieu de penser qu'il parla continuellement à des Juifs, & qu'il fit un pacte avec eux. Nous renvoyons ces incrédules aux preuves convaincantes que nous ont donné tous les pères; & parmi les modernes, aux écrits des Sherlock, des Abadie, des Jaquelot, des Houteville.

(4) C'est ici un des passages de la sainte Ecriture des plus délicats à commenter. On entend, par les velus, les boucs auxquels on sacrifiait dans le nome de Mendès en Egypte. On ne doute pas que plusieurs Egyptiennes n'aient adoré le bouc de Mendès, & n'aient poussé leur infamie superstitieuse jusqu'à soumettre leurs corps à des boucs, tandis que les hommes commettaient le péché d'impureté avec les chèvres. Cette dépravation a été fort commune dans les pays chauds, où les troupeaux de chèvres sont gardés par de jeunes gens ou par de jeunes filles Toute l'antiquité a cru que ces conjonctions abominables produisirent les satyres, les égypans, les faunes. St. Jerôme n'en doute pas; & on ne tarit point sur des histoires de satyres. Il n'est pas impossible qu'un homme avec une chèvre, & une femme avec un bouc, aient produit des monstres, qui n'auront point eu de postérité. On peut révoquer en doute l'histoire du minotaure de Pasiphaé, & toutes les fables: mais on ne peut douter de la copulation de quelques femmes juives avec des bêtes. Le Lévitique en parle plus d'une fois, & défend ce crime sous peine de mort.

On a cru que l'antique adoration du bouc de Mendès fut la première origine de ce que nous appellons encore chez nous le sabbat des sorciers. Les malheureux infatués de cette horreur se mettaient à genoux vis-à-vis un bouc dans leurs assemblées, & le baisaient au derrière; & la nouvelle initiée, qui se donnait au diable, se soumettait à la lasciveté de ce puant animal, qui rarement daignait condescendre aux desirs de la femme. Ces infamies n'ont jamais été commises que par les personnes les plus grossières de la lie du peuple; & dans tous les procès de sortilège on ne voit que bien rarement le nom d'un homme un peu qualifié.

Le Lévitique dit expressément que la bestialité était fort commune dans le pays de Canaan.

Il n'y a guère de tribunaux en Europe qui n'aient condamné au feu des misérables convaincus ou accusés de cette turpitude: elle existe; mais elle

Si vous ne m'écoutez point, si vous n'exécutez pas mes ordres..... voici ce que je vous ferai. Je vous affligerai de pauvreté; je vous donnerai des fluxions cuisantes sur les yeux..... Si, après cela, vous ne m'obéissez pas, je vous châtierai sept fois davantage; je briserai votre dureté superbe; la terre ne vous produira plus de grain, vos arbres de fruits; le ciel d'en-haut sera de fer, & la terre d'airain. Si vous marchez encore contre moi, & si vous ne voulez pas m'écouter, je multiplierai vos plaies sept fois davantage; j'enverrai contre vous des bêtes qui vous mangeront, vous & vos troupeaux. Si après cela vous ne recevez point ma discipline, & si vous marchez encore contre moi, je marcherai aussi contre vous, & je vous frapperai sept fois davantage: je ferai venir sur vous l'épée, qui vengera mon pacte.... Je vous enverrai la peste.... dix femmes cuiront du pain dans le même four... Et si, après cela, vous ne m'écoutez point encore, & si vous marchez contre moi, je marcherai encore contre vous, & je vous châtierai par sept plaies, de sorte que vous mangerez vos fils & vos filles (5).

---

est très-rare en Europe. On a beaucoup agité la question, si la peine du feu n'est pas aujourd'hui trop barbare pour de jeunes paysans qui seuls sont coupables de cette infamie, & qui ne diffèrent guère des animaux avec lesquels ils s'accouplent.

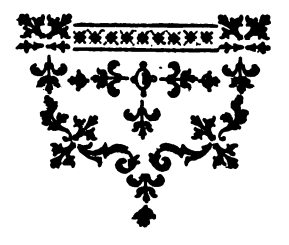
(5) Des menaces à peu près semblables se trouvent dans le Deutéronome, au chap. 28. Sur quoi les critiques remarquent toujours que jamais on ne parle aux Juifs de peines & de récompenses dans une autre vie. Ils mangeront dans celle-ci leurs enfans. Cette menace est terrible; & c'est la plus grande que des législateurs, ignorant le dogme de l'immortalité de l'ame, & n'ayant aucune idée saine de l'ame, purent imaginer alors.

Ce ne fut que vers le tems où Jesus-Christ vint au monde, que ce grand dogme des ames immortelles fut connu des Juifs. Encore l'école entière des saducéens le niait absolument. Les critiques osent ajouter à cette réflexion, qu'ils ne reconnaissent pas la majesté divine dans les discours qu'on lui fait tenir. Mais qui de nous peut savoir quel est le langage de Dieu? C'est à nous de révérer ce que les livres saints mettent dans sa bouche: ce langage, quel qu'il soit, ne peut avoir rien de proportionné au nôtre, & toute la suite nous convaincra de cette vérité.

Tout ce qui aura été offert par conſécration de l'homme au Seigneur, ne ſe rachètera point, mais mourra de mort (6).

(6) C'eſt ici le fameux paſſage ſur lequel tant de ſavans ſe ſont exercés. C'eſt délà qu'ils ont conclu que les Juifs immolaient des hommes à leur Dieu, comme ont fait tant d'autres nations, dans leurs dangers & dans leurs calamités. Ils ſe fondent ſur ces paroles & ſur le texte de Jephté, comme nous le verrons en ſon lieu. Les Juifs appellaient cette conſécration le dévouement, l'anathême. Ainſi nous verrons qu'Acan fut dévoué avec toute ſa famille & ſon bétail. Les péres pouvaient dévouer leurs enfans. Tout cela s'expliquera dans la ſuite.

On a paſſé dans le Lévitique tout ce qui ne regarde que les cérémonies ; & on s'eſt attaché principalement à l'hiſtorique : c'eſt ainſi qu'on en uſera dans tout le reſte de cet ouvrage ; excepté quand ce qui eſt rite, précepte, cérémonie, tient à l'hiſtoire & à la connaiſſance des mœurs.



NOMBRES.

LE Seigneur parla à Moïse, disant : ordonne aux enfans d'Israël de jeter hors du camp tout lépreux, & ceux qui ont la gonorrhée, & quiconque aura assisté à l'enterrement d'un mort, soit homme, soit femme, afin qu'il ne souille point le lieu où il demeure avec vous....

Le Seigneur parla encore à Moïse, disant : lorsqu'une femme, méprisant son mari, aura couché avec un autre homme, & que son mari n'aura plus pu la surprendre, & que des témoins ne pourront la convaincre d'adultère, on la mènera devant le prêtre.... Et il prendra de l'eau sainte dans une cruche de terre, & de la terre du pavé du tabernacle, & il adjurera la femme, en lui disant : si tu n'as pas couché avec un étranger, & si tu n'es pas pollue, cette eau amère ne te nuira pas ; mais si tu as couché avec un autre que ton mari, & si tu es pollue, sois un exemple au peuple, que Dieu te maudisse, qu'il fasse pourrir ta cuisse, que ton ventre enfle & qu'il crève (1).

(1) Il semble d'abord qu'on ne devait pas être chassé du camp pour avoir aidé à ensevelir un mort, ce qui était une très-bonne action,

La gonorrhée n'est point une maladie contagieuse qui puisse se gagner ; c'est un écoulement involontaire de semence, causé par le relâchement des muscles de la verge, & par quelque âcreté dans les prostates ; c'est à peu près ce qu'on nomme fleurs blanches dans les femmes : cette maladie se guérit par un bon médecin. L'auteur de ces remarques en a guéri plusieurs sans les sequestrer de la société civile. De l'oseille, de la scolopendre, & de l'ortie blanche, suffisent quelquefois contre cette maladie dans les hommes & dans les femmes. Il y a une autre sorte de gonorrhée virulente, qui se nomme la chaude-pisse, & que l'on guérit sûrement par des injections, par la saignée, par un opiat de savon & de mercure doux : cette maladie n'était point connue dans notre continent avant la fin de notre quinzième siècle : on sait assez

Le Seigneur parla à Moïse, disant : parle aux enfans d'Israël, disant : lorsqu'un homme ou une femme auront fait vœu de se sanctifier, & de se consacrer au Seigneur particuliérement, ils ne boiront ni vin ni vinaigre, & ne mangeront point de raisin ; le rasoir ne passera point sur leur tête pendant tout le tems de leur vœu, & ils seront saints pendant que leur chevelure croîtra ; ils auront soin de ne point se rendre impurs, & de ne se point souiller en assistant à des funérailles, fussent celles de leur père, ou mère, ou frère, ou sœur....

Le Seigneur parla encore à Moïse, disant : faites deux trompettes d'argent ductile, afin que vous puissiez convoquer la multitude quand il faudra décamper..... Les premiers qui décampèrent furent les enfans de Juda, distingués par troupes.... Alors Mosé dit à Obab (frère de Séphora sa femme) : viens avec nous, nous te ferons du bien.... ne nous abandonne pas ; car tu connais tous les endroits de ce désert ; tu nous diras où nous devons camper, & tu nous serviras de guide ; & lorsque tu seras arrivé avec nous, nous te donnerons la meilleure part de ce que Dieu nous aura attribué (2).

---

qu'elle est contagieuse par l'accouplement, & que si elle est négligée, elle est suivie immanquablement de la vérole.

L'eau amère de jalousie qu'on faisait boire aux femmes accusées d'adultère, est probablement le premier exemple qui nous reste de ces épreuves pratiquées par toute la terre : elles ont été variées en bien de manières, & fort usitées dans les tems d'ignorance. Philon & l'historien Josephe nous assurent que l'épreuve des eaux amères était en usage de leur tems. Les livres saints ne nomment personne à qui on ait fait boire de ces eaux ; mais le Protévangile de St. Jacques, qui est lu dans quelques églises d'Orient, tout apocryphe qu'il est, dit au chap. XVI que le grand-prêtre fit boire des eaux de jalousie à St. Joseph & à la vierge Marie ; ils en burent l'un & l'autre, & furent déclarés également innocens.

(2) Les nazaréens semblent la première origine des vœux, du moins parmi nous : ils font vœu de mener une vie particulière, de ne boire ni vin ni vinaigre. Le peu de vinaigre qu'on jetait dans l'eau, était la boisson du petit peuple & du soldat dans l'antiquité : il faut observer que les mères

Or

Or une grande populace, qui était venue avec les Hébreux, demanda avec eux à manger de la viande.... Et un vent, s'étant élevé par le Seigneur, apporta des cailles de la mer Rouge dans le camp..... Mais la chair de ces cailles étant encore entre leurs dents, la fureur du Seigneur s'alluma contre le peuple; & il le frappa d'une très-grande plaie; & on appella ce lieu le sépulcre des murmures ou de concupiscence (3).

En ce tems Marie & Aaron parlèrent contre Mosé.... Aussitôt le Seigneur descendit dans la colonne de nuée; il se mit à la porte du tabernacle, & il dit à Aaron & à Marie: s'il y a entre vous un prophète, je lui apparaîtrai en vision, ou je lui parlerai en songe; mais il n'en est pas ainsi de Mosé, mon serviteur; car je lui parle bouche à bouche; il me voit clairement, sans énigme & sans figure; pourquoi donc avez-vous mal parlé de mon serviteur Mosé? Ayant dit cela,

---

vouaient leurs enfans au nazareat; & qu'au lieu que nos moines se tondent, ceux-là étalaient leur chevelure: on faisait aussi quelquefois d'autres vœux, comme de ne point boire de vin, & de ne rien manger à l'huile pendant quelque tems. Les savans disent que le mot syriaque *secar* signifie du vin; & Calmet dit qu'il signifie du sucre. Il est fort douteux que les Juifs dans le désert eussent du sucre, qui vient des Indes.

Quelques troupes distinguées dans les maisons des rois ont des trompettes d'argent; & puisqu'il est dit que le tabernacle, qu'on portait sur un char dans le désert avait pour plus de deux millions d'ornemens; il ne faut pas s'étonner que les trompettes fussent d'argent. Les interprètes disent, que c'était de l'argent battu; il est plus croyable qu'on les jetait au moule, & il est plus difficile qu'on ne pense de faire de bonnes trompettes.

(3) Les critiques nous disent qu'il n'est pas étrange que des malheureux, n'ayant pour nourriture que la rosée nommée manne, aient demandé à manger; & qu'il paraîtrait cruel de les faire mourir pour cette faute, & pour avoir mangé des cailles que Dieu même leur envoya. Apparemment qu'ils en mangèrent trop; ce qui arrive presque toujours après un long jeûne.

il s'en alla en colère. La nuée qui était sur le tabernacle se retira, & Marie fut couverte de lèpre (4).

Et Aaron la voyant lépreuse, dit à Mosé son frère : je te prie, ne nous punis pas du péché que nous avons commis follement ; & que Marie ne meure pas ; car la lèpre lui a déjà mangé la moitié du corps.... Marie fut donc jetée hors du camp pendant sept jours (5).

Et Mosé envoya, du désert de Pharan, douze hommes, pour considérer la terre de Canaan.... Et ces hommes montèrent du côté du midi, & vinrent à Hébron, qui a été bâti sept ans avant Tanis, ville d'Egypte (6).

Et, s'étant avancés, ils coupèrent une branche avec son raisin, que deux hommes portèrent sur une voiture, avec des

(4) Le texte dit que la femme de Mosé était Ethiopienne; l'histoire ancienne de Mosé, dont nous avons déjà parlé, dit qu'il avait épousé la reine d'Ethiopie, mais que, loin que cette reine le suivît dans cet horrible désert où il erra quarante ans, elle le chassa de ses états. L'Ecriture dit que Mosé avait épousé Séphora la Madianite, fille de Jéthro. Il se peut qu'il ait eu plusieurs femmes, comme tous les autres patriarches; & il est naturel que Marie se soit brouillée avec cette Ethiopienne.

Le Seigneur venge Mosé des injures de Marie & d'Aaron. Mais Marie est seule punie, & Aaron ne l'est jamais.

(5) Cette espèce de lèpre était donc un cancer; car la lèpre, qui n'est qu'une forte gale, ne détruit pas les chairs en si peu de tems.

Dieu déclare ici qu'il parle toujours bouche à bouche à Mosé : cela semble contraire à ce qui est dit ailleurs, que Dieu ne lui permit de le voir que par derrière. Marie dit aussi que Dieu lui a parlé tout comme à son frère : on concilie ces contradictions apparentes aisément.

(6) On ne peut guère excuser la méprise des copistes, qui sans doute ont pris ici le nord pour le midi. On va droit au nord du désert de Sin à celui de Pharan, de Pharan à Cadès-Barné à Azeroth, de ces déserts à celui de Bersabé au pays de Canaan.

grenades & des figues (7). D'autres, qui avaient été dans ce pays, dirent : la terre que nous avons parcourue dévore ses habitans, & ils sont d'une grandeur démesurée ; ce sont des monstres de la race des géants, devant qui nous ne paraissons que comme des sauterelles. Et ils dirent l'un à l'autre : établissons-nous un autre chef, & retournons en Egypte (8).

Et Dieu dit à Mosé : aucun des Israélites ne verra la terre que j'ai promis par serment de donner à leurs pères ; mais pour Caleb mon serviteur, je le ferai entrer dans ce pays dont il a fait le tour, & sa semence le possèdera ; mais parce que les Amalécites & les Cananéens habitent dans les vallées, ne montez pas par les montagnes, & retournez-vous-en tous dans les déserts vers la mer Rouge..... Vous n'entrerez point dans le pays dans lequel j'ai juré de vous faire entrer, excepté Calep, fils de Séphoné, & Josué, fils de Nun.... Et les Cana-

---

(7) Plusieurs interprètes disent que ces espions n'apportèrent qu'un seul raisin; mais on peut entendre que cette branche portée par deux hommes était chargée de plusieurs grappes. Dom Calmet cite des moines qui ont vu dans la Palestine des raisins si prodigieux que deux hommes n'en auraient pu porter un seul ; ainsi un raisin aurait donné un quartaut de vin, comme dans la Jérusalem céleste ; mais les raisins de ce pays-là ne sont pas si gros aujourd'hui.

(8) Ces deux rapports des espions juifs sont entiérement contradictoires. On demande d'ailleurs, comment ces géants si redoutables laissèrent prendre & emporter leurs raisins, leurs grenades & leurs figues, par des étrangers qui ne leur venaient pas à la ceinture. Ceux qui virent ces géants ne virent pas apparemment les gros raisins ; & s'ils voulurent choisir un autre chef que Mosé, ils ne firent que ce que font encore aujourd'hui tous les Arabes, & les Maures de Tunis d'Alger & de Tripoli, qui déposent leurs chefs, & qui souvent les tuent quand ils en sont mécontens. Mais on est surpris que des gens qui voyaient tous les jours Dieu même parler à Mosé, & qui ne marchaient qu'au milieu des miracles, pussent imaginer de déposer ce même Mosé déclaré si souvent le ministre de Dieu, & qui était armé de toute sa puissance. On peut bien conspirer contre un chef à qui on espère de succéder ; mais personne ne pouvait se flatter d'obtenir de Dieu les mêmes faveurs qu'il avait faites à Mosé son représentant. Les mœurs de ce tems-là sont différentes des mœurs modernes : on le voit à chaque ligne.

néens & les Amalécites, qui habitaient sur les montagnes, descendirent contr'eux, les battirent, & les poursuivirent jusqu'à Orma (9).

Or un homme ayant ramassé du bois un jour de sabbath.... Dieu dit à Mosé : que cet homme meure & soit lapidé ? On le mena hors du camp ; il fut lapidé, & il mourut, comme l'avait ordonné le Seigneur..... Le Seigneur parla aussi à Moïse, & lui dit : parle aux enfans d'Israel ; dis-leur de faire des franges aux coins de leurs manteaux, & d'y mettre des rubans couleur d'hyacinthe (10).

---

(9) Nous voyons qu'il était ordinaire chez les anciens que les dieux fissent serment comme les hommes. Il y en a des exemples dans tous les poëtes héroïques. Les critiques ne peuvent concilier ce que Dieu dit ici, que les Cananéens & les Amalécites habitent les vallées, avec ce qui est dit le moment d'après, qu'ils descendirent des montagnes. La chose cependant est très-possible. Mais ils trouvent Mosé aussi mauvais général que mauvais législateur : car, disent-ils, en supposant que Mosé fût à la tête de six cent mille combattans, il devait s'emparer de tout le pays en se montrant ; il avait assez de monde pour se saisir de tous les défilés ; & il se laisse battre en rase campagne par une poignée d'Amalécites ; il ne fait plus ensuite qu'errer pendant quarante ans, aller de désert en désert, & revenir sur ses pas, sans aucun projet de campagne. Ils ne reçoivent point pour excuse les décrets de Dieu ; ils disent qu'il est trop aisé de supposer qu'on n'a été battu que pour avoir offensé Dieu ; ils ajoutent que quand on est errant pendant quarante ans sans avoir pu prendre une seule ville, ce ne peut être que par sa faute ; & après avoir regardé Mosé comme un homme très-mal entendu dans son métier, ils persistent à dire que toute cette histoire ne peut être qu'une fable encore plus mal inventée. Nous nous sommes fait une loi de rapporter toutes leurs objections, auxquelles nous avons déjà répondu. Il se peut que Mosé, à l'âge de cent ans, ait été un très-mauvais capitaine & un législateur ignorant. Mais s'il obéissait à Dieu, nous devons le respecter.

(10) S'il était permis de juger des loix du Seigneur par les loix de nos peuples policés, on trouverait peut-être un peu de dureté à faire périr un homme pour avoir ramassé un peu de bois dont il avait probablement besoin pour faire bouillir le lait de ses enfans, ou pour préparer le dîner de sa famille ; il n'est pas dit que cet homme ramassa un fagot en dérision de la loi. Ce n'est pas à nous à interroger Dieu, & à lui demander pourquoi il fait Aaron grand-pontife immédiatement après qu'il a jeté le veau d'or en fonte, & qu'il l'a fait

En ce tems-là Coré, fils d'Isaac, Dathan & Abiran, fils d'Eliab, & Hon, fils de Phelet, s'élevèrent contre Mosé & Aaron, avec deux cent-cinquante des principaux de la synagogue, & s'étant présentés devant Mosé, ils lui dirent: qu'il vous suffise que ce peuple est un peuple de saints, & que le Seigneur est dans eux; pourquoi vous élevez-vous sur le peuple de Dieu? Ce que Mosé ayant entendu, il tomba par terre; puis il dit à Coré & à toute sa troupe: demain Dieu fera connaître ceux qui sont à lui.... Que chacun prenne son encensoir, toi Coré & tous tes adhérens; & demain mettez du feu sur vos encensoirs devant le Seigneur; & celui qu'il aura choisi sera saint; vous êtes trop insolens, enfans de Lévi.

Mosé étant donc extrêmement en colère.... dit à Coré: présente-toi demain avec toute ta troupe d'un côté, & Aaron se présentera de l'autre (11).

---

adorer; & pourquoi il condamne à mort un homme qui n'a commis d'autre crime que de ramasser un petit fagot pour son usage. Dieu fait miséricorde à qui il lui plait.

Plusieurs incrédules soupçonnent que ce livre fut écrit par Samuel; & on sait que Samuel fut un homme dur; c'est le sentiment du grand Newton. Mais quelque respect que nous ayions pour Newton, nous respectons encore plus l'église.

Les critiques sont revoltés de voir un article de franges & de rubans joint immédiatement à une condamnation à mort. Cela leur paraît incohérent; ils ne croient pas qu'un peuple qui manquait de tout, & dont Dieu fut obligé de conserver les habits par miracle, ait mis des franges & des rubans à ses robes dans un désert. Mais si Dieu conserva leurs habits par miracle pendant quarante ans, il put aussi leur donner des franges par miracle, & sur-tout empêcher que six cent mille combattans de son peuple ne fussent battus par une troupe d'Amalécites.

(11) Si l'on en croit les savans hardis dont nous avons déjà tant parlé, cette histoire de Coré, Dathan, & Abiran, fut écrite après le retour des Juifs de la captivité de Babylone, lorsque l'on se disputait dans Jérusalem la place de grand-prêtre avec plus de fureur que n'en ont jamais déployé les antipapes. Les frères alors tuaient leurs frères pour parvenir au souverain pontificat; &

Prenez chacun vos encenſoirs ; mettez-y de l'encens ; préſentez à Dieu vos deux cent cinquante encenſoirs ; & qu'Aaron tienne auſſi ſon encenſoir. Ce que Coré & ſa troupe ayant fait en préſence de Moſé & d'Aaron, la gloire du Seigneur apparut

---

il n'y eut jamais plus de troubles chez les Juifs que quand ils furent gouvernés par leurs pontifes, avant & après les conquêtes d'Alexandre.

On ſuppoſe donc, qu'alors quelque Juif, pour rendre le ſacerdoce plus vénérable, écrivit cette hiſtoire, qui ne tient point au reſte du Pentateuque, & l'inſéra dans le Canon. Nous croyons que c'eſt une conjecture haſardée. D'autres la rejettent abſolument, comme incompatible avec l'éloge qu'on donne à Moſé dans le Pentateuque, d'avoir été le plus doux des hommes.

Il n'eſt pas ſurprenant, diſent-ils, que Coré, arrière-petit-fils du patriarche Lévi, Dathan, Abiran & Hon, deſcendans de Ruben, fuſſent mécontens de la ſupériorité que Moſé affectait ſur eux ; puiſqu'Aaron ſon frère, & Marie ſa ſœur, avaient montré les mêmes ſentimens.

Les deux cent cinquante Juifs qui étaient de leur parti étaient les premiers de la nation ; c'était un ſchiſme dans toutes les formes. Ces ſavans prétendent que le terme de ſynagogue, dont l'auteur ſacré ſe ſert ici, prouve que ce livre fut fait dans le tems de la ſynagogue, & non pas dans le déſert, où il n'y avait point de ſynagogue. Ils diſent que ce mot a échappé au fauſſaire qui a mis cet ouvrage ſous le nom de Moſé lui-même, & qui s'eſt trahi par cette inadvertence.

Ils croient voir tant de cruautés & tant de prodiges dans cette aventure, qu'ils la regardent comme une fiction ; ils ne parlent qu'avec horreur de quatorze mille ſept cents hommes mourans par le feu du ciel, & de deux cent cinquante chefs du peuple engloutis dans la terre.

Toland & Wolſton ont la hardieſſe de traiter ce châtiment divin de roman diabolique.

Quelques commentateurs ont cru, en liſant le mot *infernum*, qui eſt dans la Vulgate pour la foſſe, qu'il ſignifiait l'enfer tel que nous l'admettons, & que les Juifs ne connaiſſaient pas. Ces mots, *deſcenderunt viventes in infernum*, ſignifient qu'ils deſcendirent vivans dans le ſouterrein ; c'eſt ce que nous avons déjà remarqué. Cette équivoque, qui n'eſt que dans la Vulgate, a occaſionné bien de mépriſes. Les commentateurs ont pris ſouvent *infernum*, la foſſe, la ſépulture, pour l'enfer ; & Lucifer, l'étoile du matin, pour le diable.

à tous. Et le Seigneur parla à Mosé & à Aaron, & leur dit: séparez-vous de leur assemblée, afin que je les détruise tout-à-coup. Mosé s'étant levé, s'avança vers Dathan & Abiran, suivi des anciens d'Israël. Il dit au peuple : retirez-vous des

---

Cette histoire a révolté plusieurs Juifs, au point qu'un d'eux écrivit l'origine de la querelle entre Mosé & ses adversaires, pour la rendre odieuse & ridicule. C'est le seul ouvrage de plaisanterie qui nous soit venu des anciens Juifs. On ne sait pas dans quel tems il fut écrit. Il est intitulé *Livre des choses omises par Mosé*. On l'imprima à Venise en hébreu sous le titre *Maynshioth*, sur la fin du quinzième siècle. Le savant Gilbert Gaumin le traduisit en latin; & Albert Fabricius l'inséra dans sa collection en 1714. En voici la traduction en notre langue. « Le commencement de la querelle vint par » une veuve; elle n'avait qu'une brebis, qu'elle voulut tondre. Aaron vint » & emporta la laine, en disant qu'elle lui appartenait par la loi, dans » laquelle il est écrit : tu donneras à Dieu les prémices de la laine de ton » troupeau. La veuve alla implorer Coré avec des larmes & des gémissemens. » Coré alla vers Aaron; mais il ne put le fléchir; alors, prenant pitié de » la veuve, il lui donna quatre pièces d'argent, & s'en retourna fort en » colère. Quelque tems après, la même brebis mit bas son premier agneau; » dès qu'Aaron le sut, il courut chez la femme, prit l'agneau & l'emporta. » La pauvre veuve alla encore pleurer chez Coré; celui-ci conjura Aaron » une seconde fois de rendre à la veuve son seul bien. Je ne puis, répondit » le prêtre Aaron, car il est écrit : tout mâle premier-né du troupeau sera » offert au Seigneur. Il retint l'agneau pour lui, & Coré le quitta furieux. » La femme désespérée tua la brebis; Aaron vint sur le champ, & prit pour » lui l'épaule, le cou & le ventre. Coré retourna vers Aaron, & lui fit de » nouveaux reproches; il est écrit, répondit le pontife : tu donneras l'épaule, » le cou & le ventre au prêtre. La veuve, poussée à bout, jura & dit : que ma » brebis soit anathême. Aaron, l'ayant su, prit la brebis entière pour lui, » en disant : il est écrit : tout anathême dans Israël t'appartiendra. » L'auteur dit ensuite que Coré, Dathan & Abiran, formèrent un parti considérable contre Aaron; mais qu'ils ne furent pas les plus forts, & que quatorze mille des leurs périrent dans une bataille.

On a conjecturé que cette satire juive, la seule qui nous soit parvenue, fut écrite lorsque le grand-prêtre Jean, disputant la tiare à son frère Jesu, le tua dans le temple même, du tems du roi Artaxerxès. Nous n'entrons point dans cette vaine dispute; nous devons rejeter tout ce qui n'est pas contenu dans les livres saints, dont nous commentons avec respect les principaux endroits, sans oser en approfondir le sens. Nous dirons seulement que de tout tems il y eut des esprits hardis qui se piqué-

tentes de ces impies.... Vous allez reconnaître que c'eſt Dieu qui m'a envoyé pour faire tout ce que vous voyez : ſi ces hommes meurent d'une mort ordinaire, & de quelque plaie dont les autres hommes ſont frappés, Dieu ne m'a pas envoyé ; mais ſi le Seigneur fait une choſe nouvelle ; ſi la terre, s'entr'ouvrant, les engloutit, & tout ce qui leur appartient, & qu'ils deſcendent dans la foſſe tout vivans, vous ſaurez qu'ils ont blaſphémé le Seigneur. Et dès qu'il eut ceſſé de parler, la terre s'entr'ouvrit ſous leurs pieds, & ouvrant la gueule, elle les dévora avec toute leur ſubſtance.

Et ils deſcendirent tout vivans dans la foſſe couverts de terre, & ils périrent du milieu du peuple ; & tout Iſraël, qui était là en cercle, s'enfuit, aux cris des mourans, de peur que la terre ne les engloutît auſſi. Et en même tems un feu ſortit du Seigneur, & tua les deux cent cinquante hommes qui offraient de l'encens. Et Dieu parla à Moſé, diſant : commande au prêtre Eléaſar, fils d'Aaron, de prendre tous ces encenſoirs, & jeter le feu de côté & d'autre ; car ils ſont ſanctifiés par la mort des pécheurs ; qu'il les réduiſe en lames, & qu'il les attache à l'autel ; car ils ſont ſanctifiés.

Le lendemain toute la multitude d'Iſraël murmura contre Moſé & Aaron, diſant : c'eſt vous qui avez tué les gens du peuple de Dieu. Et la ſédition augmentant, Moſé & Aaron s'enfuirent au tabernacle du pacte. Quand ils y furent entrés, la nuée le couvrit, & la gloire du Seigneur parut. Dieu dit à Moſé : retire-toi du milieu de cette multitude ; je m'en vais les exterminer dans le moment. Ils ſe jetèrent tous par terre. Moſé dit à Aaron : prends ton encenſoir, mets-y du feu de l'autel, & va vîte au peuple ; prie pour eux ; car la colère

---

rent d'être au-deſſus des préjugés du vulgaire : il y en a beaucoup aujourd'hui à Rome, à Conſtantinople, à Londres, dans Amſterdam, dans Paris, dans Pekin ; mais ils ne forment point de factions ; & par-là, ils ne ſont pas dangereux. Or le parti de Dathan, Coré & Abiran, paraît avoir été une faction conſidérable, réprimée par ceux qui avaient le pouvoir en main.

eſt

eſt ſortie du Seigneur, & la plaie a commencé. Ce qu'ayant fait Aaron, & ayant couru à la multitude que le feu embraſait, il offrit de l'encens, & ſe tenant entre les morts & les vivans, il pria pour le peuple, & la plaie ceſſa. Le nombre de ceux qui furent frappés de cette plaie fut de quatorze mille ſept cents hommes, ſans ceux qui étaient morts avec Coré dans la ſédition.

Le Seigneur parla encore à Moïſe & à Aaron, diſant : Voici la religion de la victime. Commande que les enfans d'Iſraël amènent une vache rouſſe, d'un âge parfait, ſans tache, & qui n'ait jamais porté le joug. On la donnera au prêtre Eléazar, qui la mènera hors du camp, & l'immolera devant le peuple. Il trempera le doigt dans ſon ſang, & il en aſpergera les portes du tabernacle. Il la brûlera devant tout le monde, tant la peau & les chairs, que le ſang & la bouze... Il jettera dans le feu du bois de cèdre, de l'hyſope & de la pourpre deux fois teinte. Il reviendra au camp, & ſera impur juſqu'au ſoir. Un homme qui ſera pur amaſſera les cendres de la vache, & les mettra hors du camp, dans un lieu très-pur, pour en faire une eau d'aſperſion (12).

(12) Ce ſacrifice & cette eau de la vache rouſſe furent long-tems en uſage chez les Juifs. Le chevalier Marsham fait voir, dans ſon Canon égyptiaque, auſſi bien que Spencer, que cette cérémonie eſt entiérement priſe des Egyptiens, auſſi bien que le bouc émiſſaire & preſque tous les rits hébreux.

Kirker dit qu'on croiroit que les Hébreux ont tout imité des Egyptiens, ou que les Egyptiens ont hébraïſé. Pluſieurs penſent qu'il eſt vraiſemblable que le petit peuple ſe ſoit modélé ſur la grande nation ſa voiſine, quoiqu'il fût ſon ennemi. Les uns croient que les Egyptiens immolaient une vache à Iſis; les autres croient que c'était un taureau. Ce n'était point une contradiction d'avoir un taureau conſacré dans un temple, & d'immoler les autres. Au contraire, dit-on, la même religion qui ordonnait la conſécration du taureau, ſymbole de l'agriculture, ordonnait qu'on immolât des taureaux & des vaches à Isheth, que les Grecs nommèrent Iſis, inventrice de l'agriculture.

Calmet dit que la vache rouſſe marque aſſez Jeſus-Chriſt dans ſon agonie.

Le roi d'Arad, prince cananéen qui habitait vers le midi, ayant appris qu'Israël était venu pour reconnaître son pays, vint le combattre, en fut vainqueur, & en emporta les dépouilles. Mais Israël s'obligea par un vœu au Seigneur : si tu me livres ce peuple, je détruirai ses villes. Et Dieu exauça le vœu d'Israël, & lui livra le roi cananéen, qu'ils firent mourir ; & ils nommèrent ce lieu Horma, c'est-à-dire, Anathême.

Ensuite ils partirent de la montagne de Hor, par le chemin qui mène à la mer Rouge (13).

Et le peuple commença à s'ennuyer du chemin & de la fatigue, & il parla contre Dieu & Moïse. Il dit : pourquoi nous

---

(13) Les copistes ont fait encore ici une très-grande faute ; car on ne peut en soupçonner l'auteur sacré ; c'est de prendre toujours le nord pour le midi. Arad est précisément à l'extrêmité orientale où les Hébreux parvinrent, selon le texte, en partant du désert de Sin. Ils sont battus vers Adar, ou Arada, qui est dans le désert de Bersabé : ils battent ensuite ce petit chef qu'on appelle roi d'un peuple cananéen. Voilà le pays que Dieu leur a promis : mais, loin d'en jouir, ils détruisent ses villes, & s'en retournent au midi, vers la mer Rouge. Cela est incompréhensible. Le peuple de Dieu devait être plus nombreux au bout de trente-huit ans que lorsqu'il partit d'Egypte : la bénédiction du Seigneur était dans le grand nombre des enfans ; & si chaque femme a eu seulement deux mâles, il devait y avoir douze cent mille combattans, sans compter les vieillards qui pouvaient être encore en vie. Il est vrai que le Seigneur en avait fait tuer ving-trois mille pour le veau d'or, comme, depuis, vingt-quatre mille pour une Madianite, & quatorze mille pour la querelle de Coré, de Dathan & d'Abiran, avec Mosé ; mais certainement il en restait assez pour conquérir le petit pays de Canaan, & sur-tout pour l'affamer. Il n'est pas naturel qu'il s'enfuie alors vers la mer Rouge. Nous ne pouvons expliquer cette étrange marche : nous nous en rapportons au texte, sans pouvoir en applanir les difficultés. Nous ne répondrons rien aux guerriers, qui disent hardiment que cette marche de Mosé est d'un imbécille : nous répondrons encore moins aux incrédules, qui ne regardent ce livre que comme un amas de contes sans raison, sans ordre, sans vraisemblance. Il faudrait des volumes pour résoudre toutes leurs objections. Quelques uns l'ont tenté ; personne n'a pu y réussir. Le Saint-Esprit, qui a seul dicté ce livre, peut seul le défendre.

as-tu tirés d'Egypte, pour nous faire mourir dans ce désert, où nous n'avons ni pain ni eau ? La manne, cette vile nourriture, nous fait soulever le cœur.

C'est pourquoi le Seigneur envoya des serpens ardens; plusieurs en furent blessés, & en moururent. Le peuple vint à Mosé; ils dirent : nous avons péché; prie Dieu qu'il nous délivre de ces serpens. Mosé pria pour le peuple. Le Seigneur dit à Mosé: fais un serpent d'airain pour servir de signe; & ceux qui auront été mordus le regarderont, & ils vivront (14).

Israël demeura dans le pays des Amorrhéens; & il envoya des batteurs d'estrade pour considérer le pays de Jazer, dont ils prirent les villages & les habitans; & ils se détournèrent

---

(14) Les Egyptiens avaient dans leur temple de Memphis un serpent d'argent qui se mordait la queue, & qui était, selon les prêtres d'Egypte, un symbole de l'éternité. On voit encore des figures de ce serpent sur quelques monumens qui nous restent. C'est une nouvelle preuve, si l'on en croit les savans, que les Hébreux furent en beaucoup de choses les copistes des Egyptiens.

On ne sait pas trop ce que c'est que ces serpens ardens; mais la grande difficulté est d'expliquer comment cette figure peut s'accorder avec la loi qui défendait si expressément de faire aucune figure. Il est aisé de détruire cette objection, en montrant que le législateur peut se dispenser de la loi. Grotius dit que l'airain est contraire à ceux qui ont été mordus des serpens, & que le danger du malade redouble si on lui montre seulement l'image de l'animal qui l'a mordu. Grotius n'était pas grand physicien. Il se peut que l'imagination de tout malade se trouble à la vue de toute figure qui lui représentera l'animal qui cause son mal, de quelque espèce que cet animal puisse être. Si Grotius avait raison, Mosé serait allé contre son but, & en élevant un serpent d'airain, il aurait augmenté le mal, au lieu de le guérir.

Les incrédules trouvent mauvais que Dieu envoie des serpens à son peuple, au lieu du pain qu'il lui demande; & ils disent que le serpent d'airain ne ressuscita pas ceux que les serpens avaient tués. Ce qui pourrait confondre les incrédules, c'est que le serpent d'airain érigé par le grand Mosé est soigneusement conservé à Milan; & cela est d'autant plus admirable, que, selon la sainte Ecriture, le roi juif Ezéchias avait fait fondre ce serpent, comme un monument d'idolâtrie & de magie qui souillait le temple juif.

pour aller vers le chemin de Bazan. Et Og, roi de Bazan, vint, avec tout ſon peuple, pour combattre dans Edraï; & Dieu dit à Iſraël : ne le crains point; car je l'ai livré entre tes mains avec tout ſon peuple & ſon pays. Ils le frappèrent donc, lui & tout ſon peuple; tout fut tué; & ils ſe mirent en poſſeſſion de ſa terre. Et étant partis de ce lieu, ils campèrent dans les plaines de Moab, où eſt ſitué Jéricho, au-delà du Jourdain. Or Balac, fils de Séphor, ayant vu tout ce qu'Iſraël avait fait aux Amorrhéens, & conſidérant que les Moabites le craignaient, & ne pouvaient lui réſiſter, Balac, roi de Moab, envoya des députés à Balaam, fils de Béhor; c'était un devin qui demeurait ſur le fleuve du pays des Ammonites (15).

---

(15) Tout ce pays des Moabites, & d'Og roi de Bazan, eſt le déſert qui conduit à Damas, & par lequel les Arabes paſſent encore pour aller en Syrie. Ce déſert eſt à la gauche du Jourdain, près des montagnes de la Céléſyrie. La terre promiſe, qui contient Jéricho, Sichem, Samarie, Jéruſalem, eſt à la droite de ce petit fleuve.

Il n'y a point d'autre fleuve dans le pays; il n'y a que des torrens : auſſi le texte hébreu ne dit point que Balaam demeura ſur le fleuve des Ammonites; il dit que Balac envoya des députés à Balaam à Petura, ſitué ſur le fleuve de la patrie de Balaam; & les commentateurs conviennent que le texte hébreu eſt corrompu dans la Vulgate. Le Deutéronome, au chap. XXIII, dit formellement que Balaam, fils de Béhor, était de Méſopotamie de Syrie. Ce fleuve, dont il eſt parlé dans les Nombres, ne peut donc être que l'Euphrate; & les doctes conviennent que, ſuivant le texte chaldéen, Balaam demeurait vers l'Euphrate. Mais nous avons déjà remarqué qu'il y a plus de trois cents milles de l'Euphrate à l'endroit où étaient alors les Hébreux; cela forme une nouvelle difficulté. Comment le petit roitelet Balac, le petit chef d'une horde d'Arabes, pourſuivi par douze cent mille hommes, pouvait-il, pour tout ſecours, envoyer chercher un prophète en Chaldée, à cent cinquante lieues de chez lui?

Le critiques demandent encore de quel droit, & par quelle fureur, douze cent mille étrangers venaient ravager & mettre à feu & à ſang un petit pays qu'ils ne connaiſſaient pas. Si on répond que ces douze cent mille étaient les enfans de Jacob & d'Abraham, les critiques repliquent qu'Abraham n'avait jamais poſſédé qu'un champ, & que ce champ était en Hébron, de l'autre côté du Jourdain, & que les Moabites & les Ammonites, deſcendans, ſelon l'Ecriture, de Loth neveu d'Abraham, n'avaient rien à

Il lui fit dire : voilà un peuple sorti de l'Egypte, qui couvre toute la face de la terre, & qui s'est campé vis-à-vis de moi ; viens donc pour maudire ce peuple, parce qu'il est plus fort que moi ; car je sais que ce que tu béniras sera béni, & que celui que tu maudiras sera maudit.

Les anciens de Moab & ceux de Madian s'en allèrent donc, portant dans leurs mains de quoi payer le prophète.... Dieu dit à Balaam : garde-toi bien d'aller avec eux, & de maudire ce peuple ; car il est béni. Balaam leur répondit donc : quand Balac me donnerait sa maison pleine d'or & d'argent, je ne pourrais dire ni plus ni moins que ce que le Seigneur m'a ordonné.... Dieu, étant venu encore à Balaam, lui dit : si ces hommes sont venus encore à toi, marche & va avec eux, à condition que tu m'obéiras.

Balaam, s'étant levé au matin, sella son ânesse, & se mit en chemin avec eux (16). Mais Dieu entra en colère contre lui,

---

démêler avec les Juifs. Ou ils les connaissaient, ou ils ne les connaissaient pas. Si les Juifs les connaissaient, ils venaient détruire leurs parens. s'ils ne les connaissaient pas, quelle raison avaient-ils de les attaquer ?

(16) Les interprètes ne sont pas d'accord entr'eux sur ce prophète Balaam : les uns veulent que ce fût un idolâtre de la Chaldée ; les autres prétendent qu'il était de la religion des Hébreux. Le texte favorise puissamment cette dernière opinion ; puisque Balaam, en parlant du Dieu des Juifs, dit toujours, le Seigneur mon Dieu, & qu'il ne prophétise rien que Dieu n'ait mit dans sa bouche. Il est étonnant, à la vérité, qu'il y eût un prophète de Dieu chez les Chaldéens. Abraham, né de parens idolâtres en Chaldée, fut le plus grand serviteur de Dieu. Il est dit que Dieu lui-même vint parler à Balaam pendant la nuit, & lui ordonna d'aller avec les députés du roi Balac. Cependant Dieu se met en colère contre lui sur le chemin ; & l'ange du Seigneur tire son épée contre l'ânesse qui portait le prophète. Le texte ne dit pas pourquoi Dieu était en colère, & pourquoi l'ange vint à l'ânesse l'épée nue ; ce n'est pas un des endroits de l'Ecriture sainte les plus aisés à expliquer. Balaam semble ne frapper son ânesse que parce qu'elle se détourne du chemin qu'il prenait pour obéir au Seigneur.

Ce qui passe pour le plus merveilleux, c'est le colloque du prophète, &

& l'ange du Seigneur se mit dans le chemin vis-à-vis Balaam, qui était sur son ânesse.

L'ânesse, voyant l'ange qui avait un glaive à la main, se détourna du chemin. Et comme Balaam la frappait & la voulait faire retourner, l'ange se mit dans un chemin étroit entre deux murailles qui entouraient des vignes; & l'ânesse, voyant l'ange,

---

de l'ânesse. Mais il est certain que dans ces tems-là c'était une opinion généralement reçue que les bêtes avaient de l'intelligence, & qu'elles parlaient. Le serpent avait déjà parlé dans le jardin d'Eden; & Dieu même avait parlé au serpent. Dom Calmet dit sur cet article ces propres mots: « Si le démon » a pu autrefois faire parler des animaux, des arbres, des fleuves, pour» quoi le Seigneur ne pouvait-il pas faire la même chose? Cela est-il plus » difficile que de voir l'âne de Bacchus qui lui parle? Le bélier de Phryxus, » le cheval d'Achille, un agneau en Egypte sous le règne de Bocchoris » l'éléphant du roi Porus, des bœufs en Sicile & en Italie, n'ont-ils pas, » autrefois parlé, si on en croit les historiens? Les arbres mêmes ont » proféré des paroles; comme le chêne de Dodone, qui rendait, dit-on » des oracles, & l'orme qui salua Appollonius de Thyane. On dit même » que le fleuve Caucase salua Pythagore. Nous ne voudrions pas garantir » tous ces événemens; mais qui oserait les rejeter tous, lorsqu'ils sont » rapportés dans un très-grand nombre d'historiens très-graves & très» judicieux? »

La remarque de dom Calmet est très-singulière. Mais on ne sait ce que c'est que ce fleuve Caucase qui salua Pythagore. On ne connaît que le mont Caucase, & point de rivière de ce nom. Stanley, qui a recueilli tout ce que les historiens & les philosophes ont dit de Pythagore, ne parle point d'une rivière appellée Caucase; & nul géographe n'a cité cette rivière. Mais Diogène de Laërce, Jamblique & Elien disent que ce fut la rivière Cosan qui salua Pythagore à haute & intelligible voix. Porphyre & Jamblique disent que Pythagore ayant vu auprès de Tarente un bœuf qui mangeait des fèves, il l'exhorta à s'abstenir de cette nourriture. Le bœuf répondit qu'il ne pouvait manger d'herbe. Mais enfin Pythagore le persuada; & il retrouva son bœuf, plusieurs années après dans le temple de Junon, qui mangeait tout ce qu'on lui présentait, excepté des fèves. Il eut aussi un entretien avec un aigle qui volait sur sa tête aux jeux olympiques; mais on ne nous a pas rendu compte de cette conversation.

Au reste, il est visible que Dieu préféra l'ânesse à Balaam, puisqu'il dit qu'il aurait tué le prophète, & laissé l'ânesse en vie.

se serra contre le mur, & froissa le pied de son cavalier, qui continuait à la battre. L'ange se mit dans ce lieu étroit, où l'ânesse ne pouvait tourner ni à droite ni à gauche. L'ânesse s'abattit sous Balaam; & Balaam en colère la frappa encore plus fort avec un bâton. Le Seigneur ouvrit la bouche de l'ânesse; & elle dit à Balaam: que t'ai-je fait? Pourquoi m'as-tu frappée trois fois? Balaam lui répondit: c'est parce que tu l'as mérité, & que tu t'es moquée de moi; que n'ai-je une épée pour t'en frapper?

L'ânesse lui dit: ne suis-je pas ta bête, que tu as coutume de monter jusqu'à aujourd'hui; dis-moi, si je t'ai jamais rien fait. Jamais, dit Balaam.

Aussitôt Dieu ouvrit les yeux à Balaam; & il vit l'ange qui avait tiré son sabre, & l'adora, se prosternant en terre. L'ange lui dit: pourquoi as-tu battu trois fois ton ânesse? Je suis venu à toi, parce que ta voix est perverse & contraire à moi; & si ton ânesse ne s'était pas détournée de la voie, je t'aurais tué, & j'aurais laissé la vie à ton ânesse....

Or Balac alla au-devant de Balaam dans une ville des Moabites, sur les confins de l'Arnon. Ils allèrent donc ensemble jusqu'à l'extrêmité de sa terre. Et Balac, ayant fait tuer des bœufs & des brebis, envoya des présens à Balaam, & aux princes qui étaient avec lui.

Et Balaam dit à Balac: fais-moi dresser sept autels, & prépare sept veaux & sept moutons. Et Balac & Balaam mirent ensemble sur l'autel un veau & un bélier; & Balaam s'en allant promptement, Dieu alla au-devant de lui. Et Balaam lui dit: j'ai dressé sept autels, & j'ai mis un veau & un bélier sur chacun. Alors le Seigneur lui dit: retourne à Balac, & dis-lui ces choses. Balaam, étant retourné, trouva Balac debout près de son holocauste (17), & tous les princes des Moabites. Et s'échauf-

(17) Remarquez que Dieu ne prend soin d'instruire & de conduire aucun prophète dans l'ancien Testament avec plus d'empressement qu'il n'en

fant dans sa parabole, il dit : Balac, roi des Moabites, m'a appellé des montagnes d'Orient : viens au plus vîte, m'a-t-il dit, maudis Jacob, & déteste Israël. Comment maudirais-je celui que Dieu n'a point maudit ? Comment détesterais-je celui que Dieu ne déteste pas ?.... Qui pourra nombrer la poussière de Jacob, & le nombre de la quatrième partie d'Israël ?.... Il n'y a point d'iniquité dans Jacob, ni de travail dans Israël. Sa force est semblable à celle du rhinocéros.... Balac, en colère contre Balaam, & frappant des mains, lui dit : je t'ai fait venir pour maudire mes ennemis ; & tu les as bénis : retourne en ton pays. J'avais résolu de te donner un honoraire magnifique, & le Seigneur t'en a privé (18).

---

montre envers Balaam. On croirait que toutes les nations avaient alors la même religion, si le contraire n'était pas dit dans plusieurs autres passages.

Il faut encore observer que les bénédictions & les malédictions étaient regardées par-tout comme des oracles, comme des arrêts de la destinée auxquels on ne pouvait échapper. Le sort de tout un peuple était attaché à des paroles ; & quand ces paroles étaient dites, on ne pouvait plus se rétracter. Vous avez vu que quand Jacob surprit la bénédiction d'Isaac son père, quoique par une fraude aussi criminelle que grossière, Isaac ne put la rétracter : il est dit que cette bénédiction eut son effet, au moins pour quelque tems.

Ici Dieu même prend soin de diriger toutes les bénédictions, toutes les prophéties de Balaam, comme si un mot de mauvais augure devait empêcher l'effet de la conjuration, & en détruire le charme. Ces idées prévalurent long-tems chez les Orientaux.

(18) Non seulement tous ces passages indiquent que le prophète Balaam était le prophète du Dieu des Hébreux, & inspiré par lui seul ; mais le roi ou chef Balac déclare positivement que c'est ce même Dieu qui prive Balaam de la récompense.

Dieu inspire tellement ce Balaam, que lui qui ne pouvait connaître ni le nom de Jacob, ni celui d'Israël sans révélation, lui qui demeurait au-delà de l'Euphrate, à cent cinquante ou deux cents lieues, prononce ces noms avec enthousiasme, & dit que Jacob est fort comme un rhinocéros. Calmet, dans ses remarques, prouve par plusieurs passages, qu'il y a des rhinocéros ; la chose n'a jamais été douteuse, & le rhinocéros qu'on nous a montré depuis peu en Hollande & en France, en est une preuve assez convaincante.

Balaam

Balaam répondit à Balac : n'ai-je pas dit à tes députés : quand Balac me donnerait sa maison pleine d'or, je ne pourrais pas passer les ordres du Seigneur mon Dieu ?

Voici donc ce que dit l'homme dont l'œil est ouvert : celui qui entend les discours de Dieu a dit : celui qui connaît la doctrine du Très-Haut, & la vision du Puissant, qui, en tombant, a les yeux ouverts, je le verrai, mais pas sitôt; je le regarderai, mais non pas de près. Une étoile sortira de Jacob, & une verge s'élèvera d'Israël, & elle frappera les chefs de Moab, & elle ruinera tous les enfans de Seth (19).

Et Balaam, ayant jeté les yeux sur le pays d'Amalec, il reprit son discours parabolique, & dit : Amalec a été l'origine des nations; mais ses extrémités seront détruites; & fussiez-vous l'élu de la race de Cin, Assur vous prendra; & ils viendront du pays de Kithim dans des vaisseaux; ils vaincront les Assyriens, ruineront les Hébreux, & à la fin ils périront eux-mêmes.

Or Israël était alors à Settim, & il forniqua avec les filles de Moab; elles appellèrent les Hébreux à leurs sacrifices : ils adorèrent les mêmes dieux. Israël embrassa le culte de Belphégor. Le Seigneur fut en colère; il dit à Mosé : prends tous les princes du peuple, & pends-les à des potences contre le soleil,

(19) Cette étoile de Jacob, jointe avec cette verge, fait voir que Balaam était supposé né dans la Chaldée, où l'on crut, & où l'on croit encore, que chaque nation est sous la protection d'une étoile : ainsi l'étoile de Jacob devait l'emporter sur l'étoile de Moab; & la verge d'Israël devait vaincre les autres verges, comme la verge de Mosé vainquit la verge de Jannès & de Mambrès, magiciens du Pharaon d'Egypte. On n'entend point le sens de ces paroles : *elle ruinera tous les enfans de Seth*. Ces enfans étaient les Juifs eux-mêmes. Tout cela fait soupçonner à plusieurs savans, que l'histoire de Balaam insérée dans le Pentateuque n'a été écrite que très-tard, & après les conquêtes d'Alexandre. Ce qui semble favoriser un peu cette opinion hasardée, c'est que l'auteur parle de Kithim, qu'on prétend être la Grèce; & qu'Alexandre avait une flotte dans sa guerre contre le roi Darah, que nous appellons Darius.

afin que ma fureur se détourne d'Israël. Mosé dit donc aux juges : que chacun tue ses proches qui sont initiés à Belphégor (20).

Et voici qu'un des Israélites était entré dans un bordel des Madianites à la vue de Mosé & de tous les enfans d'Israël, qui pleuraient à la porte du tabernacle (21).

Ce que Phinée, fils d'Eléazar, fils d'Aaron, ayant vu, il prit un poignard, entra dans le bordel, & transperça l'homme & la femme par les génitoires ; & la plaie d'Israël cessa aussitôt ; & il y eut vingt-quatre mille hommes de tués. Et le Seigneur dit à Mosé : Phinée, fils d'Eléazar, détourne ma colère....

---

(20) Les critiques se sont élevés principalement contre cette partie de l'histoire des anciens Juifs. On voit, disent-ils, une armée innombrable d'Hébreux, prête à tomber sur les Ammonites & les Madianites : un prophète est arrivé de cent cinquante lieues pour prédire une victoire complète à l'étoile de Jacob sur l'étoile de Moab & de Madian ; & voilà qu'au lieu de se battre, le peuple juif se mêle familiérement aux peuples madianite & moabite ; ils couchent tout d'un coup avec leurs filles, & ils adorent leur Dieu Belphégor ; & cela sans que la paix soit faite, sans trêve, sans le moindre préliminaire ; rien ne paraît plus incroyable.

(21) Le Seigneur en colère commence par ordonner à Mosé de faire pendre tous les princes sans forme de procès, c'est-à-dire, de les attacher à des potences, après les avoir tués : car les Juifs n'avaient pas l'usage de pendre en croix les hommes vivans ; il n'y en a pas un seul exemple. Mosé va plus loin ; il ordonne que chacun tue tous ses parens qui ont sacrifié à Belphégor. Bel est le nom de Dieu dans toute la Syrie. Balac, ce chef des Arabes moabites, a reconnu le Dieu des Juifs pour Dieu en parlant tout à l'heure à Balaam : il est donc probable que les Hébreux & ces peuples avaient le même Dieu. Mais il est très-probable aussi qu'ils n'entendaient point par Belphégor l'Adonaï des Hébreux.

Les critiques ajoutent qu'il n'est pas possible qu'il y eût un lieu public de prostitution dans ce désert sablonneux, où il n'y a jamais eu que quelques Arabes errans & pauvres ; que ces lieux de débauche n'ont jamais été connus que dans les grandes villes, où ils sont tolérés pour prévenir un plus grand mal.

c'est pourquoi le sacerdoce lui sera donné par un pacte éternel (22).

Après que le sang des criminels eut été répandu, le Seigneur dit à Mosé & à Eléazar, fils d'Aaron, *qui était mort :* nombrez tous les enfans d'Israël depuis vingt ans & au-dessus par familles, tous ceux qui peuvent aller à la guerre.... Et le dénombrement étant achevé, il s'en trouva six cent & un mille sept cent trente (23).

---

(22) Ces mêmes critiques continuent, & disent que cette nouvelle boucherie est aussi difficile à exécuter qu'à croire ; que ce Phinée aurait été le plus fanatique, le plus fou & le plus barbare des hommes. Selon Flavien Josephe, le Juif & la femme madianite étaient mariés. Les parties génitales des gens mariés étaient sacrées ; & le crime de l'assassin Phinée était exécrable. Si les Juifs, au lieu de combattre contre Madian, épousèrent sur le champ des filles de Madian, cela peut être absurde ; mais cela ne mérite pas qu'on empale deux époux par les parties sacrées, & qu'on massacre vingt-quatre mille innocens De quel front Mosé, à l'âge de près de six-vingts ans, pouvait-il faire tuer vingt-quatre mille de ses compatriotes pour s'être unis à des filles madianites, lui qui en avait épousé une, lui dont les enfans avaient un Madianite pour grand-père ? Quoi ! encore une fois, Aaron, apostat, est fait sur le champ grand-prêtre, & vingt-quatre mille citoyens sont égorgés pour la chose la moins criminelle ? & le sacerdoce est donné éternellement à la race d'Aaron pour sa récompense ? Encore cette race d'Aaron n'eut-elle le sacerdoce que du tems de Salomon, & jusqu'aux Maccabées. Une foule d'incrédules pensent que tout cela ne peut avoir été écrit que par quelque lévite très-ignorant, qui compila au hasard ces absurdités en faveur de sa tribu, comme nos moines mendians ont écrit les histoires de leurs fondateurs : nous regardons ces discours comme des blasphêmes ; mais nous sommes obligés de les rapporter.

Dom Calmet dit que *Phinée crut que tout homme sage devait en user ainsi.* C'est-à-dire, que tout homme sage doit percer par les génitoires les hommes & les femmes qu'il trouvera couchés ensemble, & ensuite égorger tout ce qu'il rencontrera dans son chemin, jusqu'au nombre de vingt-quatre mille.

(23) Nous avions compté que les Israélites étant sortis d'Egypte au nombre de plus de six cent mille combattans, le nombre des femmes étant à peu près égal à celui des hommes, & tous les Juifs se mariant, tous étant nourris par un miracle, l'armée pouvait être, au bout de qua-

Le Seigneur parla enſuite à Moſé, diſant : venge premiérement les enfans d'Iſraël des Madianites ; & après cela tu mourras, & tu ſeras réuni à ton peuple auſſitôt. Moſé dit au peuple : faites prendre les armes, afin qu'on venge le Seigneur, des Madianites ; prenez mille hommes de chaque tribu. Ils choiſirent donc mille hommes de chaque tribu, douze mille hommes prêts à combattre. Ils combattirent donc contre les Madianites, & tuèrent tous les mâles, & leur roi Hévi, Recem, Sur, Hur, & Rébé, & Balaam, fils de Béhor ; & ils prirent leurs femmes, leurs petits enfans, leurs troupeaux, tous leurs meubles ; & ils pillèrent tout, & ils brûlèrent villes, villages, châteaux....

Et Moſé ſe mit en colère contre les tribuns & les centurions, & leur dit : pourquoi avez-vous épargné les femmes ? ne ſont-ce pas elles qui ont ſéduit les enfans d'Iſraël, ſelon le conſeil de Balaam ?.... Tuez tous les enfans, égorgez toutes les femmes qui ont connu le coït ; mais réſervez-vous toutes les filles & toutes les vierges....

Et on trouva que le butin que l'armée avait pris était de ſix cent ſoixante & quinze mille brebis, de ſoixante & douze mille bœufs, de ſoixante & un mille ânes, de trente-deux mille pucelles (24), dont trente-deux furent réſervées pour la part du Seigneur.

---

rante ans, de douze cent mille hommes. On n'en trouve cependant ici qu'environ ſix cent mille. Il faut conſidérer qu'il en était mort beaucoup dans la marche pénible & continuelle au milieu des déſerts. Le Seigneur en avait fait tuer ving-trois mille pour le veau d'or, quatorze mille deux cent cinquante pour Coré & Dathan, vingt-quatre mille pour les filles madianites ; ſomme totale, ſoixante & un mille deux cent cinquante, ſans compter les princes d'Iſraël que le Seigneur fit mourir pour le péché commis avec les Madianites, & ceux qui moururent de maladie. Outre cela, le Seigneur voulut que toute la race qui avait murmuré dans le déſert fût entiérement détruite, & n'entrât point dans la terre promiſe. Ainſi trois millions d'hommes ſortis d'Egypte moururent dans ces déſerts ; & ſix cent mille, qui étaient nés dans ces mêmes déſerts, reſtèrent pour conquérir le petit pays de Canaan.

(24) Les critiques jettent les hauts cris ſur cette colère de Moſé, qui n'eſt pas content qu'on ait tué tous les mâles deſcendans d'Abraham comme

Le Seigneur dit encore à Mosé dans les plaines de Moab, le long du Jourdain, vis-à-vis de Jéricho : ordonne aux enfans d'Israël, que des villes qu'ils possèdent, *ex possessionibus suis*, ils en donnent aux Lévites (25)... & que de ces villes il y en ait six

lui, & chez lesquels il avait pris femme : il veut encore qu'on tue toutes les mères, toutes les femmes qui auront couché avec leurs maris, & tous les enfans mâles à la mamelle, s'il en reste encore.

Ils ne peuvent comprendre que dans le camp des Madianites le butin ait été de six cent soixante & quinze mille brebis, de soixante & un mille ânes, de soixante & douze mille bœufs : ils disent qu'on n'aurait pas pu trouver tant d'animaux dans toute l'Egypte. Si on donna trente-deux mille filles aux vainqueurs, ils demandent ce qu'on fit des trente-deux filles réservées pour la part du Seigneur. Il n'y eut jamais de religieuses chez les Juifs. La virginité était regardée chez eux comme un opprobre. Comment donc trente-deux pucelles furent-elles la part du Seigneur? En fit-on un sacrifice? Ces critiques osent l'assurer. Il faut leur pardonner d'être saisis d'horreur à la vue de tant de massacres de femmes & d'enfans. On conçoit difficilement comment il se trouva tant de femmes & d'enfans dans une bataille; mais rien ne nous apprend que les trente-deux filles offertes au Seigneur aient été immolées. Que devinrent-elles? Le texte ne le dit pas; & nous ne devons pas ajouter une horreur de plus à ces rigueurs qui soulèvent le cœur des incrédules, & qui font détester le peuple juif à ceux même qui lisent l'Ecriture avec le plus de respect & de foi.

Le texte dit encore qu'on trouva une immense quantité d'or en bagues, en anneaux, en bracelets, en colliers & en jarretières. On n'en trouverait certainement pas tant aujourd'hui dans ce désert effroyable. Nous avons déjà dit que ces tems ne ressemblaient en rien aux nôtres.

(25) M. Fréret & le lord Bolingbroke croient démontrer que ce fut un lévite ignorant & avide qui composa, disent-ils, ce livre, dans des tems d'anarchie. Les lévites, disent ces philosophes, n'avaient d'autre possession que la dîme. « Jamais le peuple juif, dans ses plus grandes » prospérités, n'eut quarante-huit villes murées On ne croit pas même » qu'Hérode, leur seul roi véritablement puissant, les possédât. Jérusalem, » du tems de David, était l'unique habitation des Juifs qui méritât le » nom de ville; mais c'était alors une bicoque qui n'aurait pas pu sou- » tenir un siège de quatre jours. Elle ne fut bien fortifiée que par Hérode. » Ces auteurs, & quelques autres, s'efforcent de faire voir que les Juifs

de refuge où les homicides puissent se retirer, & quarante-deux en outre pour les lévites ; c'est-à-dire, qu'ils aient en tout quarante-huit villes.

» n'eurent aucune ville, ni sous Josué, ni sous les Juges. Comment ce
» petit peuple, errant & vagabond jusqu'à Saül, aurait-il pu donner quarante-huit villes à des lévites, lui qui fut sept fois réduit en esclavage, de son propre aveu ? Peut-on ne se pas indigner contre le lévite faussaire qui ose dire qu'il faut donner quarante-huit villes à ses compagnons par ordre de Dieu ? Apparemment on devait leur donner ces quarante-huit villes quand les Juifs seraient maîtres du monde entier, & que les rois d'Occident, d'Orient, du Sud & du Nord, viendraient adorer à Jérusalem, comme il est prédit tant de fois. Ce faussaire prétend encore, qu'il devait y avoir six villes de refuge pour les homicides. Voilà assurément une belle police : voilà un bel encouragement aux plus grands crimes. On ne sait ce qui doit révolter davantage, ou de l'absurdité qui fait donner quarante-huit villes dans un désert, ou des six villes de refuge dans ce même désert pour y attirer tous les scélérats. »

Nos critiques ajoutent encore à ces reproches les contradictions évidentes qui se trouvent dans les mesures de ces villes, rapportées au livre des Nombres.

Nous finissons à regret notre commentaire sur ce livre par cette puissante objection, à laquelle nous croyons pouvoir répondre assez solidement, en disant que ces quarante-huit villes sont annoncées par l'écrivain sacré comme une prédiction de ce qui devait se faire un jour quand le peuple de Dieu aurait assez de villes pour en céder quarante-huit aux lévites. Nous devons supposer que chaque tribu devait en posséder autant. Ainsi le pays de la Judée aurait eu cinq cent soixante-seize villes considérables. Mais comme les péchés du peuple empêchèrent toujours l'effet des prédictions, celle-ci ne fut pas plus accomplie que les autres ; & loin que les Juifs jouissent de cinq cent soixante-seize villes avec les fauxbourgs, ce peuple, réduit à deux misérables tribus & demie tout au plus, perdit le peu qu'il avait, & fut, ainsi que les Parsis, les Bomans & la moitié des Arméniens, réduit à faire le commerce par-tout, sans avoir d'habitation fixe nulle part.



DEUTERONOME.

VOICI les paroles que Mosé parla à tout Israël au-delà du Jourdain, dans le désert, près de la mer Rouge, entre Pharan & Thophel, & entre Laban & Azeroth, où il y a beaucoup d'or. En la quarantième année, le onzième mois, le premier jour du mois, Mosé dit aux fils d'Israël tout ce que le Seigneur lui avait ordonné de leur dire. Après que le Seigneur eut frappé Séhon, roi des Amorrhéens, qui habitait en Hesbon, & Og, roi de Bazan, qui demeurait à Astaroth & à Edraï, qui est au-delà du Jourdain, dans la terre de Moab. Et Mosé commença à expliquer la loi, & à dire....

Le Seigneur notre Dieu nous parla en Oreb, disant : il vous suffit d'avoir demeuré sur cette montagne ; retournez à la montagne des Amorrhéens, & à tous les lieux voisins dans les campagnes (1) & les montagnes vers le midi, & le long des

(1) Le savant La Croze s'explique ainsi sur ce commencement du Deutéronome, dans son manuscrit qui est à Berlin : « Autant de paroles, „ autant de faussetés puériles, & autant de preuves sautant aux yeux, qu'il „ est impossible que Moïse ait pu composer aucun des livres que l'ignorance „ lui attribue.

„ Il est faux que Moïse ait parlé au-delà du Jourdain, puisqu'il ne le „ passa jamais, & qu'il mourut sur le mont Nébo, loin, & à l'orient du „ Jourdain, à ce que dit l'Ecriture elle-même.

„ Il est faux & impossible qu'il pût être alors dans l'autre désert de Pharan, „ puisque l'auteur vient de dire qu'il gagna une bataille dans ce tems-là même „ dans le désert de Moab, à plus de cinquante lieues de Pharan.

„ Il est faux & impossible qu'il ait été dans ce désert de Pharan, proche „ de la mer Rouge, puisqu'il y a encore plus de cinquante lieues de la mer „ Rouge à ce Pharan.



côtes de la mer, terre des Cananéens & du Liban, jusqu'au grand fleuve de l'Euphrate (1).... & je vous ordonnai alors tout ce que vous deviez faire; & étant partis d'Oreb, nous passâmes par ce grand & effroyable désert.

Voici la quarantième année que vous êtes en chemin; &

„ Il est faux qu'il y ait beaucoup d'or à Azeroth près de ce Pharan. Ce „ misérable pays, loin de porter de l'or, n'a jamais porté que des cailloux.

„ Dom Calmet répète envain les explications de quelques commentateurs „ assez impudens pour dire qu'au-delà du Jourdain signifiait au-deçà du „ Jourdain. Il vaut autant dire que dessus signifie dessous, que dedans „ signifie dehors, & que les pieds signifient la tête.

„ L'auteur, quel qu'il soit, fait parler Moïse sur le bord de la mer Rouge „ dans la quarantième année & onze mois après la sortie d'Egypte, pour „ donner plus de poids à son récit par le soin de marquer les dates; mais ce „ soin même le trahit, & constate tous ses mensonges. Moïse sortit d'Egypte „ à l'âge de quatre-vingts ans; & l'Ecriture dit qu'il mourut à cent vingt. „ Il était donc déjà mort lorsque le Deutéronome le fait parler; & il le fait „ parler dans un endroit où il n'était pas, & où il ne pouvait être. „

Ces critiques hardies, imputées au savant La Croze, peuvent n'être point de lui. On n'y reconnaît point son caractère; il a toujours parlé avec respect de la sainte Ecriture.

(2) Nous avouons au célèbre La Croze, ou à celui qui a pris son nom, Qu'il y a de grandes difficultés dans ce commencement du Deutéronome, Calmet en convient. *Nos meilleurs critiques*, dit-il, *reconnaissent qu'il y a dans ces livres des additions qu'on y a mises pour expliquer quelques endroits obscurs, ou pour suppléer ce qu'on croit y manquer pour une parfaite intelligence.*

Ce discours du commentateur Calmet ne rend pas l'intelligence plus parfaite. Si on a, selon lui, ajouté aux livres saints, le St. Esprit n'a donc pas tout dicté; & si tout n'est pas du St. Esprit, comment distinguera-t-on son ouvage de celui des hommes? Peut-on supposer que Dieu ait dicté un livre pour l'instruction du genre humain, & que ce livre ait besoin d'additions & de corrections? On ne peut se tirer de ce labyrinthe qu'en recourant à l'Eglise, qui peut seule dissiper tous nos doutes par ses décisions infaillibles.

Cependant

cependant les vêtemens dont vous étiez couverts ne se sont point usés de vétusté, & vos pieds n'ont point été déchaussés (3)..... Ecoute, Israël, tu passeras aujourd'hui le Jourdain, pour te rendre maître des grandes nations plus fortes que toi, qui ont de grandes villes & des murailles jusqu'au ciel, & un peuple grand & sublime, des géants que tu as vûs, & que tu as entendus, & à qui nul ne peut résister (4).

---

(3) La Bible grecque, attribuée aux septante, traduit, *vos pieds n'ont point eu de calus*; mais le Deutéronome, en un autre endroit, répète encore que les souliers, des Hébreux ne se sont point usés dans le désert pendant quarante ans. Ce miracle est aussi miracle que tous les autres. Collins suppute que le peuple de Dieu étant parti du beau pays de l'Egypte au nombre d'environ trois millions de personnes, pour aller mourir dans les déserts dans l'espace de quarante années, ce fut trois millions de vestes & de robes, & trois millions de paires de souliers à vendre, & que les Juifs, qui ont toujours été frippiers, pouvaient gagner beaucoup à revendre ces effets à Babylone, à Damas ou à Tyr. Mais puisqu'il restait six cent un mille sept cent trente combattans par le dénombrement que Moïse ordonna, si on suppose que chaque combattant avait une femme, & que chaque mari & femme eussent un père & une mère, & que chaque ménage eût deux enfans, cela ferait quatre millions huit cent treize mille huit cent quarante personnes à chausser & à vêtir; en ce cas, le miracle aurait été beaucoup plus grand, & il aurait fallu que le Seigneur eût donné à son peuple un million huit cent treize mille huit cent quarante paires de souliers de plus.

Pour répondre plus sérieusement à Collins, nous le renverrons à St. Justin, qui, dans son dialogue avec Tryphon, soutient que non seulement les habits des Hébreux ne s'usèrent point dans leur marche de quarante années au soleil & à la pluie, & en couchant sur la dure, mais que ceux des enfans croissaient avec eux, & s'élargissaient merveilleusement, à mesure qu'ils avançaient en âge. Nous le renverrons encore à St. Jérôme, qui ajoute dans une épître, laquelle est la 38e. de la nouvelle édition, ces propres mots: *En vain les barbiers apprirent leur art dans le désert pendant quarante années; ils savaient que les cheveux & les ongles des Israélites ne croissaient pas.*

(4) Aujourd'hui ne signifie pas ce jour-là même, puisque le peuple de Dieu ne passa le Jourdain qu'un mois après.

Pour ce qui concerne les géants, les critiques y trouvent une contradiction, parce qu'il est dit dans le même Deutéronome, que Og était resté le

.... Prenez bien garde d'avoir soin du lévite dans tout le tems que vous demeurerez sur la terre.... Lorsque vous aurez un chemin trop long à faire, vous apporterez toutes les dîmes au Seigneur.... Vous les vendrez toutes, & vous achèterez de cet argent tout ce que vous voudrez, bœufs, brebis, vin, bière; & vous en mangerez avec le lévite qui est dans l'enceinte de vos murs, & qui n'a point d'autre possession sur la terre... Gardez-vous d'abandonner le lévite (5)....

S'il s'élève parmi vous un prophète, qui dise avoir eu des visions & des songes, & s'il prédit des signes & des miracles, & si les choses qu'il aura prédites arrivent, & qu'il vous dise : allons, suivons des dieux étrangers que vous ne connaissez pas, & servons-les; vous n'écouterez pas ce prophète, ce songeur de songes; car c'est le Seigneur votre Dieu qui vous tente, afin qu'il voie si vous l'aimez ou non de toute votre ame... Ce prophète ou ce songeur de songes sera mis à mort. Si votre frère, fils de votre mère, ou votre fils, ou votre fille, ou votre femme qui est entre vos bras, vous dit en secret : allons, servons

---

seul de la race des géants. Mais Og demeurait à l'orient du Jourdain; & il pouvait y avoir d'autres géants à l'occident. Mais dans cet endroit, où il est dit que Og était resté seul de la race des géants, l'auteur ajoute : *On montre encore son lit de fer dans Rabath, qui est une ville des enfans de Ammon, & il a neuf coudées de long & quatre de large.* C'est encore une des raisons pour laquelle on a prétendu que Mosé ne pouvait avoir écrit les livres qui sont sous son nom; parce que ces mots, *on montre encore son lit*, prouvent que l'auteur n'était pas contemporain; & Mosé, dit-on, ne pouvait l'avoir vu dans Rabath, qui ne fut prise que long-tems après par David.

(5) Les critiques prétendent que ce passage prouve trois choses : la première, que c'est évidemment un lévite qui écrivit ce livre quand les Juifs eurent des villes : la seconde, que les lévites n'eurent jamais quarante-huit villes à eux appartenantes : la troisième, que les Israélites ne furent pas nourris simplement de manne dans le désert, puisqu'ils doivent manger du bœuf & du mouton, & boire du vin & de la bière avec le lévite. Cette critique nous paraît bien rigoureuse. L'auteur sacré veut dire probablement, que les Juifs doivent manger du bœuf & du mouton, & boire de la bière & du vin avec le lévite, quand ils en auront.

des dieux étrangers; tuez auſſitôt votre frère, ou votre fils, ou votre femme; qu'ils reçoivent le premier coup de votre main, & que tout le peuple frappe après vous (6).

Si vous apprenez que dans une de vos villes des gens méchans ont dit: allons, ſervons des dieux à vous inconnus; vous

(6) Le premier préſident de Harlay, ſachant qu'on avait abuſé de ce paſſage de l'Ecriture, & de quelques autres paſſages pareils, pour faire aſſaſſiner Henri III, par le jacobin Jacques-Clément, écrivit dans un petit mémoire, qui nous a été montré par un magiſtrat de ſa maiſon, ces propres mots: « Il ſerait expédient de ne laiſſer lire aux jeunes prêtres aucun » des livres de l'ancien Teſtament dans leſquels pourraient ſe rencontrer » ſemblables inſtigations, qui ont induit maints eſprits faibles & méchans » au parricide & régicide. Il vaut mieux ne point lire, que de tourner » en poiſon ce qui doit être nourriture de vie. »

On peut appliquer à ce paſſage du Deutéronome la réflexion du préſident de Harlay. Il eſt aiſé à un fanatique de ſe perſuader que ſa femme & ſon fils veulent le faire apoſtaſier; & s'il les tue ſur ce prétexte, il ſe croira un ſaint.

Ravaillac avoue dans ſon interrogatoire qu'il n'a aſſaſſiné Henri IV que parce qu'il ne croyait pas que ce grand & adorable monarque fût bon catholique.

On a cru voir encore un autre danger dans ces verſets du Deutéronome, & le voici. Si un prophète prédit des choſes miraculeuſes, & ſi ces choſes miraculeuſes arrivent, c'eſt donc la Divinité elle-même qui l'a inſpiré. Et s'il vous dit enſuite: je ſuis autoriſé par mes miracles à vous prêcher le culte d'un nouveau Dieu, ce nouveau Dieu eſt donc le véritable. Cet argument, ſans doute, n'eſt pas aiſé à réfuter, à moins que vous ne diſiez qu'un frippon ſcélérat peut faire de véritables miracles. Mais alors vous faites un Dieu de ce frippon ſcélérat. Et s'il eſt votre père ou votre frère, comme vous le ſuppoſez, ſi vous le tuez vous commettez non ſeulement un parricide, mais un déicide. Vous n'avez plus d'autre réponſe à faire, que d'avoir recours à la magie, & de dire qu'il eſt au pouvoir des prétendus magiciens de faire de vrais miracles. Ainſi, quelque choſe que vous répondiez, vous êtes abſurde & barbare.

Cette objection eſt ſpécieuſe. On la réſout en diſant que Dieu ne permet jamais qu'un faux prophète faſſe autant de miracles qu'un vrai prophète.

passerez aussitôt au fil de l'épée tous les habitans de cette ville, & vous la détruirez, avec tout ce qu'elle possède, jusqu'aux bêtes (7).

Quand vous serez entrés dans la terre que le Seigneur vous donnera, & que vous la possèderez, & que vous direz : nous voulons choisir un roi comme en ont les autres nations qui nous environnent ; vous ne pourrez prendre pour roi qu'un homme de votre nation, un de vos frères. Et quand il sera établi roi, il n'aura pas un grand nombre de chevaux, il ne ramènera point le peuple en Egypte, il n'aura point cette multitude de femmes qui enchantent son esprit, ni de grands monceaux d'or & d'argent (8).... Après qu'il fera assis sur un trône, il écrira

---

(7) Le lord Bolingbroke parle sur cet article avec plus de force encore que le président de Harlay. « C'est le comble, dit-il, de la barbarie en » démence, de massacrer tous les habitans d'une ville qui vous appartient, » & d'y détruire tout jusqu'aux bêtes, parce que quelques citoyens de cette » ville ont eu un culte différent du vôtre. Ce serait un peuple coupable de » cette exécrable cruauté qu'il faudrait détruire, comme nous avons détruit » les loups en Angleterre. »

Pour tâcher d'appaiser ceux qui pensent comme le président de Harlay & comme le lord Bolingbroke, nous dirons que ces passages du Deutéronome ne sont probablement que comminatoires ; & nous dirons à ceux qui sont persuadés qu'Esdras ou quelque autre lévite composa ce livre, qu'il ne voulut qu'inspirer une forte horreur pour le culte des Babyloniens, & pour celui des Persans. Mais nous conviendrons qu'il ne faut jamais lire l'Ecriture qu'avec un esprit de paix & de charité universelle.

Nous avouons d'ailleurs, que cela n'a pu être écrit que dans un tems où les Hébreux eurent des villes, & où chaque ville voulut avoir son Dieu & son culte, pour être plus indépendante de ses voisines. La haine fut extrême entre tous les habitans de cette partie de la Syrie. La superstition & l'esprit de rapine envenimèrent cette haine ; & tant qu'il y eut des Juifs, leur histoire fut l'histoire des Cannibales. Mais c'est que Dieu voulait les éprouver. D'ailleurs la loi juive ne nous importe point. Nous sommes chrétiens, & non pas juifs.

(8) Ceux qui croient qu'un lévite du tems des rois est l'auteur du Deutéronome, sont confirmés dans leur opinion par cet article. Il y a,

pour lui ce Deutéronome sur un exemplaire des prêtres de la tribu de Lévi.

Lorsque vous combattrez vos ennemis, si Dieu les livre entre vos mains, & si vous voyez parmi vos captifs une belle femme pour laquelle vous aurez de l'amour, & si vous voulez l'épouser, vous l'amènerez en votre maison; elle se rasera les cheveux & se coupera les ongles; elle quittera la robe avec laquelle elle a été prise, & pleurera dans votre maison son père & sa mère pendant un mois. Ensuite vous entrerez dans elle, vous dormirez avec elle, & elle sera votre femme (9).

---

selon la Vulgate, trois cent cinquante six ans de la mort de Mosé à l'élection du roi Saül, & bien davantage selon d'autres calculs. Comment se pourrait-il que Mosé parlât des rois, lorsque Dieu était le seul roi des Juifs? On a soupçonné que le Pentateuque entier fut écrit par quelques lévites huit cent vingt-sept ans après Mosé, selon la Vulgate, du tems du roi Josias. Ce livre, alors ignoré, fut trouvé au fond d'un coffre par le grand-prêtre Helkia lorsqu'il comptait de l'argent. Ce fut vers ce tems-là que quelques Juifs se refugièrent en Egypte sous le roi Néchao; ainsi le lévite, auteur du Pentateuque, avertit ici les rois de ne point laisser passer leurs sujets chez les Egyptiens. Tout semblerait concourir à rendre cette opinion vraisemblable, si d'ailleurs on n'était pas convaincu que Mosé seul est l'auteur du Pentateuque.

La défense d'avoir un grand nombre de femmes & de chevaux, semble regarder principalement Salomon, qu'on accuse d'avoir eu sept cents femmes & trois cents concubines, & quarante mille écuries; car pour Saül, il ne fut choisi pour roi que dans le tems qu'il cherchait ses ânesses.

(9) Plusieurs personnes se sont scandalisées de cet article. Les Juifs dans le désert, ou dans le Canaan, ne pouvaient avoir de guerre que contre des étrangers. Il leur était défendu, sous peine de mort, de s'unir à des femmes étrangères; & voilà que le Deutéronome leur permet d'épouser ces femmes; & la seule cérémonie des épousailles est de coucher avec elles. On a remarqué que ce n'est point ainsi qu'Alexandre & Scipion en usèrent. C'est encore une raison en faveur de ceux qui croient que le Pentateuque fut écrit du tems des rois, parce que, dans les guerres civiles des rois de Juda contre les rois d'Israël, il était permis d'épouser les filles des vaincus, les deux partis descendant également d'Abraham. Tout semble donc concourir à prouver qu'aucun livre juif ne fut écrit que du tems de

Lorſque vous marcherez contre vos ennemis, ſi un homme a été pollu en ſonge, il ſortira hors du camp, & n'y rentrera que le ſoir après s'être lavé d'eau (10).... Il y aura un lieu hors du camp pour faire vos néceſſités. Vous porterez une petite bèche à votre ceinture; vous ferez un trou rond autour de vous; & quand vous aurez fait, vous couvrirez de terre vos excrémens (11)....

Si vous ne voulez point écouter la voix du Seigneur, le Seigneur vous réduira à la pauvreté, & vous aurez la fièvre.... Vous vous marierez, & un autre couchera avec votre femme... On vous prendra votre âne, & on ne vous le rendra point... Le Seigneur vous frappera d'un ulcère malin dans les genoux & dans le gras des jambes.... Le Seigneur vous emmènera, vous & votre roi, dans un pays que vous ignoriez, & vous y

---

David, ou long-tems après lui. Mais l'opinion de tous les pères, & de toute l'égliſe, doit prévaloir contre les raiſons des ſavans, quelque plauſibles qu'elles puiſſent être.

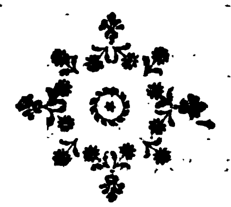
(10) Pluſieurs gens de guerre ont dit que les pollutions pendant la nuit arrivaient principalement aux jeunes gens vigoureux, & que l'ordre de les éloigner de l'armée du matin au ſoir était très-dangereux, parce que c'eſt d'ordinaire du matin au ſoir que ſe donnent les batailles; que cet ordre n'était propre qu'à favoriſer la poltronnerie; qu'il était plus aiſé de ſe laver dans ſa tente, où l'on eſt ſuppoſé avoir au moins une cruche d'eau, que d'aller ſe laver hors du camp, où l'on pouvait fort bien n'en pas trouver. Nous ne regardons pas cette remarque comme bien importante.

(11) L'ordre que le Seigneur lui-même donne ſur la manière de faire ſes néceſſités, a paru indigne de la majeſté divine au célèbre Collins; & il s'eſt emporté juſqu'à dire que Dieu avait plus de ſoin du derrière des Iſraélites que de leurs ames; que ces mots *immortalité de l'ame* ne ſe trouvaient dans aucun endroit de l'ancien Teſtament; & qu'il eſt bien bas de s'attacher à la manière dont on doit aller à la garderobe. C'eſt s'exprimer avec bien peu de reſpect. Tout ce que nous pouvons dire, c'eſt que le peuple juif était ſi groſſier, & que, de nos jours même, la populace de cette nation eſt ſi mal-propre & ſi puante, que ſes légiſlateurs furent obligés de deſcendre dans les plus petits & les plus vils détails; la police ne néglige pas les latrines dans les grandes villes.

servirez des dieux étrangers... L'étranger vous prêtera à usure, & vous ne lui prêterez point à usure.... Le Seigneur fera venir d'un pays reculé, & des extrêmités de la terre, un peuple dont vous n'entendrez point le langage, afin qu'il mange les petits de vos bestiaux, & qu'il ne vous laisse ni bled, ni vin, ni huile... Vous mangerez vos propres enfans, & l'homme le plus luxurieux refusera à son frère & à sa femme la chair de ses propres fils, qu'il mangera pendant le siège de votre ville, parce qu'il n'aura rien autre chose à manger, &c. (12).

(12) Les critiques continuent à trouver, dans ces malédictions du Seigneur, de nouvelles preuves que jamais les Juifs ne connurent que des peines temporelles. La plus forte est celle d'être réduits à manger leurs enfans; & c'est ce que leur histoire assûre leur être arrivé pendant le siège de Samarie. Or le grand-prêtre Helkia ne trouva le Pentateuque qu'environ quatre-vingts ans après ce siège. C'est ce qui achève de persuader ces critiques, qu'un lévite composa sur-tout le Deutéronome, & qu'il lui fut aisé de prédire les horreurs du siège de Samarie après l'événement.

* *Nous croyons fermement que Mosé, appellé chez nous Moïse, est le seul auteur du Pentateuque, comme l'église le croit, & qu'il n'y a que le récit de sa mort qui ne soit pas écrit par lui. Nous avons seulement exposé avec candeur l'opinion de nos adversaires.*



JOSUÉ.

Et après la mort de Mosé, serviteur de Dieu, il arriva que Dieu parla à Josué, fils de Nun, & lui dit : mon serviteur Mosé est mort ; lève-toi, passe le Jourdain, toi & tout le peuple avec toi.... tous les lieux où tu mettras les pieds, je te les donnerai, comme je l'ai promis à Mosé, depuis le désert & le Liban, jusqu'au grand fleuve de l'Euphrate ; nul ne pourra te résister tant que tu vivras (1).

Josué, fils de Nun, envoya donc secrétement de Céthim deux espions,.. ils partirent, & entrèrent dans la ville de Jéricho, dans la maison d'une prostituée nommée Rahab, & y passèrent la nuit.... Le roi de Jéricho en fut averti ; il envoya chez Rahab la prostituée, disant : amène-nous les espions qui sont dans ta maison. Mais

(1) Le Seigneur promet plusieurs fois avec serment de donner le fleuve de l'Euphrate au peuple juif ; cependant il n'eut jamais que le fleuve du Jourdain. S'il avait possédé toutes les terres depuis la Méditerranée jusqu'à l'Euphrate, il aurait été le maître d'un empire plus grand que celui d'Assyrie. C'est ce que n'a pas compris Warburton, quand il dit que les Juifs ne devaient haïr que les peuples du Canaan. Il est certain qu'ils devaient haïr tous les peuples idolâtres du Nil & de l'Euphrate.

Si on demande pourquoi Josué, fils de Nun, ne ravagea pas, & ne conquit pas toute l'Egypte, toute la Syrie & le reste du monde, pour y faire régner la vraie religion, & pourquoi il ne porta le fer & la flamme que dans cinq ou six lieues de pays tout au plus, & encore dans un très-mauvais pays en comparaison des campagnes immenses arrosées du Nil & de l'Euphrate, ce n'est pas à nous à sonder les décrets de Dieu. Il nous suffit de savoir que, depuis Mosé & Josué, les Juifs n'approchèrent jamais du Nil & de l'Euphrate que pour y être vendus comme des esclaves ; tant les jugemens de Dieu sont impénétrables. Dieu ne cesse jamais de parler à Mosé & à Josué ; Dieu conduit tout ; Dieu fait tout ; il dit plusieurs fois à Josué : sois robuste, ne crains rien, car ton Dieu est avec toi. Josué ne fait rien que par l'ordre exprès de Dieu. C'est ce que nous allons voir dans la suite de cette histoire.

cette femme les cacha & dit : ils sont sortis pendant qu'on fermait les portes, & je ne sais où ils sont allés (2).....

Le peuple sortit donc de ses tentes pour passer le Jourdain, & les prêtres qui portaient l'arche du pacte marchaient devant

(2) Les critiques demandent pourquoi, Dieu ayant juré à Josué fils de Nun qu'il serait toujours avec lui, Josué prend cependant la précaution d'envoyer des espions chez une mérétrix ? Quel besoin avait-il de cette misérable, quand Dieu lui avait promis son secours de sa propre bouche; quand il était sûr que Dieu combattait pour lui, & qu'il était à la tête d'une armée de six cent mille hommes, dont il détacha selon le texte, quarante mille pour aller prendre le village de Jéricho, qui ne fut jamais fortifié, les peuples de ce pays-là ne connaissant pas encore les places de guerre, & Jéricho étant dans une vallée où il est impossible de faire une place tenable.

M. Freret traite Calmet d'imbécille, & se moque de lui de ce qu'il perd son tems à examiner si le mot Zonah signifie toujours une femme débauchée, une prostituée, une gueuse, & si Rahab ne pourrait pas être regardée seulement comme une cabaretière.

Dom Calmet examine aussi avec beaucoup d'attention, si cette cabaretière ne fut pas coupable d'un petit mensonge en disant que les espions juifs étaient partis, lorsqu'ils étaient chez elle; il prétend qu'elle fit une très-bonne action. « Etant informée, dit-il, du dessein de Dieu, qui voulait détruire les » Cananéens & livrer leur pays aux Hébreux, elle n'y pouvait résister sans » tomber dans le même crime de rebellion à l'égard de Dieu, qu'elle aurait » voulu éviter envers sa patrie; de plus elle était persuadée des justes pré- » tentions de Dieu, & de l'injustice des Cananéens : ainsi elle ne pouvait » prendre un parti ni plus équitable, ni plus conforme aux loix de la » sagesse. »

M. Freret répond que si cela est, Rahab était donc inspirée de Dieu même, aussi bien que Josué; & que le crime abominable de trahir sa patrie pour des espions d'un peuple barbare, dont elle ne pouvait entendre la langue, ne peut être excusé que par un ordre exprès de Dieu, maître de la vie & de la mort. Rahab, dit-il, était une infame qui méritait le dernier supplice. Nous savons que le nouveau Testament compte cette Rahab au nombre des aïeules de Jesus-Christ; mais il descend aussi de Betzabée & de Thamar, qui n'étaient pas moins criminelles. Il a voulu nous faire connaître que sa naissance effaçait tous les crimes. Mais l'action de la prostituée Rahab n'en est pas moins punissable selon le monde.

lui; & quand ils furent entrés dans le Jourdain, & que leurs pieds furent mouillés d'eau au tems de la moisson, le Jourdain étant à pleins bords (3), les eaux descendantes s'arrêtèrent à un même lieu, s'élevant comme une montagne; & les eaux d'en-bas s'écoulèrent dans la mer du désert, qui s'appelle aujourd'hui la mer Morte. Et le peuple s'avançait toujours contre Jéricho, & tout le peuple passait par le lit du fleuve à sec (4).

Collins soutient que Josué sembla se défier de Dieu en envoyant des espions chez cette femme; & que puisqu'il avait avec lui Dieu & quarante mille hommes pour se saisir d'un petit bourg dans une vallée, & que la palissade qui enfermait ce petit bourg tomba au son des trompettes, on n'avait pas besoin d'envoyer chez une gueuse deux espions qui risquaient d'être pendus.

Nous citons à regret ces discours des incrédules. Mais il faut faire voir jusqu'où va la témérité de l'esprit humain.

(3) Les incrédules disent qu'ils ne faut pas multiplier les miracles sans nécessité; que le prodige du passage du Jourdain est superflu après le passage de la mer Rouge. Ils remarquent que l'auteur fait passer le Jourdain dans notre mois d'Avril au tems de la moisson, mais que la moisson ne se fait dans ce pays-là qu'au mois de Juin.

(4) Ils assurent que jamais au mois d'Avril le Jourdain n'est à pleins bords; que ce petit fleuve ne s'enfle que dans les grandes chaleurs par la fonte des neiges du mont Liban; qu'il n'a dans aucun endroit plus de quarante-cinq pieds de large, excepté à son embouchure dans la mer Morte; & qu'on peut le passer à gué dans plusieurs endroits. Ils prouvent qu'il y a plusieurs gués, par l'aventure funeste de la tribu d'Ephraïm, qui combattit depuis contre Jephté, capitaine des Galaadites. Ceux de Galaad se saisirent, dit le texte sacré, des gués du Jourdain, par lesquels les Ephraïmites devaient repasser; & quand quelque Ephraïmite échappé de la bataille venait aux gués, & disait à ceux de Galaad: je vous conjure de me laisser passer, ceux de Galaad disaient à l'Ephraïmite, n'es-tu pas d'Ephraïm? non, disait l'Ephraïmite; eh bien, disaient les Galaadites, prononce *Schiboleth*, & l'Ephraïmite, qui grasseyait, prononçait *Siboleth*; & aussitôt on le tuait; & on tua ainsi ce jour-là quarante-deux mille Ephraïmites.

Ce passage, disent les critiques, fait voir qu'il y avait plusieurs gués pour traverser aisément ce petit fleuve.

Tous les rois des Amorrhéens, qui habitaient la rive occidentale du Jourdain, & tous les rois cananéens, qui possédaient les rivages de la grande mer (Méditerranée), ayant appris que le Seigneur avait séché le Jourdain, eurent le cœur dissous; tant ils craignaient l'invasion des fils d'Israël...

Or le Seigneur dit à Josué : fais-toi des couteaux de pierre, & circoncis encore les enfans d'Israël (5). Josué fit comme le

---

Ils s'étonnent ensuite que le roi prétendu de Jéricho, & tous les autres Cananéens, que l'auteur sacré a dépeints comme une race de géants terribles, & auprès de qui les Juifs ne paraissaient que des sauterelles, ne vinrent pas exterminer ces sauterelles qui venaient ravager leur pays. Il est vrai, disent-ils, que l'auteur sacré nous assure que le roi Og était le dernier des géants; mais il nous assure aussi qu'il en restait beaucoup au-delà du Jourdain dans le pays de Canaan; & géants ou non, ils devaient disputer le passage de la rivière.

On répond à cela que l'arche passait la première; que la gloire du Seigneur était visiblement sur l'arche; que Dieu marchait avec Josué & quarante mille hommes choisis; & que les habitans durent être consternés d'un miracle dont ils n'avaient point d'idée.

(5) Puisque Dieu fit circoncire tout son peuple après avoir passé le Jourdain, il y eut donc six cent un mille combattans circoncis ce jour-là; & si chacun eut deux enfans, cela fit dix-huit cent trois mille prépuces coupés, qui furent mis dans un tas dans la colline appellée des prépuces. Mais comment tous les géants de Canaan, & tous les peuples de Biblos, de Béryte, de Sidon, de Tyr, ne profitèrent-ils pas de ce moment favorable pour égorger tous ces agresseurs affaiblis par cette plaie, comme les patriarches Siméon & Lévi avaient seul égorgé tous les Sichémites, après les avoir engagés à se circoncire? Comment Josué fut-il assez imprudent pour exposer son armée, incapable d'agir, à la vengeance de tous ces géants & de tous ces rois? C'est une réflexion du comte de Boulainvilliers. C'était, dit-il, une très-grande imprudence; il fallait attendre qu'on eût pris Jéricho. Que dirait-on aujourd'hui d'un général d'armée qui ferait prendre médecine à tous ses soldats devant l'ennemi?

Nous lui disons que Josué ne faisait pas la guerre selon les règles de la prudence humaine, mais selon les ordres de Dieu. Et d'ailleurs tous les

Seigneur lui commanda, & circoncit tous les enfans d'Israël sur la colline des prépuces... Car le peuple né dans le désert, pendant quarante années de marche dans ces vastes solitudes, n'avait point été circoncis.... & ils furent circoncis par Josué, parce qu'ils avaient encore leur prépuce; & ils demeurèrent au même lieu jusqu'à ce qu'ils fussent guéris... Alors le Seigneur dit à Josué : aujourd'hui j'ai ôté l'opprobre de l'Egypte de sur vous.

Et ils firent la pâque le quatorzième jour du mois dans la plaine de Jéricho... & après qu'ils eurent mangé des fruits de la terre, la manne cessa (6).

Or Josué, étant dans un champ de Jéricho, vit un homme debout devant lui, tenant à la main une épée nue. Il lui dit : es-tu des nôtres, ou un ennemi? Lequel répondit : non; mais je suis le prince de l'armée du Seigneur, & j'arrive. Et Josué tomba prosterné en terre, & l'adorant, il dit : que veut mon

---

géants & tous les rois pouvaient très-bien ignorer ce qu'on faisait dans le camp des Israélites.

Quelque peine que les commentateurs aient prise, pour expliquer comment les prépuces entiers des Hébreux en Palestine étaient *l'opprobre de l'Egypte*, nous avouons qu'ils n'ont pas réussi. Les Egyptiens n'étaient pas tous circoncis; il n'y avait que les prêtres & les initiés aux mystères qui eussent cette marque sacrée, pour les distinguer des autres hommes : mais Dieu voulut que tout son peuple eût cette marque, parce que tout son peuple était saint, & que le moindre Juif était plus sacré que le grand-prêtre de l'Egypte.

(6) Quelques commentateurs recherchent comment le petit pays de Jéricho, qui ne produit que quelques plantes odoriférantes, & qui alors n'avait qu'un petit nombre de palmiers & d'oliviers, put suffire à nourrir une multitude affamée qui n'avait mangé que de la manne pendant si long-tems. On fait monter cette multitude à plus de quatre millions de personnes, si l'on compte les vieillards, enfans & femmes. Mais il n'était pas plus difficile à Dieu de nourrir son peuple avec quelques dattes, qu'avec de la manne.

ſeigneur de ſon ſerviteur ? ôte tes ſouliers de tes pieds, dit-il, parce que le lieu où tu es eſt ſaint; & Joſué ôta ſes ſouliers (7).

Le Seigneur dit à Joſué : je t'ai donné Jéricho & ſon roi, & tous les hommes forts. Que toute l'armée hébraïque faſſe le tour de la ville pendant ſix jours. Qu'au ſeptième jour les prêtres prennent ſept cornets; qu'ils marchent devant l'arche du pacte ſept fois autour de la ville, & que les prêtres ſonnent du cornet. Et lorſque les cornets ſonneront le ſon le plus long & le plus court, que tout le peuple jette un grand cri; & alors les murs de la ville tomberont juſqu'aux fondemens (8)....

... Et pendant que les prêtres ſonnaient du cornet au ſep-

(7) Les critiques demandent, pourquoi ce prince de la milice céleſte ? à quoi bon cette apparition, lorſque Dieu était continuellement avec Joſué comme avec Moſé ? Cette apparition leur paraît inutile. Mais apparemment ce prince de la milice céleſte était Dieu même, qui voulait donner des marques évidentes de ſa protection ſous une autre forme. L'ordre d'ôter ſes ſouliers eſt conforme à l'ordre de Dieu quand il apparut à Moſé dans le buiſſon ardent. Ce fut toujours une grande irrévérence de paraître devant Dieu avec des ſouliers.

(8) Plus d'un ſavant perſiſte à croire qu'il n'y avait aucune ville fermée de murailles dans ces quartiers. Ils ſe fondent ſur ce que Jéruſalem elle-même, qui devint dans la ſuite la capitale des Juifs, n'était pas une ville. Ils prétendent que les villes étaient vers la mer, comme Tyr, Sidon, Beryte, Biblos, villes très-anciennes. Calmet compte pour des villes les deux méchans villages de Bethoron, parce que St. Jérôme en parle. Calmet ne ſonge pas qu'un village pouvait être devenu une ville au bout de deux mille ans. Il n'y avait pas une ſeule ville murée du tems de Charlemagne au-delà du Rhin. Jéricho pouvait n'être qu'un bourg entouré de paliſſades; & cela ſuffit pour le miracle.

Il eſt raconté dans une chronique ſamaritaine, que Joſué étant attaqué par quarante-cinq rois d'orient, & ſe trouvant enfermé entre ſept murailles de fer par une magicienne mère d'un de ces rois, il fut délivré par Phinée fils d'Aaron, qui ſonna ſept fois de ſon cornet. On a fort agité la queſtion ſi le récit de Joſué était antérieur au récit ſamaritain. L'un & l'autre ſont merveilleux; mais il faut donner la préférence au livre de Joſué.

tième jour, Josué dit à tout Israël : criez, car le Seigneur vous a donné la ville. Que cette ville soit dévouée en anathême. Ne sauvez que la prostituée Rahab avec tous ceux qui seront dans sa maison ; que tout ce qui sera d'or, d'argent, d'airain & de fer, soit consacré au Seigneur, & mis dans ses trésors.... Ils prirent ainsi la ville, & ils tuèrent tout ce qui était en Jéricho, hommes, femmes, enfans, vieillards, bœufs, brebis & ânes ; ils les frappèrent par la bouche du glaive... après cela ils brûlèrent la ville & tout ce qui était dedans.... Or Josué sauva Rahab la prostituée, & la maison de son père, avec tout ce qu'il avait ; & ils ont habité au milieu d'Israël *jusqu'à aujourd'hui* (9).

---

(9) C'est avec douleur que nous rapportons sur cet événement les réflexions du lord Bolingbroke, lesquelles M. Mallet fit imprimer après la mort de ce lord.

« Est-il possible que Dieu, le père de tous les hommes, ait conduit lui-
» même un barbare à qui le Cannibale le plus féroce ne voudrait pas res-
» sembler ? Grand Dieu ! venir d'un désert inconnu pour massacrer
» toute une ville inconnue ! égorger les femmes & les enfans contre toutes
» les loix de la nature ! égorger tous les animaux ! brûler les maisons & les
» meubles contre toutes les loix du bon sens, dans le tems qu'on n'a ni
» maisons ni meubles ! ne pardonner qu'à une vile putain digne du dernier
» supplice ! si ce conte n'était pas le plus absurde de tous, il serait le plus
» abominable. Il n'y a qu'un voleur ivre qui puisse l'avoir écrit, & un
» imbécille ivre qui puisse le croire. C'est offenser Dieu & les hommes, que
» de réfuter sérieusement ce misérable tissu de fables, dans lesquelles il
» n'y pas un mot qui ne soit ou le comble du ridicule, ou celui de
» l'horreur. »

Milord était bien échauffé quand il écrivit ce morceau violent. On doit plus de respect à un livre sacré. Il ajoute que ces mots, *jusqu'à aujourd'hui*, montrent que ce livre n'est pas de Josué. Mais quel que soit son auteur, il est dans le Canon des Juifs ; il est adopté par toutes les églises chrétiennes. Nous savons bien que les rigueurs de Josué révoltent la faiblesse humaine ; qu'il serait affreux de les imiter, soit que les habitations qu'il détruisit, & qui nagèrent dans le sang, fussent des villes ou des villages. Nous ne nions pas que si un peuple étranger venait nous traiter ainsi, cela ne parût exécrable à toute l'Europe. Mais n'est-ce pas précisément la manière dont on

Alors Josué dit : maudit soit devant le Seigneur celui qui relèvera & rebâtira Jéricho ! (10)....

Or les enfans d'Israël prévariquèrent contre l'anathême, & ils prirent du réservé par l'anathême ; car Acan, fils de Charmi, déroba quelque chose de l'anathême ; & Dieu fut en colère contre les enfans d'Israël. Et comme Josué envoya de Jéricho contre Haï près de Béthel, il dit : il suffit qu'on envoie deux ou trois mille hommes contre Haï. Trois mille guerriers allèrent donc ; mais ils s'enfuirent & ils furent poursuivis par les hommes de Haï, qui les tuèrent comme ils fuyaient ; & les Juifs furent saisis de crainte ; & leur cœur se fondit comme de l'eau. Et Dieu dit à Josué : Israël a péché, il a prévariqué contre mon pacte, ils ont dérobé de l'anathême, ils ont volé, & ils ont menti ; vous ne pouvez tenir contre vos ennemis jusqu'à ce que celui qui s'est souillé de ce crime soit exterminé.

Josué, se levant donc de grand matin, fit venir toutes les tribus d'Israël ; & le sort tomba sur la tribu de Juda, puis sur la famille de Zaré... puis sur Acan, fils de Charmi, fils de Zabdi, fils de Zaré... Et Acan répondit : il est vrai, j'ai péché contre le Dieu d'Israël ; & ayant vu parmi les dépouilles un manteau d'écarlate fort bon, deux cents sicles d'argent, & une règle d'or de cinquante sicles, je les pris, & je les cachai dans ma tente... Et Josué lui dit : puisque tu nous a troublés, que Dieu te trouble

en usa envers les Américains au commencement de notre seizième siècle ? Josué fut-il plus cruel que les dévastateurs du Mexique & du Pérou ? Et si l'histoire des barbaries européanes est vraie, pourquoi celle des cruautés de Josué ne le serait-elle pas ? Tout ce qu'on peut dire, c'est que Dieu commanda & opéra lui-même la ruine du Canaan, & qu'il n'ordonna pas la ruine de l'Amérique.

(10) La sentence contre Jéricho ne fut pas exécutée. Jéricho existait sous David & du tems des Romains, & existe encore tel qu'il fut toujours, c'est-à-dire, un petit hameau à six lieues de Jérusalem.

en ce jour! Et tout Israël le lapida; & tout ce qu'il possédait fut brûlé par le feu (11).

Josué se leva donc, & toute l'armée avec lui, pour marcher contre Haï; & on choisit trente mille hommes des plus vaillans.... Josué brûla la ville, & y fit pendre à une potence le roi qui avait

(11) M. Boulanger s'exprime encore plus violemment, s'il est possible, que le lord Bolingbroke sur ces morceaux de l'histoire de Josué. « Non » seulement on nous représente Josué comme un capitaine de voleurs » arabes, qui vient tout ravager & tout mettre à sang dans un pays qu'il » ne connaît pas; mais ayant, dit-on, six cent mille hommes de troupes » réglées, il trouve le secret d'être battu par deux ou trois cents paysans à » l'attaque d'un village. Et pour achever de peindre ce général d'armée, » on en fait un sorcier qui devine qu'on a été battu parce qu'un de ses » soldats a pris pour lui précédemment une part du butin, & s'est approprié » un bon manteau rouge & un bijou d'or. On se sert, pour découvrir le » coupable, d'un sortilège dont les petits enfans se moqueraient aujourd'hui: » c'est de tirer la vérité aux dés, ou à la courte paille, ou à quelque autre » jeu semblable. Acan n'est pas heureux à ce jeu. On le brûle vif, lui, ses » fils, ses filles, ses bœufs, ses ânes, ses brebis; & on brûle encore le » manteau d'écarlate & le bijou d'or que l'on cherchait. Si Cartouche » (continue M. Boulanger) avait fait un pareil tour, madame Oudot » l'aurait imprimé dans la bibliothèque bleue. Nos histoires de voleurs & » de sorciers n'ont rien de semblable. »

Ce discours blasphématoire, ces dérisions de M. Boulanger, pourraient faire quelque impression s'il s'agissait d'une histoire ordinaire arrivée & écrite de nos jours, mais ne peuvent rien contre un livre sacré miraculeusement écrit, & miraculeusement conservé pendant tant de siècles. Dieu était le maître d'exterminer les Cananéens, qui étaient de grands pécheurs. Il n'appartenait qu'à lui de choisir la manière du châtiment. Il voulut que tout le butin fût également partagé entre les enfans d'Israël exécuteurs de ses vengeances. Il se servit toujours de la voie du sort dans l'ancien & le nouveau Testament, parce qu'il est le maître du sort. La place de Judas même, de ce Judas qui fut cause de la mort de notre Seigneur, a été tirée au sort. Voilà pourquoi St. Augustin a toujours distingué la cité de Dieu de la cité mondaine. Dans la cité mondaine tout est conforme à notre faible raison, à nos faux préjugés. Dans la cité de Dieu tout est contraire à nos préjugés & à notre raison.

été

été tué. Puis on jeta son corps à l'entrée de la ville ; & on mit dessus un grand tas de pierres, qui y est encore aujourd'hui (12).

Adonizedec, roi de Jérusalem, ayant appris ce que Josué avait fait dans Haï & dans Jéricho, envoya vers le rois d'Hébron, de Pharan, de Jérimoth, &c. (13)...

Josué tomba donc tout d'un coup sur eux tous ; & le Seigneur les épouvanta, & il en fit un grand carnage près de Gabaon. Josué les poursuivit par la voie de Bethoron, & les tailla tous en pièce. Et lorsque les fuyards furent dans la descente de Bethoron, le Seigneur fit pleuvoir du haut du ciel sur eux de grosses pierres, & en tua beaucoup plus que le glaive d'Israël n'en avait mis à mort (14).... Alors Josué parla au Seigneur le

(12) Ces mots, ce grand tas de pierres qui y est encore aujourd'hui, semblent indiquer que le livre de Josué n'est pas écrit par les contemporains. Mais en quelque tems qu'il ait été fait, il est sûr qu'il a été inspiré. Jamais un homme abandonné à lui-même n'aurait osé écrire de pareilles choses.

(13) Les critiques disent qu'il n'y avait point de roi de Jérusalem alors. Ils prétendent même que le mot de Jérusalem était inconnu. C'était un village des Jébuséens, qui touche au grand désert de l'Arabie pétrée, un lieu fort propre à bâtir une forteresse sur le passage des Arabes. Ce sont trois montagnes dans un pays aride. Nous disons, avec les commentateurs les plus approuvés, que Josué n'écrivit point cette histoire. Les Samaritains ont un livre de Josué très-différent de celui-ci. Il y en a un exemplaire dans la bibliothèque de Leyde ; mais nous ne reconnaissons que celui qui est admis dans le Canon. C'est indubitablement le seul sacré & le seul inspiré.

(14) Toute l'antiquité a parlé de pluie de pierres. La première est celle que Jupiter envoya au secours d'Hercule contre les fils de Neptune. Dom Calmet assure, *que c'est un fait constant qu'on a vu autrefois de fort grosses pierres s'enlever en l'air & retomber sur la terre, & qu'on ne peut raisonnablement révoquer en doute le prodige raconté par Josué.*

On remarque seulement ici que ces pierres, étant fort grosses, dûrent écraser tous les Amorrhéens qui étaient poursuivis par l'armée de Josué, & qu'il est difficile qu'il en soit resté un seul en vie. C'est ce qui fait que plusieurs savans sont étonnés que Josué ait encore eu recours au grand miracle d'arrêter le soleil & la lune.

jour auquel il avait livré les Amorrhéens entre ses mains, en présence des enfans d'Israël, & il dit en leur présence : soleil, arrête-toi vis-à-vis de Gabaon : lune n'avance pas contre la vallée d'Aïalon. Et le soleil & la lune s'arrêtèrent jusqu'à ce que le peuple se fût vengé de ses ennemis.... Cela n'est-il pas écrit dans le livre des Justes ? Le soleil s'arrêta donc au milieu du ciel, & ne se coucha point l'espace d'un jour (15).

---

(15) Grotius prétend que le texte ne signifie pas que le soleil & la lune s'arrêtèrent, mais que Dieu donna le tems à Josué de tuer tout ce qui pouvait rester d'ennemis avant que le soleil & la lune se couchassent. Le Clerc décide nettement que le soleil ne s'arrêta pas, mais parut s'arrêter. Mais tous les autres commentateurs, parmi lesquels nous ne comptons point Spinosa, qui ne doit pas être compté, conviennent que le soleil & la lune s'arrêtèrent en plein midi. On aurait eu le tems de tuer tous les fuyards depuis midi jusqu'au soir, supposé que la pluie de pierres en eût épargné quelques uns ; mais il se peut aussi qu'il y en eût qui coururent si vîte qu'il fallut huit à neuf heures pour les attraper & les tuer tous.

Les profanes remarquent que Bacchus avait fait arrêter le soleil & la lune, & que le soleil recula d'horreur à la vue du festin d'Atrée & de Thyeste. Sur quoi M. Boulanger ose dire « que si le miracle de Josué était » vrai, c'est que le soleil se serait arrêté d'horreur en voyant un brigand » si barbare qui égorgeait les femmes, les enfans, & les rois, & les bœufs, » & les moutons, & les ânes, & qui ne voulait pas qu'un seul animal » vivant, soit roi, soit brebis, échappât à son inconcevable cruauté. »

Les physiciens ont quelque peine à expliquer comment le soleil, qui ne marche pas, arrêta sa course, & comment cette journée, qui fut le double des autres journées, put s'accorder avec le mouvement des planètes & la régularité des éclipses. Le révérend père dom Calmet dit *qu'il ne fallait que faire aller d'une vîtesse égale, par-dessus & par-dessous la terre, la matière céleste, qui la frotte par-là, en l'avançant d'un côté & la retardant de l'autre, le tournoiement de la terre sur son centre ne venant que de l'inégalité de ce frottement.* Cette réponse ingénieuse, savante & nette, ne résout pas entiérement la question.

Nous sera-t-il permis, à propos de ce grand miracle, de raconter ce qui arriva à un disciple de Galilée, traduit devant l'inquisition pour avoir soutenu le mouvement de la terre autour du soleil ? On lui lisait sa sentence ; elle disait qu'il avait blasphémé, attendu que Josué avait arrêté le soleil dans

Jamais jour, ni devant ni après, ne fut si long que celui-là...... Les cinq rois s'étant sauvés dans une caverne de la ville de Macéda..... Josué les fit amener en sa présence, & dit aux principaux officiers de son armée : mettez le pied dessus le cou de ces rois. Et tandis qu'ils leur mettaient le pied sur la gorge ; Josué leur dit : n'ayez point peur, confortez-vous, soyez robustes ; car c'est ainsi que Dieu traitera ceux qui combattront contre nous. Après cela Josué frappa ces rois & les tua, & les fit ensuite attacher à cinq potences (16).

Josué ravagea donc tout le pays des montagnes & du midi ; toute la plaine ; & il tua tous les rois, & les fit tous pendre. Il

---

sa course. Eh, Messeigneurs ! leur dit-il, c'est aussi depuis ce tems-là que le soleil ne marche plus.

A l'égard du livre des Justes, qui est cité comme garant de la vérité de cette histoire, le lord Bolingbroke insiste beaucoup sur ce livre, qui dans les Bibles protestantes est appellé le livre du Droiturier. Cela démontre, dit-il, que c'est du livre du Droiturier que l'histoire de Josué est prise. Mais ce même livre du Droiturier est cité dans le second livre des Chroniques des rois. Or, comment le même livre peut-il avoir été écrit du tems des rois & avant Josué ? Cette difficulté est grande. Dom Calmet y répond en disant *que ce livre est entièrement perdu.*

(16) Le Clerc & quelques théologiens de Hollande n'ont pas ici tout-à-fait le même emportement que Bolingbroke & Boulanger à propos de ces cinq rois, sur le cou desquels les princes de l'armée juive mettent le pied jusqu'à ce que Josué vienne les tuer de sang froid. Nous avouerons toujours, que tout cela n'est pas dans nos mœurs ; que nous faisons aujourd'hui la guerre plus généreusement. Mais aussi nous ne la faisons pas par ordre exprès du Seigneur ; & il ne nous a pas commandé expressément, comme à Josué, de tuer tous les rois que sa providence voulait punir. On ne fait plus pendre tous les rois qui ont été pris à la guerre ; parce qu'il n'y en a plus qui prévariquent contre le Seigneur, comme les rois du Canaan avaient prévariqué. L'objection des savans, qui prouvent qu'il n'y avait aucun roi dans ce pays, composé seulement de quelques villages, où un peuple innocent cultivait une terre sèche & ingrate, portant très-peu de bled, & hérissée de montagnes ; cette objection, dis-je, est peu de chose ; car soit qu'on appellât les principaux de ces villages, rois, ou maires, ou syndics, cela revient au même ; on leur mit à tous le pied sur le cou, parce qu'ils avaient tous prévariqué.

tua tout ce qui avait vie, comme le Seigneur Dieu le lui avait commandé.

Il poursuivit tous les rois qui restaient, & il tua tout, sans en rien laisser échapper. Et il coupa les jarrets à leurs chevaux; il brûla leurs chariots; & il prit Azor, & en tua le roi; & il égorgea tous les habitans d'Azor, & toutes les bêtes, & réduisit le tout en cendre....

Et il marcha contre les géants des montagnes, & les tua, & il ne laissa aucun de la race des géants, excepté dans Gaza, Geth & Azoth (17)....

Et il fit pendre en tout trente & un rois (18).....

Josué bénit Caleb, & lui donna Hébron en possession; & depuis ce temps Hébron a été à Caleb, fils de Géphoné. Or l'ancien nom d'Hébron était Cariath-Arbé. Et Adam, le plus grand des géants de la race des géants, est enterré dans Hébron (19)....

---

(17) Voici encore une légère difficulté. Le peuple de Dieu marche contre les géants, après que le texte a dit qu'il n'y avait plus de géants; & lorsque Caleb, le moment d'après, au chap. 14, va, selon le texte, conquérir des villes grandes & fortes, remplies de géants, au pays d'Hébron. On peut répondre que le pays d'Hébron n'était qu'à quelques lieues de Gaza & d'Azoth.

(18) Trente & un rois de pendus! c'est beaucoup dans un aussi petit pays. Mais remarquons toujours, qu'on ne les mit en croix qu'après les avoir tués. On leur mettait d'abord le pied sur le cou. Et nous avons déjà observé, que le supplice d'attacher à la potence, ou à la croix, des hommes en vie, ne fut jamais connu des Juifs en aucun tems.

(19) Plusieurs savans hommes ont douté qu'Adam fût enterré dans la ville du géant Arbé, appellée Cariath-Arbé. Les moines portugais qui accompagnèrent les Albuquerques après la découverte des grandes Indes, & qui entrèrent dans l'isle de Ceylan, nommèrent la plus grande montagne de cette isle le Pic d'Adam. Ensuite ils trouvèrent l'empreinte de son pied, & jugèrent par-là de sa taille, qui devait être d'une centaine de coudées. Le Pic

Caleb extermina dans la ville de Cariath-Arbé trois fils de géants. Et de ce lieu il monta à Dabir, qui s'appellait auparavant Cariath-Sépher, c'est-à-dire, la ville des Lettres, la ville des Archives (20).... Et Caleb dit : je donnerai ma fille Axa en mariage à quiconque prendra la ville des Lettres. Et Othoniel, jeune frere de Caleb, la prit ; & il lui donna sa fille Axa pour femme....

Mais les enfans de Juda ne purent exterminer les Jébuséens, habitans de Jérusalem ; ils restèrent à Jérusalem, & ils y sont encore aujourd'hui avec les enfans de Juda (21)....

---

d'Adam est encore marqué sur nos cartes ; & les savans moines portugais ont cru qu'Adam y était enterré. Les Hollandais, qui dominent dans le Ceylan, & qui recueillent toute la cannelle, doutent qu'Adam repose dans cette isle. Les habitans même ne savent pas que nous donnons le nom de Pic d'Adam à leur montagne, & ont le malheur d'ignorer qu'il y ait jamais eu un Adam. La Genèse ne dit point qu'Adam ait été un géant, ni qu'il soit enterré à Hébron.

(20) Les Phéniciens avaient en effet quelques villes où l'on gardait les archives & les comptes des marchands. On sait qu'ils avaient inventé l'alphabet, & que, dans leurs voyages sur mer, ils communiquèrent cet alphabet aux Grecs. Cariath-Sépher est entre Hébron & la mer Méditerranée ; c'est le commencement de la Phénicie. L'historien Josephe avoue que les Juifs ne possédèrent jamais rien sur cette côte. Les Phéniciens en furent toujours les maîtres. Sanconiaton le Phénicien, né à Beryte, avait déjà écrit une Cosmogonie long-tems avant les époques de Mosé & de Josué. Car Eusèbe, qui rapporte un grand nombre de passages de cette Cosmogonie, n'en cite aucun concernant les Hébreux ; & s'il y en avait eu, il est clair qu'Eusèbe en aurait fait mention comme d'un témoignage rendu par le plus ancien de nos auteurs à la vérité des livres Juifs. Il est donc certain que Sanconiaton écrivit, & qu'il ne connut point ces Hébreux, qui ne vinrent que depuis lui s'établir auprès de son pays. Nous pourrions tirer delà une conséquence, que si les Phéniciens avaient depuis si long-tems des villes où l'on cultivait quelques sciences, les Cananéens, qui demeuraient entre la mer & le Jourdain, pouvaient avoir aussi quelques villes, dont la horde des Hébreux s'empara, & où elle commit plusieurs cruautés.

(21) Cette déclaration, que Josué ne s'empara jamais du village de Jérusalem, est expresse. Et l'aveu que les Jébuséens, à qui ce village apparte-

Et Josué parla au peuple assemblé dans Sichem, & lui dit..... Maintenant, s'il vous semble mal de servir le Seigneur notre Dieu, le choix vous est laissé. Vous pouvez prendre le parti qu'il vous plaira, & voir si vous aimez mieux servir les dieux qui furent les dieux de vos pères dans la Mésopotamie, ou les dieux des Amorrhéens dont vous habitez aujourd'hui la terre. Pour moi & ma maison, nous servirons notre Dieu.... Le peuple répondit à Josué : nous servirons notre Dieu, & nous obéirons à ses préceptes (22).

Josué mourut âgé de cent dix ans (23).

---

nait, *y habitent encore aujourd'hui avec les enfans de Juda*, démontre que ce livre ne pût être écrit qu'après que David eut commencé à faire une ville de Jérusalem, & que les anciens habitans se joignirent aux nouveaux pour peupler la ville. Les critiques concluent, de tous ces aveux semés dans plusieurs endroits, que les Hébreux étaient une horde d'Arabes Bédouins, qui errèrent long-tems entre les rochers du mont Liban & les déserts, qui tantôt subsistèrent de leur brigandage, & tantôt furent esclaves, & qui enfin, ayant eu des rois, conquirent un petit pays dont ils furent chassés. Voilà leur histoire, selon le monde. Celle selon Dieu est différente. Et si Dieu la dicta, il la faut adorer, malgré toutes les répugnances de la raison.

(22) Cette proposition de Josué, de choisir entre le Seigneur Adonaï & les autres dieux que leurs pères adorèrent en Mésopotamie, ferait croire qu'Abraham, Isaac & Jacob leurs pères, avaient commencé par avoir un autre culte. Et en effet, Tharé, père d'Abraham, était potier d'idoles. Et Jacob épousa deux filles idolâtres, quoiqu'il soit dit souvent que le même Dieu était reconnu vers l'Euphrate & chez les enfans de Jacob. Mais ici, comment Josué peut-il laisser le choix au peuple après tant de miracles ? Il y aurait donc eu beaucoup d'Hébreux qui n'auraient rien vu de ces miracles, ou qui n'y auraient ajouté aucune foi. Il se peut que ce texte signifie : vous voyez ce que Dieu a fait pour vous, & combien il serait dangereux d'en adorer un autre.

(23) Toland fait le railleur sur Mosé & sur Josué. Il dit que jamais il n'y eut de vieillards de plus mauvaise humeur. L'un fait tuer vingt-quatre mille des siens, sans forme de procès, pour avoir aimé des filles madianites, compatriotes de sa femme ; l'autre fait pendre trente & un rois, avec lesquels il n'avait rien à démêler.

Les commentateurs recherchent avec beaucoup de soin dans quel pays se réfugièrent les sujets de ces prétendus rois. Un nommé Serrarius les trans-

porte en Germanie, où ils apportèrent la langue allemande. Un nommé Hornius ne doute pas qu'ils ne se soient refugiés en Capadoce. Grotius trouve très-vraisemblable qu'ils allèrent d'abord dans les isles Canaries, & delà en Amérique. Chacun donne de profondes raisons de son système.

Le révérend père dom Calmet avoue que *l'opinion qui a le plus d'apparence & de partisans, est celle qui place les Cananéens en Afrique.* Il cite Procope, qui a vu dans l'ancienne ville de Tangis deux grandes colonnes de pierre blanche, avec une inscription en caractères phéniciens, que personne ne put jamais entendre, portant ces propres mots: *Nous sommes ceux qui nous sommes enfuis devant le voleur Josué, fils de Nun.*

Si nous nous en tenons au texte, il est difficile que Josué ait laissé à ces peuples le tems & la facilité de s'enfuir, puisqu'il tuait tout sans miséricorde, selon que le Seigneur l'avait ordonné positivement. Mais ce qui étonne bien davantage, c'est qu'après la mort de Josué on retrouve ces mêmes Cananéens exterminés, plus puissans que jamais, & tenant les Juifs dans le plus rude esclavage pendant plus de cent années, jusqu'au tems de Saül & de David.



JUGES.

APRÈS la mort de Josué les enfans d'Israël consultèrent le Seigneur, disant : qui montera avec nous contre les Cananéens, & sera chef de guerre ? Le Seigneur dit : ce sera Juda qui montera ; car je lui ai donné cette terre. Juda monta donc, & Dieu lui livra le Cananéen au nombre de dix mille hommes (1).

Puis Juda & Siméon son frère rencontrèrent le roi Adonibezec dans Bezec ; ils le prirent, & lui coupèrent les mains & les pieds. Alors Adonibezec dit : j'ai fait couper les mains & les pieds à soixante & dix rois qui mangeaient sous ma table les restes de mon dîné : Dieu m'a traité comme j'ai traité tous ces rois (2).

Dieu était avec Juda, & il se rendit maître des mon-

(1) Le lecteur peut s'étonner, après avoir vu Josué, à la tête de six cent mille combattans, mettre à feu & à sang tout le pays de Canaan, de voir encore ces mêmes vainqueurs obligés de combattre contre ces mêmes vaincus. La réponse est que quelques uns avaient échappé, puisqu'en voilà déjà dix mille que Dieu donne à tuer à Juda. On dispute si c'est à un capitaine nommé Juda, ou à la tribu de ce nom. Mais, capitaine ou tribu, c'est une victoire de surérogation.

(2) Le lecteur croirait encore peut-être qu'il suffisait de trente & un rois pendus ; mais en voilà encore soixante & dix non moins maltraités dans un pays de sept à huit lieues ; car il paraît, par les autres endroits du texte, que le peuple juif n'en possédait pas alors davantage. On demande comment le roi Adonibezec, dont on ignore le royaume, pouvait avoir sous sa table soixante & dix rois qui mangeaient sans mains. De plus, il fallait que cette table eût au moins six-vingts pieds de long. Enfin les critiques trouvent ici cent & un rois dans un pays un peu serré. Chaque roi ne pouvait avoir un royaume d'un demi-quart de lieue. Ce sont des critiques frivoles, & des détails qui ne touchent point au fond des choses, toujours très-respectable.

tagnes ;

tagnes; mais il ne put vaincre les habitans des vallées, parce qu'ils avaient des chariots de guerre armés de faulx (3).

Les enfans d'Israël habitèrent donc au milieu des Cananéens, des Héthéens, des Amorrhéens, des Phéréséens, des Hévéens & des Jébuséens. Ils épousèrent leurs filles, & firent le mal aux yeux du Seigneur, & ils adorèrent Baal & Astaroth (4).

---

(3) Les savans critiques ont élevé une grande dispute sur ce fameux passage. La plupart ont assuré qu'il est impossible de faire manœuvrer des chariots de guerre dans ce pays, tout couvert de montagnes & de cailloux.

Secondement, ils disent que le pays ne nourrissait point de chevaux; & ils en apportent pour preuve tous les endroits de l'Écriture où il est raconté que la plus grande magnificence était de monter sur de beaux ânes. Et jusqu'au tems des rois, on voit que Saül courait après les ânesses de son père quand il fut couronné.

Troisièmement, il n'est point dit que ces peuples, cachés dans leurs montagnes & dans leurs cavernes, eussent jamais fait la guerre à personne avant que les Israélites vinssent mettre tout leur pays à feu & à sang; par conséquent ils ne pouvaient avoir des chariots de fer armés en guerre. Ces chariots ne furent inventés que dans les grandes plaines qui sont vers l'Euphrate. Ce sont les Babyloniens & les Persans qui mirent cette invention en pratique deux ou trois siècles après Josué.

Quatriémement, on reproche à l'auteur sacré d'avoir laissé entendre que le Seigneur pouvait beaucoup sur les montagnes, mais qu'il ne pouvait rien dans les vallées; & que les Juifs ne regardaient leur Dieu que comme un Dieu local, comme le Dieu d'un certain district, n'ayant aucun crédit sur celui des autres; semblable en cela à la plupart des dieux des autres nations. Mais le Dieu du ciel & de la terre s'était choisi, selon tous les interprètes, un peuple particulier, & un lieu particulier pour y exercer justice & miséricorde.

(4) Les critiques ne comprennent pas comment tous les Cananéens ayant été exterminés par une armée de six cent mille Israélites, & tout ayant été passé au fil de l'épée sans miséricorde, les Hébreux cependant épousèrent leurs filles, & donnèrent les leurs aux enfans de ces peuples. M. Freret soutient que le texte est corrompu. Cette contradiction, dit-il, est trop forte.

Le Seigneur, étant donc en colère contre Israël, les livra entre les mains de Cuzan Razathaïm, roi de Mésopotamie, dont ils furent esclaves pendant huit ans (5).

On fait dire dans le livre des Juges tout le contraire de ce qu'on a dit dans le livre de Josué. Le livre des Juges se contredit lui-même; il y est énoncé *que les Jébuséens demeurèrent dans Jérusalem avec les enfans de Benjamin, comme ils y sont encore aujourd'hui.* Et il est dit dans Josué *que les enfans de Juda ne purent exterminer les habitans de Jérusalem, & que le Jébuséen y habita avec les enfans de Juda jusqu'à aujourd'hui.* C'est sur quoi M. l'abbé de Tilladet, & sur-tout M. l'abbé de Longuerue, avaient proposé de remettre dans leur ordre tous les passages de l'Écriture qui semblent se contredire, & principalement les premiers chapitres des Juges & les derniers chapitres de Josué. Mais il n'y avait que l'église seule, assemblée en concile, qui pût entreprendre un ouvrage si hardi & si pénible. Il eût fallu confronter tous les exemplaires des Bibles, toutes les différentes fautes des copistes, toutes les différentes leçons. Il a paru plus prudent de laisser l'ivraie avec le bon grain, que de s'exposer à perdre l'un & l'autre à la fois. Il ne reste aux fidèles qu'à se défier de ce qui est intelligible, & à ne point chercher l'explication de ce qui est trop obscur. Le médecin Astruc lui-même y a échoué.

(5) Woolston ose déclarer nettement que l'histoire des Juges est fausse, ou que celle de Josué l'est d'un bout à l'autre. Il n'est pas possible, dit-il, que les Juifs aient été esclaves immédiatement après avoir détruit tous les habitans du Canaan avec une armée de six cent mille hommes. Quel est ce Cuzan Razathaïm, roi de Mésopotamie, qui vient tout d'un coup mettre à la chaîne tous les enfans d'Israël? Comment est-il venu de si loin, sans qu'on dise rien de sa marche? Le texte dit bien, à la vérité, que c'est un châtiment du Seigneur pour avoir donné leurs filles en mariage aux Cananéens, & pour en avoir reçu des filles. Mais il est trop aisé de dire que lorsqu'on a été vaincu, c'est parce qu'on a péché, & que quand on a été vainqueur, c'est parce qu'on a été fidèle. Il n'y a aucune nation ni aucune bourgade de sauvages qui n'en puisse dire autant. Il sera toujours impossible de comprendre comment six cent mille hommes peuvent avoir été réduits en servitude dans le même pays qu'ils venaient de conquérir; de même qu'il est impossible qu'ils aient exterminé tous les anciens habitans, & qu'ensuite ils se soient alliés avec eux. Cette foule de contradictions n'est pas soutenable. Il est dit qu'au bout de huit ans d'esclavage ils chassèrent & tuèrent ce Cuzan Razathaïm, roi de Syrie & de Mésopotamie; mais on ne nous instruit point d'une guerre qui dut être si considérable, & le lecteur reste dans l'incertitude.

Nous avons avoué dans toutes nos remarques, que le texte de l'Écriture est

.... Les enfans d'Israël furent esclaves d'Eglon, roi des Moabites, pendant dix-huit ans.... Les enfans d'Israël envoyèrent un jour des tributs à Eglon, roi des Moabites, par Aod fils de Géra. Aod se fit un poignard à deux tranchans, ayant au milieu une poignée de la longueur d'une palme, & le mit sous sa tunique sur sa cuisse droite.... Et il dit au roi dans sa chambre d'été: j'ai un mot à vous dire de la part de Dieu. Et le roi se leva de son trône, & Aod ayant porté sa main gauche sur son poignard à son côté droit, le lui enfonça dans le ventre si vigoureusement, que le manche suivit le fer, & fut recouvert de la graisse d'Eglon, qui était fort gras. Et aussitôt les excrémens du roi, qui étaient dans son ventre, sortirent par en-bas (6)....

---

très-difficile à entendre. Il peut y avoir des transpositions de copiste; & une seule suffit quelquefois pour répandre de l'obscurité dans toute l'histoire. Nous redisons que le mieux est de s'en rapporter aux interprètes approuvés par l'église.

(6) C'est cette aventure si célèbre qui a été tant de fois citée chez plus d'un peuple chrétien, & dont on a tant abusé pour exciter les fanatiques au parricide & à l'assassinat des rois. On sait assez que, du tems de la ligue en France, les prédicateurs criaient en chaire: *Il nous faut un Aod. Grand Dieu! donnez-nous un Aod! La sainte église n'aura-t-elle jamais un Aod?* On sait comme le moine Jacques-Clément fut béatifié, comme on mit son portrait sur l'autel, comme on l'invoqua; & on en aurait fait autant de Ravaillac, si Henri IV s'était trouvé dans les mêmes circonstances que Henri III. Les Romains ont toujours révéré Scévola, qui voulut assassiner leur roi Tarquin. Les Athéniens dressèrent des statues à Harmodius & à Aristogiton, assassins des enfans de Pisistrate. Henri de Transtamare a été loué des historiens, espagnols, pour avoir assassiné son propre frère & son roi légitime, désarmé dans sa tente. Philippe II, roi d'Espagne, donna la noblesse, non seulement de mâle en mâle, mais de fille en fille, à la famille de Baltazar Gérard, assassin de Guillaume prince d'Orange.

Milton a fait un livre entier pour justifier l'assassinat juridique du roi Charles Premier; & dans ce livre il parcourt tous les meurtres des rois, rapportés dans l'Histoire sainte & dans l'Histoire profane. On peut regarder ce livre comme le dictionnaire des assassinats.

Gordon, dans ses notes, est pénétré d'une respectueuse admiration pour

Aod se sauva pendant que tout le monde était troublé, & il sonna de la trompette sur la montagne d'Ephraïm. Les Israélites suivirent Aod; ils se saisirent des gués du Jourdain par où l'on passe au pays des Moabites; & ils en tuèrent environ dix mille, & aucun n'échappa (7).

Et le pays fut en repos pendant quatre-vingts ans... Après Aod, fut Sangar, qui tua six cents Philistins avec un soc de charrue, & qui défendit Israël.

Et après la mort d'Aod les fils d'Israël recommencerent à faire le mal aux yeux du Seigneur; & le Seigneur les livra à Jabin, roi des Cananéens, dont la capitale était Azor (8).

---

l'assassinat de Jules César, tué en plein sénat par vingt pères-conscrits qu'il avait comblés de biens & d'honneurs. Ces assassins avaient le même prétexte qu'Aod, la liberté.

Il n'est point spécifié dans la sainte Ecriture que Dieu ait ordonné à cet Aod d'aller enfoncer son poignard dans le ventre de son roi. Mais Aod, pour récompense, fut juge du peuple de Dieu. Cet exemple ne peut tirer à conséquence; un jugement particulier du Seigneur ne peut prévaloir contre les loix du genre humain, émanées de Dieu même. Aod était inspiré par le Seigneur; & le moine Jacques-Clément ne fut inspiré que par la rage du fanatisme.

(7) Les Moabites ont été détruits par Josué; & ils reparaissent & reparaîtront encore; Aod en tue dix mille. Il faut remarquer que ce petit pays de Moab n'est point situé dans le Canaan propre, mais fort loin dans le désert de Syrie; qu'il n'y a jamais eu dans ce désert qu'une très-petite horde d'Arabes vagabonds; que jamais il n'y eut ni ville, ni habitation fixe; que le pays n'est qu'un sable stérile; que ce n'est qu'un passage pour aller vers Damas.

(8) Qu'entend l'auteur par un repos de quatre-vingts ans? Ces mots ne peuvent signifier que les Juifs furent les maîtres de la contrée pendant ce grand nombre d'années, mais seulement qu'on ne les inquiéta pas. Il faut bien pourtant qu'on les inquiétât, puisque Sangar, successeur d'Aod, tue six cens Palestins, ou Philistins, ou Phéniciens, avec le fer d'une charrue. Il fallait que ce Sangar fût aussi fort que Samson.

Les fils d'Israël crièrent donc au Seigneur ; car Jabin avait neuf cents chariots de guerre armés de faulx ; & il les opprima avec véhémence pendant vingt ans (9).

Or il y avait une prophéteſſe nommée Débora, femme de Lapidoth, laquelle jugeait le peuple.... Elle envoya donc chercher Barac, & lui dit : le Seigneur Dieu d'Iſraël t'ordonne d'aller & de mener dix mille combattans ſur le mont Thabor (10).....

Immédiatement après, les Juifs ſont réduits en eſclavage, pour la troiſième fois, par ces mêmes Cananéens qui avaient été exterminés juſqu'au dernier. Ce chaos hiſtorique eſt bien difficile à débrouiller. L'auteur ſacré écrivait pour des Juifs, qui probablement étaient inſtruits des particularités de leur hiſtoire, & qui entendaient aiſément ce que nous ne pouvons comprendre.

(9) On n'a point encore entendu parler de ce roi Jabin, qui régnait dans le Canaan envahi par Joſué, & qui avait neuf cents chariots de guerre. Nous ne pouvons dire de ces chariots que ce que nous en avons déjà dit. Diodore de Sicile nous conte que le prétendu Séſoſtris alla conquérir le monde avec dix-huit cents chariots. Le roi Jabin n'en pouvait conquérir que la moitié. Mais où avait-il pris ſes neuf cents chariots ? Et toujours la même queſtion : comment les ſix cent mille ſoldats de Joſué, qui en avaient dû engendrer douze cent mille autres, furent-ils eſclaves, & leurs enfans auſſi ? eſclaves dans ce petit terrein que Dieu leur avait promis par ſerment ! *ô altitudo !*

(10) Débora eſt la ſeconde prophéteſſe ; car Marie, ſœur de Moſé, le fut avant elle. Mais Débora fut la première & la ſeule qui fut juge. On eſt ſurpris de ne trouver ni dans le Lévitique, ni dans le Deutéronome, ni dans l'Exode, ni dans les Nombres, aucune loi qui permette aux femmes de juger les hommes. Il y a eu de tout tems, & dans toutes les hiſtoires anciennes, des femmes qui ont prédit l'avenir, mais on ne leur attribua jamais de juriſdiction.

Le mont Thabor eſt très-loin, au ſeptentrion de cette ville d'Azor où demeurait le roi Jabin, dans la baſſe Galilée. Il fallait donc que le roi Jabin eût conquis tout le Canaan. Auſſi quelques auteurs juifs lui donnent une armée de trois cent mille fantaſſins, de dix mille cavaliers, & de trois mille chariots.

Le mont Thabor eſt une montagne très-célèbre dans l'Écriture ſainte, par la ſplendeur qui brilla ſur la robe de Jéſus-Chriſt, & par l'entretien qu'il eut avec Moſé & Elie.

Or Sizara (capitaine du roi Jabin) fut saisi de terreur. Le Seigneur renversa tous ses chariots & tous ses soldats dans la bouche du glaive, de sorte que Sizara descendit de son chariot pour mieux fuir à pied....

Sizara ainsi fuyant, parvint à la tente de Jahel, femme d'Haber Cinéen, car il y avait paix alors entre Jabin, roi d'Azor, & la famille de Haber le Cinéen. ......

Jahel, étant donc venue au-devant du capitaine Sizara, lui dit : entrez dans ma tente, ne craignez rien. Il entra dans la tente, & elle le couvrit d'un manteau. Et il lui dit : donne-moi, je t'en prie, à boire, car j'ai grande soif. Elle lui donna du lait plein une peau de bouc. Et Sizara s'étant endormi, Jahel, femme d'Haber, prenant un grand clou de sa tente avec un marteau, rentra tout doucement, & enfonça le clou à coups de marteau dans la tempe & dans la cervelle de Sizara jusqu'en terre. Et le sommeil de Sizara se joignit au sommeil de la mort (11).

---

(11) L'action de Jahel a été regardée par les critiques comme plus horrible encore que l'assassinat du roi Eglon par Aod ; car Aod pouvait avoir du moins quelque excuse de tuer un prince qui avait rendu sa nation esclave ; mais Jahel n'était point juive, elle était femme d'un Cinéen qui était en paix avec le roi Jabin. Nous n'examinons pas ici, comment le texte peut dire qu'un particulier était en paix avec un roi qui avait trois cent mille hommes sous les armes. Nous n'examinons que la conduite de Jahel qui assassine le capitaine Sizara à coups de marteau, & qui cloue sa cervelle à terre. On ne dit point quelle récompense les Juifs lui donnèrent. Seulement on lui donne des éloges dans le cantique de Débora. Elle n'aurait aujourd'hui chez nous ni récompense ni éloge. Les tems sont changés. Il est vrai que dans la guerre des fanatiques des Cevènes, ces malheureux avaient une prophétesse nommée la Grande Marie, qui, dès que l'esprit lui avait parlé, condamnait à la mort les captifs faits à la guerre ; mais c'était un abus horrible des livres sacrés. C'est le propre des fanatiques qui lisent l'Ecriture sainte, de se dire à eux-mêmes : Dieu a tué, donc il faut que je tue ; Abraham a menti, Jacob a trompé, Rachel a volé ; donc je dois voler, tromper, mentir. Mais, malheureux ! tu n'es ni Rachel, ni Jacob, ni Abraham, ni Dieu ; tu n'es qu'un fou furieux ; & les papes qui défendirent la lecture de la Bible furent très-sages.

Or les enfans d'Israël firent encore le mal devant le Seigneur ; & il les livra pendant sept ans entre les mains des Madianites ; & ils furent très-opprimés. Ils se creusèrent des antres dans les cavernes & dans les montagnes pour se cacher..... Et ils crièrent au Seigneur, lui demandant du secours contre les Madianites.....

Or l'ange du Seigneur vint s'asseoir sous un chêne à Ephra ; appartenant à Joas, le chef de la famille d'Esri. Et Gédéon, son fils, battait & vannait son bled dans le pressoir. L'ange du Seigneur lui apparut donc, & lui dit : Dieu est avec toi..... tu délivreras Israël de la puissance des Madianites. Et Gédéon lui dit : si j'ai trouvé grace devant toi, donne-moi un signe que c'est toi qui parle à moi ; reste ici jusqu'à ce que je revienne t'apporter un sacrifice. Gédéon, étant donc rentré chez lui, fit cuire un chevreau & des galettes de pain. Il mit le jus dans un pot, & l'apporta sous le chêne. L'ange du Seigneur étendit la verge qu'il tenait à sa main ; & un feu sortit de la pierre sur laquelle était le chevreau & les galettes ; il consuma tout, & l'ange disparut (12).

..... Donc tout le Madian, & Amelec, & tous les peuples orientaux s'assemblèrent & passèrent le Jourdain..... Mais l'esprit du Seigneur remplit Gédéon, qui sonna du cornet, & assembla toute la maison d'Abiézer...... Et Gédéon dit à Dieu : si tu veux sauver Israël par ma main, comme tu l'as dit : je vais mettre une toison dans mon aire ; & si la rosée ne tombe que sur la toison, le reste étant sec, je connaîtrai que tu veux sauver Israël

(12) Vorstius rejette l'histoire de Gédéon, & la croit insérée dans le Canon par une main étrangère. Il la déclare indigne de la majesté du peuple de Dieu. Ce n'est pourtant pas à nous à décider de ce qui en est digne. Gédéon ne fait ici que ce que fit Abraham. Dieu donna aussi un signe à Mosé. Dieu donne des signes à presque tous les prophètes juifs. Que ce soit dans un palais ou dans une grange, il n'importe. Dieu gouverna les Juifs immédiatement par lui-même ; il leur parla toujours lui-même, soit pour les favoriser, soit pour les châtier ; il leur donna toujours des signes lui-même ; il agit toujours lui-même. Il apparaissait toujours en homme. Mais à quoi pouvait-on le reconnaître ?

par ma main. Et il fut fait ainsi ; car, se levant la nuit, il pressa sa toison, & il en remplit une tasse de rosée.

Il dit encore à Dieu : ne te fache pas si je demande encore un signe pour gage ; je te prie que la toison seule soit sèche ; & que la terre d'alentour soit humide. Et Dieu fit cette nuit comme Gédéon avait demandé ; la toison fut sèche, & la terre d'alentour fut humide (13).

.... Gédéon entra donc dans le camp des ennemis avec trois cents hommes à la première veille ; & ayant éveillé les gardes, ils se mirent à sonner du cornet, à casser leurs cruches (dans lesquelles ils avaient mis leurs lampes), & tout le camp des Madianites en fut troublé, & ils s'enfuirent en hurlant.... Or il ne resta à ce peuple oriental que quinze mille hommes, car on en tua cent vingt mille dans la bataille (14).

---

(13) Le curé Jean Meslier, dans son testament, tourne toute cette histoire en ridicule, & le pot rempli de jus, & l'aire & le pressoir de Gédéon, & ce pauvre homme qui est esclave dans un pays que son grand-père avait conquis, étant un des six cent mille vainqueurs de la Palestine, & sa défiance quand il est sûr que c'est Dieu même qui lui parle, & ses discours avec Dieu, & les réponses de Dieu, & la toison tantôt sèche, tantôt humide.

Tout cela cependant n'est pas plus extraordinaire que le reste. Calmet a raison de dire que si on se révolte contre le merveilleux, il faudra se révolter contre toute la Bible. C'est pousser les incrédules au pied du mur. Ils ne veulent jamais comprendre que ces tems-là n'ont aucun rapport avec les nôtres.

(14) A la vérité les gens de guerre de nos jours ne hasarderaient pas un pareil stratagême. Ce n'est point avec trois cents cruches qu'on gagne à présent des batailles. Le texte dit que chacun des trois cents combattans tenait une lampe de la main gauche, & un cornet de la main droite. Ces armes sont faibles ; leurs lampes ne pouvaient servir qu'à faire discerner leur petit nombre. Celui qui tient une lampe est vu plutôt qu'il ne voit, à moins qu'il n'ait une lanterne sourde. C'est là ce que disent les critiques.

Aussi cette victoire de Gédéon doit être regardée comme un miracle, & non comme un bon stratagême de guerre. Ce qui rend le miracle évident,

Gédéon

Gédéon eut soixante & dix fils sortis de sa cuisse, parce qu'il avait eu plusieurs femmes. Et une concubine qu'il avait à Sichem lui enfanta encore un fils nommé Abimelec.

Et les Sichémites lui donnèrent soixante & dix sicles d'argent, qu'ils tirèrent du temple de Baal-Bérith. Et Abimelec, avec cet argent, leva une troupe de gueux & de vagabonds. Et il vint à la maison de son père (qui était mort); & il égorgea sur une même pierre ses soixante & dix frères, fils de Gédéon. Et il ne resta que Joatham, le dernier des enfans, qui fut caché (15).

---

c'est que ces trois cents hommes, armés d'une lampe & d'un cornet, tuent cent vingt mille Madianites. Nous passons ici sous silence les peuples de Socoth; dont Gédéon brisa les os avec les épines du désert, pour avoir refusé des rafraîchissemens à ses troupes fatiguées d'un si grand carnage. Nous verrons David en faire autant. Les Juifs, & peuple, & chefs, & rois, & prêtres, ne sont pas trop miséricordieux.

(15) Les critiques se soulèvent contre cette multitude abominable de fratricides. Ils disent que ce crime est aussi improbable qu'odieux. La raison d'état, cette infame excuse des tyrans, ne pouvait être connue, selon eux, de la petite horde juive à peine sortie d'esclavage, & qui ne possédait pas alors une ville. Ces cruautés n'ont été exercées, dit-on, que dans de vastes empires, pour prévenir les révoltes des frères. Si Clotaire & Childebert, fils de Clotilde, assassinèrent deux petits enfans de Clotilde presque au berceau; si Richard III en Angleterre assassina ses deux neveux; si Jean Sans-Terre assassina le sien; nous étions tous des barbares en ces tems-là: mais ces horreurs n'approchent pas de celle d'Abimelec, qui fut commise sans être excitée par un grand intérêt. Il semble que les Juifs ne tuent que pour avoir le plaisir de tuer. On les représente continuellement comme le peuple le plus féroce, & le plus imbécille à la fois, qui ait souillé & ensanglanté la terre.

Mais remarquons que les livres sacrés ne louent point cette action, comme ils louent celles d'Aod & de Jahel.

Les critiques reprochent encore au peuple de Dieu, de n'avoir point eu de temple, lorsque les Phéniciens en avaient à Baal-Bérith, à Sidon, à Tyr, à Gaza. Ils ne peuvent concevoir comment le Dieu jaloux ne voulut pas avoir un temple aussi, & donner à son peuple de quoi en bâtir un, après lui avoir tant juré qu'il lui donnerait tous les royaumes, de la mer Méditerranée à l'Euphrate. Ils demandent toujours compte à Dieu de ses actions; & nous nous bornons à les révérer.

Et tous les hommes de Sichem & de Mello, ou du Creux, allèrent établir roi Abimelec près du chêne qui était dans Sichem. Et Joatham, l'ayant appris, se mit sur le haut de la montagne Garisim, & dit aux gens de Sichem.

Les arbres allèrent un jour pour oindre un roi; & ils dirent à l'olivier : commande sur nous. L'olivier répondit : puis-je laisser mon huile, dont les dieux & les hommes se servent?... Puis au figuier.... Puis à la vigne; qui répondit : puis-je abandonner mon vin, qui est la joie de Dieu & des hommes.... Puis au buisson, qui dit : si vous me voulez pour roi, mettez-vous sous mon ombre, sinon que le feu sorte du buisson, & qu'il dévore les cèdres du Liban.... Puis Joatham s'enfuit.... Abimelec gouverna donc trois ans Israël (16).

.... Le Seigneur, étant en colère contre les Israélites, les

---

(16) Voici le premier apologue qui soit parvenu jusqu'à nous; car il y en a de plus anciens chez les Arabes, les Persans & les Indiens. Les censeurs qui ont objecté que les arbres ne marchent pas, devaient considérer que si la fable les fait parler, elle peut les faire marcher. Cet apologue est tout-à-fait dans le goût oriental.

Le seul défaut de cette fable, est qu'elle ne produit rien; au contraire, Abimelec n'en règne pas moins sur les Hébreux : c'est là le grand reproche de tous les critiques. Ils ne peuvent souffrir que le guide, l'ami, le Dieu de Mosé, de Josué, le conducteur de son peuple, fasse régner un aussi grand scélérat qu'Abimelec. Jean Meslier s'emporte jusqu'à dire, que cette fable du règne d'Abimelec est bien plus fable que celle des arbres, & d'une morale bien plus condamnable, & qu'on ne sait quel est le plus cruel, de Mosé, de Josué & d'Abimelec.

Woolston prétend que les Juifs étaient alors idolâtres; & sa raison est que l'olivier dit que son jus plaît aux dieux & aux hommes. Il veut prouver, d'après les prophètes, & d'après St. Etienne, qu'ils furent toujours idolâtres dans le désert, où ils n'adorèrent que les dieux Rempham & Kium; & il conclut delà que la religion juive ne fut véritablement formée qu'après la dispersion des dix tribus, & après la captivité de Babylone. Il est vrai que les Juifs, de leur propre aveu, furent très-souvent idolâtres; mais aussi c'est pour cela sans doute qu'ils furent si malheureux.

livra aux Philistins & aux enfans d'Ammon, & ils furent violemment opprimés & affligés pendant dix-huit ans (17).

Il y avait en ce tems-là un homme très-fort & bon guerrier, nommé Jephté le Galaadite, fils d'une prostituée & de Galaad. Or Galaad ayant eu d'autres fils de la femme, ceux-ci, étant devenus grands, chassèrent Jephté de la maison comme fils d'une mère indigne. Et Jephté s'enfuit dans la terre de Tob, & se mit à la tête d'une troupe de gueux & de voleurs, qui le suivirent (18).

---

(17) Voilà encore, disent les critiques, les Juifs errans ou en esclavage pendant dix-huit ans. C'est la sixième servitude dans laquelle ils croupirent, après s'être rendu maîtres de tout le pays avec une armée de six cent mille hommes. Il n'y a point d'exemple d'une contradiction pareille dans l'histoire profane.

(18) Toland, Tindal, Woolston, le lord Bolingbroke, Mallet son éditeur, prétendent prouver que les Hébreux n'étaient que des Arabes voleurs, sans foi, sans loi, sans principe d'humanité, dont la seule demeure était dans des cavernes, dont ce pays est rempli; & qu'ils en sortaient quelquefois pour aller piller; & que les peuples voisins les poursuivirent comme des bêtes sauvages, tantôt les punissant par le dernier supplice, tantôt les mettant en esclavage. Les Juifs mêmes avouent, dans les livres composés par eux si long-tems après, que Jephté n'était qu'un chef de voleurs, Abimelec un autre chef de voleurs, souillé du sang de toute sa famille. Ces critiques n'ont pas honte de mettre Josué, Caleb, Eléazar, & Mosé lui-même, au nombre de ces voleurs. Le lord Bolingbroke dit, après Marsham, que toutes les hordes arabes de ce pays-là avaient coutume de voler au nom de leurs dieux, & que c'était un ancien proverbe arabe, Dieu me l'a donné, pour signifier *Je l'ai volé*. Ils soutiennent qu'il n'y avait point d'autre jurisprudence parmi ces barbares, & que le fond même de toutes les loix du Pentateuque se rapporte au brigandage, puisque la prétendue famille d'Abraham étant venue des bords de l'Euphrate, ne pouvait rien avoir acquis vers le Jourdain que par usurpation.

Nous répondons qu'il fallait bien que les Hébreux eussent déjà des loix, quand même ils auraient été aussi barbares & aussi voleurs que ces critiques les représentent; car Jephté est chassé de la maison de son père comme fils d'une prostituée. Ils repliquent qu'il n'y a aucune loi dans le Pentateuque

En ce même tems les enfans d'Ammon combattant contre les enfans d'Israël, & les poursuivant vivement, les Israélites se refugièrent vers Jephté, & lui dirent : soyez notre prince, & combattez pour nous. Ils s'en allèrent donc avec lui en Galaad, & tout le peuple l'élut pour prince....

Jephté envoya des députés aux enfans d'Ammon, & leur fit dire : le Seigneur Dieu d'Israël a détruit les Amorrhéens combattans contre son peuple ; & maintenant vous voulez posséder les terres des Amorrhéens ! (19)...

---

même contre les enfans des prostituées, & que, selon le texte, les enfans des servantes de Rachel & de Lia héritèrent comme les enfans de leur maîtresses ; que par conséquent aucune jurisprudence n'était encore établie chez le peuple juif ; qu'il n'y eut jamais de véritable loi dans ce tems-là, parmi ces peuples vagabonds, que la loi du partage des dépouilles ; & qu'enfin toute cette histoire n'est qu'un récit confus de vols & de brigandages. Calmet, sur ce passage de Jephté, avoue expressément, *que le nom de voleur n'était pas aussi odieux autrefois qu'aujourd'hui.* Aucune de ces raisons pour & contre ne détruit le grand principe, que Dieu donne les biens à qui il lui plaît. C'est là, selon notre avis, le grand dénouement qui résout toutes les difficultés des incrédules.

(19) Cette députation & ce discours montrent évidemment qu'il y avait déjà chez ces peuples un droit des gens reconnu. Jephté, tout chef de voleurs qu'il est, agit en prince légitime dès qu'il est reconnu chef des Hébreux. Il envoie des ambassadeurs pour représenter ses raisons avant de les soutenir par les armes.

Nos adversaires ne répondent à cet argument qu'en niant tous les anciens livres hébreux, & qu'en soutenant toujours qu'ils n'ont pu être compilés que par des lévites ignorans, dans des siècles très-éloignés de ces tems sauvages. Comme les Juifs, s'étant enfin établis à Jérusalem, eurent toujours la guerre avec les peuples voisins, ils voulurent enfin établir quelques anciens droits sur les terres qu'on leur disputait ; & ce fut alors, disent les critiques, que les lévites compilèrent ces livres sur d'anciennes traditions ; plus ils les remplirent de faits extraordinaires, de l'intervention continuelle de la Divinité, & de prodiges entassés sur d'autres prodiges, plus ils éblouirent leur peuple superstitieux & barbare. L'intérêt personnel de ces lévites, auteurs de ces livres, était qu'on crût fermement tous les faits qu'ils annonçaient au nom de Dieu, puisque c'était sur la croyance de ces faits mêmes que leur subsistance était fondée.

Quoi donc ! ce que votre Dieu Chamos possède n'est-il pas à vous de droit ? Laissez-nous donc en possession de ce que notre Dieu a obtenu par ses victoires. Nous avons habité pendant trois cents ans dans le pays *conquis ;* pourquoi, dans tout ce tems-là, n'avez-vous pas réclamé vos droits ? (20)......

Remarquons que ce système des incrédules n'est établi que sur une conjecture ; & qu'une supposition, quand même elle serait très-vraisemblable, ne suffit pas pour constater les faits.

(20) Nous sommes obligés de réfuter les critiques presque à chaque ligne. C'est ici leur plus grand triomphe. Ils croient voir une égalité parfaite entre Chamos, Dieu des Ammonites, & Adonaï, Dieu des Juifs. Ils sont convaincus que chaque petit peuple avait son Dieu, comme chaque armée a son général. Salomon même bâtit un temple à Chamos. Ils croient que Kium, Phégor, Belréem, Belzébuth, Adonis, Thammus, Moloch, Melchom, Baalméom, Adad, Amalec, Malachel, Adramalec, Astaroth, Dagon, Dercéto, Atergati, Marnas, Turo, &c. étaient des noms différens qui signifiaient tous la même chose, le Seigneur du lieu. Chacun avait Son Seigneur du lieu ; & c'était à qui l'emporterait sur les autres Seigneurs. Chaque peuple combattait sous l'étendart de son Dieu, comme des peuples barbares de l'Europe combattirent sous les étendarts de leurs saints après la destruction de l'empire romain.

Nos incrédules soutiennent que cette vérité est pleinement reconnue par Jephté. Ce que Chamos vous a donné est à vous, ce qu'Adonaï nous a donné est à nous. Il n'y a point de sophisme qui puisse détruire un aveu si clair, & si clairement énoncé. Calmet dit *que c'est une figure de discours qu'on appelle concession.* Mais il n'y a point là de figure de discours ; c'est un principe que Jephté établit nettement, & sur lequel il raisonne. Il faut, ou rejeter entiérement le livre des Juges, ou convenir que Jephté admet deux dieux également puissans.

La meilleure réponse, à notre avis, ferait que le texte est corrompu dans cet endroit par les copistes, & qu'il n'était pas possible que Jephté, qui avait entendu parler de tous les miracles du Dieu des Juifs en faveur de son peuple, pût croire qu'il y eût un autre Dieu aussi puissant que lui : *non est Deus, sicut Deus noster.*

On pourrait encore dire que Jephté était fils d'un adorateur de Baal, & que peut-être il n'était pas encore assez instruit de la religion du peuple juif, qui l'avait choisi pour son chef.

Après cela l'esprit du Seigneur fut sur Jephté. Il courut tout le pays, & il voua un vœu au Seigneur, disant: si tu me livres les enfans d'Ammon, je te sacrifierai en holocauste (au Seigneur) le premier qui sortira des portes de ma maison, & qui viendra au-devant de moi.... Jephté passa ensuite dans les terres des enfans d'Ammon, que Dieu livra entre ses mains, & il ravagea vingt villes..... Mais lorsque Jephté revint dans sa maison à Maspha, sa fille unique courut au-devant de lui, en dansant au son du tambour. Et Jephté, l'ayant vue, déchira ses vêtemens, & lui dit: hélas! ma fille, tu m'as trompé, & tu t'es trompée toi-même; car j'ai fait un vœu au Seigneur, & il faut que j'accomplisse mon vœu (21).

A quoi elle répondit: mon père, si tu as fait un vœu, fais-moi selon ton vœu, puisque cela t'a fait remporter la victoire sur tes ennemis; je ne te demande qu'une grace; laisse-moi descendre sur les montagnes, afin que je pleure ma virginité pendant deux mois avec mes compagnes...... Jephté lui répondit: va; & elle alla pleurer sa virginité sur les montagnes. Et après

---

(21) Ce mot seul, *je te sacrifierai en holocauste*, décide la question, si long-tems agitée entre les commentateurs, si Jephté promit un vrai sacrifice, ou simplement une oblation qu'on pouvait évaluer à prix d'argent. S'il ne s'était agi que de quelques sicles, de quelques drachmes, ce capitaine n'aurait pas dechiré ses vêtemens en voyant sa fille; il n'aurait pas dit en gémissant: j'ai fait un vœu, il faut que je l'accomplisse. Il est statué expressément au chapitre 27 du Lévitique, *que tout ce qui sera voué au Seigneur, soit homme, soit animal, ne sera point racheté, mais mourra de mort.*

Nous sommes donc obligés, malgré nous, de convenir que, selon le texte indisputable des livres sacrés, Dieu, maître absolu de la vie & de la mort, permit les sacrifices de sang humain. Il les ordonna même. Il commanda à Abraham de sacrifier son fils unique; & il recut le sang de la fille unique de Jephté. S'il arrêta le bras d'Abraham, c'est que son fils devait produire la race des Juifs; & s'il n'arrêta pas le bras de Jephté, c'est probablement parce que le peuple juif était déjà nombreux. Nous ne proposons cette solution qu'avec défiance, sachant bien que ce n'est pas à nous de deviner les desseins & les raisons de Dieu.

deux mois elle revint chez ſon père ; & ſon père lui fit comme il avait voué, étant encore vierge. Et delà vient que la coutume eſt encore parmi les filles d'Iſraël, de s'aſſembler tous les ans, & de pleurer pendant quatre jours la fille de Jephté (22).

---

(22) La fille de Jephté demande de pleurer ſa virginité avant de mourir. C'était le plus grand malheur pour les filles de cette nation, de mourir vierges ; delà vient qu'il n'y eut jamais de religieuſes chez les Juifs. Le mot deſcendre ſur les montagnes n'eſt qu'une faute de copiſte, une inadvertence.

Les mots, *il lui fit comme il avait voué*, marquent trop clairement que le père immola ſa fille. Il avait voué un holocauſte.

Calmet traduit très-infidélement le texte par ces mots, *elle demeura vierge* ; il y a, *étant encore vierge*, *ignorant l'homme*. Cette faute eſt d'autant plus impardonnable à Calmet, que dans ſa note il dit tout le contraire. La voici : *il l'immola au Seigneur* ; *elle était encore vierge*. Et dans ſa diſſertation ſur le vœu de Jephté, il avoue que cette fille fut immolée.

Une raiſon non moins forte que Calmet devait alléguer, c'eſt que les filles juives pleurèrent tous les ans la fille de Jephté pendant quatre jours ; *& cette coutume dure encore*, dit le texte. Or certainement on n'aurait point pleuré tous les ans une fille qui n'aurait été qu'offerte au Seigneur, conſacrée, religieuſe.

Il réſulte de cette hiſtoire que les Juifs immolaient des hommes, & même leurs enfans ; c'eſt une choſe inconteſtable.

Le même commentateur dit que le ſacrifice d'Iphigénie eſt pris de celui de la fille de Jephté. Rien n'eſt plus mal imaginé ; jamais les Grecs ne connurent les livres des Juifs, & les fables grecques eurent toujours cours dans l'Aſie.

Si le livre des Juges fut écrit du tems d'Eſdras, il y avait alors cinq cents ans que l'aventure d'Iphigénie, vraie ou fauſſe, était publique. Si ce livre fut écrit du tems de Saül, comme quelques uns le prétendent, il y a plus de deux cents ans entre la guerre de Troye, & l'élection du roi Saül.

Langlet dans toutes ſes tables chronologiques, dit que Jephté fit un vœu indiſcret de conſacrer ſa fille à une virginité perpétuelle. Rien n'eſt plus mal imaginé encore. Où ſerait l'indiſcrétion, ſi la virginité n'avait pas été

.... Cependant les hommes d'Ephraïm se mirent à crier, & passèrent au septentrion, disant : pourquoi, allant contre les Ammonites, ne nous a-t-on pas appellés ? Nous allons donc mettre le feu à ta maison.... Jephté combattit donc contre Ephraïm ; & ceux de Galaad défirent ceux d'Ephraïm.... Ils se saisirent des gués du Jourdain par où les Ephraïmites devaient s'enfuir. Et lorsqu'un Ephraïmite, fuyant de la bataille, venait sur le bord de l'eau, & disait : laissez-moi passer, je vous prie, on lui répondait, prononce *Schiboleth* ; & comme ils prononçaient *Siboleth*, on les tuait aussitôt au passage du Jourdain. Et il y en eut quarante-deux mille de tués (23).

---

une espèce d'opprobre chez les Juifs ? Le père Pétau, plus sincère, dit : *unicam filiam mactavit*.

Flavien Josephe, le seul Juif qui ait écrit avec quelque ombre de méthode, dit positivement que Jephté immola sa fille. Cela ne prouve pas que l'histoire de Jephté soit vraie, mais que c'était l'opinion commune des Juifs. Un historien profane, qui n'est pas contemporain, n'est que le secrétaire des bruits publics ; & Flavien Josephe est un auteur profane.

(23) M. Boulanger prétend que Jephté n'était point un Hébreu : « Qu'il » n'est dit nulle part qu'il fût Hébreu ; que c'était un paysan des montagnes » de Galaad, qui ne furent point alors possédées par les Juifs ; que s'il avait » été prince des Hébreux, la querelle de la tribu d'Ephraïm n'aurait pas eu » la moindre vraisemblance ; que d'ailleurs les gués du Jourdain prouvent que » le reflux du Jourdain vers sa source, du tems de Josué, est un miracle » inutile & absolument faux ; que la fable de quarante-deux mille hommes » tués l'un après l'autre aux gués du Jourdain, pour n'avoir pu prononcer » schiboleth, est une des plus grandes extravagances qu'on ait jamais » écrites ; que si quatre ou cinq fuyards seulement avaient été tués à ces » passages pour n'avoir pu bien prononcer, les quarante-deux mille suivans » ne s'y seraient pas hasardés. Et de plus, dit-il, jamais ni la tribu d'E- » phraïm, ni toutes les tribus ensemble de ce misérable peuple, ne purent » avoir une armée de quarante mille hommes ; tout est exagéré & absurde » dans l'histoire juive ; & il est aussi honteux de la croire, que de l'avoir » écrite. »

Il faut avouer que nul homme n'a parlé avec plus d'horreur & de mépris pour la nation juive que M. Boulanger, excepté peut-être milord Boling-

... Abdon, fils d'Hilel de Paraton, fut juge d'Israël. Il eut quarante fils, & de ces fils trente petits-fils, qui montaient sur soixante & dix ânons.....

Et les enfans d'Israël firent encore le mal devant le Seigneur, & ils furent esclaves des Philistins pendant quarante ans.....

Or il y avait un homme de la tribu de Dan, nommé Manué, dont la femme était stérile. Et l'ange du Seigneur apparut à sa femme, & lui dit : tu es stérile ; tu concevras, & tu enfanteras un fils ; prends garde de ne boire du vin & de la bière ; tu ne mangeras rien d'immonde... le rasoir ne passera point sur la tête de ton fils, car il sera nazaréen de Dieu dès son enfance, & dès le ventre de sa mère..... Elle enfanta donc un fils, & elle l'appella Samson (24).......

---

broke. Nous nous sommes fait une loi de rapporter toutes les objections, sans en rien diminuer, parce que nous sommes sûrs qu'elles ne peuvent faire aucun tort au texte.

Nous ne déciderons point dans quel tems l'histoire sacrée de Jephté fut écrite ; il suffit qu'elle soit reconnue pour canonique.

(24) Nous voici à cette fameuse histoire de Samson, l'éternel sujet des plaisanteries des incrédules. D'abord ils parlent de cette servitude de quarante années comme des autres. C'est leur continuel argument contre la protection de Dieu accordée à ce peuple, & contre les miracles faits en sa faveur. Jamais, disent-ils, on ne vit rien de plus injurieux à la Divinité que de faire son peuple toujours esclave. Et il n'y a pas de plus mauvaise excuse que d'imputer son esclavage à ses péchés ; car ses vainqueurs étaient des idolâtres beaucoup plus pécheurs encore, s'il est possible. On répond que Dieu châtiait ses enfans plus sévèrement qu'un autre peuple, parce qu'ayant plus fait pour eux, ils étaient plus criminels.

Le rasoir qui ne devait point passer sur la tête de Samson forme une petite difficulté. On ne rasait point les Juifs ; ils portaient tous leurs cheveux. On consacrait quelquefois une petite partie de ses cheveux à tous les dieux de l'antiquité. On mettait un peu de ses cheveux sur les tombeaux. Et pour se couper les cheveux, il semble qu'il fallait plutôt des ciseaux qu'un rasoir.

Samſon deſcendit à Thamnatha ; & voyant des filles de Philiſtins, il dit à ſon père & à ſa mère : j'ai vu des filles de Philiſtins ; j'en veux épouſer une ; donnez-moi celle-là, parce qu'elle a plu à mes yeux (25)......

Cependant, on ſe raſait entiérement chez preſque toutes les nations, quand on venait remercier les dieux d'être échappé d'un grand péril. La plupart de ces coutumes viennent d'Egypte, où les prêtres étaient raſés.

Les nazaréens chez les Juifs ne ſe raſaient point la tête pendant le tems de leur nazaréat ; mais ils ſe raſaient le premier jour de cette conſécration. Or ici il eſt dit que Samſon ne ſe raſa jamais. C'était donc une ſorte de nazaréat différente de celui qui était en uſage. Sa force ſingulière, pour laquelle il était ſi renommé, conſiſtait en ſes cheveux.

L'ancienne fable du cheveu de Niſus roi de Mégare, & de Corneto fille de Ptérélas, eſt, ſelon nos critiques, la ſource dans laquelle une partie de l'hiſtoire de Samſon eſt puiſée. Ils croient que le reſte eſt pris de la fable d'Hercule, qui eut autant de force que Samſon, & qui ſuccomba comme lui à l'amour des femmes. Le père Pétau fait naître Hercule douze cent quatre-vingt-neuf ans avant notre ère ; & il ne paraît pas vraiſemblable à nos critiques que l'hiſtoire de Samſon ait été écrite auparavant. C'eſt ſur quoi ils fondent leur ſentiment que toutes les hiſtoires juives, comme nous l'avons déjà dit, ſont évidemment priſes, & groſſiérement imitées, des anciennes fables qui avaient cours dans le monde.

Le même Pétau, qui fait naître Hercule 1289 ans avant notre ère, ne fait commencer les exploits de Samſon que 1135 ans avant la même ère. Suppoſé qu'il eût commencé à vingt-cinq ans, il ſerait donc né en onze cent dix. Hercule était donc né cent ſoixante & dix-neuf ans avant Samſon. Il eſt donc démontré, ſelon ces critiques, que la fable de Samſon, trahi par les femmes, eſt une imitation de la fable d'Hercule. Les ſages commentateurs répondent, qu'il eſt poſſible que les deux aventures ſoient vraies, & que l'une ne ſoit point priſe de l'autre ; que dans tous les pays on a vu des hommes d'une force extraordinaire, & que, plus on eſt vigoureux, plus on ſe livre aux femmes, & qu'alors on abrège ſes jours.

(25) Le curé Meſlier s'emporte à ſon ordinaire contre cette hiſtoire ſacrée, & plus violemment encore que contre les autres. « Quelle pitoyable ſottiſe, » dit-il, de commencer la vie de Samſon, nazaréen, particuliérement » conſacré au Dieu des Juifs, par la contravention la plus formelle à la loi » juive ! Il était rigoureuſement défendu aux Juifs d'épouſer des étrangères,

Il vit en chemin un jeune lion furieux & mugiſſant ; il le déchira comme un chevreau, n'ayant rien dans ſes mains.

Et quelques jours après il trouva un eſſaim d'abeilles dans la gueule du lion, & un rayon de miel (26)....

Après cela il continua ſon chemin. Et il prit trois cents renards ; il les lia l'un à l'autre par la queue, & y attacha des flambeaux au milieu. Et ayant allumé les flambeaux, il lâcha les renards, qui brûlèrent tous les bleds des Philiſtins, tant ceux qui étaient dans l'aire que ceux qui étaient ſur pied, & les vignes, & les oliviers (27).....

» & encore plus d'épouſer une Philiſtine. Cependant Manué & ſa femme, » qui ont conſacré Samſon dès ſa naiſſance, lui donnent une Philiſtine en » mariage, & cela dans une prétendue ville de Thamnatha qui n'a jamais » exiſté. Je voudrais bien ſavoir comment des Philiſtins pouvaient s'abaiſſer » juſqu'à donner leurs filles à un de leurs eſclaves ! »

(26) Meſlier trouve l'aventure du lion auſſi ridicule que le mariage à Thamnatha. Il dit que les abeilles qui font enſuite du miel dans la gueule de ce lion, ſont la choſe du monde la plus impertinente ; que les abeilles ne font jamais leur cire & leur miel que dans des ruches ; qu'elles ne bâtiſſent leurs ruches que dans les creux des arbres, & qu'il faut une année entière pour qu'on trouve du miel dans ces ruches ; qu'elles ont une averſion inſurmontable pour les cadavres, & que l'auteur de ce miſérable conte était auſſi ignorant que dom Calmet, qui rapporte ſérieuſement la fable des abeilles nées du cuir d'un taureau. Quand on a de telles impertinences à commenter, dit Meſlier, il ne faut point les commenter, il faut ſe taire.

(27) Il parle avec la même indécence de l'aventure des trois cents renards. Elle lui paraît un conte abſurde, qui ne ſaurait même amuſer les enfans les plus imbécilles. Calmet a beau dire que la populace de Rome faiſait courir un renard avec un flambeau allumé ſur le dos. Bochart a beau dire que cet amuſement de la canaille était une imitation de l'aventure des renards de Samſon. Meſlier n'en démord point ; il ſoutient qu'il eſt impoſſible de trouver à point nommé trois cents renards & de les attacher enſemble par la queue ; qu'il faudrait un tems trop conſidérable pour trouver ces trois cents renards, & qu'il n'y a point de renardier qui pût attacher ainſi trois cents renards. Si on trouvait, dit-il, un pareil conte dans un auteur profane, quel mépris n'aurait-on pas pour lui ?

.... Et ayant trouvé une mâchoire d'âne qui était à terre, il tua mille hommes avec cette mâchoire (28)......

Et le Seigneur ouvrit une des dents molaires de la mâchoire d'âne, & il en sortit une fontaine. Et Samson, ayant bu, reprit ses forces.... Et Samson jugea vingt ans le peuple d'Israël (29).....

Il alla à Gaza, y vit une prostituée, & entra dans elle..... Il prit les deux portes de la ville de Gaza, & les porta en la montagne d'Hébron (30)....

---

(28) La mâchoire d'âne avec laquelle Samson tue mille Philistins ses maîtres, est ce qui enhardit le plus Meslier dans ses sarcasmes aussi insolens qu'impies. Il va jusqu'à dire (nous le répétons avec horreur) qu'il n'y a de mâchoire d'âne dans cette fable que celle de l'auteur qui l'inventa. Nous répondrons à la fois à toutes les criminelles injures de ce mauvais prêtre à la fin de cet article de Samson.

(29) Cet indigne curé se moque de la fontaine que Dieu fait sortir d'une dent molaire, comme de tout le reste. Il dit qu'un mauvais roman, dépourvu de raison, n'en est pas plus respectable pour avoir été écrit par un Juif inconnu; que la Légende dorée & le Pédagogue chrétien n'ont aucun miracle qui approche de cette foule d'absurdités.

(30) Les portes de Gaza emportées par Samson sur ses épaules, achèvent d'aigrir la bile de cet homme. Et sur ce que le lieu d'Hébron est à douze lieues de la ville de Gaza, il nie qu'un homme puisse pendant la nuit y porter les portes d'une ville depuis minuit, tems auquel Samson s'éveilla, jusqu'au matin, fût-ce pendant l'hiver.

Nous répondons qu'il n'est point dit qu'il les porta en une seule nuit; que s'il aima une courtisanne, c'est de cela même que Dieu le punit. Nous n'avons pas parlé de la critique que fait Meslier, de Samson reconnu pour juge des Hébreux tandis qu'ils étaient esclaves. Cette critique porte trop à faux. Les Philistins pouvaient très-bien permettre aux Juifs de se gouverner selon leurs loix, quoique dans l'esclavage. C'est une chose dont on a des exemples.

Pour les prodiges étonnans opérés par Samson, ce sont des miracles qui montrent que Dieu ne veut pas abandonner son peuple. Nous avons dit vingt fois, que ce qui n'arrive pas aujourd'hui arrivait fréquemment dans ces tems-là. Nous croyons cette réponse suffisante.

.... En ce tems-là il y eut un homme du mont Ephraïm, nommé Michas, qui dit à sa mère : Les onze cents pièces d'argent que vous aviez serrées, & qu'on vous avait prises, je les ai, elles sont entre mes mains. Sa mère lui répondit : que mon fils soit béni au Seigneur ! Michas rendit donc ces pièces d'argent à sa mère, qui lui dit : j'ai voué cet argent au Seigneur, afin que mon fils le reçoive de ma main, & qu'il en fasse une image sculptée jetée en fonte ; & voilà que je te le donne. Le fils rendit cet argent à sa mère, qui en prit deux cents pièces d'argent, qu'elle donna à un ouvrier en argent pour en faire un ouvrage de sculpture jeté en fonte, qu'on mit dans la maison de Michas. Il fit aussi un éphod & des Téraphim, c'est-à-dire, des vêtemens sacerdotaux & des idoles.... Il remplit la main d'un de ses enfans, & en fit son prêtre (31). Il n'y avait point de roi alors en Israël ; mais chacun faisait ce qui lui semblait bon.

---

(31) L'histoire de Michas semble entiérement isolée. Elle ne tient à aucun des événemens précédens. On voit seulement qu'elle fut écrite du tems des rois juifs, ou après ces rois, par quelque lévite, ou par quelque scribe. C'est une des plus singulières du Canon juif, & des plus propres à faire connaître l'esprit de cette nation avant qu'elle eût une forme régulière de gouvernement. Nous ne nous arrêterons point à concilier les petites contradictions du texte. Mais nous remarquerons, avec l'abbé Tilladet, que Michas & sa mère font des dieux, des idoles sculptées, & tombent précisément dans le même péché qu'Aaron & les Israélites, sans que le Dieu d'Israël y fasse la moindre attention. Il croit que ce n'est point un lévite qui a écrit cette histoire, parce que, dit-il, s'il avait été lévite, il aurait marqué au moins quelque indignation contre un tel sacrilège.

Le savant Freret pense que chaque livre fut écrit en différens tems par différens lévites ou scribes, qui ne se communiquaient point leurs ouvrages ; & même que l'aventure de Michas peut fort bien avoir été écrite avant que la Genèse & l'Exode fussent publics. Sa raison est qu'on trouve ici des aventures à-peu-près semblables à celles de l'Exode & de la Genèse, mais beaucoup moins merveilleuses. Ce qui fait penser que l'auteur de la Genèse & de l'Exode a voulu enchérir sur l'auteur de Michas.

Ce sentiment du docte Freret nous semble trop téméraire ; mais il est très-vraisemblable que la horde juive, qui erra si long-tems dans les déserts & dans les rochers, se fit de petits dieux & de petites idoles mal sculptées avec

Il y eut aussi un autre jeune homme de Bethléem, qui est en Juda, qui était son parent; & il était lévite, & il habitait dans Bethléem. Et étant sorti de Bethléem pour voyager & chercher fortune, quand il vint au mont Ephraïm, il se détourna un peu pour aller dans la maison de Michas..... Interrogé par Michas d'où il venait, il répondit : je suis lévite de Bethléem de Juda; je cherche à habiter où je pourrai.

Michas lui dit : demeure chez moi, tu me seras père & prêtre; je te donnerai par an dix pièces d'argent & deux tuniques avec la nourriture...... Et en ce tems-là il n'y avait point de roi en Israël (32)....

Et la tribu de Dan cherchait des terres pour y habiter.... Ayant donc choisi cinq hommes des plus forts pour servir d'espions & reconnaître le pays. Les cinq hommes vinrent à la mon-

---

des instrumens grossiers, & que chaque famille avait ses idoles dans sa maison, comme Rachel avait les siennes. Ce fut l'usage de presque tous les peuples, comme nous l'avons déjà observé.

(32) Selon Freret, cette histoire très-curieuse prouve que de tout tems il y eut des pères de famille qui voulurent avoir chez eux des espèces de chapelains & d'aumôniers. Il prétend, avec plusieurs autres, que l'esclavage où les Juifs étaient réduits dans la terre de Canaan, n'était pas un esclavage tel que celui qu'on essuie à Maroc & dans les pays d'Alger & de Tunis; que c'était une espèce de main-morte, telle qu'elle a été établie dans toutes les provinces chrétiennes. Il était permis à ces hordes hébraïques de cultiver les terres, & ils en partageaient les fruits avec leurs maîtres. Ainsi il pouvait y avoir quelques familles riches parmi ces esclaves, qui dans la suite des tems s'emparèrent d'une partie du pays, & se firent des chefs que nous nommons rois.

La veuve Michas & ses enfans étaient des paysans à leur aise. Il est naturel qu'un lévite pauvre, & n'ayant point de profession, ait couru le pays pour chercher à gagner du pain. Ce jeune lévite était un des esclaves demeurans à Bethléem, petit village auprès du village de Jérusalem, dans le pays des Jébuséens; & il est à croire que les Hébreux n'avaient jamais eu en ce tems-là aucune terre en propre. Bethléem & Jérusalem sont, comme on sait, le plus mauvais pays de la Judée. Ainsi il n'est pas étonnant que ce lévite allât chercher fortune ailleurs.

tagne d'Ephraïm... Ils entrèrent chez Michas, & ayant reconnu le lévite à son accent, ils le prièrent de consulter le Seigneur pour savoir si leur entreprise serait heureuse. Il leur répondit: allez en paix, le Seigneur a regardé votre voie & le voyage que vous faites....

Donc les cinq espions s'en allèrent à Laïs. Ils y virent les habitans qui étaient sans nulle crainte, en repos & en sécurité comme les Sidoniens, personne ne leur résistant, extrêmement riches, éloignés de Sidon, & séparés du reste des hommes (33).

Ils revinrent donc vers leurs frères, auxquels ils dirent: montons vers ces gens-là, car la terre est très-riche & très-grasse.... Il partit donc alors, de la tribu de Dan, un corps de six cents hommes retroussés en armes belliqueuses.... Ils passèrent en la montagne d'Ephraïm, & étant venus en la maison de Michas.... emportèrent l'image taillée, l'Ephod, les idoles, & l'image jetée en fonte. Le prêtre lévite leur dit : que faites-vous là? Et il répondirent : tais-toi; ne vaut-il pas mieux pour

(33) Il est assez difficile de comprendre comment la horde hébraïque, dispersée & esclave dans ces pays, osoit envoyer des espions à Laïs, qui était une ville appartenante aux Sidoniens. Mais enfin la chose est possible. Les esclaves des Romains firent de bien plus grandes entreprises sous leur chef & compagnon Spartacus. Les mains-mortables d'Allemagne, de France & d'Angleterre, prirent plus d'une fois les armes contre ceux qui les avaient asservis. La guerre des paysans d'Allemagne, & sur-tout de Munster, est mémorable dans l'histoire. C'est là, dit Freret, le dénouement de toutes les difficultés de l'histoire juive. Les Hébreux errèrent très-long-tems dans la Palestine. Ils furent manœuvres, régisseurs, fermiers, courtiers, possesseurs de terres main-mortables, brigands, tantôt cachés dans des cavernes, tantôt occupant des défilés de montagnes; & enfin cette vie dure leur ayant donné un tempérament plus robuste qu'à leurs voisins, ils acquirent en propre, par la révolte & par le carnage, le pays où ils navaient été d'abord reçus que comme les Savoyards qui vont en France, & comme les Limousins & les Auvergnacs qui vont faire les moissons en Espagne. Cette explication du docte Freret serait très-plausible, si elle n'était pas contraire aux livres saints. L'Ecriture n'est pas un ouvrage qui puisse être soumis à la raison humaine.

toi d'être prêtre de toute une tribu d'Israël, que d'être prêtre chez un seul homme ?... Le lévite se rendit à leur discours. Il prit l'éphod, les idoles & les images de sculpture, & il s'en alla avec eux (34).... Et Michas courut après eux en criant. Ils dirent à Michas : que veux-tu ? pourquoi cries-tu ? Michas répondit : vous m'enlevez mes dieux que je me suis faits, & mon prêtre ; & vous me demandez pourquoi je crie ?....

Les enfans de la tribu de Dan lui dirent : prends-garde, ne parle pas si haut, de peur qu'il ne vienne à toi des gens peu endurans, qui pourraient te faire périr, toi & ta maison....

Ils continuèrent donc leur chemin, les six cents hommes & le prêtre, & ils vinrent dans la ville de Laïs chez ce peuple tranquille, qui ne se défiait de rien. Ils firent périr par la bouche du glaive tous les habitans, & brûlèrent la ville (35).....

---

(34) Il n'est donc point absolument contre la vraisemblance que six cents hommes des hordes hébraïques aïent passé en pleine paix par les défilés continuels des montagnes de la palestine, pous aller faire un coup de main sur les frontières des Sidoniens, & piller la petite ville de Laïs. Chemin faisant, ils trouvent le prêtre de la famille Michas : ce prêtre se disait devin ; & telles sont les contradictions de l'esprit humain, que presque tous les voleurs sont superstitieux. Les bandits qui ravageaient l'Italie dans les derniers siècles, ne manquèrent jamais de faire dire des messes pour le succès de leurs entreprises. Les Corses, en dernier lieu, se confessaient avant d'aller assassiner leur prochain ; & ils avaient toujours un prêtre à leur tête dans leurs brigandages.

Les six cents voleurs juifs prirent donc le lévite de Michas, & ses ornemens sacrés. Michas court après ses dieux, comme Laban après les siens lorsque sa fille Rachel les lui vola. Nous avons observé qu'Enée, en fuyant de Troye vers le tems où le livre de Michas fut écrit, ne manqua pas d'emporter ses petits dieux avec lui. Il y a de très-grandes ressemblances dans toute l'histoire ancienne.

L'auteur sacré n'approuve ni Michas, ni son lévite, ni la tribu de Dan.

(35) Il est étrange, dit l'abbé de Tilladet, que la horde juive, dès qu'elle prend une ville ou un village, mette tout à feu & à sang, massacre

Ils s'approprièrent donc les idoles de sculpture, & ils établirent pour prêtre Jonathan, fils de Gerson, fils de Moïse, pour être leur prêtre, lui & ses enfans, dans la tribu de Dan, jusqu'au jour où elle fut captive. Et l'idole de Michas demeura parmi eux tout le tems que la maison de Dieu fut à Silo (36).

---

tous les hommes, toutes les femmes mariées, tous les bestiaux, & brûle tout ce qui pouvait leur servir dans un pays dont ils étaient sûrs d'être un jour les maîtres, puisque Dieu le leur avait promis par serment. Il y a non seulement une barbarie abominable à tout égorger, mais une folie incompréhensible à se priver d'un butin dont ils avaient un besoin extrême.

Nous répondrons à l'objection pressante de M. l'abbé de Tilladet, que sans doute les Juifs ne brûlaient que ce qu'ils ne pouvaient pas emporter, comme maisons & meubles, qui n'étaient pas à leur usage, mais qu'ils emmenaient avec eux les filles, les vaches, les moutons & les chèvres, avec quoi ils se retiraient dans les cavernes profondes qui sont si communes dans ces montagnes, & qui peuvent tenir jusqu'à quatre à cinq mille hommes. S'ils égorgeoient jusqu'aux filles dans Jéricho, c'était par un ordre exprès du Seigneur, qui voulait punir Jéricho.

(36) Il faut toujours un prêtre à ces voleurs. Mais ce que M. l'abbé de Tilladet ne peut croire, c'est qu'un petit-fils de Mosé fût lui-même grand-prêtre des idoles dans une caverne de scélérats. Cela seul, dit-il, serait capable de lui faire rejeter du Canon ce livre de Michas. Cela montre, dit Freret, la décadence trop ordinaire dans les grandes familles. Le fils du roi Persée fut greffier dans la ville d'Albe; & nous avons vu les descendans des plus grandes maisons demander l'aumône.

Le texte dit que l'idole de Michas demeura dans la tribu de Dan jusqu'à la captivité, pendant que la maison de Dieu était à Silo. Silo était un petit village, qui appartint depuis à la tribu d'Ephraïm. La maison de Dieu dont il est parlé ici, est le coffre, ou l'arche, le tabernacle du Seigneur. Il faut donc que les Hébreux, esclaves alors, eussent obtenu des maîtres du pays la permission de mettre leur arche dans un de leurs villages. Cette permission même, dit M. Freret, serait le comble de leur avilissement. Des gens pour qui Dieu avait ouvert la mer Rouge & le Jourdain, & arrêté le soleil & la lune en plein midi, pouvaient-ils ne pas posséder une superbe ville en propre, dans laquelle ils auraient bâti un temple pour leur arche?

Un lévite avec sa femme ne voulurent point passer par Jébus (qui fut depuis Jérusalem). Ils allèrent à Gabaa pour y demeurer. Et y étant entrés, ils s'assirent dans la place publique, & personne ne voulut leur donner l'hospitalité. Un vieillard les fit entrer dans sa maison, & donna à manger à leur âne. Et quand ils eurent lavé leurs pieds, il leur fit un festin...

Pendant le souper il vint des méchans de la ville, gens sans frein, qui environnèrent la maison du vieillard, frappant à la porte & criant : fais-nous sortir ce lévite, afin que nous en abusions. Le vieillard, allant à eux, leur dit : mes frères, ne faites point ce mal ; cet homme est mon hôte ; ne consommez pas cette folie ; j'ai une fille vierge, & cet homme a sa concubine avec lui ; je vous les amènerai, pour que vous les mettiez sous vous & que vous assouvissiez votre débauche (37) ; seulement,

---

On répond que ce temple fut en effet bâti plusieurs années après dans Jérusalem, & qu'un siècle de plus ou de moins n'est rien dans les conseils éternels de la Providence.

Il est difficile d'entendre le sens de l'auteur sacré, quand il dit que l'idole de Michas resta dans la tribu de Dan jusqu'au tems de la captivité. Plusieurs commentateurs croient que l'aventure de Michas arriva immédiatement après Josué.

Or Josué mourut, selon le comput hébraïque, l'an du monde 2561 ; & la grande captivité fut achevée par le roi Salmanazar en l'an 3283. Les idoles de Michas & leur service feraient donc dans la tribu de Dan sept cent vingt-deux ans. Cette histoire, comme on voit, n'est pas sans de grandes difficultés ; & la seule soumission aux décisions de l'église peut les résoudre.

Ce qu'on peut recueillir de ces histoires détachées, qui semblent toutes se contredire, c'est que le culte hébraïque ne fut jamais uniforme ni fixe jusqu'au tems d'Esdras.

(37) L'histoire du lévite & de sa femme ne présente pas moins de difficultés. Elle est isolée comme la précédente, & rien ne peut indiquer en quel temps elle est arrivée. Ce qui est très-extraordinaire, c'est qu'on y

je vous prie, ne commettez pas ce péché contre nature avec cet homme.

Or le lévite, voyant qu'ils n'acquiesçaient pas à cette proposition, leur amena lui-même sa concubine; il la mit entre leurs mains, & ils en abusèrent toute la nuit. Quand les ténèbres furent dissipées, la femme retourna à la porte de la maison, & tomba par terre.... Le lévite s'étant levé pour continuer sa route, trouva sa femme sur le seuil étendue & morte. Ayant reconnu qu'elle était morte, il la mit sur son âne & s'en retourna en sa maison. Et étant venu chez lui, il prit un couteau & coupa le

---

trouve une aventure à-peu-près semblable à une de celles qui sont consignées dans la Genèse; & c'est ce que nous allons bientôt examiner.

Le lévite qui arrive dans Gabaa, & avec qui les Gabaïtes ont la brutalité de vouloir consommer le péché contre nature, semble d'abord une copie de l'abomination des Sodomites, qui voulurent violer deux anges. Nous verrons ces deux crimes infames punis, mais d'une manière différente. Le lord Bolingbroke en prend occasion d'invectiver contre le peuple juif, & de le regarder comme le plus exécrable des peuples. Il dit qu'il était presque pardonnable à des Grecs voluptueux, à de jeunes gens parfumés, de s'abandonner, dans un moment de débauche, à des excès très-condamnables, dont on a horreur dans la maturité de l'âge. Mais il prétend qu'il n'est guère possible qu'un prêtre marié, & par conséquent ayant une grande barbe, à la manière des Orientaux & des Juifs, arrivant de loin sur son âne, accompagné de sa femme, & couvert de poussière, pût inspirer des desirs impudiques à toute une ville. Il n'y a rien, selon lui, dans les histoires les plus révoltantes de toute l'antiquité, qui approche d'une infamie si peu vraisemblable. Encore les deux anges de Sodome étaient dans la fleur de l'âge, & pouvaient tenter ces malheureux Sodomites.

Ici les Gabaïtes prennent un parti que les Sodomites refusèrent. Loth proposa ses deux filles aux Sodomites, qui n'en voulurent point. Mais les Gabaïtes assouvissent leur brutalité sur la femme du prêtre, au point qu'elle en meurt. Il est à croire qu'ils la battirent après l'avoir déshonorée, à moins que cette femme ne mourût de l'excès de la honte & de l'indi-

cadavre de sa femme en douze parts avec les os, & en envoya douze parts aux douze tribus d'Israël (38)...

Alors tous les enfans d'Israël s'assemblèrent, comme un seul homme, depuis Dan jusqu'à Bersabée, devant le Seigneur, à Maspha. Et ils envoyèrent des députés à toute la tribu de Benjamin pour leur dire : pourquoi avez-vous souffert un si grand crime parmi vous ? livrez-nous les hommes de Gabaa coupables, afin qu'ils meurent. Les Benjamites ne voulurent point écouter cette députation ; mais ils vinrent de toutes leurs villes en Gabaa pour la secourir, & combattre contre tout le peuple d'Israël. Il y avait vingt-cinq mille combattans de la tribu de Benjamin, outre ceux de Gabaa, qui étaient sept cents hommes très-vaillans..... & les enfans d'Israël étaient quatre cent mille hommes portant les armes (39).

---

gnation qu'elle dut ressentir; car il n'y a point d'exemple de femme qui soit morte sur le champ de l'excès du coït.

La maison du lévite, dans laquelle le lévite remmena le cadavre sur son âne, était devers la montagne d'Ephraïm, & sa femme était du village de Bethléem ; on ne sait s'il rapporta sa femme à Bethléem ou à Ephraïm.

(38) L'idée d'envoyer un morceau du corps de sa femme à chaque tribu, est encore sans exemple, & fait frémir. Il fallut donc envoyer douze messagers chargés de ces horribles restes. Mais où étaient alors ces douze tribus ? On croit que cette scène sanglante se passa pendant une des servitudes des Juifs.

Et puisque cette histoire du lévite est placée dans le Canon après celle de Michas, il faut qu'elle soit du tems de la dernière servitude, qui dura quarante ans. Mais nous verrons dans ce système une difficulté presque insurmontable.

(39) Si cette aventure arriva durant la grande servitude de quarante ans, on est embarrassé de savoir comment les douze tribus s'assemblèrent, & comment leurs maîtres le souffrirent. C'était naturellement aux possesseurs du pays qu'on devait s'adresser pour punir un crime commis chez eux.

Les enfans d'Israël, marchant dès la pointe du jour, vinrent se camper près de Gabaa. Mais les enfans de Benjamin, étant sortis de Gabaa, tuèrent en ce jour vingt-deux mille hommes des enfans d'Israël (40).

Et les enfans d'Israël montèrent devant le Seigneur, & pleurèrent devant lui, & le consultèrent, disant : devons-nous combattre encore ? & le Seigneur leur répondit : allez combattre. Ils allèrent donc combattre, & les Benjamites leur tuèrent encore dix-huit mille hommes (41)... Et l'arche du Seigneur

---

C'est le droit de tous les souverains, dont ils ont été extrêmement jaloux dans tous les tems.

Le texte donne vingt-cinq mille combattans à la tribu de Benjamin, qui prit le parti des coupables, & quatre cent mille combattans aux onze autres tribus. En supposant la population égale, chaque tribu aurait eu trente-cinq mille quatre cent seize soldats. Et en ajoutant les vieillards, les femmes & les enfans, chaque tribu devait être composée de cent quarante-un mille six cent soixante & quatre personnes, qui font, pour les douze tribus, un million six cent quatre-vingt dix-neuf mille neuf cent soixante & huit personnes.

Or, pour qu'on tînt en servitude un nombre si prodigieux d'hommes; parmi lesquels il y en avait quatre cent vingt-cinq mille en armes, il aurait fallu au moins huit cent mille hommes en armes pour les contenir. Et comment les maîtres laissent-ils des armes à leurs esclaves ? quand il est dit au livre des Rois, chap. XXIII, que les Philistins ne permettaient pas aux Juifs *d'avoir un seul forgeron, de peur qu'ils ne fissent des épées & des lances, & que tous les Israélites étaient obligés d'aller chez les Philistins pour faire éguiser le soc de leurs charues, leurs hoyaux, leurs coignées & leurs serpettes.*

Cette difficulté est grande. Nous ne dissimulons rien.

(40) On est encore étonné ici que le Seigneur protégeât les Benjamites, qui étaient du parti le plus coupable, contre tous les Israélites, qui étaient du parti le plus juste.

(41) On est étonné bien davantage, qu'après avoir marché une seconde

était en ce lieu... Enfin le Seigneur tailla en pièces aux yeux des enfans d'Iſrael vingt-cinq mille & cent Benjamites, tous grands guerriers... Puis les Benjamites, étant entourés de leurs ennemis, perdirent dix-huit mille hommes en cet endroit, tous gens de guerre & très-robuſtes... Ceux qui étaient reſtés prirent la fuite; mais on en tua encore cinq mille. Et ayant paſſé plus loin, on en tua encore deux mille (42)...

Les enfans d'Iſraël, étant retournés du combat, tuèrent tout ce qui reſtait dans Gabaa, depuis les hommes juſqu'aux bêtes. Et une flamme dévorante détruiſit toutes les villes & les villages de Benjamin...

Or les enfans d'Iſraël avaient juré à Maſpha, diſant: nul de nous ne donnera ſes filles en mariage aux fils de Benjamin. Ils vinrent donc tous en la maiſon de Dieu à Silo, & ils commencèrent à braire & à pleurer, diſant: pourquoi un ſi grand mal eſt-il arrivé? faudra-t-il qu'une de nos tribus périſſe?... Où nos frères de Benjamin prendront-ils des femmes (43)? car nous

---

fois par l'ordre exprès de Dieu, les Iſraélites ſoient battus une ſeconde fois, & qu'ils perdent dix-huit mille hommes. Mais auſſi, ils ſont enſuite entièrement vainqueurs. Tout ce qui peut faire un peu de peine, c'eſt le nombre effroyable d'Iſraélites égorgés par leurs frères, depuis l'adoration du veau d'or juſqu'à ces guerres inteſtines.

(42) Il ſemble que les Benjamites, qui n'étaient que vingt-cinq mille en armes, en aient pourtant perdu cinquante mille. Mais on peut aiſément entendre que le texte parle d'abord en général de vingt-cinq mille hommes tués; & dit enſuite en détail comment ils ont été tués.

(43) Ceux qui nient la poſſibilité de tous ces événemens, doivent pourtant convenir que le caractère des Juifs eſt bien marqué dans cette douleur qu'ils reſſentent au milieu de leurs victoires, de voir qu'une de leurs tribus court riſque d'être anéantie; ce qui aurait détruit les prophéties & les prédictions de l'empire des douze tribus ſur la terre entière.

La deſtruction de la ville de Gabaa, & de tous les hommes & de toutes les

avons juré tous ensemble que nous ne leur donnerions point nos filles.... Ils dirent alors : il n'y a qu'à voir qui sont ceux de toutes les tribus qui ne se sont point trouvés au rendez-vous de l'armée à Maspha. Et il se trouva que ceux de Jabès ne s'y étaient point trouvés. Ils envoyèrent donc dix mille hommes très-robustes avec cet ordre : allez ; & frappez dans la bouche du glaive tous les habitans de Jabès, tant les femmes que les petits enfans ; tuez tous les mâles, & les femmes qui ont connu des hommes ; & réservez les filles.... Or il se trouva dans Jabès quatre cents filles qui étaient encore vierges. On les amena au camp de Silo dans la terre de Canaan (44).

Alors les enfans de Benjamin revinrent, & on leur donna pour femmes ces quatre cents filles de Jabès. Mais il en fallait encore deux cents, & on ne pouvait les trouver. Voici donc la résolution que les Israélites prirent : Voici une fête qui va se célébrer au Seigneur dans Silo ; Benjamites, cachez-vous dans les vignes ; & lorsque vous verrez les filles de Silo venir danser en rond, selon la coutume, sortez tout d'un coup des vignes,

---

bêtes, selon leur coutume, ne les effarouche pas ; mais la perte d'une de leurs tribus les attendrit. Rien n'est plus naturel dans une nation qui espérait que ses douze tribus asserviraient un jour toute la terre.

(44) Cette maniere de repeupler une tribu a paru bien singulière à tous les critiques. Tout le peuple juif est ici supposé égorger tous les habitans d'une de ses propres villes, pour donner des filles à ses ennemis. On massacre les mères pour marier leurs filles. Le curé Meslier dit que ces fables de sauvages feraient dresser les cheveux à la tête, si elles ne faisaient pas rire. Nous avouons que cet expédient pour rétablir la tribu de Benjamin est d'une barbarie singulière ; mais Dieu ne l'ordonna pas. Ce n'est point à lui qu'on doit s'en prendre de tous les crimes que commet son peuple. Ce sont des tems d'anarchie.

Les critiques insistent ; ils disent que Dieu fut consulté pendant cette guerre, que son arche y était présente ; mais on ne trouve point dans le texte que Dieu ait été consulté quand ils tuèrent tous les habitans de Jabès, avec toutes les femmes & les petits enfans.

que chacun prenne une fille pour sa femme, & allez au pays de Benjamin.

Les fils de Benjamin firent selon qu'il leur avait été prescrit; chacun prit une des filles qui dansaient en rond, & ils allèrent rebâtir leurs villes & leurs maisons (45).

(45) Nous ne savons comment excuser cette nouvelle manière de compléter le nombre de six cents filles qui manquaient aux Benjamites. C'est précisément devant l'arche, qui était à Silo, selon le texte, c'est dans une fête célèbre en l'honneur du Seigneur, c'est sous ses yeux, que l'on ravit deux cents filles. Les Israélites joignent ici le rapt à l'impiété la plus grande. On doit convenir que tout cet amas d'atrocités du peuple de Dieu est difficile à justifier.

Ce dernier rapt a quelque ressemblance avec l'enlèvement des Sabines dans Rome. Il y a dans l'établissement de tous les peuples quelque chose de si féroce, qu'il semblerait qu'on dût pardonner aux critiques qui révoquent en doute toutes les histoires anciennes; mais nous ne pouvons pas douter de celle des Juifs. S'il y a des choses embarrassantes & révoltantes pour le commun des lecteurs, ce qu'il y a de divin doit nous fermer la bouche.



COMMENTAIRE

RUTH.

DANS les jours d'un juge, quand les juges présidaient, il y eut famine sur la terre. Et un homme de Bethléem, de Juda, voyagea chez les Moabites avec sa femme & ses deux enfans. Il s'appelait Hélimélec, & sa femme Noëmi... Etant donc venus au pays des Moabites, ils y demeurèrent...

Hélimélec, mari de Noëmi, resta avec ses deux fils... Ils prirent pour femmes des filles de Moab, dont l'une s'appellait Orpha, & l'autre Ruth.

Après la mort des deux fils de Noëmi, elle demeura seule, ayant perdu son mari & ses deux fils.... elle se mit en chemin avec ses deux brus, pour revenir du pays des Moabites dans sa patrie (1)...

---

(1) Comme il s'agit dans le livre de Ruth du bisaïeul de David, on peut conjecturer aisément le tems où vivait Booz, mari de Ruth. Il faut compter quatre générations de lui à David: cela forme environ cent vingt ans; & la chose doit être arrivée dans le commencement de la grande servitude de quarante ans.

Cette histoire est bien différente des précédentes: elle n'a rien de toutes les cruautés que nous avons vues; elle est écrite avec une simplicité naïve & touchante. Nous ne connaissons rien, ni dans Homère, ni dans Hésiode, ni dans Hérodote, qui aille au cœur comme cette réponse de Ruth à sa mère: *j'irai avec vous; & par-tout où vous resterez, je resterai; votre peuple sera mon peuple, votre Dieu sera mon Dieu; je mourrai dans la terre où vous mourrez.*

Il y a du sublime dans cette simplicité. Les critiques ont beau dire que cet empressement de quitter le Dieu de son père pour le Dieu de sa belle-mère marque une indifférence de religion condamnable; ils ont beau inférer delà que la religion juive, exclusive de toutes les autres, n'était pas encore conformée; que chaque canton d'Arabie & de Syrie avait son Dieu ou son

.... Orpha s'en retourna, mais Ruth resta avec sa belle-mère.

.... Noëmi dit à Ruth : voilà votre sœur qui s'en est retournée à son peuple & à ses dieux ; allez-vous-en avec elle.

Ruth lui répondit : j'irai avec vous ; & par-tout où vous resterez, je resterai ; votre peuple sera mon peuple, votre Dieu sera mon Dieu ; je mourrai dans la terre où vous mourrez.... Etant donc parties ensemble, elles arrivèrent à Bethléem...

C'est ainsi que Noëmi, étant revenue avec Ruth la Moabite sa bru, retourna à Bethléem quand on moissonnait les orges...

Or il y avait un parent d'Hélimelec nommé Booz, homme puissant & très-riche (2). Ruth la Moabite dit à sa belle-mère :

étoile ; qu'il était égal d'adorer le Dieu de Moab, ou le Dieu de Gaza, ou le Dieu de Sidon, ou le Dieu des Juifs, quand même on eût pensé ainsi dans ces tems d'anarchie, cela n'empêcherait pas que le discours de Ruth à Noëmi ne méritât les éloges de tous ceux qui ont un cœur sensible.

(2) On voit dans tout ce morceau quelle était cette simplicité de la vie champêtre qu'on menait alors. Mais ce qu'il y a d'étrange & de triste, c'est que cette simplicité s'accorde avec les mœurs féroces dont nous venons de voir tant d'exemples. Ces mêmes peuples chez lesquels il se trouve un aussi bon homme que Booz, & une aussi bonne femme que Ruth, sont pourtant pires que les suivans d'Attila & de Genseric. Tout le petit pays en-deçà & en-delà du Jourdain, jusqu'aux terres des opulens Sidoniens enrichis par le commerce, & jusqu'aux villes florissantes de Damas & de Balbec, était habité par des gens très-pauvres & très-simples. Booz est appellé un homme puissant & riche, parce qu'il a quelques arpens de terre qui produisent de l'orge. Il couche dans sa grange sur la paille ; il vanne son orge lui-même, quoique déjà avancé en âge. Nous avons dit bien souvent que ces tems & ces mœurs n'ont rien de commun avec les nôtres, soit en bien, soit en mal. Leur esprit n'est point notre esprit ; leur bon sens n'est point notre bon sens. C'est pour cela même que le Pentateuque, les livres de Josué & des Juges, sont mille fois plus instructifs qu'Homère & Hérodote.

si vous le permettez, j'irai glaner dans quelque champ, & je trouverai peut-être quelque père de famille devant qui je trouverai grace. Noëmi lui répondit : va, ma fille. Ruth s'en alla donc glaner derrière les moissonneurs.... Or il se trouva que le champ où elle glanait appartenait à Booz, parent d'Hélimelec (beau-père de Ruth)..... Booz dit à un jeune homme, chef des moissonneurs : qui est cette fille ? Lequel répondit : c'est cette Moabite qui est venue avec Noëmi du pays des Moabites..... Booz dit à Ruth : écoute, fille, ne va point glaner dans un autre champ ; mais joins-toi à mes moissonneuses, car j'ai ordonné à mes gens de ne te point faire de peine ; & même quand tu auras soif, bois de l'eau dont boivent mes gens. Ruth, tombant sur sa face & l'adorant à terre, lui dit : d'où vient cela que j'ai trouvé grace devant tes yeux, & que tu daignes regarder une étrangère ?

Booz lui répondit : on m'a conté tout ce que tu as fait pour ta belle-mère après la mort de ton mari (3), & que tu as quitté tes parens, & la terre de Moab, où tu es née, pour venir chez un peuple que tu ne connaissais pas...

Quand l'heure de manger sera venue, viens manger du pain, & le tremper dans du vinaigre (4).....

---

(3) Il n'y a pas, dira-t-on, une générosité à un homme puissant & très-riche, tel que Booz est représenté, de permettre de glaner & de boire de l'eau à une femme dont on lui a déjà parlé, dont il devait savoir qu'il était parent, quoiqu'elle fût Moabite. Mais une cruche d'eau était un régal dans ce désert auprès de Bethléem. Et nous avons remarqué que plusieurs voyageurs, & même plusieurs Arabes, y sont morts faute d'eau potable. S'il y a quelque ruisseau, comme le torrent de Cédron auprès de Jérusalem, il est à sec dans le tems de la moisson. Tout ce qui environne Bethléem, est une plaine de sable & de cailloux. C'est beaucoup si, à force de culture, elle produit un peu d'orge.

(4) Le meilleur pain qu'on eût dans ce pays-là était fait d'orge & de seigle, qu'on cuisait sous la cendre. On le trempait un peu dans de l'eau & du vinaigre : ce fut la coutume des peuples d'Orient, & même des Grecs &

Ruth s'assit donc à côté des moissonneurs, mangea de la bouillie, fut rassasiée, & emporta les restes. Elle glana encore; & ayant battu ses épis d'orge, elle en tira environ trois boisseaux. Et retournant chargée à Bethléem, elle donna à sa belle-mère les restes de sa bouillie... Noëmi dit à sa fille: ma fille, Booz est notre proche parent, & cette nuit il vannera son orge; lave-toi donc, oins-toi, prends tes plus beaux habits, & va t'en à son aire; & quand Booz ira dormir, remarque bien l'endroit où il dormira, découvre sa couverture du côté des pieds, & tu demeureras là; il te dira ce que tu dois faire.

Ruth lui répondit: je ferai ce que vous me commandez... Elle alla donc dans l'aire de Booz, & fit comme sa belle-mère avait dit...

.... Et Booz ayant bu & mangé, étant devenu plus gai, s'alla coucher contre un tas de gerbes. Et Ruth vint tout doucement, & ayant levé la couverture aux pieds, elle se coucha là (5).

---

des Romains: les soldats n'étaient pas nourris autrement. Ruth, qui était venue à pieds du pays de Moab, & qui avait passé le grand désert, si elle n'avait pas traversé le Jourdain, ne devait pas être accoutumée à une nourriture fort délicate. Pour peu que l'on ait vu les habitans des Pyrénées & des Alpes, pour peu qn'on ait lu les voyageurs qui ont passé par les monts Krapacs & par le Caucase, on sera convaincu que la moitié des hommes ne se nourrit pas autrement, & que la pauvreté & la grossiéreté, mère de la simplicité, ont toujours été leur partage.

(5) Si les critiques trouvent mauvais que Booz, cet homme si puissant & si riche, s'aille coucher contre un tas de gerbes, ou sur un tas de gerbes, comme font encore nos manœuvres après la moisson, ils trouvent encore plus mauvais que Ruth aille se coucher tout doucement dans le lit de Booz. Si ce Booz, disent-ils, devait, en qualité de parent, épouser, cette Ruth, c'était à Noëmi sa mère à faire honnêtement la proposition du mariage; elle ne devait pas persuader à sa bru de faire le métier de coureuse.

Au milieu de la nuit Booz fut tout étonné de trouver une femme à ses pieds, & lui dit : qui est-tu ? Elle répondit : je suis Ruth ta servante; étends-toi sur ta servante, car tu es mon proche parent... Booz lui dit : ma fille, Dieu te bénisse ! tu vaux encore mieux cette nuit que ce matin, car tu n'as point été chercher de jeunes gens, soit riches, soit pauvres... ne crains rien, car je ferai tout ce que tu as dit; car on sait que tu es une femme de bien... j'avoue que je suis ton parent, mais il y en a un autre plus proche que moi... reste ici cette nuit; & si demain matin le proche parent veut te prendre, à la bonne heure; s'il n'en veut rien faire, je te prendrai sans nulle difficulté, comme Dieu est vivant... dors jusqu'au matin...

Elle se leva avant que le jour parût; & Booz lui dit : prends bien garde que personne ne sache que tu es venue ici; étends ta robe, tiens-la des deux mains. Elle étendit sa robe & la tint des deux mains; & il y mit six boisseaux d'orge, qu'elle emporta à Bethléem (6)....

Le proche parent de Ruth n'ayant pas voulu l'épouser, Booz

De plus, Noëmi devait savoir qu'il y avait un parent plus proche que Booz. C'était donc à ce parent plus proche que l'on devait s'adresser. Nous répondrons à cette critique au nombre 6.

(6) Le conseil que donne Booz à Ruth de se lever avant le jour, & de prendre garde qu'on ne la voie, fait croire qu'au moins Ruth a fait une action plus qu'imprudente. Le texte dit que Booz était devenu plus gai après avoir bu. Cette circonstance, jointe à la hardiesse de cette femme de s'aller mettre dans le lit d'un homme, peut faire penser que le mariage fut consommé avant d'avoir été proposé. Nos mœurs ne sont pas plus chastes, mais elles sont plus décentes. Il semble que les six boisseaux d'orge soient une récompense des plaisirs de la nuit : mais qu'elle récompense que de l'orge dans son tablier !

Notre réponse à ses censures est, qu'il se peut très-bien que Booz n'ait rien fait à Ruth cette nuit-là, & que le conseil de s'évader avant jour n'ait été qu'une précaution pour dérober Ruth aux railleries des moissoneurs.

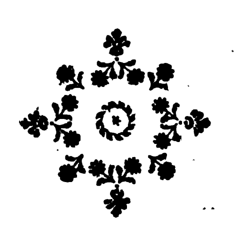
dit à ce proche parent : ôte ton soulier. Et le parent ayant ôté son soulier (7)....

... Booz prit Ruth en femme ; il entra en elle, & Dieu lui donna de concevoir & d'enfanter un fils.... ils l'appellèrent Obed. C'est lui qui fut père d'Isaï, père de David (8).

---

(7) La loi portée dans le Deutéronome, chap. 25, était, qu'une femme veuve, que le frère de son mari refusait d'épouser, était en droit de le déchausser & de lui cracher au visage. Mais c'était à la femme seule à s'acquitter de cette cérémonie. Et on ne pouvait cracher qu'au visage de son beau-frère. Il devait épouser sa belle-sœur ; & il n'est point dit qu'un autre parent dût l'épouser. Il n'est pas permis parmi les chatholiques romains d'épouser la veuve de son frère, à moins d'une dispense du pape. On sait que le pape Clément VII fut cause du schisme de l'Angleterre, pour n'avoir pas voulu souffrir les prétendus remords du roi Henri VIII d'avoir épousé sa belle-sœur ; & que le pape Alexandre VII donna toutes les dispenses qu'on voulut, quand la princesse de Némours, reine de Portugal, fit casser son mariage avec le roi Alphonse, & épousa le prince Pierre, frère d'Alphonse, après avoir détrôné & enfermé son mari.

(8) On trouve extraordinaire que Ruth, dont descendent David & Jesus-Christ, soit une étrangère, une Moabite, une descendante de l'inceste de Loth avec ses filles. Cet événement prouve, comme nous l'avons dit, que Dieu est le maître des loix, que nul n'est étranger à ses yeux, & qu'il n'a acception de personne.



SAMUEL.

Les enfans d'Héli, grand-prêtre, étaient des enfans de Bélial, qui ne connaissaient point le Seigneur, & qui violaient le devoir des prêtres envers le peuple ; car qui que ce fût qui immolât une victime, un valet de prêtre venait, pendant qu'on cuisait la chair, tenant à la main une fourchette à trois dents ; il la mettait dans la chaudière, & tout ce qu'il pouvait enlever était pour le prêtre... Et si celui qui immolait, lui disait : faisons d'abord brûler la graisse comme de coutume, & puis tu prendras de la viande autant que tu en voudras ; le valet répondait : non, tu m'en donneras à présent, ou j'en prendrai par force (1)...

(1) On ne sait pas quel est l'auteur du livre de Samuel. Le grand Newton croit que c'est Samuel lui-même ; qu'il écrivit tous les livres précédens, & qu'il y ajouta tout ce qui regarde le grand-prêtre Héli & sa famille. Newton, qui avait étudié d'abord pour être prêtre, savait très-bien l'hébreu ; il était entré dans toutes les profondeurs de l'histoire orientale : son système cependant n'a paru qu'une conjecture.

Si Samuel n'a pas écrit une partie de ce petit livre, c'est sans doute quelque lévite qui lui était attaché. Le savant Freret reproche à l'auteur, quel qu'il soit, un défaut dans lequel aucun historien de nos jours ne tomberait : c'est de laisser le lecteur dans une ignorance entière de l'état où était alors la nation. Il est difficile de savoir quel est le lieu de la scène, quelle étendue de pays possédaient alors les Juifs, s'ils étaient encore esclaves ou simplement tributaires des Phéniciens, nommés Philistins. L'auteur paraît être un prêtre qui n'est occupé que de sa profession, & qui compte tout le reste pour peu de chose.

Nous pensons qu'il y avait alors quelques tribus esclaves vers le nord de la Palestine ; & d'autres, vers le midi, seulement tributaires, comme celle de Juda, qui était la plus considérable, & celle de Benjamin, réduite à un très-petit nombre : il nous semble que les Juifs ne possédaient pas encore une seule ville en propre.

Or Héli était très-vieux; & il apprit que ses fils faisaient toutes ces choses, & qu'ils couchaient avec toutes les femmes qui venaient à la porte du tabernacle.... Or le jeune Samuel servait le Seigneur auprès du grand-prêtre Héli.... La parole du Seigneur était alors très-rare, & il n'y avait point de grande vision... Il arriva un certain jour qu'Héli couchait dans son lieu; ses yeux étaient obscurcis, & il ne pouvait voir (2)...

Samuel dormait dans le temple du Seigneur où était l'arche de Dieu. Et avant que la lampe qui brûlait dans le temple fût éteinte, le Seigneur appella Samuel; & Samuel répondit: me voici. Il courut aussitôt vers le grand-prêtre Héli, & lui dit: me voilà, car vous m'avez appellé. Héli lui dit: je ne t'ai point appellé; & il dormit.

Le Seigneur appella encore Samuel, qui, s'étant levé, courut à Héli, & lui dit: me voici (3)....

Or Samuel ne savait point encore distinguer la voix du Seigneur; car le Seigneur ne lui avait point encore parlé...

---

(2) L'auteur ne nous dit point où résidait ce grand-prêtre Héli, que les Phéniciens toléraient: il paraît que c'est dans le village appellé Silo, & que l'arche des Juifs était cachée dans ce village, qui appartenait encore aux Philistins, & dans lequel les Juifs avaient permission de demeurer & d'exercer entr'eux leur police & leur religion. L'auteur fait entendre que les Juifs étaient si misérables, que Dieu ne leur parlait plus fréquemment comme autrefois, & qu'ils n'avaient plus de vision: c'était l'idée de toutes ces nations grossières, que quand un peuple était vaincu, son Dieu était vaincu aussi; & que, lorsqu'il se relevait, son Dieu se relevait avec lui.

(3) Les critiques téméraires ne peuvent souffrir que le Créateur de l'univers vienne appeller quatre fois un enfant pendant la nuit. Milord Bolingbroke traite le lévite auteur de la vie de Samuel, avec le même mépris qu'il traite les derniers de nos moines, & que nous traitons nous-mêmes les auteurs de la Légende dorée & de la Fleur des Saints. C'est continuellement la même critique, la même objection; & nous sommes obligés d'y opposer la même réponse.

Le

Le Seigneur appella donc encore Samuël pour la troisième fois ; il s'en alla toujours à Héli, & lui dit : me voici....

Le Seigneur vint encore, & il l'appella en criant deux fois : Samuël, Samuel !... Et le Seigneur lui dit : tiens, je vais faire un verbe dans Israël, que quiconque l'entendra, les oreilles lui corneront.... j'ai juré à la maison d'Héli que l'iniquité de cette maison ne sera jamais expiée, ni par des victimes, ni par des présens (4).

Et il arriva dans ces jours que les Philistins s'assemblèrent pour combattre.... Et dès le commencement du combat Israël tourna le dos ; & on en tua environ quatre mille. Le peuple ayant donc envoyé à Silo, on amena l'arche du pacte du Seigneur des armées assis sur les chérubins ; & lorsque l'arche du Seigneur fut arrivée au camp, tout le peuple jeta un grand cri, qui fit retentir la terre ; & les Philistins ayant entendu la voix de ce cri, disaient : quelle est donc la voix de ce cri au camp hébraïque ? confortez-vous, Philistins, soyez hommes, de peur que vous ne deveniez esclaves des Hébreux, comme ils ont été les vôtres (5).

---

(4) Woolston trouve l'auteur sacré excessivement ridicule de dire que le petit Samuel *ne savait pas encore distinguer la voix du Seigneur, parce que le Seigneur ne lui avait point encore parlé.* Effectivement on ne peut reconnaître à la voix celui qu'on n'a point encore entendu. C'est d'ailleurs supposer que Dieu a une voix, comme chaque homme a la sienne. Boulanger en tire une preuve que les Juifs ont toujours fait Dieu corporel, & qu'ils ne le regardèrent que comme un homme d'une espèce supérieure, demeurant d'ordinaire dans une nuée, venant sur la terre visiter ses favoris, tantôt prenant leur parti, tantôt les abandonnant, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, tel, en un mot, que les dieux d'Homère. Il ne nie pas que l'Ecriture ne donne souvent des idées sublimes de la puissance divine ; mais il prétend qu'Homère en donne de plus sublimes encore ; qu'on en trouve de plus belles dans l'ancien Orphée, & même dans les mystères d'Isis & de Cérès. Ce systême monstrueux est suivi par Freret, par du Marsais & même par le savant abbé de Longuerue ; mais c'est abuser de son érudition, & vouloir se tromper soi-même, que d'égaler les vers d'Homère aux pseaumes des Juifs, & la fable à la Bible.

(5) L'auteur sacré ne nous apprend ni comment les Hébreux s'étaient



Donc les Philiſtins combattirent ; & Iſraël s'enfuit ; & on tua trente mille hommes d'Iſraël.

L'arche de Dieu fut priſe, & les deux fils du grand-prêtre Héli, Ophni & Phinée, furent tués.... Héli avais alors quatre-vingt-dix-huit ans.... Et quand il eut appris que l'arche de Dieu était priſe, il tomba de ſon ſiège à la renverſe, & s'étant caſſé la tête il mourut....

Les Philiſtins ayant donc pris l'arche, ils la menèrent dans Azot, & la placèrent dans leur temple de Dagon, auprès de Dagon.... Le lendemain les habitans d'Azot s'étant levés au point du jour, voilà que Dagon était par terre devant l'arche du Seigneur. Ils prirent Dagon & le remirent à ſa place.

Le ſurlendemain, s'étant levés au point du jour, ils trouvèrent encore Dagon par terre devant l'arche du Seigneur ; mais la tête de Dagon, & ſes mains, coupées, étaient ſur le ſeuil.

---

révoltés contre les Philiſtins leurs maîtres, ni le ſujet de cette guerre, ni quelle place avaient les Hébreux, ni où l'on combattit. Il nous parle ſeulement de trente-quatre mille Juifs tués, malgré la préſence de l'arche. Comment concevoir qu'un peuple eſclave qui a eſſuyé de ſi grandes & de ſi fréquentes pertes, puiſſe ſitôt s'en relever ? Les critiques ont toujours oſé ſoupçonner l'auteur d'un peu d'exagération, ſoit dans les ſuccès, ſoit dans les revers : il vaut mieux ſoupçonner les copiſtes d'inexactitude. L'auteur ſemble beaucoup plus occupé de célébrer Samuel que de débrouiller l'hiſtoire juive. On s'attend en vain qu'il donnera une deſcription fidelle du pays, de ce que les Juifs én poſſédaient en propre ſous leurs maîtres, de la manière dont ils ſe révoltèrent, des places ou des cavernes qu'ils occupèrent, des meſures qu'ils prirent, des chefs qui les conduiſirent : rien de toutes ces choſes eſſentielles. C'eſt delà que milord Bolingbroke conclut que le lévite auteur de cette hiſtoire écrivait comme les moines écrivirent autrefois l'hiſtoire de leurs pays.

Nous pouvons dire que Samuel, étant devenu un prophète, & Dieu lui parlant déjà dans ſon enfance, était un objet plus conſidérable que les trente mille hommes tués dans la bataille, qui n'étaient que des profanes, à qui Dieu ne ſe communiquait pas ; & qu'il s'agit, dans la ſainte Ecriture, des prophètes juifs, plus que du peuple juif.

Or le trône seul de Dagon était demeuré en son lieu. Et c'est pour cette raison que les prêtres de Dagon, & tous ceux qui entrent dans son temple, ne marchent point sur le seuil du temple d'Azot jusqu'à aujourd'hui (6).

Or la main du Seigneur s'aggrava sur les Azotiens, & il les démolit, & il les frappa dans la plus secrète partie des fesses; & les campagnes bouillirent, & les champs aussi, au milieu de cette région; & il naquit des rats; & il fut fait une grande confusion de morts dans la cité.

Or ceux d'Azot, voyant ces sortes de plaies, dirent: que le coffre du Dieu d'Israël ne demeure plus chez nous & sur Dagon

---

(6) Le lord Bolingbroke fait sur cette aventure des réflexions trop critiques. « La ressource des vaincus, dit-il, est toujours de supposer des » miracles qui punissent les vainqueurs. Ces mots, *ne marchent point sur* » *le seuil du temple d'Azot jusqu'à aujourd'hui*, prouvent deux choses, » que ce miracle pitoyable ne fut imaginé que long-tems après, & que » l'auteur ignorait les coutumes des Phéniciens, dont il ne parle qu'au » hasard : il ne sait pas que les Phéniciens, les Syriens, les Egyptiens, les » Grecs & les Romains, consacraient le seuil de tous les temples; qu'il » n'était pas permis d'y poser le pied, & qu'on le baisait en entrant dans » le temple. »

Il fait une critique beaucoup plus insultante. Quoi! dit-il, Dagon avait un temple, Ascalon, Acaron, Sidon, Tyr, en avaient; & le Dieu d'Israël n'avait qu'un coffre; encore ses ennemis l'avaient-ils pris!

Nous avons déjà réfuté cette critique blasphématoire, en faisant voir que le temple du Seigneur devait être bâti à Jérusalem dans le tems marqué par la Providence, & que c'est par un autre dessein de la Providence qu'il fut détruit par les Babyloniens, ensuite par Hérode, qui en bâtit un plus beau; que le temple d'Hérode fut détruit par les Romains; & que les mahométans ont enfin élevé une mosquée sur la même plate-forme, & sur les mêmes fondemens construits par l'Iduméen Hérode.

Nous n'entrerons point dans la question, que propose dom Calmet, si le grand-prêtre Héli est damné : il n'appartient point aux hommes de damner les hommes. Laissons à Dieu seul ses jugemens.

notre Dieu. Et ils assemblèrent tous les princes philistins, & ils dirent : que ferons-nous de l'arche du Dieu d'Israël ? Les Géthéens dirent : qu'on la promène. Et ils promenèrent l'arche du Dieu d'Israël.

Et comme ils la promenaient de ville en ville, la main de Dieu se faisait sur eux, & il tuait grand nombre d'hommes ; & le boyau du fondement sortait à tous les habitans, tant grands que petits, & leur fondement sorti dehors se pourrissait...... L'arche du Seigneur fut dans le pays des Philistins pendant sept mois (7).

Et les Philistins firent venir leurs prêtres & leurs prophètes, & leur dirent : que ferons-nous de l'arche du Seigneur ? Dites-nous comment nous la renverrons en son lieu. Ils répondirent : si vous renvoyez l'arche du Dieu d'Israël, ne la renvoyez pas vuide, mais rendez-lui ce que vous lui devez pour le péché.... faites cinq anus d'or, & cinq rats d'or, selon le nombre des provinces des Philistins.... Pourquoi endurciriez-vous votre cœur, comme l'Egypte & Pharaon endurcirent leur cœur ? Pharaon, ayant été puni, ne renvoya-t-il pas les Hébreux ? Ne s'en allèrent-ils pas ?.... Prenez donc une charrette toute neuve, &

(7) Les incrédules, qui ne lisent les livres du Canon juif que comme les autres livres, ne peuvent concevoir ni que le Seigneur n'eût qu'un coffre pour temple, ni qu'il laissât prendre ce temple par ses ennemis, ni qu'ayant vu prendre ce temple portatif, il ne se vengeât qu'en envoyant des rats dans les champs des Philistins, & des hémorroïdes dans la plus secrète partie des fesses de ses vainqueurs. Mais qu'ils considèrent que c'est ainsi à-peu-près que le seigneur en usa quand Sara fut enlevée pour sa beauté à l'âge de soixante-cinq ans, & à l'âge de quatre-vingt-dix ans ; il ferma toutes les vulves, toutes les matrices de la cour d'Abimelec, roi d'un désert. Il y a peu de différence entre ce châtiment & celui des Philistins.

La commune opinion est que le Seigneur donna des hémorroïdes aux vainqueurs des Juifs. Nous sommes d'un sentiment contraire : les hémorroïdes, soit internes, soit externes, ne font point tomber le boyau rectum, qui d'ailleurs tombe très-rarement. La chûte du fondement est tout une autre maladie.

deux vaches pleines à qui on n'a pas encore mis le joug, & renfermez leurs veaux dans l'étable. Vous prendrez l'arche du Seigneur, & vous la mettrez sur la charrette, avec les figures d'or dans un panier, pour votre péché ; & laissez aller la charrette afin qu'elle aille.... Et vous la regarderez aller ; & si elle va à Bethsamès, ce sera le Dieu d'Israël qui nous aura fait ces grands maux (8).

Si elle n'y va point, nous saurons que ce n'est pas lui qui nous a frappés, & que tout est arrivé par hasard.

Ils firent donc ainsi, & prenant deux vaches qui allaitaient leurs veaux, ils les attelèrent à la charrette, & enfermèrent leurs veaux dans l'étable ; & ils mirent l'arche de Dieu sur la charrette, & les paniers où étaient les rats d'or, & les figures de l'anus & du fondement (9).....

La charrette vint dans le champ de Josué, de Bethsamès, & s'arrêta là. Et il y avait là une grande pierre.... & ils coupèrent

---

(8) Il est étrange que les prophètes des Philistins (peuple maudit) soient ici regardés comme de vrais prophètes ; mais chaque pays avait les siens ; & l'auteur, étant prophète lui même, respecte son caractère jusque dans les étrangers maudits qui en font profession. Le Seigneur inspire quand il veut les prophètes des faux dieux, témoin Balaam ; comme il accorde le don des miracles aux magiciens, témoins les magiciens d'Egypte Jannès & Mambrès, qui firent les mêmes miracles que Moïse.

Les vaches qui ramenèrent l'arche font une espece de miracle : elles vont d'elles-mêmes à Bethsamès, village qui semble appartenir en propre aux Hébreux. Il semble que ces vaches fussent prophétesses aussi.

(9) Les rats d'or & les anus d'or dans un panier sont les présens que les Philistins font au Dieu d'Israël leur ennemi. Les critiques prétendent qu'il n'est pas possible de forger une figure qui ressemble au trou qu'on nomme anus, plus qu'à tout autre trou rond, & que ces figures ne pouvaient être que de petits cercles, de petits anneaux d'or. Mais qu'importe l'exactitude de la figure ? Un anus mal fait peut servir d'expiation tout aussi bien qu'un anus fait au tour. Il ne s'agit ici que d'une offrande qui marque le respect que le Seigneur imposait aux vainqueurs même de son peuple.

les bois de la charrette, & ils immolèrent les deux vaches au Seigneur en holocauste.

Les lévites déposèrent l'arche du Seigneur & le panier sur la grande pierre; & les gens de Bethsamès offrirent des holocaustes, & immolèrent des victimes au Seigneur.

..... Or le Seigneur punit de mort ceux de Bethsamès, parce qu'ils avaient vu l'arche du Seigneur; & il fit mourir soixante & dix hommes du peuple & cinquante mille de la populace (10).

Et le peuple pleura, parce que le Seigneur avait frappé le peuple d'une si grande plaie..... Ils envoyèrent donc aux habitans de Cariathiarim; & ceux de Cariathiarim ramenèrent l'arche du Seigneur en Gabaa dans la maison d'Abinadab....

Et l'arche du Seigneur demeura donc à Cariathiarim; & elle y était depuis vingt ans, quand la maison d'Israël se reposa après le Seigneur.

---

(10) Le célèbre Docteur Kennicot dit que l'évêque d'Oxford & lui *sont bien revenus de leur préjugé en faveur du texte. Les Juifs & les Chrétiens*, dit-il, *ne se sont point fait scrupule d'exprimer leur répugnance à croire cette destruction de cinquante mille soixante & dix hommes.*

Le Seigneur ne punit ses ennemis qu'en leur donnant une maladie *dans la plus secrète partie des fesses*, pour avoir pris son arche; & il tue cinquante mille soixante & dix hommes de son propre peuple pour l'avoir regardée! une telle providence semble impénétrable. Nous avons déjà vu tant de milliers de ce peuple tués par ordre du Seigneur, que nous ne devons plus nous étonner. Plusieurs savans ont soutenu que ces phrases hébraïques, *Dieu les frappa*, *Dieu les fit mourir de mort*, *Dieu les arma*, *Dieu les conduisit*, signifient simplement, *ils moururent*, *ils s'armèrent*, *ils allèrent*: c'est ainsi que dans l'Ecriture un *vent de Dieu* veut dire un *grand vent*; une *montagne de Dieu*, une *grande montagne*. Mais cette explication ne résout pas la difficulté: on demande toujours pourquoi ces cinquante mille soixante & dix hommes moururent subitement. Calmet, il faut l'avouer, ne dit rien de satisfaisant. Convenons qu'il y a dans l'Ecriture bien des passages qu'il n'est pas donné aux hommes de comprendre: il est bon de nous humilier.

Il arriva que Samuel, étant devenu vieux, établit ses enfans juges sur Israël.... Mais ils ne se promenèrent point dans ses voies; ils déclinèrent vers l'avarice; ils reçurent des présens; ils pervertirent la justice (11).

Ainsi donc, tous les anciens d'Israël assemblés vinrent vers Samuel à Ramatha, & lui dirent: voilà que tu es vieux; tes enfans ne se promènent point dans tes voies; donne-nous donc un melch, un *roitelet*, comme en ont tous nos voisins, afin qu'il nous juge.

Ce discours déplut dans les yeux de Samuel, parce qu'ils avaient dit: donne-nous un roitelet; & Samuel pria au Seigneur.

Et le Seigneur lui dit: tu entends la voix de ce peuple qui t'a parlé; ce n'est point toi qu'il rejette, c'est moi; ils ne veulent plus que je règne sur eux (12).

C'est ainsi qu'ils ont toujours fait depuis que je les ai tirés

---

(11) Il est manifeste que les enfans de Samuel furent aussi corrompus que les enfans d'Héli son prédécesseur: cependant Samuel conserva toujours son pouvoir sur le peuple.

(12) Ce peuple lui demande enfin un roi; & Samuel fait dire expressément à Dieu: *Ce n'est point toi qu'il rejette, c'est moi.* On fait sur cette parole de Dieu une difficulté: il est certain, dit le docteur Arbutnoth, que Dieu pouvait gouverner aussi aisément son peuple par un roi que par un prêtre; ce roi pouvait lui être aussi subordonné que Samuel; la théocratie pouvait également subsister. M. Huet petit-neveu de l'évêque d'Avranches, que nous connaissons sous le nom de Hut, établi en Angleterre, dit, dans son livre intitulé *The man after God's ow heart*, qu'il est évident que Samuel voulait toujours gouverner; qu'il fut très-fâché de voir que le peuple voulait un roi; que toute sa conduite dénote un fourbe ambitieux & méchant. Il n'est pas permis d'avoir cette idée d'un prophète, d'un homme de Dieu. M. Huet le juge selon nos loix modernes: il le faut juger selon les loix juives, ou plutôt ne le point juger. Nous en parlerons ailleurs.

d'Egypte; ils m'ont délaissé; ils ont servi d'autres dieux; ils t'en font autant.

A présent rends-toi à leur voix; mais apprends-leur, & prédis-leur quels seront les usages de ce roi qui règnera sur eux.

Samuel rapporta donc le discours de Dieu au peuple qui lui avait démandé un roi, & lui dit: voyez quel sera l'usage du roi qui vous commandera.

Il prendra vos fils pour en faire ses charretiers; & il en fera des cavaliers; & il en fera des tribuns & des centurions, & des laboureurs de ses champs, & des moissonneurs de ses bleds, des forgerons pour lui faire des armes & des chariots. Et il fera, de vos filles, ses parfumeuses, ses cuisinieres & ses boulangères. Et il prendra vos meilleurs champs, vos meilleures vignes & vos meilleurs plants d'olivier (13) & les donnera à ses valets. Il prendra la dîme de vos bleds & de vos vignes, pour donner à ses eunuques. Et il prendra vos serviteurs & vos servantes, & vos jeunes gens & vos ânes, & les fera travailler pour lui (14).

---

(13) Cette énumération de toutes les tyrannies qu'un roi peut exercer sur son peuple, semble prouver que M. Huet pourrait être excusable de penser que Samuel voulait inspirer au peuple de l'horreur pour la royauté, & du respect pour le pouvoir sacerdotal. C'est, dit Arbuthnot, le premier exemple des querelles entre l'empire & le sacerdoce. *Samuel*, dit-il, *conatur evincere, reges fieri non jure divino, sed jure diabolico.*

Il est vrai que dans une histoire profane la conduite du prêtre Samuel pourrait être un peu suspecte; mais elle ne peut l'être dans un livre canonique.

(14) *Pour donner à ses eunuques*, semble marquer qu'il y avait déjà des eunuques dans la terre de Canaan, ou que du moins les princes voisins faisaient châtrer des hommes pour garder leurs femmes & leurs concubines. Cet usage barbare est bien plus ancien, s'il est vrai que les Pharaons d'Egypte eurent des eunuques du tems de Joseph.

Et

Et vous crierez alors contre la face de votre roi ; & le Seigneur ne vous exaucera point, parce que c'est vous-mêmes qui avez demandé un roi.

Or le peuple ne voulut point entendre ce discours de Samuel, & lui dit : non, nous aurons un roi sur nous ; nous serons comme les autres peuples ; & notre roi marchera à notre tête ; & il combattra nos combats pour nous.

Samuel, ayant entendu les paroles du peuple, les rapporta aux oreilles du Seigneur ; & le Seigneur lui dit : fais ce qu'ils te disent ; établis un roi sur eux. Et Samuel dit aux enfans d'Israël : que chacun s'en retourne à sa bourgade.

Il y avait un homme de la tribu de Benjamin nommé Cis, fort vigoureux ; il avait un fils appellé Saül, d'une belle figure, & qui surpassait le peuple de toute la tête.

Cis, père de Saül, avait perdu ses ânesses. Et Cis, père de Saül, dit à son fils : prends un petit valet avec toi, & va me chercher mes ânesses.

Après avoir cherché, le petit valet dit : voici un village où il y a un homme de Dieu ; c'est un homme noble ; tout ce qu'il prédit arrive infailliblement ; allons à lui ; peut-être il nous donnera des indications sur notre voyage.... Saül dit au petit valet : nous irons ; mais que porterons-nous à l'homme de Dieu ? le pain a manqué dans notre bissac, & nous n'avons rien pour donner à l'homme de Dieu (15).

Ceux qui pensent que tous les livres de la sainte Ecriture, jusqu'au livre des Rois inclusivement, ne furent écrits que du tems d'Esdras, disent que les rois de Babylone furent les premiers qui firent châtrer des hommes, après qu'on eut châtré les animaux pour rendre leur chair plus tendre & plus délicate. Les empereurs chrétiens ne prirent cette coutume que du tems de Constantin.

(15) Les incrédules prétendent que ce seul passage prouve que les prêtres

Et le petit valet répondit : voilà que j'ai trouvé le quart d'un ficle par hafard dans ma main ; donnons-le à l'homme de Dieu pour qu'il nous montre notre chemin.

Autrefois en Ifraël ceux qui allaient confulter Dieu fe difaient : allons confulter le voyant. Car celui qui s'appelle aujourd'hui prophète s'appellait alors voyant (16).

Et Saül dit au petit valet : tu parles très-bien ; viens, allons. Et ils allèrent dans le bourg où était l'homme de Dieu ; & comme ils montaient la colline du bourg, ils rencontrèrent des filles qui allaient puifer de l'eau. Ils dirent à ces filles : y a-t-il ici un voyant ? Les filles lui répondirent : le voilà devant toi ; va vîte..... Or le Seigneur avait révélé, la veille, à l'oreille de Samuel, que Saül arriverait, en lui difant : demain à cette même heure j'enverrai un homme de Benjamin ; & tu le facreras duc fur mon peuple d'Ifraël ; & il fauvera mon peuple de la main des Philiftins, parce que j'ai regardé mon peuple, & que fon cri eft venu jufqu'à moi.

& les prophètes juifs n'étaient que des gueux entiérement femblables à nos devins de village, qui difaient la bonne aventure pour quelque argent, & qui faifaient retrouver les chofes perdues. Milord Bolingbroke, M. Mallet fon éditeur, & M. Huet, en parlent comme des charlatans de Smithfields. Dom Calmet, bien plus judicieux, dit que fi on leur donnait de l'argent ou des denrées, c'était uniquement par refpect pour leur perfonne.

(16) Ces meffieurs prennent occafion de ce quart de ficle, de ce shelling donné par un petit garçon gardeur de chèvres au prophète Samuel, pour couvrir de mépris la nation juive. Saül & fon valet demandent dans un petit village la demeure du voyant, du devin, qui leur fera retrouver deux ou trois âneffes, comme on demande où demeure le favetier du village. Ce nom de devin, de voyant, qu'on donnait à ceux qu'on a depuis nommé prophètes, ces huit ou neuf fous préfentés à celui qu'on prétend avoir été juge & prince du peuple, font, felon ces critiques, les témoignages les plus palpables de la groffière ftupidité de l'auteur juif inconnu. Les fages commentateurs penfent tout le contraire : la fimplicité du petit gardeur de chèvres n'ôte rien à la dignité de Samuel ; s'il reçoit huit fous d'un petit garçon, cela ne l'empêchera pas d'oindre deux rois, & d'en couper un troifième par morceaux ; ces trois fonctions annoncent un très-grand feigneur.

Samuel ayant donc envisagé Saül, Dieu lui dit : voilà l'homme dont je t'avais parlé ; ce sera lui qui dominera sur mon peuple.

Saül, s'étant donc approché de Samuel au milieu de la porte, lui dit : enseigne-moi, je te prie, la maison du voyant. Samuel répondit à Saül, disant : c'est moi qui suis le voyant ; monte avec moi au lieu haut, afin que tu manges aujourd'hui avec moi ; & je te renverrai demain matin, & je te dirai tout ce que tu as sur le cœur.....

Or Samuel prit une petite fiole d'huile, & il la répandit sur la tête de Saül, & le baisa, & dit : voilà que le Seigneur t'a oint en prince ; & tu délivreras son peuple de la main de ses ennemis (17).

---

(17) Le savant Dom Calmet examine d'abord, si l'huilier que Samuel avait dans sa poche, était un pot de terre, un godet, ou une fiole de verre, quoique les Juifs ne connussent point le verre ; & il ne résout point cette question.

Non seulement Samuel a une révélation que les ânesses de Saül sont retrouvées ; mais il répand une bouteille d'huile sur la tête de Saül en signe de sa royauté ; & c'est delà que tout roi juif s'est depuis nommé Oint, Christ, dans les traductions grecques, & que les Juifs ont appellé les grands rois de Babylone & de Perse, du nom d'Oint, de Christ, d'Oint du Seigneur, Christ du Seigneur.

Il est dit dans le Lévitique, qu'Araon, tout prévaricateur, tout apostat qu'il était, fut oint par Mosé en qualité de grand-prêtre. Il se peut, en effet, que dans le désert, au milieu d'une disette affreuse, on eût trouvé une cruche d'huile que Mosé répandit sur les cheveux, la barbe & les habits d'Aaron : cette cérémonie convenait à un peuple pauvre ; & puisque le Dieu du ciel & de la terre y présidait, elle était sacrée. Les grands-prêtres juifs furent installés depuis avec la même onction d'huile. Toute cérémonie doit être publique ; Samuel pourtant n'huila pas d'abord la tête de Saül devant le peuple ; il crut apparemment qu'il ne pouvait imprimer un caractère plus auguste à Saül qu'en l'oignant de la même huile dont on prétend que lui Samuel avait été oint : cependant il n'est point dit que Samuel fût oint.

Quoi qu'il en soit, les rois juifs furent les seuls qui reçurent cette marque de la royauté. On ne connaît dans l'antiquité aucun prince oint par ses

Et voici le ſigne qui t'apprendra que Dieu t'a oint en prince. Tu rencontreras, en t'en retournant, deux hommes près du ſépulcre de Rachel ; & ils te diront qu'on a retrouvé tes âneſſes.... Tu viendras après à l'endroit nommé colline de Dieu, où il y a garniſon philiſtine ; & quand tu ſeras entré dans le bourg, tu rencontreras un troupeau de prophètes deſcendans de la montagne, avec des pſaltérions, des flûtes & des harpes.... Et l'eſprit du Seigneur tombera ſur toi, & tu prophétiſeras avec eux, & tu ſeras changé en un autre homme.... Et lorſque Saül fut venu à la colline, il rencontra une troupe de prophètes ; & l'eſprit de Dieu tomba ſur lui, & il prophétiſa au milieu d'eux. Et tous ceux qui l'avaient vu hier & avant-hier, diſaient : qu'eſt-il donc arrivé au fils de Cis ? Saül eſt-il devenu prophète (18)?

Après cela Samuel aſſembla le peuple à Maſphat ; & il dit aux enfans d'Iſraël : voici ce que dit le Seigneur Dieu d'Iſraël : j'ai tiré Iſraël de l'Egypte... mais aujourd'hui vous avez rejeté votre Dieu, qui ſeul vous avait ſauvés ; vous m'avez répondu : non ; vous m'avez dit : donnez-nous un roi. Eh bien ! préſentez-vous donc devant le Seigneur par tribus & par familles....

Et Samuel ayant jeté le ſort ſur toutes les tribus & ſur toutes les familles, il tomba enfin juſque ſur Saül, fils de Cis (19).

ſujets. On prit cette coutume en Italie ; & l'on croit que ce furent les uſurpateurs lombards, qui, devenus chrétiens, voulurent ſanctifier leur uſurpation en faiſant répandre de l'huile ſur leur tête par la main d'un évêque. Clovis ne fut pas oint ; mais l'uſurpateur Pepin le fut. On oignit quelques rois eſpagnols ; mais il y a long-tems que cet uſage eſt aboli en Eſpagne.

On ſait qu'un ange apporta du ciel une bouteille ſainte pleine d'huile pour ſacrer les rois de France ; mais l'hiſtoire de cette bouteille, appellée ſainte ampoule, eſt révoquée en doute par pluſieurs doctes : c'eſt une grande queſtion.

(18) L'huile de Saül eut quelque choſe de divin, puiſqu'elle le rendit prophète tout d'un coup ; ce qui était bien au-deſſus de la dignité de roi.

(19) Les critiques trouvent mauvais que Samuel oigne Saül roi, & le

Samuel prononça ensuite devant le peuple la loi du royaume, qu'il écrivit dans un livre, & la mit en dépôt devant le Seigneur (20)....

Environ un mois après, Naas l'Ammonite combattit contre Galaad. Et les gens de Jabès en Galaad dirent à Naas : reçois-nous à composition, & nous te servirons.

Naas l'Ammonite leur répondit : ma composition sera de vous arracher à tous l'œil droit. Les anciens de Jabès lui dirent : accordez-nous sept jours, afin que nous envoyions des messagers dans tout Israël ; & si personne ne vient nous défendre, nous nous rendrons à toi.

Or Saül (*revenant du labourage*) ayant fait la revue à Bésech, il trouva que son armée était de trois cent mille hommes des enfans d'Israël, & trente mille de Juda. Le lendemain il divisa son armée en trois corps, & ne cessa d'exterminer Ammon jusqu'à midi (21)....

---

fasse christ avant d'avoir assemblé le peuple & d'avoir obtenu son suffrage : s'il suffisait d'une bouteille d'huile pour régner, il n'y a personne qui ne pût se faire oindre roi par le vicaire de son village. Cette objection est forte en certains pays ; mais Samuel, qui était le voyant, savait bien que quand le peuple tirerait un roi au sort, le sort tomberait sur Saül, & qu'alors le peuple reconnaîtrait son légitime souverain déjà oint.

(20) Ils soutiennent encore que de jouer un roi aux dés (comme dit Boulanger) est une chose ridicule ; que le sort peut très-aisément tomber sur un homme incapable ; qu'on n'a jamais tiré ainsi un monarque qu'au gâteau des rois ; que chez les Grecs & chez les Romains on tirait aux dés un roi du festin ; mais que dans une affaire sérieuse on devait procéder sérieusement. La réponse déjà faite à cette critique, est que Dieu conduisait le sort, & qu'il disposait non seulement du tirage, mais aussi de la volonté du peuple.

Pour la loi du royaume, que Samuel prononça, on dispute si c'est le Lévitique ou le Deutéronome. Quelques commentateurs pensent que ce fut une loi faite par Samuel.

(21) Les incrédules ne sont pas surpris que Saül revînt du labourage ;

Alors Samuël dit à tout le peuple d'Iſraël : vous voyez que j'ai écouté votre voix, comme vous m'avez parlé ; je vous ai donné un roi ; pour moi, je ſuis vieux, mes cheveux ſont blancs..... *Et il ſe retira* (22).

Or Saül était le fils de l'année lorſqu'il commença à régner ; & il régna deux ans ſur Iſraël (23).

Les Philiſtins s'aſſemblèrent pour combattre contre Iſraël, avec trente mille chariots de guerre, ſix mille cavaliers, & une multitude comme le ſable de la mer ; & ils ſe campèrent à Machmas, à l'orient de Bethaven (24).

---

mais ils ne peuvent conſentir à le voir à la tête de trois cent trente mille combattans, dans le même tems que l'auteur dit que les Juifs étaient en ſervitude ; qu'ils n'avaient pas une lance, pas une épée ; que les Philiſtins leurs maîtres ne leur permettaient pas ſeulement un inſtrument de fer pour aiguiſer leurs charrues, leurs hoyaux, leurs ſerpettes. *Notre Gulliver*, dit le lord Bolingbroke, *a de telles fables, mais non de telles contradictions.*

Nous avouons que le texte eſt embarraſſant ; qu'il faut diſtinguer les tems ; que probablement les copiſtes ont fait des tranſpoſitions. Ce qui était vrai dans une année, peut ne l'être pas dans une autre. Peut-être même ces trois cent trente mille ſoldats peuvent ſe réduire à trois mille : il eſt aiſé de ſe méprendre aux chiffres. Le R. P. dom Calmet s'exprime en ces mots : *Il eſt fort croyable qu'il y a un peu d'exagération dans ce qui eſt dit de Saül & de Jonathas.*

(22) M. Huet de Londres dit encore, que la retraite de Samuel, en voyant Saül ſi bien accompagné, prouve aſſez ſon dépit de ne plus gouverner. Mais quand cela ſerait, quand Samuel aurait eu cette faibleſſe, quel eſt le chef d'une égliſe qui ne ſerait pas un peu fâché de perdre ſon pouvoir ? Nous verrons cependant que le pouvoir de Samuel ne diminua pas.

(23) Le même M. Huet ſe récrie ici ſur la contradiction & ſur l'anachroniſme : dans d'autres endroits, dit-il, l'Ecriture marque que Saül régna quarante ans. Il eſt vrai qu'il y a là une apparence de contradiction ; & dom Calmet lui-même n'a pu concilier les textes. Il ſe peut qu'il y ait là une erreur de copiſte.

(24) Mrs. Le Clerc, Freret, Boulanger, Mallet, Bolingbroke, Middleton,

Quand ceux d'Israël se virent ainsi pressés, ils se cachèrent dans les cavernes, dans les antres, dans les rochers, dans les citernes (25). Les autres passèrent le Jourdain, & vinrent au pays de Gad & de Galaad..... Et comme Saül était encore à Galgal, tout le peuple qui le suivait fut effrayé.

Saül attendit sept jours, selon l'ordre de Samuel; mais Samuel ne vint point à Galgal; & tout le peuple l'abandonnait.

Saül dit donc alors : qu'on m'apporte l'holocauste pacifique. Et il offrit l'holocauste; & à peine eut-il fini d'offrir l'holocauste, voici que Samuel arriva; & Saül alla au-devant de lui pour le saluer. Samuel lui dit : qu'as-tu fait? Saül lui répondit : voyant que tu ne venais point au jour que tu m'avais dit, & les Philistins étant en armes à Machmas, contraint par la nécessité, j'ai offert

---

se récrient sur ces trente mille chariots de guerre. Le docteur Stakhouse, dans son Histoire de la Bible, rejette ce passage. Calmet dit *que ce nombre de chariots de guerre paraît incroyable, & qu'on n'en a jamais tant vu à la fois*. Pharaon, continue-t-il, n'en avait que six cents; Jabin, roi d'Azor, neuf cents; Séfac, roi d'Egypte, douze cents; Zarar, roi d'Ethiopie, trois cents, &c.

Les critiques contestent encore à Calmet les neuf cents chariots du roi d'Azor. Tous conviennent, d'ailleurs, que tout le pays de Canaan ne connut la cavalerie que très-tard. Nous avons observé que dans ce pays montueux, entrecoupé de cavernes, on ne se servit jamais que d'ânes. Quand nous mettrions trois mille chariots au lieu de trente mille, nous ne contenterions pas encore les incrédules. Nous ne connaissons point de manière d'expliquer cet endroit. Nous pourrions hasarder de dire que le texte est corrompu; mais alors on nous répondrait que le Seigneur, qui a dicté ce texte, doit en avoir empêché l'altération. Alors nous répondrions qu'il a prévenu en effet les fautes de copistes dans les choses essentielles, mais non pas dans les détails de guerre, qui ne sont point nécessaires à salut.

(25) Les critiques disent que si Saül avait trois cent trente mille soldats & un prophète, & étant prophète lui-même, il n'avait rien à craindre; qu'il ne fallait pas s'enfuir dans des cavernes, quoique le pays en soit rempli. Il est à croire qu'on n'avait point alors des armées soudoyées, qui restassent continuellement sous le drapeau.

l'holocaufte. Samuel dit à Saül : Tu as fait follement ; tu n'as pas gardé les commandemens du Seigneur ; fi tu n'avais pas fait cela, le Seigneur aurait affermi pour jamais ton règne fur Ifraël ; mais ton règne ne fubfiftera point ; le Seigneur a cherché un homme felon fon cœur, & il l'a deftiné à régner fur fon peuple, parce que tu n'as pas obfervé les commandemens du Seigneur (26).

Samuel s'en alla ; & Saül ayant fait la revue de ceux qui étaient avec lui, il s'en trouva environ fix cents (27).

Même il ne trouvait point de forgerons dans toutes les terres d'Ifraël. Car les Philiftins le leur avaient défendu, de peur que les Hébreux ne forgeaffent une épée ou une lance ; & tous les Ifraélites étaient obligés d'aller chez les Philiftins pour éguifer le foc de leurs charrues, leurs cognées, leurs hoyaux & leurs ferpettes (28).

Et lorfque le jour du combat fut venu, il ne fe trouva pas un

---

(26) M. Huet de Londres déclare, que Samuel ne découvre ici que fa mauvaife volonté. Il prétend, avec Eftius & Calmet, que Samuel n'était point grand-prêtre, qu'il n'était que prêtre & prophète ; que Saül l'était comme lui ; qu'il avait prophétifé dès qu'il avait été oint, & qu'il étoit en droit d'offrir l'holocaufte. Samuel, dit-il, femble avoir manqué exprès de parole pour avoir occafion de blâmer Saül, & de le rendre odieux au peuple. Nous ne voyons pas que Samuel mérite cette accufation. Huet peut lui reprocher un peu de dureté, mais non pas de la fourberie. Cela ferait bon s'il avait été prêtre par-tout ailleurs que chez les Juifs.

(27) Le lecteur eft bien furpris de ne trouver Saül accompagné que de fix cents hommes, lorfque le moment d'auparavant il en avait trois cent trente mille. Nous en avons dit la raifon ; les armées n'étaient point foudoyées ; elles fe débandaient au bout de quelques jours, comme du tems de notre anarchie féodale.

(28) Nous avons parlé de cette puiffante objection : mais elle n'eft pas contre les trois cent trente mille hommes, qui peut-être n'avaient point d'armes ; elle n'eft que contre les fix cents hommes qui reftaient à Saül, & qui devaient être auffi défarmés. Le texte dit pofitivement que la victoire de Jonathas fut un miracle ; & cela répond à toutes les critiques.

Hébreu

Hébreu qui eût une épée ou une lance, hors Saül & Jonathas son fils.

Un certain jour il arriva que Jonathas, fils de Saül, dit à son écuyer : viens-t'en avec moi, & passons jusqu'au camp des Philistins. Et il n'en dit rien à son père.... Jonathas monta grimpant des pieds & des mains; & son écuyer derrière lui.... De façon qu'une partie des ennemis tomba sous la main de Jonathas; & son écuyer, qui le suivait, tua les autres. Ils tuèrent vingt hommes dans la moitié d'un arpent; & ce fut la première défaite des Philistins... (29).

Et les Israélites se réunirent. Saül fit alors ce serment : maudit sera l'homme qui aura mangé du pain de toute la journée, jusqu'à ce que je me sois vengé de mes ennemis. Et le peuple ne mangea point de pain....

En même tems ils vinrent dans un bois où la terre était couverte de miel. Or Jonathas n'avait pas entendu le serment de son père; il étendit sa verge qu'il tenait en main, & la trempa dans un rayon de miel; & l'ayant portée à sa bouche, ses yeux furent illuminés (30).

---

(29) Ce combat de deux hommes, qui n'ont qu'une lance & une épée, contre toute une armée, est fort extraordinaire. Mais aussi le texte nous apprend qu'il y avait là du miracle; & nous devons nous souvenir que Samson tua mille Philistins avec une mâchoire d'âne dans le commencement de sa servitude.

(30) Boulanger ne peut digérer ce serment de Saül. L'Ecriture, dit-il, nous le donne pour un homme attaqué de manie : il était, sans doute, dans un de ses accès quand il défendit à ses soldats de manger de toute la journée. La critique de Boulanger tombe à faux; car Saül n'était pas encore fou alors; il ne le devint que quelque tems après.

La terre couverte de miel a paru à d'autres critiques une trop grande exagération. Les abeilles ne font leurs ruches que dans des arbres. Les voyageurs assurent qu'il n'y a aucun arbre dans cette partie de la Palestine, excepté

Saül consulta donc le Seigneur, & lui dit : poursuivrai-je les Philistins, Et les livreras-tu entre les mains d'Israël dans ce jour? Et Dieu ne répondit point....

Et Saül dit au Seigneur : Seigneur d'Israël ! prononce ton jugement ; pourquoi n'as-tu pas répondu aujourd'hui à ton serviteur? découvre-nous si l'iniquité est dans moi ou dans mon fils Jonathas ; & si l'iniquité est dans le peuple, donne la sainteté..... Jonathas fut découvert, aussi bien que Saül ; & le peuple échappa... Et Saül dit : qu'on jette le sort entre moi & mon fils ; & le sort prit Jonathas.

Saül dit à Jonathas : dis moi ce que tu as fait. Jonathas répondit : en tâtant j'ai tâté un peu de miel au bout de ma verge ; & voilà que je meurs.... (31)

Et le peuple dit à Saül : quoi ! Jonathas mourra, lui qui a fait le grand salut d'Israël? cela n'est pas permis. Vive Dieu ! il ne tombera pas un poil de sa tête. Ainsi le peuple sauva Jonathas, afin qu'il ne mourût point... (32)

---

quelques oliviers, dans lesquels les abeilles ne logent jamais. Cette critique ne regarde que l'histoire naturelle, & ne touche point au fond des choses ; d'ailleurs Jonathas peut avoir trouvé une ruche dans le chêne de Mambré, qui subsistait encore du tems de Constantin, à ce qu'on dit.

(31) Cette résolution de Saül, d'immoler son fils pour avoir mangé un peu de miel, a quelque chose de semblable au serment de Jephté, qui fut forcé de sacrifier sa fille. Saül dit en propres mots à son fils : que Dieu me fasse tout le mal possible, & qu'il y ajoute encore, si tu ne meurs aujourd'hui, mon fils Jonathas !

Les savans allèguent encore cet exemple, pour prouver qu'il était très-commun d'immoler des hommes à Dieu. Mais les exemples de Saül & de Jephté ne concluent pas que les Juifs fissent si souvent des sacrifices de sang humain.

(32) On demande pourquoi le peuple n'empêcha pas Jephté d'immoler sa fille, comme il empêcha Saül d'immoler son fils. Nous n'en savons pas

Après cela Saül se retira; il ne poursuivit point les Philistins; & les Philistins se retirèrent en leur lieu....

Et Samuel dit à Saül : Le Seigneur m'a envoyé pour t'oindre en roi sur le peuple d'Israël; écoute donc maintenant la voix du Seigneur; voici ce que dit le Seigneur des armées : je me souviens qu'autrefois Amalec s'opposa à Israël dans son chemin quand il s'enfuyait d'Egypte; c'est pourquoi marche contre Amalec, frappe Amalec, détruis tout ce qui est à lui; ne lui pardonne point; ne convoite rien de tout ce qui lui appartient; tue tout, depuis l'homme jusqu'à la femme, & le petit enfant qui tette (33), le bœuf, la brebis, le chameau, & l'âne. Donc Saül commanda au peuple, & l'ayant assemblé comme des agneaux, il trouva deux cent mille hommes de pied, & dix mille hommes de Juda....

---

bien précisément la raison; mais nous oserons dire que le peuple, ayant mangé ce jour-là de la chair & du sang malgré la défense, craignait apparemment que le sort ne tombât sur lui comme il était tombé sur Jonathas; & qu'il devait être très-en colère contre Saül, qui avait été assez imprudent de défendre à ses troupes de reprendre un peu de force un jour de combat.

(33) La foule des critiques ne parle de ce passage qu'avec horreur. Quoi! s'écrie sur-tout le lord Bolingbroke, faire descendre le Créateur de l'univers dans un coin ignoré de ce misérable globe, pour dire à des Juifs : à propos, je me souviens qu'il y a environ quatre cents ans qu'un petit peuple vous refusa le passage; allons, vous avez une guerre terrible avec vos maîtres les Philistins, contre lesquels vous vous êtes révoltés; laissez-là cette guerre embarrassante; allez-vous-en contre ce petit peuple, qui ne voulut pas autrefois que vous vinssiez tout ravager chez lui en passant; tuez hommes, enfans, vieillards, femmes, filles, bœufs, vaches, chèvres, brebis, ânes; car comme vous êtes en guerre avec le peuple puissant des Philistins, il est bon que vous n'ayiez ni bœufs ni moutons à manger, ni ânes pour porter le bagage.

Ces paroles nous font frémir; & assurément si c'était un homme qui parlât, nous ne l'approuverions point; mais c'est Dieu qui parle; & ce n'est pas à nous de savoir quelle raison il avait pour ordonner qu'on tuât tous les Amalécites, leurs moutons & leurs ânes.

Et il marcha à ville d'Amalec ; & il dreffa des embufcades le long du torrent....

Et Saül frappa Amalec depuis Hévila jufqu'à Sur, vis-à-vis de l'Egypte. Et il prit vif Agag, roi des Amalécites, & tua tout le peuple dans la bouche du glaive.... Mais Saül & les Ifraélites épargnèrent Agag & l'élite des brebis, des bœufs, des béliers, & de ce qu'il y avait de plus beau en meubles & en vêtemens ; ils ne démolirent que ce qui parut vil & méprifable (34).

Alors le verbe du Seigneur fut fait à Samuel, difant : je me repens d'avoir fait Saül roi, parce qu'il m'a abandonné. Samuel en fut enflammé, & cria au Seigneur toute la nuit.

Donc s'étant levé avant jour pour aller chez Saül au matin, on lui annonça que Saül était venu fur le mont Carmel, où il s'érigeait un monument, un four triomphal, & que delà il était defcendu à Galgal. Samuel vint donc à Saül ; & Saül offrait au Seigneur un holocaufte des prémices du butin pris fur Amalec.

---

(34) Toujours les mêmes objections fur ces prodigieufes armées que le prétendu roi d'une horde d'efclaves lève en un moment. Les Turcs ont bien de la peine à conduire aujourd'hui une armée de quatre-vingt mille combattans complète. On demande encore ce que font devenus les autres cent vingt-mille foldats du melk Saül, lefquels étaient venus combattre fans avoir une feule épée, une feule flèche. Tout-à-l'heure, dit le fameux curé Meflier, l'armée de Saül était de trois cent trente mille hommes ; & il ne lui en refte plus que deux cent dix mille ; le refte apparemment eft allé conquérir le monde fur les pas de Séfoftris.

Ces railleries indécentes du curé Meflier ne font pas des raifons. Il était fort difficile de nourrir de fi grandes armées dans un petit pays tel que la Judée : on était obligé de licencier fes troupes au bout de peu de jours ; ainfi il ne ferait pas furprenant que Saül eût été un jour fuivi de trois cent mille hommes, & un autre de deux cent mille : il eft vrai qu'il faut au moins quelques épées, quelques flèches à tant de foldats, & que, felon le texte, ils n'en avaient point ; mais ils pouvaient fe fervir de frondes & de maffues.

Samuel lui dit : Le Seigneur t'a oint roi sur Israël ; le Seigneur t'a mis en voie, & t'a dit : va, tue tous les pécheurs Amalécites, & combats jusqu'à ce que tout soit tué ; pourquoi donc n'as-tu pas tout tué (35) ? Obéissance vaut mieux que victime ; il y a de la magie & de l'idolâtrie à ne pas obéir ; ainsi donc, puisque tu as rejeté la parole de Dieu, Dieu te rejette & ne veut plus que tu sois roi (36)....

---

(35) Les déclamations du lord Bolingbroke sur ce passage sont plus violentes que jamais. Si un prêtre, dit-il, avait été assez insolent & assez fou pour parler ainsi, je ne dis pas à notre roi Guillaume, mais au duc de Marlborough, on l'aurait pendu sur le champ au premier arbre. Samuel, ajoute-t-il, n'est point un prêtre de Dieu, c'est un prêtre du diable.

Toutes ces exclamations de tant de critiques partent du même principe ; ils jugent les Juifs comme ils jugeraient les autres hommes. *Pourquoi n'as-tu pas tout tué ?* serait ailleurs un discours infernal ; mais ici c'est Dieu qui parle par la bouche de Samuel ; & il est sans doute le maître de punir comme il veut, & quand il veut.

Les incrédules insistent : ils disent qu'il n'est que trop vrai qu'on s'est toujours servi du nom de Dieu pour excuser, si l'on pouvait, les crimes des hommes. Ils ont raison quand ils parlent des autres religions; mais ils ont tort quand il s'agit de la religion juive. Il leur semble absurde que Dieu ordonne qu'on tue toutes les brebis & tous les ânes ; mais on leur dira toujours que ce n'est pas à eux de juger la Providence.

(36) La querelle entre le sceptre & l'encensoir, qui a troublé si longtems tant de nations, est ici bien marquée ; nous ne pouvons en disconvenir. Samuel dit au roi que sa désobéissance aux ordres que ce prince a reçus de lui de la part de Dieu, est aussi coupable que le serait la magie & l'idolâtrie ; & il déclare à Saül : Dieu ne veut plus que tu règnes. C'est une question épineuse, si Saül devait l'en croire sur sa parole.

M. Freret prétend que Saül pouvait lui dire : donne-moi un signe, fais-moi un miracle, pour me prouver que Dieu veut me détrôner ; comme tu me donnas un signe quand tu me fis oint ; tu me fis alors retrouver mes ânesses ; fais au moins quelque chose de semblable.

Les commentateurs sont d'une autre opinion : ils disent que dès qu'un prophète a donné une fois un signe, il n'est plus obligé d'en donner d'autre.

Et Samuel ſe retourna pour s'en aller.... Mais Saül le prit par le haut de ſon manteau, qu'il déchira.

Et Samuel dit : comme tu as déchiré mon manteau, Dieu déchire aujourd'hui le royaume d'Iſraël, & le donne à un autre qui vaut mieux que toi.... Saül lui dit : j'ai péché ; mais au moins rends-moi quelque honneur devant les anciens du peuple.....

Samuel dit : qu'on m'amène Agag, roi d'Amalec. Et on lui amena Agag, qui était fort gras & tout tremblant. Et Samuel lui dit : comme ton épée a ravi des enfans à des mères, ainſi ta mère ſera ſans enfans parmi les femmes. Et il le coupa en morceaux à Galgal (37)...

Or Samuel vint à Bethléem, ſelon l'ordre du Seigneur ; & les anciens de Bethléem, tout ſurpris, lui dirent : viens-tu ici en homme pacifique ? Et il répondit : je viens en pacifique pour immoler au Seigneur ; purifiez-vous, & venez avec moi pour que je ſacrifie.

Samuel purifia donc Iſaï & ſes enfans, & il les appella au ſacrifice......

---

(37) Pluſieurs perſonnes excuſent les emportemens du lord Bolingbroke quand ils liſent ce paſſage. Un prêtre, un miniſtre de paix, un homme qui ſerait ſouillé pour avoir touché ſeulement un corps mort, couper un roi en morceaux comme on coupe un poulet à table ! faire de ſa main ce qu'un bourreau tremblerait de faire ! Il n'y a perſonne que la lecture de ce paſſage ne pénètre d'horreur. Enfin quand on eſt revenu du friſſonnement qu'on a éprouvé, on eſt tenté de croire que cette abomination eſt impoſſible ; un vieillard, tel que Samuel, aura eu difficilement la force de hacher en pièces un homme.

Calmet dit *que le zèle arma Samuel dans cette occaſion pour venger la gloire du Seigneur* ; il veut dire apparemment la *juſtice*. Peut-être qu'Agag avait mérité la mort ; car quelle gloire peut revenir à Dieu de ce qu'un prêtre coupe un ſouverain en morceaux ? Nous tremblons en examinant cette barbarie abſurde : adorons la Providence ſans raiſonner.

Et Samuel dit à Isaï : sont-ce là tous tes enfans ? Isaï lui répondit : il en reste encore un petit, qui garde les brebis. Et Samuel dit à Isaï : fais-le venir ; car nous ne nous mettrons à table que quand il sera venu... On l'amena (38) donc. Il était roux & très-beau. Et Dieu dit à Samuel : c'est celui-là que tu dois oindre. Samuel prit donc une corne pleine d'huile, & oignit David au milieu de ses frères. Et le souffle du Seigneur vint sur David ; & le souffle du Seigneur se retira de Saül ; & Dieu envoya à Saül un mauvais esprit (39)....

---

(38) Il semble étrange que les habitans de Bethléem demandent à Samuel : viens-tu ici avec un esprit de paix ? Bethléem n'appartenait donc pas à Saül ; & cela est très-vraisemblable : car Jérusalem, qui est tout auprès, n'était point à lui. Il y avait donc dans Bethléem des Cananéens qui dominaient, & des Juifs tributaires. C'est aux Juifs pourtant que Samuel s'adressa : *purifiez-vous, & venez avec moi.* Jamais histoire ne fut plus divine ; mais aussi elle est très-obscure aux yeux des hommes.

(39) Calmet observe que c'était une beauté chez les Juifs d'être roux, & que l'époux ou l'amant du Cantique des cantiques était rousseau. Nous ne sommes pas de cette opinion. L'amant du Cantique des cantiques était d'un blanc mêlé de rouge, *candidus & rubicundus.*

Mais le sacre de David est un objet plus important. C'est d'abord une chose remarquable que Dieu parle à Samuel chez le père de David même, en présence de toute la maison. Il faut croire qu'il lui parlait intérieurement : mais alors comment les assistans pouvaient-ils deviner qu'il avait une mission particulière & divine ? Tous les Juifs devaient savoir que Saül régnait parce que Samuel lui avait répandu de l'huile sur la tête. Or quand il en fait autant à David, son père, sa mère, ses frères & les assistans devaient s'appercevoir qu'il faisait un roi nouveau, & que par-là il exposait toute la famille à la vengeance de Saül. Il y a là quelque difficulté ; mais elle disparaît, dès qu'on sait que Samuel était inspiré.

Boulanger dit qu'il n'y a jamais eu de scène du théâtre italien plus comique que celle d'un prêtre de village qui vient chez un paysan, avec une bouteille d'huile dans sa poche, oindre un petit garçon rousseau, & faire une révolution dans l'état. Mais il ajoute que cet état & ce petit garçon rousseau ne méritaient pas un autre historien. Nous laissons ces blasphêmes pour ce qu'ils valent.

Et les officiers de Saül lui dirent : tu vois qu'un mauvais souffle de Dieu te trouble ; s'il te plaît, tes serviteurs iront chercher un joueur de harpe, afin que, quand le mauvais souffle de Dieu te troublera le plus, il touche de la harpe avec sa main, & qu'il te soulage... Saül dit à ses serviteurs : allez-moi chercher quelqu'un qui sache bien harper. Et l'un de ses serviteurs lui dit : j'ai vu un des fils d'Isaï de Bethléem, qui harpe fort bien ; c'est un jeune homme très-fort & belliqueux, prudent dans ses paroles, fort beau, & Dieu est avec lui (40).

Saül fit donc dire à Isaï : envoie-moi ton fils qui est dans les pâturages. Isaï prit aussitôt un âne avec des pains, une cruche de vin & un chevreau, & les envoya à Saül par la main de son fils David....

Saül aima fort David ; & il le fit son écuyer ; & toutes les fois que le mauvais souffle du Seigneur rendait Saül maniaque, David prenait sa harpe, il en jouait, Saül était soulagé, & le souffle malin s'en allait (41).

Cependant les Philistins assemblèrent toutes leurs troupes

---

(40) Les commentateurs exaltent ici le pouvoir de la musique. Calmet remarque, que Terpandre appaisa une sédition en jouant de la lyre ; & il cite Henri Etienne, qui vit, dans la tour d'Angleterre, un lion quitter son dîner pour entendre un violon. Ces exemples sont assez étrangers à la maladie de Saül.

Le souffle malin de Dieu, c'est-à-dire un souffle très-malin, une espèce de possession, l'avait rendu maniaque ; &, selon plusieurs commentateurs, Dieu l'avait abandonné au diable. Mais il est prouvé que les Juifs ne connaissaient point encore d'esprit malin, de diable, qui s'emparât du corps des hommes ; c'était une doctrine des Chaldéens & des Persans ; & jusqu'ici il n'en est pas encore question dans les livres saints.

(41) Les commentateurs remarquent que c'était un don particulier, communiqué de Dieu à David, de guérir les accès de folie dont Saül était attaqué. Mais en même tems ils veulent expliquer si ce don était la suite de son sacre, & de l'huile que Samuel avait répandue sur sa tête.

pour



pour le combat. Saül & les enfans d'Israël s'assemblèrent aussi. Les Philistins étaient sur une montagne, & les Juifs étaient d'un autre côté sur une montagne.

Et il arriva qu'un bâtard sortit du camp des Philistins ; il était de Geth, & il avait six coudées & une palme de haut (douze pieds & demi ; & il avait des bottes d'airain, & un grand bouclier d'airain sur les épaules. La hampe de sa lance était comme un grand bois des tisserands, & le fer de sa lance pesait six cents sicles (vingt livres); & son écuyer marchait devant lui... Et il venait crier devant les phalanges d'Israël ; & il disait : si quelqu'un veut se battre contre moi (42), & s'il me tue, nous serons vos esclaves ; mais si je le tue, vous serez nos esclaves.... Saül & tous les Israélites, entendant le verbe de ce Philistin, étaient stupéfaits, & tremblaient de peur.

Or David était fils d'un homme d'Ephrata, dont il a été parlé ; son nom était Isaï, qui avait huit fils, & qui était fort vieux, & très-âgé parmi les hommes.

Les trois plus grands de ses fils s'en allèrent après Saül pour

---

(42) On remarque qu'en cet endroit l'histoire est interrompue, & que l'auteur sacré passe rapidement de la folie de Saül à des opérations de guerre. Rarement il se sert de transitions. Quelques uns même affirment que c'est une marque infaillible de l'inspiration, de passer rapidement d'un objet à un autre. La cause, l'objet & les détails de cette guerre ne sont pas exprimés selon notre méthode : c'est à nous à nous conformer à celle de l'auteur.

Ce géant Goliath, qui avait douze pieds & demi de haut, ne doit pas paraître une chose extraordinaire après les géants que nous avons vu dans la Genèse. Il est vrai que nous ne voyons plus aujourd'hui d'hommes de cette taille ; telle est même la constitution du corps humain, que cette excessive hauteur, en dérangeant toutes les proportions, rendrait ce géant très-faible & incapable de se soutenir. Il faut regarder Goliath comme un prodige que Dieu suscitait pour manifester la gloire de David.

La Vulgate se sert ici du mot phalange, qui ne fut connu que long-tems après ; c'est une anticipation.



le combat. David était le plus petit, & il avait quitté Saül pour venir paître les troupeaux à Bethléem (43).

Cependant ce Philistin se présentait au combat le matin & le soir, & resta là debout pendant quarante jours...

Or Isaï dit à David, son fils : tiens, prends un litron de farine d'orge & dix pains, & cours à tes frères dans le camp. Porte aussi dix fromages à leur capitaine ; visite tes frères, & vois comme ils se comportent..... David se leva dès la pointe du jour, laissa son troupeau à un autre, & s'en alla tout chargé comme son père lui avait dit, & vint au lieu de Magala, où l'armée s'était avancée pour donner bataille, & qui criait déjà bataille..... David, ayant donc laissé au bagage tout ce qu'il avait apporté, courut au lieu de la bataille, voir comment ses frères se comportaient (44). Et comme il parlait encore, voilà que le bâtard nommé Goliath, Philistin de Geth, vint recommencer ses bravades ; & tous les Israélites qui l'entendaient se mirent à fuir devant sa face en tremblant de peur.... Et un homme d'Israël se mit à dire : voyez-vous ce Philistin qui vient insulter Israël ? S'il se trouve quelqu'un qui puisse le tuer, le roi l'enrichira de grandes richesses, & lui donnera sa fille, & sa famille sera affranchie de tout péage en Israël. Et David disait à ceux qui étaient auprès de lui : que donnera-t-on à celui qui tuera ce Philistin ? Et le peuple lui répétait les mêmes discours....

Or ces paroles de David, ayant été entendues, furent rap-

(43) M. Huet de Londres dit qu'il n'est pas naturel que David, ayant été fait écuyer du roi, le quittât pour aller paître des troupeaux au milieu de la guerre. Il convient que chez les anciens peuples, & sur-tout chez les premiers Romains, il n'était pas rare de passer de la charrue au commandement des armées ; mais il soutient que personne ne quitta jamais l'armée pour mener les brebis paître. Il se peut cependant que le père de David l'eût appellé auprès de lui pour quelque autre raison, & qu'étant chez son père, il lui eût rendu les mêmes services qu'auparavant.

(44) On fait toujours la même question, pourquoi l'écuyer du roi l'avait abandonné. Nous y avons déjà répondu.

portées au roi. Et Saül l'ayant fait venir devant lui, David lui parla ainsi (45) : Que personne n'ait le cœur troublé à cause de Goliath ; car j'irai, moi ton serviteur, & je combattrai ce Philistin.... Et Saül lui dit : tu ne saurais résister à ce Philistin, parce que tu n'es qu'un enfant, & qu'il est homme de guerre dès sa jeunesse.... Et David ajouta : le Seigneur, qui m'a délivré de la main d'un lion & de la main d'un ours, me délivrera de la main de ce Philistin (46).... Saül dit donc à David : va, & que le Seigneur soit avec toi ; & il lui donna ses armes, lui mit sur la tête un casque d'airain, & sur le corps une cuirasse.... Et David, ayant ceint l'épée par-dessus sa tunique, commença à essayer s'il pouvait marcher avec ces armes ; car il n'y était pas accoutumé. David dit donc à Saül : je ne puis marcher avec ces armes, car je n'en ai pas l'habitude ; & il quitta ses armes. Il prit le bâton qu'il avait coutume de porter ; & il prit dans le torrent cinq pierres, & les mit dans sa panetière ; & tenant sa fronde à la main, il marcha contre le Philistin.

Le Philistin s'avança aussi, & s'approcha de David, ayant devant lui son écuyer. Et lorsqu'il eut regardé David, voyant que c'était un adolescent roux & beau à voir, il le méprisa & lui dit : suis-je un chien, pour que tu viennes à moi avec un bâton ?....

Et David mit la main dans sa panetière, prit une pierre, la lança avec sa fronde ; la pierre s'enfonça dans le front du Phi-

(45) Les critiques disent que ces histoires de géants vaincus par des hommes d'une taille médiocre, sont très-communes dans l'antiquité, soit qu'elles aient été véritables, soit qu'elles aient été inventées. Un fait n'est pas toujours romanesque, pour avoir l'air romanesque. Ils censurent ces paroles de David, *que donnera-t-on* ? Il semble que David ne combatte pas par amour pour la patrie, mais par l'espoir du gain. Mais il est permis de desirer une juste récompense.

(46) Il y a des naturalistes qui prétendent qu'on ne voit point d'ours dans les pays qui nourrissent des lions. Nous ne sommes pas assez instruits de cette particularité pour les réfuter ; l'histoire sacrée est plus croyable qu'eux.

liſtin, & il tomba le viſage contre terre..... David courut, & ſe jeta ſur le Philiſtin, prit ſon épée, la tira du fourreau, le tua, & coupa ſa tête (47).

Les Philiſtins voyant que le plus fort d'entr'eux était mort, ils s'enfuirent....

Et David prit la tête du Philiſtin; il la porta dans Jéruſalem, & il mit ſes armes dans ſa tente....

Or lorſque Saül avait vu que David marchait contre le Philiſtin, il dit à Abner, prince de ſa milice: qui eſt ce jeune homme? de quelle famille eſt-il? Abner lui répondit: vive ton ame! ô roi! je n'en ſais rien. Le roi lui dit: va l'interroger; il faut ſavoir de qui cet enfant eſt fils.... Et lorſque David fut retourné du combat après avoir tué le Philiſtin, Abner le préſenta au roi, tenant en ſa main la tête de Goliath.... Et Saül lui dit: de quelle famille es-tu? David lui dit: je ſuis un des fils d'Iſaï ton ſerviteur, de Bethléem (48).

Or quand David revenait après avoir tué le Philiſtin, les femmes ſortirent de toutes les villes d'Iſraël, chantant en chœur & danſant au-devant du roi Saül, avec des flûtes, des tambours

(47) D'autres critiques diſent qu'un caillou, lancé de bas en haut contre un caſque d'airain, ne peut s'enfoncer dans le front: c'eſt une objection vaine.

(48) Il eſt plus difficile de répondre à ceux qui ne peuvent comprendre comment Saül ignore quel eſt ce David, comment il ne reconnait point ſon joueur de harpe, ſon écuyer, qui portait ſes armes. Nous n'avons point de ſolution pour cette difficulté; mais conſidérons que ces contradictions ne ſont qu'hiſtoriques, & qu'elles ne touchent ni à la foi, ni aux bonnes mœurs.

On ne peut comprendre encore comment David porta la tête de Goliath à Jéruſalem, qui n'appartenait point alors au peuple de Dieu; mais c'eſt une anticipation; il ſe peut que David, s'étant emparé pluſieurs années après de la place de Jéruſalem, y ait porté le crâne de Goliath.

& des instrumens à trois cordes; elles chantaient dans leurs chansons : Saül en a tué mille, & David dix mille.

Cette chanson mit Saül dans une grande colère..... Le lendemain le souffle malin du Seigneur s'empara de Saül; il prophétisait au milieu de sa maison; & David jouait de la harpe devant lui comme à l'accoutumée; & Saül tenait sa lance; il la jeta contre David pour le clouer à la muraille. David se détourna, & évita le coup deux fois (49)....

Le tems étant venu que Saül devait donner Mérob sa fille en mariage à David, il la donna en mariage à Hadriel Molathite. Mais Michol, autre fille de Saül, était amoureuse de David; cela fut rapporté à Saül; & il en fut bien aise; car il dit: je lui donnerai celle-ci; elle lui sera pierre d'achoppement; elle le fera tomber dans les mains des Philistins. Or donc, dit-il à David, tu seras mon gendre à deux conditions.... Et ensuite il lui fit dire par ses officiers : le roi n'a point besoin de présent de noces pour sa fille; il ne te demande que cent prépuces des Philistins...... Quelques jours après, David marcha avec ses soldats; il tua deux cents Philistins, & apporta au roi deux cents prépuces, qu'il compta devant lui; & Saül lui donna sa fille Michol......

Alors Saül ordonna à Jonathas son fils & à tous ses serviteurs de tuer David; mais Jonathas aimait beaucoup David, & il lui donna avis que son père voulait le tuer (50).....

(49) L'auteur sacré nous représente ici Saül dans un accès de folie. Quelques commentateurs disent que ce n'était qu'un accès de colère, & qu'il était jaloux de la chanson qu'on chantait à l'honneur de David, & sur-tout de ce qu'il avait été oint en secret.

(50) M. Huet d'Angleterre trouve de la contradiction dans la conduite de Saül, qui veut toujours tuer David, qui est jaloux de lui, & qui lui donne sa fille Michol en mariage. Mais il est dit que Saül était possédé d'un esprit malin. Lorsque le roi de France Charles VI donna sa fille au roi d'An-



Or il arriva que le souffle malin du Seigneur se saisit encore de Saül; & Saül étant dans sa maison, comme David harpait de la harpe, il voulut le clouer contre la muraille avec sa lance; & David s'enfuit.

Saül envoya ses gardes dans la maison de David pour le tuer le lendemain matin.... Michol sa femme le fit sauter par une fenêtre, & il s'enfuit.....

Michol aussitôt prit un Téraphim, le coucha dans son lit à la place de David, & lui mit sur la tête une peau de chevre (51)....

David s'enfuit donc & se sauva, & alla trouver Samuel à Ramatha. Cela fut rapporté à Saül, qui envoya des archers pour prendre David. Mais les archers ayant vu une troupe de prophètes qui prophétisaient, & Samuel qui prophétisait par-dessus eux, ils furent saisis eux-mêmes du souffle du Seigneur, & ils prophétisèrent aussi......

Saül, en ayant été averti, envoya d'autres archers; & ils prophétisèrent de même.

Il en envoya encore; & ils prophétisèrent tout comme les autres. Enfin, il y alla lui-même; & le souffle du Seigneur fut

---

gleterre son ennemi, on avoue qu'il était fou. A l'égard des deux cents prépuces, chaque pays a ses usages: on apporte aux Turcs des têtes; on apportait aux Scythes des crânes; on apporte aux Iroquois des chevelures.

(51) Voilà la guerre déclarée entre Saül & David; le beau-père craint toujours que le gendre ne le détrône; cela ne peut être autrement. Quand Samuel a oint deux rois, deux christs, il a excité nécessairement une guerre civile. Michol sauve son mari en mettant une figure dans son lit coëffée d'une peau de chèvre: cette peau de chèvre était-elle le bonnet de nuit ordinaire de David? C'était un Téraphim; mais un Téraphim était, dit-on, une idole. Michol faisait-elle coucher des idoles avec elle? Voulait-elle que les satellites envoyés par Saül prissent cette idole pour son mari? Voulait-elle que la peau de chèvre fût prise pour la chevelure rousse de David? C'est sur quoi les commentateurs ne s'accordent pas.

ſur lui, & il prophétiſa pendant tout le chemin.... Il ſe dépouilla de ſes habits, prophétiſa avec tous les autres devant Samuel, & reſta tout nu le jour & la nuit. C'eſt delà qu'eſt venu le proverbe, Saül eſt donc auſſi devenu prophète (52)?.....

David s'enfuit donc; & tous les gens qui étaient mal dans leurs affaires, chargés de dettes, & d'un naturel amer, s'aſſemblèrent autour de lui dans la caverne d'Odolame; & il fut leur prince.

Or il y avait dans le déſert de Mahon un homme très-riche nommé Nabal, qui poſſédait ſur le Carmel trois mille brebis & mille chèvres; & il fit tondre ſes brebis ſur le mont Carmel. Sa femme Abigaïl était prudente & fort belle à voir. David envoya dix de ſes gens à Nabal, lui dire: nous venons dans un bon jour; donnez à vos ſerviteurs & à votre fils David le plus que vous pourrez. Nabal répondit: qui eſt ce David? on ne voit que des ſerviteurs qui fuient leur maître; vraiment oui! j'irai donner mon pain, mon eau & mes moutons, à des gens que je ne connais pas! (53)

Alors David dit à ſes garçons: que chacun prenne ſon épée. Et David prit auſſi ſon épée, & il marcha vers Nabal avec quatre cents ſoldats, & en laiſſa deux cents au bagage.

---

(52) L'auteur ſacré a déjà donné une autre origine à ce proverbe. M. Boulanger, compare ici témérairement Saül à un juge de village en baſſe-Bretagne, nommé Kerlotin, qui envoya chercher un témoin par un huiſſier; le témoin buvait au cabaret, & l'huiſſier reſta avec lui à boire: il dépêche un ſecond huiſſier, qui reſte à boire avec eux: il y va lui-même; il boit & s'enivre; & le procès ne fut point jugé.

(53) M. Huet de Londres déclare la conduite de David inſoutenable; il oſe le comparer à un capitaine de bandits, qui a ramaſſé juſqu'à ſix cents coupe-jarrets, & qui court les champs avec cette troupe de coquins, ne diſtinguant ni amis ni ennemis, rançonnant, pillant tout ce qu'il rencontre. Mais cette expédition n'eſt pas approuvée dans la ſainte Ecriture: l'auteur ſacré ne lui donne ni louange ni blâme; il raconte le fait ſimplement.

Mais la belle Abigaïl prit deux cents pains, deux outres de vin, cinq moutons cuits, cinq boisseaux de farine d'orge, cent paquets de raisins secs, & deux cents cabas de figues, & les mit sur des ânes.

Abigaïl, ayant apperçu David, descendit aussitôt de son âne, tomba sur sa face devant David, & l'adora, & lui dit: que ces petits présens apportés à monseigneur par sa servante, pour lui & pour ses garçons, soient reçus avec bonté de monseigneur.... David lui répondit : sois bénie toi-même ; car sans cela, vive Dieu ! si tu n'étais venue promptement, Nabal ne serait pas en vie, & il ne serait pas resté un de ses gens qui pût pisser contre les murailles.

Or, dix jours après, le Seigneur frappa Nabal; & il mourut... Abigaïl monta vîte sur son âne, avec cinq servantes à pied; & David l'épousa le jour même (54).

David épousa aussi Achinoam ; & l'une & l'autre furent ses femmes.

Saül, voyant cela, donna sa fille Michol, femme de David, à Phati. David s'en alla, avec six cents hommes, chez Akis, Philistin, roi de Geth. Akis lui donna la ville de Sicheleg ; & David demeura dans le pays des Philistins un an & quatre mois.... Il faisait des courses avec ses gens, sur les alliés d'Akis, à Jésuri, à Jerzi, chez les Amalécites. Il tuait tout ce qu'il

---

(54) M. Huet continue, & dit que si on avait voulu écrire l'histoire d'un brigand, d'un voleur de grand chemin, on ne s'y serait pas pris autrement ; que ce Nabal, qui, après avoir été pillé, meurt au bout de peu de jours, & David qui épousa sur le champ sa veuve, laissent de violens soupçons. Si David, dit-il, a été selon le cœur de Dieu, ce n'est pas dans cette occasion.

Nous confessons qu'aujourd'hui une telle conduite ne serait point approuvée dans un oint du Seigneur. Nous pouvons dire que David fit pénitence, & que cette aventure fut comprise dans les sept pseaumes pénitentiaux implicitement. Nous n'osons prétendre que David fût impeccable.

rencontrait,

rencontrait, sans pardonner ni à homme ni à femme, enlevant brebis, bœufs, ânes, chameaux, meubles, habits, & revenait vers Akis (55).

Et lorsque le roi Akis lui disait : où as-tu couru aujourd'hui? David lui répondait : j'ai couru au midi vers Juda.... Or David ne laissait en vie ni homme ni femme, disant : je les tue, de peur qu'ils ne parlent contre nous.

Akis se fiait donc à lui, disant : il fait bien du mal à Israël ; il me sera toujours fidèle.... Et il dit à David : je ne confierai qu'à toi la garde de ma personne (56)....

---

(55) M. Huet remarque que d'abord David contrefit le fou & l'imbécille devant le roi Akis, chez lequel il s'était refugié. Ce n'est pas une excellente manière d'inspirer la confiance à un roi qu'on se propose de servir à la guerre ; mais la manière dont David sert ce roi son bienfaicteur, est encore plus extraordinaire : il lui fait accroire qu'il fait des courses contre les Israélites, & c'est contre les propres amis de son bienfaicteur qu'il fait ces courses sanguinaires ; il tue tout, il extermine tout, jusqu'aux enfans, de peur, dit-il, qu'ils ne parlent. Mais comment ce roi pouvait-il ignorer que David combattait contre lui-même sous prétexte de combattre pour lui? Il fallait que ce roi Akis fût plus imbécille que David n'avait feint de l'être devant lui. M. Huet déclare David & Akis également fous, & David le plus scélérat de tous les hommes. Il aurait dû, dit-il, parler de cette action abominable dans ses pseaumes.

On peut répondre à M. Huet, que David, dans cette guerre civile, ne portait pas au moins le ravage chez ses compatriotes ; qu'il ne trahissait & qu'il n'égorgeait que ses alliés, lesquels étaient des infidèles.

Il y a aussi des commentateurs éclairés qui, regardant David comme l'exécuteur des vengeances de Dieu, l'absolvent de tout péché dans cette occasion.

(56) Voilà David qui, d'écuyer & de gendre de Saül son roi, devient formellement capitaine des gardes de l'ennemi d'Israël. Il est difficile, nous l'avouons avec douleur, de justifier toute cette conduite selon le monde ; mais selon les desseins inscrutables de Dieu, & selon la barbarie abominable de ces tems-là, nous devons suspendre notre jugement, & tâcher d'être justes dans le tems où nous sommes, sans examiner ce qui était juste ou injuste alors.

Or les Philistins s'étant assemblés, Saül ayant aussi assemblé ses gens vers Gelboé, & ayant vu les Philistins, il trembla de peur. Il consulta le Seigneur; mais il ne lui répondit rien, ni par les songes, ni par les prêtres, ni par les prophètes (57).

Et il dit à un de ses gens : va me chercher une femme (une ventriloque) qui ait un ob, un esprit de Python (58)....

---

(57) Il est défendu dans le Deutéronome d'expliquer les songes; mais Dieu se réservait le droit de les expliquer lui-même. Aujourd'hui un général d'armée qui déterminerait ses opérations de campagne sur un songe, ne serait pas regardé comme un homme bien sensé. Mais, nous l'avons déjà dit, ces tems-là n'ont rien de commun avec les nôtres.

(58) Les devins, les sorciers, les pythonisses, les prophètes, dans tous les pays, ont toujours affecté de parler du creux de la poitrine, & de former des sons qui ont quelque chose de sombre & de lugubre : ils se disaient tous agités d'un esprit qui les faisait parler autrement que les autres hommes; & la populace se laissait prendre à ces infames simagrées, qui effrayaient les femmes & les enfans. Les premiers prophètes des Cevènes, vers l'an 1704, parlaient tous du creux de la poitrine, & traînaient un peuple fanatique après eux. Il n'en était pas ainsi des vrais prophètes du Seigneur.

Saül demande une femme qui ait un ob; la Vulgate dit, un esprit de Python. Les profonds mythologistes, qui ont sérieusement examiné l'histoire de Typhon, frère d'Osiris & d'Isis, ont conclu savamment qu'il était le même que le serpent Python. Le judicieux Bochard assure pourtant, que Typhon était le même qu'Encelade. Leur histoire est aussi confuse que le reste de la mythologie.

Il n'est pas aisé de savoir si Jupiter se battit contre Typhon, & le foudroya; ou si Apollon tua Python à coups de flèches. Quoi qu'il en soit, la Pythie, ou la Pythonisse de Delphes, rendait des oracles de tems immémorial. Non seulement elle était ventriloque, mais elle recevait l'inspiration dans son ventre. Elle s'asseyait sur un triangle de bois ou de fer; une exhalaison qui sortait de la terre, & qui entrait dans sa matrice, lui faisait connaître le passé & l'avenir. La réputation de cet oracle pénétra dans l'Asie mineure, dans la Syrie, & enfin jusque dans la Palestine. Il est très-vraisemblable que la Pythonisse d'Endor était une de ces gueuses qui tâchaient de gagner leur vie à imiter comme elles pouvaient la Pythie de Delphes.

Le texte nous dit donc que Saül se déguisa pour aller consulter cette misé-

La femme lui dit : qui voulez-vous que j'évoque ? Saül lui dit : évoque-moi Samuel (59). Or, comme la femme eut vu Samuel, elle cria d'une voix grande : pourquoi m'as-tu trompée ? car tu es Saül. Le roi lui dit : ne crains rien ; qu'as-tu vu ? Elle

---

rable. Il n'y a rien que de très-ordinaire dans cette conduite de Saül. Nous avons vu, dans plusieurs endroits, qu'il n'y a point de pays où la fripponnerie n'ait abusé de la crédulité, point d'histoire ancienne qui ne soit remplie d'oracles & de prédictions. Long-tems avant Balaam on a prédit l'avenir ; depuis Balaam on le prédit toujours ; & depuis Nostradamus on ne le prédit plus guère.

(59) Il y avait un an ou deux que Samuel était mort, lorsque Saül s'adressa à la Pythonisse pour évoquer ses manes, son ombre. Mais comment évoquait-on une ombre ? Nous croyons avoir prouvé ailleurs que rien n'était plus naturel, ni plus conforme à la sottise humaine. On avait vu dans un songe son père, ou sa mère, ou ses amis, après leur mort ; ils avaient parlé dans ce songe : nous leur avions répondu ; nous avions voulu, en nous éveillant, continuer la conversation, & nous n'avions plus trouvé à qui parler. Cela était désespérant ; car il nous paraissait très-certain que nous avions parlé à des morts, que nous les avions touchés ; il y avait donc quelque chose d'eux qui subsistait après la mort, & qui nous avait apparu : ce quelque chose était une ame, c'était une ombre, c'étaient des manes. Mais tout cela s'enfuyait au point du jour ; le chant du coq faisait disparaître toutes les ombres. Il ne s'agissait plus que de trouver quelqu'un d'assez habile pour les rappeller pendant le jour, & le plus souvent pendant la nuit. Or, sitôt que des imbécilles voulurent voir des ames & des ombres, il y eut bientôt des charlatans qui les montrèrent pour de l'argent. On cacha souvent une figure dans le fond d'une caverne, & on la fit paraître par le moyen d'un seul flambeau derrière elle.

La Pythonisse d'Endor n'y fait pas tant de façon : elle dit qu'elle voit une ombre ; & Saül la croit sur sa parole. Par-tout ailleurs que dans la sainte Ecriture, cette histoire passerait pour un conte de sorcier assez mal fait : mais puisqu'un auteur sacré l'a écrite, elle est indubitable ; elle mérite autant de respect que tout le reste. St. Justin ne doute pas, dans son dialogue contre Tryphon, que les magiciens n'évoquassent quelquefois les ames des justes & & des prophètes, qui étaient tous en enfer, & qui y demeurèrent jusqu'à ce que Jesus-Christ vînt les en tirer, comme l'assurent plusieurs pères de l'Eglise.

Origène est fortement persuadé que la Pythonisse d'Endor fit venir Samuel en corps & en ame.

répondit : J'ai vu des dieux montans de la terre. Saül lui dit : comment eſt-il fait? Elle dit : c'eſt un vieillard qui eſt monté ; il eſt vêtu d'un manteau. Et Saül vit bien que c'était Samuel ; & il s'inclina la face en terre ; & il l'adora.

Samuel dit à Saül : pourquoi as-tu troublé mon repos, en me faiſant évoquer? Saül lui dit : je ſuis très-embarraſſé ; les Philiſtins me font la guerre ; Dieu s'eſt retiré de moi ; il n'a voulu m'exaucer ni dans la main des prophètes, ni par les ſonges ; ainſi je t'ai évoqué, afin que tu me montres ce que je dois faire (60).

Samuel lui dit : pourquoi m'interroge-tu quand Dieu s'eſt retiré de toi?.... Il livrera Iſraël, avec toi, entre les mains des Philiſtins ; demain toi & tes fils vous ſerez avec moi (61).

Le plus grand nombre des commentateurs croit que le diable apparut ſous la figure de Samuel. Nous ne prenons parti ni pour ni contre le diable.

Le révérend père Dom Calmet prouve la vérité de l'hiſtoire de la Pythoniſſe par l'exemple d'un Anglais qui avait le ſecret de parler du ventre. M. Boulanger dit que Calmet devait s'en tenir à ſes vampires.

(60) Puiſque Saül & l'ombre de Samuel ont enſemble une grande converſation, on peut inférer de là que c'était Samuel lui-même qui était monté de la terre. Samuel ſe plaint qu'on ait troublé ſon repos en enfer ; il parle au nom de Dieu ; c'eſt un fort préjugé que cette ombre n'était point le diable. Encore une fois, nous n'oſons rien décider dans une queſtion ſi ardue. Quelques critiques ſe ſont enquis pourquoi l'ombre de Samuel était venue de l'enfer avec ſon manteau. Ils demandent ſi on a des manteaux en enfer ; ſi les ames ſont habillées quand elles ſont évoquées. Ce ſont des queſtions plus ardues encore.

(61) L'ombre de Samuel prédit réellement à Saül qu'il perdra la bataille ; qu'il y ſera tué avec ſes fils. Pourquoi donc Saül donne-t-il cette bataille? Il ne croyait donc pas aux prédictions de Samuel.

St. Ephrem dit que cette obſtination de combattre, malgré les prédictions d'une ombre, eſt une preuve que ce roi était tout-à-fait fou. Le père Queſnel en tire un grand argument en faveur de la prédeſtination. Le père

Or la Pythoniſſe avait un veau gras pour la pâque ; elle alla le tuer, prit de la farine, fit des azymes, & donna à ſouper à Saül (62).

Or les Philiſtins fondirent ſur Saül & ſur ſes enfans, & ils tuèrent Jonathas, & Abinadab, & Melchiſua, les fils de Saül.... Et tout le poids du combat fut ſur Saül ; & les ſagittaires le pourſuivirent, & il fut griévement bleſſé par les ſagittaires. Et Saül dit à ſon écuyer : tire ton épée & achève-moi, de peur que ces incirconcis ne viennent & ne me tuent en m'inſultant. Son écuyer effraié n'en voulut rien faire ; ainſi Saül tira ſon épée, & tomba ſur elle (63).

Doucin ſoutient que Saül était libre de refuſer la bataille après que l'ombre lui avait promis qu'il ſerait tué.

On diſpute ſur une autre queſtion. Samuel dit à Saül : tu ſeras demain avec moi. Saül ſera-t-il ſauvé ? ſera-t-il damné ? Samuel eſt en enfer ! mais il n'eſt pas probablement dans l'enfer des damnés ; il eſt dans l'enfer des élus. Saül ſera-t-il élu ? nous proteſtons que nous n'en ſavons rien.

Des incrédules demandent s'il y a jamais eu un Saül & un Samuel. Ils diſent qu'il n'y a que les livres juifs qui en parlent, & que les annales de Tyr ont parlé de Salomon, & n'ont jamais parlé de David. Un pareil ſcepticiſme ruinerait toutes les hiſtoires particulières. Ces incrédules ont beau traiter de fable le combat de David & de Goliath, les deux cents prépuces philiſtins préſentés à Saül, Agag haché en morceaux par un prêtre âgé d'environ cent ans, & enfin l'hiſtoire de la Pythoniſſe d'Endor ; tous ces faits, même indépendamment de la révélation, ſont auſſi certains qu'aucune autre hiſtoire ancienne.

(62) Voilà la première fois que des ſorcières donnent à ſouper à ceux qui les conſultent.

Nous n'en dirons pas davantage ſur la Pythoniſſe d'Endor. Le lecteur peut conſulter, s'il veut, tous les livres qu'on a écrits ſur les ſorciers ; il n'en ſera pas plus inſtruit.

(63) Il eſt étrange que, le moment d'après, l'auteur ſacré raconte la mort de Saül d'une manière toute différente ; car il dit qu'un Amalécite vint ſe préſenter à David, lui diſant : Saül m'a prié de le tuer, & je l'ai tué ; & je

Isboseth, fils de Saül, avait quarante ans lorsqu'il commença à régner sur Israël; & il régna deux ans; & il n'y avait que la tribu de Juda qui suivît le parti de David; & David demeura à Hébron sept ans & demi....

Il y eut donc une longue guerre entre la maison de Saül & la maison de David....

Or Saül avait eu une concubine nommée Respha, fille d'Aya. Et le roi Isboseth dit à son capitaine Abner: pourquoi es tu entré dans la concubine de mon père? Le capitaine Abner, en colère, répondit au roi Isboseth: comment donc! tu me traites aujourd'hui comme une tête de chien, moi qui t'ai soutenu contre la tribu de Juda après la chûte de ton père & de tes frères? il t'appartient bien de me chercher querelle pour une femme (64)!

---

t'apporte son diadème & son bracelet, à toi mon maître. Laquelle de ces deux leçons devons-nous adopter? L'auteur donne une autorité pour la seconde leçon; il cite le livre des Justes, le Droiturier.

Il y a encore là une terrible difficulté, que nous n'avons pas la témérité de résoudre. Comment ce même livre des Justes, que nous avons vu écrit du temps de Josué, peut-il avoir été écrit du tems de David? Il faudrait, disent les critiques, que l'auteur eût vécu environ quatre cents ans.

Les commentateurs répondent que c'était un livre où les lévites inscrivaient tous les noms des justes, ou tout ce qui concernait la justice. Il est triste qu'un livre tel, qui devait être fort curieux, ait été perdu sans ressource.

(64) Tout rentre ici pour la première fois dans le train des choses ordinaires. L'intervention du ciel ne dispose plus du gouvernement; on ne voit plus de ces aventures que les incrédules traitent de romanesques, & dans lesquelles les sages commentateurs reconnaissent la simplicité des tems antiques; tout se fait, comme par-tout ailleurs, par les passions humaines. Le roi Isboseth est mécontent de son général Abner; & Abner, mécontent de son roi, le trahit pour se donner à David. Joab, général de David, est jaloux d'Abner; il craint d'être supplanté par lui, & il l'assassine. Deux chefs de voleurs, qui ont vendu leurs services au roi Isboseth, l'ayant massacré, croient qu'ils obtiendront une grande récompense de David son compétiteur. David, pour se dispenser de les payer, les fait assassiner eux-mêmes. Il semble qu'on lise l'histoire des successeurs d'Alexandre, qui signalèrent les mêmes perfidies & les mêmes cruautés sur un plus grand théatre.

Que Dieu me traite encore plus mal que toi, si je ne donne à David ton trône, comme Dieu a juré de le lui donner, & si je ne transfère le règne de la maison de Saül à celle de David, depuis Dan jusqu'à Bersabée!

Isboseth n'osa répondre à Abner, parce qu'il le craignait.... Après cela Abner parla aux anciens d'Israël... Il alla trouver David à Hébron, & il arriva accompagné de vingt hommes.... Et David lui fit un festin....

Mais Joab, étant sorti d'auprès de David, envoya après Abner, sans que David le sût; & lorsqu'il fut arrivé à Hébron, il tira Abner à part, & le tua en trahison en le perçant par les parties génitales.....

Le roi Isboseth, fils de Saül, ayant appris qu'Abner avait été tué à Hébron, perdit courage (65)... Or Isboseth avait à son service deux capitaines de voleurs dont l'un s'appellait Baana, & l'autre Rachab.

Or Rachab & Baana entrèrent la nuit dans la maison d'Isboseth, & le tuèrent dans son lit; & ayant marché toute la nuit par le chemin du désert, ils présentèrent à David la tête d'Isboseth, fils de Saül... David commanda à ses gens de les tuer; & ils les tuèrent (66).....

---

(65) Il faut qu'il y ait ici quelque méprise de la part des copistes; car il n'est pas possible que le roi Isboseth ait perdu courage, uniquement parce qu'on avait assassiné son nouvel ennemi Abner; il perdit sans doute courage, quand son général Abner l'abandonna pour passer au service de son compétiteur David: il y a quelque chose d'oublié ou de transposé dans le texte. Plusieurs incrédules nous reprochent de recourir si fréquemment à la ressource d'imputer tant de fautes aux copistes: ils affirment qu'il était aussi aisé à l'Esprit-Saint de conduire la plume des scribes que celle des auteurs. Nous les confondons en disant que les scribes n'étaient pas sacrés, & que les auteurs juifs l'étaient.

(66) C'est une excellente politique; on pourrait la comparer à celle de César, qui fit mourir les assassins de Pompée, s'il était permis de comparer

Alors le roi David, avec ses suivans, marcha contre Jérusalem, habitée par des Jébuséens.....

Or David habita dans la forteresse ; & il l'appella la cité de David ; & il bâtit des édifices tout au tour.......

Hiram, roi de Tyr, envoya des ambassadeurs à David, avec du bois de cèdre, des charpentiers & des maçons pour lui faire une maison....

Il prit donc encore de nouvelles concubines & de nouvelles femmes, & il en eut des fils & des filles (67).....

David assembla de nouveau toute l'élite, au nombre de trente

---

les petits événemens d'un pays aussi chétif que la Palestine aux grandes révolutions de la république romaine. Il est vrai qu'Isboseth est fort peu de chose devant Pompée ; mais l'histoire de Pompée & de César n'est que profane ; & l'on sait que la juive est divine.

(67) A cette époque de la prise de Jérusalem commence le véritable établissement du peuple juif, qui jusque-là n'avait jamais été qu'une horde vagabonde, vivant de rapine, courant de montagne en montagne, & de caverne en caverne, sans avoir pu s'emparer d'une seule place considérable, forte par son assiette. Jérusalem est située auprès du désert, sur le passage de tous les Arabes qui vont trafiquer en Phénicie. Le terrein, à la vérité, n'est que de cailloux, & ne produit rien ; mais les trois montagnes sur lesquelles est bâtie la ville, en faisaient une place très-importante. On voit que David manquait de tout pour y bâtir des maisons convenables à une capitale, puisque Hiram, roi de Tyr, lui envoya du bois, des charpentiers & des maçons ; mais on ne voit pas comment David put payer Hiram, ni quel marché il fit avec lui. David était à la tête d'une nation long-tems esclave, qui devait être très-pauvre. Le butin qu'il avait fait dans ses courses ne devait pas l'avoir beaucoup enrichi, puisqu'il n'est parlé d'aucune ville opulente qu'il ait pillée. Mais enfin, quoique l'histoire juive ne nous donne aucun détail de l'état où etait alors la Judée, quoique nous ne sachions point comment David s'y prit pour gouverner ce pays, nous devons toujours le regarder comme le seul fondateur.

Dès qu'il se vit maître de la forteresse de Jérusalem, & de quinze à vingt lieues de pays, il commença par avoir de nouvelles concubines & de nouvelles femmes, à l'imitation des plus grands rois de l'Orient.

mille

mille hommes, & alla, accompagné de tout le peuple de Juda, pour amener l'arche de Dieu, sur laquelle on invoque le Dieu des armées qui s'assied sur l'arche & sur les chérubins. On mit donc l'arche de Dieu sur une charrette toute neuve; & ils prirent l'arche, qui était au bourg de Gabaa, dans la maison d'Abinadab.... Et les enfans d'Abinadab, nommés Hoza & Ahio, conduisirent la charrette, qui était toute neuve..... Mais lorsqu'on fut arrivé près de la grange de Nachon, les bœufs s'empêtrèrent & firent pencher l'arche. Hoza la retint, en y portant la main. La colère de Dieu s'alluma contre Hoza; Dieu le frappa, à cause de sa témérité. Hoza tomba mort sur la place devant l'arche de Dieu....

Alors David craignit Dieu dans ce jour, disant: comment l'arche de Dieu entrera-t-elle chez moi? Et il la fit entrer dans la maison d'un Géthéen nommé Obed-Edom (68).

---

(68) L'auteur sacré, qui était sans doute un prêtre, recommence ici à parler des choses qui sont de son ministère. Il dit que le Dieu des armées est assis sur l'arche & sur des chérubins. Cette arche, quoique divine, ne devait pas tenir une grande place, puisqu'elle n'occupait qu'une simple charrette, laquelle devait être fort étroite, puisqu'elle passait par les défilés qui règnent de la montagne de Gabaa à la montagne de Jérusalem. On ne conçoit pas comment des prêtres ne l'accompagnaient pas, & comment on ne prit pas toutes les précautions nécessaires pour l'empêcher de tomber. On comprend encore moins pourquoi la colère de Dieu s'alluma contre le fils aîné de celui qui avait gardé l'arche si long-tems dans sa grange; ni comment cet Hoza fut puni de mort subite, pour avoir empêché l'arche de tomber.

Les incrédules révoquent en doute ce fait, qu'ils prétendent être injurieux à la bonté divine. Il leur paraît que s'il y avait quelqu'un de coupable, c'étaient les lévites qui abandonnaient l'arche, & non pas celui qui la soutenait. Le lord Bolingbroke conclut qu'il est évident que tout cela fut écrit par un prêtre, qui ne voulait pas que d'autres que des prêtres pussent jamais toucher à l'arche. On la mit pourtant dans la grange d'un laïque nommé Obed-Edom; & encore ce laïque pouvait être un Philistin.

Ces commencemens grossiers du règne de David prouvent que le peuple juif était encore aussi grossier que pauvre, & qu'il ne possédait pas encore une maison assez supportable pour y déposer l'objet de son culte avec quelque décence.

Après cela David battit les Philiſtins & les humilia ; & il affranchit le peuple d'Iſraël....

Et il défit auſſi les Moabites ; & les ayant vaincus, il les fit coucher par terre & meſurer avec des cordes. Une meſure de cordes était pour la mort, & une autre était pour la vie. Et Moab fut aſſervi au tribut....

David défit auſſi Adadézer, roi de Soba en Syrie. Il lui prit ſept cents cavaliers & vingt mille hommes de pied. Il coupa les jarrets à tous les chevaux des chariots, & n'en réſerva que pour cent chariots. ....

Les Syriens de Damas vinrent au ſecours d'Adadézer, roi de Soba ; & David en tua vingt-deux mille..... La Syrie entière lui paya tribut ; il prit les armes d'or des officiers d'Adadézer, & les porta à Jéruſalem (69)....

Nous convenons que ces commencemens ſont très-groſſiers. Nous avons remarqué que ceux de tous les peuples ont été les mêmes ; & que Romulus & Théſée ne commencèrent pas plus magnifiquement. Ce ſerait une choſe très-curieuſe de bien voir par quels degrés les Juifs parvinrent à former, comme les autres peuples, des villes, des citadelles, & à s'enrichir par le commerce & par le courtage. Les hiſtoriens ont toujours négligé ces reſſorts du gouvernement, parce qu'ils ne les ont jamais connus ; ils s'en ſont tenus à quelques actions des chefs de la nation, & ont noyé ces actions, toujours ridiculement exagérées, dans des fatras de prodiges incroyables : c'eſt ce que dit poſitivement le lord Bolingbroke. Nous ſoumettons ces idées à ceux qui ſont plus éclairés que lui & que nous.

(69) On eſt bien étonné que David, après la conquête de Jéruſalem, ait payé encore tribut aux Philiſtins, & qu'il ait fallu de nouvelles victoires pour affranchir les Juifs de ce tribut. Cela prouve que le peuple hébreux était encore un très-petit peuple.

La manière dont David traite les Moabites, reſſemble à la fable qu'on a débitée ſur Buſiris, qui faiſait meſurer ſes captifs à la longueur de ſon lit. On leur coupait les membres qui débordaient, & on alongeait par des tortures les membres qui n'étaient pas aſſez longs. L'horrible cruauté de David fait de la peine à dom Calmet : *cette exécution*, dit-il, *fait frémir* ;

Et en revenant de Syrie, il tailla en pièces dix-huit mille hommes dans la vallée des salines..... Et les enfans de David étaient prêtres (70).....

Cependant il arriva que David, s'étant levé de son lit après midi, se promenait sur le toit de sa maison royale; & il vit une femme qui se lavoit sur son toit vis-à-vis de lui. Or cette femme était fort belle. Le roi envoya donc savoir qui était cette femme; & on lui rapporta que c'était Bethsabé, fille d'Elie, femme d'Urie l'Ethéen.

David l'envoya prendre par ses gens, & dès qu'elle fut venue,

---

mais les loix de la guerre de ces tems-là permettaient de tuer les captifs. Nous osons dire à dom Calmet qu'il n'y avait point de loix de la guerre; que les Juifs en avaient moins qu'aucun peuple; & que chacun suivait ce que sa cruauté ou son intérêt lui dictait. On ne voit pas même que jamais les peuples ennemis des Juifs les aient traités avec une barbarie qui approche de la barbarie juive: car lorsque les Amalécites prirent la bourgade Sigelec, où David avait laissé ses femmes & ses enfans, il est dit *qu'ils ne tuèrent personne*; ils ne mesurèrent point les captifs avec des cordes, & ne firent point périr dans les supplices ceux dont les corps ne s'ajustaient pas avec cette mesure.

Plusieurs savans nient formellement ces victoires de David en Syrie & jusqu'à l'Euphrate. Ils disent qu'il n'en est fait aucune mention dans les histoires; que si David avait étendu sa domination jusqu'à l'Euphrate, il eût été un des plus grands souverains de la terre. Ils regardent comme une exagération insoutenable ces prétendues conquêtes du chef d'une petite nation, maîtresse d'une seule ville qui n'était pas même encore bâtie.

Comme nous n'avons que des Juifs qui aient écrit l'histoire juive, & que les historiens orientaux, qui auraient pu nous instruire, sont perdus, nous ne pouvons décider sur cette question. Il n'est pas improbable que David ait fait quelques courses jusqu'auprès de Damas.

(70) Des commentateurs que Calmet a suivis prétendent que *prêtres* signifie *princes*: il est plus probable que David voulut joindre dans sa maison le sacerdoce avec l'empire; rien n'est plus politique. Au reste ces mots, *ils étaient prêtres*, n'ont aucun rapport avec ce qui précède & ce qui suit: c'est une marque assez commune de l'inspiration.

il coucha avec elle ; après quoi, en se lavant, elle se sanctifia, se purifiant de son impureté.......

Et après que David eut fait tuer Urie, la femme d'Urie, ayant appris que son mari était mort, le pleura (71)... Et après qu'elle eut pleuré, David la prit, grosse de lui, dans sa maison, & l'épousa.

Le Seigneur envoya donc Nathan vers David... Et Nathan

(71) L'aventure de Bethsabée est assez connue, & n'a pas besoin de long commentaire. Nous remarquons que la maison d'Urie devait être très-voisine de la maison de David, puisqu'il voyait de son toit Bethsabé se baignant sur le sien. La maison royale était donc fort peu de chose, n'étant pas séparée des autres par des murailles élevées, par des tours & des fossés, selon l'usage.

Il est remarquable que l'écrivain sacré se sert du mot *sanctifier*, pour exprimer que Bethsabé se lava après le coït. On était légalement impur chez les Juifs, quand on était mal-propre. C'était un grand acte de religion de se laver ; la négligence & la saleté étaient si particulières à ce peuple, que la loi l'obligeait à se laver souvent ; & cela s'appellait *se sanctifier*.

Le mariage de Bethsabé, grosse de David, est déclaré nul par plusieurs rabbins & par plusieurs commentateurs. Parmi nous une femme adultère ne peut épouser son amant, assassin de son mari, sans une dispense du pape : c'est ce qui a été décidé par le pape Célestin III. Nous ignorons si le pape peut en effet avoir un tel pouvoir ; mais il est certain que chez aucune nation policée il n'est permis d'épouser la veuve de celui qu'on a assassiné.

Il y a une autre difficulté : si le mariage de David & de Bethsabé est nul, on ne peut donc dire que Jesus-Christ est descendant légitime de David, comme il est dit dans sa généalogie. Si on décide qu'il en descend légalement, on foule aux pieds la loi de toutes les nations : si le mariage de David & de Bethsabé n'est qu'un nouveau crime, Dieu est donc né de la source la plus impure. Pour échapper à ce triste dilemme, on a recours au repentir de David, qui a tout réparé. Mais, en se repentant, il a gardé la veuve d'Urie ; donc, malgré son repentir, il a encore aggravé son crime : c'est une difficulté nouvelle. La volonté du Seigneur suffit pour calmer tous ces doutes, qui s'élèvent dans les ames timorées. Tout ce que nous savons, c'est que nous ne devons être ni adultères, ni homicides, ni épouser les veuves des maris que nous aurions assassinés.

lui dit : tu as fait mourir Urie l'Ethéen, & tu lui as pris sa femme ; c'est pourquoi le glaive ne sortira jamais de ta maison dans toute l'éternité, parce que tu m'as méprisé & que tu as pris pour toi la femme d'Urie Ethéen.... je prendrai donc tes femmes à tes yeux ; je les donnerai à un autre, & il marchera avec elles devant les yeux de ce soleil ; car tu as fait la chose secrétement, & moi je la ferai ouvertement à la face d'Israël & à la face du soleil..... Et David dit à Nathan : j'ai péché contre le Seigneur. Et Nathan dit à David : ainsi Dieu a transféré ton péché, & tu ne mourras point (72)....

Et l'enfant qu'il avait eu de Bethsabé étant mort, il consola Bethsabé sa femme ; il entra vers elle, & engendra un fils qu'il appella Salomon ; & Dieu l'aima (73)....

Or David assembla tout le peuple, & marcha contre Raba ; & ayant combattu, il la prit. Il ôta de la tête du roi son diadême, qui pesait un talent d'or, avec des perles précieuses ; & ce diadême fut mis sur la tête de David. Il rapporta aussi un très-grand butin de la ville.... Et s'étant fait amener tous les habitans, il les scia en deux avec des scies, & fit passer sur eux des chariots de fer ; il découpa des corps avec des couteaux, & les jeta dans des fours à cuire la brique (74).

---

(72) On demande si le prophète Nathan, en parlant au prophète David de ses femmes & de ses concubines, avec lesquelles Absalon son fils coucha sur la terrasse du palais, lui parlait avant ou après cette aventure. Il nous semble que le discours de Nathan précède de quelques années l'affront que fit Absalon à son père David, en couchant avec toutes ses femmes, l'une aprés l'autre, sur la terrasse du palais.

(73) Les critiques prétendent que le Seigneur ne fut point fâché que David eût épousé la veuve d'Urie, puisqu'il aima tant Salomon, né de David & de cette veuve. Nathan a prévenu cette critique, en disant que Dieu a transféré le péché de David. Ce fut le premier-né sur lequel le péché fut transporté ; cet enfant mourut, & Dieu pardonna à son père ; mais la menace de faire coucher toutes ses femmes & toutes ses filles avec un autre sur la terrasse de sa maison, subsista entiérement.

(74) On prétend qu'un talent d'or pesait environ quatre-vingt-dix de nos

Immédiatement après, Amnon, fils de David, aima sa sœur appellée Thamar, sœur aussi d'Absalon, fils de David; & il l'aima si fort, qu'il en fut malade; car comme elle était vierge, il était difficile qu'il fît rien de malhonnête avec elle...... Or Amnon avait un ami fort prudent, qui s'appellait Jonadab, & qui était propre neveu de David. Et Jonadab dit à Amnon: pourquoi maigris-tu, fils de roi? Que ne m'en dis-tu la cause? Amnon lui dit: c'est que j'aime ma sœur Thamar, sœur de mère de mon frère Absalon (75).

---

livres de seize onces; il n'est guère possible qu'un homme ait porté un tel diadême; il aurait accablé Polyphème & Goliath. C'est là où Calmet pouvait dire encore, que l'auteur sacré se permet quelques exagérations. Le diadême, d'ailleurs, n'était qu'un petit bandeau.

Il est à souhaiter que les inconcevables barbaries exercées sur les citoyens de Raba soient aussi une exagération. Il n'y a point d'exemple, dans l'histoire, d'une cruauté si énorme & si réfléchie. M. Huet ne manque pas de la peindre avec les couleurs qu'elle semble mériter. Calmet dit *qu'il est à présumer que David ne suivit que les loix communes de la guerre*; *que l'Ecriture ne reproche rien sur cela à David, & qu'elle lui rend même le témoignage exprès que, hors le fait d'Urie, sa conduite a été irréprochable*. Cette excuse serait bonne dans l'histoire des tigres & des panthères. *Quel homme*, s'écrie M. Huet, *s'il n'a pas le cœur d'un vrai Juif, pourra trouver des expressions convenables à une pareille horreur?* est-ce là l'homme selon le cœur de Dieu? *bella, horrida bella!*

Nous croirions outrager la nature si nous prétendions que Dieu agréa cette action affreuse de David; nous aimons mieux douter qu'elle ait été commise.

(75) M. Huet s'exprime bien violemment sur cet inceste d'Amnon, & sur tous les crimes qui en résultèrent. *On ne sort*, dit-il, *d'une horreur, que pour en rencontrer une autre, dans cette famille de David.*

L'histoire profane rapporte des incestes qui ont quelque ressemblance avec celui d'Amnon; & il n'est pas à présumer que les uns aient été copiés des autres; car, après tout, de pareilles impudicités n'ont été que trop communes chez toutes les nations. Mais ce qu'il y a ici d'étrange, c'est qu'Amnon confie sa passion criminelle à son cousin germain Jonadab. Il

Jonadab lui ayant donné conseil.... & Thamar, étant venue chez son frère Amnon, qui était couché dans son lit..... Amnon se saisit d'elle, & lui dit: viens, couche avec moi, ma sœur. Elle lui répondit: non, mon frère, ne me violente pas; cela n'est pas permis dans Israël; ne me fais pas de sottises; car je ne pourrais supporter cet opprobre; & tu passerais pour un fou dans Israël.... demande-moi plutôt au roi en mariage, & il ne refusera pas de me donner à toi....

Amnon ne voulut point se rendre à ses prières; étant plus fort qu'elle, il la renversa & coucha avec elle. Et ensuite il conçut pour elle une si grande haine, que sa haine était plus grande que ne l'avait été son amour. Et il lui dit: lève-toi, & va-t'en. Thamar lui dit: le mal que tu me fais à présent, est encore plus fort que le mal que tu m'as fait. Mais Amnon, ayant appellé un valet, lui dit: chasse de ma chambre cette fille, & ferme la porte sur elle (76)....

---

fallait que la famille de David fût bien dissolue, pour qu'un de ses fils, qui pouvait avoir tant de concubines à son service, voulût absolument jouir de sa propre sœur, & que son cousin germain lui en facilitât les moyens.

(76) Ce qu'il y a de plus étrange encore, c'est que Thamar dit à son frère, *demande-moi en mariage*, &c. Le Lévitique défend expressément, au chap. 18, de révéler la turpitude de sa sœur. Mais quelques Juifs prétendent qu'il était permis d'épouser sa sœur de père, & non pas de mère. C'était tout le contraire chez les Athéniens & chez les Egyptiens: ils ne pouvaient épouser que leur sœur de mère; il en fut de même, dit-on, chez les Perses.

Il fallait bien que les Hébreux fussent dans l'usage d'épouser leurs sœurs; puisqu'Abraham dit à deux rois qu'il avait épousé la sienne. Il se peut que plusieurs Juifs aient fait depuis comme le père des croyans disait qu'il avait fait. Le chap. 18 du Lévitique, après tout, ne défend que de révéler la turpitude de sa sœur; mais quand il y a mariage, il n'y a plus turpitude. Le Lévitique pouvait très-bien avoir été absolument inconnu des Juifs pendant leurs sept servitudes; & ce peuple, qui n'avait pas de quoi aiguiser ses serpettes, & qui n'avait eu si long-tems ni feu ni lieu, pouvait fort bien n'avoir point de libraire; puisqu'on ne trouva que long-tems après le Pentateuque, sous le melk Josias.

Abſalon, fils de David, ne parla à ſon frère Amnon de cet outrage ni en bien ni en mal; mais il le haïſſait beaucoup, parce qu'il avait violé ſa ſœur Thamar...

Et il donna ordre à ſes valets que, dès qu'ils verraient Amnon pris de vin dans un feſtin, ils l'aſſaſſinaſſent en gens de cœur... Les valets firent à Amnon ce qu'Abſalon leur avait commandé; & auſſitôt tous les enfans du roi s'enfuirent chacun ſur ſa mule (77).

Or il n'y avait point d'homme dans tout Iſraël plus beau qu'Abſalon; il n'avait pas le moindre défaut depuis les pieds juſqu'à la tête; & lorſqu'il tondait ſes cheveux, qu'il ne tondait

---

(77) C'eſt une grande impureté de coucher avec ſa ſœur; c'eſt une extrême brutalité de la renvoyer enſuite avec outrage: mais c'eſt ſans doute un crime encore beaucoup plus grand d'aſſaſſiner ſon frère dans un feſtin. Il eſt triſte de ne voir que des forfaits dans toute l'hiſtoire de Saül & de David.

Tous les frères d'Abſalon, témoins de ce fratricide, ſortent de table & montent ſur leurs mules, comme s'ils craignaient d'être aſſaſſinés ainſi que leur frère Amnon.

C'eſt la première fois qu'il eſt parlé de mulets dans l'hiſtoire juive. Tous les princes d'Iſraël, avant ce tems, ſont montés ſur des ânes. Le père Calmet dit que *les mulets de Syrie ne ſont pas produits de l'accouplement d'un âne & d'une jument*; *& qu'ils ſont engendrés d'un mulet & d'une mule.* Il cite Ariſtote; mais *il vaudrait mieux ſur cette affaire conſulter un bon muletier.* Nous avons vu pluſieurs voyageurs qui aſſûrent qu'Ariſtote s'eſt trompé & qu'il a trompé Calmet. Il n'y a point de naturaliſte, aujourd'hui, qui croie aux prétendues races de mulets.

Un bourriquet fait un beau mulet à une cavale; la nature s'arrête là; & le mulet n'a pas le pouvoir d'engendrer. Pourquoi donc la nature lui a-t-elle donné l'inſtrument de la génération? On dit qu'elle ne fait rien en vain; cependant l'inſtrument d'un mulet devient la choſe du monde la plus vaine: il en eſt des parties du mulet comme des mamelles des hommes; ces mamelles ſont très-inutiles, & ne ſervent qu'à figurer.

qu'une

qu'une fois l'an, parce que le poids de ſes cheveux l'embarraſſait; le poids de ſes cheveux était de deux cents ſicles....

Abſalon demeura deux ans à Jéruſalem ſans voir la face du roi.... Enſuite il fit dire à Joab de venir le trouver, pour le prier de le remettre entiérement dans les bonnes graces du roi ſon père. Mais Joab ne voulut pas venir chez Abſalon.... & étant mandé une ſeconde fois, il refuſa encore de venir.... Abſalon dit alors à ſes gens : vous ſavez que Joab a un champ d'orge auprès de mon champ ; allez & mettez-y le feu.... Et les gens d'Abſalon brûlèrent la moiſſon de Joab...... Joab alla trouver Abſalon dans ſa maiſon, & lui dit : pourquoi tes valets ont-ils mis le feu à mon orge ? Abſalon répondit à Joab : je t'ai fait prier de me venir voir, afin de me raccommoder avec le roi ; je t'en prie, fais-moi voir la face du roi ; & s'il ſe ſouvient encore de mon iniquité, qu'il me tue (78).

Joab alla donc parler au roi, qui appella Abſalon ; & Abſalon s'étant proſterné, le roi le baiſa...

Enſuite Abſalon ſe fit faire des chariots ; il aſſembla des cavaliers, & cinquante hommes, qui marchaient devant lui... Et il fit une grande conjuration ; & le peuple s'attroupa auprès d'Abſalon...

Et, quarante ans après, Abſalon dit à David : il faut que j'aille à Hébron pour accomplir un vœu que j'ai voué au Seigneur dans Hébron. Et David dit à Abſalon : va-t'en en paix. Et Abſalon s'en alla dans Hébron ; & Abſalon fit publier dans tout Iſraël, au ſon de la trompette, qu'il régnait dans Hébron.

(78) M. Huet dit que cette conduite d'Abſalon avec Joab eſt moins horrible que tout le reſte ; mais qu'elle eſt exceſſivement ridicule ; que jamais on ne s'eſt aviſé de brûler les orges d'un général d'armée, d'un ſecretaire d'état, pour avoir une converſation avec lui ; que ce n'eſt pas là le moyen d'avoir des audiences. Il va juſqu'à la raillerie : il dit que le capitaine Joab ne fit pas ſes orges avec Abſalon. Cette plaiſanterie eſt froide ; il ne faut point tourner la ſainte Ecriture en raillerie.

David dit à ses officiers, qui étaient avec lui à Jérusalem : allons, enfuyons-nous vîte, hâtons-nous de sortir, de peur qu'on ne nous frappe dans la bouche du glaive... Le roi David sortit donc avec tout son monde, en marchant avec ses pieds, laissant seulement dix de ses concubines pour garder la maison.... Ainsi, étant sorti avec ses pieds, suivi de tout Israël, il s'arrêta loin de sa maison; & tous ses officiers marchaient auprès de lui; & les troupes des Théens, des Céréthins, des Phélétins, & six cents Géthéens, très-courageux, marchaient à pied devant lui (79)....

Tout le peuple pleurait à haute voix; & le roi passa le torrent de Cédron; & tout le peuple s'en allait dans le désert (80)....

---

(79) Le lord Bolingbroke raconte que le général Widers, qui s'était tant signalé à la fameuse bataille de Bleinheim, entendant un jour son chapelain lire cet endroit de la Bible, lui arracha le livre, & lui dit : par D.... chapelain ! voilà un grand poltron & un grand misérable que ton David, de s'en aller pieds nus avec son beau régiment de Géthéens; par D.... j'aurais fait volte-face; jarni D..... j'aurais couru à ce coquin d'Absalon; mort D.... je l'aurais fait pendre au premier poirier.

Le discours & les juremens de ce Widers sont d'un soldat; mais il avait raison dans le fond; quoique ses paroles soient fort irrévérentieuses.

(80) Si l'auteur sacré n'avait été qu'un écrivain ordinaire, il aurait détaillé la rebellion d'Absalon; il aurait dit quelles étaient les forces de ce prince; il nous aurait appris pourquoi David, ce grand guerrier, s'enfuit de Jérusalem avant que son fils y fût arrivé. Jérusalem était-elle fortifiée ? ne l'était-elle pas ? Comment tout le peuple, qui suit David, ne fait-il pas résistance ? Est-il possible qu'un homme aussi impitoyable que David, qui vient de scier en deux, d'écraser sous des herses, de brûler dans des fours, ses ennemis vaincus, s'enfuie de sa capitale en pleurant comme un sot enfant, sans faire la moindre tentative pour réprimer un fils criminel ? Comment, étant accompagné de tant d'hommes d'armes, & de tous les habitans de Jérusalem, ce Séméi lui jeta-t-il des pierres impunément tout le long du chemin ?

C'est sur de telles incompatibilités que les Tilladet, les Le Clerc, les Astruc, ont pensé que nous n'avons que des extraits informes des livres Juifs.

Après que David fut monté au haut du mont, Siba, intendant de la maison de Miphiposeth petit-fils de Saül, vint au-devant de lui, avec deux ânes chargés de deux cents pains, de cent cabas de figues, de cent paquets de raisins secs, & d'une peau de bouc pleine de vin.

Le roi lui dit : où est Miphiboseth le fils de votre ancien maître Jonathas ? Siba répondit au roi : Miphiboseth est resté dans Jérusalem, disant : aujourd'hui Israël me rendra le royaume de mon père. Le roi dit à Siba : eh bien, je te donne tous les biens de Miphiboseth.....

Or le roi David étant venu jusqu'à Bahurim, il sortit un homme de la maison de Saül, nommé Séméi, qui le maudit & lui jeta des pierres, & à tous ses gens, pendant que tout le peuple & tous les guerriers marchaient à côté du roi, à droite & à gauche..... Et il maudissait le roi, en lui disant : va-t'en, homme de sang ; va-t'en, homme de Bélial.

Cependant Absalon entra dans Jérusalem avec tout le peuple de son parti, & accompagné de son conseiller Achitophel.... Et Achitophel dit à Absalon : crois-moi, entre dans toutes les concubines de ton père, qu'il a laissées pour la garde de sa maison ; afin que, quand tous les Israélites sauront que tu as ainsi déshonoré ton père, ils en soient plus fortement attachés à toi. Absalon fit donc tendre un tabernacle sur le toit de la

---

Les auteurs de ces extraits écrivaient pour des Juifs, qui étaient au fait des affaires ; ils ne savaient pas que leurs livres seraient lus un jour par des Bretons & par des Gaulois.

A l'égard de ce pauvre Miphiboseth, fils de Jonathas, fils de Saül, comment ce boiteux espérait-il de régner ? Comment David, qui n'a plus rien, qui ne peut plus disposer de rien, donne-t-il tout le bien du prince Miphiboseth à son domestique Siba ? Freret dit, que si ce prince Miphiboseth avait un intendant (ce qui est difficile à croire), cet intendant se serait emparé du bien de son maître sans attendre la permission du roi David.

maiſon, & entra dans toutes les concubines de ſon père devant tout Iſraël (81).

Or du tems de David il arriva une famine, qui dura trois ans. David conſulta l'oracle du Seigneur ; & le Seigneur dit : c'eſt à cauſe de Saül & de ſa maiſon ſanguinaire, parce qu'il tua des Gabaonites. Le roi, ayant fait appeller des Gabaonites, leur rapporta l'oracle..... Or les Gabaonites n'étaient point des Iſraélites ; ils étaient des reſtes des Amorrhéens ; & les Iſraélites avaient autrefois juré la paix avec eux ; & Saül voulut les détruire, dans ſon zèle, comme pour ſervir les enfans d'Iſraël & de Juda.....

David dit donc aux Gabaonites : que ferai-je pour vous ? comment vous appaiſerai-je, afin que vous béniſſiez l'héritage du Seigneur ?.... Ils lui répondirent : nous devons détruire la race de celui qui nous opprima injuſtement, de façon qu'il

---

(81) Les critiques diſent que ce n'eſt pas un moyen bien sûr de s'attacher tout un peuple, que de commettre en public une choſe ſi indécente.

Les incrédules refuſent de croire qu'Abſalon, tout jeune qu'il était, ait pu conſommer l'acte avec dix femmes devant tout le peuple ; mais le texte ne dit pas qu'Abſalon ait commis ces dix inceſtes tout de ſuite : il eſt naturel qu'il ait mis quelque intervalle à ſa lubricité.

Les mauvais plaiſans ſont inépuiſables en railleries ſur cesároueſſes du bel Abſalon : ils diſent que depuis Hercule on ne vit jamais un plus beau fait d'armes. Nous ne répèterons pas leurs ſarcaſmes & leurs prétendus bons mots, qui allarmeraient la pudeur autant que les dix inceſtes conſécutifs d'Abſalon.

Les ſages ſe contentent de gémir ſur les barbaries de David, ſur ſon adultère avec Bethſabé, ſur ſon mariage infame avec elle, ſur la lâcheté qu'il montre en fuyant pieds nus quand il peut combattre, ſur l'inceſte de ſon fils Amnon ; ſur les dix inceſtes de ſon fils Abſalon, ſur tant d'atrocités & de turpitudes, ſur toutes les horribles abominations des règnes du melk Saül & du melk David.

ne reste pas un seul homme de la race de Saül dans toutes les terres d'Israël (82).

Donnez-nous sept enfans de Saül, afin que nous les fassions pendre, au nom du Seigneur, dans Gabaa; car Saül était de Gabaa, & il fut l'élu du Seigneur...... Et le roi David leur dit : je vous donnerai les sept enfans.... Et il prit les deux enfans de Saül & de Respha, fille d'Aya, qui s'appellaient Armoni & Miphiboseth, & cinq fils que Michol, fille de Saül, avait eus de son mari Adriel.... Et il mit ces sept enfans entre les mains des Gabaonites, qui les pendirent devant le Seigneur; & ils furent pendus tous ensemble au commencement de la moisson des orges (83).

(82) Ce passage a fort embarrassé tous les commentateurs. Ils n'est dit en aucun endroit de la sainte Ecriture que Saül eût fait le moindre tort aux Gabaonites; au contraire, il était lui-même un des habitans de Gabaa; & il est naturel qu'il ait favorisé ses compatriotes, quoiqu'ils ne fussent pas Juifs.

Quant à la famine qui désola trois ans le pays du tems du melk David, rien ne fut si commun dans ce pays qu'une famine. Les livres saints parlent très-souvent de famine; & quand Abraham vint en Palestine, il y trouva la famine.

On ne sort point de surprise lorsque Dieu lui-même dit à David que cette famine n'est envoyée qu'à cause de Saül, qui était mort si long-tems auparavant, & parce que Saül avait eu de mauvaises intentions contre un peuple qui n'était pas le peuple de Dieu.

(83) Le lord Bolingbroke, Mrs. Freret & Huet, s'élèvent contre cette action avec une force qui fait trembler : ils décident que de tous les crimes de David celui-ci est le plus exécrable. David, dit M. Huet, cherche un infame prétexte pour détruire par un supplice infame toute la race de son roi & de son beau-père; il fait pendre jusqu'aux enfans que sa propre femme Michol eut d'un autre mari, lorsqu'il la répudia; il les livre, pour être pendus, entre les mains d'un petit peuple, qui ne devait nullement être à craindre, puisqu'alors David est supposé être vainqueur de tous ses ennemis. Il y a dans cette action non seulement une barbarie qui ferait horreur aux sauvages, mais une lâcheté dont le plus vil de tous les hommes ne ferait pas capable. A cette lâcheté, & à cette fureur, David joint encore le parjure; car il avait juré à Saül de ne jamais ôter la vie à aucun de ses enfans. Si, pour excuser

Et la fureur du Seigneur se joignit à sa fureur contre les Israélites; & elle excita David contr'eux, en lui disant : va, dénombre Israël & Juda..... Le roi dit donc à Joab, chef de son armée : promène-toi dans toutes les tribus d'Israël, depuis Dan jusqu'à Bersabé; dénombre le peuple, afin que je sache son nombre.... Et Joab, ayant parcouru toute la terre pendant neuf mois & vingt jours, il donna au roi le dénombrement du peuple; & l'on trouva dans les tribus d'Israël huit cent mille hommes robustes tirans l'épée; & dans Juda, cinq cent mille combattans..... Le lendemain au matin, David s'étant levé, la parole de Dieu s'adressa au prophète Gad, lequel était le devin, le voyant de David.... Dieu dit à Gad : va, & parle ainsi à David: voici ce que dit le Seigneur : de trois choses, choisis-en une, afin que je te la fasse; ou tu auras la famine sur la terre pendant sept ans, ou tes ennemis te battront, & tu fuiras pendant trois mois; ou la peste sera dans ta terre pendant trois jours; délibère, & vois ce que tu veux que je dise à Dieu, qui m'a envoyé (84).

---

ce parjure, on dit qu'il ne les pendit pas lui-même, mais qu'il les donna aux Gabaonites pour les pendre, cette excuse est aussi lâche que la conduite de David même, & ajoute encore un degré de scélératesse.

De quelque côté qu'on se tourne, on ne trouve dans toute cette histoire que l'assemblage de tous les crimes, de toutes les perfidies, de toutes les infamies, au milieu de toutes les contradictions.

Ces reproches sanglans font dresser les cheveux à la tête. Le R. P. dom Calmet repousse ces invectives en disant *que David avait ordre de la part de Dieu, qu'il avait consulté, & que David ne fut ici que l'exécuteur de la volonté de Dieu*; & il cite Estius, Grotius, & les Antiquités de Flavien Josephe.

(84) Il y a beaucoup de choses importantes à remarquer dans cet article. D'abord, le texte de la Vulgate dit expressément que la fureur de Dieu redoublée inspira David, & le porta, par un ordre positif, à faire ce dénombrement, que Dieu punit ensuite par le fléau le plus destructif. C'est ce qui fournit un prétexte à tant d'incrédules de dire que Dieu est souvent représenté chez les Juifs comme ennemi du genre humain, & occupé de faire tomber les hommes dans le piège.

....David dit à Gad : je suis dans un grand embarras ; mais il vaut mieux tomber entre les mains de Dieu, par la peste, que dans les mains des hommes ; car ses miséricordes sont grandes.

Aussitôt Dieu envoya la peste en Israël. Depuis le matin jusqu'au troisième jour ; & depuis Dan jusqu'à Bersabé, il mourut, du peuple, soixante & dix mille mâles.

Et comme l'ange du Seigneur étendait encore sa main sur Jérusalem pour la perdre, le Seigneur eut pitié de l'affliction ; & il dit à l'ange qui frappait : c'est assez ; à présent arrête la main. Or l'ange du Seigneur était alors tout vis-à-vis d'Arauna le Jébuséen..... Et David, voyant l'ange qui frappait toujours le peuple, dit au Seigneur : c'est moi qui ai péché ; j'ai agi injustement ; ces gens, qui sont des brebis, qu'ont-ils fait ? je

---

Secondement, le Seigneur a lui-même ordonné trois dénombremens dans le Pentateuque.

Troisièmement, rien n'est plus utile & plus sage, comme rien n'est plus difficile, que de faire le dénombrement exact d'une nation ; & non seulement cette opération de David est très-prudente, mais elle est sainte, puisqu'elle lui est ordonnée par la bouche de Dieu même.

Quatrièmement, tous les incrédules crient à l'exagération, à l'imposture, au ridicule, d'admettre à David treize cent mille soldats dans un si petit pays, ce qui ferait, en comptant seulement pour soldats le cinquième du peuple, six millions cinq cent mille ames ; sans compter les Cananéens & les Philistins, qui venaient tout récemment de livrer quatre batailles à David, & qui étaient répandus par toute la Palestine.

Cinquièmement, le livre des Paralipomènes, qui contredit très-souvent le livre des Rois, compte quinze cent soixante & dix mille soldats ; ce qui monterait à un nombre bien plus prodigieux encore & plus incroyable.

Les commentateurs succombent sous le poids de ces difficultés ; & nous aussi. Nous ne pouvons que prier l'Esprit-Saint, qu'il daigne nous éclairer.

te prie, que ta main se tourne contre moi & contre la maison de mon père (85).

Alors Gad vint à David, & lui dit : monte, & dresse un autel dans l'aire d'Arauna le Jébuséen.

---

(85) Sixiémement, les critiques mal-intentionnés, comme Meslier, Boulanger & autres, pensent qu'il y a une affectation puérile, ridicule, indigne de la majesté de Dieu, d'envoyer le prophète Gad au prophète David, pour lui donner à choisir l'un des trois fléaux pendant sept ans, ou pendant trois mois, ou pendant trois jours. Ils trouvent dans cette cruauté une dérision, & je ne sais quel caractère de conte oriental, qui ne devrait pas être dans un livre où l'on fait agir & parler Dieu à chaque page. Une peste qui extermine en trois jours soixante & dix mille mâles, *viros*, doit avoir tué aussi soixante & dix mille femelles. Il leur paraît affreux que Dieu tue cent quarante mille personnes de son peuple chéri, auquel il se communique tous les jours, avec lequel il vit familiérement; & cela, parce que David a obéi à l'ordre de Dieu même, & a fait la chose du monde la plus sage.

Ils trouvent encore mauvais que l'arche du Seigneur soit dans la grange d'un étranger. David, selon eux, devait au moins la loger dans sa maison.

Enfin M. Freret pense que l'auteur sacré imite visiblement Homère, quand le Seigneur arrête la main de l'ange exterminateur. Selon lui, il est très-probable que l'auteur, qu'il croit être Esdras, avait entendu parler d'Homère. En effet, Homère, dans son premier chant de l'Iliade, peint Apollon descendant des sommets de l'Olympe, armé de son carquois, & lançant ses flèches sur les Grecs, contre lesquels il était irrité.

Nous ne sommes pas de l'avis de M. Freret. Nous pensons qu'Esdras lui-même ne connut jamais les Grecs, & que jusqu'au tems d'Alexandre il n'y eut jamais le moindre commerce entre la Grèce & la Palestine. Ce n'est pas que quelque Juif ne pût, dès le siècle d'Esdras, aller exercer le courtage dans Corinthe & dans Athènes; mais les gens de cette espèce ne composaient pas l'histoire des Israélites

Pour les autres objections, il faut avouer que Calmet y répond trop faiblement.

Nous ne croyons pas que le choix des trois fléaux soit puérile; au contraire, cette rigueur nous semble terrible. Mais qui peut juger les jugemens de Dieu?

Or

Or le roi David avait vieilli, ayant beaucoup de jours; & quoiqu'on le couvrît de plusieurs robes, il ne se réchauffait point. Ses officiers dirent donc : allons chercher une jeune fille pour le seigneur notre roi, & qu'elle reste devant le roi, & qu'elle le caresse, & qu'elle dorme avec le seigneur notre roi. Et ayant trouvé Abisag de Sunam, qui était très-belle, ils l'amenèrent au roi; & elle coucha avec le roi, & elle le caressait; & le roi ne forniqua pas avec elle (86).

Cependant Adonias, fils de David, disait: ce sera moi qui règnerai... Il avait dans son parti Joab le général des armées, & Abiathar le grand-prêtre. Mais un autre grand-prêtre nommé Sadok, & le capitaine Banaia, & le prophète Nathan, & Séméi, n'étaient pas pour Adonias...

Ce prince donna un grand festin à tous ses frères & aux principaux de Juda; mais il n'invita ni son frère Salomon, ni le prophète Nathan, ni Banaia, ni les autres prêtres.

Alors Nathan dit à Bethsabé, mère de Salomon: n'avez-vous pas oui dire qu'Adonias s'est déjà fait roi, & que notre seigneur David n'en sait rien? allez vîte vous présenter au roi David..... pendant que vous lui parlerez, je surviendrai après vous, & je confirmerai tout ce que vous aurez dit (87)...

---

(86) Le R. P. dom Calmet observe qu'une jeune fille fort belle est très-propre à ranimer un homme de soixante & dix ans; c'était alors l'âge de David. Il dit qu'un médecin juif conseilla à l'empereur Frédéric Barberousse, de coucher avec de jeunes garcons, & de les mettre sur sa poitrine. Mais on ne peut pas toute la nuit tenir sur sa poitrine un jeune garçon. On emploie, ajoute-t-il, de petits chiens au même usage. Il faut que Salomon crût que son père avait mis la belle Abisag à un autre usage, puisqu'il fit assassiner (comme nous le verrons) son frère aîné Adonias, pour lui avoir demandé Abisag en mariage; comme s'il avait voulu épouser la veuve ou la concubine de son père.

(87) M. Huet ne passe pas sous silence cette intrigue de cour; il s'élève violemment contr'elle. On ne voit point, dit-il, le Seigneur ordonner

... Le roi David dit : faites-moi venir le prophète Sadok, le prophète Nathan & le capitaine Banaia ; prenez avec vous mes officiers ; mettez mon fils Salomon sur ma mule ; chantez avec la trompette ; & vous direz : vive le roi Salomon !...

Les convives d'Adonias se levèrent de table ; & chacun s'en alla de son côté ; & Adonias alla se refugier à la corne de l'autel...

Or la mort de David approchant, il recommanda à Salomon, en lui disant : tu sais ce qu'a fait autrefois Joab, qui mit du sang autour de ses reins, & dans les souliers qu'il avait aux pieds. Tu ne permettras pas que ses cheveux blancs descendent en paix au tombeau ; je compte sur ta sagesse..... J'ai juré à Séméi que je ne le ferai point périr par le glaive ; mais tu es sage, tu sauras ce qu'il faut faire ; ne permets pas que ses cheveux blancs descendent dans la fosse autrement que par une mort sanglante (88). Et David s'endormit avec ses pères.

---

d'abord que l'on verse de l'huile sur la tête de Salomon, & qu'il soit oint & christ ; tout se fait ici par cabales. L'ordre de la succession n'était pas encore bien établi chez les Juifs ; mais il était naturel que le fils aîné succédât à son père, d'autant plus qu'il n'était point né d'une femme adultère, comme Salomon. L'auteur sacré ne présente pas Nathan comme un prophète inspiré de Dieu dans cette occasion, mais comme un homme qui est à la tête d'un parti, qui fait une brigue avec Bethsabé pour ravir la couronne à l'aîné, & qui emploie le mensonge pour parvenir à ses fins ; car il accuse Adonias de s'être fait roi ; & ce prince avait dit seulement : j'espère d'être roi ; son droit était reconnu par les deux principales têtes du royaume, un grand-prêtre & un général d'armée. C'est une chose étonnante qu'il y ait deux grands-prêtres à la fois. La loi en cela était violée : & deux grands-prêtres, opposés l'un à l'autre, devaient nécessairement exciter des troubles.

M. Huet excuse un peu David, qui était affaibli par l'âge ; mais il ne pardonne ni à Salomon ni à Bethsabé, encore moins au prophète Nathan, auquel il donne les épithètes les plus injurieuses. Nous ne pouvons nous empêcher de voir qu'il y avait en effet une grande cabale pour Salomon contre Adonias ; mais enfin le doigt de Dieu est par-tout : il se sert des moyens humains comme des plus divins.

(88) M. Huet dit, sans détour, que David meurt comme il a vécu. Il a

Salomon prit possession du trône de son père, & affermit son règne... Adonias alla implorer la protection de sa belle-mère Bethsabé, & lui dit : vous savez que le règne m'appartenait comme à l'aîné, & que, de plus, tout Israël m'avait choisi pour roi ; mais mon royaume a été transporté à mon frère, & le Seigneur l'a constitué ainsi ; je ne demande qu'une grace ; le roi Salomon ne vous refusera rien ; je vous prie qu'il me laisse épouser Abisag la Sunamite... Bethsabé dit donc à Salomon son fils : je te prie, donne pour femme Abisag la Sunamite à ton frère Adonias. Le roi Salomon répondit à sa mère : pourquoi demandes-tu Abisag la Sunamite pour Adonias ? demande donc aussi le royaume ; car il est mon frère aîné, & il a pour lui Abiathar le grand-prêtre, & le capitaine Joab (89)... Salomon jura donc

---

l'horrible ingratitude d'ordonner qu'on tue son général d'armée, auquel il devait sa couronne. Il se parjure avec Séméi, après lui avoir fait serment de ne jamais attenter à sa vie. Enfin il est assassin & perfide jusque sur les bords du tombeau.

Le révérend père dom Calmet justifie David par ces paroles remarquables: « David avait reçu de grands services de Joab ; & l'impunité qu'il lui avait » accordée pendant si long-tems, était une espèce de récompense de ses longs » travaux : mais cette considération ne dispensait pas David de l'obligation » de punir le crime & d'exercer la justice contre Joab. Enfin les raisons de » reconnaissance ne subsistaient pas à l'égard de Salomon; & ce prince avait » un motif particulier de faire mourir Joab, qui est, qu'il avait conspiré de » donner le royaume à Adonias, à son exclusion. »

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Le commentateur qui avait entrepris de continuer cet ouvrage, s'est arrêté ici ; ayant été appellé à la cour d'un grand prince pour être son aumônier. Un troisième commentateur s'est présenté, & a continué avec la même érudition & la même impartialité, mais avec trop de véhémence peut-être, & trop de hardiesse.

(89) En tâchant de suivre mes deux prédécesseurs, j'observe d'abord que cette histoire n'a rien de commun ni avec nos saints dogmes, ni avec la foi, ni avec la charité. Le jeune Adonias demande à son frère puîné, devenu roi par la brigue de Bethsabé, & du prophète Nathan, une seule grace, qui ne

par Dieu... disant : je jure par Dieu, qui m'a mis sur le trône de David, mon père, qu'aujourd'hui Adonias mon frère sera mis à mort. Et le roi Salomon envoya le capitaine Banaïa, fils de Joïadad, qui assassina Adonias ; & il mourut..... Cette nouvelle étant venue au capitaine Joab, qui était attaché au prince Adonias, il s'enfuit dans le tabernacle du Seigneur, & embrassa la corne de l'autel.... On vint dire au roi Salomon que Joab s'était refugié dans le tabernacle de Dieu, & qu'il s'y tenait à l'autel. Et le roi Salomon envoya aussitôt le capitaine Banaia, fils de Joïadad, disant : cours vîte, va tuer Joab.... Banaia alla donc au tabernacle de Dieu, & dit à Joab : sors d'ici, que je te tue. Joab lui répondit : je ne sortirai point ; je mourrai ici.... Le capitaine Banaia alla rapporter la chose au roi. Le roi lui répondit : fais comme je t'ai dit (90) ; assassine Joab, & l'enterre ; & je ne serai pas responsable, ni moi, ni la maison de mon père, du sang innocent répandu par Joab ; que le Seigneur donne une paix éternelle à David, à sa semence, à sa maison, & à son trône !..... Donc le capitaine Banaia, fils de Joïadad,

---

tire à aucune conséquence : il veut, pour tout dédommagement du royaume, qu'il a perdu, une jeune fille, une servante, qui réchauffait son vieux père : il est si simple & de si bonne foi, qu'il implore, pour obtenir cette fille, la protection de la mère de Salomon, de cette même Bethsabé qui lui a fait perdre la couronne ; & pour toute réponse, le sage Salomon jure par Dieu qu'il fera assassiner son frère Adonias ; & sur le champ, sans consulter personne, il commande au capitaine Banaia d'aller tuer ce malheureux prince. Est-ce là l'histoire du peuple de Dieu ? est-ce l'histoire du serrail du grand-Turc ? est-ce celle des voleurs de grand-chemin ?

(90) Si l'on peut ajouter un crime nouveau aux scélératesses par lesquelles Salomon commence son règne, il y ajoute un sacrilège. Le capitaine Banaia lui rapporte que Joab implore la miséricorde de Dieu dans le tabernacle, & qu'il embrasse la corne de l'autel. Cet officier n'ose commettre un assassinat dans un lieu si saint. Salomon n'en est point touché ; il ordonne au capitaine de massacrer Joab à l'autel même. S'il est quelque chose d'étrange après tant d'horreurs, c'est que Dieu, qui a fait périr cinquante mille hommes de la populace, & soixante & dix hommes du peuple, pour avoir regardé son arche, ne venge point ce coffre sacré, sur lequel on a égorgé le plus grand capitaine des Juifs, à qui David devait sa couronne.

retourna vers Joab, & l'assassina à l'autel; & il enterra Joab en sa maison dans le désert (91).

Le roi envoya aussi vers Séméi, & lui dit: bâtis-toi une maison dans Jérusalem, & n'en sors point pour aller d'un côté ni d'un autre; si tu en sors jamais, & si tu passes le torrent de Cédron, je te ferai tuer au même jour.

Séméi dit au roi: cet ordre est très-juste. Mais au bout de trois ans il arriva que les esclaves de Séméi s'enfuirent vers Akis, roi de Geth. Séméi fit aussitôt sangler son âne, & s'en alla vers Akis, à Geth, pour redemander ses esclaves, & les ramena de Geth....

Et Salomon, en ayant été averti, commanda à Banaïa, fils de Joïadad, d'aller tuer Séméi; & le capitaine Banaïa y alla sur le champ; & il assassina Séméi, qui mourut....

Cependant le Seigneur apparut à Salomon en songe, disant: demande ce que tu veux que je te donne.... Et Salomon dit au Seigneur: je te prie de me donner un cœur docile, afin que je puisse juger ton peuple, & discerner entre le bon & le mauvais; car qui pourra juger ce peuple, qui est fort nombreux?

.... Et Dieu lui dit dans ce songe: parce que tu as demandé cette parole, & que tu n'as pas requis longues années, ni richesses, ni la mort de tes ennemis, mais que tu as demandé sagesse pour discerner justice, je ferai selon ton discours; je

(91) A peine Salomon, ce quel fils de l'infame Bethsabé, s'est-il signalé par l'assassinat, par le sacrilège & par le fratricide, qu'il tend un piège à ce Séméi, conseiller d'état du roi son père. Il attend que ce pauvre vieillard ait sellé son âne pour aller redemander son bien, & qu'il ait passé le torrent de Cédron, pour le faire tuer sous couleur de justice. Qu'on lise l'histoire de Caligula & de Néron, & qu'on voie si ces monstres ont commencé ainsi leur règne par de tels crimes. On dit que Dieu punit Salomon pour avoir offert de l'encens aux dieux de ses femmes & de ses maîtresses; & moi j'ose croire que s'il fut enfin puni, ce fut pour ses assassinats.

te donne un cœur intelligent, de sorte que jamais homme, ni avant toi, ni après toi, n'aura été semblable à toi (92).

Mais je te donnerai, en outre, richesses & gloire, que tu n'as point demandées; de sorte que nul ne sera semblable à toi en gloire & en richesses. Salomon se réveilla, & il vit que c'était un songe.

Salomon (93) avait donc sous sa domination tous les royaumes depuis l'Euphrate jusqu'aux Philistins & à la terre d'Egypte. Et il y avait, pour la nourriture de Salomon, chaque jour trente muids de fleur de farine, & soixante muids de farine commune, dix gros bœufs engraissés, vingt bœufs de pâturage, cent moutons, & grande quantité de cerfs, de chevreuils,

---

(92) C'est cependant immédiatement après cette foule de crimes que Dieu parle à Salomon. Dieu venir continuellement sur la terre pour s'entretenir avec des Juifs! mais passons. Cette fois-ci Dieu n'apparaît à Salomon que dans un rêve: comment l'a-t-on su? il le dit donc à quelque autre Juif; & c'est sur la foi de cet autre Juif qu'un scribe juif a écrit cette histoire singulière, histoire fondée sur un rêve, comme toutes les aventures de Joseph & du Pharaon sont fondées sur des rêves!

S'il se pouvait qu'un ministre du Dieu suprême fût descendu du haut des cieux, pour dire à Salomon devant tout le peuple: *demande à Dieu ce que tu veux, il te l'accordera*; que Salomon, lui eût demandé la sagesse, & que Dieu, en la lui donnant, y eût ajouté les trésors & la puissance, ce serait un très-bel apologue: mais le rêve gâte tout.

(93) Je dirai hardiment que jamais Salomon, ni aucun prince juif, n'eut tous ces royaumes. Je ne ménage point le mensonge, comme ont fait mes deux prédécesseurs; mon indignation ne me permet pas cette lâche complaisance. Qui jamais avait entendu dire que des Juifs aient régné de l'Euphrate à la Méditerranée? Il est vrai que le brigandage leur valut un petit pays au milieu des roches & des cavernes de la Palestine, depuis le désert de Bersabé jusqu'à Dan (voyez la lettre de saint Jérôme); mais il n'est point dit que jamais Salomon ait conquis par la guerre une lieue de terrein. Le roi d'Egypte possédait de grands domaines dans la Palestine; plusieurs cantons cananéens n'obéissaient pas à Salomon: où est donc cette prétendue puissance?

de bœufs sauvages & d'oiseaux de toute espèce ; car il avait tout le pays, au-delà du fleuve d'Euphrate, depuis Tapsa jusqu'à Gaza (94).

Et Salomon avait quarante mille écuries pour les chevaux de ses chars, & douze mille chevaux de selle (95)..... Et la sagesse de Salomon surpassait la sagesse de tous les Orientaux, & de tous les Egyptiens ; il était plus sage que tous les hommes, plus sage qu'Ethan Israïte, & que Heman, & que Chacol, & que Dorda (96).

Salomon composa trois mille paraboles, & il fit mille & cinq cantiques...

Hiram, roi de Tyr, envoya ses serviteurs vers Salomon, ayant appris qu'il avait été oint & Christ à la place de son père. Et Salomon envoya aussi à Hiram, disant : j'ai dessein de bâtir un temple au nom de mon Dieu Adonaï, comme Adonaï l'avait dit à mon père ; commande donc à tes serviteurs qu'ils coupent pour moi des cèdres du Liban ; car tu sais que je n'ai pas un seul

---

(94) Ce pauvre Calmet, copiste de toutes les fadaises qu'on a compilées avant lui, a beau nous dire que les rois de Babylone nourrissaient tous leurs officiers : un roi juif était auprès d'un roi de Babylone, ce qu'était le roi de Corse Théodore en comparaison d'un roi d'Espagne, ou le roi d'Yvetot vis-à-vis un roi de France. Quatre-vingt-dix mille muids de farine & trente bœufs par jour ! en vérité cela ressemble aux cinq cents aunes de drap employées pour la braguette de la culotte de Gargantua.

(95) Les quarante mille écuries de Salomon ne sont pas de trop, après les quatre-vingt-dix mille muids de farine.

(96) Je ne sais point qui étaient ce Dorda & ce Chacol ; & personne ne le sait : mais pour les trois milles paraboles & les mille cinq cantiques, il nous en reste quelques uns qu'on attribue à ce Salomon. Flavien Josephe, ce transfuge juif, ce hableur épargné par Vespasien, dit que Salomon composa trois mille volumes de paraboles ; & la mauvaise traduction dite des Septante attribue à Salomon cinq mille odes. Plût à Dieu qu'il eût toujours fait des odes hébraïques, au lieu d'assassiner son frère !

homme parmi mon peuple qui puisse couper du bois comme les Sidoniens.... Hiram donna donc à Salomon des bois de cèdre & de sapin ; & Salomon donna à Hiram, pour la nourriture de sa maison, vingt mille muids de froment par année, & vingt mille muids d'huile très-pure chaque année....

Le roi Salomon choisit dans Israël trente mille ouvriers (97).... soixante & dix mille manœuvres & porte-faix, quatre-vingt mille tailleurs de pierre ; & trois mille trois cents intendans des ouvrages (98).

Or on commença à bâtir le temple du Seigneur quatre cents quatre-vingts ans après la sortie d'Egypte (99)....

Or cette maison, que le roi Salomon bâtit au Seigneur, avait soixante coudées & demie en longueur, vingt coudées en largeur, & trente coudées en hauteur....

Et il fit au temple des fenêtres de côté ; & il fit sur la muraille

(97) L'historien juif Flavien Josephe n'est pas d'accord avec l'écrivain que nous commentons, sur les mesures de vin & d'huile ; mais il affirme que les lettres de Salomon & d'Hiram existaient encore de son tems. Serait-il possible que les archives tyriennes eussent subsisté après la destruction de Tyr par Alexandre, & les juives après la ruine du temple sous Nabuchodonosor ?

(98) Tout ce détail semble terriblement exagéré. Cent quatre-vingt-trois mille trois cents hommes employés aux seuls préparatifs d'un temple qui ne devait avoir que quatre-vingt-onze pieds de face, révoltent quiconque a la plus légère connaissance de l'architecture. Cinquante ouvriers bâtissent en Angleterre une belle maison de cette dimension en six mois. Au reste, les mesures du livre des Rois, des Paralipomènes, d'Ezéchiel & de Josephe, ne s'accordent pas ; & cette différence entre les trois auteurs est assez extraordinaire.

(99) Les auteurs ne s'accordent pas davantage sur la chronologie de ce temple. Les prétendus Septante le disent bâti quatre cent quarante ans après la fuite d'Egypte ; Josephe, cinq cent quatre-vingt-douze ans ; & parmi les modernes on trouve vingt opinions différentes : cette question n'est d'aucune importance ; mais dans un livre sacré l'exactitude ne nuirait pas.

du

du temple des échafauds tout autour; & l'échafaud d'en-bas avait cinq coudées de large, & celui du milieu avait six coudées de large, & le troisième échafaud avait sept coudées de large..... & il plaça des poutres tout autour, afin qu'ils ne touchassent pas à la muraille..... Et il fit un étage sur toute la maison, qui avait cinq coudées de hauteur (100). Il fit l'oracle au milieu du temple, en la partie la plus intérieure, pour y mettre le coffre du pacte. L'oracle avait vingt coudées de long, vingt de large, & vingt de haut. Il fit, dans l'oracle, des chérubins de bois d'olivier, qui avaient dix coudées de haut; une aile de chérubin avait cinq coudées de longueur, & l'autre avait aussi cinq coudées (101).

Il fit aussi un grand bassin de fonte, nommé la mer, de dix coudées d'un bord à l'autre; & elle était toute ronde.

Et il y avait une mer, & douze bœufs sur cette mer....

Or le roi, & tout Israël avec lui, immolèrent des victimes devant le Seigneur. Et Salomon égorgea & immola au Seigneur vingt-deux mille bœufs gras & six-vingt mille brebis.... Ainsi le roi & le peuple dédièrent le temple au Seigneur (102)....

---

(100) Il paraît que le surintendant des bâtimens de Salomon n'était ni un Michel-Ange ni un Bramante: on ne sait ce que c'est que ces fenêtres de côté, ces fenêtres obliques. Dailleurs il ne faut pas s'imaginer que ces temples eussent la moindre ressemblance avec les nôtres. C'étaient des cloîtres, au milieu desquels était un petit sanctuaire; on faisait de ces cloîtres une citadelle; les murs étaient solides, & les prêtres avaient leurs maisons adossées à l'intérieur de ces murs; ces trois échafauds, ces trois étages, dans l'intérieur du temple, bâtis pour les prêtres, étaient de bois, & avançaient d'une coudée l'un sur l'autre. Nous avons encore d'anciennes villes bâties de cette manière barbare.

(101) On a remarqué que ces figures de veaux dans le sanctuaire, & ces douze veaux qui soutenaient la cuve appellée la mer où les prêtres se lavaient, étaient une transgression formelle contre la loi.

(102) Il ne fallait pas faire souvent de pareils sacrifices: on aurait bientôt été réduit à la famine. Comptez pour chaque bœuf gras quatre cents livres

Et Hiram, roi de Tyr, lui envoyait tous les bois de cèdre & de sapin, & tout l'or dont il avait besoin. Et Salomon donna à Hiram vingt villes dans la Galilée.... Hiram, roi de Tyr, vint voir ces villes; mais il n'en fut point du tout content; & il dit à Salomon: mon frère, voilà de pauvres villes que vous m'avez données là (103).....

Le roi Salomon équipa aussi une flotte à Esiongaber, auprès d'Elath, sur le rivage de la mer, au pays d'Idumée: & Hiram lui envoya de bons hommes de mer.... Et étant allés en Ophir, ils en rapportèrent quatre cent vingt talens d'or au roi Salomon (104).

La reine de Saba, ayant entendu parler de Salomon, vint le tenter par des énigmes (105).

---

de viande: voilà huit millions huit cent mille livres de bœuf, & douze cent mille livres de mouton; ajoutez-y le pain & le vin; c'est un grand repas.

(103) On ne sait pas trop où Salomon aurait pris ces vingt villes. Samarie n'existait pas. Jéricho n'était qu'une masure. Sichem, Béthel, n'étaient pas rebâties; elles ne le furent que sous Jéroboam. C'étaient apparemment des villages que Salomon donna au roi de Tyr; & que ce Tyrien en ait été content ou non, cela est fort indifférent.

(104) Ce voyage d'Ophir est peu de chose. Si vous comptez le talent d'or à cent vingt mille livres de la monnoie de France, ce n'est qu'une affaire de cinquante millions quatre cent mille livres. Les Paralipomènes vont bien plus loin: ce livre assure que David, avant sa mort, donna à son fils cent mille talens d'or de ses épargnes, & un million de talens d'argent. Nous comptons le talent d'or à quarante mille écus, & le talent d'argent à deux mille; ce qui fait juste six milliarts d'écus, dix-huit milliarts de france. Ce que Salomon amassa pouvait bien aller à une somme aussi forte. Il est comique de voir un melk, un roitelet juif, avoir à sa disposition trente-six milliarts de livres françaises, ou neuf milliarts d'écus d'Allemagne, ou environ un milliart & demi sterling. On est dégoûté de tant d'exagérations puériles; cela ressemble à la Jérusalem céleste qui descend du ciel, dans l'Apocalypse, & que le bon homme saint Justin vit pendant quarante nuits consécutives; les murailles étaient de jaspe; la ville était d'or, les fondemens de pierres précieuses, & les portes de perles.

(105) La reine de Saba, qui vient proposer des énigmes à Salomon, &

La reine de Saba donna au roi Salomon ſix-vingts talens d'or, une quantité très-grande d'aromates & de pierres précieuſes. On n'a jamais apporté, depuis ce tems-là, tant de parfums à Jéruſalem....

Le poids de l'or qu'on apportait chaque année à Salomon, était du poids de ſix cent ſoixante & ſix talens d'or.

Le roi Salomon eut auſſi deux cents boucliers d'or pur, & trois cents autres boucliers d'or pur.

Le roi Salomon fit auſſi un trône d'ivoire revêtu d'un or très-pur.

Tous les vaſes dans leſquels Salomon buvait étaient auſſi d'or; & toute ſa vaiſſelle, & tous les meubles de ſa maiſon du Liban, étaient d'un or très-pur.

On lui amenait auſſi une quadrige d'Egypte pour ſix cents ſicles d'argent, & chaque cheval pour cent cinquante ſicles (106).

Et il eut ſept cents femmes, qui étaient reines, & trois cents concubines.....

---

qui lui fait un petit préſent de ſeize millions huit cent mille livres de France, ou de quatre millions deux cent mille écus d'Allemagne, eſt bien une autre dame que l'impératrice de Ruſſie. Salomon, qui était fort galant, dut lui faire des préſens qui valaient au moins le double.

La dîme de tout cet argent appartient aux prêtres. On cherche ce royaume de Saba; il était ſans doute dans le pays d'Utopie.

(106) Mettons le ſicle d'argent à un écu de France de trois livres. Salomon n'achetait pas cher ſes chevaux dans un tems où l'on marchait ſur l'or & ſur l'argent dans les rues de Jéruſalem. L'Egypte ne nourriſſait guère de chevaux. Que ne les faiſait-il venir d'Arabie & de Perſe? Ne ſavait-il pas que la plupart des chevaux d'Egypte deviennent tous aveugles en peu de tems?

Et comme il était déjà vieux, elles séduisirent son cœur pour lui faire adorer des dieux étrangers...

Il bâtit alors un temple à Chamos sur la montagne qui est auprès de Jérusalem (107)....

Cependant le roi Salomon aima plusieurs femmes étrangères, & la fille aussi de Pharaon, & des Moabites, & des Ammonites, & des Iduméennes & des Sidoniennes, & des Héthéennes.... Salomon eut donc copulation avec ces femmes d'un amour véhémentissime.... Or le Seigneur suscita Adad l'Iduméen, de race royale, qui était dans Edom.... Dieu suscita aussi pour ennemi à Salomon Rason, fils d'Héliadad.... qui fut ennemi d'Israël pendant tout le régne de Salomon, & qui régna en Syrie (108).

Jéroboam, fils de Nabath, leva aussi la main contre le roi. Or Jéroboam était un homme courageux, fort & puissant.

Et il arriva dans ce tems-là que Jéroboam, sortant de Jérusalem, rencontra dans son chemin Ahias le prophète, qui avait un manteau tout neuf. Et Ahias coupa son manteau en douze morceaux, & dit à Jéroboam : prends pour toi dix morceaux de mon manteau ; car voici ce que dit le Seigneur, le Dieu

---

(107) Il semble assez prouvé que les Juifs n'avaient point encore de culte fixe & déterminé. S'ils en avaient eu, Jacob & Esaü n'auraient point épousé des filles idolâtres ; Samson n'aurait point épousé une Philistine ; Jephté n'aurait point dit que tout ce que le Dieu Chamos avait conquis pour son peuple lui appartenait de droit. Il est très-vraisemblable qu'aucun des livres juifs, tels qu'ils nous sont parvenus, n'était encore écrit. Il était fort indifférent que Salomon adorât un Dieu sous le nom de Chamos, ou de Moloch, ou de Milkon, ou d'Adonaï, ou de Sadaï, ou de Jehova.

(108) Ce Rason, roi de Syrie, qui fit tant de peine à Salomon pendant tout son règne en Judée, démontre évidemment que l'auteur sacré se contredit grossiérement quand il dit que Salomon régna de l'Euphrate à la Méditerranée. Les contradictions sont fréquentes dans l'auteur sacré.

d'Israël : je diviserai le royaume, & je t'en donnerai dix tribus; & il ne restera qu'une tribu à Salomon, à cause de David mon serviteur, & de la ville de Jérusalem que j'ai choisie dans toutes les tribus d'Israël (109)...

Or Salomon voulut faire assassiner Jéroboam... Et Salomon s'endormit avec ses pères, & il fut enseveli dans la ville de David son père (110).

Roboam, fils de Salomon, vint à Sichem; car toutes les tribus y étaient assemblées pour l'établir roi : mais Jéroboam, fils de Nabath, ayant appris en Egypte la mort du roi Salomon, revint de l'Egypte. Il se présenta donc avec tout le peuple d'Israël devant Roboam, disant : ton père nous avait chargés d'un joug très-dur; diminue donc à présent un peu de l'extrême dureté de ton père; & nous te servirons (111)... Roboam, ayant consulté

---

(119) Nous avons déjà vu un lévite qui coupa sa femme en douze morceaux, parce qu'elle était morte de lassitude d'avoir été violée en Gabaa; & maintenant voici un prophète nommé Ahias, qui ne coupe que son manteau en douze parts, pour signifier au rebelle Jéroboam que des douze tribus d'Israël il en aurait dix. Il aurait pu comploter contre Salomon avec ce rebelle sans qu'il lui en coûtât un bon manteau tout neuf; le Dieu d'Israël ne donnait pas beaucoup de manteaux à ses prophètes; on sait que leur garderobe était mal fournie; apparemment que Jéroboam lui paya la valeur de son manteau.

(110) Si Salomon voulut faire assassiner ce Jéroboam, il paraît qu'en effet Dieu lui avait donné la sagesse ! il est toujours fort vilain d'assassiner; mais enfin il s'agissait d'un royaume, qui, dit-on, s'étendait de l'Euphrate à la mer. Salomon ne put venir à bout de son dessein; il mourut; & de bonnes gens disputent encore s'il est damné. Les prophètes juifs n'agitèrent point cette question. Il n'y avait point encore d'enfer de leur tems.

(111) Ce Salomon était donc le plus avare Juif qui fût parmi les Juifs; & son contrôleur général des finances méritait d'être pendu.

Quoi ! de son tems on marchait sur l'or & l'argent dans les rues; nous avons vu qu'il possédait environ trente-six milliarts d'argent comptant; & le cancre accablait encore son peuple d'impôts, après lui avoir fait manger en

des jeunes gens de sa cour, répondit au peuple : le plus petit de mes doigts est plus gros que le dos de mon père ; si mon père vous a imposé un joug pesant, j'y ajouterai un joug plus pesant ; si mon père vous a fouettés avec des verges, je vous fouetterai avec des scorpions.

Le peuple, voyant donc que le roi n'avait pas voulu l'entendre, lui répondit : qu'avons-nous à faire à David ton grand-père ? quel héritage avons-nous à partager avec le fils d'Isaï ? allons, Israël, allons-nous-en dans nos tentes ; adieu, David ; pourvois à ta maison comme tu pourras. Et tout Israël s'en alla dans ses tentes (112).

Roboam ne régna donc que dans les bourgs de la tribu de Juda.

Or le roi Roboam envoya l'intendant de ses tribus, nommé Aduram ; mais tout le peuple le lapida, & il en mourut..... Le roi Roboam monta aussitôt sur sa charrette, & s'enfuit à Jérusalem. Et tout Israël se sépara de la maison de David, comme il en est séparé encore aujourd'hui (113)...

---

un jour cent quatre-vingt neuf millions deux cent mille livres de viande à seize onces la livre ! on a bien raison de dire qu'il n'y a rien de si avare qu'un prodigue.

Pour Roboam, qui dit que Salomon avait fouetté son peuple avec des verges, & qu'il le fouetterait avec des scorpions ; c'est la réponse d'un tyran. Roboam méritait pis que ce qui lui arriva.

(112) Tout Israël avait grande raison. Une nation entière n'aime point à être fouettée avec des scorpions. La maison de David n'était pas meilleure qu'une autre : c'était le fils de l'habitant d'un village ; & les autres familles avaient autant de droit que la sienne, de se servir de scorpions pour fouetter le peuple ; mais Dieu choisit la famille de David.

(113) Ces mots, *comme il en est séparé encore aujourd'hui*, prouvent que l'auteur sacré écrivait très-long-tems après l'événement. Cela prouve encore que, s'il n'était qu'un homme ordinaire, on pourrait douter de tout ce qu'il raconte : mais il était inspiré, comme on sait.

Or tout Israël, sachant que Jéroboam était revenu, le constitua roi; & personne ne suivit la maison de David, excepté la maison de Juda.

Roboam, étant donc à Jérusalem, assembla la tribu de Juda & celle de Benjamin, & vint avec cent quatre-vingt mille soldats choisis (114) pour combattre contre la maison d'Israël, & pour réduire tout le royaume de Roboam fils de Salomon.

Alors Dieu parla à Séméias, homme de Dieu, disant: va parler à Roboam, fils de Salomon, roi de Juda, & à toute la maison de Juda & de Benjamin, disant: voici ce que commande le Seigneur: vous ne monterez point contre vos frères les enfans d'Israel; que chacun s'en retourne chez soi; car c'est moi qui ai dit cette parole. Ils écoutèrent tous ce discours de Dieu, & ils s'en retournèrent comme le Seigneur l'avait ordonné (115)...

Cette scission entre Israël & Juda dura toujours jusqu'à la dispersion des dix tribus, & recommença ensuite entre Samarie & Jérusalem. Delà toutes les prophéties en faveur de Juda par les prophètes du parti de Juda. Delà toutes ces invectives contre les ennemis de Juda, & toutes ces prédictions de la grandeur de Juda, qu'on a ensuite appliquées à Jésu fils de Marie, quand la religion chrétienne a été établie, avec tant de peine & de tems, sur les ruines de la religion judaïque.

(114) Voilà une des exagérations incroyables qui se sont glissées dans les livres saints du peuple de Dieu (sans doute par la faute des copistes). Un misérable roitelet de la dixième partie d'un petit pays barbare pouvait-il avoir une armée de cent quatre-vingt mille combattans? Les exagérations précédentes, dit-on, sont encore plus incroyables. Il est vrai; & j'en suis très-fâché. Mes deux prédécesseurs ont dit avec raison, que dans ces tems-là rien ne se faisait comme aujourd'hui.

(115) Tous les bons critiques soupçonnent quelqu'un de ces rabi, de ces rhoë, de ces prophètes, d'avoir écrit tous ces livres juifs. L'auteur représente toujours un prophète prédisant l'avenir & disposant du présent: mais de quelle autorité ce Juif inconnu, nommé Séméias, était-il donc revêtu, pour dissiper tout d'un coup une armée de cent quatre-vingt mille hommes? Ce prophète-là n'était pas de la faction de Juda; aussi n'était-il point compté parmi ceux qui ont prédit Jésu, fils de Marie, en Bethléem.

Or Jéroboam fit bâtir Sichem dans les montagnes d'Ephram...

Et il disait en lui-même : le royaume pourrait bien retourner à la maison de David ; si ce peuple monte en la maison du Seigneur à Jérusalem, pour y sacrifier, le cœur de ce peuple se tournera à la fin vers Roboam, roi de Juda ; ils me tueront, & reviendront à lui. Donc, après y avoir bien pensé, il fit faire deux veaux dorés, & il dit à son peuple : gardez-vous de monter à Jérusalem ; voilà vos dieux qui vous ont tirés de l'Egypte. Et il mit ces deux veaux, l'un à Béthel, & l'autre à Dan (116).

En même tems *Addo le Voyant*, le prophète, l'homme de Dieu (117), vint de Juda en Béthel, quand Jéroboam était

---

(116) Nouvelle preuve que la religion judaïque n'était point fixée. Cette misérable nation juive change de culte à tout moment, depuis sa singulière évasion d'Egypte jusqu'au tems d'Esdras. Remarquez son goût pour les veaux d'or ou dorés. Il en coûta vingt-trois mille hommes pour le veau d'Aaron. Le Seigneur Adonaï, ou Sédaï, ou Sabbahoth, ou Jéhova, ou Jhao, devait naturellement égorger quarante-six mille Israélites pour les deux veaux de Jéroboam.

Au reste, ce Jéroboam était fort sensé de ne vouloir pas que son peuple allât sacrifier en Jérusalem. Les rois de Perse ne souffrent pas que les Persans aillent baiser la pierre noire à la Mecque ; & le roi de Prusse n'envoie point ses grenadiers demander des pardons à Rome.

(117) C'est l'historien Flavien Josephe qui appelle ce prophète Addo ; les sacrés cahiers ne le nomment pas. Le seigneur Adonaï donne à son prophète Addo un pouvoir plus qu'humain. Dès que le roitelet Jéroboam veut faire saisir ce prophète de malheur, sa main se sèche, & son bras reste étendu, sans pouvoir remuer. Cependant Adonaï avait lui-même envoyé un autre prophète à ce même Jéroboam, pour lui donner dix parts en douze de ce beau royaume de quarante-cinq lieues de long sur quinze de large.

Le miracle de cette main séchée est bien peu de chose en comparaison de la mer Rouge fendue en deux, & du soleil s'arrêtant un jour entier sur Gabaon, comme la lune sur Ayalon. Mais nous verrons d'aussi beaux miracles, quand nous serons parvenus au tems du devin Elie, & du roitelet Achab. (*)

(*) Ce troisième commentateur s'exprime en termes trop peu mesurés.

monté

monté sur l'autel, & qu'il jetait de l'encens. Et il cria contre l'autel dans le verbe de Dieu ; & il dit : autel, autel ! voici ce que dit le Seigneur : il naîtra un jour un fils de la maison de David, qui s'appellera Josias ; & il immolera sur toi les prêtres des hauts lieux, qui à présent brûlent sur toi de l'encens ; & il brûlera sur toi les os des hommes. Et aussitôt il donna un signe, disant : ceci sera le signe que c'est Dieu qui a parlé ; voici que l'autel va se fendre, & que la cendre qui est dessus va se répandre.

Le roi, ayant entendu cet homme qui criait contre son autel en Béthel, étendit sa main, & cria : qu'on saisisse cet homme-là. Mais sa main, qu'il avait étendue, devint paralytique sur le champ ; & il ne put la retirer à lui.....

L'autel se fendit, & la cendre se répandit, selon le signe que l'homme de Dieu avait prédit dans le verbe de Dieu...........

Alors le roi dit à l'homme de Dieu : conjure la face du Seigneur ton Dieu, & prie pour moi, afin qu'il me rende ma main. L'homme de Dieu pria la face du Seigneur Dieu ; & le roi reprit sa main.

Le roi dit donc à l'homme de Dieu : viens-t'en dîner avec moi dans ma maison ; je te ferai des présens.

L'homme de Dieu répondit au roi : Quand tu me donnerais la moitié de ta maison, je n'irais point avec toi ; & je ne mangerai point de pain, ni ne boirai point d'eau ici ; car le Seigneur, qui m'a envoyé ici, m'a ordonné, en m'ordonnant : tu ne mangeras point de pain, & tu ne boiras point d'eau en ce lieu-là ; tu ne retourneras point par le chemin que tu es venu (118).......... Addo le prophète s'en retourna donc par un autre chemin.

(118) Cette défense de manger sur les terres de Jéroboam, prouve encore que ces terres n'étaient pas fort étendues. Un bon piéton pouvait aisé-

Or il y avait un vieux prophète qui demeurait à Béthel; & ses enfans contèrent au vieux prophète leur père tout ce que l'homme de Dieu venait de faire. Et leur père leur dit : quel chemin a-t-il pris pour s'en aller ? Et ils lui montrèrent le chemin. Et il dit à ses fils : sanglez-moi mon âne. Et ils lui sanglèrent son âne ; & il monta dessus ; & il trouva Addo, l'homme de Dieu, assis sous un térébinthe ; & il lui dit : es-tu l'homme de Dieu qui est venu de Juda ? Et Addo répondit : c'est moi. Le vieux prophète lui dit : viens-t'en avec moi pour manger du pain. Addo répondit : je ne peux m'en retourner ni venir avec toi, ni manger du pain, ni boire de l'eau en ce lieu ; car le Seigneur m'a parlé dans le verbe du Seigneur, disant : tu ne mangeras pain, ni ne boiras eau en ce lieu, & tu ne t'en retourneras pas par la même voie (119).

Le vieux voyant lui repartit : écoute ; je suis prophète aussi, & semblable à toi ; & un ange m'est venu parler dans le verbe du Seigneur, disant : ramène-moi cet homme-là dans ta maison, afin qu'il mange pain & qu'il boive eau. Et ainsi il le trompa, & le ramena avec lui ; & Addo mangea pain, & but eau. Et lorsqu'ils étaient assis à table, le verbe du Seigneur se fit entendre au prophète qui avait ramené le prophète Addo. Et ensuite le même verbe cria au prophète Addo : homme de Dieu, qui viens de Juda, voici ce que dit le Seigneur : parce que tu n'as pas été obéissant à la bouche du Seigneur, & que tu n'as point gardé le commandement que le Seigneur t'a commandé, & que tu t'en es retourné, & que tu as mangé

---

ment déjeûner à Samarie, & souper à Jérusalem ; à plus forte raison un prophète, accoutumé à une vie sobre, pouvait se passer de déjeûner à Béthel, qui était encore plus près de Jérusalem que de Samarie.

(119) Remarquez que dès qu'un homme se disait prophète en Israël ou en Juda, on le croyait sur sa parole. Nous avons vu qu'il y avait du tems de Saül des troupes de prophètes ; mais on n'était point reçu dans ces bandes comme on est reçu licencié à Salamanque & à Coïmbre. Dès que le vieillard se dit prophète, Addo le reconnaît pour tel, & se met à manger sans difficulté.

pain, & que tu as bu eau, dans le lieu où je t'ai défendu de manger pain & de boire eau, ton cadavre ne sera point porté dans le sépulcre de tes pères.......

Donc après qu'Addo, homme de Dieu, eut bu & mangé, le vieux devin sangla son âne pour le ramener.....

Et comme Addo, homme de Dieu, était en chemin, il fut rencontré par un lion, qui le tua; son corps demeura dans le chemin, & l'âne se tenait auprès de lui d'un côté, & le lion de l'autre (120).

En ce tems Abias, fils de Jéroboam, tomba malade. Et le roi Jéroboam dit à sa femme : ma femme, déguise-toi; change d'habit; va-t'en au village de Silo, où est le prophète Ahias; prends avec toi dix pains, un petit gâteau, un pot de miel, &

---

(120) Sans l'aventure du lion & de l'âne, qui restèrent tous deux en sentinelle à côté du corps mort, nous n'aurions fait aucun commentaire sur le prophète Addo, qui n'a pas fait une grande figure dans le monde, & à qui l'on ne peut reprocher que d'avoir eu faim, & d'avoir déjeûné mal-à-propos dans un endroit plutôt que dans un autre. On ne peut le ranger que parmi les petits prophètes.

DÉCLARATION DU COMMENTATEUR.

Dans la crainte où je suis que cette histoire & ce commentaire ne causent au lecteur un ennui aussi mortel qu'à moi, je passerai tous les assassinats des rois de Juda & d'Israël, qui ne forment qu'un tableau dégoûtant & monotone de guerres civiles entre deux petit pays barbares, dont les capitales n'étaient qu'à sept ou huit lieues l'une de l'autre. Je ne parlerai de ces roitelets qu'autant qu'ils auront quelque rapport aux grands miracles que Dieu daignait faire continuellement dans ce coin du monde ignoré. Ces miracles, opérés par les prophètes juifs, soutiennent l'attention, que l'uniformité des guerres lasserait infailliblement. Je n'entrerai dans quelques détails que lorsqu'à la fin les rois de Babylone viendront venger la terre des abominations de ce peuple non moins cruel que superstitieux, lorsqu'ils brûleront Jérusalem, qu'ils disperseront dix tribus, dont on n'entendra jamais plus parler, & qu'ils mettront les deux autres dans les fers,

va-t'en trouver le prophète; car il te dira tout ce qui arrivera au petit enfant..... Or le prophète Ahias, que la vieillesse avait rendu aveugle, entendit le bruit des souliers de la reine, qui était à sa porte en Silo; & lui dit: entre, entre, femme de Jéroboam; pourquoi te déguises-tu?.... Ceux de la maison de Jéroboam qui demeurent dans la ville, seront mangés par les chiens, & ceux qui mourront à la campagne seront mangés par les oiseaux...... va-t'en donc, & sitôt que tu auras mis le pied dans la ville, l'enfant mourra (121).

Or Juda fit aussi le mal devant le Seigneur. Car ils firent aussi des autels & des statues, & des bois consacrés sur les hauts. Il y eut aussi des sodomites prostitués, & des abominations.

Mais la cinquième année du règne de Roboam, Sésac, roi d'Egypte, s'empara de Jérusalem, & il enleva tous les trésors de la maison du Seigneur, & les trésors du roi; il pilla tout, jusqu'aux boucliers d'or que Salomon avait faits (122)....

---

(121) Ce prophète Ahias n'est pas consolant. Mais observez qu'il n'est que prophète d'Israël, & que, par conséquent, il est hérétique. Le peuple d'Israël était plongé dans l'hérésie; il sacrifiait chez lui; il ne sacrifiait point à Jérusalem. Et il n'est point exprimé que le prophète Ahias fût de la faction de Juda. Mais il y a eu de tout tems des prophètes chez les hérétiques. Jurieu l'était en Hollande; il prophétisa contre Louis XIV. Le nommé Carré de Montgeron prophétisa en faveur des Jansénistes. Il y a des prophètes par-tout.

(122) Le lion de Juda, dont la verge ne devait jamais sortir d'entre ses jambes, jusqu'à ce que le *Shilo* vînt, sent cette fois-ci ses ongles rognés de bien près; & sa verge n'a pas grand pouvoir. Sésac vient d'Egypte piller tous les trésors prétendus qui étaient dans le temple de Salomon.

De graves savans prouvent que Sésac était le grand Sésostris: d'autres graves savans prouvent que Sésostris naquit mille ans avant Sésac. Des savans encore plus graves prouvent qu'il n'y eut jamais de Sésostris.

Une raison qui ferait croire que ce ne fut pas Sésostris qui pilla Jérusalem, c'est qu'il ne pilla point Sichem, Jéricho, Samarie & les deux veaux d'or hérétiques; car Hérodote dit que ce grand Sésostris pilla toute la terre.

Or Asa, petit-fils de Roboam, marcha droit devant le Seigneur ; il chassa les sodomites prostitués...... & empêcha Maacha sa mère de sacrifier à Priape ; & il brisa le simulacre honteux de Priape, & le brûla dans le torrent de Cédron. Cependant il ne détruisit pas les hauts lieux. Mais son cœur était parfait devant le Seigneur (123).

Abias eut guerre avec Jéroboam (*). Il avait quatre cent mille combattans bien choisis aussi, & très-vaillans...... Et il y eut cinq cent mille hommes des plus vaillans tués dans la bataille, du côté d'Israël (124)......

---

(123) L'auteur sacré dit que la reine Maacha était mère du roitelet Abias ; & ensuite il dit qu'elle était mère du roitelet Asa ; mais il ne dit point ce que c'étaient que ces Priapes dont la mère Maacha était grande-prêtresse à Jérusalem. On ne sort point de surprise quand on voit des Priapes adorés par la maison de David & par les enfans de Jacob. Y a-t-il une plus forte preuve que la religion judaïque ne fut jamais fixée jusqu'au tems d'Esdras ?

Quant aux jeunes sodomites chassés par le roi Asa, ou par le roi Abias, il est étonnant qu'il y eût encore de ces gens-là après le terrible exemple de Sodome & Gomore. Il est souvent parlé de ces jeunes sodomites dans le troisième livre des Rois.

(124) Je ne puis ni concilier les contradictions énormes qui se trouvent entre le livre des Rois & celui des Paralipomènes, ni éclaircir leurs obscurités. Je donne seulement ce petit exemple concernant le roitelet de Juda, nommé Abias, & le roitelet Jéroboam.

Que dites-vous, mon cher lecteur, des vingt-deux fils de cet Abias & de ses seize filles, dont ces quatorze femmes accouchent en deux ans de tems ? Que dites-vous de son armée de cinq cent quatre-vingt mille hommes, & de celle du roi d'Ethiopie qui se montait à un million ? Vous savez qu'il y a un peu loin de l'Ethiopie à Jérusalem. Par où était venu ce roi d'Ethiopie ? Comment le roi d'Egypte Sésac, ou Sésostris, l'avait-il laissé passer ?

Je n'insiste pas sur ces prodiges : nous en avons vu & nous en verrons bien d'autres ; prenons courage.

(*) Paralipomènes, livre second, chap. XIII.

Abias, voyant donc son royaume affermi, épousa quatorze femmes, dont il eut vingt-deux fils & seize filles......

Asa, fils d'Abias, fit ce qui était bon & agréable devant le Seigneur. Il leva dans Juda une armée de trois cent mille hommes portans boucliers & piques; & dans Benjamin, deux cent quatre-vingt mille hommes portans boucliers & carquois.......

Et Zara, roi d'Ethiopie, vint l'attaquer avec un million de combattans & trois cents chariots de guerre....... Et les Ethiopiens furent entiérement défaits; car c'était le Seigneur qui les frappait.

Or, Amri acheta la montagne de Samarie, d'un Hébreu nommé Somer, pour deux talens d'argent; & il bâtit la ville de Samarie, du nom de ce Somer à qui la montagne avait appartenu.

Et Hiel, natif de Béthel, rebâtit la ville de Jéricho (125).....

En ce tems-là Elie le Thesbite, habitant de Galaad (126),

---

(125) Ces grands rois d'Israël ne possédaient pas une ville passable avant qu'on eût bâti Samarie, Jéricho & Sichem. Jéricho fut une place importante contre les irruptions des Arabes & des Syriens; ainsi Josué n'avait pas agi en politique, lorsqu'il la détruisit entiérement; & l'anathême prononcé contr'elle ne subsista pas.

(126) C'est ici où l'on parle pour la première fois d'Elie le Thesbite, cet homme unique, qui n'avait pas de pain à manger sur la terre, & qui monta au ciel dans un char de feu, traîné par quatre chevaux de feu. On ne connaît guère plus le bourg de Thesbe, sa patrie, que sa personne; & le voilà qui annonce tout d'un coup qu'il ne pleuvra que par son ordre. Remarquons d'abord que Dieu ne l'emploie que chez les Israélites hérétiques, comme nous l'avons déjà insinué.

Adonaï lui ordonne de s'asseoir, non pas au bord du torrent, mais dans le torrent même; & c'est là que les corbeaux viennent le nourrir de la part

dit a Achab, roi d'Israel : vive Dieu ! il ne tombera pas pendant sept ans une goutte de rosée & de pluie, si Dieu ne l'ordonne par ma bouche......

Le Seigneur Adonaï s'adressa ensuite à Elie, & lui dit : retire-toi d'ici ; va-t'en vers l'orient ; cache-toi dans le torrent de Carith ; j'ai ordonné aux corbeaux de ce pays-là de te nourrir....... Elie fit comme le verbe d'Adonaï lui avait dit ; il se mit dans le torrent de Carith, qui est contre le Jourdain. Les corbeaux lui apportaient le matin du pain & de la viande, & le soir encore du pain & de la viande ; & il buvait de l'eau du torrent.

Quelques jours après, le torrent se sécha ; car il ne pleuvait point sur la terre. Le verbe d'Adonaï se fit donc encore entendre à lui, en disant : lève-toi ; va-t'en à Sarepta, village des Sidoniens, & demeure là ; car j'ai commandé à une veuve de te nourrir.... Elie alla aussitôt à Sarepta ; & quand il fut à la porte, une veuve se mit à ramasser quelques brins de bois. Il lui dit : donne-moi un peu d'eau dans un gobelet, & une bouchée de pain. La veuve répondit : vive Adonaï ton Dieu ! je n'ai point de pain ; je n'ai qu'un petit pot de farine qui n'en contient qu'autant qu'il en peut tenir dans ma main, & un peu d'huile dans un petit vase ; & je viens ici ramasser deux brins de bois pour faire manger mon fils & moi ; après quoi, nous mourrons. Elie lui dit : cela ne fait rien ; fais comme je t'ai dit ; fais-moi cuire un petit pain sous la cendre ; apporte-le moi ; tu en feras après un autre pour ton fils & pour toi (127) ; car voici ce que

---

de Dieu. Cette idée, de nourrir les saints par des corbeaux, fut imitée depuis dans l'histoire des pères du désert. Un corbeau nourrit, pendant soixante ans l'hermite Paul dans une caverne de la Thébaïde, & lui apportait chaque jour la moitié d'un pain dans son bec. Paul n'avait que cent treize ans, lorsque l'hermite Antoine, âgé de quatre-vingt-dix ans, vint lui faire une visite. Alors le corbeau apporta un pain entier pour le déjeûner des deux saints, comme saint Jérôme l'atteste.

(127) Le Seigneur envoie Elie, du milieu des hérétiques, chez des infidèles.

dit Adonaï, Dieu d'Israël : le pot de farine ne manquera point, & le pot d'huile ne diminuera point, jusqu'à ce qu'Adonaï fasse tomber de la pluie sur la face de la terre..... La veuve s'en alla donc, & fit ce qu'Elie lui avait dit. Elie mangea, elle aussi, & sa maison aussi ; & la farine du pot ne manqua point ; & l'huile du petit huilier ne diminua point...

Or il arriva, après, que l'enfant de cette veuve, mère de famille, fut si malade qu'il ne respirait plus. Cette femme dit donc à Elie : homme de Dieu, es-tu venu chez-moi pour faire mourir mon fils ?.... Elie lui dit : donne-moi ton fils ; & il le prit du sein de la veuve, & le porta dans la salle à manger, où il demeurait. Il se mit par trois fois sur l'enfant, en le mesurant ; & il cria à Adonaï : mon Seigneur, fais, je te prie, que l'ame de cet enfant revienne dans ses entrailles. Et Adonaï exauça la voix d'Elie ; l'ame de l'enfant revint, & il ressuscita (128).

Le prophète commence par deviner qu'une femme qui ramasse du bois est veuve; il commence par demander pour lui le seul morceau de pain qui reste à cette femme, bien sûr qu'il lui en donnera d'autre. Mais il n'est pas dit que cette femme, Sidonienne, se soit convertie, & ait quitté le Dieu de Sidon pour le Dieu de Juda, malgré tous les miracles que fait Elie en sa faveur ; mais sa conversion peut se supposer. De plus, un grand nombre de savans supposent, & nous l'avouons souvent, que tous les peuples reconnaissaient un Dieu suprême qui communiquait une partie de son pouvoir à ceux qu'il voulait favoriser, tantôt à des mages d'Egypte, tantôt à des mages de Perse ou de Babylone, à des hérétiques samaritains, à des idolâtres même, comme Balaam. Si vous en croyez ces savans, chacun conservait ses rites, son culte, ses dieux secondaires, en adorant le Dieu universel. Ainsi le Pharaon, qui vit les miracles de Moïse, reconnut la puissance de Dieu, & ne changea point de culte : ainsi la veuve de Sarepta, dont Elie multiplia l'huile & la farine, & ressuscita l'enfant, resta dans sa religion; car il n'est point dit qu'Elie l'engagea à judaïser.

(128) Quelques commentateurs ont remarqué qu'Elisée, valet d'Elie, & son successeur en prophétie, fit la même chose en faveur d'un petit enfant, qu'il ne ressuscita qu'après s'être étendu sur lui. L'enfant bâilla sept fois, & ouvrit les yeux. Les impies ont prétendu conclure qu'Elisée lui-même était le père de cet enfant, parce que le mari de la mère était fort vieux, & que

Après

Après plusieurs jours le verbe d'Adonaï fut fait à Elie, disant : va, montre-toi au roi Achab, afin que je fasse tomber la pluie sur la face de la terre. Elie alla donc pour se montrer au roi Achab..... Or il y avait alors grande famine sur la terre (129). Achab vint aussitôt devant Elie, & lui dit : n'es-tu pas celui qui trouble Israël ? Elie lui répondit : ce n'est pas moi qui trouble Israël ; c'est toi & la maison de ton père, quand vous avez tous abandonné Adonaï, & suivi Baal.... Fais assembler tout le peuple sur le mont Carmel, avec tes quatre cent cinquante prophètes de Baal, & avec tes quatre cents prophètes des bocages, qui mangent de la table de ta femme Jésabel....

Achab fit donc venir tous les enfans d'Israël ; & il assembla ses prophètes sur le mont Carmel..... Elie dit : qu'on me donne deux bœufs ; qu'ils en choisissent un pour eux, & que, l'ayant coupé par morceaux, ils le mettent sur le bois, sans mettre du feu par-dessous (130). Et moi, je prendrai l'autre bœuf ; je le mettrai sur du bois, sans mettre du feu par-dessous.... Invoquez tous le nom de vos dieux ; & moi j'invoquerai le nom du mien. Que le Dieu qui exaucera par le feu soit Dieu. Tout le monde lui répondit : très-bonne proposition.

Gihézi, valet d'Elisée, qui lui amena cette femme dans sa chambre, lui dit : *Ne vois-tu pas ce qu'elle te demande ?* Mais il n'est pas permis de soupçonner ainsi un prophète.

Nous ne répondrons point à ceux qui nient absolument tous les miracles d'Elie & d'Elisée, & jusqu'à l'existence de ces deux hommes. *Contrà negantem principia non est disputandum.*

(129) Toujours la famine dans la terre de promission. Il y a encore une autre famine du tems d'Elisée. A peine Abraham y était-il arrivé qu'il y eut famine ; & il y avait encore famine lorsque Joseph le Juif gouvernait l'Egypte despotiquement.

(130) Le mont Carmel appartenait aux Sidoniens. On sait que c'est sur cette montagne que le prophète Elie fonda les carmes. Ces savans moines ont plus d'une fois traité d'hérétiques ceux qui ont osé combattre cette vérité.

Les prophètes d'Achab, ayant donc pris leur bœuf, invoquèrent le nom de Baal jusqu'à midi, disant : Baal, exaucenous. Et Baal ne disait mot. Ils sautaient par-dessus l'autel ; il était déjà midi. Et Elie se moquait d'eux, en disant : criez plus fort ; car Baal est un Dieu ; il parle peut-être à quelqu'un ; ou il est au cabaret ; ou il voyage ; ou il dort, & il faut le réveiller. Ils se mirent donc à crier encore plus ; ils se firent des incisions, selon leurs rites, avec des couteaux & des lancettes, jusqu'à ce qu'ils fussent couverts de sang (131).

Elie rétablit l'autel d'Adonaï en prenant douze pierres, & faisant une rigole tout autour, arrangea son bois, coupa son bœuf par morceaux. Il fit répandre par trois fois quatre cruches d'eau sur son holocauste & sur le bois ; & il dit : Adonaï, Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, fais voir aujourd'hui que tu es le Dieu d'Israël, & que je suis ton serviteur, & que c'est par ton ordre que j'ai fait tout cela.

Et en même tems le feu d'Adonaï descendit du ciel, & dévora l'holocauste, le bois, les pierres, la cendre, & l'eau qui était dans les rigoles.

---

(131) Il est évident, par l'acceptation universelle & soudaine que les Israélites font de l'offre d'Elie, qu'ils étaient dans la bonne foi.

Il n'est pas moins évident que leurs prêtres avaient une confiance aussi grande dans leur Dieu Baal, qu'Elie dans le vrai Dieu ; puisqu'ils se donnaient des coups de couteau, & qu'ils faisaient couler leur sang, pour obtenir le feu du ciel.

Il semble même que le peuple d'Israël & le peuple de Juda adoraient le même Dieu sous des noms différens. Israël avait des veaux d'or ; mais Juda avait ses bœufs d'or, placés par Salomon dans le sanctuaire, avant que Sésac vînt piller Jérusalem & le temple. Il est clair, par le texte, qu'Israël n'adorait point ses veaux ; puisqu'il n'adorait que Baal. Or ce mot Bal, Bel, Baal, signifiait le Seigneur, comme Adonaï, Eloa, Sabbahoth, Sadaï, Jéhova, signifiait aussi le Seigneur. Les rites, les sacrifices, étaient entiérement les mêmes ; les intérêts seuls étaient différens. L'hérésie d'Israël ne consistait donc qu'en ce que les Israélites ne voulaient pas porter leur argent à Jérusalem, dont la tribu de Juda était en possession.

Ce que voyant le peuple, il cria : Adonaï est Dieu, Adonaï est Dieu.

Alors Elie leur dit : prenez les prophètes de Baal, & qu'il n'en échappe pas un seul. Et le peuple les ayant pris, Elie les mena au torrent de Cison, & les y massacra tous.

Elie dit ensuite au roi Achab : allez, mangez & buvez ; car j'entends le bruit d'une grande pluie (132)..... Et il tomba une grande pluie. Achab monta donc sur sa charrette..... Et Elie, s'étant ceint les reins, courut devant Achab jusqu'au village de Jésraël (133).

---

(132) Quelques savans prétendent qu'Elie n'est qu'un personnage allégorique, & qu'il n'y eut jamais d'Elie. Mais si Elie exista, les critiques disent que jamais Juif ne fut plus barbare. Les prophètes de Baal étaient aussi dévots à leur Dieu que lui au sien ; leur foi était aussi grande que la sienne. Ils n'étaient donc pas coupables ; ils étaient fidèles à leur Dieu & à leur roi. Il y avait donc une injustice horrible à leur faire souffrir la mort. Et comment le roi d'Israël permit-il cette exécution ? C'était se condamner soi-même à assister à la potence. De plus, Elie devait espérer que le miracle inoui de la foudre, qui vint en tems serein brûler les pierres de son autel, la cendre de son bois & l'eau de ses rigoles, convertirait infailliblement les hérétiques. Il devait donc porter sur ses épaules les brebis égarées. Il devait vouloir le repentir des pécheurs, & non leur mort. Mais il les massacre lui-même. *Interfecit eos.* C'était un rude homme que cet Elie, qui égorgeait tout seul huit cent cinquante prophètes ses confrères : car il est dit qu'il les tua tous.

Mes prédécesseurs dans l'explication de la sainte Ecriture n'ont pu répondre aux critiques, ni moi non plus. Puisse seulement cette exécrable boucherie d'Elie ne point encourager les persécuteurs !

(133) Nos critiques ne cessent de s'étonner de voir le plus grand des prophètes, le premier ministre de l'Eternel, courir comme un valet de pied devant la charrette du roi d'Israël.

Il est dit dans l'histoire de François Xavier, apôtre des Indes, qu'il courait, comme Elie, devant la charrette qui mena ses compagnons de Rome en Espagne. Nos critiques s'étonnent bien davantage que la reine

Le roi Achab ayant rapporté à Jésabel ce qu'Elie avait fait, & comme il avait massacré ses prophètes, la reine Jésabel envoya un messager à Elie, disant : les dieux m'exterminent si demain je ne tue ton ame, comme tu as tué l'ame de mes prophètes !

Elie trembla de peur, & s'enfuit dans le désert ; & il se jeta par terre, & s'endormit. L'ange de Dieu le toucha & lui dit : lève-toi, & mange. Elie se retourna, & vit auprès de sa tête un pain cuit sous cendre & un pot d'eau. Il mangea & but, & marcha pendant quarante jours & quarante nuits, jusqu'au mont Oreb, montagne de Dieu.... Et il se cacha dans une caverne. Le Seigneur Adonaï lui dit : que fais-tu là ? Sors, & va sur la montagne. Puis le Seigneur passa ; & on entendit devant le Seigneur un grand vent, qui déracinait les montagnes, & qui brisait les roches ; & le Seigneur n'était point dans le vent. Puis, après le vent, il se fit un grand tremblement de terre ; & le Seigneur n'était pas dans ce tremblement. Et après ce tremblement de terre, il s'alluma un grand feu, & Dieu n'était pas dans ce feu. Après ce feu, on entendit le sifflement d'un petit vent ; & Dieu était dans ce sifflement (134). Et Adonaï dit à Elie : retourne dans le désert de Damas, & tu oindras Hazaël, pour être roi de Syrie ; & tu oindras Jéhu, fils de Namsi, pour être roi sur Israël. Tu oindras aussi le bouvier Elisée, pour être

---

Jésabel soit assez sotte pour faire avertir Elie, par un messager, qu'elle le fera pendre le lendemain. C'était lui donner un jour pour se sauver. Ils ne conçoivent pas qu'un homme qui ressuscitait des morts, qui disposait des nuées & de la foudre, soit assez poltron pour s'enfuir sur les menaces d'une femme. Dieu ne l'assiste qu'avec un petit pain cuit & de l'eau. L'ange qui lui donna ce pain & cette eau était apparemment l'ange qui donna à boire au petit Ismaël & à sa mère Agar.

(134) Dieu, qui n'était pas dans ce grand vent, mais qui était dans ce petit vent, fournit des belles réflexions aux commentateurs, & sur-tout au profond Calmet. Il soupçonne, après de grands hommes, que le grand vent signifie l'ancien Testament, & que le petit vent signifie le nouveau.

prophète. Quiconque aura échappé à l'épée de Jéhu, sera tué par Elisée (135).

Or Elie, ayant rencontré Elisée qui labourait avec vingt-quatre bœufs, il mit son manteau sur lui..... Benadad, roi de Syrie, ayant assemblé toute son armée, & sa cavalerie, & ses chars de guerre, & trente-deux rois avec lui, marcha contre Samarie, & l'assiégea.

Le roi d'Israël assembla ses prophètes au nombre de quatre cents, & leur dit : dois-je aller à la guerre en Ramoth de Galaad? Et ils lui répondirent : marche à la guerre dans la ville de Galaad ; & le Seigneur la mettra dans ta main.

Le roi Josaphat, roi de Juda (l'ami & l'allié du roi d'Israël Achab), dit aussi : n'y a-t-il point quelque autre prophète pour prophétiser? Achab répondit au roi Josaphat : il y en a encore un par qui nous pourrions interroger Adonaï ; mais je hais cet homme-là, parce qu'il ne prophétise jamais rien de bon ; c'est Michée, fils de Jembla (136)....

---

(135) Ce petit morceau est le plus important de tous. Dieu ordonne à Elie de faire un oint, un christ, un messie, d'Hazaël ; de le sacrer roi, oint de Syrie ; & d oindte, de sacrer pareillement Jéhu roi d'Israël ; & d'oindre, de sacrer aussi le bouvier Elisée en qualité de prophète, titre qui est bien au-dessus du titre de roi. Cet Elisée est le premier prophète pour lequel l'Ecriture ait jamais employé ce mot d'oint, de christ. Milord Bolingbroke dit que, pour faire deux rois & un prophète, il ne faut qu'un demi-setier d'huile. Cependant nous ne voyons pas qu'Elisée ait été jamais oint. Nous voyons encore moins qu'Elisée ait égorgé ceux qui échappèrent à l'épée de Jéhu. On nous a épargné les meurtres dont Elisée devait décorer son ministère. C'est bien assez des huit cent cinquante prophètes tués de la propre main d'Elie.

(136) Mes prédécesseurs dans le travail épineux & désagréable de ce commentaire, se sont appliqués à citer & à refuter milord Herbert, Wolston, Tindal, Toland, l'abbé de Tilladet, l'abbé de Longuerue, le curé Meslier, Boulanger, Freret, Du Marsais, le comte de Boulainvilliers, milord Bolingbroke, Huet, & tant d'autres. Nous nous en tiendrons ici à milord Bolingbroke ; & nous croirons, en le réfutant, avoir réfuté tous les critiques.

Cependant Achab, roi d'Iſraël, fit venir Michée. Le roi d'Iſraël & le roi de Juda étaient dans l'aire d'une grange, chacun ſur ſon trône, vêtus à la royale, près de Samarie. Et tous les prophètes prophétiſaient devant eux. Le prophète Sédékias, fils de Chaahana, ſe mit des cornes de fer ſur la tête, & dit : ces cornes frapperont la Syrie juſqu'à ce qu'elle ſoit détruite.

Voici donc comme il s'exprime dans ſon livre auſſi profond que hardi, donné au public par l'Ecoſſais M. Mallet, ſon ſecretaire & ſon diſciple.

« Je ſuis bien aiſe de voir un roi qui ſe dit catholique, comme Joſaphat, » & un roi hérétique, comme Achab, réunis contre l'ennemi commun, » contre un infidèle tel que le roi de Syrie, ſouillé du crime d'adorer Dieu » ſous le nom d'Adad & de Remnon, au lieu de l'adorer ſous le nom d'Adonaï » & de Sabbaoth. Mais je ſuis fâché de voir le roi d'Iſraël aſſez imbécille pour » appeller à ſon conſeil de guerre quatre cents gueux de la lie du peuple, qui » ſe diſaient prophètes. Je ne ſais même où il put trouver ces quatre cents » énergumènes, après qu'Elie avait eu la condeſcendance d'en tuer huit » cent cinquante de ſa main, ſavoir, quatre cent cinquante prophètes » commenſaux de la reine Jéſabel, & quatre cents prophètes des bocages.

» Quoique je ſache bien que les rois d'Iſraël & de Juda n'étaient pas » riches, & que la ville de Samarie était alors fort peu de choſe, cependant » je n'aime point à voir deux rois vêtus à la royale, aſſis chacun ſur un » trône dans une aire où l'on bat du bled. Ce n'eſt pas là un lieu propre à » tenir conſeil.

» Le prophète Sédékias, fils de Chaahana, pouvait prédire aux deux rois » des choſes agréables, ſans ſe mettre deux cornes de fer ſur la tête. C'eût » été un beau ſpectacle, ſi tous les autres prophètes & tous les officiers de » l'armée s'étaient mis des cornes pour opiner.

» Michée ne ſe met point de cornes ; mais il eſt aſſez fou pour dire qu'il » vient d'aſſiſter au conſeil de Dieu, & qu'il a vu Dieu aſſis ſur ſon trône, » environné de toutes les troupes céleſtes.

» Ce furieux inſenſé oſe attribuer à Dieu deux choſes également abominables » & ridicules ; l'une, de vouloir tromper Achab, roi d'Iſraël ; l'autre, de » ne ſavoir comment s'y prendre.

» Mais le comble de l'extravagance eſt de faire entrer un eſprit malin, » un diable, dans le conſeil de Dieu ; quoique le peuple hébreu n'eût jamais

Tous les prophètes prophétisaient de même, & disaient aux deux rois : montez contre Ramoth en Galaad ; & le Seigneur vous la livrera.... Mais Michée, étant interrogé, dit : j'ai vu le Seigneur assis sur son trône, & toute l'armée du ciel rangée à sa droite & à sa gauche ; & le Seigneur a dit : qui de vous ira tromper Achab roi d'Israël, afin qu'il marche contre Ramoth en Ga-

---

» encore entendu parler du diable, & que ce diable n'eût été inventé que » par les Perses, avec qui ce peuple n'avait encore aucune communication.

» Dieu ne sait comment ce diable s'y prendra. Le diable, qui a plus » d'esprit que lui, & plus de puissance, lui dit qu'il se mettra dans la » bouche de tous les prophètes, pour les faire mentir.

» Du moins, lorsque, dans le second livre de l'Iliade, Jupiter cherche des » expédiens pour relever la gloire d'Achille aux dépens d'Agamemnon, il » trouve un expédient de lui-même ; c'est de tromper Agamemnon par un » songe menteur. Il ne consulte point le diable pour cela ; il parle lui- » même au songe ; il lui donne ses ordres. Il est vrai qu'Homère fait jouer » là un rôle bien bas & bien ridicule à son Jupiter.

» Il se peut que les livres juifs, ayant été écrits très-tard, le prêtre qui » compila les rêveries hébraïques ait imité cette rêverie d'Homère. Car » dans toute la Bible le Dieu des Juifs est très-inférieur aux dieux des Grecs ; » il est presque toujours battu ; il ne songe qu'à obtenir des offrandes ; & » son peuple meurt toujours de faim. Il a beau être continuellement présent, » & parler lui-même, on ne fait rien de ce qu'il veut. Si on lui bâtit un » temple, il vient un Sésac, roi d'Egypte, qui le pille & qui emporte tout. » S'il impose la sagesse à Salomon, ce Salomon se moque de lui, & l'aban- » donne pour d'autres dieux. S'il donne la terre promise à son peuple, ce » peuple y est esclave depuis la mort de Josué jusqu'au règne de Saül. Il » n'y a point de Dieu ni de peuple plus malheureux.

» Les compilateurs des fables hébraïques ont beau dire que les Hébreux » n'ont toujours été misérables que parce qu'ils ont toujours été infidèles. » Nos prêtres anglicans en pourraient dire autant de nos Irlandais & de nos » montagnards d'Ecosse. Rien n'est plus aisé que de dire : si tu as été battu, » c'est que tu as manqué aux devoirs de ta religion : si tu avais donné plus » d'argent à l'église, tu aurais été vainqueur. Cette infame superstition est » ancienne ; elle a fait le tour de la terre. »

On peut dire à milord Bolingbroke, que les écrivains sacrés n'ont pas

laad, & qu'il y périsse ? Et un ange, autour du trône, disait une chose ; & un autre ange en disait une autre... Alors un méchant ange s'est avancé, & se présentant devant le Seigneur, il lui a dit : c'est moi qui tromperai Achab. Et Adonaï lui a dit : comment t'y prendras-tu ? Et l'ange malin a répondu : je serai un esprit menteur dans la bouche des prophètes. Adonaï lui a reparti : oui, tu le tromperas, & tu prévaudras ; va-t'en, & fais cela ainsi.

Le reste des discours d'Achab, & de tout ce qu'il fit, & la maison d'ivoire qu'il construisit, & toutes les villes qu'il bâtit, tout cela n'est-il pas écrit dans le livre des discours & des jours des rois d'Israël ?

Or il arriva qu'Ochozias, roi d'Israël, étant tombé par les barreaux d'une salle à manger en Samarie, en fut très-mal. Et il dit à ses domestiques : allez consulter Belzébud ou Belzébuth, le Dieu d'Acaron, pour savoir si je pourrai en réchapper.....

En même tems un ange du Seigneur parla à Elie le Thesbite,

---

plus connu Homère que les Grecs n'ont connu les livres Juifs. Jupiter, qui trompe Agamemnon, ressemble, il est vrai, au Dieu Sabbaoth qui trompe le roi Achab. Mais l'un n'est point emprunté de l'autre. C'était une croyance commune dans tout l'Orient, que les dieux se plaisaient à tendre des pièges aux hommes, & à ouvrir sous leurs pas des précipices dans lesquels ils les plongeaient. Les poëmes d'Homère & les tragédies grecques portent sur ce fondement. D'ailleurs l'exemple de la mort d'Achab rentre dans les exemples ordinaires d'une justice divine, qui venge le sang innocent. Achab était très-coupable, & méritait que Dieu le punît. Il avait pris, dans la ville de Samarie, la vigne de Naboth sans la payer ; & il avait fait condamner injustement Naboth à la mort. Il n'est donc ni étonnant ni absurde que Dieu le punisse, de quelque manière qu'il s'y prenne.

A l'égard du luxe d'Achab & de sa maison d'ivoire, ou ornée d'ivoire, cela prouve que les caravanes arabes apportaient depuis long-tems des marchandises des Indes & de l'Afrique. Quelques ornemens d'ivoire aux chaires curules furent long-tems la seule magnificence que les Romains connurent Quoique les commentateurs reprochent aux écrivains hébreux des hyperboles & de l'exagération, cependant il faut bien que les chefs de la nation hébraïque eussent quelque sorte de décoration.

&

& lui dit : va-t'en aux gens du roi de Samarie, & dis-leur : est-ce qu'il n'y a pas un Dieu en Israël ? Pourquoi consultez-vous un Dieu en Acaron ? c'est pourquoi, voici ce que dit Adonaï : O roi ! tu ne relèveras point de ton lit, ô roi ! mais tu mourras de mort. Et ayant parlé ainsi, Elie s'en alla. Les gens du roi retournèrent donc vers lui, & lui dirent : il est venu un homme, qui nous a dit : tu ne relèveras point de ton lit, ô roi ! mais tu mourras de mort (137)........ cet homme est très-poiloux, & il a une ceinture de cuir sur les reins. Ah ! c'est Elie le Thesbite, dit le roi. Et aussitôt il envoya un capitaine avec cinquante soldats pour prendre Elie, qui était sur le haut d'une montagne. Le capitaine dit à Elie : homme de Dieu, le roi t'ordonne de descendre de ta montagne. Elie lui répondit : si je suis homme de Dieu, que la foudre descende du ciel, & te dévore, toi & tes cinquante hommes. Et la foudre descendit du ciel & dévora les cinquante hommes & le capitaine.

Le roi Ochosias envoya aussitôt un autre capitaine avec cinquante autres soldats. Le capitaine dit à Elie : allons, allons, homme de Dieu, descends vîte. Elie lui répondit : si je suis homme de Dieu, que la foudre descende du ciel, & te dévore, toi & tes cinquante. Et la foudre descendit & dévora encore ce capitaine & cette cinquantaine (138).

---

(137) Nous n'examinerons ici que les objections de milord Bolingbroke.

Selon lui, « Elie le Thesbite est un personnage imaginaire ; & Thesbe sa » patrie est aussi inconnue que lui. Ces premieres paroles confirment que » chaque bourgade, dans tous ces pays-là, avait son Dieu, qui en valait » bien un autre. Il était indifférent au roi Ochosias d'envoyer chez le » Dieu Adonaï, ou chez le dieu Belzébub. Il paraît qu'Elie était très- » connu du roi Ochosias ; puisque, lorsque ses gens lui dirent qu'il est venu » un fou poiloux avec une ceinture de cuir, il dit tout d'un coup : c'est » Elie. Il ne crut pas devoir consulter un homme que toute sa cour regardait » avec dérision. »

(138) Milord Bolingbroke continue ainsi : « Cet Elie, qui fait descendre » deux fois la foudre sur deux capitaines & sur deux compagnies de soldats

Les enfans des prophètes, qui étaient à Jéricho, vinrent dire à Elisée : ne sais-tu pas que le Seigneur doit enlever aujourd'hui Elie ? Elisée répondit : je le sais ; n'en dites mot... Et cinquante enfans des prophètes suivirent Elie & Elisée jusqu'au bord du Jourdain. Alors Elie prit son manteau ; & l'ayant roulé, il en frappa les eaux du Jourdain, qui se divisèrent en deux parts ; & Elie & Elisée passèrent à sec. Quand ils furent passés, Elie dit à Elisée : demande-moi ce que tu voudras avant que je sois enlevé d'avec toi. Elisée lui répondit : je te prie que ton double Esprit soit fait en moi. Elie lui dit : tu me demandes là une chose bien difficile ; cependant, si tu me vois quand je serai enlevé, tu l'auras ; mais si tu ne me vois point, tu ne l'auras pas (139).

» envoyées de la part de son roi, ne peut être qu'un personnage chimérique ; car s'il pouvait se battre ainsi à coups de foudre, il aurait infailliblement conquis toute la terre en se promenant seulement avec son valet. C'est ce qu'on disait tous les jours aux sorciers : si vous êtes sûrs que le diable, avec qui vous avez fait un pacte, fera tout ce que vous lui ordonnerez, que ne lui ordonnez-vous de vous donner tous les empires du monde, tout l'argent & toutes les femmes ? On pouvait dire de même à Elie : tu viens de tuer deux capitaines & deux compagnies à coups de tonnerre ; & tu t'enfuis, comme un lâche & comme un sot, dès que la reine Jésabel te menace de te faire pendre ! Ne pouvais-tu pas foudroyer Jésabel, comme tu as foudroyé ces deux pauvres capitaines ? Quelle impertinente contradiction fait de toi tantôt un Dieu, & tantôt un goujat ? Quel homme sensé peut supporter ces détestables contes, qui font rire de pitié, & frémir d'horreur ? »

Ces invectives terribles seraient à leur place contre les prêtres des faux dieux ; mais non pas contre un prophète du Seigneur, qui ne parle & n'agit jamais de lui-même, & qui n'est que l'instrument du Seigneur. Il n'a point fait son marché avec Dieu, comme les sorciers prétendaient en avoir fait un avec le diable.

(139) L'enlévement admirable d'Elie au ciel se prépare ; mais d'où ces fils de prophètes le savaient-ils ? pourquoi Elie roule-t-il son manteau ? pourquoi diviser les eaux du Jourdain, comme avait fait Josué ? le char de feu, dans lequel Elie monta, ne pouvait-il pas l'enlever aussi bien à la droite qu'à la gauche du Jourdain ? *Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus.*

Et comme ils continuaient leur chemin en causant ensemble, voici qu'un char de feu & des chevaux de feu descendirent & séparèrent Elie & Elisée; & Elie fut enlevé au ciel dans un tourbillon (140).

Elisée ramassa le manteau qu'Elie avait laissé tomber par terre; il prit le manteau, & il frappa les eaux du Jourdain; mais elles ne se divisèrent pas. Elisée dit: Eh bien! où est donc ce Dieu d'Elie? Mais en frappant les eaux une seconde fois, elles se divisèrent à droite & à gauche; & Elisée passa à pied sec.

Or Elisée monta delà à Béthel; & comme il marchait dans le chemin, de petits enfans, étant sortis de la ville, se moquèrent de lui, en lui disant: monte, monte, chauve. Elisée, se retournant, les anathématisa au nom du Seigneur; & en même

---

On s'est beaucoup tourmenté pour savoir ce que c'est que ce double souffle, ou ce double esprit, qu'Elisée, valet & successeur d'Elie, demanda à son maître.

Il lui demande un esprit aussi puissant que le sien, un esprit qui en vaut deux; c'est le *duplici panno* d'Horace; c'est comme nous disons: enfermer à double tour.

A l'égard de la réponse d'Elie, les commentateurs ne l'ont jamais expliquée. Torniel pense qu'elle signifie: si tu as les yeux assez bon pour me distinguer quand je serai dans mon char de feu environné de lumière, ce sera signe que tu auras autant de génie que moi; mais si tu ne peux me voir, ce sera signe que tu seras toujours médiocre. Sur quoi Toland dit que le savant Torniel est encore plus médiocre qu'Elisée. Nous n'approuvons pas ces écarts de Toland.

(140) Ce char de lumière, ces quatre chevaux de feu, ce tourbillon dans les airs, ce nom d'Elie, ont fait penser au lord Bolingbroke, & à M. Boulanger, que l'aventure d'Elie était imitée de celle de Phaëton qui s'assit sur le char du soleil. La fable de Phaëton fut originairement Egyptienne: c'est du moins une fable morale, qui montre les dangers de l'ambition. Mais que signifie le char d'Elie? Les écrivains juifs, dit le lord Bolingbroke, ne sont jamais que des plagiaires grossiers & mal-adroits.

tems deux ours sortirent d'un bois, & déchirèrent quarante-deux enfans (141).

Or le roi d'Israël, Joram, fils d'Achab, régnant dans Samarie, & le roi Josaphat régnant dans Jérusalem, & un autre roi régnant dans l'Idumée, s'étant joints ensemble contre un roi de Moab, ayant marché par le désert pendant sept jours, & n'ayant d'eau ni pour leur armée ni pour leurs bêtes; le roi d'Israël Joram dit: hélas! hélas! le Seigneur nous a ici joints trois rois ensemble, pour nous livrer dans les mains de Moab.

Le roi Josaphat dit: n'y aurait-il point ici quelque prophète d'Adonaï, pour prier Adonaï? Un des gens du roi répondit: il y a ici le bouvier Elisée, fils de Saphat, lequel était valet d'Elie. Et Josaphat dit: la parole du Seigneur est dans lui. Alors Joram, roi de Samarie, Josaphat, roi de Jérusalem, & le roi d'Edom, allèrent trouver Elisée (142).

---

(141) « Si l'histoire des quarante-deux petits garçons était vraie, dit » encore milord Bolingbroke, Elisée ressemblerait à un valet qui vient de » faire fortune, & qui fait punir quiconque lui rit au nez. Quoi! exécrable » valet de prêtre, tu ferois dévorer par des ours quarante-deux enfans » innocens, pour t'avoir appellé chauve? Heureusement il n'y a point d'ours » en Palestine; ce pays est trop chaud, & il n'y a point de forêt. L'absurdité » de ce conte en fait disparaître l'horreur. » C'est ainsi que s'explique un Anglais qui avait cet esprit puissant, ce double génie que demandait Elisée, mais qui avait aussi double hardiesse.

Je n'oserais assurer qu'il n'y ait point d'ours en Galilée; c'est un pays plein de cavernes, où ces animaux, venus de loin, auraient pu se retirer.

(142) C'est toujours milord Bolingbroke qui parle. « Si on voyait trois » rois, l'un papiste, & les deux autres protestans, aller chez un capucin » pour obtenir de lui de la pluie, que dirait-on d'une pareille imbécillité? » Et si un frère capucin écrivait un pareil conte dans les annales de son » ordre, ne conviendrait-on pas de la vérité du proverbe, *orgueilleux* » *comme un capucin*? »

Ces paroles du lord Bolingbroke ne peuvent faire aucun tort à Elisée. On peut dire qu'Elisée entendait qu'un orthodoxe ne doit parler à un hérétique que pour tâcher de le convertir.

Joram, roi de Samarie, dit à Elisée : dis-nous pourquoi le Seigneur a assemblé trois rois pour les livrer aux mains du roi de Moab ? Elisée lui répondit : vive Adonaï Sabaoth ! si je n'avais de respect (143) pour la face de Josaphat, roi de Juda, je ne t'aurais pas seulement écouté, & je n'aurais pas daigné te regarder ; mais maintenant qu'on m'amène (144) un harpeur. Et le harpeur vint chanter des chansons sur sa harpe ; & la main d'Adonaï fut sur Elisée.... Les Israélites battirent les Moabites, qui s'enfuirent.... Le roi de Moab, ayant vu cela, prit son fils aîné, qui devait régner (145) après lui, & il l'offrit en holocauste sur la muraille ; & les Israélites, étant épouvantés, s'en retournèrent chacun chez soi.

Un certain jour Elisée passait par le village de Sunam ; & il y avait une grande dame dans ce village qui lui donna du pain.... Cette femme dit à son mari : je vois que cet homme, qui passe souvent chez nous, est un saint homme de Dieu ; faisons-lui faire une petite chambre ; mettons-y un petit lit, une table, une chaise & une lampe.

Un jour donc Elisée étant venu dans le village de Sunam, il

---

(143) M. Collins & milord Bolingbroke disent que cette réponse d'Elisée est bien d'un bouvier qui a fait fortune. Mais le Jacobin Torquémada dit que c'est la noble fierté d'un prophète qui daigne s'abaisser à parler à un roi hérétique qu'il aurait pu mettre à l'inquisition.

(144) Pourquoi Elisée ne peut-il prophétiser sans le secours d'un ménétier ? Ces insolens Anglais le comparent *to an old letcher who can not suive if he does not fumble.* Nous nous garderons bien de traduire ces paroles infames.

(145) L'action du roi de Moab est d'une autre nature que celle du prophète Elisée, qui ne peut prophétiser si on ne joue du violon ou de la harpe : elle prouve que les Juifs ne furent pas les seuls de ces cantons qui sacrifièrent leurs enfans. Mais devaient-ils s'enfuir parce que leur ennemi, le roi de Moab, faisait une action abominable qu'ils commirent souvent eux-mêmes ? Au contraire ils devaient presser le siège ; ils devaient abolir cette horrible coutume, comme les Romains défendirent aux Carthaginois d'immoler des hommes, & comme César le défendit aux sauvages Gaulois.

alla loger dans cette chambre; & il dit à son valet Gihézi: fais-moi venir cette Sunamite; & elle vint. Elisée dit à son valet: demande-lui ce qu'elle veut que je fasse pour elle, si elle a quelque affaire, si elle veut que je parle au roi d'Israël Joram, ou au prince de sa milice; que faut-il que je fasse pour elle (146)?

Son valet Gihézi lui répondit: est-ce que cela se demande? ne vois-tu pas que son mari est vieux, & qu'elle n'a point d'enfant? Elisée la fit donc revenir, puis lui dit: tu auras (147) un enfant dans ta matrice, si Dieu plaît, dans un an... Cette femme eut donc un fils au bout de l'année... L'enfant mourut. La mère fit seller son ânesse, & alla trouver l'homme de Dieu sur le mont Carmel (148). Cette femme ayant fait des reproches à Elisée, il dit à Gihézi son valet: mets ta ceinture, prends ton bâton, & marche; si tu rencontres quelqu'un, ne le salue point; si on te salue, ne réponds point: mets ton bâton sur le visage de l'enfant, pour le ressusciter.

Gihézi courut donc, & mit son bâton sur le visage de l'en-

---

(146) Dès qu'Elisée est logé & nourri par une dévote, il oublie qu'il est infiniment au-dessus du roi Joram, auquel il disait tout-à-l'heure, qu'il ne daignait le regarder ni lui parler. Il se dit ici son favori, & demande s'il peut rendre service à sa dévote auprès du roi Joram. *Qualis ab incessu processerit, & sibi constet.* Il semble qu'Elisée change ici de caractère; on peut dire qu'il préfère le plaisir de rendre service, au maintien de la dignité de son ministère.

(147) Nous ne sommes pas de ces gausseurs impies qui prétendent que le texte insinue que le prophète fit un enfant à sa dévote; nous sommes bien loin de soupçonner une chose si incroyable d'un disciple de prophète, devenu prophète lui-même, & auquel il n'a manqué qu'un char de feu & quatre chevaux de feu pour égaler Elie.

(148) On demande pourquoi Elisée envoie son valet ressusciter le petit garçon avec son bâton, puisqu'il savait bien que son valet ne le ressusciterait pas. On demande pourquoi il lui ordonne de ne saluer personne en chemin. Il est clair que c'est pour aller plus vîte; & Calmet remarque que Jesus-Christ ordonne la même chose à ses apôtres dans St. Luc. Mais pourquoi courir si vîte pour ne rien faire?

fant ; mais l'enfant ne branla point, & la parole & le sentiment ne lui revinrent point. Gihézi revint donc dire à son maître que l'enfant ne voulait pas ressusciter. Elisée entra donc dans la maison, & trouva l'enfant, mit sa bouche sur sa bouche, ses yeux sur ses yeux, ses mains sur ses mains, & se courba sur l'enfant. Et la chair de l'enfant se réchauffa ; & Elisée, descendant du lit, se promena dans la maison par-ci par-là ; & puis il remonta, & se courba sur lui ; & l'enfant bâilla sept fois, & ouvrit les yeux (149).

Elisée revint ensuite à Galgala ; il y avait une grande famine (150). Les enfans des prophètes demeuraient avec lui ; & il dit à un valet : prends une grande marmite, & fais à manger pour les enfans des prophètes. Le valet, ayant trouvé des coloquintes, les mit dans sa marmite.... Les prophètes, en ayant goûté, s'écrièrent : homme de Dieu, la mort est dans la marmite. Oh bien donc ! dit Elisée, apportez-moi de la farine. Ils apportèrent de la farine ; il la mit dans la marmite ; & il n'y eut plus d'amertume dans le pot.

Or il vint un homme de Baal-Salisa, qui portait des prémices & vingt pains d'orge, avec du froment nouveau, dans sa poche.... Le cuisinier lui répondit : il n'y en a pas là pour servir

---

(149) Les incrédules se moquent de ce miracle d'Elisée, & de toutes ses simagrées, & de toutes ses contorsions ; ils disent que ce n'est là qu'une fade imitation du miracle d'Elie, qui ressuscita le fils de la veuve de Sarepta. Mais il y a un sens mystique ; & ce sens est, qu'il faut se proportionner aux petits pour leur faire du bien. Le R. P. dom Calmet, profond dans l'intelligence de l'Ecriture, ne doute pas, après plusieurs autres pères, que le bâton du valet d'Elisée ne soit évidemment la synagogue, & qu'Elisée ne soit l'église romaine.

(150) Et encore famine, & toujours famine ; & toujours preuve que ce beau pays de Canaan, avec ses montagnes pelées, ses cavernes, ses précipices, son lac de Sodome & son désert de sables & de cailloux, n'était pas tout-à-fait aussi fertile que de bonnes gens le chantent ; & qu'il en faut croire St. Jérome, plutôt que les espions de Josué, qui rapportèrent sur une civière un raisin que deux hommes avaient bien de la peine à soulever.

à cent convives. Elisée dit : donne, donne cela au peuple, afin qu'il mange ; car Adonaï dit : ils mangeront, & il y en aura de reste. Le cuisinier servit donc ces pains devant le peuple ; ils mangèrent, & il y en eut de reste, selon la parole d'Adonaï (151).

Or Naaman, prince de la milice du roi de Syrie, était un homme grand & honoré chez son maître ; car c'était par lui qu'Adonaï avait sauvé la Syrie ; il était vaillant & riche, mais lépreux.

Or des voleurs de Syrie ayant fait captive une fille d'Israël, cette fille était au service de la femme de Naaman. Cette fille dit à sa maîtresse : plût à Dieu que monseigneur eût été vers le prophète qui est à Samarie !

Donc Naaman alla au roi, son maître, & lui raconta le discours de cette fille. Le roi de Syrie lui répondit : va ; j'écrirai pour toi au roi d'Israël. Il partit donc de Syrie. Il prit avec lui dix talens d'argent, six mille pièces d'or & dix robes.... Naaman vint donc avec ses chariots & ses chevaux, & se tint à la porte de la maison d'Elisée. Et Elisée lui envoya dire : lave-toi sept fois dans le Jourdain, & ta chair sera nette (152).

Il s'en alla donc, se lava sept fois dans le Jourdain, & sa chair devint comme la chair d'un enfant....

Naaman dit donc à Elisée : certainement il n'y a point d'autre Dieu dans toute la terre, si ce n'est le Dieu d'Israël.... Je ne

---

(151) Ce passage semble indiquer bien des choses ; mais la plus remarquable est que des évangiles racontent la même chose de Jesus-Christ, afin que l'ancien Testament fût en tout une figure du nouveau.

(152) Naaman fut fort étonné qu'on lui ordonnât de se baigner pour la gale. Il y avait de beaux fleuves à Damas, qui pouvaient le guérir ; mais ces fleuves n'avaient pas la vertu du Jourdain, purifiante par la vertu d'Elisée.

ferai

ferai plus d'holocaustes à d'autre Dieu; mais je te demande de prier ton Dieu pour ton serviteur; car lorsque le roi mon maître viendra dans le temple de Rimnon pour adorer, & que je lui donnerai la main, si j'adore aussi dans le temple de Rimnon, il faut que ton Dieu me le pardonne. Elisée lui répondit: va-t'en en paix (153)...

Quelque tems après, Benadad, roi d'Assyrie, assembla toute son armée; il monta, & vingt assiéger Samarie... Or il y avait grande famine en Samarie; & la tête d'un âne se vendait quatre-vingts écus, & un quart de boisseau de crottins de pigeons cinq écus (154).

Et le roi d'Israël passant par les murailles, une femme s'écria & lui dit: ô roi monseigneur! sauve-moi. Et le roi lui répondit: comment puis-je te sauver? Je n'ai ni pain ni vin; que veux-tu me dire? Et la femme repartit: voilà ma voisine qui m'a dit: donne-moi ton fils afin que nous le mangions aujourd'hui, & demain nous mangerons le mien; nous avons donc fait cuire mon fils, & nous l'avons mangé; je lui ai dit le lendemain: faisons cuire aussi ton fils afin que nous le mangions; elle n'en veut rien faire; elle a caché son enfant.

---

(153) Il est bien juste que le général du roi de Syrie, ayant été guéri de la gale par Elisée, confesse que le Dieu d'Israël est le plus grand de tous les dieux, & jure qu'il n'en servira jamais d'autre; mais il est bien étrange que dans le même moment il demande la permission d'adorer le Dieu Rimnon. Il est encore plus étrange que le Juif Elisée lui donne cette licence sans restriction, sans modification. Si c'est par esprit de tolérance, Elisée soit beni! salut à Elisée! Ce n'est pourtant pas le premier Juif qui ait trouvé bon qu'on adorât d'autres dieux qu'Adonaï. Jacob avait trouvé bon que son beau-père, & ses deux femmes, & ses deux servantes, eussent d'autres dieux; un petit fils de Mosé, ou Moïse, avait été prêtre des dieux de Michas dans la tribu de Dan; Salomon, & presque tous ses successeurs, adoraient des dieux étrangers; & malgré les lévites, malgré l'atroce & cruelle stupidité de la nation, les Juifs furent souvent plus tolérans qu'on ne pense.

(154) Et toujours famine dans la terre promise!



Le roi, ayant entendu cela, déchira ses vêtemens, & passa vîte la muraille. Il dit : que Dieu m'extermine si la tête d'Elisée, fils de Saphat, demeure aujourd'hui sur ses épaules ! car c'est lui qui nous a envoyé la famine (155).

Or Elisée étant assis dans sa maison. Des vieillards étaient avec lui. Le roi envoya donc vers lui un homme. Mais Elisée dit à ses amis : prenez garde ; quand cet homme viendra pour me couper le cou, fermez bien la porte... Comme il disait cela, le bourreau arriva & lui dit : voilà un grand mal ; que pourrons nous attendre du Seigneur ? Elisée lui répondit : écoute la parole du Seigneur ; car voici ce que dit le Seigneur : demain à cette même heure le sac de farine se vendra trente-deux sous, & deux sacs d'orge se donneront pour trente-deux sous.

Or pendant ce tems-là le Seigneur fit entendre un grand bruit de chariots, de chevaux, & d'une grande armée, dans le camp des Syriens ; & tous les Syriens s'enfuirent pendant la nuit, abandonnant leurs tentes, leur chevaux, leurs ânes, & ne songeant qu'à sauver leur vie..... Tout le peuple aussitôt sortit (156) de Samarie, & pilla le camp des Syriens : & le sac de farine fut

---

(155) Il faut avouer que, si Elisée avait envoyé la famine par malice dans la terre promise, le roi Joram aurait été excusable de lui faire couper le cou ; puisqu'Elisée aurait été cause que les mères mangeaient leurs enfans.

Pour la femme qui avait donné la moitié de son fils pour souper à sa voisine, c'est une grande question, dit du Marsais, si elle avait le droit de manger à son tour la moitié de l'enfant de cette commère, selon son marché ; il y a de grandes autorités pour & contre.

Ce passage de du Marsais fait trop voir qu'il ne croyait point cette aventure, & qu'il la regardait comme une de ces exagérations que les Juifs se permettaient si souvent.

(156) Dieu merci, si Elisée avait envoyé la famine, il envoie aussi l'abondance ; & un grand sac de farine ne coûtera que trente-deux sous. On est seulement un peu surpris que le roi de Syrie s'enfuie tout d'un coup sans raison ; mais c'est encore un miracle d'Elisée.

vendu trente-deux sous, & deux sacs d'orge trente-deux sous, selon la parole d'Adonaï...

Or Elisée parla à la femme dont il avait ressuscité l'enfant, & lui dit : va-t'en, toi & ta famille, où tu pourras ; car Adonaï a appellé la famine ; elle sera sur la terre pendant sept ans......

Pour Elisée, il s'en alla à Damas. Benadad, roi de Syrie, était alors malade ; ses gens vinrent en hâte lui dire : voici l'homme de Dieu. Sur quoi le roi dit à Hazaël : qu'on aille vîte au-devant de l'homme de Dieu avec des présens ; qu'on le consulte si je pourrai relever de ma maladie.... Hazaël alla donc vers Elisée avec quarante chameaux chargés de présens ; & quand il fut devant Elisée, il lui dit : ton fils, le roi de Syrie, m'a envoyé à toi avec ces présens, disant : pourrai-je guérir de ma maladie (157)?

Elisée lui dit : va-t'en, dis-lui qu'il guérira ; cependant le Seigneur m'a dit qu'il mourra. Et l'homme de Dieu, disant cela, se mit à pleurer. Hazaël lui dit : pourquoi monseigneur pleure-t-il? Elisée dit : c'est que je sais que tu feras grand mal aux fils d'Israël ; tu brûleras leurs villes, tu tueras avec le glaive les jeunes gens, tu fendras le ventre aux femmes grosses......

Hazaël lui dit : comment veux-tu que je fasse de si grandes choses, moi qui ne suis qu'un chien? Elisée répondit : c'est qu'Adonaï m'a révélé que tu seras roi de Syrie.... Le lendemain, Hazaël, ayant quitté Elisée, vint retrouver Benadad son maître, qui lui dit : eh bien, que t'a dit Elisée? Il répondit : ô roi! il m'a dit que tu guériras. Alors il prit une peau de chèvre mouil-

(157) La conduite d'Elisée ne paraît pas cette fois si édifiante. Il dit au capitaine Hazaël : capitaine, va dire au roi qu'il guérira ; mais je sais qu'il mourra. Il est difficile d'excuser le prophète sans une direction d'intention. La solution de cette difficulté est peut-être, que le prophète ne veut pas effrayer le roi ; mais il veut que la parole du Seigneur s'accomplisse.

lée, la mit sur le visage du roi, & l'étouffa. Le roi mourut, & Hazaël régna à sa place (158).

En ce tems-là le prophète Elisée appella un des enfans des prophètes, & lui dit : prends une petite bouteille d'huile, & va-t'en à Ramoth de Galaad; quand tu seras là, tu verras Jéhu, fils de Josaphat, fils de Namsi; & tu lui répandras en secret

(158) Nous voilà retombés dans cet épouvantable labyrinthe d'assassinats multipliés que nous voulions éviter. Les rois de Syrie disputent de crimes avec les roitelets de Juda & d'Israël. Le Seigneur avait ordonné à Elisée d'oindre Hazaël christ & roi de Syrie; il n'en fait rien; mais Hazaël n'en est pas moins roi pour avoir étouffé son souverain avec une peau de chèvre.

Elisée avait aussi un ordre exprès d'Adonaï d'aller oindre Jéhu roi christ d'Israël : il envoie à sa place un petit prophète; & dès que Jéhu est oint, il devient plus méchant que tous les autres: il assassine son roi Joram; il assassine le roi de Juda Ochosias, qui était venu faire une visite à son ami Joram; « il assassine sa reine Jésabel, qui ne valait pas mieux que lui, & » la donne à manger aux chiens; il assassine soixante & dix fils du roi » Achab, mari de Jésabel, & on met leurs têtes dans des corbeilles; il » assassine quarante-deux frères d'Ochosias, roitelet de Jérusalem. Athalie » grand-mère du petit Joas assassine tous ses petits-fils dans Jérusalem, à ce » que dit l'histoire, à la réserve du petit Joas, qui échappe : elle avait près » de cent ans, selon la computation judaïque, & n'avait d'ailleurs aucun » intérêt à les égorger; elle ne commet tous ces prétendus assassinats que » pour le plaisir de les commettre, & pour donner un prétexte au grand- » prêtre Joïadad de l'assassiner elle-même. Enfin c'est une scène de meurtres » & de carnage, dont on ne pourrait trouver d'exemple que dans l'histoire » des fouines, si quelque coq de basse-cour avait fait leur histoire. »

Ce sont les propres paroles du curé Meslier; nous ne pouvons les réfuter qu'en avouant cette multitude effroyable de crimes, & qu'en redisant ce que mes deux prédécesseurs & moi avons toujours dit, que le Seigneur n'abandonna son peuple aux mains des ennemis, que pour le punir de cette persévérance dans la cruauté, depuis l'assassinat du roitelet de Sichem & de tous les Sichémites, jusqu'à l'assassinat du grand-prêtre Zacharie, fils du grand-prêtre Joïadad, par le roi Joas, petit-fils de la reine Athalie : ce qui fait une période d'assassinats d'environ neuf cents années presque sans interruption; & les mœurs de ce peuple, depuis le rétablissement de Jérusalem jusqu'à Adrien, ne sont pas moins barbares.

ta bouteille sur la tête, en lui disant : voici comme parle Adonaï : je t'oins roi d'Israël : aussitôt tu ouvriras la porte, & tu t'enfuiras..... Le jeune prophète alla donc en Ramod de Galaad...... & versa sa bouteille d'huile sur la tête de Jéhu, lui disant : je t'ai oint roi sur le peuple d'Israël, de la part du Seigneur, à condition que tu vengeras le sang des prophètes, &c.....

Or Jéhu frappa le roi Joram, son maître, d'une flèche entre les épaules, qui lui perça le cœur ; & il tomba mort de son chariot.

Ochosias, roi de Juda, son ami, qui était venu le voir, s'enfuit par le jardin. Jéhu le poursuivit, & dit : qu'on le tue aussi celui-là ; & il fut tué...

.... Et Jéhu leva la tête vers une fenêtre, où était Jésabel, veuve du roi d'Israël Achab... Et il dit : qu'on la jette par la fenêtre. Et on la jeta par la fenêtre ; & la muraille fut mouillée de son sang... Or Achab avait eu soixante & dix fils dans Samarie ; & Jéhu écrivit aux chefs de Samarie, & leur manda : coupez les têtes des fils de votre roi, & venez nous les apporter demain dans Israël.... Dès que les premiers de la ville de Samarie eurent reçu ces lettres du roi Jéhu, ils prirent les soixante & dix fils du roi Achab, leur coupèrent le cou, & mirent leurs têtes dans des corbeilles....

Jéhu fit mourir ensuite tout ce qui restait de la maison d'Achab, tous ses amis, tous ses officiers, tous les prêtres ; de sorte qu'il ne resta plus personne.

Après cela il vint à Samarie ; il rencontra les frères d'Ochosias, roi de Juda ; il leur demanda : qui êtes-vous ? Ils lui répondirent : nous sommes quarante-deux frères d'Ochosias, roi de Juda. Et Jéhu dit à ses gens : eh bien, qu'on les prenne tout vifs ! Et les ayant pris vifs, il fit égorger tous les quarante-deux dans une citerne ; & il n'en resta rien.....

Athalie, mère d'Ochosias, voyant son fils mort, *& les quarante-deux frères d'Ochosias morts*, fit tuer tous les princes

du ſang royal ; mais Joſabeth, ſœur d'Ochozias, cacha le petit Joas, fils d'Ochozias.... Et ſept ans après, Joïadad, grand-prêtre, fit tuer par le glaive Athalie (159).

La vingt-troiſième année de Joas, fils d'Ochozias, roi de Juda, la fureur du Seigneur s'alluma contre Iſraël ; & il les livra entre les mains d'Hazaël, roi de Syrie....

Et Eliſée étant tombé malade, un autre Joas, roi d'Iſraël, vint le voir. Eliſée dit au roi Joas : apporte-moi des flèches. Puis il dit : ouvre la fenêtre à l'orient ; jette une flèche par la fenêtre.... frappe la terre avec tes flèches... Le roi Joas ne frappa la terre que trois fois. L'homme de Dieu ſe mit en colère contre le roi Joas, & lui dit : ſi tu avais frappé la terre cinq fois, ſix fois, ou ſept fois, tu aurais exterminé la Syrie ; mais puiſque tu n'as frappé la terre que trois fois, tu ne battras les Syriens que trois fois... Puis Eliſée mourut ; & il fut enterré (160).

Or, il arriva que des gens qui portaient un corps mort en terre, apperçurent des voleurs ; & en s'enfuyant, ils jetèrent le

(159) Les critiques diſent qu'il ne profita point aux Hébreux d'être le peuple de Dieu, & que s'ils avaient été expreſſément le peuple du diable, ils n'auraient jamais pu être plus méchans ni plus malheureux. Il eſt vrai que ce peuple eſt d'autant plus coupable, que Dieu ne ceſſe jamais d'être avec lui, ſoit pour le favoriſer, ſoit pour le punir. Les autres nations, & juſqu'aux Romains mêmes, ſe vantèrent auſſi d'avoir leurs dieux préſens parmi elles, mais de loin à loin, & rarement en perſonne ; mais depuis le tems d'Abraham le Seigneur Adonaï habita preſque toujours avec les Hébreux, leur parlant de ſa bouche, les conduiſant par ſa main ; de ſorte que le plus grand des prodiges opérés ſur cette petite nation, c'eſt qu'elle ait perſévéré preſque ſans relâche dans l'apoſtaſie & dans le crime.

(160) Les critiques cherchent en vain à comprendre pourquoi le melk de Samarie Joas aurait exterminé les Syriens s'il avait jeté ſept flèches par la fenêtre. Eliſée ſavait donc, non ſeulement ce qui devait arriver, mais encore ce qui devait ne pas arriver, & le futur abſolu, & le futur contingent. Songeons que la prophétie eſt une choſe ſi ſurnaturelle, que nous ne devons jamais l'examiner ſelon les règles de la ſageſſe humaine.

corps mort dans le ſépulcre d'Eliſée... Dès que le corps mort toucha le corps d'Eliſée, il reſſuſcita ſur le champ & ſe dreſſa ſur ſes pieds (161)....

Pendant le règne de Phacée, roi d'Iſraël, Teglatphalaſſar, roi des Aſſyriens, vint en Iſraël, il prit toute la Galilée & le pays de Nephtali, & en transporta tous les habitans en Aſſyrie (162)....

Salmanazar, roi des Aſſyriens, marche contre Ozée, fils d'Ela, qui régnait ſur Iſraël à Samarie. Et Ozée fut aſſervi à Salmanazar, & lui paya tribut (163).

---

(161) Les critiques ne ſe laſſent point de faire des objections. Ils demandent pourquoi le Seigneur ne reſſuſcita pas Eliſée lui-même, au lieu de reſſuſciter un inconnu que des voleurs avaient jeté dans ſa foſſe. Ils demandent ce que devint cet homme qui ſe dreſſa ſur ſes pieds. Ils demandent ſi c'était une vertu ſecrète, attachée aux os d'Eliſée, de reſſuſciter tous les morts qui les toucheraient? A tout cela que pouvons-nous répondre? que nous n'en ſavons rien.

(162) Enfin voici le denouement de la plus grande partie de l'hiſtoire hébraïque. C'eſt ici que commence la deſtruction des dix tribus entières, & bientôt la captivité des deux autres: c'eſt à quoi ſe terminent tant de miracles faits en leur faveur. Les âges chrétiens voient avec douleur le déſaſtre de leurs pères, qui leur ont frayé le chemin du ſalut. Les critiques voient avec une ſecrète joie l'anéantiſſement de preſque tout un peuple qu'ils regardent comme un vil ramas de ſuperſtitieux enclins à l'idolâtrie, débauchés, brigands, ſanguinaires, imbécilles & impitoyables. On dirait, à entendre ces critiques, qu'ils ſont au nombre des vainqueurs de Samarie & de Jéruſalem.

Cette révolution nous offre un tableau nouveau & de nouveaux perſonnages. Quels étaient ces peuples & ces rois d'Aſſyrie, qui vinrent de ſi loin fondre ſur le petit peuple qui avait habité près de la Céléſyrie, de Dan juſqu'à Berſabé, dans un terrein d'environ cinquante lieues de long ſur quinze de large; & qui eſpéra dominer ſur l'Euphrate, ſur la Méditerranée & ſur la mer Rouge?

(163) Qui étaient ce Teglatphalaſſar & ce Salmanazar, par qui commença l'extinction de la lampe d'Iſraël? Ces rois régnaient-ils à Ninive ou à

Mais Ozée, ayant voulu se révolter contre lui, il fut pris & mis en prison chargé de chaînes.... Salmanazar dévasta tout le

---

Babylone? A qui croire, de Ctésias ou d'Hérodote, d'Eusèbe ou de Syncelle extrait par Photius? Y a-t-il eu chez les Orientaux un Bélus, un Ninus, une Sémiramis, un Ninias, qui sont des noms grecs? Tonas Conceleros est-il le même que Sardanapale? Et ce Sardanapale était-il un fainéant voluptueux, ou un héros philosophe? Chiniladam était-il le même personnage que Nabuchodonosor?

Presque toute l'histoire ancienne trompe notre curiosité: nous éprouvons le sort d'Ixion en cherchant la vérité; nous voulons embrasser la Déesse, & nous n'embrassons que des nuages.

Dans cette nuit profonde que dois-je faire? on m'a chargé de commenter une petite partie de la Bible, & non pas l'histoire de Ctésias & d'Hérodote. Je m'en tiens à ce que les Hébreux eux-mêmes racontent de leurs disgraces & de leur état déplorable. Un roi d'orient, qu'ils appellent Salmanazar, vient enlever dix tribus hébraïques sur douze, & les transporte dans diverses provinces de ses vastes états. Y sont elles encore? En pourrait-on retrouver quelques vestiges? Non, ces tribus sont ou anéanties, ou confondues avec les autres Juifs. Il est vraisemblable, & presque démontré, qu'elles n'avaient aucun livre de leur loi lorsqu'elles furent amenées captives dans des déserts en Médie & en Perse; puisque la tribu de Juda elle-même n'en avait aucun sous le règne du roi Josias, environ soixante & dix ans avant la dispersion des dix tribus, & que dans cet espace de tems tout le peuple fut continuellement affligé de guerres intestines & étrangères, qui ne leur permirent guère de lire.

Il peut se trouver encore quelques uns des descendans des dix tribus vers les bords la mer Caspienne, & même aux Indes, & jusqu'à la Chine; mais les prétendus descendans des Juifs, qu'on dit avoir été retrouvés en très-petit nombre dans ces pays si éloignés, n'ont aucune preuve de leur origine: ils ignorent jusqu'à leur ancienne langue; ils n'ont conservé qu'une tradition vague, incertaine, affaiblie par le tems.

Les deux autres tribus de Juda & de Benjamin, qui revinrent à Jérusalem avec quelques lévites après la captivité de Babylone, ne savent pas même aujourd'hui de qu'elle tribu ils descendaient.

Si donc les Juifs, qui avaient habité dans Jérusalem depuis Cyrus jusqu'à Vespasien, n'ont pu jamais connaître leurs familles, comment les autres

pays;

pays ; & étant venu à Samarie, il l'assiégea pendant trois ans ; & la neuvième année d'Ozée, Salmanazar prit Samarie, & transf-

---

Juifs, dispersés depuis Salmanazar vers la mer Caspienne & en Scythie, auraient-ils pu retrouver leur arbre généalogique ? Il y eut des Juifs qui régnaient, dans l'Arabie heureuse, sur un petit canton de l'Yemen, du tems de Mahomet, dans notre septième siècle ; & Mahomet les chassa bientôt : mais c'étaient, sans doute, des Juifs de Jérusalem, qui s'étaient établis dans ce canton pour le commerce, & à la faveur du voisinage. Les dix tribus, anciennement dispersées vers la Mingrélie, la Sogdiane & la Bactriane, n'avaient pu de si loin venir fonder un petit état en Arabie.

Enfin, plus on a cherché les traces des dix tribus, & moins on les a retrouvées.

On sait assez que le fameux juif espagnol Benjamin de Tudèle, qui voyagea en Europe, en Asie & en Afrique au commencement de notre douzième siècle, se vanta d'avoir eu des nouvelles de ces dix tribus, que l'on cherchait en vain. Il conte environ sept cent quarante mille Juifs vivant de son tems dans les trois parties de notre hémisphère, tant de ses frères dispersés par Salmanazar, que de ses frères dispersés depuis Titus & depuis Adrien. Encore ne dit-il pas si dans ces sept cent quarante mille sont compris les enfans & les femmes ; ce qui ferait, à deux enfans par famille, deux millions neuf cent soixante mille Juifs. Or, comme ils ne vont point à la guerre, & que les deux grands objets de leur vie sont la propagation & l'usure, doublons seulement leur nombre depuis le douzième siècle, & nous aurons aujourd'hui dans notre continent quatre millions neuf cent vingt mille Juifs, tous gagnant leur vie par le commerce ; & il faut avouer qu'il y en a d'extrêmement riches depuis Bassora jusque dans Amsterdam & dans Londres.

D'après ce compte, très-modéré, il se trouverait que le peuple d'Israël serait non seulement plus nombreux que les anciens Parsis ses maîtres, dispersés comme lui depuis Omar, mais plus nombreux qu'il ne le fut lorsqu'il s'enfuit d'Egypte en traversant à pied la mer Rouge.

Mais aussi il faut considérer qu'on accuse le voyageur Benjamin de Tudèle d'avoir beaucoup exagéré, suivant l'usage de sa nation & de presque tous les voyageurs.

La relation du rabbin Benjamin ne fut traduite en notre langue qu'en 1729 à Leide ; mais cette traduction étant fort mauvaise, on en donna une

porta tous les Israélites au pays des Assyriens dans Ola, dans Habor, dans les villes des Mèdes, vers le fleuve Gozan... Et

---

meilleure en 1734 à Amsterdam. Cette dernière traduction est d'un enfant de onze ans, nommé Baratier, Français d'origine, né dans le Margraviat de Brandebourg-Anspach. C'était un prodige de science, & même de raison; tel qu'on n'en avoit point vu depuis le prince Pic de la Mirandole. Il savait parfaitement le grec & l'hébreu dès l'age de neuf ans; & ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'à son âge il avait déjà assez de jugement pour n'être point l'admirateur aveugle de l'auteur qu'il traduisait : il en fit une critique judicieuse; cela est plus beau que de savoir l'hébreu.

Nous avons quatre dissertations de lui, qui feraient honneur à Bochart, ou plutôt qui l'auraient redressé. Son père, ministre du saint Evangile, l'aida un peu dans ses travaux; mais la principale gloire est due à cet enfant.

Peut-être même ce singulier traducteur, & ce plus singulier commentateur, méprise trop l'auteur qu'il traduit; mais enfin il fait voir qu'au moins Benjamin de Tudèle n'a point vu tous les pays que ce Juif prétend avoir parcourus. Benjamin s'en rapporta sans doute dans ses voyages aux discours exagérés, emphatiques & menteurs, que lui tenaient des rabbins asiatiques empressés à faire valoir leur nation auprès d'un rabbin d'Europe. Il ne dit pas même qu'il ait vu certaines contrées imaginaires dans lesquelles on disait que les Juifs de la première dispersion avaient fondé des états considérables.

« La ville de Théma, dit Benjamin, est la capitale des Juifs, au nord des » plaines de Sennaar; leur pays s'étend à seize journées dans les montagnes » du Nord : c'est là qu'est le rabbi Hanan, souverain de ce royaume. Ils ont » de grandes villes bien fortifiées, & delà ils vont piller jusqu'aux terres » des Arabes leurs alliés : ils sont craints de tous leurs voisins. Leur empire » est très-vaste; ils donnent la dîme de tout ce qu'ils ont aux disciples des » sages qui demeurent toujours dans l'école, aux pauvres d'Israël, & aux » pharisiens, c'est-à-dire, à leurs dévots.

» Dans toutes ces villes il y a environ trois cent mille Juifs; leur ville » de Tanaï a quinze milles en longueur, & autant en largeur. C'est là qu'est » le palais du prince Salomon. La ville est très-belle, ornée de jardins & de » vergers, &c. »

Benjamin ne dit point du tout qu'il ait été dans ce pays de Théma, ni dans cette ville de Tanaï : il ne nous apprend pas non plus de quels Juifs

cela arriva, parce-que les enfans d'Israël avaient péché contre leur Dieu Adonaï (164).

---

il tient cette relation chimérique. Il est sûr qu'on ne peut le croire; mais il est sûr aussi que, s'il est un Juif ridiculement trompé par des Juifs de Bagdad & de Mésopotamie, il n'est point un menteur qui dit avoir vu ce qu'il n'a point vu.

Benjamin probablement alla jusqu'à Bagdad & à Bassora: c'est là qu'il apprit des nouvelles de l'isle de Ceylan; & on l'a condamné très-mal-à-propos d'avoir dit que l'isle de Ceylan, qui est sous la ligne, est sujette à d'extrêmes chaleurs.

Enfin, son livre est plein de vérités & de chimères, de choses très-sages & de très-impertinentes; & en tout, c'est un ouvrage fort utile pour quiconque sait séparer le bon grain de l'ivraie.

Benjamin ne parle point des Parsis, qui sont aussi dispersés que la nation judaïque, & en aussi grand nombre; il n'est occupé que de ses compatriotes.

Le résultat de toutes ces recherches est, que les Juifs sont par-tout, & qu'ils n'ont de domination nulle part; ainsi que les Parsis sont répandus dans les Indes, dans la Perse, & dans une partie de la Tartarie.

Si les calculs chimériques du Jésuite Pétau, de Wiston & de tant d'autres, avaient la moindre vraisemblance, la multitude des Juifs & des Parsis couvrirait aujourd'hui toute la terre.

Revenons maintenant à l'état où étaient les deux hordes, les deux factions hébraïques de Samarie & de Jérusalem. Achas régnait sur les deux tribus de Juda & de Benjamin: cet Achas, à l'âge de dix ans, selon le texte, engendra le roi Ezéchias; c'est de bonne heure. Il fit depuis passer un de ses enfans par le feu, sans que le texte nous apprenne s'il brûla réellement son fils en l'honneur de la Divinité, ou s'il le fit simplement passer entre deux bûchers, selon l'ancienne coutume, qui dura chez tant de nations superstitieuses jusqu'à Savonarole, dans notre seizième siècle.

Les Paralipomènes disent qu'un certain roitelet d'Israël, nommé Phacée, lui tua un jour cent vingt mille hommes dans un combat, & lui fit deux cent mille prisonniers: c'est beaucoup.

Cet Achas était alors, lui & son peuple, dans une étrange détresse: non

Or, le roi d'Assyrie fit venir des habitans de Babylone, de Kutha, d'Ava, d'Émath, de Sépharvaïm, & les établit dans les villes de la Samarie à la place des enfans d'Israël... Quand

---

seulement il était vexé par les Samaritains, mais il l'était encore par le roi de Syrie nommé Rasin, & par les Iduméens. Ce fut dans ces circonstances que le prophète Isaïe vint le consoler, comme il le dit lui-même aux chapitres sept & huit de sa grande prophétie, en ces termes : « Le Seigneur, continuant » de parler à Achas, lui dit, demande un signe, soit dans le bas de la » terre, soit dans les hauts au-dessus. Et Achas dit : je ne demanderai point » de signe ; je ne tenterai point Adonaï. Eh bien, dit Isaïe, Adonaï te » donnera lui-même un signe ; une femme concevra (*) ; elle enfantera » un fils, & son nom sera Emmanuel ; & avant qu'il mange de la crême & » du miel, & qu'il sache connaître le bien & le mal, ce pays, que tu détestes, » sera délivré de ces deux rois (Rasin & Phacée) ; & dans ces jours Adonaï » sifflera aux mouches qui sont au haut des fleuves d'Egypte & du pays » d'Assur ; Adonaï rasera avec un rasoir de louage la tête, & le poil » d'entre les jambes, & toute la barbe du roi d'Assur, & de tous ceux qui sont » dans son pays..... Et Adonaï me dit : écris sur un grand rouleau, avec un » stylet d'homme, Mahershaal asbas ; *qu'on prenne vîte les dépouilles.* » C'est dans ce discours d'Isaïe, que des commentateurs appellés figuristes ont vu clairement la venue de Jesus-Christ, qui pourtant ne s'appella jamais ni Emmanuel, ni Mahershaal asbas, *prends vite les dépouilles.* Poursuivons nos recherches sur la destruction des dix tribus.

(164) Nous voyons que de tout tems, quand des peuples barbares & indisciplinés se sont emparés d'un pays, ils s'y sont établis. Ainsi les Goths, les Lombards, les Francs, les Suèves, se fixèrent dans l'empire Romain ; les Turcs, dans l'Asie mineure, & enfin dans Constantinople ; les Tartares quittèrent leur patrie pour dominer dans la Chine. Les grands princes, au contraire, & les républiques qui avaient des capitales considérables, ne se transplantèrent point dans les pays conquis, mais en transportèrent souvent les habitans, & établirent à leur place des colonies.

Cet usage, qui changea en grande partie la face du monde, se conserva jusqu'à Charlemagne il fit transporter des familles de Saxons jusqu'à Rome. Ces transportations des peuples paraîssaient un moyen sûr pour prévenir les révoltes. Il ne faut donc point s'étonner que Salmanazar donnât les terres du royaume d'Israël à des cultivateurs Babyloniens, & à d'autres de ses sujets.

(*) Le mot Hébreu *Alma* signifie tantôt fille, tantôt femme, quelquefois même prostituée. Ruth, étant veuve, est appellée *Alma*. Dans le Cantique des cantiques, & dans Joël, le nom d'*Alma* est donné à des concubines.

ils y furent établis, ils ne craignirent point Adonaï; mais Adonaï leur envoya des lions, qui les égorgeaient (165).

Cela fut rapporté au roi des Assyriens, auquel on dit : les peuples que tu as transportés dans la Samarie, & auxquels tu as commandé de demeurer dans ses villes, ignorent la manière dont le Dieu de ce pays-là veut être adoré; & ce Dieu leur a détaché des lions; & voilà que ces lions les tuent, parce qu'ils ignorent la religion du Dieu du pays. Alors le roi des Assyriens donna cet ordre, disant : qu'on envoie en Samarie l'un des prêtres captifs; qu'il retourne, & qu'il apprenne aux habitans le culte du Dieu du pays (166)...

Ainsi un des prêtres captifs de Samarie, y étant revenu, leur apprit la manière dont ils devaient adorer Adonaï (167)....

---

(165) Les critiques demandent pourquoi Dieu n'envoya pas des lions pour dévorer Salmanazar & son armée, au lieu de faire manger par ces animaux les émigrans innocens, qui venaient cultiver une terre ingrate devenue déserte ? Si on leur répond que c'était pour les forcer à connaître le culte du Seigneur, ils disent que les lions sont de mauvais missionnaires; que ceux qui avaient été mangés ne pouvaient se convertir ; & que le prêtre hébreu qui vint les prêcher de la part du roi de Babylone, ne suffisait pas pour enseigner le catéchisme à toute une province. Mais probablement ce prêtre avait des compagnons, qui l'aidèrent dans sa mission. Si on veut s'informer chez les commentateurs, qui étaient ces peuples de Cutha, d'Eva, d'Emath, plus ils en parlent, moins vous êtes instruit. C'étaient des peuplades syriennes; on n'en sait pas davantage. Nous ne connaissons pas l'origine des Francs qui s'établirent dans la Gaule Celtique, ni des pirates qui se transplantèrent en Normandie. Qui me dira de quels buissons sont partis les loups dont mes moutons ont été dévorés ?

(166) C'est une chose bien digne de remarque, que cette opinion des Grecs, *à chaque pays son Dieu*, fût déjà reçue chez les peuples de Babylone, comme cette maxime en Allemagne & en France, *nulle terre sans seigneur*. Mais comment faisaient ceux qui adoraient le soleil, ou qui du moins révéraient dans le soleil l'image du Dieu de l'univers ? Nous dirons que les Persans étaient alors les seuls qui professaient ouvertement cette religion, & qu'ils ne l'avaient point encore portée à Babylone ; elle n'y fut introduite que par le conquérant Kir ou Kosrou, que nous nommons Cyrus.

(167) On reste stupéfait quand on voit, qu'aussitôt que cette nouvelle

Ainsi chacun de ces peuples se forgea son Dieu; & ils mirent leurs dieux dans leurs temples & dans les hauts lieux. Chaque peuplade mit le sien dans les villes où elle habitait.

Les Babyloniens firent leur Soccoth Bénoth, les Cuthéens leur Nergel, les Emathiens leur Asima, les Hévéens leur Nébahas & Terthah; pour ceux de Sépharvaim, ils brûlèrent leurs enfans en l'honneur d'Adramélec & d'Anamélec.

Or tous ces peuples adoraient Adonaï, & ils prirent les derniers venus pour prêtres des hauts lieux.... Et comme ils adoraient Adonaï, ils servaient aussi leurs dieux, selon la coutume des nations transplantées en Samarie....

(168) La quatorzième année du roi Ezéchias, roi de Juda,

---

peuplade fut instruite du culte d'Adonaï, elle adora une foule de dieux asiatiques inconnus, Soccoth, Bénot, Nergel, Asima, Terthah, Adramélec, Anamélec, & qu'on brûla des enfans aux autels de ces dieux étrangers. M. Basnage, dans ses Antiquités judaïques, nous apprend que, selon plusieurs savans, ce fut ce prêtre hébreu, envoyé aux nouveaux habitans de Samarie, qui composa le Pentateuque. Ils fondent leur sentiment sur ce qu'il est parlé dans le Pentateuque de l'origine de Babylone & de quelques autres villes de la Mésopotamie que Moïse ne pouvait connaître; sur ce que ni les anciens Samaritains, ni les nouveaux, n'auraient voulu recevoir le Pentateuque de la main des Hébreux de la faction de Juda, leurs ennemis mortels; sur ce que le Pentateuque samaritain est écrit en hébreu, langue que ce prêtre parlait, n'ayant pu avoir le tems d'apprendre le chaldéen; sur les différences essentielles entre le Pentateuque samaritain & le nôtre. Nous ne savons pas qui sont ces savans. M. Basnage ne les nomme pas.

(168) Hérodote parle d'un Sennachérib, qui vint porter la guerre sur les frontières de l'Egypte, & qui s'en retourna parce qu'une maladie contagieuse se mit dans son armée. Il n'y a rien là que dans l'ordre commun. Que le roitelet de la petite province de Juda s'humilie devant le roi Sennachérib, qu'il lui paie trente talens d'argent & trente talens d'or, c'est une somme très-forte dans l'état où était alors la Judée, cependant ce n'est point une chose absolument hors de toute vraisemblance: mais que le prophète Isaïe vienne, de la part de Dieu, dire à Ezéchias que le roi Sennachérib a blasphémé; qu'un ange vienne du haut du ciel frapper & tuer cent quatre-vingt-

Sennachérib, roi des Affyriens, vint attaquer toutes les villes fortifiées de Juda, & les prit... Alors Ezéchias envoya des messagers au roi des Affyriens, difant : j'ai péché envers toi ; retire-toi de moi ; je porterai tous les fardeaux que tu m'imposeras. Le roi d'Affyrie lui ordonna donc de payer trente talens d'argent, & trente talens d'or.... Ezéchias donna tout l'argent qui était dans la maison d'Adonaï & dans les trésors du roi....

Or les serviteurs du roi Ezéchias allèrent trouver Isaïe le prophète ; & Isaïe leur dit : Dites à votre maître : voici ce que dit Adonaï : ne crains point les paroles blasphématoires des officiers du roi d'Affyrie ; car je vais lui envoyer un certain esprit, un certain souffle ; & il apprendra une nouvelle, après laquelle il retournera dans son pays ; & je le frapperai dans son pays par le glaive... Cette même nuit l'ange du Seigneur vint dans le camp des Affyriens, & il tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes... Et Sennachérib, roi des Affyriens, s'étant levé au point du jour, vit tous ces corps morts, & s'en retourna auffitôt.

En ce tems-là Ezéchias, roi de Juda, fut malade à la mort. Le prophète Isaïe, fils d'Amos, vint lui dire : voici ce que dit le dieu Adonaï : mets ordre à tes affaires, car tu mourras, & tu ne vivras pas.... Alors Ezéchias tourna sa face contre la muraille, & pria Dieu, difant : Seigneur, souviens-toi, je te prie, comment j'ai marché dans la vérité & dans un cœur parfait, & que j'ai fait ce qui t'a plu. Et il sanglotta avec de grands sanglots....

---

cinq mille hommes d'une armée chaldéenne ; & que cette exécution, auffi épouvantable que miraculeuse, soit inutile ; qu'elle n'empêche point la ruine de Jérusalem ; c'est là ce qui semblerait justifier l'incrédulité des critiques, si quelque chose pouvait la rendre excusable. Ils ne comprennent pas comment le Seigneur, protégeant la tribu de Juda, & tuant cent quatre-vingt-cinq mille de ses ennemis, abandonne fitôt après cette tribu, dont la verge devait dominer toujours, laisse détruire son temple, & voie impunément cette tribu & celle de Benjamin, avec tant de lévites, plongés dans les fers. *O altitudo!* humilions-nous sous les décrets impénétrables de la Providence ; mais qu'il nous soit permis de ne point admettre les explications ridicules que tant d'auteurs ont données à ces événemens inexplicables.

Et Isaïe n'était pas encore à la moitié de l'antichambre; qu'Adonaï revint lui faire un discours, disant : retourne & dis à Ezéchias, chef de mon peuple : voici ce que dit Adonaï, Dieu de David ton père : j'ai entendu ta prière; j'ai vu tes larmes; je t'ai guéri; & dans trois jours tu monteras au temple d'Adonaï, & j'ajouterai encore quinze années à tes jours (169)... Bien plus, je te délivrerai, toi & cette ville, du roi des Assyriens, & je protègerai cette ville à cause de toi & de David mon serviteur.

Alors Isaïe dit : qu'on m'apporte une marmelade de figues. On lui apporta la marmelade; on la mit sur l'ulcère du roi, & il fut guéri....

Mais Ezéchias ayant dit à Isaïe : quel signe aurai-je que le Seigneur me guérira, & que j'irai au temple d'Adonaï? Et Isaïe lui dit : voici le signe du Seigneur, comme quoi le Seigneur fera la chose qu'il t'a dite; veux-tu que l'ombre du soleil s'avance de dix degrés, ou qu'elle retourne en arrière de dix degrés? Ezéchias lui dit : il est aisé que l'ombre croisse de dix degrés; ce n'est pas ce que je veux qu'on fasse; mais que l'ombre retourne en arrière de dix degrés. Le prophète Isaïe invoqua donc Adonaï; & il fit que l'ombre retourna en arrière de dix degrés, dont elle était déjà descendue dans l'horloge d'Achaz (170).....

---

(169) Les critiques, comme milord Bolingbroke & M. Boulanger, prétendent que le prophète Isaïe joue ici un rôle très-triste & très-indécent, de venir dire à son prince, dès qu'il est malade : tu vas mourir. Ezéchias est représenté comme un prince lâche & pusillanime; qui se met à pleurer & à sanglotter quand un inconnu a l'indiscrétion de lui dire qu'il est en danger; & à peine cet Isaïe est il sorti de la chambre du roi, que Dieu lui-même vient dire au prophète : le roi vivra encore quinze ans. Sous quelle forme était Dieu, quand il vint annoncer à Isaïe son changement de volonté dans l'antichambre? Ces incrédules ne se lassent point de censurer toute cette histoire; il faut combattre contr'eux depuis le premier verset de la Bible jusqu'au dernier.

(170) Une nuée d'autres incrédules fond sur cette marmelade de figues, & sur cette horloge. Tous ces censeurs disent que le mal d'Ezéchias était bien peu de chose, puisqu'on le guérit avec un emplâtre de figues. Ezéchias leur

Manaffé, fils d'Ezéchias, avait douze ans lorfqu'il commença à régner... Il dreffa des autels à Baal.... & à toute l'armée du ciel dans les deux parvis du temple d'Adonaï.... Il fit paffer fon fils par le feu; il prédit l'avenir; il obferva les augures, fit des pythons & des arufpices (171)... Il s'endormit enfin avec fes pères, & fut enfeveli dans le jardin de fa maifon...

---

paraît un imbécille, de croire qu'il eft plus aifé d'avancer l'ombre que de la reculer. Dans l'un & l'autre cas, les loix de la nature font également violées, & tout l'ordre du ciel également interrompu. La rétrogradation de l'ombre ne leur paraît qu'une copie renforcée du miracle de Jofué. La plupart des interprètes croient que le foleil s'arrêta pour Jofué, & recula pour Ezéchias. Ifaïe même, au chapitre trente-deux de fa Prophétie, dit: le foleil recula de dix lignes; ce qui probablement fignifie dix heures. Mais il eft clair qu'Ifaïe fe trompe; l'ombre eft toujours oppofée au foleil; fi l'aftre eft à l'orient, l'ombre eft à l'occident; pour que l'ombre reculât de dix heures vers le matin, il aurait fallu que le foleil fe fût avancé de dix heures vers le foir. De plus, fi ces degrés, ces heures, fignifient le nombre des années qui font réfervées à Ezéchias, pourquoi l'ombre du ftyle ne rétrograde-t-elle que de dix degrés, & non pas de quinze? Le plus long jour de l'année en Paleftine n'eft que de quatorze heures: c'eût été encore un miracle de plus; car il eft impoffible que le foleil paraiffe quinze heures & plus, quand il n'eft que quatorze heures fur l'horizon.

Une autre difficulté encore, c'eft que non feulement les Juifs ne comptaient point le jour par des heures, comme nous; mais que de plus ils n'eurent ni cadrans ni horloges. Enfin, il y aurait eu un jour entier de perdu dans la nature, & une nuit de trop. Ce font là des embarras où fe jettent des ignorans téméraires qui imaginent des miracles, & qui même les expliquent.

Telles font les réflexions de plufieurs phyficiens. On peut leur dire que le prophète Ifaïe n'était pas obligé d'être aftronome, & même que dom Calmet, qui a voulu expliquer dans une differtation cette rétrogradation, a fait beaucoup plus de bévues qu'Ifaïe. On eft obligé de dire qu'il n'entend rien du tout à la matière, & que, dans tous fes commentaires, il n'a fait fouvent que copier des auteurs abfurdes qui n'en favaient pas plus que lui.

(171) Ou Manaffé, roitelet de Juda, n'avait jamais entendu parler du miracle du cadran de fon père, & des autres miracles d'Ifaïe; ou il ne regardait Adonaï que comme un Dieu local, un Dieu d'une petite nation,

... Josias avait huit ans lorsqu'il commença à régner; & il régna trente & un ans; & il fit ce qui est agréable au Seigneur....

Or un jour le grand-prêtre Helkias dit à Saphan secretaire: j'ai trouvé le livre de la loi dans le temple du Seigneur, en faisant fondre de l'argent (172)...

Saphan secretaire dit au roi: le grand-prêtre Helkias m'a donné ce livre. Et il le lut devant le roi.

Et le roi Josias déchira ses vêtemens... Et il dit au grand-prêtre Helkias, & à Saphan secretaire: allez, consultez Adonaï sur moi & sur le peuple, touchant les paroles de ce livre qu'on a trouvé.

Et le roi assembla tous les prêtres des villes de Juda; & il souilla tous les hauts lieux.... Il souilla ainsi la vallée de Tophet, afin que personne ne sacrifiât plus son fils (173) ou sa fille à

---

qui faisait quelquefois des prodiges, mais qui était inférieur aux autres dieux; ou Manassé était tout-à-fait fou: car il n'y a qu'un fou qui puisse, après des miracles sans nombre, nier ou mépriser le Dieu qui les a faits. Cette inconcevable incrédulité de Manassé, fils d'Ezéchias, peut faire penser qu'en effet le Pentateuque, à peine écrit par ce prêtre hébreux qui vint enseigner les Samaritains, n'était pas encore connu; la religion judaïque n'était pas encore débrouillée; rien n'était constaté, rien n'était fait: autrement il serait impossible d'imaginer comment le culte changea tant de fois depuis la création jusqu'à Esdras.

(172) Nouvelle preuve, ou du moins nouvelle vraisemblance très-forte, que le prêtre hébreu, venu à Samarie, avait enfin achevé son Pentateuque, & que le grand-prêtre juif en avait un exemplaire. Tout ce qui peut nous étonner, c'est que ce prêtre ne le porta pas lui-même au roi, & l'envoya avec très-peu d'empressement & de respect par le secretaire Saphan. S'il avait cru que ce livre fût écrit par Moïse, il l'aurait porté avec la pompe la plus solemnelle; on aurait institué une fête pour éterniser la découverte de la loi de Dieu & de l'histoire des premiers siècles du genre humain; c'eût été une nouvelle occasion de dire: que la lumière soit, & la lumière fut; car le peuple hébreux était plongé dans les plus épaisses ténèbres.

(173) Ce petit article est curieux. D'abord ce Josias souille les hauts

Moloch... Il ôta aussi les chevaux que les rois de Juda avaient donnés au soleil, à l'entrée du temple.... Il tua tous les prêtres des hauts lieux qui étaient à Béthel.... & brûla sur ces autels des os de morts.... Puis il dit à tout le peuple : célébrons la pâque en l'honneur d'Adonaï votre Dieu, selon ce qui est écrit dans ce livre du pacte avec Dieu (174)....

---

lieux : souiller un lieu réputé sacré, c'etait le remplir d'immondices, y répandre des excrémens & de l'urine. La vallée de Tophet était auprès du petit torrent de Cédron ; c'était là que l'on jetait les corps des suppliciés à la voirie, & qu'on sacrifiait ses enfans.

C'est la première fois qu'il est parlé dans l'Ecriture, de chevaux consacrés au soleil. Cette coutume était visiblement prise du culte des Perses. Presque chaque ligne concourt à prouver que jamais la religion hébraïque n'eut une forme stable qu'après le retour de la captivité ; les Juifs empruntèrent tous leurs rites, toutes leurs cérémonies des Egyptiens, des Syriens, des Chaldéens, des Perses.

Il n'est pas aisé de concevoir comment ce Josias tua tous les prêtres de Béthel ; car Béthel, tout voisin qu'il était de Jérusalem ne lui appartenait pas : c'était à Béthel que s'était établi ce prêtre qui était envoyé aux Samaritains, & qu'on suppose avoir écrit le Pentateuque. S'il amena avec lui d'autres missionnaires pour enseigner aux Samaritains la religion israélite, le melk Josias, en les tuant, ne fut donc qu'un assassin, un tyran abominable.

La coutume de brûler des os de morts, & sur-tout de bêtes mortes, pour souiller des lieux consacrés, était un usage des sorciers : on voit, dans la vie du dernier des Zoroastre, que ses ennemis cachèrent dans sa chambre un petit sac plein d'os de bêtes, afin de le faire passer pour un magicien. *Voyez* HIDE.

(174) Si Josias propose de faire la pâque selon le rite indiqué dans ce livre du pacte avec Dieu, dans ce livre unique trouvé par le grand-prêtre au fond d'un coffre, & donné au roi par le secretaire Saphan, on n'avait donc point fait la pâque auparavant ; & en effet aucun des livres de l'Ecriture ne parle d'une célébration de pâque sous aucun roi de Juda ou d'Israël, ni sous aucun des juges : c'est encore une confirmation de cette opinion, très-répandue & très-vraisemblable, que la religion hébraïque n'était point formée ; que les livres judaïques n'avaient jamais été rassemblés, &, selon tant de doctes ; qu'ils n'avaient point été écrits ; que tout s'était fait d'après des traductions vagues & changeantes ; & que c'est ainsi que tout s'est fait dans le monde.

Il n'y eut point avant Josias de roi semblable, qui revînt au Seigneur de tout son cœur, de toute son ame & de toute sa force; & on n'en a point vu non plus après lui....

Cependant l'extrême fureur d'Adonaï ne s'appaisa point, parce que Manassé, père de Josias, l'avait fort irrité. C'est pourquoi Adonaï dit : je rejetterai Juda de ma face, comme j'ai rejeté Israël; & je rejetterai Jérusalem & la maison que j'ai choisie (175).

En ce tems-là le Pharaon Néchao, roi d'Egypte, marcha contre le roi des Assyriens au fleuve de l'Euphrate; & Josias marcha contre lui, & il fut tué dès qu'il parut....

Pharaon Néchao prit Joachaz, le fils de Josias, & l'enchaîna dans la terre d'Emath, afin qu'il ne régnât point à Jérusalem; & il condamna Jérusalem à payer cent talens d'argent & un talent d'or....

Et Pharaon Néchao établit roi à Jérusalem Elakim, autre fils de Josias, & lui changea son nom en celui de Joachim (176).

---

(175) L'auteur du livre des Rois nous dit que jamais roi ne fut si pieux, n'aima tant Dieu, que Josias; & il ajoute que Dieu, pour récompense, rejette sa maison & Jérusalem, parce que Manassé, père de Josias, l'avait offensé. C'est sur quoi tous les critiques se récrient. Le prêtre de Juda, disent-ils, qui écrivait ce livre, veut insinuer que tous les rois de la terre n'auraient pu prendre Jérusalem, si le Seigneur ne la leur avait pas livrée; mais pour que le Seigneur leur permette de détruire cette Jérusalem qui devait durer éternellement, il faut qu'il soit en colère contr'elle : il ne peut être en colère contre Josias; il l'est donc contre son père. C'est puissamment raisonner : aussi ne repliquons-nous rien à cet argument.

(176) Si Polybe & Xénophon avaient écrit cette histoire, convenons qu'ils l'auraient écrite autrement. Nous saurions ce que c'était que ce grand empire d'Assyrie, qui est, l'instant d'après, anéanti dans l'empire de Babylone; nous apprendrions pourquoi ce Josias, favori du Seigneur, se déclara contre Néchao, roi d'Egypte. C'était un grand spectacle que la puissance égyptienne combattant contre l'Asie; c'étaient de grands

En ce temps-là Nabuchodonosor, roi de Babylone, marcha contre Juda; & Joachim fut son esclave pendant trois ans..... après quoi il se révolta....

Alors le Seigneur envoya des troupes de brigands de Chaldée, de Syrie, de Moab, d'Ammon, contre Juda, pour l'exterminer selon le verbe que le Seigneur avait fait entendre par ses serviteurs les prophètes (177). Et Joachim s'endormit avec ses pères; & son fils Joachim régna à sa place.

---

intérêts, qui méritaient d'être au moins exposés clairement. Les Paralipomènes nous apprennent que le Pharaon d'Egypte envoya dire au melk Josias: *Qu'y a-t-il entre toi & moi, melk de Juda? Je ne marche point contre toi; c'est contre une autre maison que Dieu m'a ordonné d'aller au plus vîte; ne t'oppose point à Dieu, qui est avec moi, de peur qu'il ne te tue.*

Remarquez, lecteurs attentifs & sages, que toutes les nations adoraient un Dieu suprême, quoiqu'il y eût mille dieux subalternes, mille cultes différens: c'est une vérité dont vous trouverez des traces dans tous les livres grecs & latins, comme dans les livres hébreux, & dans le peu qui nous reste du Zenda Vesta, & des Védams. Le roi d'Egypte Néchao dit: Dieu est avec moi. Le roi de Ninive en avait dit autant. Le roi de Babylone disait: Dieu est avec moi. Voyez l'Iliade d'Homère: chaque héros y a un Dieu qui combat pour lui.

(177) Le Juif qui a écrit cette histoire court bien rapidement sur le plus grand & le plus fatal événement de sa patrie; il semble qu'il n'ait voulu faire que des notes pour aider sa mémoire. Cette destruction de Jérusalem, cette captivité de la tribu de Juda, ces rois de Babylone & d'Egypte, qui semblent se disputer cette proie, ces brigands de Chaldée, de Syrie, de Moab & d'Ammon, qui se réunissent tous contre une misérable horde de Juda sans défense, tout cela n'est ni annoncé ni expliqué: cette histoire est plus sèche & plus confuse que tous les commentaires qu'on en a faits.

La saine critique demandait (humainement parlant) que l'auteur débrouillât d'abord les deux empires de Ninive & de Babylone; qu'il nous instruisît des intérêts que ces deux puissances eurent à démêler avec l'Egypte & avec la Syrie; comment la petite province de Judée, enclavée dans la Syrie, subit le sort des peuples vaincus par le roi de Babylone. L'auteur nous dit bien que Dieu avait prédit tout cela par ses prophètes; mais il fallait écrire un peu plus clairement pour les hommes.

Et Nabuchodonosor vint avec ses gens pour prendre Jérusalem. Joachim, roi de Juda, sortit de la ville, & vint se rendre au roi de Babylone avec sa mère, ses serviteurs, ses princes, ses eunuques, la huitième année de son règne....

Et le roi Nabuchodonosor emporta tous les trésors de Jérusalem, ceux de la maison d'Adonaï & ceux de la maison du roi: il brisa tous les vases d'or que Salomon avait mis dans le temple, selon le verbe d'Adonaï.... Il transporta toute la ville de Jérusalem (178), tous les princes, tous les hommes vigoureux de

---

Au moins, quand Flavien Josephe raconte l'autre destruction de Jérusalem, dont il fut témoin, il développe très-bien l'origine & les événemens de cette guerre; mais quand, dans ses Antiquités judaïques, il parle de Nabuchodonosor qui brûle Jérusalem en passant, il ne nous en dit pas plus que le livre que nous cherchons en vain à commenter. Flavien Josephe n'avait point d'autres archives que nous. Tous les documens de Babylone périrent avec elle tous ceux de l'Egypte furent consumés dans l'incendie de ses bibliothèques. Trois peuples malheureux, opprimés & subjugués, ont conservé quelques histoires informes; les Parsis ou Guèbres, les descendans des anciens Brachmanes, & les Juifs. Ceux-ci, quoique infiniment moins considérables, nous touchent de plus près, parce qu'une révolution inouie a fait naître parmi eux la religion qui a passé en Europe. Nous faisons tous nos efforts pour démêler l'histoire de cette nation, dont nous tenons l'origine de notre culte; & nous ne pouvons en venir à bout.

(178) Nous ne pouvons dire aucune particularité de cette destruction de Jérusalem, puisque les livres juifs ne nous en disent pas davantage; mais il y a une observation, aussi importante que hardie, faite par milord Bolingbroke & par M. Freret: ils prétendent que les prophètes étaient chez la nation juive ce qu'étaient les orateurs dans Athènes; ils remuaient les esprits du peuple. Les orateurs athéniens employaient l'eloquence auprès d'un peuple ingénieux; & les orateurs juifs employaient la superstition & le style des oracles, l'enthousiasme, l'ivresse de l'inspiration, auprès du peuple le plus grossier, le plus enthousiaste & le plus imbécille qui fût sur la terre. Or, disent ces critiques, s'il arriva quelquefois que les rois de Perse gagnèrent les orateurs grecs, les rois de Babylone avaient gagné de même quelques prophètes juifs.

La tribu de Juda avait ses prophètes, qui parlaient contre les tribus d'Israël; & la faction d'Israël avait ses prophètes, qui déclamaient contre Juda. Les

l'armée, au nombre de dix mille, & tous les hommes ouvriers, & tous les orfèvres... Il fit transporter à Babylone Joachim, & la mère de Joachim, & ses femmes, & ses eunuques, & les juges de la terre de Juda, en captivité, & sept mille hommes robustes de Juda, & tous les ouvriers robustes. Ils furent tous captifs à Babylone....

---

critiques supposent donc que les nouveaux Samaritains, étant attachés par leur naissance à Nabuchodonosor, suscitèrent Jérémie pour persuader à la tribu de Juda de se soumettre à ce prince. Voici sur quoi est fondée cette opinion. Jérusalem est sur le chemin de Tyr, que le roi de Babylone voulait prendre. Si Jérusalem se défendait, quelque faible qu'elle fût, sa résistance pouvait consumer un tems précieux au vainqueur; il était donc important de persuader au peuple de se rendre à Nabuchodonosor, plutôt que d'attendre les extrémités où il serait réduit par un siège qui ne pouvait jamais finir que par sa ruine entière.

Jérémie prit donc le parti du puissant roi Nabuchodonosor contre le faible & petit melk de Jérusalem, qui pourtant était son souverain.

Cette idée fait malheureusement du prophète Jérémie un traître; mais ils croient prouver qu'il l'était, puisqu'il voulait toujours que non seulement la petite province de Juda se rendît à Nabuchodonosor, mais encore que tous les peuples voisins allassent au-devant de son joug. En effet, Jérémie se mettait un joug de bœuf ou un bât d'âne sur les épaules, & criait dans Jérusalem: voici ce que dit le Seigneur roi d'Israël: *C'est moi qui ai fait la terre, & les hommes, & les bêtes de somme, dans ma force grande & dans mon bras étendu; & j'ai donné la face de la terre à celui qui a plu à mes yeux; j'ai donné la terre à la main de Nabuchodonosor mon serviteur; & je lui ai donné encore toutes les bêtes des champs; & tous les peuples de la terre le serviront, lui & son fils, & les fils de ses fils; & ceux qui ne mettront pas leur cou sous un joug & sous un bât devant le roi de Babylone, je les ferai mourir par le glaive, par la famine & par la peste, dit le Seigneur.*

Jamais il ne s'est rien dit de plus fort en faveur d'aucun roi juif. Jérémie fait dire à Dieu même que ce Nabuchodonosor, qui fut depuis changé en bœuf, est le serviteur de Dieu, & que Dieu lui donne toute la terre, à lui & à sa postérité. Ainsi donc, humainement parlant, Jérémie est un traître & un fou aux yeux de ces critiques: un traître, parce qu'il veut soulever le peuple contre son roi, & le livrer aux ennemis; un fou, par toutes ses actions & par toutes ses paroles, qui n'ont ni liaison, ni suite, ni la moindre apparence de raison. Ils allèguent sur-tout la fameuse lettre de Séméia au pontife Sophonie:

Et il établit roitelet tributaire Mathania, oncle de Joachim, qu'il appella Sédécias...

La colère d'Adonaï s'alluma plus que jamais contre Jérusalem & Juda; il les rejeta de sa face. Et Sédécias se révolta contre le roi de Babylone...

Donc le roi de Babylone marcha avec toute son armée contre Jérusalem, & il l'entoura tout autour... Et le neuvième jour du mois il y eut grande famine en Jérusalem, & le peuple n'avait point de pain... Tous les gens de guerre s'enfuirent la nuit par la porte du jardin du roi; & Sédécias s'enfuit par un autre chemin. Et l'armée des Chaldéens poursuivit le roi, & le prit dans la plaine de Jéricho... Ils l'amenèrent devant le roi de Babylone dans Réblata; & le roi de Babylone lui prononça son arrêt... On tua

---

Dieu vous a établi pour faire fouetter à coups de nerf de bœuf ce fou de Jérémie, qui fait le prophète. Ce qui les confirme encore dans leur opinion, c'est que les Juifs retirés en Egypte, où Jérémie se retira aussi, le punirent de mort, comme un perfide qui avait vendu son maître & sa patrie aux Babyloniens. Mais c'est la seule tradition qui nous apprend que Jérémie fut lapidé par les Juifs dans la ville de Taphni; les livres juifs ne nous en disent rien. A l'égard de tant de prisonniers de guerre que Nabuchodonosor, serviteur de Dieu, fit mourir impitoyablement, ce sont là des mœurs bien féroces. Les Juifs avouent qu'ils ne traitèrent jamais autrement les autres petits peuples qu'ils avaient pu subjuguer; ainsi l'histoire ancienne, ou véritable ou fausse, n'est que l'histoire des bêtes sauvages dévorées par d'autres bêtes.

M. du Marsais, dans son analyse, fait une réflexion accablante sur cette première destruction de Jérusalem, & sur les suivantes. Quoi! dit-il, l'Eternel prodigue les miracles, les plaies & les meurtres, pour tirer les Juifs de cette féconde Egypte où il y avait des temples sous le nom d'Iaho le grand Etre, sous le nom de Knef l'Etre universel: il conduit son peuple dans un pays où ce peuple ne peut lui ériger un temple pendant plus de cinq siècles; & enfin, quand les Juifs ont ce temple, il est détruit! Cela effraie le jugement & l'imagination; on reste confondu quand on a lu cette inconcevable histoire: il faut se consoler en disant qu'apparemment les Juifs n'avaient point péché quand l'Eternel les tira d'Egypte, & qu'ils avaient péché quand l'Eternel perdit son temple & sa ville.

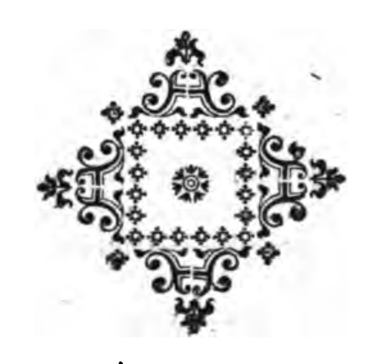
ses



ſes enfans en ſa préſence ; on lui creva les yeux ; on le chargea de chaînes, & on l'emmena à Babylone...

Nabuzardan, général du roi Nabuchodonoſor, brûla la maiſon d'Adonaï, & la maiſon du roi, & toutes les maiſons dans Jéruſalem... Il tranſporta captif à Babylone tout le peuple qui était demeuré dans la ville; il laiſſa ſeulement les plus pauvres du pays pour labourer les champs & cultiver les vignes.

Nabuzardan emmena auſſi Saraïas le grand-prêtre, & Sophonie le ſecond prêtre, trois portiers & un capitaine eunuque, & cinq eunuques de la chambre du roi Sédécias, & Sopher, capitaine, qui commandait l'exercice, & ſoixante chefs qu'on trouva dans la ville... Et Nabuchodonoſor, roi de Babylone, les fit tous mourir dans Réblata.



COMMENTAIRE.

AVERTISSEMENT DU COMMENTATEUR.

Les Juifs n'ont jamais inséré le livre de Tobie dans leur Canon ; ni Joseph ni Philon n'en parlent ; il est rejeté de notre communion. Les savans le prétendent composé neuf cents ans après la dispersion. Le concile de Trente l'a décidé canonique ; nous ne le croyons que curieux ; & c'est à ce titre que nous en allons donner une courte analyse. Nous le plaçons immédiatement après les livres des Rois, & avant Esdras, parce qu'en effet l'aventure des deux Tobie est supposée arrivée avant Esdras, dans les premiers tems de la dispersion des dix tribus captives vers la Médie. Il faut supposer aussi que Salmanazar était alors maître de la Médie ; ce qui serait difficile à prouver.

Le livre de Tobie est tout merveilleux. Calmet, dans sa préface, dit ce grand mot, sans y penser : s'il fallait rejeter le merveilleux & l'extraordinaire, où serait le livre sacré qu'on pût conserver ?

TOBIE, de la tribu de Nephtali, fut mené captif du tems de Salmanazar roi des Assyriens (1).... Et il vint à Ragès, ville des Mèdes, ayant dix talens d'argent des dons dont il avait été

(1) Il serait heureux pour les commentateurs, que Salmanazar eût fait lever de bonnes cartes géographiques de ses états ; car on a bien de la peine à débrouiller comment, étant roi de Ninive sur le Tigre, il avait pu passer par-dessus le royaume de Babylone pour aller enchaîner les habitans des bords du Jourdain, & conquérir jusqu'aux voisins de la mer d'Hircanie : on ne comprend rien à ces empires d'Assyrie & de Babylone. Mais passons.

honoré par le roi (2)..... & voyant que Gabélus, de sa tribu, était fort pauvre à Ragès, il lui prêta dix talens d'argent sur son billet.....

Il arriva qu'un jour s'étant lassé à ensevelir des morts, il revint en sa maison, & s'endormit (3) contre une muraille; & pendant qu'il dormait il tomba de la merde chaude d'un nid d'hirondelles sur ses yeux, & il devint aveugle..... Pour ce qui est de sa femme, elle allait tous les jours travailler à faire de la toile, & gagnait sa vie (4).

En ce même jour il arriva que Sara, fille de Raguel, en Ragès, ville des Mèdes, fut très-émue d'un reproche que lui fit une servante de la maison....... Sara avait déjà eu sept maris, & un diable nommé Asmodée les avait tous tués dès qu'ils étaient

---

(2) Les critiques voudraient que l'auteur, quel qu'il soit, de l'histoire de Tobie, eût dit comment ce pauvre homme avait gagné dix talens d'argent auprès du roi Salmanazar, dont il ne pouvait pas plus approcher qu'un esclave chrétien ne peut approcher du roi de Maroc. Dix talens d'argent ne laissent pas de faire vingt mille écus, au moins, monnoie de France. C'est beaucoup, assurément, pour le mari d'une blanchisseuse. Il s'en va à Ragès en Médie, à quatre cents lieues de Ninive, pour prêter ses vingt mille écus au Juif Gabélus, qui était fort pauvre, & qui probablement serait hors d'état de les lui rendre: cela est fort beau.

(3) Revenu à Ninive, il s'endort au pied d'un mur. Un homme assez riche pour prêter vingt mille écus dans Ragès, devrait au moins avoir une chambre à coucher dans Ninive.

(4) Les critiques naturalistes disent que la merde d'hirondelle ne peut rendre personne aveugle; qu'on en est quite pour se laver sur le champ; qu'il faudrait dormir les yeux ouverts pour qu'une chiasse d'hirondelle pût blesser la conjonctive ou la cornée; & qu'enfin il aurait fallu consulter quelque bon médecin avant d'écrire tout cela.

Pour ce qui est de Sara, que M. Basnage soutient, dans ses Antiquités judaïques, avoir été blanchisseuse & ravaudeuse, nous n'avons rien à en dire. Il n'en est pas de même de Sara fille de Raguel, Juive captive en Ragès.

entrés en elle. Cette servante lui dit donc : ne veux-tu pas me tuer aussi, comme tu as tué tes sept maris (5) ?

Or Tobie dit à Tobie son fils : je t'avertis que, lorsque tu n'étais qu'un petit enfant, je donnai dix talens d'argent à Gabélus, sur sa promesse, dans Ragès ville des Mèdes; c'est pourquoi va le trouver, retire mon argent, & rends-lui son billet......

Tobie fils rencontra alors un jeune homme très-beau, dont la robe était retroussée à sa ceinture..... Et ne sachant pas que c'était un ange de Dieu, il le salua & lui dit : d'où es-tu, mon bon adolescent ?.... Et il se mit en chemin avec l'ange Raphaël ; & il fut suivi du chien de la maison (6).....

---

(5) Jamais les Juifs jusqu'alors n'avaient entendu parler d'aucun diable ni d'aucun démon ; ils avaient été imaginés en Perse dans la religion des Zoroastre ; delà ils passèrent dans la Chaldée, & s'établirent enfin en Grèce, où Platon donna libéralement à chaque homme son bon & son mauvais démon. Shamadaï, que l'on traduit par Asmodée, était un des principaux diables. Dom Calmet dit, dans sa dissertation sur Asmodée, *qu'on sait qu'il y a plusieurs sortes de diables, les uns princes & maîtres démons, les autres subalternes & assujettis.*

Tout semble servir à prouver que les Hébreux ne furent jamais qu'imitateurs ; qu'ils prirent tous leurs rites les uns après les autres chez leurs voisins & chez leurs maîtres, & non seulement leurs rites, mais tous leurs contes.

Les termes dont se sert l'auteur du livre de Tobie, insinuent qu'Asmodée était amoureux & jaloux de Sara. Cette idée est conforme à l'ancienne doctrine des génies, des sylphes, des anges, des dieux de l'antiquité ; tous ont été amoureux de nos filles. Vous voyez dans la Genèse les enfans de Dieu, amoureux des filles des hommes, leur faire des géants. La fable a dominé par-tout.

Nous ne répèterons point ce qu'on a dit dans ce commentaire sur les démons incubes & succubes ; sur les hommes miraculeux nés de ces copulations chimériques ; sur tous ces diables entrans dans les corps des garçons & des filles en vingt manières différentes ; sur les moyens de les faire venir & de les chasser ; enfin sur toutes les superstitions dont la fourberie s'est servie dans tous les tems pour tromper l'imbécillité.

(6) C'est la première fois qu'un ange est nommé dans l'Ecriture. Tous

...... Tobie étant donc ſorti pour laver ſes pieds, un énorme poiſſon ſortit de l'eau pour le dévorer. L'ange lui dit de prendre ce monſtre par les ouïes..... Si tu mets un petit morceau du cœur ſur des charbons, la fumée chaſſe tous les démons, ſoit d'homme, ſoit de femme. Le fiel eſt bon pour oindre les yeux quand il y a des taies (7)......

---

les commentateurs avouent que les Juifs prirent ces noms chez les Chaldéens: Raphaël médecin de Dieu, Uriel feu de Dieu, Jéſraël race de Dieu, Michaël ſemblable à Dieu, Gabriel homme de Dieu. Les anges perſans avaient des noms tout différens : Ma, Kur, Débadur, Bahman, &c. Les Hébreux, étant eſclaves chez les Chaldéens, & non chez les Perſans, s'approprièrent donc les anges & les diables des Chaldéens, & ſe firent une Theurgie toute nouvelle, à laquelle ils n'avaient point penſé encore. Ainſi l'on voit que tout change chez ce peuple, ſelon qu'il change de maîtres. Quand ils ſont aſſervis aux Cananéens, ils prennent leurs dieux; quand ils ſont eſclaves chez les rois qu'on appelle aſſyriens, ils prennent leurs anges.

(7) Les critiques & les plaiſans, qui ſe ſont égayés ſur ce livre, parce qu'ils ne l'ont pas reconnu pour canonique, ont dit que ce ſerait une choſe fort curieuſe qu'un poiſſon capable de dévorer un homme, & qu'on pût cependant prendre par les ouïes, comme on ſuſpend un lapin par les oreilles.

Il y a des poiſſons dont la laite ou le foie ſont fort bons à manger, comme la laite de carpe & le foie de lotte; mais on n'en connaît point encore dont le foie, grillé ſur des charbons, ait la vertu de chaſſer les diables.

Dès que les hommes furent aſſez fous pour imaginer des êtres bienfaiſans & malfaiſans répandus dans les quatre élémens, on ſe crut très-ſage de chercher les moyens de s'attirer l'amitié des bons génies, & de faire enfuir les mauvais. Tout ce qui était agréable eut ſon petit dieu, & tout ce qui nuiſait eut ſon diable. Tel eſt le principe de toute theurgie, de toute magie, de toute ſorcellerie. Si on brûlait de doux parfums pour les bons génies, il fallait conſéquemment brûler ce qu'on avait de plus puant pour les mauvais démons.

Au reſte, ſi l'ange Raphaël conſeilla au jeune Tobie de prendre ce poiſſon par ce qu'on appelle les ouïes, Raphaël, fort ſavant dans la connaiſſance des ſubſtances céleſtes, l'était peu dans celle des animaux aquatiques. Les ouïes des poiſſons, très improprement nommées, ſont les poumons.

.... Ils entrèrent enfuite chez Raguel, qui les reçut avec joie. Et Raguel, en regardant Tobie, dit à fa femme : Anne, ma femme, que ce jeune homme, reffemble à mon coufin !.....

Et ayant pris du carton, ils drefsèrent le contrat de mariage........

Puis le jeune Tobie tira de fon fac le foie du poiffon, & le mit fur des charbons ardens......

L'ange Raphaël faifit le démon Afmodée, & l'alla enchaîner dans le défert de la haute Egypte (8)....

...... S'étant donc levés, ils prièrent Dieu inftamment de leur donner la fanté. Et Tobie dit : Seigneur......... tu fis Adam

---

Depuis la décifion de Raphaël, qui déclare que le fiel des poiffons de rivière guérit les aveugles, quelques médecins ont tenté d'enlever des taches, des taies fur des yeux avec du fiel de brochet; mais le plus sûr moyen d'enlever ces petites taches blanches qui fe forment rarement fur la conjonctive, eft d'employer des fomentations douces, & de rejeter toute liqueur âcre & corrofive. D'ailleurs, ce qu'on prenait pour des taies extérieures, était prefque toujours de vraies cataractes, pour lefquelles le fiel de tous les animaux était fort inutile.

(8) Il eft plus aifé de foutenir qu'on peut chaffer un diable avec de la fumée, qu'il n'eft aifé de rendre la vue à un aveugle en oignant fes yeux avec du fiel, par la raifon que nos chirurgiens ont abaiffé plus de cataractes avec une éguille, que nous n'avons vu d'anges faire enfuir de diables en grillant un foie. Il eft vrai que nous ne pourrions prouver à un ange que la chofe eft impoffible; car s'il nous répondait qu'il en a fait l'expérience, & qu'il faut l'en croire fur fa parole, qu'aurions-nous à lui repliquer?

L'ange Raphaël court après le diable, & va l'enchaîner dans la haute Egypte, où il eft encore. Paul Lucas l'a vu, l'a manié; on peut fe rendre à fon témoignage. D'ailleurs, il ne faut pas s'étonner fi un ange va du mont Taurus au grand Caire en un clin d'œil, & revient de même à Ragès, pour reconduire enfuite Tobie fils, avec fa femme & fon chien, à Ninive chez Tobie père.

du limon de la terre, & tu lui donna Héva pour compagne (9)......

.... Le jeune Tobie étant revenu chez son père, prit du fiel de son poisson, en frotta les yeux de son père, & au bout d'une demi-heure une peau albugineuse, comme du blanc d'œuf, sortit de ses yeux; & aussitôt il recouvra la vue (10).

---

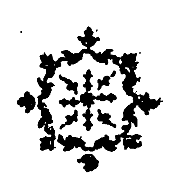
(9) On peut remarquer que, depuis le troisième & le quatrième chapitre de la Genèse, où l'on parle d'Eve, son nom ne se retrouve dans aucun endroit de l'ancien Testament.

Cette observation en fait naître une autre : c'est qu'aucun des livres Juifs ne cite une loi, un passage direct du Pentateuque, en rappellant les phrases dont l'auteur du Pentateuque s'est servi. Il est à croire que si Moïse avait écrit le Pentateuque, ses loix, ses expressions même auraient été dans la bouche de tout le monde; on les aurait citées en toute occasion; chaque Juif aurait su par cœur le livre du divin législateur jusqu'à la moindre syllabe. Ce silence si long & si universel peut servir à favoriser l'opinion de ceux qui prétendent que les livres juifs furent tous écrits vers le tems de la captivité.

(10) La peau albugineuse que ce fiel fait tomber, & un aveugle guéri en une demi-heure, font des choses aussi extraordinaires qu'un aveuglement causé par une chiasse d'hirondelle.

Je ne dirai plus qu'un mot sur l'histoire de Tobie, c'est que sa Légende rapporte expressément que, quand il mourut de vieillesse, ses enfans l'enterrerent avec joie. Passe encore si ses héritiers avaient été des collatéraux.

Au reste, plus d'un commentateur, & sur-tout Calmet, prétend que le diable Asmodée est la synagogue, & que Raphaël est Jesus-Christ.





COMMENTAIRE.

AVERTISSEMENT DU COMMENTATEUR.

LE livre de Judith n'étant pas plus dans le Canon juif que celui de Tobie, on peut ſe permettre avec cette Judith un peu de familiarité. Ce n'eſt pas ſeulement à cauſe des contradictions inconciliables dont cette hiſtoire eſt pleine; car tantôt la ſcène eſt ſous Nabuchodonoſor, tantôt après la captivité: mais c'eſt parce que Judith eſt bien moins édifiante que Tobie.

Un géographe ſerait bien empêché à placer Béthulie. Tantôt on la met à quarante lieues au nord de Jéruſalem, tantôt à quelques milles au midi. Mais une honnête femme ſerait encore plus embarraſſée à juſtifier la conduite de la belle Judith. Aller coucher avec un général d'armée pour lui couper la tête, cela n'eſt pas modeſte. Mettre cette tête, toute ſanglante, de ſes mains ſanglantes, dans un petit ſac, & s'en retourner paiſiblement avec ſa ſervante à travers une armée de cent cinquante mille hommes, ſans être arrêtée par perſonne; cela n'eſt pas commun.

Une choſe encore plus rare, c'eſt d'avoir demeuré cent cinq ans après ce bel exploit dans la maiſon de feu ſon mari, comme il eſt dit au chapitre XVI. Si nous ſuppoſons qu'elle était âgée de trente ans quand elle fit ce coup vigoureux, elle aurait vécu cent trente-cinq années. Calmet nous tire d'embarras en diſant qu'elle en avait ſoixante-cinq lorſque Holoferne fut épris de ſon extrême beauté:

c'eſt

c'est le bel âge pour tourner & pour couper des têtes. Mais le texte nous replonge dans une autre difficulté : il dit que personne ne troubla Israël tant qu'elle vécut ; & malheureusement ce fut le tems de ses plus grands désastres.

Quelques partisans de Judith ont soutenu qu'il y avait quelque chose de vrai dans son aventure, puisque les Juifs célébraient tous les ans la fête de cette prodigieuse femme. On leur a répondu que, quand même les Juifs auraient institué douze fêtes par an à l'honneur de sainte Judith, cela ne prouverait rien.

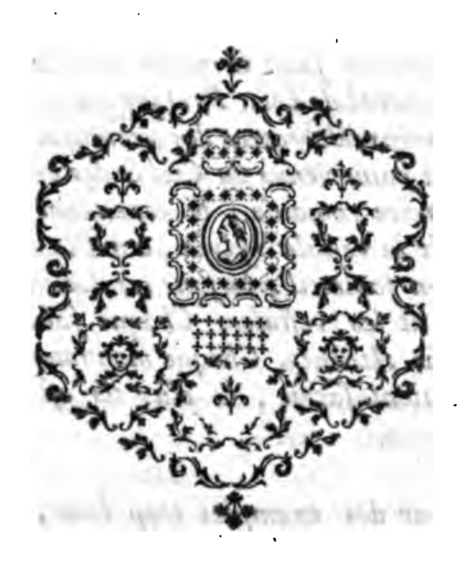
Les Grecs auraient eu beau célébrer la fête du cheval de Troie, il n'en serait pas moins faux & moins ridicule que Troie eût été prise par ce grand cheval de bois. Presque toutes les fêtes des Grecs & des anciens Romains célébraient des aventures fabuleuses. Castor & Pollux n'étaient point venus du Ciel & des enfers pour se mettre à la tête d'une armée romaine ; & cependant on fêtait ce beau miracle. On fêtait la vestale Sylvia, à qui le dieu Mars fit deux enfans pendant son sommeil, lorsque les Latins ne connaissaient ni le dieu Mars ni les vestales. Chaque fable avait sa fête à Rome comme dans Athènes. Chaque monument était une imposture. Plus ils étaient sacrés, & plus ils est sûr qu'ils étaient ridicules.

Et sans chercher des exemples trop loin, n'avons-nous pas encore dans l'église grecque la fable des sept dormans, & dans l'église romaine, la fable des onze mille vierges ? Y a-t-il rien de plus célèbre dans notre Occident que l'Épiphanie, & ces trois rois, Gaspard, Melchior & Baltazar, qui viennent à pied des extrêmités de l'Orient au village de Bethléem, conduits par une étoile ? On en peut dire autant de Judith & d'Holopherne.

Mais il y a une réponse encore meilleure à faire : c'est qu'il est faux que jamais les Juifs aient eu la fête de Judith. C'est un faussaire, un moine dominicain nommé Jean Nani, connu sous le nom d'Annius de Viterbe, qui fit imprimer, au seizième siècle, de

prétendus ouvrages de Philon & de Bérose, dans lesquels cette prétendue fête de Judith est citée.

C'est ainsi que se sont établies mille opinions ; plus elles étaient ridicules, & plus elles ont eu de vogue. Les mille & une nuits règnent dans le monde. Nous n'en dirons pas plus sur Judith ; & nous en avons trop dit sur Tobie.



ESDRAS.

ON demande si, lorsque les Juifs eurent obtenu du conquérant Kosrou, que nous nommons Cyrus, & ensuite de Dara, fils d'Histaph, que nous nommons Darius, la permission de rebâtir Jérusalem, Esdras écrivit son livre & le Pentateuque, &c. en caractères chaldéens ou hébraïques. Ce ne devrait pas être une question. Il ne faut qu'un coup d'œil pour voir qu'il se servit du caractère chaldéen, qui est encore celui dont tous les Juifs se servent.

Il est d'ailleurs plus que probable que ces deux tribus, de Juda & de Benjamin, captives vers l'Euphrate, occupées aux emplois les plus vils, mêlèrent beaucoup de mots de la langue de leurs maîtres au phénicien corrompu qu'ils parlaient auparavant. C'est ce qui arrive à tous les peuples transplantés.

On fait une autre question plus embarrassante. Esdras a-t-il rétabli de mémoire tous les livres saints jusqu'à son tems? Si nous en croyons toute l'église grecque, mère, sans contredit, de la latine, Esdras a dicté tous les livres saints, pendant quarante jours & quarante nuits de suite, à cinq scribes qui écrivaient continuellement sous lui; comme il est dit dans le quatrième livre d'Esdras, adopté par l'église grecque. S'il est vrai qu'Esdras ait en effet parlé pendant quarante fois vingt-quatre heures sans interruption, c'est un grand miracle; Esdras fut certainement inspiré.

Mais s'il fut inspiré en parlant, ses cinq secretaires ne le furent pas en écrivant. Le premier livre dit que la multitude des Juifs qui revint dans la terre promise, se montait à quarante-deux mille trois cent soixante personnes; & il compte toutes les

familles, & le nombre de chaque famille, pour plus grande exactitude. Cependant, quand on a additionné le tout, on ne trouve que vingt-neuf mille huit cent dix-huit ames. Il y a loin de ce calcul à celui d'environ trois millions d'hébreux qui s'enfuirent d'Egypte, & qui vécurent de la rosée de manne dans le désert.

Pour comble, le dénombrement de Néhémie est tout aussi erroné; & c'est une chose assez extraordinaire de se tromper ainsi, en comptant si scrupuleusement le nombre de chaque famille. Les scribes, qui écrivirent, ne furent donc pas si bien inspirés qu'Esdras, qui dicta pendant neuf cent soixante heures sans reprendre haleine.

Les critiques dont nous avons tant parlé élèvent d'autres objections contre les livres d'Esdras. L'édit de Cyrus qui permet aux Juifs de rebâtir leur temple, ne leur paraît pas vraisemblable. Un roi de Perse, selon eux, n'a jamais pu dire : *Adonaï, le Dieu du ciel, m'a donné tous les royaumes de la terre, & m'a commandé de lui bâtir une maison dans Jérusalem, qui est en Judée.* C'est précisément, selon eux, comme si le grand-turc disait : St. Pierre & St. Paul m'ont commandé de leur bâtir une chapelle dans Athènes, qui est en Grèce.

Il n'est pas possible que Cyrus, dont la religion était si différente de celle des Juifs, ait reconnu le Dieu des Juifs pour son Dieu dans le préambule d'un édit. Il n'a pu dire : ce Dieu m'a ordonné de lui bâtir un temple. Ce qui paraît plus vraisemblable, c'est que les Juifs, esclaves chez les Babyloniens, ayant trouvé grace devant le conquérant de Babylone, obtinrent, par des présens faits à propos aux grands de la Perse, une permission conçue en termes convenables.

Les paroles suivantes de l'édit contredisent les premières : *que tout Juif monte à Jérusalem, qui est en Judée, & qu'il rebâtisse la*

maison d'Adonai, Dieu d'Israël. Il n'est pas croyable que le nom d'Israël fût connu du conquérant Cyrus.

Et que tous les Juifs habitans des autres lieux assistent ceux qui retourneront à Jérusalem, en or, en argent, en meubles, en bestiaux, outre ce qu'ils offrent volontairement au temple de Dieu, lequel est à Jérusalem.

On voit clairement, par ces paroles, que le petit nombre de Juifs qui revint dans la ville voulut être assisté par ceux qui n'y revinrent point. Ils prétextaient un ordre de Cyrus. Il n'est pas naturel que la chancellerie de Babylone ait ordonné à des Juifs de donner de l'or & de l'argent à d'autres Juifs pour les aider à bâtir.

Voici quelque chose de bien plus fort. Le premier livre d'Esdras raconte qu'on retrouva dans Ecbatane un mémoire, dans lequel étaient écrits ces mots : *La première année du règne du roi Cyrus, le roi Cyrus a ordonné que la maison de Dieu, qui est à Jérusalem, fût rebâtie, pour y offrir des hosties ; qu'il y eût trois rangs de pierres brutes, & trois rangs de bois, &c.*

Si les Juifs avaient le diplôme de Cyrus donné à Babylone, pourquoi en chercher un autre dans Ecbatane ? Que veut dire, la première année du règne du roi Cyrus ? Il régna dans Ecbatane avant de prendre Babylone ; il ne pouvait rien ordonner concernant les Juifs esclaves à Babylone, lorsqu'il n'était que roi des Mèdes. Il y a là une contradiction palpable.

De plus, un roi, soit babylonien, soit hircanien, ne s'embarrasse guère si un temple juif sera bâti de trois rangs de pierres de taille ou brutes, & s'il y aura par-dessus ces pierres trois rangs de planches. Enfin, ce n'est pas là un temple, c'est une très-pauvre & très-mauvaise grange ; & cette mesquinerie grossière ne s'accorde guère avec les cinq mille quatre cents vases d'or & d'argent que Cyrus, roi de Perse, fit rendre aux Juifs dans

le premier chapitre. On voit l'esprit juif dans toutes ces exagérations ; son orgueil perce à travers sa misère ; & dans cet orgueil, & dans cette misère, les contradictions se glissent en foule.

Esdras fait rendre à ces malheureux cinq mille quatre cents vases d'or & d'argent par Cyrus ; & le moment d'après, c'est Artaxerxès qui les donne. Or, entre le commencement du règne de Cyrus dans Ecbatane & celui d'Artaxerxès à Babylone, on compte environ six-vingts ans. Supputez, lecteurs, & jugez.

COMMENTAIRE.

AVIS DU COMMENTATEUR.

Ce livre d'Esther étant reconnu par les Juifs, nous allons en rassembler les traits les plus curieux ; & nous le commenterons le plus succinctement qu'il sera possible. Ce que nous craignons le plus, c'est le verbiage.

DAns les jours d'Assuerus, qui régnait, de l'Inde à l'Ethiopie, sur cent ving-sept provinces (1), il s'assit sur un trône. Et Suze était la capitale de son empire. Il fit un grand festin à tous les princes..... Le festin dura cent quatre-vingts jours (2).....

.... Sur la fin du repas, le roi invita tout le peuple de Suze pendant sept jours, depuis le plus grand jusqu'au plus petit........ Sous des voiles de couleur bleu céleste, des lits d'or & d'argent

(1) On ne sait quel était cet Assuerus. Des doctes assurent que ce nom était le titre que prenaient tous les rois de Perse ; ils s'intitulaient Achawerosh, qui voulait dire, héros, guerrier, invincible ; & de cet Achawerosh les Grecs firent Assuerus. Mais cette étymologie ne nous apprend pas qui était ce grand prince.

(2) Les critiques obstinés, tels que les Bolingbroke, les Freret, les du Marsais, les Tilladet, les Meslier, les Boulanger, &c. traitent ce début de conte des mille & une nuits. Un festin de cent quatre-vingts jours leur paraît bien long. Ils citent la loi d'un peuple fort sobre, qui ordonne qu'on ne soit jamais plus de dix heures à table.

étaient rangés sur des pavés d'émeraudes (3)...... Le septième jour le roi, étant plus gai que de coutume, à cause du trop de vin qu'il avait bu, commanda aux sept princes eunuques qui le servaient, de faire venir la reine Vasthi toute nue (suivant le texte chaldéen), le diadème au front, pour montrer sa beauté à tous ses peuples; car elle était fort belle (4).....

..... Le roi, transporté de fureur, consulta sept sages (5)....... Macuman parla le premier, & dit;

Roi, s'il te plaît, il faut qu'il sorte un édit de ta face, par lequel la reine Vasthi ne se présentera plus devant toi; que son diadème sera donné à une qui vaudra mieux qu'elle, & qu'on

(3) Les voiles de bleu céleste, les lits d'or & le pavé d'émeraude, leur paraissaient dignes du coq d'Aboulcassem. C'est peut-être une allégorie, une figure, un type; nous n'osons en décider.

(4) Si le texte chaldéen porte que le roi voulut que sa femme parût toute nue, son ivresse semble rendre son extravagance vraisemblable. Le commencement de cette histoire a quelque rapport avec celle de Candaule & de Gigès, racontée par Hérodote.

On peut observer que, pendant le festin de cent quatre-vingts jours que le roi donnait aux seigneurs, la reine Vasthi en donnait un aussi long aux dames de Babylone. L'historien Flavien Josephe remarque que ce n'était pas la coutume en Perse que les femmes mangeassent avec les hommes; & que même il ne leur était jamais permis de se laisser voir aux étrangers. Cette remarque sert à détruire la fable incroyable d'Hérodote, que les femmes de Babylone étaient obligées de se prostituer une fois dans leur vie aux étrangers dans le temple de Militta. Ceux qui ont tâché de soutenir l'erreur d'Hérodote, doivent se rendre au témoignage de Flavien Josephe.

(5) Des doctes ont prétendu que ces sept principaux officiers du roi de Perse représentaient les sept planètes; que c'est delà que les Juifs prirent leur sept anges qui sont toujours debout devant le Seigneur; & d'autres prouvent que c'est l'origine des sept électeurs.

publie

publie dans tout l'empire qu'il faut que les femmes ſoient obéiſſantes à leurs maris (6)......

Le roi envoya l'édit dans toutes les provinces de ſon empire...

...... Alors les miniſtres du roi dirent : qu'on cherche par-tout des filles pucelles & belles ; & celle qui plaira le plus aux yeux du roi ſera reine au lieu de Vaſthi.....

Or il y avait dans Suze un Juif nommé Mardochée.... Oncle d'Eſther..... Et Eſther était très-belle & très-agréable.....

Et Eſther plut au roi. Ainſi il commanda à un eunuque de l'admettre parmi les filles, & de lui donner ſon contingent avec ſept belles filles de chambre, & de la bien parer, elle & ſes filles de chambre.....

Et Eſther ne voulut point dire de quel pays elle était ; car Mardochée lui avait défendu de le dire (7)......

---

(6) Ceux qui prétendent que les femmes ne furent ſoumiſes à leurs maris que depuis cet édit, ne connaiſſent guère le monde. Les femmes étaient gardées depuis très-long-tems par des eûnuques, &, par conſéquent, étaient plus que ſoumiſes. Les princes de l'Aſie n'avaient guère que des concubines. Ils déclaraient princeſſe celle de leurs eſclaves qui prenait le plus d'aſcendant ſur eux. Telle a été, & telle eſt encore la coutume des potentats aſiatiques. Ils choiſiſſent leurs ſucceſſeurs avec la même liberté qu'ils en ont choiſi les mères.

(7) Les critiques ont dit que jamais le ſultan des Turcs, ni le roi de Maroc, ni le roi de Perſe, ni le grand-mogol, ni le roi de la Chine, ne reçoit une fille dans ſon ſerrail, ſans qu'on apporte ſa généalogie & des certificats de l'endroit où elle a été priſe. Il n'y a pas un cheval arabe dans les écuries du grand-ſeigneur, dont la généalogie ne ſoit entre les mains du grand-écuyer. Comment Aſſuerus n'aurait-il pas été informé de la patrie, de la famille & de la religion d'une fille qu'il déclarait reine ? C'eſt un roman, diſent les incrédules ; & il faut qu'un roman ait quelque choſe de vraiſem-

..... On préparait les filles destinées au roi pendant un an. Les six premiers mois on les frottait d'huile & de mirrhe, & les six derniers mois de parfums & d'aromates..... Et le roi aima Esther par-dessus les autres filles ; & il lui mit un diadême sur le front, & il la fit reine à la place de Vasthi.....

Après cela le roi éleva en dignité Aman, fils d'Amadath, de la race d'Agag ; & mit son trône au-dessus du trône de tous les satrapes ; & tous les serviteurs du roi pliaient le genou devant lui, & l'adoraient (le saluaient en lui baisant la main, ou le saluaient en portant la main à leur bouche). Le seul Mardochée ne pliait pas le genoux devant lui, & ne portait pas sa main à sa bouche..... Aman, ayant appris qu'il était Juif, voulut exterminer toute la nation juive (8)......

---

blable, jusque dans les aventures les plus chimériques. On peut supposer, à toute force, qu'Assuerus ait épousé une Juive ; mais il doit avoir su qu'elle était Juive.

Cette objection a du poids. Tout ce qu'on peut repliquer, c'est que Dieu disposa du cœur du roi, & qu'il laissa son esprit dans l'ignorance.

(8) C'est une coutume très-antique en Asie de se prosterner devant les rois, & même devant leurs principaux officiers. Nous avons traduit dans notre langue cette salutation par le mot adoration, qui ne signifie autre chose que baiser sa main. Mais ce mot adoration, étant aussi employé pour marquer le respect dû à la Divinité, a produit une équivoque chez plusieurs nations. Les peuples occidentaux, toujours très-mal informés des usages de l'Orient, se sont imaginé qu'on saluait un roi de Perse comme on adore la Divinité. Mardochée, né & nourri dans l'Orient, ne devait pas s'y méprendre ; il ne devait pas refuser de faire au satrape Aman une révérence usitée dans le pays. On lui fait dire dans ce livre, qu'il ne voulait pas rendre au ministre du roi un honneur qui n'est dû qu'à Dieu ; ce n'est là que la grossiéreté orgueilleuse d'un homme impoli, qui se glorifie secrétement d'être oncle d'une reine. Il est vrai qu'il paraît bien improbable qu'on ne sût pas dans le serrail qu'Esther était sa niéce. Mais si on se prête à cette supposition, si Mardochée n'est regardé que comme un pauvre Juif de la lie du peuple, pourquoi ne salue-t-il pas Aman comme tous les autres Juifs le saluent ?

...... Et on jeta le ſort devant Aman pour ſavoir quel mois & quel jour on devait tuer tous les Juifs ; & le ſort tomba ſur le douzième mois, &c. (9)

Le roi commanda qu'on allât chez tous les Juifs dans tout l'empire ; qu'on leur ordonnât de s'aſſembler, & de tuer tous leurs ennemis, avec leurs femmes & leurs enfans, & de piller leurs dépouilles le treizième jour du mois d'Adar...... Et le roi dit à la reine Eſther : vos Juifs ont tué aujourd'hui cinq cens perſonnes dans ma ville de Suze..... Combien voulez-vous qu'ils en tuent encore ? Et la reine répondit : s'il plait au roi il en ſera maſſacré autant demain qu'aujourd'hui (10) ; & que les dix

---

Pour cet Aman, qui veut faire pendre toute une nation parce qu'un pauvre de cette nation ne lui a pas fait la révérence, avouons que jamais une folie ſi ridicule & ſi horrible ne tomba dans la tête de perſonne. Les Juifs ont pris cette hiſtoire au pied de la lettre; ils ont inſtitué une fête en l'honneur d'Eſther ; ils ont pris le conte allégorique d'Eſther pour une aventure véritable, parce que la prétendue élévation d'une Juive ſur le trône de Perſe était une conſolation pour ce peuple preſque toujours eſclave.

Si Aman était en effet de la race de ce roi Agag que le prophète Samuel avait haché en morceaux de ſes propres mains, il pouvait être excuſable de déteſter une nation qui avait traité ainſi l'un de ſes ayeux ; mais on n'égorge point tout un peuple pour une révérence omiſe.

(9) Les critiques trouvent, avec quelque apparence de raiſon, Aman bien imbécille de faire afficher & publier dans tout l'empire le mois & le jour où l'on devra tuer tous les Juifs. C'était les avertir trop à l'avance, & leur donner tout le tems de s'enfuir, & même de ſe venger; c'était une trop grande abſurdité. Tout le reſte de cette hiſtoire eſt dans le même goût; il n'y a pas un ſeul mot de vraiſemblable. Où l'écrivain de ce roman a-t-il pris qu'on coupait le cou à toute femme ou concubine du roi qui entrait chez lui ſans être appellée ? Cet Aman pendu à la potence dreſſée pour Mardochée, & tous les épiſodes de ce conte du tonneau, ne ſont-ils pas *ægri ſomnia* ? mais voici le plus rare du texte.

(10) Il faut pardonner aux critiques s'ils ont exprimé toute l'horreur que leur inſpirait l'exécrable cruauté de cette douce Eſther, & en même tems

enfans d'Aman ſoient pendus. Et le roi commanda que cela fût fait.

---

leur mépris pour un conte ſi dépourvu de ſens commun. Ils ont crié qu'il était honteux de recevoir cette hiſtoire comme vraie & ſacrée. Que peut avoir de commun, diſent-ils, la barbarie ridicule d'Eſther avec la religion chrétienne, avec nos devoirs, avec le pardon des injures recommandé par Jeſus-Chriſt? n'eſt-ce pas joindre enſemble le crime & la vertu, la démence & la ſageſſe, le plat menſonge & l'auguſte vérité? Les Juifs admettent la fable d'Eſther; ſommes-nous Juifs? & parce qu'ils ſont amateurs des fables les plus groſſières, faut-il que nous les imitions? Parce qu'en tout tems ils furent ſanguinaires, faut-il que nous le ſoyions, nous qui avons voulu ſubſtituer une religion de clémence & de fraternité à leur ſecte barbare, nous qui au moins nous vantons d'avoir des préceptes de juſtice, quoique nous ayions eu le malheur d'être ſi ſouvent & ſi horriblement injuſtes?

Nous n'ignorons pas que la fable d'Eſther a un côté ſéduiſant; une captive devenue reine, & ſauvant de la mort tous ſes concitoyens, eſt un ſujet de roman & de tragédie. Mais qu'il eſt gâté par les contradictions & les abſurdités dont il regorge! qu'il eſt déshonoré par la barbarie d'Eſther, auſſi contraire aux mœurs de ſon ſiècle qu'à la vraiſemblance!



PROPHETES.

CE fut dans les querelles entre les tribus, & pendant la captivité en Babylone, que les voyans, les devins, les prophètes parurent. Nous avons déjà parlé d'Elie, d'Elisée, d'Isaïe, de Jérémie: nous dirons des autres ce qui paraît nécessaire, sans entrer dans le détail de leurs déclamations. Nous ne sommes pas assez habiles pour comprendre leurs discours, pour sentir le mérite de leurs répétitions continuelles, pour distinguer le sens littéral, le sens mystique, le sens analogique de leurs phrases hébraïques ou chaldéennes, que la traduction rend encore plus obscures. Nous tâcherons au moins d'être courts en parlant de ces livres si longs.

Les Juifs ne lisent point les prophètes dans leurs synagogues, ou du moins les lisent très-rarement. Les chrétiens, pour la plupart, ne les connaissent que par quelques citations. Nous choisirons les morceaux les plus curieux & les plus singuliers. Commençons par Daniel, dont les aventures sont du tems de Nabuchodonosor & de ses successeurs.



DANIEL.

LEs critiques osent affirmer que le livre de Daniel ne fut composé que du tems d'Antiochus Epiphane; que toute l'histoire de Daniel n'est qu'un roman, comme ceux de Tobie, de Judith & d'Esther. Voici leurs raisons, qui ne sont fondées que sur les lumières naturelles, & qui sont détruites par la décision de l'église, laquelle est au-dessus de toute lumière.

1°. Il est dit que Daniel, esclave dès son enfance à Babylone avec Sidrac, Misac & Abdénago, fut fait eunuque avec ses trois compagnons, & élevé parmi les eunuques; ce qui le mettait dans l'impuissance de prophétiser.

On répond qu'il n'est pas dit expressément qu'on châtra Daniel, mais seulement qu'on le mit sous la direction d'Asphéner, chef des eunuques. Il est très-vraisemblable que Daniel subit cette opération comme tous les autres enfans esclaves réservés pour servir dans la chambre du roi. Mais enfin il pouvait être destiné à d'autres emplois. Les bostangis ne sont point châtrés dans le serrail du grand-turc. Un eunuque ne pouvait être prêtre chez les Juifs; mais il n'est dit nulle part qu'il ne pouvait être prophète; au contraire, plus il était délivré de ce que nous avons de terrestre, plus il était propre au céleste.

2°. Daniel commence non-seulement par expliquer un songe, mais encore par deviner quel songe a fait le roi. Le texte dit que le roi Nabuchodonosor fut épouvanté de son rêve, & qu'aussitôt il l'oublia entiérement. Il assembla tous les mages, & leur dit: je vous ferai tous pendre, si vous ne m'apprenez ce que j'ai rêvé. Ils lui remontrèrent qu'il leur ordonnait une chose impossible. Aussitôt le grand Nabuchodonosor ordonna qu'on les pendît. Daniel, Sidrac, Misac & Abdénago allaient être pendus aussi, en qualité de novices mages, lorsque Daniel leur sauva la vie en

dévinant le rêve. Les critiques osent traiter ce récit de puérilité ridicule.

3°. Ensuite vient l'histoire de la fournaise ardente, dans laquelle Sidrac, Misac, & Abdénago chantèrent. On ne traite pas cette aventure avec plus de ménagement.

4°. Ensuite Nabuchodonosor est changé en bœuf, & mange du foin pendant sept ans; après quoi il redevient homme, & reprend sa couronne. C'est sur quoi nos critiques s'égaient inconsidérément.

5°. Ils ne sont pas moins hardis sur Baltazar, prétendu fils de Nabuchodonosor, & sur cette main qui va écrivant trois mots en caractères inconnus sur la muraille. Ils protestent que Nabuchodonosor n'eut d'autres fils qu'Evilmérodac, & que Baltazar est inconnu chez tous les historiens.

6°. L'auteur juif fait succéder à Baltazar Darius le Mède: mais ce Darius le Mède n'a pas plus existé que Baltazar. C'est Cyaxare, oncle de Cyrus, que l'auteur transforme en Darius de Médie.

7°. L'auteur raconte que ce Darius, ayant ordonné qu'on ne priât aucun Dieu pendant trente jours dans tout son empire, & Daniel ayant prié le Dieu des Juifs, on le fit jeter dans la fosse aux lions. Le roi courut le lendemain à la fosse, & appella Daniel, qui lui répondit. Les lions ne l'avaient pas touché. Le roi fit jeter à sa place les accusateurs, avec leurs femmes & leurs enfans, que les lions dévorèrent.

8°. Vient ensuite la vision des quatre bêtes; & Daniel avait eu cette vision du tems du prétendu roi Baltazar. C'est cette vision des quatre bêtes qui paraît interpolée aux yeux des critiques hardis. Ils la soutiennent écrite du tems d'Antiochus Epiphane. En effet, c'est à cet Antiochus que le prophète s'arrête; parce que l'écrivain, disent-ils ne pouvait prophétiser que ce qu'il voyait. Ils le comparent à ce Flamand nommé Arnou-Vion,

qui dédia à Philippe Second les prétendues prophéties & les logogriphes de l'Irlandais St. Malachie : logogriphes qu'il disait écrits au douzième siècle, & qui prédisaient les noms de tous les papes jusqu'à la fin du monde. Nous sommes bien loin de penser ainsi de la prophétie de Daniel ; mais on nous a fait une loi de rapporter toutes les critiques.

9°. Après la vision des quatre bêtes, l'Ange Gabriel, que les Juifs ne connurent que pendant leur captivité, vient visiter Daniel, & lui révèle « que le tems de soixante & dix semaines est » abrégé sur tout le peuple & sur la ville, afin que la prévarication » soit consommée, que le péché reçoive sa fin, que l'iniquité » s'efface, que la justice éternelle soit amenée, que la vision & la » prophétie soient accomplies, & que le sanctuaire soit oint......

» Sache donc & pense que, de l'ordre donné pour rebâtir Jéru- » salem, jusqu'à l'oint chef du peuple, il y aura sept semaines, & » soixante-deux semaines ; & les murailles seront bâties dans des » tems fâcheux ; & après soixante-deux semaines le chef oint » sera tué. »

Voilà cette fameuse prophétie que les uns ont appliquée à Judas Machabée, regardé comme un messie, un oint, un libérateur, & qui l'était en effet ; les autres, au grand-prêtre Onias ; les autres enfin, à notre Seigneur Jesus-Christ lui-même ; mais qu'aucun interprète n'a pu faire cadrer avec le tems auquel il en fait l'application. Ce passage, ainsi que tant d'autres, nous laisse dans une obscurité profonde, que les phrases de l'abbé Houteville, secretaire du cardinal Dubois, n'ont pas éclairée.

10°. Après cette prophétie de soixante-deux semaines, plus sept semaines, l'ange Gabriel avertit Daniel qu'il a résisté pendant vingt & un jours à l'ange des Perses ; mais que l'ange Michel ou Michaël est venu à son secours. Ce passage prouve que les fables grecques des dieux combattans contre des dieux, avaient déjà pénétré chez le peuple juif.

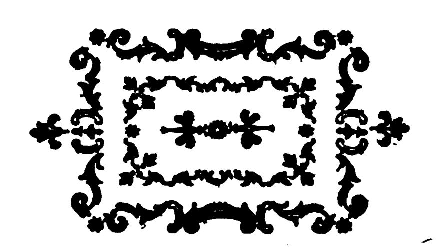
11°. L'histoire de Suzanne & des deux vieillards débauchés

&

& calomniateurs ne tient point au reste de l'histoire de Daniel. Saint Jérôme ne la regarde que comme une fable rabbinique.

12°. L'histoire du dragon, qu'on nourrissait dans le temple de Bel, a eu autant de contradicteurs que celle de Suzanne ; & saint Jérôme n'est guère plus favorable aux unes qu'aux autres. Il avoue que ni Suzanne, ni le dragon, ni la chanson chantée dans la fournaise, ne sont authentiques : il traite sur-tout de fable le potage d'Habacuc, & l'ange qui lui commande de porter son potage de Jérusalem à Babylone dans la fosse aux lions, & enfin cet ange qui prend Habacuc par les cheveux, & qui le transporte, dans l'air, à Babylone avec son potage.

Ce n'est pas que St. Jérôme nie la possibilité de ces aventures ; car rien n'est impossible à Dieu : mais il montre qu'elles ne s'accordent pas avec la chronologie. Il admet tout le reste de la prophétie de Daniel. Nous avons connu un homme qui niait la vérité de trois chapitres de Rabelais, mais qui admettait tous les autres.



COMMENTAIRE.

EZéchiel, captif fur les bords du fleuve Chodar, voit d'abord au milieu d'un feu quatre animaux, ayant chacun quatre faces d'homme, quatre ailes, des pieds de veau, & des mains d'homme, de lion, de bœuf & d'aigle.

Il y avait près d'eux une roue à quatre faces; lorfque les animaux marchaient, les roues marchaient auffi.....

Après ce fpectacle, dont nous ne donnons qu'une très-légère efquiffe, le Seigneur préfente au prophète un livre, un rouleau de parchemin, & lui dit : mange ce livre. Et Ezéchiel le mange. Puis le Seigneur lui dit : va te faire lier dans ta maifon. Et le prophète va fe faire lier.

Puis le Seigneur lui dit : « Prends une brique; deffine deffus » la ville de Jérufalem, autour d'elle une armée qui l'affiège. » Prends une poële de fer, & mets-la contre un mur de fer »..... Et le prophète fait tout cela.

Enfuite le Seigneur lui dit : « couche-toi pendant trois-cent » quatre-vingt-dix jours fur le côté gauche, & pendant quarante » fur le côté droit; mange pendant trois cent quatre-vingt-dix » jours ton pain couvert de merde d'homme, devant tous les » Juifs. Car c'eft ainfi qu'ils mangeront leur pain tout fouillé » parmi les nations chez lefquelles je les chafferai. »

Ce font là les ordres pofitifs que donne le Seigneur; ce font là les propres termes dont il fe fert. A quoi Ezéchiel répond : ah, ah, ah! (ou pouha! pouha!) Seigneur, jamais rien d'impur

n'est entré dans ma bouche. Le Seigneur lui répond : « eh bien, » je te donne de la fiente de bœuf au lieu de merde d'homme ; » & tu la mêleras avec ton pain ; je vais briser dans Jérusalem le » bâton du pain ; & on ne mangera de pain, & on ne boira d'eau » que par mesure. »

Le Seigneur continue & dit à Ezéchiel : « prends un fer tran- » chant, & coupe-toi les cheveux & la barbe ; brûle le tiers » de ces poils au milieu de la ville, selon le nombre des jours » du siège. Coupe avec une épée le second tiers autour de la » ville ; & jette au vent le tiers restant....... Car voici ce que dit » le Seigneur : parce que Jérusalem n'a pas marché dans mes » préceptes, & n'a pas opéré selon les jugemens de ceux qui » l'environnent, j'irai à elle, j'exercerai mes jugemens aux yeux » des nations........ Les pères mangeront leurs enfans, & les » enfans mangeront leurs pères. Un tiers du peuple mourra de » peste & de faim ; un tiers tombera sous le glaive dans la ville ; » un tiers sera dispersé, & je le poursuivrai l'épée nue. »

Il s'est élevé une grande dispute entre les interprètes. Tant de choses extraordinaires, si opposées à nos mœurs & à notre raison, se sont-elles passées en vision ou en réalité ? Ezéchiel raconte-t-il cette histoire comme un songe ou comme une action véritable ? Les derniers commentateurs, & sur-tout dom Calmet, ne doutent pas que tout ne se soit réellement passé comme le dit Ezéchiel. Voici comme dom Calmet s'en explique.

« Nous ne voyons aucune nécessité de recourir au mira- » cle. Il n'est nullement impossible qu'un homme demeure » enchaîné & couché sur le dos pendant trois cent quatre-vingt- » dix jours....... Prado témoigne qu'il a vu un fou qui demeura » lié & couché sur son côté pendant plus de quinze ans. Si tout » cela n'était arrivé qu'en vision, comment les Juifs de la capti- » vité auraient-ils compris ce que leur voulait dire Ezéchiel ? » Comment ce prophète aurait-il exécuté les ordres de Dieu ? Il

» faut donc dire auffi qu'il ne dreffa point le plan de Jérufalem ; » qu'il ne fut lié, qu'il ne mangea fon pain, qu'en efprit & en » idée. »

On doit donc croire qu'effectivement tout fe paffa comme Ezéchiel le raconte ; & cela n'eft pas plus furprenant que les aventures réelles d'Elie, d'Elifée, de Samfon, de Jephté, de Gédéon, de Jofué, de Moïfe, de Jacob, d'Abraham, de Noé, d'Adam & d'Eve. Mes prédéceffeurs ont remarqué, que dans les livres judaïques rien ne s'eft fait de ce qui fe fait aujourd'hui.

De tous les paffages d'Ezéchiel, celui qui a excité le plus de murmures parmi les critiques, & qui a le plus embarraffé les commentateurs, eft l'article d'Olla & d'Ooliba. Le prophète fait parler ainfi le Seigneur, à Olla : « Je t'ai fait croître comme » l'herbe qui eft dans les champs ; tu es parvenue au tems où les » filles aiment les ornemens ; tes tettons font enflés ; ton poil a » pouffé ; tu étais toute nue & pleine de confufion ; j'ai paffé » auprès de toi ; je t'ai vue. Voilà le tems des amans. Je me fuis » étendu fur toi ; j'ai couvert ton ignominie ; j'ai juré un pacte » avec toi, & tu as été mienne...... Je t'ai donné des robes de » plufieurs couleurs ; je t'ai donné des fouliers bleus, une » ceinture de coton..... Tu as été parée d'or & d'argent, nourrie » de bon pain, de miel & d'huile. Et après cela tu as mis ta » confiance en ta beauté ; tu as forniqué en ton nom, & tu as » expofé ta fornication à tous les paffans ; tu t'es bâti un mauvais » lieu, & tu t'es proftituée dans les rues..... On paie les filles de » joie, & tu as payé tes amans pour forniquer avec toi....

Enfuite le Seigneur s'adreffa à Ooliba ; il dit qu'Ooliba a expofé à nu fes fornications, *& infanivit libidine fuper concubitum eorum quorum carnes funt ut carnes afinorum, & ficut fluxus equorum fluxus eorum.*

Ce n'eft point là le récit d'une aventure réelle comme celle

du prophète Ozée avec la Gomer ; ce n'est qu'une pure allégorie exprimée avec une naïveté qu'aujourd'hui nous trouverions trop grossière, & qui peut-être ne l'était point alors.

Les Juifs firent beaucoup de difficultés pour insérer cette prophétie dans leur Canon ; & lorsqu'ils l'admirent, ils n'en permirent la lecture qu'à l'âge de trente ans. Une des raisons qui les portèrent à cette sévérité, fut qu'Ezéchiel, dans sa prophétie, fait dire au Seigneur : *J'ai donné à mon peuple des préceptes qui ne sont pas bons, & je leur ai donné des ordonnances dans lesquelles ils ne trouveront point la vie.* On eut peur que ce passage ne diminuât le respect des Juifs pour la loi de Moïse.

On peut encore remarquer sur Ezéchiel la prédiction qu'il fait, au chapitre trente-neuf, pour consoler les Juifs captifs. Il fait inviter par le Seigneur même tous les oiseaux & tous les quadrupèdes à venir manger la chair des guerriers qu'il immolera, & à boire le sang des princes.

Et ensuite il dit, au verset 19 & 20 : « vous mangerez de la » chair grasse jusqu'à satiété ; vous boirez le sang de la victime » que je vous prépare ; vous vous rassasierez à ma table de la » chair des chevaux & des cavaliers, & de tous les gens de » guerre. J'établirai ma gloire parmi les nations ; elles connaî» tront ma main puissante ; & dans ce jour la maison d'Israël saura » que c'est moi qui suis le Seigneur. »

On a cru que la première promesse, de manger la chair des guerriers, & de boire le sang des princes, était faite pour les oiseaux, & que la seconde, de manger le cheval & le cavalier, était faite pour les guerriers juifs. Il y avait en effet dans les armées des Perses beaucoup de Scythes qui mangeaient de la chair humaine, & qui s'abreuvaient de sang dans le crâne de leurs ennemis. Le Seigneur pouvait dire aux Juifs qu'ils traiteraient un jour les Scythes, comme les Scythes les avaient traités. Le Seigneur pouvait bien leur dire : vous saurez que c'est moi qui suis le

Seigneur ; mais il ne pouvait le dire aux quadrupèdes & aux oiseaux, qui n'en ont jamais rien su.

Nous ne prétendons point entrer dans toutes les profondeurs mystérieuses de tous les prophètes, ni examiner les divers sens qu'on a donnés à leurs paroles. Nous nous bornons à montrer seulement ce qu'il y a de plus singulier dans leurs aventures, & ce qui est le plus éloigné de nos mœurs.



COMMENTAIRE.

OZÉE est peut-être celui qui doit le plus étonner des lecteurs qui ne connaissent pas les mœurs antiques. Il était né chez les Samaritains, un peu avant la dispersion des dix tribus; par conséquent il était dans le rang des schismatiques; à moins qu'une grace particulière de Dieu ne l'attachât au culte de Jérusalem. Voici le commencement de sa prophétie.

« Le Seigneur dit à Ozée: va, prends une femme de fornica-» tion, & fais-toi des enfans de fornication; parce que la terre, » en fornicant, forniquera contre le Seigneur. Ozée s'en alla, & » prit la prostituée Gomer, fille d'Ebalaïm; il l'engrossa, & elle » lui enfanta un fils... Et le Seigneur dit à Ozée: appelle l'enfant » Jesraël, parce que dans peu de tems je visiterai le sang de » Jesraël sur la maison de Jéhu..... Et Gomer enfanta encore une » fille; & le Seigneur lui dit: appelle-la *Sans-pitié*, parce qu'à » l'avenir je n'aurai plus de pitié de la maison d'Israël.

» Gomer enfanta encore un fils; & le Seigneur dit à Ozée: » tu l'appelleras *Non mon peuple*, parce que les Israélites ne » seront plus mon peuple, & que je ne serai plus leur Dieu....

» Après cela le Seigneur dit à Ozée: va, prends une femme » qui ait déjà un amant, & qui soit adultère... Ozée acheta cette » femme quinze drachmes d'argent, & un boisseau & demi » d'orge. Il la creusa, & lui dit: tu m'attendras long-tems, tu ne » forniqueras point avec d'autres; & moi, je t'attendrai, parce » que les enfans d'Israël attendront long-tems sans rois, sans » princes, sans sacrifices, sans éphod & sans Théraphims. »

Tous ces faits ne se passent point en vision: ce ne sont point de simples allégories, de simples apologues; ce sont des faits réels. Ozée n'a point eu trois enfans de Gomer en vision ou en songe;

mais ces faits, quoique arrivés en effet, n'en sont pas moins des types, des signes, des figures de ce qui arrive au peuple d'Israël. Toute action d'un prophète est un type. C'est ainsi qu'Isaïe marche entiérement nu dans la ville de Jérusalem. Le Seigneur lui dit, au chapitre 20 de sa prophétie : « va, détache ton sac de tes reins, » & tes souliers de tes pieds. Isaïe fit ainsi, marchant nu & dé- » chaussé. Et le Seigneur dit : comme mon serviteur a marché » nu & déchaussé, c'est un signe pour l'Egypte & pour l'Ethiopie. » Le roi des Assyriens emmenera d'Egypte & d'Ethiopie les » jeunes & les vieux, nus & déchaussés, les fesses découvertes, » pour l'ignominie de l'Egypte. »

On ne peut trop répéter qu'il ne faut pas juger de ces siècles par notre siècle, des Juifs par les Français & par les Anglais, des mœurs juives par les nôtres, de leur style par notre style.



COMMENTAIRE.

JONAS.

Si les histoires d'Ozée, d'Ezéchiel, de Jérémie, d'Isaïe d'Elisée, d'Elie, étonnent l'entendement humain, celle de Jonas ne l'accable pas moins. Calmet commence sa préface sur Jonas par ces mots : L'histoire des douze petits prophètes ne nous fournit rien qui approche tant du merveilleux que la vie de Jonas.

C'était un Galiléen, de la tribu de Zabulon, par conséquent né parmi les hérétiques ; & Dieu l'envoie prêcher dans Ninive à ceux qu'on nomme idolâtres. Il est le seul qui ait eu une telle commission. En quelle langue prêcha-t-il ? Il y avait environ quatre cents lieues de sa patrie à Ninive.

Le prophète, au lieu d'obéir, voulut s'enfuir à Tarsis en Cilicie; mais il s'embarque au petit port de Joppe, encore plus éloigné du lieu de sa mission. Il se jette dans une barque. Une tempête horrible survient. Cette tempête endort Jonas. Les mariniers le prient d'invoquer son Dieu pour appaiser l'orage. Jonas n'en fait rien. Alors les matelots jettent le sort pour savoir qui on doit précipiter dans la mer, ne doutant pas que ce ne soit un secret infaillible pour appaiser les vents. Le sort tombe sur Jonas ; on le jette dans l'eau, & la tempête cesse dans le même instant : ce qui inspire un grand respect aux matelots de Joppe pour le Dieu de Juda, sans qu'ils se convertissent. Le Seigneur envoie dans le moment un grand poisson, qui avale Jonas, & qui le garde trois jours & trois nuits dans son ventre. Jonas, étant dans les entrailles de cet animal, chante un cantique assez long au Seigneur ; & le Seigneur ordonne au poisson de rendre Jonas & de le rejeter sur le rivage. Le poisson obéit.

Les critiques incrédules prétendent que tout ce récit est une fable prise des fables grecques. Homère, dans son livre 20,

parle du monstre marin qui se jeta sur Hercule. Lycophron raconte qu'Hercule resta trois jours & trois nuits dans son ventre ; qu'il se nourrit de son foie, après l'avoir mis sur le gril ; qu'au bout de trois jours il sortit de sa prison en victorieux, & qu'ensuite il passa la mer dans son gobelet, pour aller d'Espagne en Mauritanie.

La mission d'Hercule avait été tout autre que celle de Jonas. Le prophète hébreu devait prêcher dans Ninive ; & Hercule, bien inférieur à Jonas, devait délivrer Hésione, fille de Priam, exposée à un chien marin. Cette délivrance fut mise au rang des plus beaux travaux de ce héros, lesquels surpassent de beaucoup le nombre de douze qu'on lui attribue.

La fable d'Arian jeté dans la mer par des mariniers, & sauvé des flots par un de ces marsouins appellés par nous dauphins, qui le porta sur son dos dans Lesbos sa patrie, paraît moins absurde, parce qu'en effet quelques naturalistes ont prétendu qu'on pouvait apprivoiser les dauphins ; mais ils n'ont jamais dit qu'on pût rester trois jours & trois nuits dans le ventre d'un poisson, & griller son foie pendant ce tems-là.

Comme l'absurde est quelquefois permis dans la poésie burlesque, le célèbre Arioste a imité, dans son poëme d'Orlando furioso, quelque chose de l'aventure d'Hercule ; & en dernier lieu, un prélat de Rome a enchéri encore sur l'Arioste, dans son Richardetto. Ainsi les fables, déguisées en mille manières, ont fait le tour du monde, comme autrefois les masques couraient dans les rues sous des ajustemens différens.

Les orthodoxes nous enseignent que tous les contes de poissons, soit baleines soit chiens marins, qui ont avalé des héros, & qui ont été vaincus par eux, depuis Persée jusqu'à Richardetto, ont été imités de l'histoire véritable de Jonas.

Ici le troisième commentateur s'est arrêté ; & un quatrième a continué l'histoire hébraïque d'une manière différente des trois autres.

CONTINUATION DE L'HISTOIRE HÉBRAIQUE.

LES MACHABÉES.

IL ne faut point mépriser la curiosité que les Juifs nous inspirent. Tout superstitieux, tout inconstans, tout ignorans, tout barbares, & enfin tout malheureux qu'ils ont été & qu'ils sont encore, ils sont pourtant les pères des deux religions qui partagent aujourd'hui le monde, de Rome au Tibet, & du mont Atlas au Gange. Les Juifs sont les pères des chrétiens & des musulmans. L'Evangile dicté par la vérité, & l'Alcoran écrit par le mensonge, sont également fondés sur l'histoire juive. C'est une mère infortunée, respectée & opprimée par ses deux filles; par elles détrônée, & cependant sacrée pour elles. Voilà mon excuse de la peine fastidieuse de continuer ces recherches, entreprises par trois hommes plus savans que moi, mais à qui je ne cede point dans l'amour de la vérité.

Les Juifs respirèrent sous Alexandre pendant dix années. Cet Alexandre forme la plus brillante époque de tous les peuples occidentaux. Il est triste que son histoire soit défigurée par des contes fabuleux, comme celle de tous les héros & de toutes les nations antiques. Il est encore plus triste que ces fables soient répétées de nos jours, & même par des compilateurs estimables. A commencer par l'avénement d'Alexandre au trône de Macédoine, je ne puis lire sans scrupule, dans Prideaux, que Philippe, père d'Alexandre, fut assassiné par un de ses gardes qui lui avait demandé inutilement justice contre un de ses capitaines, *par lequel il avait été violé*. Quoi donc! un soldat est assez intrépide, assez furieux pour poignarder son roi au milieu

de ses courtisans ; & il n'a ni assez de force ni assez de courage pour résister à un vieux sodomite ! Il se laisse violer comme une jeune fille faible de corps & d'esprit ! mais c'est Diodore de Sicile qui le raconte au bout de trois cents ans. Diodore dit que ce garde était ivre. Mais, ou il consentit, dans le vin, à cette infamie trop commune chez les Thraces, ou le vin devait exciter sa colère & augmenter ses forces. Ce fut dans l'ivresse qu'Alexandre tua Clitus.

Justin copie Diodore; Plutarque les copie tous deux. Prideaux & Rollin copient de notre tems ces anciens auteurs; & quelque autre compilateur en fera autant, si des scrupules pareils aux miens ne l'arrêtent. Modernes perroquets, qui répétez des paroles anciennes, cessez de nous tromper en tout genre.

Si je voulais connaître Alexandre, je me le représenterais, à l'âge de vingt ans, succédant au généralat de la Grèce, qu'avait eu son père ; soumettant d'abord tous les peuples depuis les confins de la Thrace jusqu'au Danube, vainqueur des Thébains, qui s'opposaient à ses droits de général ; conduisant trente-cinq mille soldats aguerris contre les troupes innombrables de ces mêmes Perses qui depuis vainquirent si souvent les Romains ; enfin allant jusqu'à l'Hydaspe dans l'Inde, parce que c'était là que finissait l'empire de Darius. Je regarderais cette guerre mémorable comme très-légitime, puisqu'il était nommé par toute la Grèce, malgré Démosthène, pour venger tous les maux que les rois de Perse avaient faits si long-tems aux Grecs, & qu'il méritait d'eux une reconnaissance éternelle. Je m'étonnerais qu'un jeune héros, dans la rapidité de ses victoires, ait bâti cette multitude de villes, en Egypte, en Syrie, chez les Scythes & jusque dans les Indes ; qu'il ait facilité le commerce de toutes les nations, & changé toutes ses routes en fondant le port d'Alexandrie. J'oserais lui rendre graces au nom du genre humain.

Je douterais de cent particularités qu'on rapporte de sa vie & de sa mort, de ces anecdotes presque toujours fausses, & si souvent absurdes. Je m'en tiendrais à ses grandes actions, connues de toute la terre.

Ainsi les déclamations de quelques poëtes contre les conquêtes d'Alexandre ne me paraîtraient que des jeux d'esprit. Je respecterais celui qui respecta la mère, la femme & les filles de Darius, ses prisonnieres. Je l'admirerais dans la digue qu'il construisit au siège de Tyr, qui fut imitée deux mille ans après par le cardinal de Richelieu au siège de la Rochelle.

S'il est vrai qu'Alexandre fit crucifier deux mille citoyens de Tyr après la prise de la ville, je frémirais; mais j'excuserais peut-être cette vengeance atroce contre un peuple qui avait assassiné ses ambassadeurs & ses hérauts, & qui avait jeté leurs corps dans la mer. Je me rappellerais que César traita de même six cents des principaux citoyens de Vannes bien moins coupables; & je plaindrais les nations si souvent en proie à de si horribles calamités.

Mais je ne croirais point que Dieu suscita Alexandre, & lui livra l'opulente ville de Tyr uniquement pour faire plaisir à Jérusalem, avec qui elle n'eut jamais de guerre particulière. Prideaux, & après lui Rollin, ont beau rapporter des passages de Joël & d'Ezéchiel, dans lesquels ils se réjouissent de la première chûte de Tyr sous Nabuchodonosor, comme des esclaves fouettés par leurs maîtres insultent à d'autres esclaves fouettés à leur tour. Ces passages, si ridiculement appliqués, ne me feraient jamais croire que le Dieu de l'univers, qui a laissé prendre tant de fois Jérusalem & son temple, n'a fait marcher Alexandre à la conquête de l'Asie que pour consoler quelques Juifs.

Je ne croirais pas davantage à la fable absurde que Flavien Josephe ose raconter. Selon ce Juif, le pontife juif nommé Jaddus, ou plutôt Jadduah, avait apparu en songe à Alexandre dix ans auparavant; il l'avait exhorté à la conquête de l'empire persan, & l'avait assuré que le Dieu des Juifs le conduirait lui-même par la main. Quand ce grand-prêtre vint en tremblant, suivi d'une députation juive, adorer Alexandre, c'est-à-dire, se prosterner devant lui & demander ses ordres, Alexandre, voyant le mot Yaho gravé sur la tiare de ce prêtre, reconnut Jaddus

au bout de dix ans, se prosterna lui-même, comme s'il avait su l'hébreu. Et voilà donc comment on écrivait l'histoire !

Les Juifs & les Samaritains demi-juifs furent sujets d'Alexandre, comme ils l'avaient été de Darius. Ce fut pour eux un tems de repos. Les Hébreux des dix tribus, dispersées par Salmanazar & par Assaradon, revinrent en foule, & s'incorporèrent dans la tribu de Juda. Rien n'est en effet plus vraisemblable. Tel est le dénouement naturel de cette difficulté qu'on fait encore tous les jours : que sont devenues les dix tribus captives ? Celle de Juda, possédant Jérusalem, s'arrogea toujours la supériorité, quoique cette capitale fût située dans le territoire de Benjamin. C'est pourquoi tous les prophètes juifs ne cessaient de dire que la verge resterait toujours dans Juda, malgré la jalousie des Samaritains établis à Sichem. Mais quelle domination ! Ils furent toujours assujettis à des étrangers.

Il y eut quelques Juifs dans l'armée d'Alexandre lorsqu'il eut conquis la Perse ; du moins, si nous en croyons le petit livre de Flavien Josephe contre Appion. Ces soldats étaient probablement de ceux qui étaient restés vers Babylone après la captivité, & qui avaient mieux aimé gagner leur vie chez leurs vainqueurs que d'aller relever les ruines du temple de Jérusalem. Alexandre voulut les faire travailler comme les autres à rebâtir un autre temple, celui de Bélus à Babylone. Josephe assure qu'ils ne voulurent jamais employer leurs mains à un édifice profane, & qu'Alexandre fut obligé de les chasser. Plusieurs Juifs ne furent pourtant pas si difficiles, lorsque, trois cents ans après, ils travaillèrent, sous Hérode, à bâtir un temple dans Césarée à un mortel, à l'empereur Auguste leur souverain ; tant le gouvernement change quelquefois les mœurs des hommes les plus obstinés.

On n'a point assez remarqué que le tems d'Alexandre fit une révolution dans l'esprit humain aussi grande que celle des empires de la terre. Une nouvelle lumière, quoique mêlée d'ombres épaisses, vint éclairer l'Europe, l'Asie, & une partie de l'Afrique septentrionale. Cette lumière venait de la seule Athènes. Elle n'était pas comparable sans doute à celle que les Newton &

les Loke ont répandue de nos jours ſur le genre humain, du fond d'une iſle autrefois ignorée du reſte du monde. Mais Athènes avait commencé à éclairer les eſprits en tout genre. Alexandre, élevé par Ariſtote, fut le digne diſciple d'un tel maître. Nul homme n'eut plus d'eſprit, plus de grace & de goût, plus d'amour pour les ſciences, que ce conquérant. Tous ſes généraux, qui étaient grecs, cultivèrent les beaux arts juſque dans le tumulte de la guerre & dans les horreurs des factions. Ce fut un tems à peu près ſemblable à ce qu'on vit depuis ſous Céſar & Auguſte, & ſous les Médicis. Les hommes s'accoutumèrent peu à peu à penſer plus raiſonnablement, à mettre plus d'ordre & de naturel dans leurs écrits, & à colorer avec des dehors plus décens leurs plaiſirs, leurs paſſions, leurs crimes même. Il y eut moins de prodiges, quoique la ſuperſtition fût toujours enracinée dans la populace, qui eſt née pour elle. Les Juifs eux-mêmes ſe défirent de ce ſtyle ampoulé, incompréhenſible, incohérent, qui va par ſauts & par bonds, & qui reſſemble aux rêveries de l'ivreſſe, quand il n'eſt pas l'enthouſiaſme d'une inſpiration divine.

Les ſublimes idées de Platon ſur l'exiſtence de l'ame, ſur ſa diſtinction de la machine animale, ſur ſon immortalité, ſur les peines & les récompenſes après la mort, pénétrèrent d'abord chez les Juifs helléniſtes établis avec de grands privilèges dans Alexandrie, & delà chez les phariſiens de Jéruſalem. Ils n'entendaient auparavant que la vie par le mot d'ame; ils n'avaient aucune notion de la juſtice rendue par l'Etre ſuprême aux ames des bons, & aux méchans, qui ſurvivaient à leurs corps; tout avait été juſque-là temporel, matériel & mortel chez ce peuple également groſſier & fanatique.

Tout change, après la mort d'Alexandre, ſous les Ptolémées & ſous les Séleucides. Les livres des Machabées en ſont une preuve. Nous n'en connaiſſons pas les auteurs. Nous nous contentons d'obſerver qu'en général ils ſont écrits d'un ſtyle un peu plus humain que toutes les hiſtoires précédentes, & plus approchant quelquefois (ſi on l'oſe dire) de l'éloquence des Grecs & des Romains.

C'eſt dans le ſecond livre des Machabées qu'on voit pour la première fois une notion claire de la vie éternelle & de la réſurrection, qui devint bientôt le dogme des phariſiens. Un des ſept frères Machabées, qui ſont ſuppoſés martyriſés avec leur mère par le roi de Syrie Antiochus Epiphane, dit à ce prince : *Tu nous arraches la vie préſente, méchant prince ; mais le Roi du monde nous rendra une vie éternelle, en nous reſſuſcitant quand nous ſerons morts pour ſes loix.*

On remarque encore dans ce ſecond livre la croyance anticipée d'une eſpèce de purgatoire. Judas Machabée, en faiſant enterrer les morts après une bataille, trouve dans leurs vêtemens des dépouilles conſacrées à des idoles. L'armée ne doute point que cette prévarication ne ſoit la cauſe de leur mort. *Judas fait une quête de douze mille drachmes, & les envoie à Jéruſalem, afin qu'on offre un ſacrifice pour les péchés des morts ; tant il avait de bons & de religieux ſentimens touchant la réſurrection.*

Il eſt évident qu'il n'y avait qu'un phariſien nouvellement perſuadé de la réſurrection qui pût s'exprimer ainſi.

Nous ne diſſimulerons point les raiſons qu'on apporte contre l'authenticité & la véracité des livres des Machabées.

I. On nie d'abord le ſupplice des ſept freres Machabées & de leur mère, parce qu'il n'en eſt point fait mention dans le premier livre, qui va bien loin par-delà le règne d'Antiochus Epiphane ou l'Illuſtre. Matathias, père des Machabées, n'avait que cinq fils, qui tous ſe ſignalèrent pour la défenſe de la patrie. L'auteur du ſecond livre, qui raconte le ſupplice des Machabées, ne dit point en quel lieu Antiochus ordonna cette exécution barbare ; & il l'aurait dit, ſi elle avait été vraie. Antiochus ſemblait incapable d'une action ſi cruelle, ſi lâche & ſi inutile. C'était un très-grand prince, qui avait été élevé à Rome. Il fut digne de ſon éducation, valeureux & poli, clément dans la victoire, le plus libéral des princes & le plus affable ; on ne lui reproche qu'une familiarité outrée, qu'il tenait de la plupart des grands de Rome, dont la coutume était de

gagner

gagner les suffrages du peuple en s'abaissant jusqu'à lui. Le titre d'Illustre que l'Asie lui donna, & que la postérité lui conserve, est une assez bonne réponse aux injures (lâche ressource des faibles) que les Juifs ont prodiguées à sa mémoire, & que des compilateurs indiscrets ont répétées de nos jours par un zèle plus emporté que judicieux.

Il était roi de Jérusalem, enclavée dans ses vastes états de Syrie. Les Juifs se révoltèrent contre lui. Ce prince, vainqueur de l'Egypte, revint les punir; & comme la religion était l'éternel prétexte de toutes les séditions & des cruautés de ce peuple, Antiochus lassé de sa tolérance, qui les enhardissait, ordonna enfin qu'il n'y aurait plus qu'un seul culte dans ses états, celui des dieux de Syrie. Il priva les rebelles de leur religion & de leur argent, deux choses qui leur étaient également chères. Antiochus n'en avait pas ainsi usé en Egypte, conquise par ses armes; au contraire, il avait rendu ce royaume à son roi avec une générosité qui n'avait d'exemple que dans la grandeur d'ame avec laquelle on a dit que Porus fut traité par Alexandre. Si donc il eut plus de sévérité pour les Juifs, c'est qu'ils l'y forcèrent. Les Samaritains lui obéirent; mais Jérusalem le brava; & delà naquit cette guerre sanglante dans laquelle Judas Machabée & ses quatre frères firent de si belles choses avec de très-petites armées. Donc l'histoire du supplice des prétendus sept Machabées & de leur mère n'est qu'un roman.

II. Le romanesque auteur commence ses mensonges par dire qu'Alexandre partagea ses états à ses amis de son vivant. Cette erreur, qui n'a pas besoin d'être réfutée, fait juger de la science de l'écrivain.

III. Presque toutes les particularités rapportées dans ce premier livre des Machabées sont aussi chimériques. Il dit que Judas Machabée, lorsqu'il faisait la guerre, de caverne en caverne, dans un coin de la Judée, voulut être l'allié des Romains; *ayant appris qu'il y avait bien loin un peuple romain, lequel avait subjugué les Galates.* Mais cette nation des Galates n'était pas encore asservie; elle ne le fut que par Cornelius Scipio.

IV. Il continue, & dit qu'Antiochus le Grand, dont Antiochus Epiphane était fils, *avait été captif des Romains*. C'est une erreur évidente. Il fut vaincu par Lucius Scipio surnommé l'Asiatique; mais il ne fut point prisonnier; il fit la paix, se retira dans ses états de Perse, & paya les frais de la guerre. On voit ici un auteur juif mal instruit de ce qui se passe dans le reste du monde, & qui parle au hasard de ce qu'il ne sait point. Calmet dit, pour rectifier cette erreur: *ce prince se soumit au vainqueur, ni plus ni moins que s'il eût été captif.*

V. L'écrivain des Machabées ajoute que cet Antiochus le Grand *céda aux Romains les Indes, la Médie & la Lydie*. Ceci devient trop fort. Une telle impertinence est inconcevable. C'est dommage que l'auteur juif n'y ait pas ajouté la Chine & le Japon.

VI. Ensuite, voulant paraître informé du gouvernement de Rome, il dit *qu'on y élit tous les ans un souverain magistrat, auquel seul on obéit*. L'ignorant ne savait pas même que Rome eût deux consuls.

VII. Judas Machabée & ses frères, si on en croit l'auteur, envoient une ambassade au sénat romain; & les ambassadeurs, pour toute harangue, parlent ainsi: *Judas Machabée, & ses frères, & les Juifs, nous ont envoyés à vous pour faire avec vous société & paix.*

C'est à peu près comme si un chef de parti de la république de Saint-Marin envoyait des ambassadeurs au grand-turc pour faire société avec lui. La réponse des Romains n'est pas moins extraordinaire. S'il y avait eu en effet une ambassade à Rome d'une république palestine bien reconnue, si Rome avait fait un traité solemnel avec Jérusalem, Tite-Live & les autres historiens en auraient parlé. L'orgueil juif a toujours exagéré; mais il n'a jamais été plus ridicule.

VIII. On voit, bientôt après, une autre fanfaronnade: c'est la prétendue parenté des Juifs & des Lacédémoniens. L'auteur

ſuppoſe qu'un roi de Lacédémone, nommé Arius, avait écrit au grand-prêtre juif Onias troiſième ; en ces termes : *Il a été trouvé dans les écritures, touchant les Spartiates & les Juifs, qu'ils ſont frères, étant tous de la race d'Abraham ; & à préſent que nous le connaiſſons, vous faites bien de nous écrire que vous êtes en paix ; & voici ce que nous avons répondu : nos vaches & nos moutons & nos champs ſont à vous ; nous avons ordonné qu'on vous apprît cela.*

On ne peut traiter ſérieuſement des inepties ſi hors du ſens commun. Cela reſſemble à Arlequin qui ſe dit curé de Domfront ; & quand le juge lui fait voir qu'il a menti, Monſieur, dit-il, je croyais l'être. Ce n'eſt pas la peine de montrer qu'il n'y eut jamais de roi de Sparte nommé Arius ; qu'il y eut, à la vérité, un Aretès du tems d'Onias premier ; & qu'au tems d'Onias troiſième Lacédémone n'avait plus de rois. Ce ſerait trop perdre ſon tems, de montrer qu'Abraham fut auſſi inconnu dans Sparte & dans Athènes que dans Rome.

IX. Nous oſons ajouter à ces puérilités ſi mépriſables, l'aventure merveilleuſe d'Héliodore, racontée dans le ſecond livre, au chapitre trois. C'eſt le ſeul miracle mentionné dans ce livre ; mais il n'a pas paru croyable aux critiques. Séleucus Philopator, roi de Syrie, de Perſe, de la Phénicie & de la Paleſtine, eſt averti par un Juif, intendant du temple, qu'il y a dans cette fortereſſe un tréſor immenſe. Séleucus, qui avait beſoin d'argent pour ſes guerres, envoie Héliodore, un de ſes officiers, demander cet argent, comme le roi de France, François premier, a demandé depuis la grille d'argent de Saint-Martin. Héliodore vient exécuter ſa commiſſion, & s'arrange avec le grand-prêtre Onias. Comme ils parlaient enſemble dans le temple, on voit deſcendre du ciel un grand cheval portant un cavalier brillant d'or. Le cheval donne d'abord des ruades avec les pieds de devant à Héliodore ; & deux anges, qui ſervaient de palefreniers au cheval, armés chacun d'une poignée de verges, fouettent Héliodore à tour de bras. Onias le grand-prêtre eut la charité de prier Dieu pour lui. Les deux anges palefreniers ceſsèrent de fouetter. Ils dirent à l'officier : rends graces à Onias ; ſans ſes

prières, nous t'aurions fessé jusqu'à la mort. Après quoi ils disparurent.

On ne dit pas si, après cette flagellation, Onias s'accommoda avec son roi Séleucus, & lui prêta quelques deniers.

Ce miracle a paru d'autant plus impertinent aux critiques, que ni le roi d'Egypte Sésac, ni le roi de l'Asie Nabuchodonosor, ni Antiochus l'Illustre, ni Ptolémée Soter, ni le grand Pompée, ni Crassus, ni la reine Cléopatre, ni l'empereur Titus, qui tous emportèrent quelque argent du temple juif, ne furent pas cependant fouettés par des anges.

Il est bien vrai qu'un saint moine a vu l'ame de Charles Martel que des diables conduisaient en enfer dans un bateau, & qu'ils fouettaient, pour s'être approprié quelque chose du trésor de Saint-Denis. Mais ces cas-là arrivent rarement.

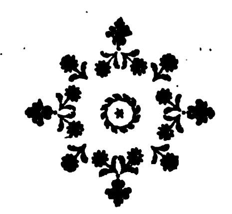
X. Nous passons une multitude d'anachronismes, de méprises, de transpositions, d'ignorances & de fables, qui fourmillent dans les livres des Machabées, pour venir à la mort d'Antiochus l'Illustre, décrite au chapitre 9 du livre second. C'est un entassement de faussetés, d'absurdités & d'injures, qui font pitié. Selon l'auteur, Antiochus entre dans Persépolis pour piller la ville & le temple. On sait assez que cette capitale, nommée Persépolis par les Grecs, avait été détruite par Alexandre. Les Juifs, toujours isolés parmi les nations, toujours occupés de leurs seuls intérêts & de leur seul pays, pouvaient bien ignorer les révolutions de la Chine & des Indes: mais pouvaient-ils ne pas savoir que cette ville, appellée Persépolis par les seuls Grecs, n'existait plus? Son nom véritable était *Sestekar.* Si c'était un Juif de Jérusalem qui eût écrit les Machabées, il n'eût pas donné au séjour des rois de Perse un nom si étranger. Delà on conclut que ces livres n'ont pu être écrits que par un de ces Juifs hellénistes d'Alexandrie, qui commençait à vouloir devenir orateur. Que de raisons en faveur des savans & des premiers pères de l'Eglise qui proscrivirent l'histoire des Machabées!

Mais voici bien d'autres raiſons de douter. Le premier livre de cette hiſtoire dit qu'Antiochus mourut l'an 189 de l'ère des Séleucides, que les Juifs ſuivaient, comme ſujets des rois de Syrie : & dans le ſecond livre, qui eſt une lettre prétendue écrite de Jéruſalem aux helléniſtes d'Alexandrie, l'auteur date de l'an des Séleucides 188. Ainſi il parle de la mort d'Antiochus un an avant qu'elle ſoit arrivée.

Au premier livre il eſt dit que ce roi voulut s'emparer des boucliers d'or laiſſés par Alexandre le Grand dans la ville d'Elimaïs ſur le chemin d'Ecbatane, qui eſt la même que Ragès ; qu'il mourut de chagrin dans ces quartiers, en apprenant que les Machabées avaient réſiſté à ſes troupes en Judée.

Au ſecond livre il eſt dit qu'il tomba de ſon char ; qu'il fut tellement froiſſé de ſa chûte, que ſon corps fourmilla de vers ; qu'alors ce roi de Syrie demanda pardon au Dieu des Juifs. C'eſt là qu'eſt ce verſet ſi connu, & dont on a fait tant d'uſage : *Le ſcélérat implorait la miſéricorde du Seigneur, qu'il ne devait pas obtenir.*

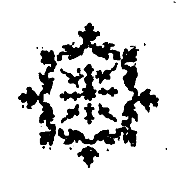
L'auteur ajoute qu'Antiochus promit à Dieu de ſe faire juif. Ce dernier trait ſuffit ; c'eſt comme ſi Charles-Quint avait promis de ſe faire turc.



DU TROISIÈME LIVRE
DES MACHABÉES.

Nous ne dirons qu'un mot du troisième livre des Machabées, & rien du quatrième, jugés pour apocryphes par toutes les églises.

Voici une historiette du troisième : la scène est en Egypte. Le roi Ptolémée Philopator est fâché contre les Juifs, qui commerçaient en grand nombre dans ses états ; il en ordonne le dénombrement ; &, selon Philon, ils composaient un million de têtes. On les fait assembler dans l'hippodrome d'Alexandrie. Le roi promulgue un édit par lequel ils seront tous livrés à ses éléphans, pour être écrasés sous leurs pieds. L'heure prise pour donner ce spectacle, Dieu, qui veille sur son peuple, endort le roi profondément. Ptolémée, à son réveil, remet la partie au lendemain ; mais Dieu lui ôte la mémoire : Ptolémée ne se souvient plus de rien. Enfin, le troisième jour Ptolémée, bien éveillé, fait préparer ses Juifs & ses éléphans. La pièce allait être jouée, lorsque soudain les portes du ciel s'ouvrent : deux anges en descendent ; ils dirigent les éléphans contre les soldats qui devaient les conduire, les soldats sont écrasés, les Juifs sauvés, le roi converti. Voilà cette fois dignus vindice nodus. *On écrivait plaisamment l'histoire dans ce pays-là.*



SOMMAIRE DE L'HISTOIRE JUIVE

DEPUIS LES MACHABÉES JUSQU'AU TEMS DE JESUS-CHRIST.

IL faut remarquer d'abord que ces enfans de Matathias, nommés Machabées, étaient de la race de Lévi, & facrificateurs dans un petit village nommé Modin, à quelques milles de Jérufalem, vers la mer Morte. Ils firent une révolution; ils obtinrent bientôt la puiffance facerdotale, & enfin la royale. Nous avons vu combien cet événement confondait toutes ces vaines prophéties que la tribu de Juda avait toujours faites en fa faveur par la bouche de fes prophètes, & cette éternelle durée de la maifon de David tant prédite & fi fauffe. Il n'y avait plus perfonne de la race du roi David; du moins aucun livre juif ne marque aucun defcendant de ce prince depuis la captivité.

Si les enfans du lévite Matathias, nommés d'abord Machabées & enfuite Afmonéens, eurent l'encenfoir & le fceptre, ce fut pour leur malheur. Leurs petits-fils fouillèrent de crimes l'autel & le trône, & n'eurent jamais qu'une politique barbare, qui caufa la ruine entière de leur patrie.

S'ils eurent dans le commencement l'autorité pontificale, ils n'en furent pas moins tributaires des rois de Syrie. Antiochus Eupator compofa avec eux; mais ils furent toujours regardés comme fujets. Cela fe démontre par la déclaration de Démétrius Nicanor, rapportée dans Flavien Jofephe : *Nous ordonnons que les trois villages Apherma, Lidda & Ramath, feront ôtés à la Samarie, & joints à la Judée.*

C'eſt le langage d'un ſouverain reconnu. Le dernier des frères Machabées, nommé Simon, ſe révolta contre le roi Antiochus Soter, & mourut dans cette guerre civile.

Hircan, fils de ce grand-prêtre Simon, fut grand-prêtre & rebelle comme ſon père. Le roi Antiochus Soter l'aſſiégea dans Jéruſalem. On prétend qu'Hircan appaiſa le roi avec de l'argent; mais où le prit-il? C'eſt une difficulté qui arrête à chaque pas tout lecteur raiſonnable. D'où pouvaient venir tous ces prétendus tréſors qu'on retrouve ſans ceſſe dans ce temple de Jéruſalem pillé tant de fois? L'hiſtorien Joſephe a le front de dire qu'Hircan fit ouvrir le tombeau de David, & qu'il y trouva trois mille talens. C'eſt ainſi qu'on a imaginé des tréſors dans les ſépulcres de Cyrus, de Ruſtan, d'Alexandre, de Charlemagne. Quoi qu'il en ſoit, le Juif ſe ſoumit, & obtint ſa grace.

Ce fut cet Hircan qui, profitant des troubles de la Syrie, prit enfin Samarie, l'éternelle ennemie de Jéruſalem, rebâtie enſuite par Hérode, & appellée Sébaſte. Les Samaritains ſe retirèrent à Sichem, qui eſt la Naplouſe de nos jours. Ils furent encore plus près de Jéruſalem, & la haine entre les deux peuples en fut plus implacable. Jéruſalem, Sichem, Jéricho, Samarie, qui ont fait tant de bruit parmi nous, & qui en ont fait ſi peu dans l'Orient, furent toujours de petites villes voiſines aſſez pauvres, dont les habitans allaient chercher fortune au loin, comme les Arméniens, les Parſis, les Banians.

L'hiſtorien Joſephe, ivre de l'ivreſſe de ſa patrie, comme le ſont tous les citoyens des petites républiques, ne manque pas de dire que cet Hircan Machabée fut un conquérant & un prophète, & que Dieu lui parlait très-ſouvent face à face.

Si l'on en croit Joſephe, une preuve inconteſtable que cet Hircan était prophète, c'eſt qu'ayant deux fils qu'il aimait, & qui étaient des monſtres de perfidie, d'avarice & de cruauté, il leur prédit que, s'ils perſiſtaient, ils pourraient faire une mauvaiſe fin. De ces deux ſcélérats, l'un était Ariſtobule, l'autre Antigone. Les Juifs avaient déjà la vanité de prendre des noms

grecs,

grecs. Dieu vint voir Hircan une nuit, & lui montra le portrait d'un autre de ſes enfans, qui d'abord ne s'appellait que Jean ou Jeannée, c'eſt-à-dire, Jeannot, & qui depuis eut la confiance de prendre le nom d'Alexandre. Celui-là, dit Dieu, aura un jour la place de grand *Shœn*, de grand-prêtre juif. Hircan, ſur la parole de Dieu, fit mourir ſon fils Jeannot, de peur que cet oracle ne s'accomplît, à ce que dit l'hiſtorien. Mais apparemment que Jeannot ou Jeannée ne mourut pas tout-à-fait, ou que Dieu le reſſuſcita; car nous le verrons bientôt *Shœn*, grand-prêtre & maître de Jéruſalem. En attendant, il faut voir ce qui arrive aux deux frères bien aimés Ariſtobule & Antigone, fils d'Hircan, après la mort d'Hircan leur père.

Le prêtre Ariſtobule fait aſſaſſiner le prêtre Antigone ſon frère dans le temple, & fait étrangler ſa propre mère dans un cachot. C'eſt de ce même Ariſtobule que le Thucydide juif dit qu'il était un prince très-doux. Ce doux prêtre étant mort, ſon frère Jeannée Alexandre reſſuſcite & lui ſuccède. On l'avait ſans doute gardé en priſon, au lieu de le tuer.

C'eſt dans ce tems ſur-tout que les Ptolémées, rois d'Egypte, & les Séleucides, rois de Syrie, ſe diſputaient la Phénicie, & la Judée enclavée dans cette province. Cette querelle, tantôt violente, tantôt ménagée, durait depuis la mort du véritable Alexandre le Grand. Le peuple juif ſe fortifiait un peu par les déſaſtres de ſes maîtres. Les prêtres qui gouvernaient cette petite nation, changeaient de parti chaque année, & ſe vendaient au plus fort.

Ce Jeannée Alexandre commença ſon ſacerdoce par aſſaſſiner un de ſes freres qui reſtait encore, & qui ne reſſuſcita point comme lui. Joſephe ne nous dit point le nom de ce frère; & peu importe ce nom dans le catalogue de tant de crimes. Jeannée ſe ſoutint dans ſon gouvernement à la faveur des troubles de l'Aſie. Ce gouvernement était à la fois ſacerdotal, démocratique, ariſtocratique, une anarchie complète.

Joſephe rapporte qu'un jour le peuple, dans le temple, jeta des

pommes & des citrons à la tête de son prêtre Jeannée, qui s'érigeait en souverain, & que cet Alexandre fit égorger six mille hommes de son peuple. Ce massacre fut suivi de dix ans de massacres. A qui les Juifs payaient-ils tribut dans ce tems-là ? Quel souverain comptait cette province parmi ses états? Josephe n'effleure pas seulement cette question; il semble qu'il veuille faire croire que la Judée était une province libre & souveraine. Cependant il est certain, autant qu'une vraisemblance historique peut l'être, que les rois d'Egypte & ceux de Syrie se la disputèrent jusqu'à ce que les Romains vinrent tout engloutir.

Après ce Jeannée, si indigne du grand nom d'Alexandre, deux fils de ce prêtre, qui avaient affecté le titre de roi, prirent ce titre aussi, & déchirèrent par une guerre civile ce royaume, qui n'avait pas dix lieues d'étendue en tout sens. Ces deux frères étaient, l'un Hircan Second, & l'autre Aristobule Second. Ils se livrèrent bataille vers le bourg de Jéricho, non pas avec des armées de trois, de quatre, de cinq & de six cent mille hommes; on n'osait plus alors écrire de tels prodiges, & même l'exagérateur Josephe en aurait eu honte : les armées alors étaient de trois à quatre mille soldats. Hircan fut battu, & Aristobule Second resta le maître.

On peut connaître ce que c'était que ce royaume d'Aristobule, par un trait qui échappe à l'historien Josephe, malgré son zèle à faire valoir son pays. *Dieu*, dit-il, *envoya un vent si violent, qu'il ruina les fruits de la terre; de sorte qu'un muid* (1) *de bled se vendait dans Jérusalem onze drachmes.* Notre muid de bled contient douze setiers. Il se trouverait, par le compte de Josephe, que le setier, dans les tems des famines si fréquentes de la Judée, n'aurait pas valu dix sous, en évaluant à dix sous la drachme juive. Qu'on juge par-là de ces richesses dont on a voulu nous éblouir (2).

---

(1) C'est ainsi qu'Arnaud d'Andilly traduit.

(2) Il est vraisemblable que c'est une erreur de chiffre, & que le texte portait onze cents drachmes. Mais ces onze cents drachmes ne feraient que

C'est dans ces tems que les Romains, sans trop s'embarrasser de leur prétendue société amicale avec les Machabées, portaient leurs armes victorieuses dans l'Asie mineure, dans la Syrie, & jusqu'au mont Caucase. Les Séleucides n'étaient plus. Tigrane, roi d'Arménie, beau-père de Mithridate, avait conquis une partie de leurs états. Le grand Pompée avait vaincu Tigrane, il venait de réduire Mithridate à se donner la mort; il faisait de la Syrie une province romaine. Les livres des Machabées ne parlent ni de ce grand homme, ni de Lucullus, ni de Sylla. On n'en sera pas étonné.

Hircan, chassé par son frère Aristobule, s'était refugié chez un chef d'Arabes nommé Aréah ou Arétas. Jérusalem avait toujours été si peu de chose, que ce capitaine de voleurs vint assiéger Aristobule dans cette ville.

Pompée passait alors par la basse Syrie. Aristobule obtint la protection de Scaurus, l'un de ses lieutenans. Scaurus ordonne à l'Arabe de lever le siège, & de ne plus oser commettre d'hostilités sur les terres des Romains; car la Syrie étant incorporée à l'empire, la Palestine l'était aussi. Tel était le pacte de société que la république avait pu faire avec la Judée.

Josephe écrit qu'Aristobule envoya une vigne d'or à Pompée, du prix de cinq cents talens, c'est-à-dire, environ trois millions; & il cite Strabon. Mais Strabon ne dit point que le melk Aristobule fit ce présent à Pompée; il dit que ce fut Alexandre son père. Nous osons croire que Strabon se trompe sur le prix de cette vigne, & que jamais aucun melk de Judée ne fut en état de faire un tel présent; si ce n'est peut-être Hérode, à qui les Romains accordèrent bientôt après une étendue de pays cinq ou six fois plus grande que le territoire d'Aristobule. Les deux

---

cinq cent cinquante livres de France; & le prix du setier ne serait que de quarante-cinq livres; ce qui ne serait pas exorbitant en tems de famine. Il est des provinces en Allemagne & en France où c'est le prix commun du bled assez ordinairement.

frères, Ariſtobule & Hircan, qui ſe diſputaient la qualité de grand-prêtre, vinrent plaider leur cauſe devant Pompée pendant ſa marche. Il allait prononcer, lorſqu'Ariſtobule s'enfuit. Pompée irrité alla aſſiéger Jéruſalem. Nous avons déjà obſervé que l'aſſiette en eſt forte. Elle pourrait être une des meilleures places de l'Orient entre les mains d'un ingénieur habile. Du moins le temple, qui était la véritable citadelle, pourrait devenir inexpugnable, étant bâti ſur la cime d'une montagne eſcarpée entourée de précipices.

Pompée fut obligé de conſumer près de trois mois à préparer & à faire mouvoir ſes machines de guerre; mais dès qu'elles purent agir, il entra dans cette forteresſe par la brèche. Un fils du dictateur Sylla y monta le premier; & pour rendre cette journée plus mémorable, ce fut ſous le conſulat de Ciceron.

Joſephe dit qu'on tua douze mille Juifs dans le temple. Nous le croirions, s'il n'avait pas toujours exagéré. Nous ne pouvons le croire quand il dit qu'on y trouva deux mille talens d'argent, & qu'on en tira dix mille de la ville : car enfin ce temple ayant été pris tant de fois ſi aiſément, & tant de fois pillé & ſaccagé, il était impoſſible qu'on y gardât deux mille talens, qui feraient douze millions, & encore plus extravagant qu'on taxât un ſi petit pays ſi épuiſé & ſi pauvre, à dix mille talens, ſoixante millions de livres. C'eſt à quoi ne penſent pas ceux qui liſent ſans examen & à l'aventure, ainſi que tant d'auteurs ont écrit. Un homme ſenſé lève les épaules, quand il ſait qu'Alexandre ne put ramaſſer que trente talens pour aller combattre Darius, & qu'il voit douze mille talens dans les caiſſes des Juifs, outre trois mille dans le tombeau de David.

Il eſt certain que Pompée ne prit rien pour lui, & qu'il ne fit payer aux Juifs que les frais de la guerre. Ciceron loue ce déſintéreſſement. Mais Rollin dit *que rien ne réuſſit depuis à Pompée, à cauſe de la curioſité ſacrilège qu'il avait eue de voir le ſanctuaire du temple juif.* Rollin ne ſonge pas que Pompée ne pouvait guère ſavoir s'il était défendu d'entrer là; que la défenſe pouvait être pour les Juifs, & non pour Pompée; que les charpentiers, les

menuisiers, les autres ouvriers, y entraient quand il y avait quelques réparations à faire. On pourrait ajouter que c'était autrefois l'arche qui rendait ce lieu sacré, & que cette arche était perdue depuis Nabuchodonosor. César serait entré tout comme Pompée dans cet endroit de trente pieds de long. Si Pompée fut malheureux à la bataille de Pharsale, il se peut que ce fut pour avoir été curieux à Jérusalem : mais il y en eut aussi d'autres raisons; & le génie de César y contribua beaucoup. On pourrait encore observer que c'est un plus grand sacrilège d'égorger douze mille hommes dans un temple, que d'entrer dans une sacristie où il n'y avait rien du tout.

Au reste, Pompée ayant pris Aristobule, l'envoya captif à Rome.

Pour ne pas quitter le fil des actions de Pompée en Judée, n'oublions pas de dire que, même après la défaite de Pharsale, il ordonna à un descendant des Scipion, son lieutenant en Syrie, de faire couper le cou au fils d'Aristobule, qui avait pris le nom d'Alexandre & de roi.

Cet événement achève de faire voir quelle était l'alliance de couronne à couronne que les Juifs se vantaient d'avoir avec les Romains, & quel fond on peut faire sur les récits d'un tel peuple.

Pour mettre la dernière main à ce tableau, & pour montrer de quel respect l'empire romain était pénétré pour les Juifs, il suffira de dire que, quelques années après, le triumvir Marc-Antoine condamna dans Antioche un autre roi juif, un autre fils d'Aristobule, nommé Antigone, à mourir du supplice des esclaves; il le fit fouetter & crucifier, comme nous le verrons.

Disons encore que Pompée, avant de quitter la Judée, y établit un gouvernement aristocratique sous l'autorité des Romains. Il fut le premier instituteur de ce sanhédrin que les rabbins font remonter jusqu'à Moïse. Gabinius, l'un des grands hommes que Rome ait produits, fut chargé de tout régler. Ainsi

ce Pompée, que Rollin appelle ſacrilège, fut proprement le légiſlateur des Juifs.

Ce mot ſanhédrin eſt corrompu du mot grec ſynedria, qui ſignifie aſſemblée. Les Juifs helléniſtes avaient apporté quelques termes grecs à Jéruſalem.

Cependant Craſſus ſuccéda à Pompée dans le gouvernement de l'Aſie; & il alla faire contre les Parthes cette fameuſe guerre qui fut tant blâmée parce qu'elle fut malheureuſe.

Joſephe dit qu'en paſſant par Jéruſalem avec ſon armée, il pilla encore le temple & la ville; mais il ne dit point de quoi les Juifs étaient accuſés, & pourquoi on leur fit payer l'amende. Cette amende était forte. Le temple ſeul paya huit mille talens, & fournit encore un lingot d'or peſant quinze cents marcs, qu'on avait, dit Joſephe, caché dans une poutre évidée. Il faut avouer que le temple juif était la poule aux œufs d'or; plus on lui en prenait, plus elle pondait.

On nous pardonnera de n'avoir pas eu pour l'hyperbolique romancier Joſephe, & pour les livres apocryphes, le même reſpect que pour les volumes ſacrés. Quand nous avons rapporté ſincérement les objections des critiques ſur quelques endroits de la ſainte Ecriture, nous les avons réfutées par notre ſoumiſſion à l'Egliſe; mais quand le transfuge juif, le flatteur de Veſpaſien, parle, nous ne lui devons pas le ſacrifice de notre raiſon.

Nous allons maintenant voir qui était cet Hérode roi de Judée par la grace du peuple romain, très-différent en tout du peuple juif.



D'HÉRODE.

QUELQUES ténèbres que la ſcience des commentateurs ait répandues ſur l'origine d'Hérode, il eſt clair qu'il n'était pas Juif ; & cela ſuffit pour faire voir que les Romains diſtribuaient des couronnes à leur gré, comme Alexandre avait donné celle de Sidon au jardinier Abdalonyme.

Tous ceux qui s'intéreſſent aux événemens de ſon règne, conviennent que ſa famille était Iduméenne. Elle eſt très-ancienne, dans le ſens que tous les hommes ſont de la race de Noé, & que les Iduméens deſcendaient d'Eſaü. Hérode recouvra ſon droit d'aîneſſe, dont Eſaü s'était dépouillé, & traita durement la maiſon de Jacob. Mais, dans le ſens ordinaire, ſa famille était de la lie du genre humain. Son grand-père Antipas fut, ſelon Eusèbe, un pauvre paien, & ſacriſtain d'un temple d'Aſcalon. Fait eſclave dans ſa jeuneſſe par des voleurs iduméens, ſon fils Antipater, eſclave comme lui, ſut plaire au brigand Arétas, chef des Arabes Nabatéens, qui étaient venus pour piller Jéruſalem, & que Pompée renvoya dans leurs déſerts. Antipater quitta le ſervice des Arabes pour celui des Romains. Il devint leur munitionnaire, & fit une grande fortune dans les vivres. Voilà l'unique origine de la grandeur de ſa maiſon. Il était riche ; & tous les Juifs de Jéruſalem étaient pauvres. C'eſt ainſi que les Tarquins furent ſouverains dans Rome, & les Médicis à Florence.

L'application infatigable d'Antipater à s'enrichir, a fait penſer à quelques uns qu'il était juif ; mais on n'a jamais ſu au juſte de quelle religion il fut, lui & Hérode ſon fils. C'était un des hommes les plus entreprenans, & des plus ruſés. Il ſe rendit néceſſaire aux Romains dans leur guerre contre Ariſtobule ; il contribua

beaucoup à l'accabler, parce qu'il gagnait à sa perte. Il s'intrigua sans cesse avec les commandans romains, les Juifs & les Arabes; les faisant tous servir à ses intérêts, & prêtant de l'argent, par avarice, à quiconque pouvait l'aider dans ses exactions.

Il épousa une fille riche d'Arabie nommée Kypron, dont il eut quatre enfans. Hérode n'était que le second : mais ayant toutes les qualités & tous les vices de son père dans un plus haut degré, il devait faire une bien plus grande fortune.

Antipater établit si bien son crédit, que tantôt Pompée & tantôt César eurent besoin de lui pour faire subsister leurs troupes. C'était enfin un de ces hommes qui doivent devenir princes ou être pendus.

César, en passant d'Egypte en Syrie, lui accorda sa protection : il ne haïssait pas de tels caractères. Antipater eut l'audace de lui demander le gouvernement de Jérusalem & de la Galilée, & l'obtint aisément. Il partagea les deux provinces entre deux de ses fils, Phazaël & Hérode : quoiqu'Hérode n'eût encore que quinze ans, il eut la Galilée; Phazaël eut Jérusalem.

Hérode, quelques années après, fut le premier qui éprouva le pouvoir & la mauvaise volonté de ce fameux sanhédrin établi par Pompée. Quelque puissant qu'il fût par lui-même & par son père, on l'accusa devant ce tribunal. Il vint répondre, mais bien accompagné. On lui imputait des malversations & des meurtres. Il soutint qu'il n'avait fait mourir que des brigands. Il fut traité de brigand lui-même, & condamné à la mort. Il se retira avec ses satellites; & dans la suite, lorsqu'il fut roi, il fit mourir tous les juges du sanhédrin, excepté un seul nommé Saméas, qui l'avait absous. Ce Saméas était le prédécesseur d'Hillel, & de Gamaliel maître de St. Paul.

Pendant que ces petites convulsions agitaient ce coin de

terre,

terre, l'Asie & l'Europe étaient en armes. César tué dans le capitole par des hommes chargés de ses bienfaits, les horreurs des proscriptions, la funeste concorde d'Octave & d'Antoine, leur discorde encore plus fatale, la guerre où périrent Brutus & Cassius, tenaient l'Europe en alarme; & les Parthes, vainqueurs de Crassus, épouvantaient l'Asie.

Un Antigone, un homme de la race des Machabées, un fils de cet Aristobule grand-prêtre des Juifs, frère de cet Alexandre que Pompée avait condamné à perdre la tête, appelle les Parthes à son secours jusque dans Jérusalem. Il disputait le bonnet de grand-prêtre, & même le vain titre de roi des Juifs, à Hircan son oncle, frère d'Aristobule. C'était le jeune Hérode qui était roi en effet par ses intrigues, par son argent, par le pouvoir qu'il usurpait, par la faveur des Romains. Antigone promet, dit Josephe, mille talens & cinq cents filles aux Parthes, s'ils veulent venir le seconder & lui assurer sa place de pontife. Quel prêtre que cet Antigone, & quel successeur de Judas Machabée! Les Parthes viennent chercher l'argent & les filles à Jérusalem. Ils entrent dans cette ville si souvent prise & saccagée. Hérode & son frère Phazaël résistent autant qu'ils le peuvent aux Parthes & aux soldats d'Antigone. On combat aux portes du temple, dans les rues, dans les maisons. Les tems de Nabuchodonosor n'étaient pas plus affreux. On parlemente au milieu du carnage. Phazaël, frère d'Hérode, se laisse séduire aux promesses des Parthes; il a l'imprudence de se mettre dans leurs mains; on l'enchaîne, & il se casse la tête contre le mur de sa prison. Hérode fuit de la ville avec ce qui lui restait de soldats, & se réfugie en Arabie.

Ce malheur, qui devait le détruire sans ressource, fut ce qui lui valut le royaume de Judée. Il marche en Egypte, s'embarque au port d'Alexandrie, & va implorer dans Rome la protection d'Antoine & d'Octave, réunis alors pour un peu de tems. Antoine, prêt de partir pour aller faire la guerre aux Parthes, & sentant le besoin qu'on avait d'un tel homme, disposa le sénat en sa

faveur. Octave le seconda. Hérode fut déclaré roi de Judée en plein sénat. David & Salomon ne s'étaient pas doutés que, du fond de l'Italie, deux citoyens d'une ville qui n'était pas encore bâtie nommeraient un jour leurs successeurs dans Jérusalem.

Hérode ne fut que roi tributaire & dépendant des Romains; mais il fut maître absolu chez lui. Antoine envoya d'abord Sosius à son secours avec une armée. Hérode, sous les ordres de Sosius, vint chasser les Parthes & assiéger Jérusalem, tandis que Ventidius, lieutenant d'Antoine, poursuivait les Parthes dans la Syrie, & qu'Antoine lui-même se préparait à porter la guerre jusque dans le sein de la Perse.

Tout le peuple de Jérusalem avait pris le parti d'Antigone. C'était un devoir religieux de soutenir un Asmonéen, un Machabée, contre un Arabe d'Idumée, fils d'un païen, & qui leur apportait des fers de la part de Rome. Les Juifs des autres villes, & même d'Alexandrie, étaient venus défendre leur ancienne capitale. Sosius & Hérode entrèrent par les brèches au bout de quarante jours. Le temple extérieur fut brûlé; & jamais le carnage ne fut plus grand. Le Machabée Antigone vint se jeter en tremblant aux pieds de Sosius, qui l'appella Antigonia par mépris; & ce fut alors qu'Hérode obtint qu'on fît mourir ce pontife du supplice des esclaves.

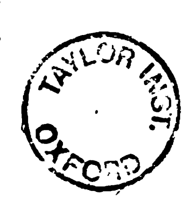
Cependant Hérode avait épousé la nièce de ce même pontife, la célèbre Mariamne; mais les nœuds de l'alliance le retenaient encore moins qu'ils ne retinrent Pompée & César, Antoine & Octave. L'histoire de la plupart des princes est l'histoire des parens immolés les uns par les autres.

Cette nouvelle prise de Jérusalem, qui ne fut pas, à beaucoup près, la dernière, arriva trente-trois ans avant notre ère vulgaire.

Souvenons-nous ici de ce vieux Hircan, compétiteur du grand-prêtre Aristobule, par qui commença cette foule de désastres. Il avait été livré aux Parthes par Antigone son neveu,

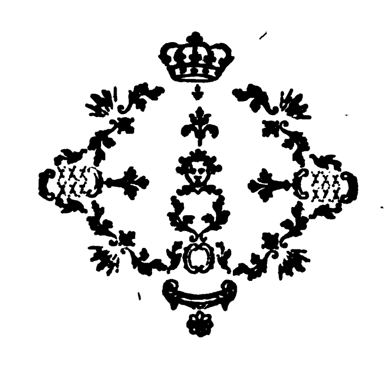
qui se contenta de lui faire couper les oreilles, pour le rendre incapable d'exercer jamais le sacerdoce; attendu qu'il était dit dans le Lévitique, que les prêtres doivent avoir tous leurs membres. Ce vieillard, âgé de quatre-vingts ans, obtint sa liberté des Parthes, & revint auprès d'Hérode, qui avait épousé sa petite-fille Mariamne. Hérode le fit mourir, sous prétexte qu'il avait reçu quatre chevaux du chef des Arabes. La véritable raison était qu'il voulait se sauver des mains de son tyran: un frère de Mariamne demandait le sacerdoce: Hérode le fit noyer. Il avait créé grand-pontife un homme de la lie du peuple, nommé Ananel. Ainsi il fut réellement le chef de l'église juive, tout étranger qu'il était.

On sait par quelle barbarie ce chef de l'église fit tuer sa femme Mariamne & sa mère Alexandra; & comment il fit ensuite égorger les deux enfans qu'il avait eus d'elle, de peur qu'ils ne la vengeassent un jour. La cruauté devint en lui une seconde nature, un besoin toujours renaissant, comme les tigres ont besoin de dévorer pour vivre. Hérode, dans sa dernière maladie, & cinq jours avant sa mort, fit encore tuer un de ses enfans nommé Antipater, aussi méchant que lui. Néron fut un homme doux & clément en comparaison d'Hérode. Ce mot célèbre d'Auguste, qu'il valait mieux être son cochon que son fils, n'était que trop juste: car le même homme qui trempait ses mains dans le sang de sa famille & de ses amis, n'aurait pas osé manger une perdrix lardée en présence de ses sujets.



Ce n'est pas la peine de retracer ici ses autres barbaries; il est triste que la nature ait produit de tels hommes. Il fallait que son sang fût d'une âcreté qui le rendait semblable aux bêtes farouches. Cette âcrimonie, qui augmente avec l'âge, le réduisit enfin, si l'on en croit Josephe, à un état qui semblait la punition de ses crimes: les vers rongeaient tout son corps; les insectes sortaient de ses parties viriles. Nous ne connaissons point une telle maladie. On en dit autant de Sylla & de Philippe Second; ce sont des bruits populaires. Ces bruits ont fait croire aussi

qu'Hérode faiſait égorger des enfans pour ſe baigner dans leur ſang, & adoucir par ce remède la virulence de ſes humeurs. Il eſt vrai que le charlataniſme de l'ancienne médecine a été aſſez inſenſé pour imaginer que le bain dans le ſang des enfans pouvait corriger le ſang des vieillards. On a cru que Louis XI, attaqué d'une maladie mortelle au Pleſſis-les-Tours, faiſait ſaigner des enfans pour lui compoſer un bain. Cet uſage odieux & rare était fondé ſur l'ancien axiome, *les contraires guériſſent les contraires;* & cette idée a produit enfin la tentative de la transfuſion, expérience que pluſieurs croient trop légérement abandonnée.



DES MONUMENS D'HÉRODE, ET DE SA VIE PRIVÉE.

Ce monstre composé d'artifice & de barbarie, qui joignit toujours la peau du renard à celle du lion, était pourtant voluptueux, & aimait la gloire : il voulait plaire à Auguste son maître, & même aux Juifs, qu'il tyrannisait.

Son affectation de flatter Auguste en tout, fut constante & extrême. Césarée fut bâtie, à l'honneur de cet empereur, sur la côte auprès de Joppé, territoire qu'Hérode tenait de la libéralité des Romains. Il y construisit des palais, un port de marbre blanc, un théatre, un amphithéatre, & enfin un temple dédié à Auguste, seul Dieu d'Hérode. Il lui éleva encore un autre temple auprès des sources du Jourdain. Il rebâtit Samarie, & la nomma Sébaste, qui signifie la même chose qu'Auguste en grec ; & c'est une preuve que la langue grecque commençait à prévaloir en Judée sur l'idiome des Juifs, qui n'était qu'un mélange grossier de phénicien, de chaldéen, de syriaque.

C'est ainsi qu'Hérode signala son idolâtrie pour l'empereur, & qu'il fit pour lui ce qu'il aurait fait pour un assassin d'Auguste, si cet assassin fût monté sur le trône de Rome.

Il voulut enfin gagner l'esprit des Juifs : après avoir bâti des temples à l'auteur des proscriptions, il en bâtit un pour le Dieu qu'on adorait à Jérusalem. Celui de Zorobabel était petit, bas,

mesquin, sans proportions, sans architecture; il ne méritait pas la curiosité de Pompée.

Celui d'Hérode était réellement fort beau; un tyran peut avoir du goût. Ne craignons point de répéter qu'on se figure d'ordinaire les temples anciens semblables à nos églises, une longue nef, un chœur pour les chanoines, & un autel au bout; le tout avec des cordes pour sonner les cloches. C'étaient de grands emplacemens entourés de portiques & de colonnades. On arrivait à ces temples isolés, par de longues avenues. Le temple contenait dans ses quatre faces les logemens des prêtres. La statue du Dieu était élevée au milieu de l'enceinte intérieure. A l'entrée de cette enceinte étaient des fontaines où on se lavait; ce qui s'appellait purification. Tel était le temple de Jupiter Ammon, de Memphis, d'Ephèse, de Delphes, d'Olympie. Telles sont encore les anciennes pagodes des Indes. Imaginez la colonnade de Saint-Pierre qui règnerait tout autour de l'édifice, au lieu qu'elle n'occupe qu'un côté; vous aurez alors l'idée du plus beau monument de la terre.

Un tel dessein ne pouvait s'exécuter sur la montagne, alors escarpée, du capitole à Rome, ni sur la montagne Moria dans Jérusalem. Mais Hérode corrigea autant qu'il le put l'inégalité du terrein; il applanit la cime de la montagne, combla un abyme, éleva un temple intérieur, qui, à la vérité, n'avait que cent cinquante pieds de long, mais qui était entouré d'un péristile formé de quatre rangs de colonnes d'ordre corinthien, de quatre cent vingt-cinq pas géométriques à chaque face. Le grand défaut de ce temple était dans les rues étroites qui l'avoisinaient. C'est le défaut des portails de Saint-Gervais & de Saint-Sulpice à Paris. Point de temple, point de palais bien entendu, sans une belle vue & sans une grande place.

Les gens qui réfléchissent demandent toujours si Hérode possédait les mines, je ne dis pas d'Ophir, mais du Potosi, pour subvenir à tant de dépenses. Il tenait, des bienfaits d'Auguste,

Gaza, Joppé, & le port de Straton, où il bâtit Césarée, qui pouvait être une ville aussi commerçante que Tyr. Il obtint encore de son bienfaicteur la Traconite, pays qui s'étendait du mont Hermon jusqu'auprès de Damas; l'Iturie & la Calcide, entre le Liban & l'Anti-Liban; & sur-tout la ferme des mines de cuivre de l'isle de Cypre, qui valaient mieux que ces provinces. Ainsi Hérode put consommer en magnificence ce qu'il acquérait par son habileté, & ce qu'il entassait par les impôts excessifs établis sur tous ses sujets, dont il était autant respecté qu'abhorré.

Ce tems fut, malgré sa tyrannie, le plus brillant de la Judée.



DES SECTES DES JUIFS VERS LE TEMS D'HÉRODE.

SADUCÉENS.

DU tems d'Hérode on disputa beaucoup en Judée sur la religion. C'était la passion d'un peuple oisif soumis aux Romains, & qui jouissait de la paix avec presque tout le reste de l'empire depuis la bataille d'Actium. La philosophie de Platon, tirée en partie des anciens livres égyptiens, avait occupé Alexandrie, ville raisonneuse, quoique commerçante, & avait percé, comme nous l'avons dit, jusqu'à Jérusalem.

Il paraît qu'il y eut dans tous les tems, chez les nations un peu policées, des hommes qui s'occupèrent à rechercher au moins des vérités, s'ils ne furent pas assez heureux pour en découvrir. Ils formèrent des écoles, des sociétés, qui subsistèrent au milieu du fracas & des horreurs des guerres étrangères & civiles. On en vit à la Chine, dans les Indes, en Perse, en Egypte, chez les Grecs, chez les Romains, & même chez les Juifs. Parmi toutes ces sectes, il y en eut de religieuses, & d'autres purement philosophiques. On connaissait assez les trois principales de la Judée, les saducéens, les pharisiens, les esséniens. La secte saducéenne était la plus ancienne. Tous les commentateurs, tous les savans, conviennent qu'elle n'admit jamais l'immortalité de l'ame; par conséquent, ni enfer ni paradis chez elle, encore moins de résurrection. C'était, en ce point, la doctrine d'Epicure. Mais en niant une autre vie, ils voulaient une

une justice rigoureuse dans celle-ci, & ils joignaient la sévérité stoïque aux dogmes épicuriens.

Ceux qui professeraient hautement parmi nous de tels dogmes, approuvés en Grece & à Rome, seraient persécutés, condamnés par les tribunaux, suppliciés, mis à mort; & il y en a des exemples. Comment donc étaient-ils non seulement tolérés chez le peuple le plus cruellement superstitieux de la terre, mais honorés, dominans, supérieurs aux pharisiens mêmes, admis aux plus grandes dignités, & souvent élevés à celle de grand-prêtre? c'est en vertu de cette superstition même dont le peuple Juif était possédé. Ils étaient respectés parce qu'on respectait Moïse. Nous avons vu que le Pentateuque ne parle en aucun endroit de récompenses ni de peines après la mort, d'immortalité des ames, de résurrection. Les saducéens s'en tenaient scrupuleusement à la lettre de Moïse.

Il faut être étrangement absurde, ou d'une mauvaise foi bien intrépide, il faut se jouer indignement de la crédulité humaine, pour s'efforcer de tordre quelques passages du Pentateuque, & d'en corrompre le sens au point d'y trouver l'immortalité de l'ame & un enfer, qui n'y furent jamais. On a osé entendre, ou faire semblant d'entendre, par le mot *Shéol*, qui signifie la fosse, le souterrein, un vaste cachot qui ressemblait au Tartare. On a cité ce passage du Deutéronome en le tronquant: *Ils m'ont provoqué dans leur vanité; & moi je les provoquerai dans celui qui n'est pas peuple; je les irriterai dans la nation insensée; il s'est allumé un feu dans ma fureur, & il brûlera jusqu'aux fondemens de la terre; & il dévorera la terre jusqu'à son germe, & il brûlera la racine des montagnes; j'assemblerai sur eux les maux, & je remplirai mes flèches sur eux, & ils seront consumés par la faim; les oiseaux les dévoreront par des morsures amères; je lâcherai sur eux les dents des bêtes qui se traînent avec fureur sur la terre, & des serpens.*

Voilà où l'on a cru trouver l'enfer, le séjour des diables; on

a saisi ces seules paroles, *il s'est allumé un feu dans sa fureur*, &, les détachant du reste, on a inféré que Moïse pouvait bien avoir par-là sous-entendu le Phlégéton brûlant & les flammes du Tartare.

Quand on veut se prévaloir de la décision d'un législateur, il faut que cette décision soit précise & claire. Si l'auteur du Pentateuque avait voulu annoncer que l'ame est une substance immatérielle, unie au corps, laquelle ressusciterait avec ce corps, & serait éternellement punie de ses péchés avec ce corps dans les enfers, il eût fallu le dire en propres mots. Or aucun auteur juif ne l'a dit avant les pharisiens; & encore aucun pharisien ne l'a dit expressément. Donc il était très-permis aux saducéens de n'en rien croire.

Ces saducéens avaient sans doute des mœurs irréprochables; puisque nos Evangiles ne rapportent aucune parole de Jesus-Christ contr'eux, non plus que contre les esséniens, dont la vertu était encore plus épurée & plus respectable.

ESSENIENS.

LEs Esséniens étaient précisément ce que sont aujourd'hui les dunkars en Pensilvanie, des espèces de religieux, dont quelques uns étaient mariés, volontairement asservis à des règles rigoureuses, vivans tous en commun entr'eux, soit dans des villes, soit dans des déserts, partageant leur tems entre la prière & le travail, ayant banni l'esprit de propriété, ne communiquant qu'avec leurs frères, & fuyant le reste des hommes. C'est d'eux que Pline, le naturaliste, a dit: *nation éternelle, dans laquelle il ne naît personne.* Il croyait qu'ils ne se mariaient jamais; & en cela seul il se trompait.

Il est beau qu'il se soit formé une société si pure & si sainte dans une nation telle que la juive, presque toujours en guerre

avec ſes voiſins ou avec elle-même, opprimante ou opprimée, toujours ambitieuſe & ſouvent eſclave, paſſant rapidement du culte d'un Dieu à un autre, & ſouillée de tous les crimes, dont leur propre hiſtoire fait un aveu ſi formel.

La religion des eſſéniens, quoique juive, tenait quelque choſe des Perſes. Ils révéraient le ſoleil, ſoit comme Dieu, ſoit comme le plus bel ouvrage de Dieu; & ils craignaient de ſouiller ſes rayons en ſatisfaiſant aux beſoins de la nature.

Leur croyance ſur les ames leur était particulière. Les ames, ſelon eux, étaient des êtres aériens, qu'un attrait invincible attirait dans les corps organiſés. Elles allaient, au ſortir de leur priſon, dans un climat tempéré & agréable au-delà de l'Océan, ſi elles avaient bien vécu: les ames des méchans allaient dans un pays froid & orageux. On a cru cette ſociété une branche de celle des thérapeutes égyptiens, dont nous parlerons.

DES PHARISIENS.

LEs phariſiens formaient une école plus nombreuſe & plus puiſſante dans l'état. Ils étaient le contraire des eſſéniens, entrant dans toutes les affaires autant que les eſſéniens s'en abſtenaient. On pourrait, en cela ſeul, les comparer aux jéſuites, & les eſſéniens aux chartreux.

Cette ſecte, très-étendue, ne fit pas un corps à part, quoique leur nom ſignifiât *ſéparés*; point de collége, de lieu d'aſſemblée, de dignité attachée à leur ordre, de règle commune, rien en un mot qui déſignât une ſociété particulière. Ils avaient un très-grand crédit; mais c'était comme en Angleterre, où tantôt les wighs & tantôt les toris dominèrent, ſans qu'il y eût un corps de toris & de wighs.

Ces phariſiens ajoutaient à la loi du Pentateuque la tradition

orale, & par-là ils acquirent la réputation de savans. C'est sur cette tradition orale qu'ils admettaient la métempsycose; & c'est sur cette doctrine de la métempsycose qu'ils établirent que les esprits malins, les ames des diables, pouvaient entrer dans le corps des hommes. Toutes les maladies inconnues (& quelle maladie, au fond, ne l'est pas?) leur parurent des possessions de démons. Ils se vantèrent de chasser ces diables avec des exorcismes & une racine nommée Barath. L'un d'eux forgea un livre intitulé la Clavicule de Salomon, qui renfermait ces secrets. On peut juger si leur pouvoir de chasser les diables, pouvoir dont Jesus-Christ lui-même convient dans l'Evangile de St. Matthieu, augmenta leur crédit. On les révérait comme les interprètes de la loi; on s'empressait de s'initier à leurs mystères. Ils enseignaient la résurrection & le royaume des cieux.

Nos Evangiles nous apprennent avec quelle véhémence Jesus-Christ se déclara contr'eux (1). Il les appellait hypocrites, sépulcres blanchis, race de vipères. Ces paroles ne s'adressaient pas à tous. Tous n'étaient pas sépulcres & vipères. Il n'y a guère eu de société dont tous les membres fussent méchans. Mais plusieurs pharisiens l'étaient évidemment, puisqu'ils trompaient le peuple, qu'ils voulaient gouverner.

THÉRAPEUTES.

LEs thérapeutes étaient une vraie société, semblable à celle des esséniens, établie en Egypte au midi du lac Mœris. On connaît le beau portrait que fait d'eux le Juif Philon, leur compatriote. Il n'est pas étonnant qu'après toutes les querelles, souvent sanglantes, que les Juifs transplantés en Egypte eurent avec les Alexandrins leurs rivaux dans le commerce, il y en eût plusieurs qui se retirassent loin des troubles du monde, & qui

---

(1) St. Matthieu, chap. 23.

embrassassent une vie solitaire & contemplative. Chacun avait sa cellule & son oratoire. Ils s'assemblaient le jour du sabbat dans un un oratoire commun, dans lequel ils célébraient leurs quatre grandes fêtes, les hommes d'un côté & les femmes de l'autre, séparés par un petit mur. Leur vie était à la vérité inutile au monde, mais si pure, si édifiante, qu'Eusèbe, dans son Histoire, les a pris pour des moines chrétiens, attendu qu'en effet plusieurs moines les imitèrent ensuite en Egypte. Ce qui contribua encore à tromper Eusèbe, c'est que les retraites des thérapeutes s'appellaient monastères. Les équivoques & les ressemblances de nom ont été la source de mille erreurs.

Une méprise encore plus singulière a été de croire les thérapeutes descendans des anciens disciples de Pythagore, parce qu'ils gardaient la même abstinence, le même silence, la même aversion pour les plaisirs.

Enfin on prétendit que Pythagore, ayant voyagé dans la Judée, & s'étant fait essénien, alla fonder les thérapeutes en Egypte. Ce n'est pas tout : étant retourné à Samos, il s'y fit carme ; du moins les carmes en ont été long-tems convaincus. Ils ont soutenu en 1682 des thèses publiques à Béziers, dans lesquelles ils prouvèrent, contre tout argumentant, que Pythagore étoit un moine de leur ordre (1).

DES HÉRODIENS.

IL y eut une secte d'hérodiens. On dispute si elle commença du tems de ce barbare Hérode surnommé le Grand, ou du tems d'Hérode Second. Mais quelle que soit l'époque de cette institution, elle prouve qu'Hérode avait un parti considérable, malgré ses cruautés. Le peuple fut plus frappé de sa magni-

---

(1) Voyez Basnage, hist. des Juifs, liv. 3, chap. 7.

ficènce, qu'indigné de ses barbaries. Ses grands monumens, & sur-tout le temple, parlaient aux yeux, & faisaient oublier ses fureurs. Ce nom de grand qu'on lui donna, & qui est toujours prodigué d'abord par la populace, atteste assez qu'il subjugua l'esprit du public, en étant abhorré des grands & des sages. C'est ainsi qu'est fait le vulgaire. On avait été en paix sous son règne; il avait bâti un temple plus beau que celui de Salomon; & ce temple, selon les Juifs, devait un jour être celui de l'univers. Voilà pourquoi ils l'appellèrent messie. Nous avons vu que c'était un nom qu'ils prodiguaient à quiconque leur avait fait du bien. Ainsi, tandis que la plupart des pharisiens célébraient le jour de sa mort comme un jour de délivrance, les hérodiens fêtaient son avénement au trône, comme l'époque de la félicité publique. Cette secte, qui reconnut Hérode pour un bienfaicteur, pour un messie, dura jusqu'à la destruction de Jérusalem, mais en s'affaiblissant de jour en jour. Les Juifs de Rome, pour lesquels il avait obtenu de grands privilèges, avaient une fête en son honneur. Perse en parle dans ses satires; *Herodis venêre dies.* A quoi sert donc la vertu, si l'on voit tant de méchans honorés?





DES AUTRES SECTES, ET

DES SAMARITAINS.

LES caraïtes étaient encore une grande secte des Juifs. Ils se sont perpétués au fond de la Pologne, où ils exercent le métier de courtiers, & croient expliquer l'ancien Testament. Les rabanites, leurs adversaires, les combattent par la tradition.

Un Judas éleva une autre secte du tems de Pilate. Ces judaïtes regardaient comme un grand péché d'obéir aux Romains: ils excitèrent une sédition furieuse contre ce Pilate, dans laquelle il y eut beaucoup de sang répandu. Ces fanatiques furent même une des causes de la mort de Jesus-Christ; car Pilate, ne voulant pas exciter parmi eux une sédition nouvelle, aima mieux faire supplicier Jesus que d'irriter des esprits si farouches.

Outre ces sectes principales, il y en avait beaucoup d'obscures formées par des enthousiastes de la lie du peuple: des gorthéniens, des masbothées, des baptistes, des génistes, des méristes, dont les noms seuls sont à peine connus. C'est ainsi que nous avons eu des gomaristes, des arminiens, des vœtiens, des jansénistes, des molinistes, des thomistes, des piétistes, des quiétistes, des moraves, des millenaires, des convulsionnaires, &c. dont les noms se précipiteront dans un éternel oubli.

Il n'en fut pas ainsi des Samaritains, qui formaient une nation très-différente de celle de Jérusalem. Nous avons vu que les Israélites qui habitaient la province de Samarie ayant été en-

levés par Salmanazar, son successeur Assaradon envoya d'autres colonies à leur place. Ces colonies embrassèrent une partie de la religion juive. & rejetèrent l'autre : ils ne voulurent point surtout aller sacrifier dans Jérusalem, ni y porter leur argent. Ainsi les Juifs furent toujours leurs ennemis, & le sont encore ; leur division a survécu à leur patrie. La capitale des Samaritains est Sichem, à dix de nos lieues de Jérusalem. Le voisinage fut une raison de plus, pour ces deux peuples, de se haïr.

Quoique les Samaritains aient eu chez eux des prophètes, ils n'en admettent aucun parmi leurs livres sacrés, & se contentent de leur Pentateuque. Ils ont les mêmes quatre grandes fêtes que les autres Juifs, la même circoncision ; d'ailleurs très-pauvres & très-misérables, & réduits à un petit nombre sous le gouvernement turc, qui n'est pas encourageant.

Toutes ces sectes furent contenues par l'autorité d'Hérode ; & tout se taisait dans l'empire romain devant la puissance suprême d'Auguste.

Hérode avait déclaré par son testament Archelaüs, l'un de ses fils, son successeur, sous le bon plaisir de l'empereur. Il fallut qu'Archelaüs allât à Rome faire confirmer le testament de son père. Mais avant qu'il fît ce voyage, les Juifs, qui ne l'aimaient pas, chassèrent ses officiers de leur temple à coups de pierres pendant leur fête de pâques. Les officiers & les soldats s'armèrent ; environ trois mille séditieux furent tués aux portes du temple. Archelaüs partit, s'embarqua au port de Césarée, bâtie par son père, & alla se jeter aux genoux d'Auguste. Antipas son frère fit le même voyage, de son côté, pour lui disputer la couronne. C'était pendant l'enfance de Jesus-Christ. Varus était depuis long-tems gouverneur de Syrie ; il avait envoyé Sabinus à Jérusalem avec une légion ; cette légion fut attaquée par les séditieux aux portes du temple. Les Romains renversèrent & brûlèrent les portiques magnifiques de cet édifice, destiné à être toujours la proie des flammes. Tout le pays fut en armes, &

rempli

rempli de brigands. Varus fut obligé d'accourir lui-même avec des forces supérieures, & de punir les rebelles.

Pendant que Varus pacifiait la Judée, Hérode Archelaüs & son frère Hérode Antipas plaidaient leur cause aux pieds d'Auguste. Ils la perdirent tous deux; aucun ne fut roi. L'empereur donna Jérusalem & Samarie à Archelaüs; il ne lui accorda que le titre d'ethnarque, & lui promit de le faire roi s'il s'en rendait digne. Hérode Antipas obtint la Galilée, & quelques terres au-delà du Jourdain. Un troisième Hérode leur frère, surnommé Philippe, eut les montagnes de la Trachonite, & le pays stérile de la Bathanée.

Josephe, qui ne perd pas une occasion de vanter son pays, dit que le revenu d'Archelaüs fut de quatre cents talens, celui d'Hérode Antipas de deux cents, & le troisième de cent. Ainsi tout le royaume aurait valu sept cents talents, quatre millions cent mille livres de net, après avoir payé le tribut à l'empereur. Toute la Judée ne vaut pas cinq cent mille livres aux Turcs; il y a loin delà aux vingt-cinq milliars de David & de Salomon.

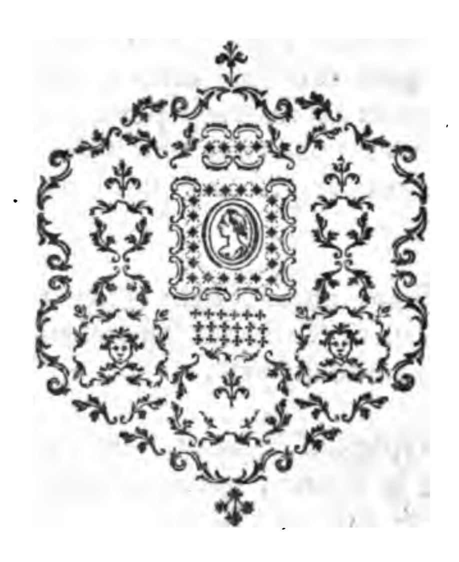
Auguste, neuf ans après, exila l'ethnarque Archelaüs à Vienne dans les Gaules, & réduisit son état en province romaine sous le gouvernement de la Syrie.

Après la mort d'Auguste, il parut, sous l'empire de Tibère, un petit-fils d'Hérode le Grand, qui avait pris le nom d'Agrippa. Il cherchait quelque fortune à Rome; il n'y trouva d'abord que la prison dans laquelle Tibère le fit enfermer. Caligula lui donna la petite tétrarchie d'Hérode Philippe son oncle, & enfin lui accorda le titre de roi. C'est lui qui fit mettre aux fers St. Pierre, & qui condamna St. Jaques le Majeur à la mort.

Nous voici donc parvenus au tems de Jesus-Christ & de l'établissement du christianisme. Dans notre profonde vénération

pour ces objets, contens d'adorer Jesus, & fuyant toute dispute, nous nous bornerons aux faits indisputables divinement consignés dans le nouveau Testament. Nous ne parlerons pas même des Evangiles nommés apocryphes, dont plusieurs ont passé chez les savans pour être plus anciens que les quatre reconnus par l'église. Nous nous en tenons à ces quatre, qui sont sacrés.

Dans ces quatre nous ne choisissons que l'historique; & nous n'en prenons que les passages les plus importans, pour tâcher d'être courts sur un sujet inépuisable.





SOMMAIRE HISTORIQUE
DES QUATRE
ÉVANGILES.

I. Βίβλος γενέσεως Ἰησοῦ Χριστοῦ, υἱοῦ Δαβὶδ, υἱοῦ Ἀβραάμ.

Biblos geneseos Jesou-Christou you Dabid, you Abraam, &c. Matth. chap. I.

Livre de la génération de Jesus-Christ, fils de David, fils d'Abraham, &c.

CETTE génération de Jesus, fils de David, a fait naître d'interminables disputes entre les doctes. Je ne parle pas des incrédules, à qui ces mots *fils de David* ont paru une affectation, & qui ont dit que si Jesus avait été réellement fils de Dieu même, il n'était pas nécessaire de le faire sortir de David ; & qu'un roi & un berger sont égaux devant la Divinité. Je parle de ceux qui ne veulent avoir que des idées nettes des faits, & c'est ce que nous allons exposer.

II. Πᾶσαι οὖν αἱ γενεαὶ ἀπὸ Ἀβραὰμ ἕως Δαβὶδ, γενεαὶ δεκατέσσαρες.

Pasai oun ai geneai apo Abraam eos Dabid geneai dekatessares, &c. Matth. ch. I, v. 17.

Toutes les générations d'Abraham à David sont quatorze, &c.

L'auteur en compte encore quatorze de David à la transportation en Babylonie, & quatorze encore de la transportation à Jesus : ainsi il suppose quarante-deux générations d'Abraham à David en deux mille ans ; mais, en comptant après lui exactement, on n'en trouve que quarante & une.

La controverse la plus forte est ici entre St. Matthieu & St. Luc. Le premier fait naître Jesus-Christ par Joseph, fils de Jacob, fils de Mathan, fils d'Eliud, &c......... Le second lui donne pour père Joseph, fils d'Héli, fils de Mathat, fils de Lévi, fils de Janna, &c........ De sorte qu'un homme, peu au fait, serait tenté de croire que ce n'est pas le même Joseph dont il est question.

Il y a une difficulté non moins embarrassante. Luc compte treize générations, de plus que Matthieu, de Joseph à Abraham; & ces générations sont encore différentes.

Ce n'est pas tout. Quand ils s'accordent tous deux, c'est alors que l'embarras devient plus grand. Il se trouve qu'ils n'ont point fait la généalogie de Jesus, mais celle de Joseph, qui n'est point son père.

Pour concilier ces contradictions apparentes, voyez Abadie, Calmet, Houteville, Thoinart.

III. Μνηστευθείσης γὰρ τῆς μητρὸς αὐτοῦ Μαρίας τῷ Ἰωσὴφ, πρὶν ἢ συνελθεῖν αὐτοὺς, εὑρέθη ἐν γαστρὶ ἔχουσα ἐκ Πνεύματος ἁγίου.

Mnesteutheisès gar tès métros autou Marias to Joseph, prin e syneldein autous évrédé en gastri ekousa ek pneumatos agiou. Matth. chap. I, v. 18.

Marie, la mère de Jesus, étant fiancée, avant de se conjoindre avec Joseph, fut trouvée portant dans son ventre, par le saint souffle (le Saint-Esprit)

Or l'auteur sacré n'ayant point encore parlé du Saint-Esprit, on a prétendu qu'il y avait là quelque chose d'oublié.

L'auteur du commentaire imparfait sur St. Matthieu, dit que Joseph ayant fait de violens reproches à sa femme, elle lui répondit : en vérité, je ne sais q[illegible]n'a fait cet enfant.

On voit, dans l'Evangile de St. Jacques, que, sur la plainte de

Joſeph contre ſa femme, le grand-prêtre fit boire à tous deux des eaux de jalouſie ; & que leur ventre n'ayant point crevé, Joſeph reprit ſon épouſe.

Nous n'entrons point ici dans le myſtère de l'incarnation de Dieu : nous révérons trop les myſtères pour en parler.

IV. Οὐκ ἐγίνωσκεν αὐτὴν, ἕως οὗ ἔτεκε τὸν υἱὸν αὐτῆς τὸν πρωτότοκον.

Ouk eginosken auten eos ou eteke ton yon autès ton prototokon. Matth. chap. I, v. 25.

Et il n'approcha pas d'elle juſqu'à ce qu'elle enfanta ſon premier-né.

C'eſt ce qui a fait croire à pluſieurs chrétiens, déclarés hérétiques, que Marie eut enſuite d'autres enfans, qui ſont même nommés dans l'Evangile frères de Jeſus-Chriſt.

V. Ἰδοὺ, μάγοι ἀπὸ ἀνατολῶν παρεγένοντο

Idou, magoi apo anatolon paregenonto, &c....... Matth. chap. II, v. 1.

Voilà que des mages arrivèrent d'Orient, &c.

Anatolé ſignifiait l'Orient. Voilà pourquoi les Grecs nommèrent l'Aſie Anatolie. Nous devons remarquer, à cette occaſion, que la plupart des auteurs & des imprimeurs ont grand tort d'imprimer preſque toujours *la Natolie*, au lieu d'*Anatolie*.

Ce qu'il faut remarquer davantage, c'eſt l'arrivée de ces trois mages, qu'on a transformés en trois rois. L'auteur dit que l'enfant étant né du tems du roi Hérode, les mages arrivèrent un mois après, & demandèrent : où eſt le nouveau-né, roi des Juifs ? car nous avons vu ſon étoile dans l'Anatolie, &c.

Toute cette aventure des trois rois mages, ou des trois rois, a beaucoup occupé les critiques. On a recherché quelle était

cette étoile ; pourquoi il n'y eut que ces trois mages qui la virent ; pourquoi ils prirent un enfant, né dans l'étable d'une taverne, pour le roi des Juifs ; comment Hérode, âgé de soixante & dix ans, & qui avait autant d'expérience que de bon sens, put croire une si étrange nouvelle. On a fait sur tout cela beaucoup d'hypothèses. Des commentateurs ont dit que la chose avait été prédite par Zoroastre. On trouve dans Origène que l'étoile s'arrêta sur la tête de l'enfant Jesus. La commune opinion fut que l'étoile se jeta dans un puits ; & on prétend que ce puits est encore montré aux pélerins, qui ne sont pas astronomes. Ils devraient descendre dans ce puits ; car la vérité y est.

Ces discussions occupent les savans. Il n'y a point de dispute sur la morale ; elle est à la portée des esprits les plus simples.

Il est étrange que la commémoration des trois rois & des trois mages soit parmi les catholiques un objet de culte & de dérision tout ensemble, & qu'on ne connaisse guère ce miracle que par le gâteau de la fève, & par les chansons comiques qu'on fait tous les ans sur la mère & l'enfant, sur Joseph, sur le bœuf & l'âne, & sur les trois rois.

VI. Ἰδοὺ, ἄγγελος κυρίου φαίνεται κατ' ὄναρ τῷ Ἰωσὴφ, λέγων : Ἐγερθεὶς παράλαβε τὸ παιδίον καὶ τὴν μητέρα αὐτοῦ, καὶ φεῦγε εἰς Αἴγυπτον.

Idou Angelos kyriou fainetai kat onar to Joseph, legon : egerdeis paralabe to paidion kai ten mêtéra autou, kai feuge eis Aigypton. Matth. chap. II, v. 13.

Voilà que l'ange du Seigneur apparut à Joseph pendant son sommeil, disant : éveille-toi, prends l'enfant & sa mère, & fuis en Egypte.

Ce qui a le plus embarrassé les commentateurs, c'est que ni St. Jean, ni Marc, ni Luc, qui a écrit si tard & qui dit avoir tout écrit diligemment & par ordre, non seulement ne parlent point de cette fuite en Egypte, mais que Luc dit expressément

le contraire. Car, après avoir montré la multitude d'anges qui apparut aux bergers dans Bethléem, & dont St. Luc ne dit rien, & après avoir négligé le voyage & les présens des trois rois, dont St. Matthieu parle, il dit positivement que Marie alla se purifier au temple, & qu'elle s'en retourna en Galilée, à Nazareth, avec son mari & son fils.

Ainsi Luc paraît contraire à Matthieu dans les circonstances qui accompagnent la naissance de Jesus, dans sa généalogie, dans la visite des mages, dans la fuite en Egypte.

Les interprètes concilient aisément ces prétendues contradictions, en remarquant que les différens rapports ne sont pas toujours contraires; qu'un historien peut raconter un fait, & un second historien un autre fait, sans que ces faits se détruisent.

VII. Καὶ ἀποστείλας ἀνεῖλε πάντας τοὺς παῖδας τοὺς ἐν Βηθλεέμ.

Kai aposteilas aneile pantas tous paidas tous en Bethleem, &c. Matth. chap. II, v. 16.

Et ayant dépêché des apôtres (des envoyés), il fit tuer tous les enfans de Bethléem, &c.

Les critiques ne cessent de s'étonner que les autres évangélistes se taisent sur un fait si extraordinaire, sur une cruauté si inouie, dont il n'est aucun exemple chez aucun peuple. Ils disent que plus ce massacre est affreux, plus les évangélistes en devraient parler. Ils ne conçoivent pas comment un prince, honoré du nom de Grand, un roi favori d'Auguste, ait été assez imbécille pour croire, à soixante & dix ans, qu'il était né dans une étable un enfant de la populace, lequel était roi des Juifs, & qui allait le détrôner. Il ne paraît pas moins incroyable aux critiques, que cet Hérode ait été en même tems assez follement barbare pour faire tuer tous les enfans du pays.

Cependant l'ancienne lithurgie grecque compte quatorze mille enfans d'égorgés. C'est beaucoup. Les critiques ajoutent

que Flavien Josephe, historien qui entre dans tous les détails de la vie d'Hérode, Flavien Josephe parent de Mariamne, aurait parlé de cette aventure horrible, si elle avait été vraie, ou seulement vraisemblable.

On répond que le témoignage de St. Matthieu suffit : il affirme, & les autres ne nient pas, ils omettent. Personne n'a contredit le rapport de St. Matthieu. On allègue même le témoignage de Macrobe, qui vécut, à la vérité, plus de quatre cents ans après, mais qui dit qu'Hérode fit tuer plusieurs enfans, avec son propre fils. Macrobe confond les tems : Hérode fit mourir son fils Antipater avant le tems où l'on place le massacre des innocens. Mais enfin il parle d'enfans tués : on peut dire qu'il entend les enfans massacrés sous Hérode dans la sédition excitée par un maître d'école ; sédition rapportée dans Josephe. Quoi qu'il en soit, le témoignage de Macrobe n'est pas comparable à celui de St. Matthieu.

VIII. Καὶ ἐλθὼν κατῴκησεν εἰς πόλιν λεγομένην Ναζαρέτ· ὅπως πληρωθῇ τὸ ῥηθὲν διὰ τῶν προφητῶν, ὅτι Ναζωραῖος κληθήσεται.

Kai eldon cadokézen eis polin legomenen Nazareth ; opos plérothé to rethen dia ton proféton, oti Nazoraios klédésetai. Matth. chap. II, v. 23.

Et quand il fut venu, il habita dans une ville qui s'appelle Nazareth ; afin que s'accomplît ce qui a été prédit par les prophètes : on l'appellera Nazaréen.

Les critiques se récrient sur ce verset. Ils attestent tous les prophètes juifs, dont aucun n'a dit que le messie serait appellé Nazaréen. Ils prennent occasion de cette fausseté prétendue, pour insinuer que l'auteur de l'Evangile selon St. Matthieu a été un chrétien du commencement de notre second siècle, qui a voulu trouver toutes les actions de Jesus prédites dans l'ancien Testament. Ils croient en voir la preuve dans le soin même que prend l'évangéliste de dire que le massacre des enfans est prédit dans Jérémie par ces paroles : *une voix, une grande plainte,*

un

un grand hurlement, s'est entendu dans Rama; Rachel, pleurant ses fils, n'a pas voulu être consolée, parce qu'ils ne sont plus.

Ces paroles de Jérémie regardent visiblement les tribus de Juda & de Benjamin, menées captives à Babylone. Rachel n'a rien de commun avec Hérode; Rama, rien de commun avec Bethléem. Ce n'est, disent-ils, qu'une comparaison que fait l'auteur entre d'anciennes cruautés exercées par les Babyloniens, & les barbaries qu'on suppose à Hérode. Ils osent prétendre qu'il en est de même quand l'auteur, au premier chapitre, fait parler aussi l'ange à Joseph pendant son sommeil. Tout cela s'est fait pour accomplir ce que le Seigneur a dit par le prophète, disant : *voilà qu'une fille ou femme sera grosse; elle enfantera un fils, dont le nom sera Emmanuel, ainsi interprété : Avec nous le Seigneur.*

Ils soutiennent que cette aventure d'Isaïe, qui fit un enfant à sa femme, ne peut avoir le moindre rapport avec la naissance de Jesus; que ni le fils d'Isaïe, ni le fils de Marie, n'eurent nom Emmanuel; que le fils du prophète s'appella *Maher saal asbas*, partagez vîte les dépouilles; que le butin & les dépouilles ne peuvent être comparés, par les illusions même les plus fortes, à Jesus-Christ qui a prêché dans Kapernaüm; qu'enfin cette application continuelle à détourner le sens des anciens livres juifs est un artifice grossier. C'est ainsi que s'explique une foule d'auteurs nouveaux, qui tous ont marché sur les traces du fameux rabbin Maimonide, & sur-tout du rabbin Isaac, lequel écrivit son *Rempart de la foi*, au commencement du seizième siècle, dans la Mauritanie, imprimé depuis dans le recueil de Wagenzeil.

S'il ne s'agissait ici que de disputes entre des scholiastes sur quelque auteur profane, comme Ciceron ou Virgile, il serait permis de prendre le parti qui paraîtrait le plus vraisemblable à la faible raison humaine; mais c'est un livre sacré; c'est le fondement de notre religion : notre seul parti est d'adorer & de nous taire.

IX. Βαπτισθεὶς ὁ Ἰησοῦς ἀνέβη εὐθὺς ἀπὸ τοῦ ὕδατος. Καὶ ἰδοὺ, ἀνεῴχθησαν αὐτῷ οἱ οὐρανοὶ, καὶ εἶδε τὸ Πνεῦμα τοῦ Θεοῦ καταβαῖνον ὡσεὶ περιστερὰν καὶ ἐρχόμενον ἐπ' αὐτόν.

Baptiſdeis o Iéſous anébé apo tou ydatos ; Kai idou aneokthéſan auto oi auranoi ; Kai eide to pneuma tou theou Katabainon oſei periſteran , Kai erkômenon ep auton , &c. Matth. chap. III, v. 16.

Et Jeſus baptiſé ſortit auſſi-tôt de l'eau ; voilà que les cieux lui furent ouverts, & qu'il vit le ſouffle de Dieu deſcendant comme une colombe, & venant ſur lui.

C'eſt lorſque Jeſus fut baptiſé par Jean dans le Jourdain, ſelon les anciennes coutumes judaïques, qui avaient établi le baptême de juſtice & celui des proſélytes. Cette coutume était priſe des Indiens ; les Egyptiens l'avaient adoptée.

Non ſeulement le ciel s'ouvrit pour Jeſus ; non ſeulement le ſouffle de Dieu deſcendit en colombe ; mais on entendit une voix du ciel diſant : *celui-ci eſt mon fils chéri , en qui je me repoſe.*

Les incrédules objectent que, ſi en effet les cieux s'étaient ouverts, ſi un pigeon était deſcendu du ciel ſur la tête de Jeſus, ſi une voix céleſte avait crié : *celui-ci eſt mon fils chéri ;* un tel prodige aurait ému toute la Judée ; la nation aurait été ſaiſie d'étonnement, de reſpect & de crainte ; on eût regardé Jeſus comme un Dieu.

On répond à cette objection, que les cœurs des Juifs étaient endurcis ; & qu'un miracle encore plus grand fut que le Seigneur les aveugla au point qu'ils ne virent pas les prodiges qu'il opérait continuellement à leurs yeux.

X. Πάλιν παραλαμβάνει αὐτὸν ὁ Διάβολος εἰς ὄρος ὑψηλὸν λίαν.

Palin paralambanei auton o Diabolos eis oros ypſelon lian , &c. Matth. chap. IV, v. 8.

Derechef le diable emporta Jeſus ſur une montagne fort haute, &c......

Jesus-Christ, ayant été baptisé, est d'abord emporté par le Knatbul dans un désert. Il y reste quarante jours & quarante nuits sans manger; & le diable lui propose de changer les pierres en pain. Ensuite il le transporte sur le pinacle, les acrotères du temple; & il l'invite à se jeter en bas. Puis il le porte au sommet d'une montagne dont on découvre tous les royaumes de la terre : je te les donnerai tous, dit-il, si tu te prosternes devant moi, & si tu m'adores.

Jamais les incrédules n'ont laissé plus éclater leur mécontentement que sur ces trois entreprises du diable, qui s'empare de Dieu même, & qui veut se faire adorer par lui. Nous ne répèterons point les innombrables écrits dans lesquels ils frémissent de surprise & d'indignation. Le comte de Boulainvilliers & le lord Bolingbroke ont dit *qu'il n'y a point de pays en Europe où la justice ne condamnât un homme qui viendrait nous débiter pour la première fois de pareilles histoires de Dieu & du diable; & que, par une démence inconcevable, nous condamnons cruellement ceux qui, pénétrés pour Dieu de respect & d'amour, ne peuvent croire que le diable l'ait emporté.*

Ils supposent encore que cette histoire est aussi absurde que blasphématoire, & qu'il est trop ridicule d'imaginer une montagne dont on puisse voir tous les royaumes de la terre.

Nous répondons que ce n'est pas à nous de juger de ce que Dieu peut permettre au diable, qui est son ennemi & le nôtre. *Qui n'est effrayé au seul récit de ce transport?* (dit le révérend père Calmet) *& à quoi les plus justes ne seraient-ils pas exposés de la part de cet ennemi du genre humain, si Dieu ne mettait des bornes à sa puissance & à son envie de nous nuire?*

XI. Πᾶς ἄνθρωπος πρῶτον τὸν καλὸν οἶνον τίθησι, καὶ ὅταν μεθυσθῶσι, τότε τὸν ἐλάσσω,

Pas anthropos proton ton kalon oinon tidesi, kai otan methusthosi, tote ton elasso, &c. Jean, chap. II, v. 10.

Tout homme donne d'abord de bon vin dans un repas; & ensuite, quand les convives sont échauffés, il sert le plus mauvais.

Nous entremêlons ici St. Jean avec St. Matthieu, afin de ranger de ſuite les principaux miracles. C'eſt ici le miracle de l'eau changée en vin, dont St. Jean ſeul parle, & que les autres évangéliſtes omettent. Les critiques ſe ſont trop égayés ſur ce miracle. Ils trouvent mauvais que Jeſus rebute d'abord ſa mère lorſqu'elle lui demande du vin pour les gens de la noce; qu'il lui diſe : *Femme, qu'y a-t-il entre toi & moi?* & que le moment d'après il faſſe le prodige demandé. Ils lui reprochent de changer l'eau en vin pour des gens déjà ivres, *methuſthoſi.* Ils diſent que tout cela eſt incompatible avec l'eſſence ſuprême & univerſelle, avec le Dieu éternel & inviſible, créateur de tous les Etres.

Mais ils ne ſongent pas que ce Dieu s'eſt fait homme, & a daigné converſer avec les hommes. Ils ne ſongent que les dieux mêmes de la fable, s'il eſt permis de les citer, en firent autant chez Philémon & Baucis long-tems auparavant; ils remplirent de vin la cruche de ces bonnes gens. On ne conçoit pas, après cela, comment Mahomet, qui reconnaît Jéſus pour un prophète, a pu défendre le vin.

XII. Οἱ δὲ δαίμονες παρεκάλουν αὐτόν, λέγοντες: Εἰ ἐκβάλλεις ἡμᾶς, ἐπίτρεψον ἡμῖν ἀπελθεῖν εἰς τὴν ἀγέλην τῶν χοίρων. Καὶ εἶπεν αὐτοῖς. ὑπάγετε.

Oi de daimones parecaloun auton, legontes: ei ekballeis émas epitrepſon émin apeldein eis ten agelen ton koiron, kai eipen autois, ypagete. Matth. chap. VIII, v. 31.

Et les diables le prièrent, diſant : ſi tu nous chaſſes, laiſſe-nous aller dans le corps de ces cochons; & il leur dit : allez, &c.

Il s'agit de l'aventure de ces deux diables; dont Jeſus-Chriſt daigna délivrer deux poſſédés au bord du lac de Tibériade, que les Juifs appellaient la mer. Ces mélancoliques, agités de convulſions, paſſaient alors chez tous les peuples pour être perſécutés par des génies malfaiſans. On les excluait de toute ſociété, comme des enragés; & cela même redoublait leur maladie.

St. Marc & St. Luc ne ſpécifient ici qu'un ſeul poſſédé, & St. Matthieu en poſe deux.

La grande queſtion a été de ſavoir comment il ſe trouvait un grand troupeau de cochons dans un pays qui les avait en horreur, dont il était abominable de manger, & dont l'aſpect même était une ſouillure. St. Marc dit qu'ils étaient au nombre de deux mille. Si ce troupeau allait à Tyr pour la ſalaiſon des viandes ſur les vaiſſeaux, la perte était immenſe pour les marchands qui les faiſaient conduire. Il ne paraît pas aux critiques qu'il fût juſte de ruiner ainſi ces marchands. Mais ce n'eſt pas à l'homme à juger les jugemens de Dieu.

Ils font encore des difficultés ſur la contradiction entre St. Matthieu & le texte de Marc & de Luc; & ſur-tout ſur la prétendue impoſſibilité qu'un ou deux diables entrent dans le corps de deux mille cochons à la fois.

St. Marc prévient cette objection. Car, ſelon lui, Jeſus demande au diable comment il ſe nomme; & le diable lui répond : je m'appelle Légion.

D'ailleurs, il ne faut pas chercher à comprendre comment un miracle a pu s'opérer. Si on le comprenait, il ne ſerait plus miracle.

XIII. Καὶ ἐλθὼν ἐπ' αὐτῷ, οὐδὲν εὗρεν εἰ μὴ φύλλα· οὐ γὰρ ἦν καιρὸς σύκων.

Kai eldon ep auten, ouden evren ei mè fulla, ou gar en kairos ſykon. Marc. chap. XI, v. 13.

Et quand il vint au figuier, il n'y trouva que des feuilles : car ce n'était pas le tems des figues.

Les critiques s'élèvent avec violence contre le miracle que fait Jeſus en ſéchant le figuier qui ne portait pas des figues avant la ſaiſon. Diſpenſons-nous de rapporter les railleries de Woolſton & du curé Meſlier; & contentons-nous de dire, avec les

ſages commentateurs, que ſans doute Jeſus déſignait par-là ceux qui ne devaient jamais porter des fruits de pénitence.

XIV. Καὶ ἔϛαι σημεῖα ἐν ἡλίῳ. —— Καὶ τότε ὄψονται τὸν υἱὸν τοῦ ἀνθρώπου ἐρχόμενον ἐν νεφέλῃ μετὰ δυνάμεως καὶ δόξης πολλῆς.

Kai eſtai ſémeia en elio. —— *Kai tote opſontai ton yon tou anthropou erkomenon en nephelé meta dunameos kai doxès pollès*, &c. Luc chap. XXI, v. 25—32.

Il y aura des ſignes dans le ſoleil, & dans la lune, & dans les aſtres. Et ils verront alors le fils de l'homme venant dans une nuée avec grande majeſté & gloire —— Quand vous verrez ces choſes, connaiſſez que le royaume de Dieu eſt proche. Je vous dis en vérité : cette génération ne paſſera pas que tout cela ne s'accompliſſe.

Cette prédiction, qui ne s'eſt pas accomplie encore, a été un grand ſcandale aux critiques. Ils ont crié que c'était prédire la fin du monde, le jugement dernier, & Jeſus venant dans les nuées prononcer ſes arrêts ſur le genre humain, qui devait périr avec le globe entier ſous le règne de Tibère. Les apôtres ont été ſi perſuadés de cette prédiction, que St. Paul dit expreſſément, dans ſon épître aux Theſſaloniciens : *nous qui vivons & qui vous parlons, nous ſerons emportés dans les nuées pour aller au-devant du Seigneur au milieu de l'air.*

St. Pierre, dans ſa première épître : dit, en ces propres mots : *l'Evangile a été prêché aux morts ; la fin du monde approche.*

St. Jude dit : *voilà le Seigneur, avec des milliers de ſaints, pour juger les hommes.*

Cette idée de la fin du monde, d'une nouvelle terre, & de nouveaux cieux, fut tellement enracinée dans la tête des premiers chrétiens, qu'ils aſſurèrent que la nouvelle Jéruſalem était déjà deſcendue du ciel pendant quarante nuits, & qu'enfin Tertullien la vit lui-même. Enfin on fit des vers grecs acroſ-

tiches, imputés à une Sibylle, dans lesquels la Jérusalem nouvelle était prédite.

C'est là ce qui a tant enhardi les critiques & les incrédules : il n'ont jamais voulu comprendre le véritable sens caché de Jesus-Christ & des apôtres ; & ils ont pris à la lettre ce qui n'est qu'une figure. Il est vrai qu'il y eut dans ces premiers siècles de notre église une infinité de fraudes pieuses ; mais elles n'ont fait aucun tort aux vérités pieuses qui nous ont été annoncées.

XV. Αμὴν ἀμὴν λέγω ὑμῖν, ἐὰν μὴ ὁ κόκκος τοῦ σίτου πεσὼν εἰς τὴν γῆν ἀποθάνῃ, αὐτὸς μόνος μένει. ἐὰν δὲ ἀποθάνῃ, πολὺν καρπὸν φέρει.

Amen, amen, lego ymin, ean mé o kokkos tou sitou peson eis ten gen apodané, autos monos menei : ean de apodane, polun carpon ferei. Jean, chap. XII, v. 24.

En vérité, en vérité, je vous dis : si le grain de froment jeté dans la terre ne meurt, il reste inutile ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits.

Les critiques prétendent que Jesus & tous ses disciples ont toujours ignoré la manière dont toutes les semences germent dans la terre. Ils ne peuvent souffrir que celui qui est venu enseigner les autres ne sache pas ce que les enfans savent aujourd'hui. Ils méprisent sa doctrine, parce qu'il se conformait à l'erreur, alors universelle, que les graines doivent pourrir en terre pour lever ; & ils soutiennent que Dieu ne peut être venu parmi nous pour débiter des absurdités reconnues. Mais on a déjà remarqué que Jesus n'a pas prétendu nous enseigner la physique. Tout l'ancien Testament se conforme à l'ignorance & à la grossiéreté du peuple pour lequel il fut fait. Les serpens y sont les plus subtils des animaux ; on les enchante par la musique ; on explique les songes ; on chasse les diables avec de la fumée ; les ombres apparaissent ; l'atmosphère a des cataractes, &c... L'auteur sacré suit en tout les préjugés vulgaires ; il ne prétend point enseigner la philosophie. Il en est de même de Jesus.

Mais, disent les critiques, si Jesus ne voulait pas apprendre aux hommes les vérités physiques, il ne devait pas au moins confirmer les hommes dans leurs erreurs; il n'avait qu'à n'en point parler : un homme divin ne doit tromper personne, même dans les choses les plus inutiles. La question alors se réduit à savoir ce que Jesus devait dire & taire. Ce n'est pas certainement à nous d'en décider. Et nous taire est notre devoir.

XVI. Αὕτη δέ ἐστιν ἡ αἰώνιος ζωὴ, ἵνα γινώσκωσί σε τὸν μόνον ἀληθινὸν Θεὸν, καὶ ὃν ἀπέστειλας Ἰησοῦν Χριστόν.

Aute de estin è aionios zoé, ina ginoscosi se ton monon aléthinon théon, kai on apesteilas Jeson Christon. Jean, chap. XVII, v. 3.

La vie éternelle est de connaître le seul vrai Dieu & son Apôtre Jesus-Christ.

Selon la loi que nous nous sommes faite de ne parler que de l'historique, nous dirons que c'est là un des principaux passages qui produisirent les fameuses disputes entre les Arius, les Eusèbe & les Athanase : disputes qui divisent encore sourdement la savante Angleterre & plusieurs autres pays. On prétendit que ce passage annonce manifestement l'unité de Dieu, & qu'il dit clairement que Jesus est un simple homme envoyé de Dieu. On fortifia encore ce verset par celui de St. Jean, chap. 20 : *Je monte vers mon père & votre père, vers mon Dieu & votre Dieu.* -- Et encore plus par celui-ci : *Pater autem major me est :* mon père est plus grand que moi. St. Jean, 28. -- Et cet autre encore : *Nul ne le sait que le père...* Enfin on éluda les autres passages qui présentaient un sens différent.

Les eusébiens ou ariens écrivirent beaucoup pour persuader, au bout de trois cents ans, qu'il n'était pas possible de croire Jesus consubstantiel à Dieu, après ces aveux formels de Jesus lui-même ; & l'on sait quelles guerres furent allumées par ces querelles.

Il parut que d'abord les chrétiens ne reconnurent pas Jesus

pour

pour Dieu dans le premier siècle de l'église, & que le voile qui couvrait sa divinité ne fut levé que par degrés aux faibles yeux des hommes, qui auraient pu être éblouis d'un subit éclat de lumière.

Les adorateurs de Jesus qui niaient sa divinité s'appuyèrent sur les épîtres de St. Paul. Ils avaient toujours à la bouche, & dans leurs écrits, ces épîtres aux Juifs romains, dans lesquelles il les exhorte à être bons Juifs, & leur dit expressément: le don de Dieu s'est répandu sur nous par la grace donnée à un seul homme, qui est Jesus; la mort a régné par le péché d'un seul homme; les justes règneront dans la vie par un seul homme.

Ils citaient continuellement tous ces témoignages de St. Paul: A Dieu, qui est le seul sage, honneur & gloire par Jesus. — Vous êtes à Jesus; & Jesus est à Dieu. Corinthiens, ch. 4. — Tout est assujetti à Jesus, en exceptant sans doute Dieu, qui a assujetti toutes choses. Ch. 15.

C'est ainsi que les chrétiens combattirent par des paroles, avant de combattre avec le fer & la flamme. Leurs successeurs les ont trop souvent imités. Puisse enfin une religion de douceur être mieux connue & mieux pratiquée!

XVII. Καὶ τὰ μνημεῖα ἀνεῴχθησαν, καὶ πολλὰ σώματα τῶν κεκοιμημένων ἁγίων ἠγέρθη.

Kai ta mnémeia aneokdésan, kai polla somata ton kekoiménenon agion égerdé. Matth. chap. XXVII, v. 52.

Et les tombeaux s'ouvrirent, & plusieurs corps de saints, qui dormaient, ressuscitèrent.

Le texte ajoute à ce prodige, qu'ils se promenèrent dans la ville sainte. Une foule d'incrédules a prétendu que, si tant de morts étaient ressuscités & s'étaient promenés dans Jérusalem lorsque Jesus expirait, un si terrible miracle, opéré à la vue de toute une ville, aurait fait un effet encore plus sensible & plus grand que la mort de Jesus même. Ils osent affirmer qu'il eût été

impossible de résister à un tel prodige ; que Pilate l'eût écrit à Rome ; que Josephe l'historien n'eût pas manqué d'en faire mention dans son histoire très-détaillée, toute remplie de prodiges bien moins considérables & moins intéressans ; que Philon, contemporain de Jesus, en aurait sûrement parlé ; que leur silence est une preuve de la fausseté.

La réponse est toujours que Dieu endurcissait le cœur des Juifs, comme il avait endurci le cœur de Pharaon, & comme il endurcit tous les impies, qu'aucun miracle ne peut convaincre, & qu'aucune représentation ne peut toucher.

XVIII. Καὶ σκότος ἐγένετο ἐφ' ὅλην τὴν γῆν, ἕως ὥρας ἐννάτης. Καὶ ἐσκοτίσθη ὁ ἥλιος.

Kai skotos egeneto eph olen ten gen, eoș oras ennatès. Kai eskouisdé o élios. Luc, chap. XXIII, v. 44, 45.

Et les ténèbres se répandirent sur toute la terre jusqu'à la neuvième heure ; & le soleil s'obscurcit.

Les critiques disent encore, qu'une éclipse centrale du soleil ne pouvait arriver durant la pleine lune, qui était le tems de la pâque juive. Ils ont élevé de longues disputes, & fait de grandes recherches sur la nature de ces ténèbres. On a cité les livres apocryphes de St. Denys l'aréopagite, & un passage des livres de Phlégon, rapporté par Eusèbe. Voici ce texte de Phlégon.

« Il y eut, la quatrième année de la deux cent deuxième » olympiade, la plus grande éclipse qui fût jamais : il fut nuit » à la sixième heure ; on voyait les étoiles. »

Les savans remarquèrent que le supplice de Jesus n'arriva point cette année, & que l'éclipse de Phlégon, qui n'était point centrale, arriva au mois de Novembre : ce qui ne peut, en aucune manière, s'accorder avec le supplice de Jesus, qui est de la pleine lune de Mars.

Ils remarquèrent aussi que, selon St. Jean, Jesus fut condamné

à la ſixième heure ; & que, ſelon St. Marc, il fut mis en croix à la troiſième : ce qui redoublerait encore la difficulté.

Ne nous enfonçons point dans cet abîme plus ténébreux que l'éclipſe de Phlégon. Contentons-nous d'être ſoumis de cœur & d'eſprit. Soyons perſuadés qu'une bonne œuvre vaut mieux que toute cette ſcience.

XIX. Καὶ τοῦτο εἰπὼν ἐνεφύσησε, καὶ λέγει αὐτοῖς : Λάβετε πνεῦμα ἅγιον.

Kai touto eipon enephuſèſe, kai legei autois : labete pneuma agion. Jean, chap. XX, v. 22.

Comme il eut dit cela, il ſouffla ſur eux, & leur dit : recevez le Saint-Eſprit.

Ces mots, *il ſouffla ſur eux*, ont donné lieu à bien des recherches. On prétendait, dans les anciennes théurgies, que le ſouffle était néceſſaire pour opérer, & qu'il pouvait communiquer des affections de l'ame. Cette idée même était ſi commune, que l'auteur ſacré de la Genèſe ſe ſert de ces expreſſions : *Dieu lui ſouffla un ſouffle de vie dans les narines* (ſelon l'hébreu). Iſaïe dit : le ſouffle du Seigneur a ſoufflé ſur lui. Ezéchiel dit : je ſoufflerai dans ma fureur. L'auteur de la Sageſſe dit : celui qui lui a ſoufflé l'eſprit.

Avant le tems de Conſtantin on eut la coutume de ſouffler ſur le viſage & ſur les oreilles des catéchumènes qu'on allait baptiſer ; & par ce ſouffle on faiſait paſſer dans eux l'eſprit de la grace.

Comme il n'eſt rien de ſi innocent & de ſi ſaint dont la folie des hommes n'abuſe, il arriva que ceux d'entre les mauvais chrétiens qui s'adonnaient à la prétendue théurgie, ſe firent ſouffler auſſi dans la bouche & dans les oreilles par les maîtres de l'art, & crurent recevoir ainſi l'eſprit & la puiſſance des démons ; ou plutôt ils rappellèrent les antiques cérémonies de la théurgie chaldéenne & ſyriaque. Ces cérémonies de nos prétendus ma-

giciens se perpétuèrent de siècle en siècle. De misérables insensés s'imaginèrent que d'autres fous leur avaient soufflé le diable dans la bouche. Il se trouva par-tout, jusqu'au dernier siècle, des juges assez imbécilles & assez barbares pour condamner au feu ces infortunés. On sait l'histoire du curé Gauffrédi, qui crut avoir forcé Magdelaine La Pallu à l'aimer en soufflant sur elle. On sait la fatale & méprisable aventure des religieuses de Loudun, ensorcelées par le souffle du curé Urbain Grandier. Et enfin, à la honte éternelle de la nation, le Jésuite Girard a été condamné de nos jours au feu par la moitié de ses juges, pour avoir soufflé sur La Cadière ; & on a trouvé des avocats assez imbécilles pour soutenir gravement que rien n'est plus avéré que la force du souffle d'un sorcier.

Cette opinion de la puissance du souffle venait originairement de l'idée répandue dans toute la terre, que l'ame était un petit fantôme aérien. Delà on parvint aisément jusqu'à croire qu'on pouvait verser un peu de son ame dans l'ame d'autrui. Ainsi, ce qui fut chez les vrais chrétiens un mystère sacré, était ailleurs une source d'erreurs.

XX. Λέγει αὐτῷ ὁ Ἰησοῦς : Ἐὰν αὐτὸν θέλω μένειν ἕως ἔρχομαι, τί πρός σε?

Legei auto o Iésous ; ean auton delo menein eos erkomai, ti pros se? Jean, chap. XXI, v. 22.

Jesus lui dit : si je veux que celui-ci reste jusqu'à ce que je vienne, que t'importe?

C'est ce que dit Jesus à St. Pierre après sa résurrection, quand Pierre lui demande ce que deviendra Jean. On crut que ces mots, *jusqu'à ce que je vienne*, signifiaient le second avénement de Jesus, quand il viendrait dans les nues. Mais ce second avénement étant différé, on crut que St. Jean vivrait jusqu'à la fin du monde, & qu'il paraîtrait avec Enoch & Elie, pour servir d'assesseurs au jugement dernier, & pour condamner l'antechrist.

Le profond Calmet a trouvé la raiſon de cette immortalité de St. Jean, & de ſon aſſiſtance au procès qu'on fera à l'antechriſt quand le monde finira. Voici ſes propres mots, dans ſa diſſertation ſur cet Evangile :

« Il ſemble qu'il manquerait quelque choſe dans la guerre » que le Seigneur doit faire à l'ennemi de ſon fils, s'il ne lui » oppoſait qu'Enoch & Elie. Il ne ſuffit pas qu'il y ait un prophète » d'avant la loi, & un prophète qui ait vécu ſous la loi : il en » faut un troiſième qui ait été ſous l'Evangile. »

Ainſi, ſelon ce commentateur, le monde ſera jugé par cinq juges, Dieu le père, Dieu le fils, Enoch, Elie & Jean.

Delà il conclut que Jean n'eſt point mort ; & voici les preuves qu'il en rapporte.

« Si Jean était mort, on nous dirait le tems, le genre, les » circonſtances de ſa mort. On montrerait ſes reliques : on » ſaurait le lieu de ſon tombeau. Or tout cela eſt inconnu. Il faut » donc qu'il ſoit encore en vie. En effet, on aſſure que, ſe voyant » fort avancé en âge, il ſe fit ouvrir un tombeau, où il entra tout » vivant ; & ayant congédié tous ſes diſciples, il diſparut, & » entra dans un lieu inconnu aux hommes. »

Cependant Calmet eſt du ſentiment de ceux qui penſent que St. Jean mourut & fut enterré à Ephèſe. Mais il y a encore des difficultés ſur cette dernière opinion ; car, bien qu'il fût enterré, il ne paſſa point cependant pour mort. On le voyait remuer deux fois par jour dans ſa foſſe ; & il s'élevait ſur ſon ſépulcre une eſpèce de farine. St. Ephrem, St. Jean Damaſcène, St. Grégoire de Tours, St. Thomas, l'aſſuraient.

Heureuſement, comme nous l'avons dit, ces diſputes entre les ſavans, & même entre les ſaints, ne touchent point à la morale, qui doit être uniforme d'un bout de la terre à l'autre.

Nous ne prétendons point répéter ici toutes les objections

dont la ſagacité dangereuſe des critiques élève des monceaux, toutes ces contradictions qu'ils prétendent trouver entre les évangéliſtes, toutes ces interprétations diverſes que des égliſes oppoſées les unes aux autres donnent aux mêmes paroles : à Dieu ne plaiſe que nous faſſions un recueil de diſputes ! Jeſus a dit à toutes les ſectes : AIMEZ DIEU ET VOTRE PROCHAIN COMME VOUS-MÊMES ; CAR C'EST LA TOUT L'HOMME. Tenons-nous-en là, ſi nous pouvons. Ne rempliſſons point d'amertume la vie de nos frères & la nôtre. Tâchons qu'on n'ait pas à nous reprocher de haïr notre prochain comme nous-mêmes. Que la religion ne ſoit point un ſignal de guerre, un mot de ralliement ; qu'elle ne ſoit point eſcortée de la ſuperſtition & du fanatiſme ; qu'elle ne marche point armée du glaive, ſous prétexte que Dieu fut nommé quelquefois le Dieu de la vengeance ; qu'elle n'accumule point des honneurs & des tréſors cimentés du ſang des malheureux ; & que ſon fondateur, qui a vécu pauvre, & qui eſt mort pauvre, ne lui diſe pas : ô ma fille ! que tu reſſembles mal à ton père !



LETTRE DE M. DE VOLTAIRE A MESSIEURS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Lue dans cette académie, à la solemnité de la SAINT-LOUIS, *le 25 Auguste 1776.*

PREMIERE PARTIE.

MESSIEURS,

Le cardinal de Richelieu, le grand Corneille, & George Scudéri, qui osait se croire son rival, soumirent le Cid, tiré du théatre espagnol, à votre jugement. Aujourd'hui nous avons recours à cette même décision impartiale, à l'occasion de quelques tragédies étrangères dédiées au roi notre protecteur; nous réclamons son jugement & le vôtre.

Une partie de la nation anglaise a érigé depuis peu un temple au fameux comédien poëte Shakespear, & a fondé un jubilé en son honneur. Quelques Français ont tâché d'avoir le même enthousiasme. Ils transportent chez nous une image de la divinité de Shakespear, comme quelques autres imitateurs ont érigé depuis peu à Paris un vaux-hall; & comme d'autres se sont signalés en appellant les alloyaux des roost-beef, & en se piquant d'avoir à leur table du roost-beef de mouton. Ils se promenaient en frac les matins, oubliant que le mot de frac vient du français, comme viennent presque tous les mots de la langue anglaise.

La cour de Louis XIV avait autrefois poli celle de Charles II; aujourd'hui Londres nous tire de la barbarie.

Enfin donc, messieurs, on nous annonce une traduction de Shakespear, & on nous instruit qu'il fut le *dieu créateur de l'art sublime du théatre, qui reçut de ses mains l'existence & la perfection* (1).

Le traducteur ajoute que Shakespear est *vraiment inconnu en France, ou plutôt défiguré.* Les choses sont donc bien changées en France de ce qu'elles étaient il y a environ cinquante années, lorsqu'un homme de lettres, qui a l'honneur d'être votre confrère, fut le premier parmi vous qui apprit la langue anglaise, le premier qui fit connaître Sakespear, qui en traduisit librement quelques morceaux en vers (ainsi qu'il faut traduire les poëtes), qui fit connaître Pope, Driden, Milton; le premier même qui osa expliquer les élémens de mathématique du grand Newton, & qui osa rendre justice à la sagesse profonde de Loke, le seul métaphysicien raisonnable qui eût peut-être paru jusqu'alors sur la terre.

Non-seulement il y a encore de lui quelques morceaux de vers imités de Milton; mais il engagea M. Dupré de Saint-Maur à apprendre l'anglais, & à traduire Milton, du moins en prose.

Quelques uns de vous savent quel fut le prix de toutes ces peines qu'il prit d'enrichir notre littérature de la littérature anglaise; avec quel acharnement il fut persécuté pour avoir osé proposer aux Français d'augmenter leurs lumières par les lumières d'une nation qu'ils ne connaissaient guère alors que par le nom du duc de Marleborough, & dont la religion était en plusieurs points différente de la nôtre. On regarda cette entreprise comme un crime de haute trahison, & comme une impiété. Ce déchaînement ne discontinua point; & l'objet de tant de haine ne prit enfin d'autre parti que celui d'en rire.

---

(1) Page 3 du programme.

Malgré

Malgré cet acharnement contre la littérature & la philosophie anglaises, elles s'acréditèrent insensiblement en France. On traduisit bientôt tous les livres imprimés à Londres. On passa d'une extrémité à l'autre. On ne goûtait plus que ce qui venait de ce pays, ou qui passait pour en venir. Les libraires, qui sont des marchands de modes, vendaient des romans anglais comme on vend des rubans & des dentelles de point sous le nom d'Angleterre.

Le même homme qui avait été la cause de cette révolution dans les esprits, fut obligé en 1760, par des raisons assez connues, de commenter les tragédies du grand Corneille, & vous consulta assiduement sur cet ouvrage. Il joignit à la célèbre pièce de Cinna une traduction de Jules-César de Shakespéar, pour servir à comparer la manière dont le génie anglais avait traité la conspiration de Brutus & de Cassius contre César, avec la manière dont Corneille a traité assez différemment la conspiration de Cinna & d'Emilie contre Auguste.

Jamais traduction ne fut si fidelle. L'original anglais est tantôt en vers, tantôt en prose; tantôt en vers blancs, tantôt en vers rimés. Quelquefois le style est d'une élévation incroyable; c'est César qui dit qu'il ressemble à l'étoile polaire & à l'Olympe. Dans un autre endroit il s'écrie: *Le danger sait bien que je suis plus dangereux que lui. Nous naquîmes tous deux d'une même portée, le même jour; mais je suis l'aîné & le plus terrible.* Quelquefois le style est de la plus grande naïveté; c'est la lie du peuple qui parle son langage; c'est un savetier qui propose à un sénateur de le *ressemeler*. Le commentateur de Corneille tâcha de se prêter à cette grande variété; non-seulement il traduisit les vers blancs en vers blancs, les vers rimés en vers rimés, la prose en prose; mais il rendit figure pour figure. Il opposa l'ampoulé à l'enflure, la naïveté, & même la bassesse, à tout ce qui est naïf & bas dans l'original. C'était la seule manière de faire connaître Shakespear. Il s'agissait d'une question de littérature, & non d'un marché de typographie; il ne fallait pas tromper le public.

Quand le traducteur reproche à la France de n'avoir aucune traduction exacte de Shakespear, il devait donc traduire exactement. Il ne devait pas, dès la première scène de Jules-César, mutiler lui-même son *dieu de la tragédie*. Il copie fidélement son modèle, je l'avoue, en introduisant sur le théatre des charpentiers, des bouchers, des cordonniers, des savetiers, avec des sénateurs romains; mais il supprime tous les quolibets de ce savetier qui parle aux sénateurs. Il ne traduit pas la charmante équivoque sur le mot qui signifie ame, & sur le mot qui veut dire *semelle* de souliers. Une telle réticence n'est-elle pas un sacrilège envers son dieu?

Quel a été son dessein, quand, dans la tragédie d'*Othello*, tirée du roman de Cintio & de l'ancien théatre de Milan, il ne fait rien dire au bas & dégoûtant Jago, & à son compagnon Roderigo, de ce que Shakespear leur fait dire?

Morbleu! vous êtes volé; cela est honteux, vous dis-je; mettez votre robe; on crève votre cœur; vous avez perdu la moitié de votre ame. Dans ce moment, oui, dans ce moment, un vieux bélier noir saillit votre brebis blanche..... Morbleu! vous êtes un de ceux qui ne serviraient pas Dieu si le diable vous le commandait. Parce que nous venons vous rendre service, vous nous traitez de ruffiens (1). *Vous avez une fille couverte en ce moment par un cheval de Barbarie; vous entendrez hennir vos petits-fils; vous aurez des chevaux de course pour cousins germains, & des chevaux de manège pour beaux-frères.*

Qui es-tu, misérable profane?

Je suis, monsieur, un homme qui vient vous dire que le More & votre fille sont maintenant la bête à deux dos (2).

Dans la tragédie de Macbeth, après que le héros s'est enfin

---

(1) Terme lombard qui ne fut adopté que depuis en Angleterre.

(2) Ancien proverbe italien.

déterminé à assassiner son roi dans son lit, lorsqu'il vient de déployer toute l'horreur de son crime & de ses remords qu'il surmonte, arrive le portier de la maison, qui débite des plaisanteries de Polichinel; il est relevé par deux chambellans du roi, dont l'un demande à l'autre quelles sont les trois choses que l'ivrognerie provoque. C'est, lui répond son camarade, *d'avoir le nez rouge, de dormir & de pisser* (1). Il y ajoute tout ce que le réveil peut produire dans un jeune débauché, & il emploie les termes de l'art avec les expressions les plus cyniques.

Si de telles idées & de telles expressions sont en effet cette belle nature qu'il faut adorer dans Shakespear, son traducteur ne doit pas les dérober à notre culte. Si ce ne sont que les petites négligences d'un vrai génie, la fidélité exige qu'on les fasse connaître, ne fût-ce que pour consoler la France, en lui montrant qu'ailleurs il y a peut-être aussi des défauts.

Vous pourrez connaître, messieurs, comment Shakespear développe les tendres & respectueux sentimens du roi Henri V pour Catherine, fille du malheureux roi de France Charles VI. Voici la déclaration de ce héros, dans la tragédie de son nom, au cinquième acte.

Si tu veux, ma Catau, que je fasse des vers pour toi, ou que je danse, tu me perds; car je n'ai ni parole, ni mesure pour versifier, & je n'ai point de force en mesure pour danser. J'ai pourtant une mesure raisonnable en force. S'il fallait gagner une dame au jeu de saute grenouille, sans me vanter, je pourrais bientôt la sauter en épousée, &c.

C'est ainsi, messieurs, que le dieu de la tragédie fait parler le plus grand roi de l'Angleterre, & sa femme, pendant trois scènes entières. Je ne répèterai pas les mots propres que les

(1) Nous demandons pardon aux lecteurs honnêtes, & sur-tout aux dames, de traduire fidélement. Mais nous sommes obligés d'étaler l'infamie dont des Welches ont voulu couvrir la France depuis quelques années.

crocheteurs prononcent parmi nous, & qu'on fait prononcer à la reine dans cette pièce. Si le ſecretaire de la librairie françaiſe traduit la tragédie de Henri V fidélement comme il l'a promis, ce ſera une école de bienſéance & de délicateſſe qu'il ouvrira pour notre cour.

Quelques uns de vous, meſſieurs, ſavent qu'il exiſte une tragédie de Shakeſpear intitulée Hamlet, dans laquelle un eſprit apparaît d'abord à deux ſentinelles & à un officier, ſans leur rien dire; après quoi il s'enfuit au chant du coq. L'un des regardans dit que les eſprits ont l'habitude de diſparaître quand le coq chante vers la fin de Décembre, à cauſe de la naiſſance de notre ſauveur.

Ce ſpectre eſt le père d'Hamlet, en ſon vivant roi de Danemarck. Sa veuve Gertrude, mère d'Hamlet, a épouſé le frère du défunt peu de tems après la mort de ſon mari. Cet Hamlet, dans un monologue, s'écrie : *Ah! fragilité eſt le nom de la femme! quoi! n'attendre pas un petit mois! quoi! avant d'avoir uſé les ſouliers avec leſquels elle avait ſuivi le convoi de mon père! Oh ciel! les bêtes, qui n'ont point de raiſon, auraient fait un plus long deuil.*

Ce n'eſt pas la peine d'obſerver qu'on tire le canon aux réjouiſſances de la reine Gertrude & de ſon nouveau mari, & à un combat d'eſcrime au cinquième acte, quoique l'action ſe paſſe dans le neuvième ſiècle, où le canon n'était pas inventé. Cette petite inadvertance n'eſt pas plus remarquable que celle de faire jurer Hamlet par St. Patrice, & d'appeller Jeſus notre ſauveur, dans le tems où le Danemarck ne connaiſſait pas plus le chriſtianiſme que la poudre à canon.

Ce qui eſt impottant, c'eſt que le ſpectre apprend à ſon fils dans un aſſez long tête-à-tête, que ſa femme & ſon frère l'ont empoiſonné par l'oreille. Hamlet ſe diſpoſe à venger ſon père; & pour ne pas donner d'ombrage à Gertrude, il contrefait le fou pendant toute la pièce.

Dans un des accès de sa prétendue folie, il a un entretien avec sa mère Gertrude. Le grand chambellan du roi se cache derrière une tapisserie. Le héros crie qu'il entend un rat; il court au rat, & tue le grand chambellan. La fille de cet officier de la couronne, qui avait du tendre pour Hamlet, devient réellement folle; elle se jette dans la mer, & se noie.

Alors le théatre au cinquième acte représente une église & un cimetière, quoique les Danois, idolâtres au premier acte, ne fussent pas devenus chrétiens au cinquième. Des fossoyeurs creusent la fausse de cette pauvre fille; ils se demandent si une fille qui s'est noyée doit être enterrée en terre sainte. Ils chantent des vaudevilles dignes de leur profession & de leurs mœurs, ils déterrent, ils montrent au public des têtes de morts. Hamlet & le frère de sa maîtresse tombent dans une fosse, & s'y battent à coups de poing.

Un de vos confrères, messieurs, avait osé remarquer que ces plaisanteries, qui peut-être étaient convenables du tems de Shakespear, n'étant pas d'un tragique assez noble du tems des lords Carteret, Chesterfield, Littelton, &c., enfin on les avait rétranchées sur le théatre de Londres le plus accrédité; & M. Marmontel, dans un de ses ouvrages, en a félicité la nation anglaise. *On abrège tous les jours Shakespear*, dit-il, *on le châtie; le célèbre Garrik vient tout nouvellement de retrancher sur son théatre la scène des fossoyeurs & presque tout le cinquième acte. La pièce & l'auteur n'en ont été que plus applaudis.*

Le traducteur ne convient pas de cette vérité; il prend le parti des fossoyeurs. Il veut qu'on les conserve comme le monument respectable d'un génie unique. Il est vrai qu'il y a cent endroits dans cet ouvrage & dans tous ceux de Shakespear, aussi nobles, aussi décens, aussi sublimes, amenés avec autant d'art; mais le traducteur donne la préférence aux fossoyeurs; il se fonde sur ce qu'on a conservé cette abominable scène sur un autre théatre de Londres; il semble exiger que nous imitions ce beau spectacle.

Il en eſt de même de cette heureuſe liberté avec laquelle tous les acteurs paſſent en un moment d'un vaiſſeau en pleine mer, à cinq cents milles ſur le continent, d'une cabane dans un palais, d'Europe en Aſie. Le comble de l'art, ſelon lui, ou plutôt la beauté de la nature eſt de repréſenter une action, ou pluſieurs actions à la fois, qui durent un demi-ſiècle. En vain le ſage Deſpréaux, légiſlateur, du bon goût dans l'Europe entière, a dit dans ſon Art poétique ;

> Un rimeur, ſans péril, delà les Pyrénées,
> Sur la ſcène en un jour renferme des années ;
> C'eſt là que le héros d'un ſpectacle groſſier,
> Enfant au premier acte, eſt barbon au dernier.

En vain on lui citerait l'exemple des Grecs, qui trouvèrent les trois unités dans la nature. En vain on lui parlerait des Italiens, qui long-tems avant Shakeſpear ranimèrent les beaux arts au commencement du ſeixième ſiècle, & qui furent fidèles à ces trois grandes loix du bon ſens, unité de lieu, unité de tems, unité d'action. En vain on lui ferait voir la Sophoniſbe de l'archevêque Triſſino, la Roſemonde & l'Oreſte du Ruccellaï, la Didon du Dolce, & tant d'autres pièces compoſées en Italie près de cent ans avant que Shakeſpear écrivît dans Londres, toutes aſſervies à ces règles judicieuſes établies par les Grecs ; en vain lui remontrerait-on que l'Aminte du Taſſe & le Paſtor-fido du Guarini ne s'écartent point de ces mêmes règles, & que cette difficulté ſurmontée eſt un charme qui enchante tous les gens de goût.

En vain s'appuierait-on de l'exemple de tous les peintres, parmi leſquels il s'en trouve à peine un ſeul qui ait peint deux actions différentes ſur la même toile. On décide aujourd'hui, meſſieurs, que les trois unités ſont une loi chimérique, parce que Shakeſpear ne l'a jamais obſervée, & parce qu'on veut nous avilir juſqu'à faire croire que nous n'avons que ce mérite.

Il ne s'agit pas ici de ſavoir ſi Shakeſpear fut le créateur du théatre en Angleterre. Nous accorderons aiſément qu'il l'em-

portait fur tous fes contemporains ; mais certainement l'Italie avait quelques théatres réguliers dès le quinzième fiècle. On avait commencé long-tems auparavant par jouer la paffion en Calabre dans les églifes, & on l'y joue même encore : mais, avec le tems, quelques génies heureux avaient commencé à effacer la rouille dont ce beau pays était couvert depuis les inondations de tant de barbares. On repréfenta de vrais comédies du tems même du Dante : c'eft pourquoi le Dante intitula comédie fon enfer, fon purgatoire, & fon paradis. Riccoboni nous apprend que la Floriana fut alors repréfentée à Florence.

Les Efpagnols & les Français ont toujours imité l'Italie ; ils commencèrent malheureufement par jouer en plein air la paffion, les myftères de l'ancien & du nouveau Teftament : ces facéties infames ont duré en Efpagne jufqu'à nos jours : nous avons trop de preuves qu'on les jouait à l'air chez nous au quatorzième & quinzième fiècles. Voici ce que rapporte la chronique de Metz, compofée par le curé de Saint-Euchaire. « L'an 1437 fut fait le » jeu de la paffion de nôtre Seigneur en la plaine de Véximel, » & fut Dieu un fire appellé *Seigneur Nicole Dom Neufchâtel*, » curé de Saint-Victour de Metz, lequel fut prefque mort en » croix, s'il ne fût été fecouru ; & convint qu'un autre prêtre » fut mis en la croix pour parfaire le perfonnage du crucifiement » pour ce jour, & le lendemain ledit curé de Saint-Victour » parfit la réfurrection, & fit très-hautement fon perfonnage ; & » dura ledit jeu jufqu'à nuit ; & autre prêtre qui s'appellait maître » Jean de Nicey, qui était chapelain de Mètrange, fut Judas, » lequel fut prefque mort en pendant, car le cœur lui faillit, » & fut bien hâtivement dépendu & porté en voye ; & était la » gueule d'enfer très-bien faite avec deux gros culs d'acier ; & » elle ouvrait & clouait quand les diables y voulaient entrer & » fortir. »

Dans le même tems des troupes ambulantes jouaient les mêmes farces en province ; mais les confrères de la paffion s'établiffaient à Paris dans les lieux fermés. On fait affez que ces confrères achetèrent l'hôtel des ducs de Bourgogne, & y jouèrent leurs pieufes extravagances.

Les Anglais copièrent ces divertissemens grossiers & barbares: les ténèbres de l'ignorance couvraient l'Europe : tout le monde cherchait le plaisir, & on ne pouvait en trouver d'honnête. On voit dans une édition de Shakespear à la suite de Richard III, qu'ils jouaient des miracles en plein champ sur des théatres de gazon de cinquante pieds de diamètre. Le diable y paraissait tondant les soies de ses cochons ; delà vint le proverbe anglais, *grand cri & peu de laine.*

Dès le tems de Henri VII, il y eut un théatre permanent établi à Londres, qui subsiste encore: il était très en vogue dans la jeunesse de Sakespear, puisque, dans son éloge, on le loue d'avoir gardé les chevaux des curieux à la porte : il n'a donc point inventé l'art théatral, il l'a cultivé avec de très-grands succès. C'est à vous, messieurs, qui connaissez Polieucte & Athalie, à voir si c'est lui qui l'a perfectionné ?

Le traducteur s'efforce d'immoler la France à l'Angleterre dans un ouvrage qu'il dédie au roi de France, & pour lequel il a obtenu des souscriptions de notre reine & de nos princesses. Aucun de nos compatriotes dont les pièces sont traduites & représentées chez toutes les nations de l'Europe, & chez les Anglais mêmes, n'est cité dans sa préface de cent trente pages, Le nom du grand Corneille ne s'y trouve pas une seule fois.

Si le traducteur est secretaire de la librairie de Paris, pourquoi n'écrit-il que pour une librairie étrangère ? pourquoi veut-il humilier sa patrie ? pourquoi dit-il *que de légers Aristarques de Paris ont pesé dans leur étroite balance le mérite de Shakespear ; qu'il n'a jamais été ni traduit, ni connu en France ; qu'il savent cependant la somme exacte de ses beautés, & de ses défauts ; que les oracles de ces petits juges effrontés des nations & des arts, sont reçus sans examen, & parviennent, à force d'échos, à former une opinion* (1). Nous ne méritons pas, ce me semble, ce mépris que monsieur le traducteur nous prodigue. S'il s'obstine à décourager ainsi les talens

(1) Page 130, du discours sur les préfaces.

naissans

naissans des jeunes gens qui voudraient travailler pour le théâtre français, c'est à vous, Messieurs, de les soutenir dans cette pénible carrière. C'est sur-tout à ceux qui, parmi vous, ont fait l'étude la plus approfondie de cet art, à vouloir bien leur montrer la route qu'ils doivent suivre, & les écueils qu'ils doivent éviter.

Quel sera, par exemple, le meilleur modèle d'exposition dans une tragédie? sera-ce celle de Bajazeth, dont je rappelle ici quelques vers qui sont dans la bouche de tous les gens de lettres, & dont le maréchal de Villars cita les derniers avec tant d'énergie, quand il alla commander les armées en Italie à l'âge de quatre-vingts ans?

Que faisaient cependant nos braves Janissaires?
Rendent-ils au Sultan des hommages sincères?
Dans le secret des cœurs, Osmin, n'as-tu rien lu?
Amurat jouit-il d'un pouvoir absolu?

OSMIN.

Amurat est content, si nous le voulons croire,
Et semble se promettre une heureuse victoire;
Mais en vain par ce calme il croît les éblouir,
Il affecte un repos dont il ne peut jouir.
C'est en vain que, forçant ses soupçons ordinaires,
Il se rend accessible à tous les Janissaires,
Ils regrettent le tems à leur grand cœur si doux,
Lorsqu'assurés de vaincre, ils combattaient sous vous.

ACOMAT.

Quoi! tu crois, cher Osmin, que ma gloire passée,
Flatte encor leur valeur, & vit dans leur pensée?
Tu crois qu'ils me suivraient encor avec plaisir,
Et qu'ils reconnaîtraient la voix de leur Visir? &c.

Cette exposition passe pour un chef-d'œuvre de l'esprit humain. Tout y est simple sans bassesse, & grand sans enflure;

point de déclamation, rien d'inutile. Acomat développe tout son caractère en deux mots, sans vouloir se peindre. Le lecteur s'apperçoit à peine que les vers sont rimés, tant la diction est pure & facile : il voit d'un coup d'œil la situation du serrail & de l'empire : il entrevoit sans confusion les plus grands intérêts.

Aimeriez-vous mieux la première scène de Romeo & de Juliette, l'un des chef-d'œuvres de Shakespear, qui nous tombe en ce moment sous la main? La scène est dans une rue de Vérone, entre Grégoire & Samson, deux domestiques de Capulet.

SAMSON.

Grégoire, sur ma parole, nous ne porterons pas de charbon.

GRÉGOIRE.

Non, car nous serions charbonniers (*).

SAMSON.

J'entends que quand nous serons en colère nous dégaînerons.

GRÉGOIRE.

Eh oui! pendant que tu es en vie, dégaîne ton cou du collier.

SAMSON.

Je frappe vîte quand je suis poussé.

GRÉGOIRE.

Oui; mais tu n'es pas souvent poussé à frapper.

SAMSON.

Un chien de la maison de Montaigu, l'ennemie de la maison de Capulet notre maître, suffit pour m'émouvoir.

GRÉGOIRE.

Se mouvoir, c'est remuer; & être vaillant, c'est être droit. (Il y a ici une équivoque d'une obscénité grossière.) Ainsi, si tu es ému, tu t'enfuiras.

(*) Ce sont de nobles métaphores de la canaille.

SAMSON.

Un chien de cette maison me fera tenir tout droit. Je prendrai le haut du pavé sur tous les hommes de la maison Montaigu, & sur toutes les filles.

GRÉGOIRE.

Cela prouve que tu es un poltron de laquais; car le poltron, le faible se retire toujours à la muraille.

SAMSON.

Cela est vrai; c'est pourquoi les filles, étant les plus faibles, sont toujours poussées à la muraille. Ainsi je pousserai les gens de Montaigu hors de la muraille, & les filles de Montaigu à la muraille.

GRÉGOIRE.

La querelle est entre nos maîtres les Capulet & les Montaigu, & entre nous & leurs gens.

SAMSON.

Oui, nous & nos maîtres, c'est la même chose. Je me montrerai tyran comme eux. Je serai cruel avec les filles; je leur couperai la tête.

GRÉGOIRE.

La tête des filles? (*)

SAMSON.

Eh oui; les têtes des filles, ou les pucelages. Tu prendras la chose dans le sens que tu voudras, &c.

Le respect & l'honnêteté ne me permettent pas d'aller plus loin. C'est là, messieurs, le commencement d'une tragédie, où deux amans meurent de la mort la plus funeste. Il y a plus d'une pièce de Shakespear où l'on trouve plusieurs scènes dans ce goût. C'est à vous à décider quelle méthode nous devons suivre, ou celle de Shakespear *le dieu de la tragédie*, ou celle de Racine.

Je vous demande encore à vous, messieurs, & à l'académie

(*) Il faut savoir que *head* signifie tête, & *maid*, pucelle. *Maiden head*, tête de fille, signifie pucelage.

de la Crufca, & à toutes les fociétés littéraires de l'Europe, à quelle expofition de tragédie il faudra donner la préférence, ou du Pompée du grand Corneille, quoiqu'on lui ait reproché un peu d'enflure, ou au roi Léar de Shakefpear, qui eft fi naïf?

Vous lifez dans Corneille :

Le deftin fe déclare, & nous venons d'entendre
Ce qu'il a décidé du beau-père & du gendre :
Quand les dieux étonnés femblaient fe partager,
Pharfale a décidé ce qu'ils n'ofaient juger.
. . . .
Tel eft le titre affreux dont le droit de l'épée,
Juftifiant Céfar, a condamné Pompée ;
Ce déplorable chef du parti le meilleur,
Que fa fortune laffe abandonne au malheur,
Devient un grand exemple, & laiffe à la mémoire,
Des changemens du fort une éclatante hiftoire.

Vous lifez dans l'expofition du roi Léar :

LE COMTE DE KENT.

N'eft-ce pas là votre fils, milord ?

LE COMTE DE GLOCESTRE.

Son éducation a été à ma charge. J'ai fouvent rougi de le reconnaître ; mais à préfent je fuis plus hardi.

LE COMTE DE KENT.

Je ne puis vous concevoir.

GLOCESTRE.

Oh! la mère de ce jeune drôle pouvait concevoir très-bien ; elle eut bientôt un ventre fort arrondi (*), & elle eut un enfant dans un berceau avant d'avoir un mari dans fon lit.

(*) Il y a dans l'original un mot plus cynique que celui de ventre.

Trouvez-vous quelque faute à cela ?.... Quoique ce coquin soit venu impudemment dans le monde avant qu'on l'envoyât chercher, sa mère n'en était pas moins jolie ; & il y a eu du plaisir à le faire. Enfin, ce fils de p..... doit être reconnu, &c.

Jugez maintenant, cours de l'Europe, académiciens de tous les pays ; hommes bien élevés, hommes de goût dans tous les états.

Je fais plus, j'ose demander justice à la reine de France, à nos princesses, aux filles de tant de héros, qui savent comment les héros doivent parler.

Un grand juge d'Ecosse, qui a fait imprimer des élémens de critique anglaise en trois volumes, dans lesquels on trouve des réflexions judicieuses & fines, a pourtant eu le malheur de comparer la première scène du monstre nommé Hamlet, à la première scène du chef-d'œuvre de notre Iphigénie ; il affirme que ces vers d'Arcas,

Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit ?
Les vents vous auraient-ils exaucé cette nuit ?
Mais tout dort, & l'armée & les vents, & Neptune,

ne valent pas cette réponse vraie & convenable de la sentinelle dans Hamlet,

Je n'ai pas entendu une souris trotter.

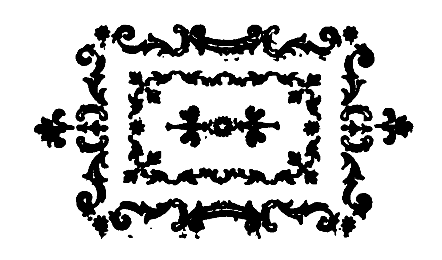
Oui, monsieur, un soldat peut répondre ainsi dans un corps-de-garde, mais non pas sur le théatre devant les premières personnes d'une nation, qui s'expriment noblement, & devant qui il faut s'exprimer de même.

Si vous demandez pourquoi ce vers, *Mais tout dort, & l'armée, & les vents, & Neptune*, est d'une beauté admirable, & pourquoi les vers suivans sont plus beaux encore, je vous dirai que c'est parce qu'ils expriment avec harmonie de grandes vérités qui sont le fondement de la pièce. Je vous dirai qu'il n'y a ni har-

monie ni vérité intéressante dans ce quolibet d'un soldat, *je n'ai pas entendu une souris trotter.* Que ce soldat ait vu ou n'ait pas vu passer de souris, cet événement est très-inutile à la tragédie d'Hamlet; ce n'est qu'un discours de gilles, un proverbe bas qui ne peut faire aucun effet. Il y a toujours une raison pour laquelle toute beauté est beauté, & toute sottise est sottise.

Les mêmes réflexions que je fais ici devant vous, messieurs, ont été faites en Angleterre par plusieurs gens de lettres. Rimer même, le savant Rimer, dans un livre dédié au fameux comte Dorset en 1593, sur l'excellence & la corruption de la tragédie, pousse la sévérité de sa critique jusqu'à dire *qu'il n'y a point de singe en Afrique* (1), *point de babouin qui n'ait plus de goût que Sakespear.* Permettez-moi, messieurs, de prendre un milieu entre Rimer & le traducteur de Shakespear, & de ne regarder ce Shakespear ni comme un dieu, ni comme un singe.

(1) Page 124.





LETTRE
DE M. DE VOLTAIRE
A
MESSIEURS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

SECONDE PARTIE.

MESSIEURS,

J'ai exposé fidélement à votre tribunal le sujet de la querelle entre la France & l'Angleterre. Personne assurément ne respecte plus que moi les grands hommes que cette isle a produits; & j'en ai donné assez de preuves. La vérité qu'on ne peut déguiser devant vous, m'ordonne de vous avouer que ce Shakespear si sauvage, si bas, si effréné & si absurde, avait des étincelles de génie. Oui, messieurs, dans ce chaos obscur composé de meurtres & de bouffonneries, d'héroïsme & de turpitude, de discours des halles & de grands intérêts, il y a des traits naturels & frappans. C'était ainsi à peu près que la tragédie était traitée en Espagne, sous Philippe II, du vivant de Shakespear. Vous savez qualors l'esprit de l'Espagne dominait en Europe & jusque dans l'Italie. Lopez de Véga en est un grand exemple.

Il était précisément ce que fut Shakespéar en Angleterre, un composé de grandeur & d'extravagance. Quelquefois digne modèle de Corneille, quelquefois travaillant pour les petites maisons, & s'abandonnant à la folie la plus brutale, le sachant très-bien, & l'avouant publiquement dans des vers qu'il nous a laissés, & qui sont peut-être parvenus jusqu'à vous. Ses contemporains, & encore plus ses prédécesseurs, firent de la scène

espagnole un monstre qui plaisait à la populace. Ce monstre fut promené sur les théatres de Milan & de Naples. Il était impossible que cette contagion n'infectât pas l'Angleterre ; elle corrompit le génie de tous ceux qui travaillèrent pour le théatre long-tems avant Shakespear. Le lord Buckhurst, l'un des ancêtres du lord Dorset, avait composé la tragédie de Gorboduc. C'était un bon roi, mari d'une bonne reine ; ils partageaient, dès le premier acte, leur royaume entre deux enfans, qui se querellèrent pour ce partage : le cadet donnait à l'aîné un soufflet au second acte. L'aîné, au troisième acte, tuait le cadet ; la mère, au quatrième, tuait l'aîné ; le roi, au cinquième, tuait la reine Gorboduc ; & le peuple soulevé tuait le roi Gorboduc ; de sorte qu'à la fin il ne restait plus personne.

Ces essais sauvages ne purent parvenir en France ; ce royaume alors n'était pas même assez heureux pour être en état d'imiter les vices & les folies des autres nations. Quarante ans de guerres civiles écartaient les arts & les plaisirs. Le fanatisme marchait dans toute la France le poignard dans une main & le crucifix dans l'autre. Les campagnes étaient en friche, les villes en cendres. La cour de Philippe Second n'y était connue que par le soin qu'elle prenait d'attiser le feu qui nous dévorait. Ce n'était pas le tems d'avoir des théatres. Il a fallu attendre les jours du cardinal de Richelieu pour former un Corneille, & ceux de Louis XIV pour nous honorer d'un Racine.

Il n'en était pas ainsi à Londres quand Shakespear établit son théatre. C'était le tems le plus florissant de l'Angleterre ; mais ce ne pouvait être encore celui du bon goût. Les hommes sont réduits, dans tous les genres, à commencer par des Thespis avant d'arriver à des Sophocle. Cependant tel fut le génie de Shakespear, que ce Thespis fut Sophocle quelquefois. On entrevit sur sa charrette, parmi la canaille de ses ivrognes barbouillés de lie, des héros dont le front avait des traits de majesté.

Je dois dire que, parmi ces bizarres pièces, il en est plusieurs où l'on trouve de beaux traits pris dans la nature, & qui tiennent au sublime de l'art, quoiqu'il n'y ait aucun art chez lui.

C'est

C'eſt ainſi qu'en Eſpagne Diamante & Guillain de Caſtro, ſemèrent dans leurs deux tragédies monſtrueuſes du Cid, des beautés dignes d'être exactement traduites par Pierre Corneille. Ainſi, quoique Calderon eût étalé dans ſon Héraclius l'ignorance la plus groſſière, & un tiſſu des folies les plus abſurdes, cependant il mérita que Corneille daignât encore prendre de lui la ſituation la plus intéreſſante de ſon Héraclius français, & ſur-tout ces vers admirables qui ont tant contribué au ſuccès de cette pièce:

O malheureux Phocas! ô trop heureux Maurice!
Tu retrouves deux fils pour mourir après toi,
Et je n'en puis trouver pour régner après moi.

Vous voyez, meſſieurs, que dans les pays & dans les tems où les beaux arts ont été le moins en honneur, il s'eſt pourtant trouvé des génies qui ont brillé au milieu des ténèbres de leur ſiècle. Ils tenaient de ce ſiècle où ils vécurent, toute la fange dont ils étaient couverts; ils ne devaient qu'à eux-mêmes l'éclat qu'ils répandirent ſur cette fange. Après leur mort ils furent regardés comme des dieux par leurs contemporains, qui n'avaient rien vu de ſemblable. Ceux qui entrèrent dans la même carrière furent à peine regardés. Mais enfin quand le goût des premiers hommes d'une nation s'eſt perfectionné, quand l'art eſt plus connu, le diſcernement du peuple ſe forme inſenſiblement. On n'admire plus en Eſpagne ce qu'on admirait autrefois. On n'y voit plus un ſoldat ſervir la meſſe ſur le théatre, & combattre en même tems dans une bataille; on n'y voit plus Jeſus-Chriſt ſe battre à coup de poing avec le diable, & danſer avec lui une ſarabande.

En France, Corneille commença par ſuivre les pas de Rotrou; Boileau commença par imiter Régnier; Racine encore jeune ſe modéla ſur les défauts de Corneille; mais peu à peu on ſaiſit les vraies beautés; on finit ſur-tout par écrire avec ſageſſe & avec pureté. *Sapere eſt principium & fons;* & il n'y a plus de vraie gloire parmi nous que pour ce qui eſt bien penſé & bien exprimé.

Quand des nations voisines ont à peu près les mêmes mœurs, les mêmes principes, & ont cultivé quelque tems les mêmes arts, il paraît qu'elles devraient avoir le même goût. Aussi l'Andromaque & la Phèdre de Racine, heureusement traduites en anglais par de bons auteurs, réussirent beaucoup à Londres. Je les ai vu jouer autrefois; on y applaudissait comme à Paris. Nous avons encore quelques unes de nos tragédies modernes très-bien accueillies chez cette nation judicieuse & éclairée. Heureusement il n'est donc pas vrai que Shakespear ait fait exclure tout autre goût que le sien, & qu'il soit un dieu aussi jaloux que le prétend son pontife, qui veut nous le faire adorer.

Tous nos gens de lettres demandent comment en Angleterre les premiers de l'état, les membres de la société royale, tant d'hommes si instruits, si sages, peuvent encore supporter tant d'irrégularités, & de bizarreries, si contraires au goût que l'Italie & la France ont introduit chez les nations policées, tandis que les Espagnols ont enfin renoncé à leurs *autos sacramentales*. Me trompai-je en remarquant que par-tout, & principalement dans les pays libres, le peuple gouverne les esprits supérieurs? Par-tout les spectacles chargés d'événemens incroyables plaisent au peuple; il aime à voir des changemens de scènes, des couronnemens de rois, des processions, des combats, des meurtres, des sorciers, des cérémonies, des mariages, des enterremens: il y court en foule; il y entraine long-tems la bonne compagnie, qui pardonne à ces énormes défauts, pour peu qu'ils soient ornés de quelques beautés, & même quand ils n'en ont aucune. Songeons que la scène romaine fut plongée dans la même barbarie du tems même d'Auguste. Horace s'en plaint à cet empereur dans sa belle épître *Cùm tot sustineas;* & c'est pourquoi Quintilien prononça depuis que les Romains n'avaient point de tragédie: *In tragedia maximè claudicamus.*

Les Anglais n'en ont pas plus que les Romains. Leurs avantages sont assez grands d'ailleurs.

Il est vrai que l'Angleterre a l'Europe contr'elle en ce seul point; la preuve en est qu'on n'a jamais représenté sur aucun

théatre étranger aucune des piéces de Shakespear. Lisez ces pièces, messieurs ; & la raison pour laquelle on ne peut les jouer ailleurs, se découvrira bientôt à votre discernement : il en est de cette espèce de tragédie comme il en était, il n'y a pas long-tems, de notre musique instrumentale : elle ne plaisait qu'à nous.

J'avoue qu'on ne doit pas condamner un artiste qui a saisi le goût de sa nation ; mais on peut le plaindre de n'avoir contenté qu'elle. Appelle & Phydias forcèrent tous les différens états de la Grèce & tout l'empire romain à les admirer. Nous voyons aujourd'hui le Transilvain, le Hongrois, le Courlandois se réunir avec l'Espagnol, le Français, l'Allemand, l'Italien, pour sentir également les beautés de Virgile & d'Horace ; quoique chacun de ces peuples prononce différemment la langue d'Horace & de Virgile. Vous ne trouvez personne en Europe qui pense que les grands auteurs du siècle d'Auguste soient *au-dessous des singes & des babouins*. Sans doute Pantolabus & Crispinus écrivirent contre Horace de son vivant, & Virgile essuya les critiques de Bavius ; mais après leur mort ces grands hommes ont réuni les voix de toutes les nations. D'où vient ce concert éternel ? Il y a donc un bon & un mauvais goût.

On souhaite avec justice que ceux de messieurs les académiciens qui ont fait une étude sérieuse du théatre veuillent bien nous instruire sur les questions que nous avons proposées. Qu'ils jugent si la nation qui a produit Iphigénie & Athalie doit les abandonner pour voir sur le théatre des hommes & des femmes qu'on étrangle, des crocheteurs, des sorciers, des bouffons & des prêtres ivres ; si notre cour si long-tems renommée pour sa politesse & pour son goût doit être changée en un cabaret de bière & de brandevin (1) ; & si le palais d'une vertueuse souveraine doit être un lieu de prostitution.

---

(1) Il est peu de pièces de Shakespear où l'on ne trouve de telles scènes. J'ai vu mettre de la bière & de l'eau-de-vie sur la table dans la tragédie de Hamlet, & j'ai vu les acteurs en boire. César, en allant au capitole, propose

Figurez-vous, meſſieurs, Louis XIV. dans ſa galerie de Verſailles, entouré de ſa courbrillante; un gilles couvert de lambeaux perce la foule des héros, des grands hommes & des beautés qui compoſent cette cour; il leur propoſe de quitter Corneille, Racine & Molière pour un ſaltimbanque qui a des ſaillies heureuſes, & qui fait des contorſions. Comment croyez-vous que cette offre ſerait reçue?

Je ſuis, avec un profond reſpect,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéiſſant
ſerviteur,

VOLTAIRE.

---

aux ſénateurs de *boire un coup avec lui.* Dans la tragédie de Cléopâtre, on voit arriver ſur le rivage de Miſène la galère du jeune Pompée: on voit Auguſte, Antoine, Lépide, Pompée, Agrippa, Mécène, boire enſemble. Lépide, qui eſt ivre, demande à Antoine, qui eſt ivre auſſi, comment eſt fait un crocodile. Il eſt fait comme lui-même, répond Antoine; il eſt auſſi large qu'il a de largeur, & auſſi haut qu'il a de hauteur. Il ſe remue avec ſes organes, il vit de ce qui le nourrit, &c. Tous les convives ſont échauffés de vin; ils chantent en chorus une chanſon à boire; & Auguſte dit, en balbutiant, qu'il *aimerait mieux jeûner quatre jours, que de trop boire en un ſeul.*



SUR LES LETTRES PRÉTENDUES

DU PAPE

GANGANELLI, CLEMENT XIV.

2 Mai 1776.

J'Ai été si excédé, mon cher ami, de mes lettres ingénieuses & galantes, que je n'ai jamais écrites, & de tant d'autres fadaises à moi imputées, qu'il faut me pardonner si je prends le parti de tout cardinal ou de tout pape à qui on joue de pareils tours.

Il y a long-tems que je fus indigné de ce testament politique si frauduleusement produit sous le nom du cardinal de Richelieu. Pouvait-on supposer des conseils politiques d'un premier ministre qui ne parlait à son roi, ni de la reine, qui était dans une situation si équivoque; ni de son frère, qui avait si souvent conspiré contre lui; ni du dauphin son fils, dont l'éducation était si importante; ni de ses ennemis, contre lesquels il y avait tant de mesures à prendre; ni des protestans du royaume, auxquels ce même roi avait tant fait la guerre; ni de ses armées, ni de ses négociations, ni d'aucun de ses généraux, ni d'aucun de ses ambassadeurs? Il y avait de la démence & de l'imbécillité à croire cette rapsodie écrite par un ministre d'état.

Chaque page décelait la fraude la plus mal ourdie; cependant le nom du cardinal de Richelieu en imposa pendant quelque tems; & quelques beaux esprits même prônèrent comme des oracles les énormes bévues dont le livre fourmille. C'est ainsi que toute erreur se perpétuerait d'un bout du monde à l'autre, s'il ne se trouvait quelque bonne ame qui eût assez de hardiesse pour l'arrêter en chemin.

Nous avons eu, depuis, les testamens du duc de Lorraine, de Colbert, de Louvois, d'Albéroni, du maréchal de Bellisle, de

Mandrin. Parmi tant de héros je n'ose me placer; mais vous savez que l'avocat Marchand a fait mon testament, dans lequel il a eu la discrétion de ne pas même insérer un legs pour lui.

Vous avez vu les lettres de la reine Christine, de Ninon, de madame de Pompadour, de mademoiselle Tron à son amant le révérend père de la Chaise, confesseur de Louis XIV. Voici donc aujourd'hui les lettres du pape Ganganelli. Elles sont en français, quoiqu'il n'ait jamais écrit en cette langue. Il faut que Ganganelli ait eu incognito le don des langues dans le cours de sa vie. Ces lettres sont entiérement dans le goût français. Les expressions, les tours, les pensées, les mots à la mode, tout est français. Elles ont été imprimées en France; l'éditeur est un Français né auprès de Tours, qui a pris un nom en J. & qui a déjà publié des ouvrages français sous des noms supposés.

Si cet éditeur avait traduit de véritables lettres du pape Clément XIV en français, il aurait déposé les originaux dans quelque bibliothèque publique. On est en droit de lui dire ce qu'on dit autrefois à l'abbé Nodot: « Montrez-nous votre ma-
» nuscrit de Pétrone trouvé à Bellegrade, ou consentez à n'être
» cru de personne. Il est aussi faux que vous ayiez entre les mains
» la véritable satire de Pétrone, qu'il est faux que cette an-
» cienne satire fut l'ouvrage d'un consul, & le tableau de la
» conduite de Néron. Cessez de vouloir tromper les savans. On
» ne trompe que le peuple. »

Quand on donna la comédie de l'Ecossaise sous le nom de Guillaume Vadé, & de Jérôme Carré, le public sentit tout d'un coup la plaisanterie, & n'exigea pas des preuves juridiques. Mais quand on compromet le nom d'un pape dont la cendre est encore chaude, il faut se mettre au-dessus de tout soupçon; il faut montrer à tout le sacré collège les lettres signées Ganganelli; il faut les déposer dans la bibliothèque du Vatican, avec les attestations de tous ceux qui auront reconnu l'écriture. Sans quoi on est reconnu par toute l'Europe pour un homme qui a osé prendre le nom d'un pape, afin de vendre un livre. *Reus est quia filium Dei se fecit.*

Pour moi, j'avoue que quand on me montrerait ces mêmes lettres munies d'atteſtations, je ne les croirais pas plus de Ganganelli, que je ne crois les lettres de Pilate à Tibère écrites en effet par Pilate.

Et pourquoi ſuis-je ſi incrédule ſur ces lettres? C'eſt que je les ai lues; c'eſt que j'ai reconnu la ſuppoſition à chaque page. J'ai été aſſez intimement lié avec le Vénitien Algarotti pour ſavoir qu'il n'eut jamais la moindre correſpondance, ni avec le cordelier Ganganelli, ni avec le conſulteur Ganganelli, ni avec le cardinal Ganganelli, ni avec le pape Ganganelli. Les petits conſeils donnés amicalement à cet Algarotti & à moi, n'ont jamais été donnés par ce bon moine devenu bon pape.

Il eſt impoſſible que Ganganelli ait écrit à M. Stuard, Ecoſſais: *Mon cher monſieur, je ſuis ſincérement attaché à la nation anglaiſe. J'ai une paſſion décidée pour vos grands poëtes.*

Que dites-vous d'un Italien qui avoue à un homme d'Ecoſſe, *qu'il a une paſſion décidée pour les vers anglais*, & qui ne ſait pas un mot d'anglais?

L'éditeur va plus loin; il fait dire à ſon ſavant Ganganelli: *Je fais quelquefois des viſites nocturnes à Newton; dans ce tems où toute la nature eſt endormie, je veille pour le lire & pour l'admirer. Perſonne ne réunit comme lui la ſcience & la ſimplicité; c'eſt le caractère du génie, qui ne connaît ni la bouffiſſure ni l'oſtentation.*

Vous voyez comment l'éditeur ſe met à la place de ſon pape, & quelle étrange louange il donne à Newton. Il feint de l'avoir lu, & il en parle comme d'un ſavant bénédictin profond dans l'hiſtoire, & qui cependant eſt modeſte. Voilà un plaiſant éloge du plus grand mathématicien qui ait jamais été, & de celui qui a diſſéqué la lumière.

Dans cette même lettre il prend Berkeley, évêque de Cloine, pour un de ceux qui ont écrit contre la religion chrétienne: il le met dans le rang de Spinoſa & de Bayle. Il ne ſait pas que

Berkeley a été un des plus profonds écrivains qui aient défendu le christianisme. Il ne sait pas que Spinosa n'en a jamais parlé, & que Bayle n'a fait aucun ouvrage nommément sur un sujet si respectable.

L'éditeur, dans une lettre à un abbé Lami, fait dire à son prête-nom Ganganelli, *que l'ame est la plus grande merveille de l'univers, selon les paroles du Dante.* Un pape ou un cordelier pourrait à toute force citer le Dante, afin de paraître homme de lettres; mais il n'y a pas un vers de cet étrange poëte le Dante, qui dise ce qu'on lui attribue ici.

Dans une autre lettre à une dame vénitienne, Ganganelli s'amuse à réfuter Loke; c'est-à-dire, que monsieur l'éditeur, très-supérieur à Loke, se donne le plaisir de le censurer sous le nom d'un pape.

Dans une lettre au cardinal Quirini, monsieur l'éditeur s'exprime ainsi: *Votre éminence, qui aime beaucoup les Français, leur aura sûrement pardonné leurs gentillesses, quoique ce soit au détriment de la dignité. Il n'y a pas de mal que dans tous les siècles pris collectivement il y ait des étincelles, des flammes, des lis, des bluets, des pluies, des rosées, des fleuves, des ruisseaux. Cela peint parfaitement la nature. Et pour bien juger de l'univers & des tems, il faut réunir les différens points de vue, & n'en faire qu'un seul optique.*

De bonne foi, croyez-vous que le pape ait écrit ce fatras en français contre les Français?

N'est-il pas plaisant que dans la lettre cent onzième, Ganganelli, devenu récemment cardinal, dise: *Nous ne sommes pas cardinaux pour en imposer par notre faste, mais pour être colonnes du saint siège. Tout, jusqu'à notre habit rouge, nous rappelle que, jusqu'à l'effusion de notre sang, nous devons tout employer pour venir au secours de la religion. Quand je vois le cardinal de Tournon voler aux extrémités du monde pour y faire prêcher la vérité sans aucune altération, ce magnifique exemple m'enflamme, & je suis prêt à tout entreprendre.*

Ne

Ne semble-t-il pas, par ce passage, qu'un cardinal de Tournon quitta les délices de Rome en 1706 pour aller prêcher l'empereur de la Chine, & pour être martyrisé ? Le fait est qu'un prêtre savoyard nommé Maillard, élevé à Rome dans le collège de la Propagande, fut envoyé à la Chine en 1706 par le pape Clément XI, pour rendre compte à la congrégation de cette Propagande, de la dispute des jacobins & des jésuites sur deux mots de la langue chinoise. Maillard prit le nom de Tournon. Il eut bientôt des lettres de vicaire apostolique en Chine. Dès qu'il fut vicaire apôtre, il crut savoir mieux le chinois que l'empereur Kam-Hi. Il manda au pape Clément XI, que l'empereur & les jésuites étaient des hérétiques. L'empereur se contenta de le faire conduire en prison à Macao. On a écrit que les jésuites l'empoisonnèrent. Mais avant que le poison eût opéré, il eut, dit-on, le crédit d'obtenir une barrette du pape. Les Chinois ne savent guère ce que c'est qu'une barrette. Maillard mourut dès que sa barrette fut arrivée. Voilà l'histoire fidelle de cette facétie. L'éditeur suppose que Ganganelli était assez ignorant pour n'en rien savoir.

Enfin, celui qui emprunte le nom du pape Ganganelli, pousse son zèle jusqu'à dire, dans sa lettre cinquante-huitième, à un bailli de la république de Saint-Marin : « Je ne vous enverrai point le » livre que vous vouliez avoir. C'est une production tout-à-fait » informe, mal traduite du français, & qui pullule d'erreurs » contre la morale & contre le dogme. On n'y parle que d'hu- » manité, car c'est aujourd'hui le beau mot qu'on a finement » substitué à celui de charité ; parce que l'humanité n'est qu'une » vertu païenne. La philosophie moderne ne veut plus de ce qui » tient à la religion chrétienne. »

Vous remarquerez soigneusement que si notre pape craint le mot d'humanité, le roi très-chrétien s'en sert hardiment dans son édit du douze Avril 1776, par lequel il fait distribuer gratis des remèdes à tous les malades de son royaume. L'édit commence ainsi : *Sa Majesté voulant désormais, pour le besoin de l'humanité, &c.*

M. l'éditeur peut être inhumain sur le papier tant qu'il voudra. Mais il permettra que nos rois & nos ministres soient humains. Il est clair qu'il s'est étrangement mépris; & c'est ce qui arrive à tous ces messieurs qui donnent ainsi leurs productions sous des noms respectables. C'est l'écueil où ont échoué tous les faiseurs de testamens. C'est sur-tout à quoi l'on reconnut Boisguilbert, qui osa imprimer sa Dîme royale sous le nom du maréchal de Vauban. Tels furent les mémoires de Vordac, de Montbrun, de Pontis, & de tant d'autres.

Je crois le faux Ganganelli démasqué. Il s'est fait pape; je l'ai déposé. S'il veut m'excommunier, il est bien le maître.



AU MEME.

SUR LES ANECDOTES.

C'EST un petit mal, il est vrai, monsieur, qu'on ait attribué au pape Ganganelli & à la reine Christine des lettres que ni l'un ni l'autre n'ont pu écrire. Il y a long-tems que des charlatans trompent le monde pour de l'argent. On doit y être accoutumé depuis que le grave historien Flavien Josephe nous a certifié qu'on voyait encore de son tems un bel écrit du fils de Seth, c'est-à-dire, d'un propre petit-fils d'Adam, sur l'astrologie; qu'une partie de ce livre était gravée sur une colonne de pierre, pour résister à l'eau quand le genre humain périrait par le déluge, & l'autre partie sur une colonne de brique, pour résister au feu quand l'incendie universel détruirait le monde. On ne peut dater de plus haut les mensonges par écrit. Je crois que c'est l'abbé de Tilladet qui disait : *Dès qu'une chose est imprimée, pariez, sans l'avoir lue, qu'elle n'est pas vraie; je serai toujours de moitié avec vous, & ma fortune est faite.* Que voulez-vous en effet qu'on pense de tous ces libelles sans nombre, de ces ana, de ces satires de la cour, qui amusent & fatiguent la France depuis le tems de la ligue jusqu'à la fronde, & depuis la fronde jusqu'à nos jours.

C'eſt encore pis chez nos voiſins ; il y a cent ans que la moitié de l'Angleterre écrit contre l'autre.

Un Mathuſalem qui paſſerait toute ſa vie à lire n'aurait pas le tems de parcourir la centième partie de ces ſottiſes. Elles tombent toutes dans le mépris ; mais non pas dans l'oubli. Vous trouvez des curieux qui raſſemblent ces vieux fatras, & qui croient avoir des monumens de l'hiſtoire, comme on voit des gens qui ont des cabinets de papillons & de chenilles, & qui ſe croient des Pline.

De quels faits peut-on être un peu inſtruit dans l'hiſtoire de ce monde ? des grands événemens publics que perſonne n'a jamais conteſtés. Céſar a été vainqueur à Pharſale & aſſaſſiné dans le ſénat. Mahomet II a pris Conſtantinople ; une partie des citoyens de Paris a maſſacré l'autre dans la nuit de la Saint-Barthelemi. On ne peut en douter. Mais qui peut pénétrer les détails ? On apperçoit de loin la couleur dominante ; les nuances échappent néceſſairement.

Voulez-vous croire tout ce que vous dit Tacite, parce que ſon ſtyle vous plaît & vous ſubjugue ? Mais de ce qu'on ſait plaire il ne s'enſuit pas qu'on ait dit toujours la vérité. Vous êtes un peu malin : & vous aimez un auteur plus malin que vous. Tacite a beau nous dire au commencement de ſon hiſtoire, qu'il faut éviter l'adulation & la ſatire, qu'il n'aime ni ne hait les empereurs dont il parle ; je lui répondrais : vous les haïſſez, parce que vous êtes né Romain, & qu'ils ont été ſouverains ; vous vouliez les faire haïr du genre humain dans leurs actions les plus indifférentes.

Je ne veux juſtifier Domitien envers vous ni envers perſonne. Mais pourquoi ſemblez-vous faire un crime à cet empereur d'avoir envoyé de fréquens couriers s'informer de la ſanté d'Agricola votre beau-père dans ſa dernière maladie ? Pourquoi cette marque d'amitié, ou du moins d'attention, ne vous ſemble-t-elle qu'un deſir ſecret de ſe réjouir plutôt de la mort d'Agricola ? Je pourrais oppoſer au portrait affreux que vous faites de Tibère,

& aux horreurs mémorables que vous en rapportez, les éloges que lui donne le Juif Philon, plus ennemi encore que vous des empereurs romains. Je pourrais même, en abhorrant Néron autant que vous le déteftez, vous embarraffer fur le projet long-tems fuivi de tuer fa mère Agripine, & fur-tout fur la trirême inventée pour la noyer. Je vous expoferais mes doutes fur l'incefte dans lequel cette Agripine voulait engager fon fils avec elle dans le tems même que Néron fe préparait à l'affaffiner. Mais je ne fuis pas affez hardi pour ôter un crime à Néron & pour difputer contre Tacite.

Il me fuffit, monfieur, de vous dire que fi on peut former tant de doutes fur l'hiftoire des premiers empereurs romains, fi bien écrite par tant de contemporains illuftres, on doit, à plus forte raifon, fe défier de tout ce que des barbares fans lettres ont écrit pour des peuples encore plus barbares & plus ignorans qu'eux.

Dites-moi comment le galimatias afiatique fur l'aftrologie, l'alchymie, la médecine du corps & de l'ame, a fait le tour du monde, & l'a gouverné.

Fin du tome huitième.

TABLE DES PIÈCES

Contenues dans le tome huitième.

Fin de la table du tome huitième.

